Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

XLIVe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Fondé en 1898-1899
par G. Cirot, E. Mérimée, A. Morel-Fatio, P. Paris, G. Radet.

Tome 24 - 1922



SWETS & ZEITLINGER N.V. - AMSTERDAM - 1970

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

BULLETIN HISPANIQUE

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

XLIVe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Fondé en 1898-1899
par G. Cirot, E. Mérimée, A. Morel-Fatio, P. Paris, G. Radet.

Tome 24 - 1922



SWETS & ZEITLINGER N.V. - AMSTERDAM - 1970

Vol. XXIV. Janvier-Mars 1922 N° 1

LE MYSTIQUE DE RAYMOND LULLE

D'APRÈS

LE LIVRE DE L'AMI ET DE L'AIMÉ[1]

Le *Livre de l'Ami et de l'Aimé*, que le philosophe majorquin écrivit à la fin du XIII[e] siècle, est un véritable bréviaire d'amour. La mystique médiévale s'est cristallisée dans ce pur chef-d'œuvre où le délicat lyrisme des troubadours exprime les profondes émotions franciscaines. Nul *art d'aimer* n'est plus humain que celui-là. Il nous révèle l'âme de Raymond Lulle dans sa vie quotidienne et ses aspirations idéales. *L'Ami* est le mystique dans le monde sensible. *L'Aimé* est son idéal dans le monde intelligible. L'amour est la synthèse des deux mondes. En exposant ces trois principes, nous espérons faire mieux connaître l'une des personnalités les plus ignorées de l'histoire des philosophes médiévaux.

L'Ami.

L'ami est un ascète, un mystique et un apôtre selon l'esprit de saint François.

Il est ascète, puisqu'il s'efforce « de dégager son âme de tout

1. Ce bref exposé est le prologue d'une traduction du *Livre de l'Ami et de l'Aimé* que nous avons faite en 1916 à l'École pratique des Hautes Études, sous la direction de MM. Morel-Fatio et Picavet (Cf. l'Annuaire de 1916. Section des sciences religieuses). Nous éditerons prochainement cette traduction, qui suit le texte catalan du manuscrit inédit de la Nationale et l'édition critique de Salvador Galmes. Nous venons d'autre part de publier, dans les *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire* de l'École de Rome (t. XXXVIII, 1920), des *Versets choisis* du *Livre de l'Ami et de l'Aimé*. — Bibliographie : A notre connaissance, le *Livre de l'Ami et de l'Aimé* n'a pas encore été l'objet d'une étude spéciale. Sur la vie de Raymond Lulle et sa philosophie en général, nous signalons les auteurs suivants : D. Antoni Rubio y Lluch, *Documents per l'Historia de la Cultura catalana Mig Eval*, vol. 1[er], *Institut d'Estudis catalan* ; — Biographie des Bollandistes : *Acta Sanctorum*; — M. Marius André : *Le Bienheureux Raymond Lulle*, Paris, Lecoffre, 1900 ; — M. Henri Probst, *Le caractère et les origines des idées de Raymond Lulle*, Toulouse, Privat, 1912 ; — Moss. Salvador Galmes : *Vida compendiosa del B° Ramon Lull*, Mallorca, 1915

ce qui retarde l'élan vers Dieu ». La discipline du corps par le jeûne, la veille et les mortifications, la purification de l'âme par les vertus sont les conditions essentielles des joies contemplatives.

Les conditions de l'amour sont que l'Ami soit patient, résigné, humble, craintif, diligent, confiant et qu'il affronte de grands dangers pour honorer son Aimé.

Lulle ne craint pas de prédire la damnation aux prélats qui acceptent le sacerdoce comme une fastueuse sinécure.

Si tu vois un amant vêtu de riches habits, épris de vaine gloriole, gros à force de manger et de dormir, sache qu'en celui-là tu vois les tourments et la damnation, mais si tu vois un amant pauvrement vêtu, méprisé par les hommes, amaigri à force de jeûnes et de veilles, sache qu'en celui-là tu vois le salut et la bénédiction éternelle.

L'humilité, la chasteté, l'obéissance sont des vertus chrétiennes dont tout ordre religieux s'honore avec plus ou moins de ferveur. Dame Pauvreté ne demeure-t-elle pas, au contraire, l'élue de saint François, celle qui donne à ses amants la divine insouciance?

« Dis, fol, as-tu de l'argent? » Il répondit : « J'ai mon Aimé. » — « As-tu des villes, des châteaux, des cités et des duchés? » Il répondit: « J'ai des amours, des pensées, des pleurs, des désirs, des travaux et des langueurs qui valent mieux qu'empires et royaumes. »

Ainsi le renoncement accorde à l'ascète les plus riches compensations de la vie intérieure. Dès que le cœur est digne d'aimer, il reçoit Dieu.

La lumière de la chambre de l'Aimé vint illuminer la chambre de l'Ami de telle sorte qu'elle en dissipa les ténèbres et l'emplit de plaisirs, de langueurs et de pensées. Et l'Ami jeta toute chose hors de sa chambre pour que l'Aimé put y entrer.

L'Ami devient alors le pur contemplatif que l'*Imitation* a consacré.

L'Aimé demande aux hommes s'ils avaient vu son Ami. Ils lui demandèrent les qualités de son Ami. Et l'Aimé répondit : « Mon ami est audacieux et craintif, riche et pauvre, gai et triste et il languit tous les jours à cause de son amour. »

Les efforts, les désirs, les vertus de l'Ami se confondent dans le même sentiment qui est « la charité joyeuse ».

Les voies d'amour sont longues et brèves, parce que l'amour est clair, pur et net, vrai, subtil et simple, fort, diligent et radieux, abondant en nouvelles pensées et anciens souvenirs.

Le renoncement de l'ascète et la ferveur du mystique conduisent Raymond Lulle à l'apostolat. C'est en supportant joyeusement toutes les épreuves que l'on offre aux hommes l'enseignement le plus fécond. Cette haute mission lui est accordée par Dieu lui-même.

L'Aimé chantait et disait : « J'ai exhorté mes amants à louer mes valeurs, mais les ennemis de mes honneurs les ont méprisées et tourmentées. C'est pourquoi j'ai mandé mon Ami que ces offenses font pleurer et gémir et ses plaintes sont nées de ses amours. »

Ce mandat divin rend l'Apôtre invincible. Ne sent-on pas s'exprimer ici l'âme héroïque de saint Paul ?

L'Ami sentit, en son cœur, la hardiesse de louer son Aimé, sur ses lèvres les louanges de son Aimé, dans sa volonté le mépris du blâme des hommes qui jugent faussement.

Toutes les vertus de l'action se concentrent dans une intrépide obéissance.

On demande à l'Aimé qui était son Ami. Il répondit : « Celui qui pour honorer et célébrer mes honneurs ne doute de rien et qui renonce à tout pour obéir à mes ordres et à mes conseils. »

La seule souffrance de l'Apôtre est de voir les hommes offenser Dieu.

L'Ami rencontre son Aimé qui était méprisé parmi les hommes et lui dit : « Grande injure est faite à tes honneurs. » L'Aimé répondit : « Je souffre ces offenses, faute d'amants fervents et dévôts. » L'Ami pleura et sentit se multiplier ses douleurs et l'Aimé le consolait en lui montrant ses qualités.

Aussi malgré l'intense nostalgie du royaume d'amour, l'Ami continue à vouloir vivre afin de servir son Aimé.

L'Ami errait dans un pays étranger, où il espérait rencontrer son Aimé ; et sur la route il fut assailli par deux lions. L'Ami eut une peur mortelle, car *il devait vivre pour servir son Aimé*, et il envoya

aussitôt des pensées à son Aimé pour qu'Amour fût présent à son trépas et l'aidât à mieux supporter la mort. Pendant que l'Ami se rappelait son Aimé, les lions s'approchèrent humblement de l'Ami, léchèrent les larmes qui tombaient de ses yeux, lui baisèrent et les mains et les pieds, et l'Ami alla en paix à la recherche de son Aimé.

Cependant, quand il faudra mourir, Raymond Lulle souhaitera ardemment le martyre, qui est l'acte suprême de l'apostolat.

L'Ami se voyait emprisonné, lié, blessé et occis pour l'amour de son Aimé. Et ceux qui le torturaient lui demandaient : « Où donc est ton Aimé ? » Et il répond : « Voyez-le dans la multiplication de mes amours et dans le réconfort qu'il me donne au milieu de mes tourments. »

Ainsi, Raymond Lulle réunissait dans sa riche personnalité les vertus de l'ascète, les ferveurs du mystique, l'héroïsme de l'Apôtre. Chacun de ces états d'âme est représenté dans le testament de l'Ami qui réserve la meilleure part à l'œuvre de l'apostolat.

L'Ami fut malade et, conseillé par son Aimé, il fit son testament. Il laissa ses coulpes et ses torts au repentir et à la pénitence. Il laissa ses délices temporelles au mépris, il laissa les pleurs à ses yeux, les soupirs et les amours à son cœur. A son entendement, il laissa les façons de son Aimé et à son souvenir la passion que son Aimé supporta pour son amour, et il laissa à son négoce la direction des infidèles, qui, par ignorance, vont à la perdition.

L'Aimé.

L'Aimé apparaît également à Lulle sous trois figures : le Créateur, le Christ, le Dieu d'amour.

Le Créateur lui inspire les versets sur le dogme catholique, sur la création, la recréation et l'incarnation, sur la signification de la Trinité.

Si la Trinité est une, c'est grâce à sa ressemblance avec l'unité de l'amour. Si l'unité divine est nécessaire, c'est que Dieu a, en lui-même, la plus grande possibilité de perfection. Chacun de ses gestes est pour nous un nouveau bienfait.

Amour éprouva la sagesse de l'Ami et lui demanda si l'Aimé lui avait le mieux témoigné son amour en prenant sa nature ou en le

recréant. L'Ami fut embarrassé. Il répondit enfin que la recréation avait eu pour but d'éviter le malheur, et l'incarnation celui de donner le bonheur. Cette réponse fit naître une nouvelle question : « Quel fut le plus grand amour ? »

Mais la question que Lulle se pose avec le plus d'insistance est celle qui intéresse les rapports de Dieu et du péché. Si Dieu a créé le péché, que devient sa perfection ? S'il ne l'a pas créé, où se limite sa puissance ? Le philosophe se refuse à admettre le principe du mal dans la création.

L'Ami louait le pouvoir, le savoir et le vouloir de son Aimé, créateur de toutes choses hors le péché. Le péché n'existerait pas sans le pouvoir, le savoir, le vouloir de son Aimé. Mais le péché se trouve d'occasion ni dans le pouvoir, ni dans le savoir, ni dans le vouloir de son Aimé.

Trois siècles avant les grands mystiques espagnols, R. Lulle exprime avec une remarquable concision le noble principe de la foi désintéressée :

« Ton pouvoir, Aimé, peut me sauver par bienveillance, pitié et pardon et peut me damner par ta justice et par la faute de mes péchés ; accomplis donc ton pouvoir et ton vouloir en moi, car tout est accomplissement, que tu me donnes le salut ou la damnation. »

Dans ses méditations, le mystique passe volontiers de Dieu au Christ et du Christ à Dieu.

L'Ami exaltait les puissances de son âme à gravir l'échelle d'humanité pour glorifier la nature divine et, de la nature divine, les puissances de son âme dévallaient pour glorifier la nature de son Aimé.

Ce Christ apparaît comme le Messie ou le Crucifié. Il est l'aube de la vie nouvelle qui annonce les prophètes. Il meurt dans la lumière.

Les oiseaux chantaient l'aube. L'Ami qui est l'aube s'éveilla et les oiseaux finirent leur chant et, à l'aube, l'Ami[1] mourut pour son Aimé.

1. Dans ce verset, le Christ, Fils de l'homme, est représenté exceptionnellement par l'Ami.

Cette conception du Christ est-elle franciscaine ? On pourrait en douter, si l'on s'en tenait aux observations suivantes :

1° Un seul verset de tout le recueil est consacré à l'Enfant Jésus :

Notre Dame présenta son Fils à l'Ami pour que celui-ci lui baisât les pieds et qu'il écrivît en son livre les vertus de Notre-Dame.

2° Aucun passage ne traite de la vie du Christ, qui est si minutieusement décrite dans les traités franciscains.

3° De nombreux versets au contraire glorifient le Christ crucifié, dont les souffrances sont des « présents d'amour ». Cette évolution caractérise la foi du Moyen-Age. Selon la belle expression de M. Émile Male : « Les franciscains et les dominicains du XIIIe et du XIVe siècle ont fait pleurer toute l'Europe sur les plaies de Jésus-Christ. » Mais pour gagner cette pitié, les moines mystiques évoquent, dans leurs traités, les images les plus sensibles de l'art religieux. Pourquoi Raymond Lulle, dont l'imagination est si riche, évite-t-il de décrire les objets de la Passion, la couronne d'épines, les blessures du Christ ? Quand il veut évoquer le Calvaire, il substitue à l'image douloureuse et violente de la croix le terme abstrait de « lieu » ou de « hauteur ».

L'Ami contemplait un lieu où il avait vu son Aimé et lui disait : « O lieu, toi qui me représentes les belles coutumes de mon Aimé, tu diras à mon Aimé que je supporte pour l'amour de lui des travaux et des souffrances. » Le lieu répondit : « Quand ton Aimé était en moi, il supportait, pour ton amour, des travaux et des souffrances plus grandes que tous les autres travaux et toutes les autres souffrances que l'amour peut donner à ses serviteurs. »

Parfois cette croix a pour symbole un arbre dont les rameaux sont eux-mêmes symboliques.

L'Aimé blessait le cœur de son Ami avec des baguettes d'amour afin de lui faire aimer l'arbre où l'Aimé cueille les baguettes dont il frappe ses amants. Sur cet arbre, il avait lui-même souffert la mort, les langueurs, les déshonneurs afin de rendre à l'amour les amants qu'il avait perdus.

On a voulu expliquer ce procédé d'abstraction en rappelant que Raymond Lulle se proposait surtout la conversion des

musulmans. L'Apôtre aurait donc évité des images qui n'auraient pas été comprises.

Cette explication est trop courte. Combien de philosophes et de mystiques médiévaux ont recours au même procédé sans prétendre convertir les musulmans !

Nous croyons plutôt que Raymond Lulle a simplement voulu représenter la vie du Christ selon l'interprétation allégorique si pratiquée pendant tout le Moyen-Age. Chaque geste du Rédempteur a une signification symbolique, plus intéressante que le geste lui-même. C'est surtout le symbole qu'il faut mettre en valeur.

La Passion, ainsi comprise, est représentée dans l'art gothique du XIIe et du XIIIe siècle comme une allégorie pure, sereine, idéale. Raymond Lulle a exprimé cette rédemption de l'amour avec la délicatesse d'un miniaturiste.

L'Aimé se montra à son Ami sous des vêtements rouges et nouveaux. Il ouvrit les bras pour l'embrasser. Il inclina la tête pour lui donner un baiser et se plaça sur la hauteur pour que l'Ami pût le trouver.

Le culte de Jésus nous conduit tout naturellement à celui de l'Aimé. L'un et l'autre s'accordent parfaitement dans l'âme de Raymond Lulle. Peut-être cependant le culte de l'Aimé est-il plus intime et plus personnel. On sent bien que l'Ami n'a qu'un Aimé.

Il est d'abord le Dieu ineffable, éternel et infini des néoplatoniciens. Il est l'essence de toutes les perfections et de toutes les puissances humaines.

L'Aimé appela son Ami et celui-ci répondit en lui disant : « Que te plaît-il, mon Aimé? Toi qui es l'œil de mes yeux, la pensée de mes pensées, la perfection de mes perfections, l'amour de mes amours, et aussi le principe de mes principes. »

Ce Dieu est celui de Plotin. Le mystique grec indique trois voies pour s'unir à Dieu ; celle du Vrai, du Beau et du Bien. Le philosophe catalan semble avoir préféré la voie du Bien à celle du Beau et celle du Vrai à celle du Bien. (Cf. versets 308, 311 et 313.)

Comme le Dieu de Plotin, l'Aimé se trouve en tout lieu, en

toute chose, en tout être. L'un et l'autre évitent le panthéisme grâce au principe de perfection.

L'Ami affirmait qu'en son Aimé était toute perfection, il niait qu'en son Aimé, il y eut la moindre imperfection.

Cette perfection étant infinie, l'amour que Dieu inspire au mystique est illimité.

L'Ami demande à son Aimé s'il restait en lui quelque chose à aimer et l'Aimé répondit : « Ce qui peut multiplier l'amour de l'Ami est encore à aimer. »

Qu'exigera-t-il de son Ami pour se donner tout à lui? Le renoncement absolu.

L'Ami disait à son Aimé : « Tu es tout et partout et en tout et avec tout. Je te veux tout entier, pour te posséder totalement. » L'Aimé répondit : « Tu ne peux m'avoir tout entier si tu n'es pas tout à moi. » Et l'Ami lui dit : « Prends-moi tout et sois tout à moi. » L'Ami répondit : « Que resterait-il à tes fils et à ton frère et à ton père? » L'Ami dit : « Tu es tel que chacun de ceux qui se donnent tout à toi, peut te posséder tout entier. »

Telles sont les trois façons dont R. Lulle se représente la divinité. Le Créateur occupe dans le livre de l'Ami et de l'Aimé une place restreinte. Le Christ inspire plus de reconnaissance que de pitié. L'Aimé prend possession de l'âme tout entière.

Le véritable ciel de ce Dieu infini, c'est notre cœur.

On demanda à l'Ami où se trouvait son Aimé. Et il répondit : « Voyez-le dans une maison plus noble que toutes les noblesses créées. Voyez-le dans mes amours, mes langueurs et mes pleurs. »

L'Ami et l'Aimé se reflètent l'un l'autre dans un pur miroir qui est l'âme de Raymond Lulle.

L'Ami se regardait soi-même, parce qu'il était un miroir où il voyait son Aimé et il regardait son Aimé parce que celui-ci était un miroir où il avait connaissance de soi-même.

L'Amour.

Tels sont les principes du monde intelligible, représenté par l'Aimé, et ceux du monde sensible, représenté par l'Ami. L'amour n'est pas seulement l'intermédiaire de ces deux mondes, il en est la synthèse.

Notre cœur et notre amour naissent ensemble. Dieu les a créés l'un pour l'autre de toute éternité.

« Dis, fol, qui exista d'abord, ton amour ou ton cœur? » L'Ami répondit en disant : « Mon cœur et amour naquirent ensemble. Sinon mon cœur n'aurait pas été créé pour aimer, ni Amour pour penser. »

Mais c'est le désir et la souffrance qui révèlent au mystique sa puissance d'aimer :

« Dis, fol, quand ton amour vint-il à toi? » Il répondit : « Ce fut quand mon cœur s'enrichit et se peupla de pensées, de désirs, de soupirs et de langueurs, et quand mes yeux se remplirent de larmes et de pleurs. »

Comme la plupart des grands mystiques, Raymond Lulle croit à la liberté de l'amour. Ce sentiment ne s'impose pas; il se donne à ceux qui en sont dignes. Il est noble parce qu'il est libre.

« Tu as créé mon vouloir, libre d'aimer tes honneurs et de mépriser tes valeurs, pour que tu puisses à ma volonté multiplier tes amours. »

Ce principe du libre arbitre est l'une des idées fondamentales de la doctrine Lullienne. Non seulement la grâce de l'amour est accordée à tous les hommes de bonne volonté, mais Dieu lui-même ne saurait empêcher le mystique d'aimer.

« Dis, fol, si ton Aimé te retirait son amour, que ferais-tu? » L'Ami répondit : « Je l'aimerais encore pour ne pas mourir, car Désamour est la mort et Amour est la vie. »

L'amour libère l'âme du monde sensible, mais il l'emprisonne dans le monde intelligible. C'est ainsi, du moins, que nous comprenons le verset suivant :

« Dis, fol, qu'est-ce que l'amour? » Il répondit : « Amour est ce qui met les hommes libres en servitude et affranchit les serfs. » Il fut alors question de savoir si l'amour était plus près de la servitude que de la liberté.

Si la première condition de l'amour est la liberté, la deuxième est le désintéressement. L'amour doit être aimé pour lui-même et pour lui seul.

L'Aimé vint loger dans l'hôtellerie de son Ami et le majordome lui

demanda le paiement de la pension, mais l'Ami lui répondit : « Mon amour doit être logé gratuitement. »

Ce n'est donc ni la terreur de l'enfer ni même l'espoir du paradis qui doit inspirer cet amour, mais la seule perfection divine. Cette noble idée qui fut plus tard exaltée par l'*Imitation* et vulgarisée par sainte Thérèse a déjà son expression achevée dans la doctrine de Raymond Lulle.

L'Ami rencontra son Aimé et il le vit très noble, très puissant et digne de tous les honneurs. Et il lui dit qu'il s'étonnait beaucoup de voir que les hommes ne savent ni le connaître ni l'honorer comme il en était digne. L'Aimé lui répondit en lui disant : « Je m'étais grandement trompé car j'avais créé l'homme pour qu'il m'aimât, me connût et m'honorât. Or, sur mille hommes, une centaine seulement me craint et m'aime. Et sur les cent, nonante me craignent pour que je ne leur inflige pas de peines. Et les dix autres m'aiment pour que je leur donne la gloire, mais il n'est personne qui m'aime pour ma bonté et ma noblesse. »

Raymond Lulle répondra à Dieu : « Tout est accomplissement, que tu me donnes le salut ou la damnation. » Il annonce ainsi la sublime déclaration du sonnet franciscain dont s'honore l'Espagne mystique : « Même s'il n'y avait pas de ciel, je t'aimerais ; même s'il n'y avait pas d'enfer, je te craindrais... »

Mais ce pur amour, loin d'égarer le contemplatif vers un stérile égoïsme, lui fait au contraire préférer le bien universel au sien propre.

En vertu du singulier amour que l'Ami avait pour son Aimé il préférait le bien universel au bien particulier, afin que son Aimé fût connu, aimé et désiré universellement.

Le mystique sait bien que ce *singulier amour* offre en lui-même une récompense qui est la souffrance et la joie d'aimer.

On demande à l'Ami ce qu'était le bonheur. Il répondit : « C'est le malheur supporté par amour. »

Nul mieux que Raymond Lulle n'a senti ni exprimé l'étroite liaison des joies et des souffrances de l'amour. Alors que

certains mystiques ont une tendance à exalter celles-ci ou celles-là, le philosophe majorquin comprend que ces sentiments sont solidaires les uns des autres.

« Dis, fol, qui sait plus d'amour, celui qui en ressent du plaisir ou celui qui en éprouve des travaux et des langueurs? » Il répondit en disant que l'un sans l'autre ne pouvait avoir la connaissance.

Cette mystérieuse ressemblance entre des états d'âme dont les effets paraissent s'opposer trouble profondément le mystique :

« Dis, fol, pourquoi ne parles-tu pas? Pourquoi es-tu pensif et soucieux ? » Il répondit : « Je pense aux beautés de mon Aimé et aux ressemblances qui existent entre les joies et les douleurs que m'apportent et me donnent mes amours. »

Non seulement ces joies et ces souffrances se ressemblent, mais elles collaborent intimement.

Amour tourmentait l'Ami qui dans son supplice pleurait et gémissait. Et son Aimé lui cria de s'approcher de lui pour qu'il le guérisse, et plus l'Ami s'approcha de son Aimé, plus fortement Amour le tourmentait, car il ressentait davantage l'amour. Et cependant qu'il l'aimait davantage, il éprouvait plus de plaisir et l'Aimé le guérissait mieux de ses langueurs.

Il faut donc accepter avec le même enthousiasme les joies et les souffrances de l'amour. L'âme qui prétend obtenir les unes en évitant les autres tarit les sources de sa vie intérieure.

Amour réunissait travaux et plaisirs dans les pensées de l'Ami. Plaisirs se plaignirent d'une telle réunion et accusèrent Amour devant l'Aimé. Mais sitôt que l'Aimé eut séparé les plaisirs des tourments qu'inflige Amour à ses serviteurs, les plaisirs cessèrent et s'anéantirent.

Le bonheur suprême naîtra de la « grande angoisse » qui libère l'âme du monde sensible et la purifie pour toujours.

Amour est une mer agitée par les vagues et par les vents et qui n'a ni ports ni rivages. L'Ami périt en cette mer, et, dans sa détresse, périrent ses tourments et naquirent ses perfections.

Cette détresse, la plus émouvante d'une vie chrétienne, ne peut être assistée que par l'amour.

Amour vint dans l'Ami et l'Ami demanda à l'Amour ce qu'il vou-

lait; Amour lui dit qu'il était venu en lui pour le former et l'élever de telle sorte qu'à l'heure de la mort, il puisse vaincre ses ennemis mortels.

Voilà pourquoi la mort la plus cruelle est une mort sans amour.

L'Ami cherchait son Aimé et il rencontra un homme qui mourait sans amour et il dit : « Quelle damnation pour un homme que de mourir de la malemort, sans amour ! » Alors l'Ami dit au mourant : « Dis-moi, pourquoi meurs-tu sans amour ? » Il répondit : « Parce que j'ai vécu sans amour. »

Telle est, sans doute, la plus haute révélation du XIII[e] siècle franciscain. Parce qu'il fut le plus humain des réformateurs spirituels, saint Francois d'Assise a consacré dans l'amour la fraternité mystérieuse de la souffrance et de la joie. Quand la mort vint le prendre, n'entendit-elle pas pour la première fois un mourant la nommer « ma sœur ».

Laudato sia, mio signore, per sor nostra morte corporale...

La seule mort douloureuse, c'est « Désamour ». Ce sentiment qui est l'adversaire de l'amour, représente, pour le mystique, la source de nos défaillances quotidiennes et de nos plus graves péchés, la cause de nos erreurs, le principe du mal.

« Désamour est la mort, Amour est la vie. » Il est donc l'ennemi de Dieu par excellence.

Amour et Désamour se rencontrèrent dans un verger, où conversaient secrètement l'Ami et l'Aimé. Amour demanda à Désamour : « Pourquoi es-tu venu en ce lieu ? » Désamour répondit : « Pour désenamourer l'Ami et offenser l'Aimé. » Les paroles de Désamour déplurent beaucoup à l'Ami et à l'Aimé et ils multiplièrent Amour pour qu'il pût vaincre et anéantir Désamour.

La haine, au contraire, peut être l'alliée de l'amour, car le mystique ne hait que pour aimer davantage.

« Dis, fol, où te sens-tu le plus de volonté, dans l'amour ou dans la haine ? » Il répondit : « Dans l'amour, car je ne hais que pour pouvoir aimer. »

Mépris du démon, abolition de la servitude, exaltation de la

foi désintéressée, telles sont, d'après Raymond Lulle, les victoires de l'amour.

L'art d'aimer, s'inspirant de la raison et du cœur, est à la fois une science et une religion. Il transforme les souffrances de l'ascète en joies ineffables, les joies du mystique en nostalgie de Dieu, la foi de l'apôtre en volonté invincible.

Amour est la fusion de l'audace et de la crainte par la faveur. Amour est la volonté finale de désirer son Aimé; Amour est ce qui tue l'Ami quand il entend chanter les beautés de son Aimé... C'est dans Amour que se trouve ma mort, c'est dans Amour que demeure toujours ma volonté.

G. ETCHEGOYEN,
ancien membre de l'École des Hautes Études hispaniques.

Ecole française de Rome, 22 janvier 1921.

LE
PROBLÈME DES CITATIONS SCRIPTURAIRES
EN LANGUE LATINE
DANS L'ŒUVRE DE SAINT JEAN DE LA CROIX

Le texte des œuvres de saint Jean de la Croix est encore très mal établi. Et, comme les manuscrits autographes font défaut pour trois des traités authentiques[1], il est probable qu'en de nombreux cas des leçons sûres ne seront pas facilement obtenues. Du moins pourrait-on noter strictement les variantes que présentent les multiples copies et mettre le critique de la pensée de Jean de la Croix en face de données fermes. Un tel travail n'est même pas commencé. L'édition que le P. Gerardo de San Juan de la Cruz a publiée à Tolède de 1912 à 1914[2], si elle a le mérite de nous apporter une exacte liste des manuscrits autographes[3] et de retrouver, d'une manière générale, par delà les éditions fautives, le texte des anciennes transcriptions, ne nous indique pas avec rigueur pourquoi telle leçon est préférable à telle autre; elle n'est nulle part conçue selon les règles du travail technique. Elle apparaît particulièrement contestable dans les procédés qu'elle adopte en ce qui concerne l'organi-

1. Il n'y a pas de mss. autographes de la *Subida del Monte Carmelo*, de la « Noche oscura », de la « Llama ». Le texte du « Cántico » a été corrigé et annoté par saint Jean de la Croix en une copie manuscrite que conservent les Carmélites déchaussées de Sanlúcar de Barrameda. Nous remercions les Carmélites de Sanlúcar de nous avoir permis de consulter ce ms. qui est, d'une manière générale, inaccessible.

2. Cf. *Obras del místico doctor San Juan de la Cruz. Edición crítica... con introducciones y notas del Padre Gerardo de San Juan de la Cruz, Carmelita descalzo*, Toledo, t. I, 1912, LXXX-464 p. in-8° t. II, 1912, XXIII-724 p. in-8°, t. III, 1914, XXXII-623 p. in-8°.

3. Cf. *Obras*, éd. citée, t. I, p. XLII et suiv., t. II, p. 146-157 et *Los Autógrafos que se conservan del místico doctor San Juan de la Cruz, Edición foto-tipográfica por el Padre Gerardo de San Juan de la Cruz*, Toledo, 1913, XVI-94 p. in-12.

sation des citations scripturaires. Et, comme les manuscrits de la Bibliothèque nationale de Madrid fournissent à cet égard des indications importantes, une occasion nous est peut-être offerte d'entrevoir certaines modalités d'une pensée en fonction d'un problème nettement circonscrit.

I

Le texte biblique est intimement mêlé à l'œuvre de Jean de la Croix. Il apporte, en une doctrine qui se refuse aux confidences autobiographiques mais qui est pourtant le prolongement d'états éprouvés, une sorte de vérification de l'expérience. Les témoignages inédits confirment ici ce que l'étude des écrits eût suffi à nous faire deviner. Ils nous apprennent que Jean de la Croix faisait de la Bible sa lecture ordinaire[1], qu'il savait d'ailleurs l'Écriture presque entièrement de mémoire[2], comme il était possible de s'en assurer en l'entendant faire, dans les Chapitres ou au Réfectoire, des leçons improvisées[3]. Improvisations qui prolongeaient un travail intérieur. C'est ainsi qu'un témoin attentif signale l'étude silencieuse que Jean de la Croix entreprend des Livres Saints dans les coins les plus solitaires du couvent de Grenade[4]. Le même témoin note que Jean de la Croix excellait à commenter l'Écriture et, en particulier, le *Cantique des Cantiques*, l'*Ecclésiaste*, l'*Ecclésiastique*, les *Proverbes*, les *Psaumes*[5]. Un manus-

1. Bibliothèque nationale de Madrid, ms., 13460 : *Vida... del sancto padre Fray Ioan de la Cruz... Por el Padre fray Alonso de la Madre de Dios Asturicense...* ms. non paginé, L. II, cap. 4 : «... tenia asimesmo la sabiduria divina aprendida en las letras sagradas, en q̃ era tan versado q̃ de ordinº. trahia la Biblia en las manos, leyendo... » Cf. Id., L. II, cap. 11 ; «... lo mas del camino iba sentado leiendo en su biblia... »

2. B. n. M. ; ms. 12738, fº 559 verso : « Era muy amigo de leer en la Sagrada Escritura y asi nunca jamas le uide leer otro libro sino la biblia (la qual sabia casi toda de memoria)... » Déposition de Juan Evangelista, déposition non datée.

3. B. n. M. ; ms. 12738, fº 847 : « ..., y tengo por cierto que sabia toda la biblia segun jugaba de diferentes lugares de ella en platicas q̃ hacia en capitulos y refectº. sin estudiar pa ello... » Déposition du P. Pablo de Santa María, déposition datée du 8 novembre 1614.

4. B. n. M. ; ms. 12738, fº 571 : « .... y otras vezes explicando lugares de la sagrada escriptura, q̃ tenia don de dios pa entenderla, y declararla, y lo vi q̃ pa este estudio se retirava a los Rincones y lugares secretos del convento de Granada ». Déposition du P. Alonso de la Madre de Dios.

5. B. n. M. ; ms. 12738, fº 3 : « Tubo grande don i façilidad en explicar la sagrada escritura principalmᵗᵉ los cantares, el ecclesiastico, ecclesiastes, los proverbios i psalmos de David... » Dép. du P. Alonso de la Madre de Dios, 25 avril 1603

crit fait allusion à ces entretiens spirituels où Jean de la Croix expliquait jusqu'à trois et quatre fois, et comme en des plans de croissante profondeur, le même Évangile ou le même Psaume[1]. Ce dernier renseignement est précieux puisqu'il nous fait surprendre, à la source, la technique que nous retrouvons dans l'œuvre composé. La première strophe du poème de la « Noche oscura », par exemple, est commentée à trois reprises, au I[er] Livre de la *Subida*, dans la « Nuit du sens » et dans la « Nuit de l'Esprit ». Une telle pénétration implique un enthousiasme. Et, qu'il s'agît de ses propres vers ou de la Bible elle-même, Jean de la Croix ne se contentait pas d'un regard en quelque sorte abstrait. C'est ainsi qu'il cheminait en chantant des psaumes et des hymnes[2].

Ces documents suffisent à nous faire pressentir de quelle manière Jean de la Croix introduit en son œuvre les textes bibliques. Les passages allégués ne se surajoutent pas à la page composée; sans doute ne sont-ils pas le plus souvent cherchés à travers un livre que l'écrivain consulte. Ils nourrissent sans cesse la pensée créatrice et ne s'en peuvent séparer. D'autre part, la construction est, chez Jean de la Croix, trop réfléchie et sûre d'elle-même, pour que l'on puisse songer à un apport désordonné et capricieux. Les citations bibliques n'expriment pas uniquement un travail critique; elles ne prolongent pas non plus une exaltation où la conscience ne se contrôle plus elle-même. Mais, nous aurions quelque chance de nous approcher de la vérité en supposant un état psychologique intermédiaire où les données de la mémoire et de l'imagination jouent peut-être un plus grand rôle que les résultats d'une recherche directe.

Nous avons dès lors à nous demander de quelle sorte étaient des souvenirs dont l'abondance n'est pas douteuse. Venaient-ils sous la forme des paroles latines de la Vulgate? S'expri-

1. B. n. M.; ms. 13460, L. II, cap. 3, ms. non paginé, ms. cité: « ... en algunas platicas espirituales, que hacia, ya sobre algũ evangelio, o sobre algun verso de algũ psalmo, dando tres i quatro exposiciones unas mas levantadas que otras... »

2. B. n. M.; ms 12738, f° 573 verso: « ... y caminando yo con el vi que yva siempre cantando psalmos, y hymnos... » Dép. du P. Alonso de la Madre de Dios, dép. du 13 mars 1630.

maient-ils à travers une traduction en langue vulgaire? Cette traduction elle-même était-elle constamment composée par Jean de la Croix? Était-elle simplement l'écho d'une lecture? Pouvons-nous supposer enfin que la curiosité de Jean de la Croix l'ait conduit par delà la Vulgate elle-même et jusqu'au problème hébraïque[1]?

Il est certain que Jean de la Croix a suivi le texte de la Vulgate: la confrontation du texte latin et de sa traduction est, à cet égard, décisive[2]. Une contre-épreuve nous serait apportée par la comparaison des interprétations de Jean de la Croix et de celles que lui pouvait fournir, par exemple, la Bible de Ferrare, parue en 1553, et fondée sur le texte hébreu. On ne découvre aucune analogie entre les deux manières[3]. Puisque les emprunts à l'Ancien Testament sont très nombreux, puisque les utilisations de traductions partielles sont bien improbables[4] et que les citations débordent les Recueils en langue vulgaire de caractère liturgique qui avaient été, du moins en ce qui concerne les Évangiles et les Épîtres, extraits de l'Écriture[5], il est sûr que la traduction que Jean de La Croix donne des textes qu'il choisit est bien sienne. Cette dernière assertion peut être prouvée. Il suffit d'examiner comment Jean de la

1. Les *Commentaria quaedam in Cantica Canticorum, nunc denuo ex Doctorum dictis congesta, per Fratrem Alphonsum ab Orozco Augustinianum*... Burgis, 1581, que Jean de la Croix connaissait peut-être, donnent généralement, non seulement le texte latin ordinaire, mais un texte latin traduit de la version hébraïque sous la mention « Hebraice ». Sur un exemplaire de la *Psalmorum omnium juxta hebraicam veritatem paraphrastica interpretatio* de Jean van Campen, Nuremberg, 1532 (exemplaire auquel il manque les feuilles de titre et les dernières feuilles), nous relevons l'inscription manuscrite suivante dont il est malheureusement impossible de fixer la date : « Pertinet ad Conventum Toleti excalceatorum S. P. N. Aug^{ni}. »

2. Sur l'histoire de la Revision de la Vulgate cf. surtout : Hildebrand Höpfl O. S. B. : *Beiträge zur Geschichte der Sixto-Klementinischen Vulgata. Nach gedruckten und ungedruckten Quellen.* (*Biblische Studien* de Bardenhewer, t. XVIII, fascicule 1-3). Freiburg in Breisgau, 1913.

3. Cf. *Biblia en langua española traduzida palabra por palabra de la verdad hebrayca, por muy excelentes letrados vista y examinada por el officio de la Inquisicion Con Privilegio del Yllustrissimo Señor Duque de Ferrara*... 1553.

4. Cf. *Libro de Jesus Hijo de Syrach, qu'es llamado el Ecclesiastico, traduzido de griego en lengua castellana*, En Leon, 1550, B. n. M. $\frac{U}{8268}$; *Los Proverbios de Salomon declarados en lengua Castellana conforme a la verdad hebraica*, En Leon, 1550. B. n. M. $\frac{R.}{12013}$

5. Cf. Morel-Fatio: *Les Lectures de sainte Thérèse*, *Bulletin hispanique*, 1908, p. 30, 31 et 32, notes 1 et 2.

Croix traduit, à plusieurs reprises, le même passage. La traduction adoptée dans ces divers cas n'est qu'assez rarement la même. Prenons, par exemple, le beau chant où Job se compare au serf qui cherche l'ombre et au mercenaire qui aspire à la fin de sa journée de labeur[1]. Dans la « Noche oscura » les versets sont traduits de cette manière : « Así como el siervo desea la sombra, y como el mercenario desea el fin de su obra, así tuve yo los meses vacíos, y conté las noches prolijas y trabajosas para mí. Si me recostare á dormir, diré: ¿ Cuándo me levantaré? y luego esperaré la tarde, y seré lleno de dolores hasta las tinieblas de la noche[2]. » Mais voici comment le même texte est traduit dans le « Cántico » : « Como el cieruo dessea la sombra y como el mercenario espera el fin de su obra ansi yo tambien tuve los messes vacios y contaua las noches trauajosas y prolixas para mi, si me acostare a dormir dire quando llegara el dia en que me leuantare y luego boluere a esperar la tarde y sere lleno de dolores hasta las tinieblas de la noche[3]. »

Jean de la Croix traduit d'après la Vulgate; mais ne connaît-il d'autres versions? Se préoccupe-t-il en tout cas des divers états de la Vulgate[4]? Sait-il peut-être que les Augustins de Windesheim avaient entrepris, au début du XVe siècle, un examen comparatif des manuscrits de la Vulgate afin de retrouver le texte de saint Jérôme en sa pureté, corrections

1. *Job*, VII, 2.

2. « Noche osc. del Espíritu », commentaire du vers 2 de la str. I; *Edición crítica*, éd. citée, t. II, p. 87. Nous citons d'après les données du ms. 3446 de la B. n. de Madrid. Dans le ms. 12658 de la B. n. de Madrid, f° 120 verso, nous lisons : « ... y como el mercenario espera el fin de su obra., . »

3. Nous citons d'après le ms. conservé au monastère des Carmélites déchaussées de Sanlúcar de Barrameda. Le ms. n'est pas paginé. Cf. *E. C.*, t. II, p. 523.

4. Une curieuse déposition de Diego de Zúñiga au procès de Luis de León nous permet de supposer que vers 1568 — c'est-à-dire vers l'époque où Jean de la Croix était étudiant à Salamanque — une adhésion tacite à une attitude défiante à l'égard de la Vulgate était obtenue des milieux salmantins en leurs éléments vivants. Luis de León aurait tenu le propos suivant : « Hémosles hecho sufrir, ó hémosles hecho pasar esta proposición : Interpres Vulgatus aliquando non attingit mentem spiritus sancti ». Cf. *Documentos inéditos para la hist. de España*, t. X, p. 68. Cf. Déclaration de Luis de León lui-même, 18 avril 1572, Id., t. X, p. 199 : « Tambien declaro que entiendo que el maestro Grajal es del mismo parecer que yo he sido a cerca de la Vulgata y de los Setenta: y no sé que ninguno de los maestros de Salamanca sea de contrario parecer, sino es el maestro fray Bartolomé de Medina, y el maestro León de Castro. » Cf. Id., t. X, p. 216, où Luis de León explique ce qu'il faut entendre par cet accord entre Grajal et lui.

que le Chapitre général de la Congrégation avait rendues officielles dans les monastères augustins[1]? En un passage de la « Noche oscura », il cite ainsi un texte des *Psaumes :* « Mi alma tuvo sed de tí : cuán de muchas maneras se há mi carne á tí. . . y otra translación dice: Mi alma tuvo sed de tí, mi alma se pierde ó perece por tí[2]. »

Quelle est cette « otra traslación »[3]? S'agit-il d'une version qui nous ramènerait à la Vulgate? Jean de la Croix exprime-t-il ici le souvenir de leçons entendues à Salamanque, au cours de Bible de Gaspar Grajal[4]? Par la distinction qu'il introduit entre deux translations, il montre en tout cas qu'il est habitué à faire pénétrer l'analyse critique en sa lecture de la Bible.

L'étude du texte, de même que l'examen des pièces documentaires, nous amènent à conclure que les citations bibliques impliquent chez Jean de la Croix un effort de création. Soumises à la version de la Vulgate, ses citations sont du moins la libre expression de son imagination et de sa fantaisie. Il n'est donc pas indifférent de savoir si Jean de la Croix a toujours joint à sa traduction elle-même le texte latin, et de démêler les raisons qui l'ont fait tantôt juxtaposer les deux langues, tantôt éliminer l'une des deux. Les éditions et les manuscrits s'accordent-ils à cet égard? Et les manuscrits eux-mêmes nous apportent-ils ici des données fermes?

1 Cf. Busch : *Chronicon Windeshemense,* C. XXVI, ap. *Geschichtsquellen der Provinz Sachsen, und angrenzender Gebiete...* t. XIX, éd. Grube, Halle, 1886, p. 311-313.

2. *E. C.*, t. II, p. 86, « N. osc. del Espíritu », comment. du v. 2 de la str. I. Nous citons d'après les données du ms. 3446 de la B. n. de Madrid. Cf. ms. 12658, f° 120, avec la variante suivante: « Quan de muchas maneras desea mi carne a tí. » Le ms. 3446 porte : « Quan de muchas maneras sea mi carne a ti. » Le ms. 12658 donne le texte latin de la citation. Cf. *Psaumes*, LXIII, 2.

3. Un Carme du XVIIIe siècle, dont les notes inédites nous seront précieuses, se posait la question sans y pouvoir répondre. Cf. B. n. M., ms. 3653, *Papeles que se remiten en orden a la Impresion de N. Santo Padre, Previo,* n° 5, f° 1 verso : « Sitivit anima mea . . . Otra leccion : Mi alma perece, o se pierde por ti. No se ha encontrado version. Acaso aludio al verso 81 del Psalmo 118. »

4. Cf. Archives universitaires de Salamanque : *Quaderno de visitas de las Cathedras de todas facultades fecho por el mes de Deciembre de 1566 años en adelante.* — Recueil non paginé, où il est dit que Grajal expliquera les *Psaumes*, depuis les Psaumes 40 ou 50.

II

L'édition princeps, parue en 1618 [1], la deuxième édition, parue en 1619 [2], ne nous donnent qu'un petit nombre de citations scripturaires en langue latine [3]. Au contraire, la troisième édition, parue en 1630 [4], joint la citation latine à la citation en langue vulgaire. Cette addition, due sans doute à un souci de factice ornementation, est destinée aussi, semble-t-il, à tempérer une doctrine et une manière que l'on juge hardies [5]. Les éditions ultérieures se sont conformées à cette monochromie académique. Dans l'introduction à son *Edición crítica*, par contre, le P. Gerardo de San Juan de la Cruz prétendait retrouver la primitive physionomie des écrits : « ... Nous publions le texte tel que le saint le rédigea », écrivait-il; « les versets qu'il disposa en latin et en espagnol sont reproduits en espagnol et en latin, et ceux qu'il n'a cités qu'en notre langue ne sont publiés qu'en cette langue. Et, si l'on

1. Cf. *Obras espirituales* .. Alcalá de Henares, 1618. B. n. de Madrid, $\frac{3}{8345}$. On trouve, à la B. n. de Paris, à la cote D. 5536, la mention d'une édition publiée à Alcalá en 1648. Il n'y a pas eu d'édition publiée en 1648. L'exemplaire en question a disparu. Sans doute s'agissait-il d'un spécimen de l'édition princeps.

2. Cf. *Noche escura del Almu y Declaracion de las canciones Qve encierran el camino de la Perfeta union de Amor con Dios* .. Barcelona, 1619. British Museum de Londres, 4403 eee 5. La Bibliothèque du Marquis de San Juan de Piedras Albas, à Avila, bibliothèque térésienne importante, possède un exemplaire des deux premières éditions.

3. Le P. Gerardo de San Juan de la Cruz, éd. citée, t. I, p. LXXVIII, note 2, écrit : « En las dos primeras ediciones apenas se pusieron textos latinos. Creo no llegan á una docena... » En fait, on trouve, dans les deux premières éditions, un plus grand nombre de citations latines que ces lignes ne le feraient supposer. Cf. éd. 1618; p. 31, 32, 36, 38, 44, 86, 120, 125, 134, 157, 165, 166, 173, 230, 262, 276, 306, 308, 384, 441, 456, 474, 486, 490, 491, 492, 494, 496, 504, 505, 508, 518, 527, 550, 564, 602. — La deuxième éd., 1619, fournit les mêmes données, avec une pagination différente. On voit que la douzaine de citations latines, que le P. Gerardo considérait comme un maximum, est singulièrement dépassée. Il est à noter que les citations latines des éd. 1618 et 1619 s'accordent, d'une manière générale, avec les données qui nous sont fournies par les mss. que nous avons consultés

4. Cf. *Obras del Venerable i mistico Dotor F. Joan de la Cruz*... Madrid, 1630. On peut consulter cette édition à la Bibliothèque municipale de Bordeaux, cote 5.744. Elle fait également partie de la Bibliothèque du Marquis de San Juan de Piedras Albas, à Avila.

5. Cf. Introduction du P. Jerónimo de San José à l'édition précitée, [introduction non paginée], où l'on essaie de justifier Jean de la Croix d'avoir écrit ses œuvres en langue vulgaire. Il est permis de supposer dès lors que le parti de citer en latin a été pris pour satisfaire les préjugés de certains théologiens : « ... Ni se ha de reputar por inconveniente alguno, que esta materia se aya escrito, i salga en idioma vulgar; antes ha sido de muchas maneras convenientissimo, i aun casi necesario... »

nous demande comment nous en sommes sûrs, nous répondrons que cela ressort avec certitude de nombreux et très autorisés manuscrits[1]. » Cette affirmation était étrange : comment savoir, en effet, en l'absence de tout manuscrit autographe, si nous sommes strictement fidèles aux intentions de Jean de la Croix ? Une note du t. II de l'*Edición crítica* corrige une assertion aventureuse[2]. Le P. Gerardo nous y annonce qu'il n'a pas fait, en ce qui concerne la « Noche », le « Cántico » et la « Llama », les suppressions de citations latines auxquelles il s'était d'abord décidé, et cela à cause des données nouvelles que lui fournit le manuscrit de Sanlúcar de Barrameda[3]. Mais ces données ne nous renseignent que pour ce qui regarde le « Cántico ». Elles ne sauraient nous dispenser d'examiner les textes scripturaires, qui sont insérés dans la « Noche » ou la « Llama ». C'est ce que le P. Gerardo n'a pas tenté, et les raisons qui lui font adopter le texte latin ou la traduction castillane ne sont jamais exposées de façon critique.

Considérons, par exemple, le texte de la « Nuit obscure ». Un manuscrit de la « Noche », que le P. Gerardo de San Juan de la Cruz considère comme particulièrement correct[4], le ms. 3446 de la Bibliothèque nationale de Madrid, n'est nullement conforme, en ce qui concerne les citations scripturaires, à la transcription que nous apporte l'*Edición crítica;* les citations latines, très abondantes dans l'édition, sont au contraire extrêmement rares dans le manuscrit[5]. Un autre manuscrit de la « Noche », le ms. 12658 de la Bibliothèque nationale de Madrid s'accorde, d'une manière générale, avec le ms. 3446, dans l'exclusion des citations latines[6]. Par surcroît, les deux ma-

1. Ed. citée, t. I, p. LXXVIII. note 2 : «... Publicamos el texto tal como el Santo le redactó : los versículos que puso en latín y castellano, en castellano y latín los reproducimos ; los que sólo citó en nuestra lengua, en ella solamente se publican. Y si se nos preguntare cómo sabemos nosotros ésto, responderemos que nos consta por muchos y muy autorizados manuscritos. »

2. Id., t. II, p. XXII, note 1.

3. Nous étudions plus loin à cet égard le ms. de Sanlúcar de Barrameda.

4. *E. C.*, éd. citée, t. II, p. XX.

5. On trouve 99 citations scripturaires de langue latine dans le texte de la « Noche » tel que le reconstitue le P. Gerardo de San Juan de la Cruz. Nous n'en trouvons que 12 dans le ms. 3446.

6. Le ms. 12658 est, lui aussi, une ancienne transcription. Cf. la note du P. Andrés de la Encarnación en tête du ms. On trouve, dans le ms. 12658, deux citations

nuscrits coïncident lorsqu'il s'agit de maintenir quelques textes de la Vulgate. Nous pouvons, par conséquent, tenir dès maintenant pour vraisemblable que Jean de la Croix, dans de nombreuses occasions, a cité les Livres Saints en langue vulgaire[1] Mais comment nous orienter en un domaine où les manuscrits autographes font presque toujours défaut? Il ne sera peut-être pas inutile de nous aider d'abord de notes inédites, conservées à la Bibliothèque nationale de Madrid, et qui nous apportent ici les arguments les plus précieux.

Il s'agit des travaux que nous a laissés le P. Andrés de la Encarnación[2], un Carme du XVIII[e] siècle dont l'histoire intellectuelle mériterait d'être tentée. Travaux destinés à préparer une édition fidèle que les supérieurs de l'ordre des Carmes avaient, en 1754, décidé d'entreprendre[3], mais qu'ils avaient interdite vers 1776. En une défense hardie[4], datée du 28 janvier 1776, le P. Andrés de la Encarnación signale à ses supérieurs quelle est la valeur de ce dessein abandonné, et que ce n'est pas par un refus que l'on pourra toujours répondre aux inévitables objections des critiques. Il montre combien sont graves les erreurs des éditions. « De si grandes négligences et licences », observe-t-il, « ne peuvent être approuvées des savants[5]. » Ne doit-on craindre d'ailleurs les Bibliothécaires du Roi ou les Bénédictins de Saint-Maur? Ces derniers se consacrent à éditer les Pères modernes. Et, lorsqu'ils arriveront à

latines qui ne figurent pas dans le ms. 3446. Cf. f° 112, *E. C.*, II, 79: « Afflictus sum et humiliatus sum nimis; rugiebam a gemitu cordis mei. » [*Ps.*, XXXVIII, IX]; f° 120 [*E. C.*, II, 86] : « Sitivit in te anima mea... », *loc. cit.* La citation de *Job* (*E. C.*, II, 128), qui est en latin dans le ms. 12658, cf. f° 162, fait partie d'un passage sauté dans le ms. 3446.

1. Il faut au moins envisager l'hypothèse d'une suppression, par les copistes eux-mêmes, de la plupart des citations latines. Mais cette hypothèse, qui n'expliquerait pas tous les faits, ne pourra être discutée de façon précise que le jour où *toutes* les transcriptions pourront être confrontées et où, par suite, pourra être tentée une généalogie des mss.

2. Cf. Bibliothèque nationale de Madrid : mss. 3653, 13482, 13483, 13484, 3. 180. Tous ces manuscrits sont autographes.

3. *E. C.*, éd. citée, t. I, p. LXVIII et *Apéndice* II, p. 417 sq.

4. B. n. M. ; ms. 3653, *Previo, numero 1°*, f°ˢ 1 — 7 verso —. Cette dissertation initiale est signée par le P. Andrés de la Encarnación.

5. B. n. M. ; ms. 3653, ms. cité, *loc. cit.*, f° 2 verso : « Tantos descuidos y licen'. no pueden... er aprobadas de los sabios. »

l'œuvre de saint Jean de la Croix, ils feront d'exactes confrontations, examinant les éditions et, s'ils le peuvent, les manuscrits. Admettons que « ces doctes Pères, ou les Bibliothécaires du Roi d'Espagne... ou d'autres auxquels nous ne pensons pas fassent la confrontation en question ; il est évident qu'en trouvant ces livres mutilés et déformés en de nombreux points, *ils seront obligés de proclamer que les œuvres que le Carmel a publiées ne sont pas, à parler rigoureusement, les œuvres que le saint a composées*[1]. » Et le P. Andrés ne voit pas ce que les Carmes pourront répondre en une telle difficulté[2]. « On ne trouvera comme excuse », dit-il, « que la bonne intention à laquelle ont obéi les éditeurs et dont en effet personne ne doutera ; mais cette échappatoire ne satisfera pas non plus les érudits[3]. »

A ces remarques préliminaires dont le texte intégral vaudrait d'être publié, tant elles sont de style ferme et de pensée stricte, Andrés de la Encarnación ajoute des notes précises et minutieuses concernant l'examen des manuscrits et l'étude même du texte. Il connaît des manuscrits que nous ne possédons plus et dont quelques-uns étaient plus sûrs que ceux que nous pouvons consulter aujourd'hui[4]. Sa documentation est toujours attentive ; il n'ignore pas les problèmes proprement critiques. Son témoignage, en ce qui concerne les citations scripturaires, est donc techniquement fondamental.

Son opinion générale est très nette. On devra, dit-il, supprimer, dans l'édition critique de l avenir, la plupart des citations scripturaires en langue latine[5] On n'aura d'ailleurs qu'à

1. Id., *loc. cit.*, f° 4 et 4 verso : « En el caso pues que estos Doctos P. P. ó los Bibliotecarios del Rey de España,... ú otros que no pensamos, hicieren el expresado cotejo ; ya se deja entender que hallando estos libros mutilados y invertidos en muchas cosas, *han de clamar, que las obras que la Religion ha publicado, no son en rigor las obras que el Sto escribio*... » Non souligné dans le ms.

2. Id., *loc. cit.*, f° 4 verso : « ... Ni sera facil que la Religion pueda ocurrir a este embarazo... »

3. Id., *ibid* : « ... Solo tendran por escusa la buena intencion con que se hizo, de que nadie dudara, pero tampoco satisfara los eruditos la disculpa. »

4. Id. *loc. cit.*, f° 3 : « Ahi tienen V. R^s. un ms. de mano del P. fr. Juan evang' compañero del sto de toda antiguedad y autoridad... »

5. Id.; ms 3653, *Previo, numero 1°*, f° 7 : « Concluyo advertiendo que una de las corec^s. que se debe hacer es quitar de lo Impreso las mas de las autoridades latinas de la escritura... »

suivre à cet égard les leçons des meilleurs manuscrits [1] et celles aussi de la première édition, laquelle est, sur ce point, fidèle aux manuscrits [2]. Que l'on regarde attentivement, d'autre part, le *Prólogo* du « Cántico ». Andrés de la Encarnación se réfère à l'édition de Bruxelles [3] et allègue la phrase où Jean de la Croix, après avoir fait allusion aux autorités scripturaires qu'il nous apportera, nous annonce qu'il en donnera d'abord la signification, puis les expliquera en fonction de son sujet: « Esto da á entender », écrit Andrés, « que solo las pondria una vez, y esa en romanze [4]. » Il nous signale en outre finement un passage du « Cántico » où Jean de la Croix, avant de citer un texte de Job, dit qu'il le donnera d'abord tout entier en latin, puis tout entier en romance [5]; et ceci montre clairement, ajoute Andrés, qu'il fait appel en cet endroit à une méthode dont il n'use pas en général [6]. Les arguments d'ordre esthétique s'ajoutent aux données documentaires. Andrés examine l'œuvre en sa structure et constate que les citations latines sont, dans la plupart des cas, introduites dans le texte « avec violence [7] ». Et puisque le saint, dit-il, nous apporte, en langue vulgaire, la lettre même de l'Écriture, « c'est comme un pléonasme de la donner également en latin [8] ». Il accorde que l'on discerne quelques citations latines dans les manuscrits;

1. Id., *ibid.*; « y en esto nada mas se hará que seguir todos los egemplares que no las tienen... »

2. Id., *ibid.*; « y la misma edicion primera que en esto los siguio con fidelidad. » Cf. ms. 3180, B, f° 9 verso.

3. Cf. *Declaracion de las Canciones, Que tratan del Exercicio de Amor entre el Alma y el Esposo Christo*... Bruselas, 1627, B. n. M. $\frac{R}{7515}$.

4. B. n. M.; ms. 3180, B, f° 9 verso — et *Prólogo* du « Cántico », édition de Bruxelles, éd. citée : « . . en las quales » [i. e. les autorités de l'Écriture] « llevaré este estilo que primero las pondré la sentencia de su latín, y luego las declararé al propósito de lo que se trageren... ». Cf. *E. C.*, t. II, p. 494.

5. « Cántico », Texte A, str. XIII, vers 5; texte B, str. XIV, vers 5; *E. C.*, t. II, p. 538-539 et 241.

6. B. n. M.; ms. 3180, B, f° 9 verso, *loc. cit.*: « lo qual es dar á entender practicaba en aquel lugar lo que no hacia en otros. »

7. B. n. M.; ms. 3653, *Previo n° 1°*, f° 7, et *Previo 4*, f° 1 verso : « ... no dejan de verse en la letra con alguna violen[a]. » — « ... y con esso » [les citations en langue vulgaire] « queda el texto del Sto mas de embarazado y natural, pues las introducidas estan ms. veces con violencia ».

8. B. n. M.; ms. 3653, *Previo 4*, f° 1 verso : « y dando la letra misma de la escritura en n. lengua y con la propiedad que el Sto lo hace, es como pleonasmo darla despues en latin »

mais celles-ci sont très rares et ne font nulle violence au texte. Ce n'est pas ce qui se produit, remarque-t-il, pour toutes celles qui ont été ajoutées: « Le saint les avait placées en romance avec tant de propriété et de naturel que c'est l'étonnement des savants. Ceux-ci le célèbrent à cette occasion comme un second Jérôme castillan. Ces additions latines ne diminuent pas faiblement son très beau style... ; et il n'y a pas de doute que si elles ne s'y trouvaient pas, la lecture serait souverainement agréable... et ébranlerait plus puissamment l'esprit [1]. »

L'examen des manuscrits de Jean de la Croix confirme-t-il les hypothèses du P. Andrés de la Encarnación? Nous devons, avant de répondre à cette question, rappeler que nous ne possédons plus tous les manuscrits que Andrés de la Encarnación avait à sa disposition. D'autre part, plusieurs manuscrits sont conservés dans des archives monastiques encore inexplorées. Les manuscrits de la Bibliothèque nationale de Madrid sont pourtant assez nombreux et quelques-uns d'entre eux sont d'assez bonne qualité pour que nous puissions, en y joignant le manuscrit de Sanlúcar-de Barrameda qu'il nous a été donné de consulter [2], poser de façon critique un problème qui n'est peut-être que partiellement soluble.

Si nous considérons les manuscrits qui nous ont conservé la *Subida del Monte Carmelo* [3], nous constatons que les citations latines accompagnent d'une manière générale la traduction castillane [4]. Mais il faut remarquer que le texte de la *Subida* n'est pas parvenu jusqu'à nous en un manuscrit indépendant.

1. B. n M. ; ms. 3180, B, f° 9 verso : « ... porque aviendolas puesto el S^to tan propia y genuinam^te en romanze, y tanto que es el pasmo de los sabios, y le celebran por eso de segundo Geronimo castellano, el añadirlas en latin disminuye no poco su bellissimo estilo... y no tiene duda que si no estuvieran alli fuera su letura sumam^te grata... y moveria mas poderosam^te el Espiritu. »

2. Cf., supra, p. 18, note 1.

3. Cf. le ms. conservé au monastère des Carmes déchaussés de Alba de Tormes et le ms. 6624 de la B. n. de Madrid.

4. Il faut noter pourtant que le ms. 6624 (cf. f°s 6 verso — 266) contient, en ce qui concerne le texte même de la *Subida*, moins de citations latines que l'*Edición crítica*. Cf. f°s 66 (cf. *E. C.*, t. I, p 124), 68 (cf., *E. C.*, t. I., p. 128), 78 (*E C.*, t. I, p. 142), 114 verso (*E. C.*, t. I, p. 189, citation de saint Paul), 122 verso (*E. C.*, t. I, p. 199), 135 verso (*E. C.*, t. I, p 213, citation de saint Paul, I *Cor.* II, 2) et *passim*.

Qu'il s'agisse du ms. du monastère des Carmes déchaussés de Alba de Tormes ou du ms. 6624 de la Bibliothèque nationale de Madrid, nous nous trouvons en face de copies qui contiennent les traités dans leur ensemble. Et le P. Andrés observait déjà avec justesse que les manuscrits qui nous apportent la collection des écrits sont en général moins purs que les manuscrits des œuvres isolées [1]. Nous n'aurions dès lors aucun moyen de savoir quel fut, en ce qui concerne les citations scripturaires, l'état premier du texte de la *Subida*, si le P. Andrés n'avait analysé à cet égard des manuscrits qui ont disparu et dont l'un au moins semble avoir été d'une particulière valeur. Il signale en effet à plusieurs reprises [2] un manuscrit qu'il regarde comme une source et qui a été rédigé par le P. Juan Evangelista, « secrétaire et compagnon » de saint Jean de la Croix [3]. Et il nous fournit indirectement le renseignement dont nous avons besoin, à l'occasion d'un traité dont il essaye de prouver l'authenticité [4]. Ce traité, qui semble perdu, contenait des notes marginales où se trouvaient inscrites les références des textes scripturaires et les citations elles-mêmes. On peut être assuré, déclare Andrés de la Encarnación, que nous rencontrons ici le travail d'un copiste. C'est le copiste « qui eut la prolixité de mettre en marge, avec des renvois de chiffres, toutes les citations de l'Écriture et d'y placer en outre la lettre latine des textes. Cela certainement fut l'œuvre d'un copiste; le saint n'usait pas de ce procédé en ses écrits, et l'esprit qui, tandis qu'il composait ses œuvres, entraînait ses sentiments et son attention, ne pouvait donner lieu à ces prolixités extérieures à l'écrit lui-même. De ceci nous est une preuve l'exemplaire du *Monte Carmelo* que nous tenons de la main de Fr. Juan Evangelista, compagnon du saint lui-même. De cette transcription on n'extrait que très rarement de telles

1. B. n. M. ; ms. 3653, *Previo* 4, f° 3.
2. B. n. M. ; ms. 3653, *Previo* 1, f° 7 ; *Previo* 3, f° 1 verso ; *Previo* 4, f° 2 verso.
3. B. n. M. ; ms. 3653, *Previo* 1, f° 7 ; « ... los mas de ellos tienen la calidad de cuevos, y algunos de casi autografos, por haber graves indicios que los tubo el Sto en su poder. Y uno de ellos es de mano de un Prelado antiguo, secret°. y comp° de n. Sto, hombre de virtud... »
4. Le traité de la *Comunicación del Espíritu de Dios en su Iglesia* — cf. ms. 3653. *Previo* 3, f°s 1-4.

citations. Cinq autres exemplaires anciens dont nous disposons sont du même type : ajoutons qu'ils ne nous donnent pas non plus la lettre latine dans le corps du texte [1]. »

Peu importe donc que les manuscrits qui nous ont conservé la *Subida* nous livrent un texte où les citations bibliques de langue latine sont très fréquentes. Des manuscrits plus anciens, dont l'un a été composé par un disciple de Jean de la Croix, nous offraient au contraire des citations scripturaires de langue vulgaire avec, çà et là, quelques citations latines.

L'examen du texte de la « Noche oscura » ne présente pas les mêmes difficultés. Le ms. 3446 de la Bibliothèque nationale de Madrid, dont nous ne pouvons établir la valeur absolue, mais qui, dans l'ensemble des manuscrits de la *Nuit obscure*, apparaît comme le moins imparfait [2], est très nettement fidèle a la méthode de citation qu'allègue le P. Andrés de la Encarnación. Non seulement presque toutes les citations scripturaires de langue latine y sont éliminées, mais les références ne s'y trouvent point, sauf dans les cas où elles sont exigées par la phrase elle-même [3]. Les divisions artificielles, que les éditions ont multipliées et dont l'*Edición crítica* ne s'est pas entièrement libérée, y sont considérablement diminuées. Chaque fois, par exemple, que le texte commente un des vers du poème, la mention du vers constitue le seul titre qui soit adopté. Le manuscrit n'ajoute jamais alors l'indication d'un paragraphe ou la matière d'un chapitre. Les seules articulations de la pensée sont donc ici des articulations lyriques. Quand les éditions, et même l'*Edición crítica*, joignent a l'énoncé du vers la matière d'un chapitre, elles alourdissent

1. B. n. M.; ms. 3653, *Previo* 3, f° 1 verso; « Tubo aquel » (i. e. le copiste) » la proligidad de sacar a la margen con llamadas de numeros todas las citas de escritura, y de poner en ella la letra latina de los textos. Y esto ciertamente fue obra suya, pues ni lo pratico el Sto en sus escritos; ni el espũ que quando los componia le arrastraba los afectos y atencion le daba lugar para aquellas proligidades accidentales al escrito. Desto es prueba el ejemplar del monte Carmelo, que tenemos de Fr. Juan Evang[ta] compañero del mismo Sto en cuyo traslado solo alguna vez muy rara se sacan aquellas citas. Otros cinco egemplares antiguos que gozamos guardan el mismo estilo : con la advertencia que tampoco en el cuerpo ponẽ la letra latina... »

2. Il faut citer aussi le ms. qui est conservé au monastère des Carmes déchaussés de Tolède. Cf. *E. C.*, t. II, p. xxi et le ms. 12658 de la B. n. de Madrid.

3. Cf. *E. C.*, t. II, p. 103, « Noche oscura del Espíritu » str. II, vers 1. Cf. ms. 3446. ms. non paginé ; « ... y esta es la causa por que en el ps°. 17 dize David... »

le rythme spirituel. Qu'il s'agisse des citations latines, des références, des divisions artificielles, les éditeurs de la « Noche oscura » ont obéi à des préjugés ou des timidités analogues; ils ont brisé le mouvement de la pensée.

Il est intéressant de noter quelles sont, au milieu de citations de langue vulgaire presque omniprésentes, les citations latines que le manuscrit maintient. Une contre-épreuve précieuse nous est fournie par l'examen du ms. 12658 de la Bibliothèque nationale de Madrid, manuscrit que le P. Andrés considérait comme une ancienne copie[1] et qui nous livre en effet des données importantes. Des douze citations que présentent simultanément les deux manuscrits, il y en a quatre qui sont extraites des *Psaumes*[2]. Un texte du *Cantique des Cantiques* est répété à deux reprises, en des pages que sépare un assez long intervalle[3]. Les autres textes sont empruntés au livre de la Sagesse[4], au livre d'Osée[5], au livre d'Isaïe[6], à l'Evangile de Matthieu[7], à la IIe Epître aux Corinthiens[8], à la première Epître de Pierre[9]. L'un des textes des *Psaumes* est nettement l'expression d'une prière : « Cor meum crea in me, Deus, etc.[10]. » Le texte d'Isaïe est allégué à un moment où Jean de la Croix a sans doute en main le texte de la Bible, puisqu'il vient de se référer expressément au Psaume XVII de David[11] et qu'il nous renvoie maintenant, non pas à Isaïe en général, mais à un chapitre qui notifie[12]. Et il est curieux d'entrevoir, grâce à l'analyse des manuscrits, le travail concret d'un écrivain. Le texte paulinien : « Nihil habentes et omnia possidentes[13] » exprime le

1. Note déjà citée, placée en tête du ms. 12658.
2. Cf. *E. C.* t. II, p. 88, 113, 117, 121. Le ms. 3446 n'est pas paginé. Nous sommes dès lors contraint de ne renvoyer qu'au ms. 12658. Cf. ms. 12658, f[os] 122, 148, 151 verso, 156.
3. *E. C.*, t. II, p. 117 et 130. Cf. mss. 12658, f[os] 152, 164.
4. *Id.*, t. II, p. 132. Cf. ms. 12658, f° 166.
5. *Id.*, t. II, p. 120. Cf. ms. 12658, f° 154 verso.
6. *Id.*, t. II, p. 103. Cf. ms. 12658, f° 138 verso.
7. *Id.*, t. II, p. 118. Cf. ms. 12658, f° 153.
8. *Id.*, t. II, p. 75. Cf. ms. 12658, f° 107 verso.
9. *Id.*, t. II, p. 120. Cf. ms. 12658, f° 154 verso.
10. *Id.*, t. II, p. 88. *Ps.* LI, 12.
11. *Id.*, t. II, p. 103. Cf. ms. 12658, f° 138.
12. Cf. ms. 3446 : « ... como dize Esayas en el capito 5 obtenebrata est in caligine ejus ». Cf. *E. C.*, II, 103. Le ms. 12658, f° 138, ne contient pas cette référence précise.
13. II *Cor.*, VI, 10.

christianisme métaphysique essentiel. Il en est de même du texte des Béatitudes : « Beati mundo corde : quoniam ipsi Deum videbunt »[1] et du texte d'Osée : « Sponsabo te mihi in fide »[2], texte que prolonge l'œuvre entier de Jean de la Croix. Il serait arbitraire de chercher, pour les autres textes latins que nous offrent les deux manuscrits, des justifications comparables. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que toute conclusion systématique, en ce qui concerne ceux mêmes que nous avons isolés, serait imprudente. Nous trouvons en effet, transcrits en langue vulgaire, des thèmes bibliques où le texte latin pourrait être très normalement justifié. Et le texte même d'Osée, qui est cité en langue latine vers la fin de la « Noche oscura del Espíritu », est cité en langue vulgaire dans la première partie du même ouvrage[3].

L'examen des manuscrits de la « Llama », dans les deux états du texte[4], conduit à des conclusions analogues. L'*Edición crítica* ne nous apporte ici, il est vrai, qu'un très petit nombre de citations scripturaires de langue latine, dix-sept pour le texte A, et vingt-deux pour le texte B. Mais si nous considérons les mss [5], nous ne trouvons que cinq citations latines pour la première version et huit pour la deuxième. Les citations bibliques de langue latine qui persistent dans les deux textes sont empruntées aux *Psaumes* [6], au livre de Jérémie[7], à la

1. *E. C.*, t. II, p. 118, *Matth.*, V, 8.
2. *Id.*, t. II, p. 120. *Osée*, II, 20.
3. *Id.*, t. II, p. 55. Cf. ms. 3446 : « Yo te desposaré, esto es, te unire conmigo en fe. » Mêmes données ap. ms. 12658 (f° 91). L'*Edición crítica* porte ici « por fe ». Elle écrit conmigo deux fois : « Yo te desposaré conmigo, esto es te uniré conmigo por Fe ».
4. La « Llama » nous a été conservée selon deux versions différentes. Les mss. du texte A sont : Le ms. des Carmélites déchaussées de Tolède, les mss. 6624 et 18160 de la B. n. de Madrid, le ms. des Carmes déchaussés de Alba de Tormes, le ms. du Sacro Monte de Grenade. Les mss. du texte B. sont : Le ms. des Carmes déchaussés de Burgos, les mss. 17950 et 8795 de la B. n. de Madrid. Nous étudierons, dans un travail ultérieur, le problème de l'authenticité du texte B.
5. Nous avons consulté les mss. 6624 et 18160, d'une part, les mss. 17950 et 8795, d'autre part.
6. *E. C.*, t. II, p. 642 et 424 ; « Llama », comment du v. 5 de la str. II, *Psaumes*, CXXXIX, 12. Cf. ms. 6624, f° 579 verso, ms. 17950, f° 53, ms. 8795, f° 181. Le ms. 18160 n'est pas paginé.
7. *E. C.*, t. II, p. 652-653, 440-441 ; « Llama », comment. du v. 3 de la str. III, *Thren.*, III, 20-21 ; ms. 6624, f° 593 verso ; ms. 17950, f° 74 verso ; ms. 8795, f° 191 verso.

prière du *Pater* dans l'Évangile de Matthieu[1], à la prière finale du Christ dans le quatrième Evangile[2]. Une citation latine des *Psaumes*, que contient le texte A[3], fait partie d'une page entièrement remaniée dans le texte B; et la phrase alléguée ne figure plus dans la nouvelle version[4]. En revanche, de beaux passages des *Psaumes* et du *Cantique des Cantiques*, une parole fondamentale de la première Epître aux Corinthiens, dont le texte A ne nous donnait que la traduction castillane — « Convertiste mi llanto en gozo para mí. . . » « Mi Amado para mí y yo para él » « Absorta está la muerte en tu victoria »[5] — ne nous sont transmis par la version B que dans leur expression latine[6].

Sans que l'on puisse cette fois encore justifier, dans tous les cas, le choix des citations latines, il n'est pas interdit d'en deviner çà et là l'origine. Parmi les textes latins que nous présente la rédaction A par exemple, nous remarquons deux phrases extraites des Prières mêmes du Christ; et l'on peut supposer qu'à de telles prières est laissé à dessein un caractère lointain et comme suprasensible[7]. D'autre part, les deux thèmes des *Psaumes* sont d'une particulière solennité : « ... sicut tenebrae ejus ita et lumen ejus » — « sedentes in tenebris et in umbra mortis »[8].

Ces diverses enquêtes semblent autoriser des conclusions fermes. Et l'on n'hésiterait pas à dire que Jean de la Croix a le plus souvent traduit en langue vulgaire les textes scriptu-

1. *E. C.*, t. II, p. 630, 403; « Llama », comment. du v. 5 de la str. I, *Matth.*, VI, 10; ms. 6624, f° 567; ms. 17950, f° 22 verso; ms. 8795, f° 170.

2. *E. C.*, t. II, p. 671, 472; « Llama », comment. des vers 5 et 6 de la str. III *Jean*, XVII, 10; ms. 6624, f° 613 verso; ms. 17950, f°s 123 et 123 verso; ms. 8795 f° 215.

3. *E. C.*, t. II, p. 650 et 432 sq. « Llama », commentaire du vers 2 de la str. III. Cf. *Ps.*, CVII, 10.

4. Cf. *E. C.*, t. II, p. 432.

5. Cf. ms. 6624, f°s 582 verso et 581 verso.

6. *E. C.*, t. II, p. 428 et 429; ms. 17950, f° 58 verso, f° 59, f° 57 verso, ms. 8795, f°s 184, 184 verso et 183 verso. Cf. *E. C.*, t. II, p. 645 et 644, et *Ps.* XXX, 12, *Cant.* II, 16, I *Cor.*, XV, 54.

7. Matthieu, VI, 10 : « Adveniat Regnum tuum ; fiat voluntas tua ». Jean, XVII, 10 : « Omnia mea tua sunt et tua mea sunt, et clarificatus sum in eis. » *E. C.*, t. II, p. 630 et 403, 671 et 472.

8. *E. C.*, t. II, p. 642 et 650.

raires, si un manuscrit dont l'étude technique n'est malheureusement pas faite ne nous apportait des données entièrement neuves. Il s'agit du ms. de Sanlúcar de Barrameda, transcription du « Cántico » corrigée et annotée par Jean de la Croix. En ce manuscrit, les citations empruntées à la Vulgate sont très abondantes, et l'on peut supposer qu'elles répondent à une intention systématique. Il est invraisemblable que le copiste les ait artificiellement ajoutées et que de telles additions n'aient jamais été rectifiées par Jean de la Croix lui-même. L'examen du manuscrit nous offre une confirmation qui n'est pas négligeable. En l'une des notes marginales de Jean de la Croix, nous voyons un passage des *Psaumes*, et ce passage est cité en latin [1]. Coïncidence peut-être, mais à laquelle la permanence des textes latins, à travers tout un traité, donne une force singulière.

Il est étrange que le P. Andrés de la Encarnación, qui a étudié le ms. de Sanlúcar de Barrameda et nous a laissé à cet égard, outre des notes critiques minutieuses [2], un jugement daté du 3 juin 1757 [3], ne nous dise pas, en des remarques dont quelques-unes sont écrites dix-neuf ans plus tard [4], si les données de Sanlúcar ont modifié sa conviction. Bien plus, en une page importante, il se réfère expressément au texte du « Cántico » et pose que les citations latines ne s'y introduisent que par exception [5]. Cette page, il est vrai, n'est pas datée; mais elle fait partie d'un manuscrit qui témoigne d'une connaissance approfondie de l'œuvre de Jean de la Croix; et il est peu probable que Andrés de la Encarnación l'ait écrite avant 1757, c'est-à-dire dans la première phase de son travail

1. Ms. de Sanlúcar de Barrameda, ms. non paginé; cf. *E. C.*, t. II, p. 558. — Comment. du v. 5 de la str. XIX : « esto es lo que dice dauid: Fortitudinem meā ad te custodiam. » Note marginale de Jean de la Croix. Cf. *E. C.*, t. II, p. 558: texte A. Le ms. 6624, f° 513, texte B, porte seulement : « Mi fortaleza guardare para ti. » Cf. *E. C.*, t. II, p. 311.

2. B. n. M.; ms. 13482, C ; N. 69 et 70.

3. Cette dernière note est rédigée sur un feuillet isolé qui se trouve inséré dans le ms. de Sanlúcar. Deux exemplaires de la note, tous deux signés par le P. Andrés, sont conservés à l'intérieur du volume manuscrit. Il y a quelques variantes entre les deux textes.

4. Nous faisons allusion au ms. 3653, dont il a été question plus haut. Cf. *supra*, p. 26 sq.

5. *Loc. cit.*, cf. *supra*, p. 28. Il se fonde aussi sur une phrase du *Prólogo* que nous avons déjà citée et dont l'interprétation n'est pas claire. Cf. *ibid.*

technique[1]. L'édition critique de l'avenir, qui nous devra la restitution de l'œuvre du P. Andrés, éclaircira-t-elle cette énigme ?

Si nous confrontons les deux états du texte du « Cántico », le problème ne se présente pas à nous en termes identiques dans les deux cas. Examinons, par exemple, le texte B, — dont il n'y a pas à discuter en ce moment l'authenticité[2], — à travers le ms. 6624 de la Bibliothèque nationale de Madrid. Les citations latines y sont moins abondantes que dans l'*Edición crítica;* et le tour que nous retrouvons constamment, après les citations latines, dans le texte A : « esto es » ou « quiere decir » semble, à plusieurs reprises, avoir été artificiellement ajouté par les éditeurs du texte B[3].

Le problème des citations latines, dans les deux états du texte du « Cántico » ne peut être encore résolu. Il impliquerait que fussent préalablement étudiés de façon technique : 1° le manuscrit de Sanlúcar; 2° la version B du « Cántico ».

Si troublantes qu'elles soient, les données nouvelles fournies par le ms. de Sanlúcar de Barrameda ne peuvent ébranler une concordance de faits que le hasard ne saurait expliquer. Les meilleures copies de la « Noche » et de la « Llama » s'accordent en une exclusion quasi constante des citations latines et il en est de même de ce manuscrit perdu de la *Montée du Mont Carmel* qu'allègue le P. Andrés de la Encarnación[4], manuscrit rédigé par un compagnon de Jean de la Croix à qui nous devons les plus précieuses indications chronologiques et psychologiques[5]. Il y aurait d'ailleurs lieu de se demander si

1. Le P. Gerardo de San Juan de la Cruz, *E. C.*, t. I, p. 420, écrit que le ms. 3180 est probablement le complément des « Memorias ystoriales »; c'est à savoir des mss. 13482, 13483, 13484. En fait, on trouve dans le ms. 13482 C. N. 69 et 70, une étude technique du ms. de Sanlúcar. Dans le même ms., C. N. 46, Andrés s'occupe du texte de Sanlúcar, mais d'après les données qui lui sont fournies. C'est donc dans l'intervalle qui sépare les nos 46 et 69 que Andrés a étudié directement le ms. de Sanlúcar. Mais ces divers passages ne sont pas datés. De toute manière, si le ms. 3180 est postérieur au ms. 13482, Andrés connaissait, quand il l'écrivait, le ms. de Sanlúcar.

2. Nous nous proposons d'étudier ce point dans un travail ultérieur.

3. Cf. *E. C.*, t. II, p. 339 et mss. 6624, f° 533, *E. C.*, t. II, p. 341 et ms. 6624, f° 534 verso; *E. C.*, t. II, p. 347 (2e cit.), et ms. 6624, f° 538 verso; *E. C.*, t. II, p. 348 et ms. 6624, f° 539, et *passim*.

4. Cf. *supra*, p. 30.

5. Ces indications seront examinées dans un travail ultérieur.

Jean de la Croix, dans un ouvrage tel que le « Cántico », que les imitations du *Cantique des Cantiques* pouvaient rendre suspect, n'a pas — pour des raisons étrangères à l'essence de sa pensée — introduit régulièrement les citations scripturaires en langue latine. De toute manière, l'œuvre de Jean de la Croix, qu'il s agisse de la *Montée du Mont Carmel*, de la *Nuit obscure* ou de la « Llama », est bien fondé sur un édifice biblique de langue vulgaire; et, de la sorte, nous sommes amenés à une conclusion qui n'est que partielle, mais qui deviendrait définitive le jour où l'on pourrait établir que le parti adopté dans le ms. de Sanlúcar est dû à des considérations de prudence ou à tout autre motif accidentel.

III

La Bible n'apporte pas seulement à Jean de la Croix un riche trésor de textes. Tous les écrivains spirituels puisent dans les Livres Saints le commentaire de leurs œuvres et, si Jean de la Croix n'avait trouvé dans l'Écriture qu'un support de ses traités, il n'y aurait pas lieu de rechercher minutieusement de quelle manière il a pénétré et utilisé les deux Testaments. Jean de la Croix s'est, en réalité, servi de tous les moyens qui le pouvaient conduire à composer une œuvre objective. Et non seulement la construction doctrinale, mais les textes bibliques lui fournissent l'occasion de refouler en des profondeurs mystérieuses une expérience individuelle.

On peut prévoir qu'un écrivain dont la doctrine ne se superpose jamais artificiellement à l'élan spirituel n'a pas introduit en ses traités d'abondants textes scripturaires sans essayer de les rendre dociles à son invention verbale. N'eût-on aucune preuve documentaire, on serait tenté de supposer que la troisième édition et les éditions qui l'ont suivie sont trompeuses, que les deux premières éditions sont fidèles, sur ce point, à l'enseignement des manuscrits, et que le dessein de Jean de la Croix fut simple, vivant, intime. Mais Jean de la Croix n'a-t-il, par surcroît, songé à donner à ceux qui ne la pouvaient connaître, la Bible elle-même, notamment en ses

livres prophétiques, en ses *Psaumes*, en son *Cantique des Cantiques?* En l'une des dépositions que Luis de León envoyait de sa prison à ses juges, il est dit qu'il n'a jamais été défendu d'expliquer en langue vulgaire les textes scripturaires dont une traduction castillane a déjà été livrée aux fidèles[1]. L'œuvre de Jean de la Croix n'éclaire-t-il, par contre, les textes que les fidèles ignoraient et que la piété populaire ne pouvait atteindre? N'adhère-t-il aussi à un vaste dessein dont sans doute furent hantés les plus hauts parmi les écrivains spirituels du XVI[e] siècle espagnol et qui les conduisait à combiner les exigences de l'Index et la croissante diffusion de l'Écriture? L'Index de 1559 avait demandé qu'on livrât au Saint Office, non seulement les traductions proprement dites, mais tout extrait traduit du Nouveau Testament[2]. Le premier Index de Quiroga, publié en 1583, continue de prohiber les traductions de la Bible en langue vulgaire, mais non les fragments qui seraient « insérés dans les livres de Catholiques et y seraient expliqués ou allégués[3] ». De cette manière, l'Index de 1583 ne justifie-t-il en un sens le long effort des écrivains spirituels de l'Espagne du XVI[e] siècle? Il y a en effet, chez un Francisco de Osuna ou un Jean de la Croix par exemple, une sorte de Bible insérée dans le tissu même de l'œuvre. La littérature mystique du XVI[e] siècle espagnol, d'autre part, avec cette constante volonté d'expliquer en langue vulgaire les plus délicates nuances de l'oraison, assure, par une autre voie, l'œuvre que l'autorité ecclésiastique travaillait à ruiner par ailleurs. Elle rend vivante et sensible pour tous la spiritualité scripturaire. Et, qu'il s'agisse d'écrivains spirituels tels que Luis de León, qui choisissent le *Cantique des Cantiques* pour

1. *Documentos inéditos para la historia de España*, t. X, p. 186.

2. « Y porq̄ ay algunos pedaços de Euāgelios, y Epistolas de sant Pablo, y otros lugares del nuevo testamēto, ē vulgar Castellano, ansi impressos como demano, de q̄ se han seguido algunos incōuenientes. Mādamos q̄ los tales libros... se exhibā y se entreguē al Sācto Officio... » [*Cathalogus librorū, qui prohibētur...* Pinciœ, MDLIX, Réimpression Huntington, New-York, p. 65.]

3. Cf. *Index et Catalogus Librorum prohibitorum, mandato Illustriss. ac Reverendiss. D. D. Gasparis a Quiroga...* Madriti, 1583 B. n. M. ; $\frac{U}{10800}$, p. 3; « Prohibense las Biblias en lengua vulgar, con todas sus partes. Pero no las clausulas, sentencias, ó capitulos que de ella anduvieren insertos en los Libros de Catholicos que los explican, ó alegan... »

en faire la traduction et le commentaire, ou de mystiques tels que Jean de la Croix, qui cherchent dans les Livres Saints une justification de leur expérience, c'est toujours le même retour à cette source qu'il fallait à tout prix ranimer : l'Écriture.

« Plût à Dieu que toutes les femmes ne fussent occupées à lire autre chose que les Évangiles et les Épîtres de saint Paul ! Et plût à Dieu que toutes les lettres chrétiennes fussent écrites et traduites en toutes les langues de tous les hommes... ! Oui, plût à Dieu que les laboureurs et les ouvriers ne chantassent, pour soutenir leur travail, d'autres cantiques que le saint Évangile ! Et plût à Dieu que de tels contes et de tels récits fussent l'entretien des voyageurs en leur chemin [1] ! »

Les lignes qu'écrit, au milieu du XVIe siècle, le chanoine de Plasencia Antonio de Porras, ne concernent en apparence que le Nouveau Testament. Mais c'est la Bible tout entière que Porras veut atteindre et qu'il veut répandre à travers la terre. Aspiration à l'universel que nous retrouvons dans l'épître liminaire du Nouveau Testament de Juan Pérez [2]. Il importerait de démêler, à travers des œuvres oubliées, d'où vient exactement un tel langage et quels sont les divers courants qui, durant la première partie du XVIe siècle espagnol, ont main-

1. Cf. *Tratado de la Oraciō q̄ se divide en tres partes... por el muy reverēdo y magnifico Señor el doctor Antonio de Porras, canonigo de Plasencia* — Alcalá de Henares, 1552. Le passage se trouve cité ap. Villanueva : *De la lección de la Sagrada Escritura en lenguas vulgares...* Valencia, 1791, B. n. M.; $\frac{U}{4357}$, Apéndice I, colonne 1, p. VI; « ¡ Ojalá que todas las mugeres no se ocupasen en leer otra cosa si no los Evangelios y Epistolas de San Pablo ! ¡ y pluguiese á Dios que todas las Christianas letras estuviesen escritas y trasladadas en todas las lenguas de todos los del mundo... ! Si : ¡ pluguiese á Dios que los labradores y oficiales no cantasen otros cantares para relevar su trabajo, sino el Santo Evangelio ! ¡ y ojalá, que en tales cuentos y fábulas pasasen su camino los caminantes ! » Nous avons pu consulter le livre de Porras à la Bibliothèque de l'Escorial (cote 53-I-41). L'ouvrage de Villanueva est fondamental. Y joindre : *Descuidos del Doctor D. Joaquin Lorenzo Villanueva, calificador del Santo Oficio... En su obra : De la lección de la Sagrada Escritura en lenguas vulgares ; Demostrados por el Doctor D. Guillermo Diaz Luzeredi, Presbitero...* Pamplona, 1793, et *Cartas eclesiásticas de D. Joaquin Lorenzo Villanueva al Doctor D. Guillermo Diaz Luzeredi en defensa de las Leyes que autorizan ahora al Pueblo para que lea en su lengua la sagrada Escritura...* Madrid, 1794.

2. Cf. *El Testamento Nuevo de Nuestro Senor y Salvador Jesu Christo. Nueua y fielmente traduzido del original griego en romance castellano* En Venecia, 1556. « Porque esta doctrina no fue dada a una nacion, ni a cierta condicion de personas, ni tampoco para ser escripta en vna, o dos lenguas solamente. Bien es vniversal dado a todas las naciones de la tierra, para ser puesto en sus lenguas, y entendido por medio dellas... »

tenu et sans cesse accru le vivant amour de la Bible. Peut-être l'attentive lecture des pièces du procès de Carranza[1], et l'histoire, non entrevue, des « Alumbrados », nous permettraient-elles de retrouver, en leur physionomie concrète, des êtres comparables à ces Illuminés dont parle Melchor Cano et qui se reunissaient dans les demeures pour se faire lire la Bible en langue vulgaire[2].

Jean de la Croix ne s'est jamais adressé à la foule. Il nous avertit, au début de la *Montée du Mont Carmel*, que son principal dessein n'est pas de s'entretenir avec tous[3]. Il écrit le « Cántico » et la « Llama » pour obéir aux demandes de la Mère Anne de Jésus et de Ana de Peñalosa. Mais l'Écriture, qui vient confirmer son expérience, est saisie grâce à cette expérience. Mystique, et mystique créateur, Jean de la Croix n'attend ni des théologiens ni des autres écrivains spirituels le sens des paroles qu'il allègue. Et, dès lors, il est normal que ses citations bibliques s'expriment, d'une manière générale, à travers les termes du langage vulgaire, de même qu'il est normal que le latin ne soit pas la langue chargée de rendre compte de son expérience. Les deux mouvements sont, chez lui, connexes.

Jean de la Croix ne doit être confondu ni avec ceux qui croient que l'Écriture peut devenir un chant populaire, ni avec ceux qui la voudraient figer en des commentaires théologiques. Il la retrouve, présente en lui, au cours de sa plus secrète expérience et, à moins qu'il ne lui plaise, çà et là, de nous la rendre moins proche, il l'incorpore à son propre langage. Il faut attendre d'une édition critique véritable que nous soit restituée cette intime combinaison d'une vie mystique et d'une analyse scripturaire.

Jean BARUZI.

1. Cf. Biblioteca de la Real Academia de la Historia (Madrid) cote 10-10-3; 3 volumes mss. Cf. t. I, f°s 143 sq. et f° 173 verso, où la thèse de la justification par la Foi se trouve rapprochée, par les accusateurs de Carranza, de la doctrine d'après laquelle l'oraison seule suffirait.

2. Fermin Caballero : *Conquenses ilustres* — II — *Melchor Cano.* — Madrid, 1871, *Apéndice, número 58*, p. 541.

3. *Subida, Prólogo*; cf. *E. C.*, t. I, p. 33 : « Ni aun mi principál intento es hablar con todos, sino con algunas personas de nuestra Sagrada Religión de los primitivos del monte Carmelo... »

NOTES

SUR LA

PÉNÉTRATION DES ESPAGNOLS EN FRANCE

DU XIIE AU XVIE SIECLE

I

Au VIIIe siècle, des émigrants espagnols passent déjà en Septimanie ; un diplôme du 2 avril 812, qui leur est relatif, dit qu'ils avaient commencé à posséder et cultiver des terres dans cette province depuis trente ans et plus [1]. Ne prétendant point retracer l'histoire de la pénétration étrangère à ces époques anciennes, je n'insiste point sur les Espagnols fixés à cette époque sur le territoire français non plus que sur les envahisseurs pacifiques qui jugeant médiocres les pâturages du versant sud des Pyrénées trouvèrent tout naturel de s'installer dans ceux, bien autrement succulents, du versant nord. « Pour eux la frontière n'existe pas, la ligne de faîte ne signifie rien et les Pyrénéens du versant nord n'ont peut-être pas eu de hâte d'occuper leurs pâturages extrêmes, étant bien pourvus sans cela. Les bergers du sud poussent leurs troupeaux au nord, envahissent, usurpent, s'établissent un an, dix ans, cent ans, deux cents ans, toujours. Ceux de Broto, par exemple, prennent Ossoue, Pay l'Épée, les Sarradets, le cirque de Gavarnie ; lorsque les Barégeois s'en apercoivent, il est trop tard [2]. » Des

1. E. Cauvet, *Histoire de l'Établissement des Espagnols dans la Septimanie*. Narbonne. 1877.
2. H. Beraldi, *Le Passé du Pyrénéisme*. Paris, 1911, t. I, p. 9.

querelles de pâturage naissent de bonne heure entre Pyrénéens du nord et du sud, elles se prolongent à travers toute l'histoire et malgré la chaîne des montagnes, des Espagnols déborderont à toute époque sur le terroir français.

Si des motifs économiques conduisent de bonne heure vers le Midi de la France des habitants de la péninsule ibérique, des motifs politiques les y amènent également aux XII[e] et XIII[e] siècles. Des alliances matrimoniales, des conquêtes passagères placent sous la domination de princes espagnols des provinces françaises; à leurs sujets, ils accordent des situations administratives et des privilèges commerciaux de telle sorte que dans le Gévaudan, le Languedoc, la Provence s'établissent des familles issues d'Espagne.

La principauté de Gévaudan passa en 1112 entre les mains des comtes de Barcelone par le mariage de Douce, héritière du dernier vicomte, avec Raymond Bérenger III. Soixante ans après, en 1172, la petite-fille de Raymond Bérenger III mourut sans enfant et ses domaines revinrent à son oncle Alphonse II, roi d'Aragon. Ils demeurèrent en sa possession jusqu'en 1258. A cette date, par le traité de Corbeil, la vicomté de Gévaudan était abandonnée à saint Louis par Jacques I[er], petit-fils d'Alphonse II.

La domination aragonaise s'exerça sans partage en Gévaudan de 1172 à 1204; durant les vingt années qui suivirent, elle y subit plusieurs éclipses, la vicomté passant tour à tour aux mains du comte de Toulouse, de l'évêque de Mende, du roi d'Aragon et du roi de France. De 1224 à 1258, la souveraineté du roi d'Aragon sur le Gévaudan fut surtout théorique, elle disparut définitivement après le traité de Corbeil[1].

Les rois d'Aragon introduisirent sur leurs domaines quelques Espagnols. Les bailes qui résidaient à Milhau et travaillaient à affermir en Gévaudan la puissance de leur maître, les lieutenants qu'ils désignaient dans les villes secondaires devaient être choisis parmi les Aragonais. Les bailes Pierre Parto, Navarre, étaient sans doute d'origine hispanique, ils amenè-

1. C. Porée, *La Domination aragonaise en Gévaudan*, dans *Études sur le Gévaudan*, Paris, 1919, p. 195-227.

rent avec eux des officiers de leur pays; des marchands profitant des bonnes dispositions de ces bailes, vinrent d'Espagne trafiquer dans le Gévaudan.

La seigneurie de Montpellier eut pour souverains pendant un siècle et demi des rois d'Aragon. De 1204 à 1349, y régnèrent Pierre II d'Aragon, Jacques Ier, Jacques II et Jacques III. Dès la prise de possession de ce domaine, en 1204, Pierre II accorda la liberté du trafic à tous les sujets soumis à sa domination. Des marchands espagnols se fixèrent dans cette commerçante cité. Ce qui se passa en Gévaudan et en Languedoc se passa aussi en Provence. Lorsque Charles d'Anjou, frère de saint Louis, eut remplacé en Provence les comtes de Barcelone qui gouvernaient le pays, il fut aisément reconnu comme souverain par les habitants de Marseille et de la province parce que, en 1252, il maintint les franchises commerciales de la Provence. Mais, étant revenu sur cette décision en 1257, son gouvernement fit regretter le dernier comte de Barcelone. Des révoltes éclatèrent en 1262 et 1263 et les conjurés réclamèrent le retour des princes d'Aragon. Parmi ces conjurés figuraient probablement des Espagnols; si l'on en juge par le grand nombre de personnes dénommées Catalan, Catelani, Catalanus dans les actes du XIIIe siècle, des négociants avaient profité de la latitude que les souverains aragonais leur avaient donnée pour passer de la péninsule sur les côtes provençales[1].

Bien qu'elle eût été amenée en France à l'âge de douze ans et n'en fut jamais sortie depuis lors, la reine Blanche de Castille n'oublia jamais l'Espagne; autour d'elle, il y eut toujours des dames et des serviteurs espagnols. Les péninsulaires qui rejoignirent la reine Blanche n'eurent qu'à se louer de la manière dont ils furent traités par elle. La mère de Saint Louis eut assez de sens politique pour se garder de les élever à des fonctions importantes mais elle leur témoigna toujours sa générosité.

1. L. Blancard, *Documents inédits sur le commerce de Marseille au Moyen-Age*. Marseille, 1885. — L. Blancard, *Documents inédits sur l'histoire politique de Marseille au XIIIe siècle*. Marseille, 1860.

Une Espagnole attachée à sa personne est souvent nommée dans les comptes de 1234[1]; lors du couronnement de la reine Marguerite, deux Espagnols, messires Ferrand et Roger, figurent parmi ceux auxquels on donne des robes; un autre recoit 60 livres pour repartir en Castille, mais son cuisinier demeure en France. On ne sait exactement quel emploi tenaient à la cour Martinus Alfonsus, Michael Hispanus, Guarsias de Paciaco, Rodrigues Manucius Guarcias; l'examen des pièces comptables prouve que la reine ne ménage pas les cadeaux aux compatriotes qui la viennent trouver: envoyés de Castille, clercs, marchands, convers et converses d'Espagne. Des Espagnols entrent au service du roi comme arbalétriers; l'un d'eux recoit une gratification.

Dans l'entourage de la reine, des Espagnols sont assez nombreux pour exciter la jalousie des grands feudataires; lorsqu'ils manifestent contre elle, ils l'accusent de favoriser les étrangers au détriment des Français et de les combler. Hue de la Ferté compose des « sirventes » contre Blanche de Castille et met dans la bouche des chevaliers des paroles de blâme contre cette « étrangère » qui retient le prix de leurs services pour enrichir ses parents d'Espagne. Dans sa troisième sirvente, il conseille ironiquement à la reine de préférer « l'intérêt de l'Espagne à celui de la France[2] ». Au temps de Blanche de Castille, les Espagnols auraient été assez nombreux à la cour pour exercer, dit-on, une influence sur la prononciation de notre langue; il aurait été de mode de prononcer le *j* comme la *jota*, ce dont Gautier de Soignies semblerait avoir voulu se moquer dans une chanson[3]. Mais comment les Espagnols prononçaient-ils la *jota?*

A la cour, on rencontrera toujours désormais quelques Espagnols occupant des charges ou des emplois. Isabelle d'Aragon, femme de Philippe III le Hardi, en introduit quelques-uns dans le royaume. Charles IV a pour écuyer Alphonse

1. E. Berger, *Histoire de Blanche de Castille, reine de France*. Paris, 1895, p. 261 sq.
2. *Histoire littéraire de la France*, t. XXIII, p. 619.
3. Comte de Puymaigre. *La Cour littéraire de Don Juan II*. Paris, 1873, t. I, p. 36, note 1.

d'Espagne. Richard d'Aragon remplit pour lui des missions diplomatiques; il est chargé de la conservation des fonds du trésor royal et porte le titre de coffrier[1]. Philippe VI est en relations avec des marchands espagnols; par l'intermédiaire de Periz, de Ragne, de Jean Martinez, il loue des navires en Espagne; à son écuyer Dyago d'Espagne[2] il offre 25 livres tournois pour le rembourser de la perte d'un cheval[3]. L'assassinat de Charles d'Espagne, surnommé la Cerda, connétable de France et favori de Jean II le Bon, sera la cause d'une haine profonde du roi pour Charles le Mauvais.

II

L'alliance étroite qui unit la France et la Castille aux xive et xve siècles contribua à attirer en France des Espagnols de divers rangs sociaux, militaires et négociants. L'accord franco-castillan dut sa naissance à la guerre de Cent ans[4]. Philippe de Valois, prévoyant le conflit qui allait le mettre aux prises avec Édouard III, rechercha l'appui du roi Alphonse XI. Possesseur de la majeure partie de la péninsule ibérique et maître d'une marine considérable, ce souverain, dont les États confinaient aux domaines anglais de la Gascogne, pouvait avoir une grande influence sur l'issue de la lutte. Édouard III avait compris, lui aussi, les avantages qu'il retirerait de l'accord avec la Castille; une lutte diplomatique s'engagea entre la France et l'Angleterre pour gagner l'amitié d'Alphonse. Reprenant la politique de son père qui, dès 1317, avait conclu un pacte amical avec le roi de Castille, Philippe VI réussit à évincer Édouard III et à la fin de l'an 1336, il signait un véritable traité d'alliance avec Alphonse. Aux termes de cet instrument, les deux souverains s'engageaient à s'aider mutuellement par les armes contre l'Angleterre, ils se promettaient secours en hommes, nefs et galées.

1. J. Viard, *Les Journaux du trésor de Charles IV le Bel*, Collection des Documents inédits. Paris, 1917. Introd. p. XLIII.
2. J. Viard, *Les Journaux du trésor de Philippe VI*, même collection, n° 2660.
3. *Id., ibid.*, n° 979.
4. G. Daumet, *Étude sur l'alliance de la France et de la Castille*. Paris, 1898. Introd. p. VIII.

Cette alliance renouvelée entre Jean le Bon et Pierre Ier faillit être complètement ruinée; l'indigne manière dont Blanche de Bourbon fut traitée par ce roi, son époux, décida Charles V à soutenir les prétentions du comte de Transtamare au trône de Castille. Après des phases diverses, la lutte entre Pierre Ier et Transtamare se termina à l'avantage de ce dernier. Déjà attaché à la France par la reconnaissance, le fondateur de la nouvelle dynastie jugea prudent de resserrer les liens qui l'unissaient à notre pays. En effet, se fondant sur les droits de son fils, le duc de Lancastre, qui avait épousé une fille de Pierre Ier, Édouard III menaçait la Castille. L'Anglais devint dès lors l'ennemi commun des Valois et des Castillans; c'est ce qui explique le nombre et l'importance des secours fournis à Charles V et Charles VI dans leur lutte contre l'Angleterre.

A son avènement, Charles VII continua les relations d'amitié que ses prédécesseurs avaient entretenues avec la Castille; l'union des deux royaumes était si bien établie, que dérogeant aux usages antérieurs, ce fut seulement en 1435 qu'il la renouvela par traité. Louis XI, en 1462, procéda au renouvellement des accords antérieurs mais, à l'avènement d'Isabelle au trône, des sentiments d'hostilité se manifestèrent entre les souverains; le roi de France prêta son concours au roi de Portugal qui disputait leur trône aux rois catholiques. L'union de la Castille et de l'Aragon sous un même sceptre créait dans le voisinage de la France un royaume puissant et rival, la prise de possession de la Cerdagne et du Roussillon, la rivalité des deux couronnes en Italie et la longue suite de guerres qui en furent la conséquence, furent autant de motifs qui contribuèrent à la rupture de l'ancienne alliance franco-castillane; elle avait duré plus d'un siècle et demi et l'amitié qui avait uni les deux pays n'avait pas été sans influence sur l'immigration des Espagnols en France. Quelques faits le montreront.

Philippe VI eut recours à des troupes castillanes à diverses reprises; en 1338, des Espagnols combattirent sous sa bannière, mais, faute de ressources, il congédia le contingent de troupes venues du sud des Pyrénées. Lorsque, en 1345, il renouvela avec Alphonse XI l'alliance contractée depuis neuf ans, il

fut convenu que si des Français voulaient servir le roi de Castille ou des Espagnols se mettre à la solde de la France, ni l'un ni l'autre souverain ne s'y opposeraient. Cet accord se perpétua par la suite mais Jean le Bon ne fit pas appel à ses alliés.

Les seuls Espagnols qui vinrent en groupe sur le territoire français sous le règne de Jean II furent non pas des amis mais des adversaires. Des Navarrais, serviteurs de Charles le Mauvais, s'implantèrent en Normandie[1]. Charles le Mauvais avait succédé à son père comme roi de Navarre et comte d'Évreux. Onques prince ne fut plus hostile à la France que ce roi félon, gendre de Jean le Bon; il s'allia avec l'Angleterre et fit assassiner Charles d'Espagne, connétable de France. Il échappa au châtiment et pour se concilier cet ennemi redoutable, son beau-père signa avec lui le traité de Mantes. A la suite de cet accord, l'apanage de Charles le Mauvais en Normandie s'accrut considérablement; dans ses possessions, le roi de Navarre introduisit des Espagnols dévoués à sa cause. On possède les comptes de ce prince pour les années 1367 à 1370; ces documents mentionnent nombre d'Espagnols fixés à Cherbourg. Ferrando d'Ayenz, capitaine de Cherbourg, devint maître d'hôtel du roi de Navarre en 1369. Dix ans plus tard, au siège de Gavray, il sautait avec des barils de poudre. Ferrando payait les gages de Radriguilles, Graciot Chippia, Muchilla et autres hommes d'armes de Charles; par les soins de Ferrando étaient encore rémunérés les services de Chusco, Bernardin et Petricho d'Espelette, écuyers, Loppez de Saint-Jullien, Perro Periz, échanson, Bertran de Sarraberi. Quelques-uns de ces déracinés demeurèrent en Normandie lorsque Charles le Mauvais fut contraint d'abandonner ses possessions à Charles V.

A diverses reprises, Charles V sollicita des Espagnols des secours maritimes. Leur flotte était déjà puissante. Ils s'en servaient pour la guerre et pour la paix. Leurs navires de commerce amenaient dans les ports français hommes et marchandises; aussi pour reconnaître les services militaires des

1. E. Izarn, *Le Compte des recettes et dépenses du roi de Navarre en France et en Normandie de 1367 à 1370*. Paris, 1885. Introd. et p. 191 et 459.

Castillans, Charles V accorda des prérogatives à ceux d'entre eux qui commerçaient en France, en Normandie notamment, et l'octroi de ces privilèges peut être considéré comme l'une des causes premières de la fondation des colonies espagnoles de Rouen, Honfleur, Dieppe et La Rochelle.

Au temps de Charles VI, des Espagnols passèrent fréquemment en France comme soldats. Dans la compagnie du Génois Pietro Ranieri, qui guerroya en Guyenne sous le commandement de Louis de Sancerre, les Castillans sont représentés par Gonsalve de Concha et Juan de Cordova [1]. Des quittances, des montres ou revues de troupes signalent parmi les défenseurs de la France Garcias de Burgos, Jean d'Artiguelobe, Jean Ortys, Juan de Biscaye, Ferrando de Jagon, Vincente de Léon, Alfonso de Séville [2]. Entre les Espagnols qui secoururent Charles VI, une place à part doit être faite à Perdo Niño, dont l'alférez Diaz de Gomez, son lieutenant, a perpétué le souvenir dans sa chronique vivante et colorée : *Le Victorial.*

En 1405, le capitaine des galères, Pedro Niño, comte de Buelna, arrive à La Rochelle avec ses vaisseaux. Six mois durant il se livre à la guerre de course dans l'Atlantique, tente un débarquement en Angleterre, se bat contre les Anglais dans la Manche, puis à la mi-novembre 1405, après un court arrêt à Harfleur, il vient avec ses marins prendre ses quartiers d'hiver à Rouen. Il requiert aussitôt la municipalité de le souffrir, lui, ses marins et ses galées.

Peu rassurés sur la contenance de ces gens, les Rouennais prirent à leur égard des mesures de police. Pedro Niño fut prié de déposer « harnas, armeurez, arbalestes et touttes deffenses en la main des genz du roy ». Aux huit cents Espagnols qui l'accompagnent, on enjoint de ne séjourner en ville que du soleil levant au crépuscule et de vaquer sans armes à leurs affaires. Galères et gens dont on avait dressé un état nominatif furent relégués sur la rive gauche du fleuve «à celle

1. Vicomte Oscar de Poli, *Les Colomb au service de la France*. Paris, 1892. Appendice VIII, p. 45.
2. Bibl. Nat. Cabinet des titres, volume 1410, p. 76 et 77.

fin de ne pas nuire à la marchandise [1] ». Huit cents étrangers désœuvrés ne demeurent pas dans un port sans laisser quelque postérité, surtout lorsque leur séjour se prolonge pendant quelques mois.

Personnellement, Pedro Niño fut reçu avec honneur ; l'amiral de Trie l'hébergea à Sarifontaine et quand, à 6 heures du matin, le 16 juin 1406, le capitaine quitta Rouen, il se déclara d'autant plus satisfait qu'il avait enfin obtenu l'argent par lui réclamé comme prix de ses services et réussi à faire confirmer pour dix années les privilèges que Charles V, en 1364, avait concédés aux Espagnols établis à Rouen. A son départ, Niño reprit ses croisières ; il ne séjourna plus en France.

L'alférez Diaz de Gomez eut le temps d'étudier les Français pendant les mois qu'il passa à Rouen ; il en a, dans son *Victorial*, laissé un portrait assez exact : « Les Français, écrit-il, sont une noble nation, ils sont savants, entendus et raffinés en toutes choses qui appartiennent à bonne éducation, courtoisie et noblesse... ils sont larges et grands donneurs de présents... ils traitent très honorablement les étrangers... ils sont gais, se livrent au plaisir de bon cœur, aussi bien les femmes que les hommes. Ils sont très amoureux et s'en piquent, ils se glorifient d'aimer l'amour et d'être gais [2]. »

D'Espagne, Charles VII reçut aussi des troupes à diverses reprises. Des Espagnols figurèrent au siège d'Orléans. Dès les premiers jours du siège, deux capitaines, Don Mathias et Alfonse de Partada se signalèrent en défendant les Tourelles A leurs côtés combattirent Jehan d'Artigelobe, Modron Catre, Berthelino et l'Aragonais Bernard. Le 25 octobre 1428, Dunois entre à Orléans, il amène avec lui huit cents hommes d'armes parmi lesquels on compte des gens de Biscaye et de Castille, commandés par Don Cernay, chambellan du roi. A ces premières troupes viennent s'adjoindre, quelques semaines

1. Ch. de Beaurepaire, *Note sur le voyage de Pedro Niño en Normandie pendant les années 1405 et 1406*, dans *Précis analytique des travaux de l'Académie de Rouen*, t. LXXXV, p. 490.

2. Comte A. de Circourt et comte de Puymaigre, *Le Victorial. Chronique de Pedro Niño*. Paris, 1868, p. 318.

après, quarante autres Espagnols placés sous les ordres de Ferrando de Civile. Malgré les efforts des assiégés luttant contre l'Anglais, la Journée des Harengs détruit leurs espérances; la ville qu'ils défendent semble définitivement perdue, mais le 29 avril, Jeanne d'Arc apparaît et, le 7 mai, entraîne ses troupes contre l'ennemi. Alfonse de Partada monte le premier à l'assaut des Tourelles[1].

Des diverses régions d'Espagne, des soldats de fortune accourent vers Charles VII. De ces chevaliers d'aventure, Rodrigue de Villandrando est le plus notoire. Son existence est un roman de cape et d'épée. Vers 1415, il est en France avec ses partisans et ses routiers, entre au service d'Amaury de Séverac et demeure avec lui jusqu'en 1421. Il passe ensuite au service du roi « se présentant comme le champion de la Castille pour le salut de la France ». Il guerroie contre l'Anglais : bat Bedford à Lagny en 1432, promène ses routiers sur tous les chemins, pille, tue, se livre à la guerre de partisan. En récompense de ses services, Charles VII lui donne la seigneurie de Puseigne en Dauphiné, et, en 1433, Villandrando épouse Marguerite, bâtarde de Bourbon. L'âge advenant, Villandrando aurait pu vivre paisible sur ses domaines, mais en 1439, Castille et Aragon entrent en lutte; à la tête de ses compagnons, Rodrigue repasse les Pyrénées, et la paix signée entre les deux royaumes, il demeure en Espagne[2]

Les troupes qu'il a toujours commandées veulent encore se battre. Nombre des hommes qui servirent avec lui repassent en France avec Jean de Salazar, l'un de ses fidèles lieutenants. Dans les temps que Salazar ramenait en France des troupes espagnoles, Charles VII décidait qu'il n'y aurait plus d'hommes d'armes hormis ceux qu'il nommerait. Il cherchait à supprimer les désordres que les gens de guerre provoquaient dans le royaume. Le premier, il contrevint à ses propres décisions. La *Praguerie* ayant éclaté, le roi recourut au service de Salazar et de ses troupes; le calme rétabli, Charles VII ménagea

1. A. Couret, *Les Espagnols au siège d'Orléans en 1428-1429*. Orléans, 1892.
2. J. Quicherat, *Rodrigue de Villandrando* dans *Bibliothèque de l'École des Charles*, 2e série, t. V, p. 119.

Salazar. Par suite de quelles circonstances, l'Espagnol changea-t-il d'humeur ? On ne le sait. Toujours est-il qu'en 1443 il est allié du comte d'Armagnac au moment où ce prince cherche à reprendre à Charles VII le comté de Comminges. Le Dauphin Louis est envoyé en expédition contre lui, l'assiège dans Rodez, le réduit et force est à Salazar d'abandonner le commandement de ses troupes. A leur tête, Charles VII place un compagnon fidèle de ses jours d'adversité, Don Martin Enriquez, que les chroniqueurs de l'époque appellent « le Capitaine des Espagnols » à raison du grand nombre de ceux qui étaient avec lui. Enriquez prit part sous le règne de Louis XI aux campagnes de Guyenne, mais il fut à son tour remplacé par Salazar assagi. Ses troupes comportaient encore des Espagnols; des montres de 1470 et de 1475 révèlent les noms d'Aloncille de La Barrière, de Loys d'Espaigne, de Ferrand de Sotomayor, de Rodrigue de Fonsèque, de Jehan d'Espaigne et de Lancelot de Salazar, fils du capitaine [1]

Jean de Salazar fit souche en France. Il avait épousé une fille naturelle de Georges de La Trémoille, possesseur de droits sur les seigneuries de Saint-Fargeau et de Toucy, en Auxerrois. Ses enfants occupèrent de hautes situations. L'aîné, Hector, fut gouverneur d'Auxerre et épousa Hélène de Chastellux; un autre fut l'auteur d'une branche de seigneurs de Asnois en Nivernais; enfin, Tristan de Salazar devint archevêque de Sens, en 1474. Dans sa cathédrale il fit élever un magnifique tombeau à ses parents [2].

Des compagnons de Villandrando, Salazar ne fut pas seul à se fixer en France de définitive manière. Rodrigue de Fonseca, mentionné comme propriétaire du château de Cheverny, près Blois, dès 1476, dut sa fortune aux services qu'il rendit aux rois de France [3]. Son descendant, René, baron de Surgères, épousa Anne de Cossé Brissac. De leur union naquit une fille, Hélène de Fonsèque, qui fut demoiselle d'honneur de Cathe-

1. J. Quicherat, *ibid.*, p. 223.

2. Comte de Guerchy, *Recherches sur l'origine des familles seigneuriales établies en Auxerrois et Puisaye*. Auxerre, 1916.

3. J. Soyer. G. Trouillard, J. de Croy, *Cartulaire de la ville de Blois*. Blois, 1907, p. 291.

rine de Médicis. Hélène de Fonsèque inspira à Ronsard cent quinze sonnets et des pièces fugitives. Le poète vendômois se souvenait de l'origine espagnole d'Hélène ; s'adressant à sa Muse, il écrivait :

> De toy ma belle Grecque, ainçois belle Espagnole
> Qui tires tes ayeulx du sang ibérien...

Moins connus que les Salazar et les Fonseca sont quelques autres Espagnols qui demeurèrent au service de Louis XI : Sanche de Tovar et Alonso de Zamora que les documents de l'époque désignent sous le nom de Chamarre [1]. Garcia de Carro [2], naturalisé et connu sous le nom de Gratien Daguerre, n'a pas marqué dans notre histoire; on sait seulement qu'il succéda à Salazar dans le commandement de ses bandes. Au fur et à mesure que s'écoulaient les années, les Castillans venaient moins nombreux s'enrôler sous la bannière fleurdelysée. Le frère de Louis XI, Charles de France, en comptait encore cependant parmi ses hommes d'armes; un mandement du 21 janvier 1472 donne ordre à son trésorier de payer son archer Jehan l'Espagnol [3].

Au xve siècle, les Espagnols passant en France ne sont pas tous militaires, il en est dont on utilise les services comme diplomates. Iñigo Darceo de Bourgues, Espagnol établi en Bretagne probablement, fut l'un des agents les plus actifs de la diplomatie de Charles VII. Dès 1430, comme consul auprès des officiers du duc Jean V, il était chargé de défendre les intérêts des Espagnols trafiquant en Bretagne; à diverses reprises le duc réclama ses services comme ambassadeur. En 1444, Charles VII l'envoya aussi en mission en Castille; il était chargé de notifier à Jean II qu'une trêve de deux ans avait été conclue à Tours avec les Anglais. Six ans plus tard, Charles VII le réexpédie en Espagne pour demander à Jean II de considérer comme sienne la guerre qu'il entreprend contre les Anglais pour reconquérir la Normandie. Après de longs pourparlers, Darceo réussit dans sa mission. Par acte daté de

1. Quicherat, *op. cit.*
2. Arch. Nat., J. 206, f° 285.
3. H. Stein, *Charles de France, frère de Louis XI.* Paris, 1920, p. 790.

Mehun-sur-Yèvre, le 20 janvier 1455, Charles VII délègue auprès de Henri IV des ambassadeurs chargés de renouveler l'ancienne alliance de la France avec la Castille. Iñigo Dareco est compris parmi eux [1]. Enfin, au début de 1459, il est de nouveau renvoyé auprès de Henri IV avec mission de lui annoncer que le roi d'Aragon ayant sollicité du roi de France la continuation de l'amitié unissant les deux trônes, Charles VII a consenti à traiter avec lui mais en stipulant des réserves au profit du roi de Castille, son fidèle allié.

Depuis le XIe siècle, l'infiltration espagnole avait été continue. Des familles notables avaient franchi les Pyrénées pour se fixer en France. Pedro d'Astorga — Pierre d'Astorg — fut le premier de cette maison à s'établir dans le Languedoc. Il avait suivi Raymond, comte de Toulouse, qui s'était signalé en Espagne à la tête des armées d'Alphonse VI, roi de Castille, contre les Arabes et les Sarrasins auxquels il enleva Tolède, le 25 mai 1085. Raymond, après le concile de Clermont, du 4 novembre 1095, prit la croix. Pedro d'Astorga l'accompagna en terre sainte; à son retour, le comte de Toulouse garda près de lui ce fidèle compagnon d'armes et lui donna des terres en Languedoc [2].

Vers 1250, Christoval de Cepeda s'établit à Marseille et y laissa une postérité; les marquis d'Allemans sont issus de la famille du Lau, sortie des souverains de Biscaye, les comtes d'Alana [3]. Don André de Villandrando s'installe en Guyenne vers la même époque. Alonso Lopez, cadet de Biscaye, apanagé de Villandrando, vivait vers l'an 1200; il avait deux fils. André, le plus jeune, suivit Blanche de Castille en France; il s'arrêta en Guyenne et acquit près de Bazas une seigneurie qui s'appelle encore Villandraut. Dans ce manoir, passé par alliance dans la maison de Goth, naquit Bertrand de Goth, qui fut pape sous le nom de Clément V. Du fils aîné d'Alonso Lopez, demeuré en

1. G. Daumet, *op. cit.*, p. 87-92, 95, 96, 100.
2. Lhermitte de Soliers, *La France espagnole* (Tableau généalogique dressé vers 1760).
3. A. Dujarric-Descombes, *Les marquis d'Allemans* (1651-1726). Périgueux, 1890.
4. Révérend, *Dictionnaire de la Noblesse* (Paris, s. d.), *Notice sur la famille d'Astorga*.

Espagne, descendit Rodrigue de Villandrando, le condottiere fameux[1].

Sous le règne de Charles VI se fixa dans le Midi de la France un Aragonais dont les descendants acquirent de la renommée. Il avait nom Bernard de Fortia et était frère de Sibille, femme de Don Pedro, roi d'Aragon. Ce prince étant mort en 1387, la famille de Fortia fut en butte aux persécutions de Don Juan, fils de Don Pedro et beau-fils de Sibille. Les biens des Fortia furent confisqués et Sibille dut s'enfuir de Barcelone au lendemain même de la mort de son royal époux. Bernard de Fortia se retira à Montpellier, s'y maria en 1391 et y mourut en 1407, laissant un fils Jean. De ce dernier descendent toutes les branches de la famille de Fortia qui essaimèrent à Paris, Avignon et Carpentras[2].

Au XVIe siècle, des Fortia occupèrent de hautes charges dans les finances et la magistrature. François de Fortia fut receveur des parties casuelles du trésor en 1571[3]; sous le règne de Henri IV, un Fortia était candidat à la situation de lieutenant civil à la cour, « emploi des plus beaux et des plus lucratifs », mais le roi repoussa sa candidature sous le prétexte qu'il était Juif[4]. C'était à la cour une opinion bien arrêtée que celle de l'origine juive des Fortia. Dans les pasquils adressés à M. de Fortia, Baïf y fait allusion : de lui il écrit qu'il :

Croid un peu du vieil Testament
Et ne croid rien à l'Évangile.

Quand M. de Piles, un Fortia, tua le fils de Malherbe en combat singulier, le poète, se souvenant des bruits qui couraient sur le compte de sa famille, terminait le sonnet consacré à la mémoire de son enfant par ces mots :

. . . . . Et les auteurs du crime
Sont filz de ces bourreaux qui t'ont crucifié.

1. J. Quicherat, *op. cit.*, p. 169.
2. Fortia d'Urban, *Histoire de la maison de Fortia, originaire de Catalogne.* Paris, 1808, p. 115 sq.
3. Bourde de La Rogerie, *Inventaire des pièces du château de Keriolet.* Paris, 1903, n° 271.
4. P. de L'Estoile, *Mémoires*, t. VII, p. 57.

Cette légende de l'origine juive des Fortia provenait sans doute de ce que plusieurs des membres de cette famille s'étaient établis dans le comtat Venaissin où les Juifs étaient particulièrement nombreux; elle est d'ailleurs controuvée car plusieurs Fortia, chevaliers de Malte, prouvèrent leur ascendance catholique.

Des Aragonais autres que les Fortia passèrent en France au début du xve siècle. Louis II comte de Provence avait épousé Yolande d'Aragon; avec elle vinrent des Espagnols. Le plus connu d'entre eux fut Garcias de Falcibus, originaire de Falces, vieille ville épiscopale. Successivement chapelain et conseiller d'Yolande, cet Espagnol résida à Aix puis au couvent de Saint-Maximin dont il occupa les principales charges [1].

Ainsi qu'aux côtés de la comtesse de Provence se rencontrent auprès d'autres grands seigneurs quelques Espagnols. Gracieuse, en 1409, est ménestrelle de la reine [2], des danseuses s'ébattent aux bals des princes. Jean de Cardova l'aveugle et Jean Fernandez, joueurs de bas instruments, sont en 1457 aux gages du duc de Bourgogne [3], Juan de la Huerta, natif de Daroca, en Aragon, est installé à Dijon avant l'année 1443 [4]. Le duc de Bretagne, Pierre II, occupe un orfèvre espagnol, la reine Anne compte des péninsulaires dans sa maison.

Des Espagnols soutiennent en France l'honneur du nom Castillan. Juan de Merlo vient jouter contre Pierre de Beaufremont, seigneur de Charny, pour « acquérir honneur ». Monstrelet, qui parle assez longuement de ce pas d'armes, n'a pas été seul à conserver le souvenir de Juan de Merlo [5]. Don Quichotte, causant avec le chanoine, vante également ses exploits. A ce pas d'armes du seigneur de Charny, parut aussi un chevalier errant, Diego Valera. Page de l'infant Don Enrique, Valera avait voyagé en France, en Autriche et était depuis peu de retour dans son pays quand arriva en Castille le héraut du

1. J. H. Albanès, *Le Couvent royal de Saint-Maximin*. Marseille, 1880. p. 156 sq.
2. *Collection des meilleures dissertations historiques*, t. XIX, p. 189.
3. Comte de La Borde, *Comptes des ducs de Bourgogne*, t. I, n°s 1819, 1820.
4. Bruce, *Dictionnaire des artistes et ouvriers d'art de la France; Franche-Comté*. Paris, 1912.
5. Comte de Puymaigre, *La Cour littéraire de Juan II, roi de Castille*. Paris, t. I, p. 141.

duc Philippe de Bourgogne annonçant que Pierre de Beaufremont se proposait de défendre un pas d'armes près de Dijon. Il accourut en France et jouta contre Thibaut, seigneur de Rougemont[1]. Diego Valera était un homme instruit; il composa un *Traité de la noblesse* qui fut traduit en français par Hugues de Salve, prévôt de Furnes[2].

De Barcelone arrive en 1440 Sobiras. François de Sobiras sera conseiller et maître d'hôtel de Charles VIII[3]; sous le règne de ce roi, Jeannet de La Sarre se fixe en Bourgogne et obtient sa naturalisation[4]. Les Miron sont en France à la fin du xve siècle; de cette famille descendent d'illustres personnages, des lieutenants civils, des prévôts et des évêques[5]. En Normandie s'établit un Navarrais : Guillaume Dursus. Charles VIII, pour le récompenser d'actes de bravoure, lui concéda, avec ses lettres de naturalité, le droit d'acquérir des terres. Ayant acheté le fief de Lestre, ce soldat se mua en agriculteur. De Biscaye il importa en Normandie des greffes de pommiers d'une espèce supérieure à celles que l'on y cultivait avant sa venue. L'une de ces greffes porta le nom de Monsieur de Lestre ou de Monsieur. Il enrichit aussi le pays de deux nouvelles espèces mentionnées dans les nomenclatures du sire de Gouberville : le *Barbarye* et l'*Epicé*. C'est le cidre de l'Epicé qui réjouit François Ier quand il en goûta pour la première fois à son passage en Normandie[6].

III

Au Moyen-Age l'Espagne envoie nombre de ses enfants s'instruire à Paris, quelques péninsulaires y professent également avec succès. L'un des plus célèbres maîtres que la jeunesse des écoles ait entendus à la fin du xiiie siècle fut l'Espa-

1. Comte de Puymaigre. *Ibid.*, p. 198.
2. A. Morel Fatio, *Études sur l'Espagne*. Paris, 1895, t. I, p. 23, note 2.
3. L'Hermitte de Soliers, *La France espagnole*.
4. Arch. dép. de la Côte-d'Or. B 11217.
5. L'Hermitte de Soliers, *op. cit.*
6. E. de Robillard de Beaurepaire, *Le Journal du sire de Gouberville*. Caen, 1892 Introduction, p. 32.

gnol Raimond Lulle. Il fit en France des séjours fréquents : de 1287 à 1289 il donna à Paris une première série de leçons mais sans succès, il n'était pas encore connu ; en 1298, sa réputation a grandi et un public avide de l'entendre se presse aux cours qu'il professe sur son *Art*. Après une absence prolongée, Lulle revient à Paris de 1305 à 1308 ; il en repart, mais en 1309, on le retrouve enseignant dans la capitale et y composant son œuvre maîtresse contre les doctrines d'Averroes [1].

Raimond Lulle a laissé un nom. Alvarez Pelagius, contradicteur de Marsile de Padoue, Juan de Montesoro, Martin d'Aragon, procureur de la nation française en 1412, n'ont guère laissé qu'un souvenir [2]. Il en est de même de ces cohortes d'étudiants qui, passant les Pyrénées, venaient se loger dans le faubourg Saint-Jacques et fréquentaient les cours de la Sorbonne et de la Faculté de médecine. Tous n'étaient pas d'acharnés travailleurs : Jean d'Espagne, étudiant en médecine, ne put, même au prix des plus chaudes recommandations, obtenir le grade de bachelier [3].

Des érudits espagnols, quelques-uns se contentaient de visiter Paris. Le plus célèbre d'entre eux, Fernand de Cordoue, y passa quinze jours seulement à la fin de novembre 1445 et son séjour à Paris fut marqué d'incidents. L'étendue de ses connaissances avait tellement surpris les maîtres de l'époque qu'ils voulurent faire arrêter Fernand de Cordoue comme inspiré par le diable. A la suite d'un interrogatoire de plusieurs heures qu'il subit devant une assemblée de trois mille clercs, l'érudit espagnol ne fut plus inquiété, on s'inclina devant sa science et l'on reconnut qu'elle n'avait rien de diabolique [4].

A la fin du xve siècle et au début du xvie, les Espagnols tiennent une grande place à l'Université de Paris. Élèves et maîtres originaires de la péninsule se groupent aux collèges de Montaigu et Sainte-Barbe ; la plupart sont les champions attardés

1. *Histoire littéraire de la France*, t. XXIX. *Étude sur Raimond Lulle*.
2. A Budinszky, *Die Universität Paris und die Frenden*... p. 207 sq.
3. E. Wickersheimer, *Commentaires de la Faculté de médecine de l'Université de Paris, 1395-1516*. Paris, 1915, p. 127-128.
4. J. Havet, *Fernand de Cordoue à Paris* dans *Mémoires de la Société d'histoire de Paris*, t. IX, p. 193.

des doctrines scolastiques désuètes et des méthodes surannées d'enseignement. Les Espagnols s'entêtent à commenter l'abrégé de l'*Organon* d'Aristote composé par Pierre d'Espagne; il leur semble que toute entreprise dirigée contre cet ouvrage est une atteinte portée à l'honneur castillan.

Au temps de Louis XII quelques-uns de ces scolastiques espagnols jouissent à Paris d'une haute renommée. Pedro Sanchez Cirvelo de Daroca, Antoine Nuñez Coronel professent à Montaigu. Luiz Coronel s'attache avec ferveur à l'Écossais John Mair, ce philosophe arriéré que Buchanan couvrit de sarcasmes; il édita une partie des œuvres de son maître et lui-même publia, en 1511, ses *Physicæ perscrutationes*[1]. Les deux frères Coroñel accueillent comme élèves des hommes qui deviendront célèbres en Espagne: Francisco Soto et son ami Pedro Francisco de Saavedra. Francisco Soto, fils d'un jardinier de Ségovie, commença ses études à l'Université de Alcala de Henarès où il se lia avec Saavedra, un Andalous. Tous deux ayant franchi les Pyrénées, viennent à Paris, y demeurent jusqu'en 1520 pour achever leurs études de théologie. Entré dans l'ordre de saint Dominique, Dominique Soto est délégué par son ordre au concile de Trente; Charles-Quint le choisit comme confesseur et c'est lui qui tranche la discussion pendante entre Las Casas, défenseur des Indiens, et Sepulveda, qui par des arguments théologiques s'efforce de justifier les crimes commis par les Espagnols à l'égard des sauvages[2].

En même temps que les Coronel, professent à Paris Gaspard Lax de Sariñena, auteur de trois livres de logique parus en 1512 et futur maître de Vivès, puis Martin Poblacion qui enseigne la philosophie et les mathématiques. A la fin du règne de Louis XII, Bernard de Lavinheta, professeur en Sorbonne, remet en honneur les doctrines de Raymond Lulle contre l'averroïsme[3].

Les collèges de Coqueret et de Montaigu ont des professeurs

1. J. Quicherat, *Histoire de Sainte-Barbe*. Paris, 1860, t. I, p. 110 sq.

2. Duhem, *Dominique Soto et la scolastique espagnole* dans *Bulletin hispanique*, année 1910.

3. *Histoire littéraire de la France*, t. XXIX. *Étude sur Raimond Lulle*.

aragonais et valenciens [1], leurs cours sont suivis par de nombreux auditeurs; les classes de philosophie du collège de Sainte-Barbe étant alors quelque peu délaissées, les régents de cette institution voient d'un œil jaloux les succès des collèges concurrents. Ils s'efforcent de gagner Jean de Celaya, professeur à Coqueret; ils y réussissent et, en 1515, Celaya fait à Sainte-Barbe sa leçon d'ouverture. Il passe sept ans dans ce collège avant de rentrer à Valence. Ses *Questions sur la physique d'Aristote*, publiées à Paris en 1517, n'intéressent plus personne; mais, lors de leur apparition, elles furent fort prisées et surtout par leur auteur. Avec une superbe tout espagnole, Jean de Celaya écrivait : « Je sais que si mes livres sont l'objet de la faveur universelle, c'est parce qu'ils sont clairs et faciles, parce qu'ils brillent à la fois par la doctrine et la sincérité. On les explique dans tous les collèges et ils ont mérité de devenir par la méthode qui y règne la base de l'enseignement. »

Les historiens des sciences mathématiques s'accordent à trouver clair et original un traité d'arithmétique publié à Paris par un futur archevêque de Tolède, Martinez Guijeño, venu à Paris avec Jean de Celaya; Martinez était entré à son service comme domestique; il travailla et en 1519, Robert Estienne imprimait son *Ars mathematica*.

Des Espagnols qui fréquentèrent les écoles de Paris sous le règne de Louis XII, le plus célèbre est assurément l'humaniste Jean Luis Vivès. Né à Valence le 6 mars 1492, Vivès vint à Paris en 1509 et suivit les cours de Beauvais, de Navarre et de Montaigu. Très rapidement, Vivès fut dégoûté par l'enseignement des John Mair, des scolastiques espagnols et autres hommes férus des méthodes anciennes. Il quitta Paris en 1511, se rendit à Bruges, puis revint à Paris en 1514. Il y retrouva son maître Gaspard Lax et ses condisciples Juan Fort et Pedro Ibora. Un soir que Lax les avait réunis avec Vivès, deux Espagnols, Miguel de San Angel et François Cristobal, apportèrent chez leur maître un manuscrit superbement enluminé dont les miniatures représentaient le triomphe de César. Les jeunes hommes ayant exprimé le regret que l'artiste n'eût pas repré-

1. J. Quicherat, *op. cit.*, p. 115.

senté le triomphe du Christ, une discussion s'engagea entre eux. De cette lutte intellectuelle naquit chez Vivès l'idée d'écrire le *Christi Jesu Triumphus* qu'il publia en 1514. Cet ouvrage le fit connaître; il entra comme précepteur de Guillaume de Croy, qui fut évêque de Cambrai à l'âge de dix-huit ans. Avec ce jeune prélat il voyagea en France, regagna les Pays-Bas, puis en 1519, fut nommé professeur à Louvain [1].

Aux scolastiques Vivès avait toujours préféré les humanistes; il n'avait que mépris pour les premiers et tendresse pour les hommes comme Érasme. Revenu à Louvain, il attaqua les scolastiques espagnols et autres dans un ouvrage qui parut en 1519 sous le titre *In pseudo-dialecticos.* Dans ce traité il se moquait de l'Université de Paris et de l'enseignement qu'on y donnait. Il écrivait : « De ce Paris devrait rayonner la lumière de la civilisation la plus complète, on y voit des hommes embrasser avec acharnement la barbarie la plus sordide »; Vivès accusait ses compatriotes d'être la cause de cet état de choses : « comme les nôtres sont d'invincibles chevaliers, ils tiennent ferme dans le château de l'Ignorance... » « De cette manière, ils rendent à l'Université de Paris le détestable service de la ridiculiser aux yeux de l'Europe, car n'est-il pas devenu proverbial qu'à Paris l'on instruit la jeunesse à ne rien savoir sinon dire des sottises avec une intarissable loquacité [2]. »

Paris néanmoins attirait Vivès; au mois de mai 1519, il y revint, mais avec appréhension cependant. Les sarcasmes dont il avait émaillé son ouvrage lui faisaient craindre qu'il ne fût mal reçu. Mais, déjà, les idées s'étaient modifiées et Vivès fut courtoisement accueilli. Au cours de ce voyage, il se lia avec Budé et quelques autres humanistes avec lesquels il demeura en correspondance. Durant sa carrière de professeur à Louvain, Vivès eut à diverses reprises l'occasion de revenir en France mais il refusa de s'y établir.

1. Desdevises du Dézert, *Jean Luis Vives* dans *Revue hispanique*, année 1905, p. 373. Cet article résume l'ouvrage de A. Bonilla y San Martin, *Luis Vives y la filosofia del renacimiento*, Madrid, 1903.

2. J. L. Vivès, *In Pseudo-Dialecticos*, t. I, p. 113, cité par J. Quicherat, *op. cit.*

Le Valencien Jean Gelida se fixa à demeure dans le royaume ; son existence y fut des plus agitées. Étudiant d'abord, professeur ensuite, il fut l'un des fervents apôtres des méthodes scolastiques et en 1527 publia une œuvre imbue des idées anciennes *De quinque universalibus*. Lefebvre d'Etaples lui ayant montré l'inanité des discussions scolastiques, Gelida abandonna son enseignement et se remit à l'étude sous la direction de Guillaume Postel. Le second cycle de ses études achevé, Gelida reprit ses leçons au collège Sainte-Barbe. De là il passa au collège du Cardinal Lemoine. Il s'y trouvait encore lorsque le Portugais Jean Gouvea l'appela en 1536 comme professeur à Bordeaux, au collège de Guyenne. Il y resta peu de temps, revint à Paris où il épousa la nièce de son compatriote Poblacion, doyen de la Sorbonne et professeur au Collège royal. Sur la demande des Jurats, il repartit à Bordeaux en 1547. Les plus dures épreuves l'y attendaient. Un compétiteur jaloux répandit sur lui les pires calomnies. A ces ennuis s'en joignaient d'autres. Une suite d'épidémies et de troubles politiques obligèrent Gelida à fermer le collège de Guyenne à diverses reprises. La santé du régent s'altéra et en 1556, Gelida mourait, laissant dans la détresse sa veuve et un enfant en bas âge[1].

Chaque année, la pieuse Espagne envoyait en France quelques étudiants; certains étaient déjà imbus des idées religieuses nouvelles. Quinze ans avant le premier éclat de Luther, plusieurs Espagnols furent accusés d'avoir constitué une secte qui endoctrinait les étudiants parisiens et les excitait à violer l'hostie dans les églises[2]. Le réformateur Pierre de Lerma, après un demi-siècle passé à Paris, rentra à Burgos; chassé par l'Inquisition, il quitta sa patrie en 1537, revint à Paris. Son compatriote François Enzinas consola ses derniers jours et l'assista lors de sa mort survenue au mois d'août 1541.

Jacques et François Enzinas, connus sous le nom de Dryander, — chêne-vert, traduction de Enzinas en grec, — nous

1. Gaullieur, *Histoire du Collège de Guyenne*. Paris, 1874. La biographie de Gaullieur est tirée de J. Busine, *Joannis Gelidæ, Valentini, Burdigalensis ludimagistri Epistolæ aliquot et carmina*. Ruchellæ, 1571.
2. Quicherat, *op. cit.*, t. I, p. 114.

vinrent de Burgos. A son retour de Louvain, où il avait fait ses études, Jacques passa quelques mois à Paris, qui lui parut « moins une académie qu'une Babel ». François ayant éprouvé des difficultés en Flandre pour avoir osé présenter à Charles-Quint sa traduction du *Nouveau Testament* en langue castillane, dut quitter ce pays. Il séjourna quelques mois à Paris [1].

De la foule des Espagnols qui se formèrent dans nos collèges, émerge une personnalité puissante, le fondateur de la Compagnie de Jésus [2].

Il serait vain de prétendre retracer la vie à Paris de cet Espagnol fameux qui a nom Ignace de Loyola. C'est le 2 février 1528 que, venu à pied de Salamanque, il advint à Paris. Pendant les deux premières années de son séjour, Ignace apprit la langue latine au collège de Montaigu ; ayant été volé par un compatriote des subsides qu'il avait apportés, Loyola dut chercher un abri à l'hôpital Saint-Jacques, dit Saint-Jacques des Espagnols à raison du grand nombre de péninsulaires que l'on y soignait. Par besoin et par humilité, il chercha comme quelques autres à se mettre au service d'un homme fortuné afin de pouvoir continuer ses études; des amis à lui, comme Juan de Castro, son compatriote, s'employèrent, mais vainement, à lui procurer la situation qu'il rêvait.

Dès l'an 1529, Ignace de Loyola s'était lié avec quelques Espagnols et leur avait inspiré le désir de mener une vie parfaite : Juan de Castro, de Tolède; Peralta et le Biscayen Amador qui étudiaient à Sainte-Barbe avaient été séduits par le futur fondateur de la Société de Jésus. Ayant vendu tout ce qu'ils possédaient, ils s'étaient, eux aussi, retirés à Saint-Jacques et avaient commencé à mendier leur subsistance. Ce fut un scandale. Pedro Ortez, régent de Montaigu et le Portugais Gouvéa, régent de Sainte-Barbe, accusèrent Loyola de débaucher ses compagnons et comprenant mal l'emprise qu'il exerçait sur eux, quelques hommes malintentionnés dénoncèrent Loyola à l'Inquisition en l'accusant de sorcellerie. La pureté des

1. E. Bohmer, *Notice sur J. et F. Enzinas* dans *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme français*, t. XXVI, p. 385.

2. Père Fouqueray, *Histoire de la Compagnie de Jésus en France*. Paris, 1910, t. I, ch. I, II et III.

intentions d'Ignace ayant été reconnue, il ne fut pas inquiété. Sur les conseils qui lui furent donnés, Loyola abandonna son genre de vie et le 1er octobre 1529 entrait à Sainte-Barbe, où sous la direction de Jean de la Peña, il commença son cours de philosophie. Recu bachelier à Pâques 1532, il était licencié l'année suivante[1].

Le souci de ses études ne détournait pas Ignace de Loyola de la mission de convertisseur qu'il s'était donnée ; autour de lui, parmi ses compatriotes surtout, Loyola, par la parole et par l'exemple, ramenait vers Dieu des hommes qui s'en étaient écartés. François Xavier, du château de Xavier, près Pampelune, était à Paris depuis l'an 1525 ; il commentait Aristote au collège de Beauvais. La vie qu'il menait, sans être dissipée, était celle des étudiants de toutes les époques. Ignace de Loyola le convertit. A cette occasion, il faillit être assassiné par Michel Navarro, domestique de Francois Xavier. Cet Espagnol, à la suite du changement de vie de son maître, craignit de perdre sa situation et chercha à se défaire de Loyola, le rendant responsable de la nouvelle attitude de son maître. Ignace échappa à ce danger.

Jacques Lainez, du bourg d'Almazan, en Castille, maître es arts depuis 1532 ; Alphonse Salmeron, grécisant et hébraïsant ; Nicolas Alonso, surnommé Bobadilla, du nom de son village, situé aux environs de Palencia, étaient avec Francois Xavier les amis les plus chers de Loyola parmi les Espagnols résidant à Paris. Le 15 août 1534, dans l'église de Montmartre, ils juraient ensemble de se consacrer à la conversion des infidèles et à la gloire du Christ. Ce serment est généralement regardé comme l'acte primordial de la fondation de la Compagnie de Jésus.

L'ordre des Jésuites fondé, Loyola avait à l'organiser et à recruter de nouveaux membres. C'est à quoi il s'adonna après son départ de Paris, qui eut lieu à la fin de mars 1535 ; pour donner aux jeunes hommes une formation intellectuelle

1. Sur Loyola, outre l'ouvrage du P. Fouqueray sur l'*Histoire des Jésuites*, voir l'article de M. Desdevises du Dézert dans *Revue hispanique*, n° 85, t. XXXIV, 1915.

convenable, Loyola avait songé à fonder deux collèges, l'un à Rome, l'autre à Paris. Dans cette ville, il se contenta d'abord de ceux qui existaient. En 1540, sous la conduite de Jacques d'Eguia, il dirigeait vers le collège des Trésoriers quelques écoliers espagnols; quelques mois plus tard, ce collège fut changé pour celui des Lombards. Sous la direction de Domenech, maints jésuites espagnols se formèrent à Paris : Jacques Miron, François de Rojas, Antoine et François Strada, André Oviédo, Jean-Baptiste Viola, Pierre Ribadeneira. Le collège des Lombards ayant été abandonné, l'hôtel de Clermont fut choisi pour abriter les Espagnols qui devaient entrer dans la Compagnie de Jésus.

Mais, avec le temps, le collège de Clermont et celui de Sainte-Barbe furent délaissés par les péninsulaires; ils vinrent moins nombreux à Paris à dater de 1550 et ne constituèrent plus, parmi la jeunesse des écoles, des pléiades aussi importantes que par le passé.

Au XVIe siècle, les jeunes hommes de la péninsule s'arrêtaient parfois dans nos collèges et universités du Midi

L'école de médecine de Montpellier compta parmi ses élèves des Espagnols; plusieurs d'entre eux se fixèrent à demeure dans le royaume et y exercèrent l'art de Gallien. Louis de Saporta, d'abord élève, puis professeur royal à l'université de Montpellier, devint médecin de Charles VIII; à la mort du roi il se retira à Arles. Son fils embrassa sa carrière; il prit ses grades à Toulouse et y professa; son petit-fils, Antoine de Saporta, fut l'une des gloires de la faculté de Montpellier [1]. En 1531, étant encore élève, il représenta avec Rabelais et quelques autres bacheliers la *Morale, comédie de celuy qui avoit espousé une femme mute* [2]. Reçu docteur en 1540, Antoine de Saporta fut nommé doyen de la faculté en 1551 et chancelier en 1560. Il mourut en 1573, laissant un traité *De Tumoribus praeter naturam*, qui fut publié longtemps après sa mort.

A Montpellier, à la fin du XVe siècle, étudie Gabriel Miron,

1. A. Germain, *L'École de médecine de Montpellier*. Montpellier, 1880, p. 38 sq.

2. Rabelais, *Pantagruel*. Livre III, ch. IV.

dont la fille, en 1501, épouse Bernard II de Fortia[1]. Le Navarrais Gabriel de Soto, natif de Tudela, est qualifié docteur de Montpellier dans les lettres de naturalité qui lui sont dévolues[2], Jean Falco, né à Sariñana, en Aragon, passe par la grande université languedocienne; il y professe en 1502 et en est nommé doyen en 1529[3]. Pedro de Endrocilla figure sur les registres d'immatriculation de la faculté en 1530. Alfonso et Francisco Gonsalez, de Tarragone, y sont portés en 1531. Sur les livres de l'université sont encore mentionnés Juan Mireda, Pedro Albornoz, du diocèse de Tolède, et trois autres Espagnols originaires de Girone et de Pampelune[4]. Jean de la Sala, médecin espagnol, exerçant à Lyon, en 1550, était ancien élève de Montpellier[5]. Laurent Catalan, apothicaire renommé pour la confection de la thériaque d'Andromachus, des mithridates et autres compositions dites cardinales, vivait à Montpellier au XVIe siècle. Il hébergeait à sa table des étudiants; chez lui notamment logea Felix Platter[6]. Comme sa pension n'était pas d'un prix élevé, vu qu'il vivait chichement et faisait « la cuisine à l'espagnole », la maison de Laurent Catalan était sans doute le rendez-vous des étudiants pyrénéens. Malheureusement pour lui, vers 1550, les Espagnols n'étaient plus nombreux à Montpellier; ils n'avaient pas le droit d'y séjourner sans une autorisation spéciale. Au mois de mars 1553, un seul Espagnol, muni d'une permission spéciale, subissait l'épreuve du baccalauréat[7].

Cette interdiction de séjour ne dura guère. Vers 1560, les étudiants d'origine espagnole étaient revenus à Montpellier. François Sanchez, philosophe notoire, dit le sceptique, y fit ses études et y soutint sa thèse en 1574; candidat à une chaire de professeur contre Jean Saporta, fils d'Antoine, il ne réussit pas à l'obtenir.

A Toulouse, Michel Servet fit ses premières études en com-

1. A. Germain, *op. cit.*
2. *Catalogue des actes de François Ier*, acte 21018.
3. E. Picot, *Les Français à l'université de Pavie*. Paris, 1913, p. 18
4. A. Germain, *op. cit.*
5. *Felix Platter à Montpellier (1552-1559)*. Montpellier, 1892, p. 44.
6. *Ibid.*, p. 38, note 1.
7. *Ibid.*, p. 42.

pagnie de Quintana, futur confesseur de Charles-Quint [1]. Paris l'attira ensuite, il y apprit la médecine, puis se rendit à Lyon en 1535. De retour dans la capitale, il publia en 1537 son *Traité sur les sirops*, dans lequel il attaqua violemment les doctrines médicales alors en honneur. Cette publication lui valut des ennemis et Servet dut se retirer à Charlieu, près de Lyon; il y exerça la médecine, puis passa à Vienne, où il trouva un protecteur en la personne de son ami, l'archevêque Pierre III Paulmier. La publication de son œuvre panthéiste la *Christiani restitutio*, l'obligea à fuir; le 17 juin 1553, Servet était brûlé en effigie sur la place publique de Vienne. A Genève, où il s'était retiré, Servet fut arrêté et brûlé vif.

J. MATHOREZ.

1. Michel Servet, né vers 1509, à Villanueva en Aragon.

CATALOGUE

DES MANUSCRITS DE M. MOREL-FATIO

(Suite [1].)

---

204. Manifeste des 93 intellectuels allemands. *La culture et les Boches. Ils continuent d'étudier nos documents à la Bibliothèque Nationale*, dans le *Journal*, du 24 février 1916. — Deux épreuves de *Les versions*, etc., 1914. — Compte rendu de M. Ch. Bémont sur *Les versions*, etc. *(Revue historique)*. — *J'accuse...* Carte de Mme Caroline Van Muyden, lettre de M. Payot, deux lettres de M. Salomon Reinach. — Pierre Mille, *A. M. Morf, professeur de philologie romane à Berlin*, dans le *Temps* du 23 octobre 1914. — *Civitas Dei.* Von Heinrich Morf, dans *Internationale Monatsschrifst für Wissenschaft, Kunst und Technik*, 15 janvier 1915. — *Civitas Dei* dans *España*, 1915. — Traduction de l'article de Morf dans la *Semaine littéraire* du 27 février 1915. — Lettre de M. Bovet. — Carte de M. Pio Rajna. — Découpure de journaux. — Gaston Deschamps, *Les « intellectuels » allemands* et la *Réponse aux « intellectuels allemands »*, dans le *Temps* du 14 octobre et du 16 octobre 1914. — *Aux conseillers d'anarchie. Réponse aux Intellectuels et Universitaires, ses flatteurs.* — *Les versions allemande et française*, etc., 1914 (exemplaire annoté). — Deux exemplaires de *La version espagnole du Manifeste des quatre-vingt-treize* (exemplaires annotés). — Lettre de D. Eduardo de Hinojosa. — *Servicio de informacion para los países de lengua española y portuguesa...* Francfort, 12 octobre 1914. — Notes à propos de cette traduction. — *Propagande teutonne* par Henri Hauser, dans l'*Homme enchaîné* du 3 décembre 1914. — Deux lettres de M. Henri Hauser. — Carte de M. Ch. Bémont. — Deux lettres de M. Félix Naquet. — Carte de M. Kr. Nyrop. — Trois lettres et quinze cartes de M. Ernest Muret. — *Les Versions*, etc. (exemplaire annoté). — Ch. Bémont et Chr. Pfister, *L'appel des Allemands aux nations civilisées*, dans la *Revue historique* de septembre-octobre 1914. — La version italienne de l'*Appel*. —

1. Voir *Bull. hisp.*, t. XXIII, p. 15, 211 et 318.

Émile Bergerat, *Jusqu'au bout,* dans le *Figaro* du 3 février 1915. — *Les universités françaises aux universités des pays neutres.* — *Aux professeurs des universités de Bukarest et de Jassy, signataires de la lettre adressée au ministre de France en Roumanie.* — Le *Manifeste* tel qu'il fut publié dans le *Temps.* — Louis Dimier, *L'appel des intellectuels allemands*, Paris, 1914 — Samuel Harden Church, *Reply to the Appeal to the civilized World of 93 german professors*, Baltimore, 1915. — *Journal des Économistes. Le manifeste des « Kulturkrieger ». Appel aux nations civilisées*, Paris, s. d. — *Les Barbares savants*, dans le *Temps.* — *La guerre et la mentalité allemande,* dans le *Temps* du 3 décembre 1914. — *L'appel des Allemands aux nations civilisées*, dans le *Temps* du 13 octobre 1914 (lettre de M. Édouard Chapuisat). — Quarante-trois *Manifestes des 93 Allemands*, exécutés par M. Richer et Cie. — Minute et épreuves de cette reproduction. — Lettre de M. P. Daupeley. — Facture de la maison Richer et Cie pour l'impression à 50 exemplaires de la pièce allemande.

205. Camille Gutierrez de los Rios. Minute de l'article inséré sous le titre de : *Camillo Gutierrez de los Rios*, dans le *Bulletin hispanique*, t. XXI, p. 53-66. Extraits des Archives nationales (police F7* 2241, F7 6517B et 6518). — Tombe de Cam. Gutierrez de los Rios, au cimetière de la Chartreuse à Bordeaux. — Extrait de l'Archivo general central à Madrid : *Noticias de Don Camillo Gutierrez de los Rios, ministro de España en varias cortes por los años 1796 à 1834.* — Lettre de D. Ant. Ma Fabié.

206. Historia de la casa de Mondejar. Libr. V, cap. XXVIII-XLII ; Libr. VI, cap. I-XVII. Copie du ms. de la Bibliothèque Nationale de Madrid.

207. Memoriales de Pedro Tamayo. XVIe siècle. Copie d'après le ms. de la Bibliothèque Mazarine. Rec. 17930, commençant par : « Pedro Tamayo de la guarda de a pie de su Md, ha quatorze años que sirve... ».

208. J. M. de Heredia. Vingt-cinq lettres de J. M. de Heredia. — José-Maria de Heredia, *Guy de Maupassant*, dans le *Journal* du 28 mai 1890. — *Réception de M. le marquis de Voguë*, dans le *Journal des Débats* du 13 juin 1902. — José-Maria de Heredia, *Discours de réception à l'Académie française prononcé le 30 mai 1895*, Paris, 1895 (dédicace). — José-Maria de Heredia, *Salut à l'Empereur... devant Leurs Majestés Impériales de Russie, le 7 octobre 1896*, Paris, 1896 (dédicace).

209. George Sand à Majorque. Cinq lettres de M. George Vicaire. — Lettre de D. Julian Paz. — Lettre de D. Antonio Maria Alcover. — *Lettres autographes... dirigées par Noël Charavay*, de novembre-décembre 1914. — Préparation à l'article inséré dans le *Bulletin du bibliophile*, 15 novembre-15 décembre 1918, p. 467-483.

210. Juan Valera. Seize lettres de Juan Valera. — *Pequeñeces... Currita Albornoz al P. Luis Coloma*, Madrid, 1891. — *Critica por X... Los Pequeñeces del Padre Coloma*, Madrid, s. d.

211. Duchesse d'Albe. Quarante-six lettres de la duchesse d'Albe. — Le duc d'Albe, Fernando Alvarez de Toledo, XVIe siècle. — Carte et lettre de D. Antonio Paz y Melia. — Carte de D. Vicente Sancho del Castillo. — Deux notes de la duchesse d'Albe. — *Memorias genealógicas é historicas de los Exm̃os Señores Duques de Alba, condes de Lerin*. Extrait d'un ms. appartenant à la maison d'Albe. — Collaboration au Centenaire des Antiquaires de France. Ms. de la duchesse d'Albe sur le duc d'Albuquerque. — Lettre et carte de M. de Villefosse. — Lettre de M. Schlumberger.

212. Libre de les dones, en castillan. *Libro de los Consejos de Jaime Roig, escrito en lengua valenciana lemosina, y traducido en castellano*, por D. Lorenzo Matheu y Sanz. Copie faite par D. Antonio Paz y Melia sur le ms. de Bölh de Faber (Bibliothèque Nationale de Madrid).

213. Paul Meyer. Photographie de P. Meyer en 1863. — Lettre de M. P. Meyer au *Temps*, 9 mai 1886. — *Lettre à M. Jules Lemaître, de l'Académie française..., par Paul Meyer*, Paris, impr. spéciale du *Siècle*, 1899. — *L'affaire Dreyfus. Le général de Pellieux, le colonel Picquart et M. Paul Meyer* (*Le Temps*, 21 septembre 1898). — *Funérailles de M. Paul Meyer...*, 11 septembre 1917. Discours de M. A. Thomas, de M. Maurice Prou, de M. Louis Léger. — Ch. Bémont, *Paul Meyer (1840-1917)*, dans la *Revue historique*, t. CXXVI (1917). — Pio Rajna, *Paul Meyer* (*Il Marzocco* du 11 novembre 1917). — Trois lettres et une carte de Mme Meyer. — Minute d'une lettre adressée à Mme Meyer. — Deux lettres de M. Antoine Thomas. — Deux lettres de M. Robert de Lasteyric. — Carte de M. R. Poupardin. — Remercîments de la famille Meyer. — Mort de P. Meyer *(Le Temps* et *le Figaro)*. — Lettre de Paul Meyer.

214. Gaston Paris (trois cahiers). Quatorze lettres et quatre cartes de G. Paris. L'une de ces lettres contient une lettre d'Albert Dumont à G. Paris. — Dépêche de G. Paris. — Deux lettres de Mme G. Paris. — *A notre camarade Gaston Paris*, par M. Jacques Normand (Banquet annuel des anciens élèves du collège Rollin). — Gaston Paris, *L'affaire Dreyfus et l'École des Chartes (Le Temps)*. — Cinq photographies de G. Paris. — Photographie des professeurs de l'École des Hautes Études (de Nolhac, Havet, Carrière, Derenbourg, Paris, Lebègue, Duchesne, Oppert, Desrousseau, Chatelain, Longnon, Monod, Gilliéron, Thévenin). — Gaston Paris, *Frederic Diez*, dans le *Journal des Débats* du 2 mars 1874. — Adolf Tobler, *Briefe von Gaston Paris an Friedrich Diez (Herrigs Archiv f. das Studium der neueren Sprachen und Literaturen,* t. CXV, cah. 1 et 2*)*. — Invitation de G. Paris à un

dîner à la Tour-d'Argent, le samedi 11 juillet 1885. — Minute du discours de M. Morel-Fatio. — Ville d'Avenay, prise par M. Gilliéron. — Lettre de Saint-René Taillandier à Victor Le Clerc, doyen de la Faculté des lettres de Paris. — *Association générale des Étudiants de Paris. Hommage à Gaston Paris*, 13 mai 1903. — Ov. Densusianu, *Gaston Paris*, Bucuresti, 1903. — Lettre de M. Pio Rajna. — Lettre et carte de D. Ramón Menéndez Pidal. — Lettre de Mario Schiff. — Lettre de Gabriel Monod. — Carte de Gaston Reynaud. — Dépêche de Mme Paris. — Lettre de M. Abel Lefranc. — Obsèques de M. Gaston Paris, 12 mars 1903. — Carte d'entrée personnelle dans la cour du Collège de France (deux exemplaires). — Carte de Mme Paul Mahou. — Lettre de Mme Cavaignac. — Deux lettres de Mlle Elisabeth Wallace. — Carte-télégramme de M. L. Havet. — Lettre de M. Ernest Muret. — Lettre de M. H. Welter à Mme G. Paris. — Trois lettres et deux cartes de la marquise Arconati Visconti. — Facture de la maison Augustin. Discours de M. Morel-Fatio... au nom des anciens élèves de M. Gaston Paris (deux exemplaires manuscrits). — Lettre de D. Ramón Menéndez Pidal avec une nécrologie de G. Paris. — Obsèques de G. Paris. Billet de faire part. — M. Welter, *Livres d'occasion*, avec une lettre de G. Paris à Welter. — Compte d'acquisition de la bibliothèque G. Paris par la marquise Arconati Visconti. — H. Welter, *Gaston Paris*, dans le *Börsenblatt für den deutschen Buchhandel*, 10 mars 1903. — *Gaston Paris et la science allemande*. — Lettre de M. Georg Steffens. *Klatsch an einem Grabe*, dans la *Frankfurter Zeitung* du 17 mars 1903. — A. G. von Hamel, *Gaston Paris*, dans le *Museum* de mai 1903. — Fr. d'Ovidio, *Gaston Paris*, dans la *Fanfulla della Domenica*, 15 mars 1903. — M. André Beaunier, *Gaston Paris*, dans le *Figaro* du 7 mars 1903. — Louis Havet, *Gaston Paris*, dans l'*Aurore* du 16 mai 1903. — E.-M. de Voguë, *In Memoriam. Lettre d'un ami*, dans le *Journal des Débats* du 8 mars 1903. — M. J. Minckwitz, *Aus Gaston Paris Werkstatt*, dans *Beilage zur Allgemeinen Zeitung* du 15 février 1906 (dédicace). — M. Pio Rajna, *Gaston Paris*, dans *Il Marzocco* du 15 mars 1903. — Jules Claretie, *Amitiés littéraires*, dans le *Figaro* du 13 mars 1903. — Lettres de Gaston Paris à Lemcke. — Gaston Paris, *La Ligue de la patrie française. A Monsieur Albert Sorel, de l'Académie française*, dans le *Figaro* du 3 janvier 1899. — *Obsèques de M. Gaston Paris*, dans le *Temps* du 13 mars 1903. — Constitution de *Société amicale Gaston Paris*, Paris, 16 juillet 1903. — *Société amicale Gaston Paris*. Liste des adhérents à la date du 22 juillet 1903. — Heinrich Morf, *Gaston Paris (9 August 1839-5 mars 1903)*. — *Hommage à Gaston Paris*. Leçon d'ouverture... prononcée au collège de France le 3 février 1904 par Joseph Bédier, Paris, 1904 (dédicace). — *A Monsieur Gaston Paris... en souvenir de son élection à l'Académie française (28 mai 1896), ses élèves et ses amis*. — Pio Rajna, *Una revo-*

luzione negli studi intorno alle « Chansons de geste », dans l'*Estratto dagli studi medievali*, 1910 (dédicace). — Lettre de M. Joseph Bédier. — Lettre de M. Pio Rajna. — M. J. Minckwitz, *Gedenkblätter für Gaston Paris*, dans la *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur* (dédicace). — M. Wilmotte, *Gaston Paris*, dans la *Revue de l'Instruction publique* en Belgique (dédicace). — Pio Rajna, *Gaston Paris. Discorso letto alla R. Academia della Crusca nell' adunanza publica del 17 dicembre 1903*, Firenze, 1904. — Koschwitz, *Gaston Paris und Ernest Legouvé*, dans la *Zeitschrift für französischen und englischen Unterricht*, — Edward Schröder, *Gaston Paris*, dans les *Narichten der K. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, 1903. — L'abbé Rousselot, *Gaston Paris*, extrait de la *Revue de l'Institut catholique de Paris*. — Gabriel Monod, *Gaston Paris*, dans la *Revue historique*, t. LXXXII (1903, dédicace). — A. G. van Hamel, *Gaston Paris en zijne Leerlingen*, dans *de Gids*, 1876 (dédicace). — Joseph Bédier, *Réponse à M. Pio Rajna*, dans les *Annales du Midi*, octobre 1910. — Hartwig Derenbourg, *Louis de Clerq et Gaston Paris*. — A. G. von Hamel, *Gaston Paris*, dans *de Gids* (dédicace). — F. Novati, *Gaston Paris. Estratto dall' Emporium*, t. XVIII, 1903. — Maurice Croisset, *Notice sur la vie et les travaux de M. Gaston Paris*, Paris, 1904 (dédicace de Mme G. Paris). — *Funérailles de M. Gaston Paris... le jeudi 12 mars 1903*. — T. Atkinson Jenkins, *Gaston Paris : the Scholar and the Man*, dans *The University Record*, Chicago, novembre 1903. — A. d'Ancona, *Lettere di Gaston Paris, scelte dal carteggio con lui e publicate, estratto dagli « Studi letterari e lingustici » dedicati a Pio Rajna*, Firenza, 1911. — P. Meyer, *Notice sur Gaston Paris (1839-1903)*. Extrait du tome XXXIII de l'*Histoire littéraire de la France*.

215. Rufino-José Cuervo (deux cahiers). A. Morel-Fatio, Boris de Tannenberg, *D. Rufino-José Cuervo*, dans le *Bulletin hispanique*, t. XIII, p. 475-478. — Cuervo sur son lit de mort. — *Rufino-José Cuervo, mort au sein de l'Église catholique le 17 juillet 1911, dans sa 68e année*. — Carte de M. Manuel Fernández de Barena. — Nécrologie de Boris de Tannenberg dans le *Temps*. — Dix lettres et une carte de Boris de Tannenberg — Deux lettres de M. Protat.

216. Henri Léonardon. *Henri-Louis Léonardon*. Nécrologie de l'*Almanach de Versailles*, 1913. — *A. M.-F., Henri Léonardon*, dans le *Bulletin hispanique*, t. XV, p. 100. — Alfred Morel-Fatio, *Henri Léonardon, 1863-1912*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXXIV, 1913, p. 230 — Faire-part de Henri-Louis Léonardon. — Faire-part de Mme Henri Léonardon, née Amélie Paris. — Lettre de H. Léonardon. — Trois lettres et une carte de M. Emile Bourgeois. — Deux lettres et une carte de M. Ch. Hirschauer. — Lettre du colonel Hirschauer. — Cinq lettres de M. L. Baillon. — Deux lettres et une carte de M. le docteur Keller. — Lettre de M. Jean-H. Léonardon. —

Lettre de M. le docteur Broussin. — Lettre de D. F. Fernández de Béthencourt. — Carte de M. Eugène Fontaine. — Carte de M. J. Marquet de Vasselot.

217. Mario Schiff. Quatre cartes de Mario Schiff. — Six lettres et cinq cartes de Mme Mario Schiff. — Carte de M. Ch. Bémont. — Lettre et une carte de M. Pio Rajna. — Carte de M. Koechert. — Photographie de Mario Schiff. — Faire-part de la mort de Mario Schiff. — Pierre-Paul Plan, *Mario Schiff*, dans le *Journal de Genève* du 15 mars 1915. — A. Morel-Fatio, Nécrologie de *Mario Schiff*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXXVI, p. 221. — Mario Schiff, *Mirabeau au donjon de Vincennes. A propos d'une lettre inédite.* Paris, 1914 (dédicace). — Du m. *La première tradition espagnole de « la Divine Comédie »*, dans l'*Homenaje a Menéndez Pelayo*, t. I, p. 269-307 (dédicace). — Du m. *Una lettera inedita di Goethe al primo traduttore francese del « Fausto »*, dans la *Rivista di Letteratura Tedesca*, anno III, Firenze, 1909 (dédicace). — Du m., *Éditions et traductions italiennes des œuvres de Jean Jacques Rousseau*, Paris, 1908. — Du m. *La société au temps de Corneille d'après les « Historiettes » de Tallemand des Réaux*, dans la *Revue internationale de l'Enseignement*, du 15 septembre 1905.

218. Enrique Piñeyro. Minute d'une notice sur Enrique Piñeyro, dans le *Catalogue mensuel* d'Alphonse Picard (juillet 1914). — *Bibliothèque de feu Henrique Piñeyro* (*Catalogue*, etc.). — Portrait d'Enrique Piñeyro, dans une revue de la Havane. — Domingo de Figarola-Caneda, *Bibliografía de Enrique Piñeyro*, dans les *Anales de la Academia de la Historia* de la Havane, t. I, julio-agosto 1919 (portraits). — Faire-part de la mort de Enrique Piñeyro y Barry, conseiller de la Légation de Cuba, Docteur en droit. — Faire-part de la mort de Henri F. Piñeyro y Poëy. — Deux lettres de Henry F. Piñeyro. — Carte de Mme C. P. de Piñeyro.

219. Léo Rouanet. Photographie de Léo Rouanet. — Photographie de Mme Léo Rouanet. — Dix lettres et deux cartes de Mme Léo Rouanet. — Faire-part de la mort de Léo Rouanet. — Bout de l'an de Léo Rouanet. — Lettre de M. A. Caillens. — Faire-part du mariage du général Nérel avec Mme Léo Rouanet.

220. Gaston Raynaud. Photographie de Gaston Raynaud. — A. Morel-Fatio, *Nécrologie. Gaston Raynaud*, dans le *Journal des Débats*, du 30 juillet 1911. — Faire-part de la mort de Gaston Raynaud. — Remerciement de Mme Gaston Raynaud (dédicace). — Eugène Lelong, *Gaston Raynaud, 1850-1911*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXXII, p. 427-436.

221. Curial y Guelfa. Six lettres de D. Antonio Rubió y Lluch. — Notes sur ce roman de chevalerie.

222. Procès-verbal de la présence des corps du Cid et de Doña

Ximena à San Pedro de Cardeña, le 21 octobre 1841, remis à M. Morel Fatio par la comtesse de Beaulaincourt. Texte castillan et traduction française.

223. Boris de Tannenberg. Nécrologie, par A. Morel-Fatio, de Boris de Tannenberg, dans le *Bulletin hispanique*, t. XVI, p. 398-401. — *École Tannenberg, 70, rue de la Tour, Paris, fondée par M. Boris de Tannenberg* (dédicace). — Trois lettres de M. Boris-G. de Tannenberg.

224. Camille Pitollet. — Quatre lettres et deux cartes de M. Camille Pitollet. — Camille Pitollet, *Sur quelques historiens espagnols*, dans le *Siècle* du 29 août 1906. — Du m. *Notes sur Heine et Th. Körner*, dans la *Revue germanique* de mars-avril 1907. — Du m. *Sur un prétendu roman à clef de Johanna Kinkel, Hans Ibeles in London*, dans la *Revue germanique*, juillet-août 1907. — Du m. *Lettres inédites de Thomas Carlyle, John Murray et J.-D. Aitken à N. Julius avec une notice sur ce dernier*, dans la *Revue germanique*, mai-juin 1908 (dédicace). — Du m. *Une lettre inédite de Böhl von Faber à l'éditeur Friedrich Perthes à Hambourg relative à la Floresta de rimas antiguas castellanas*, dans la *Revue germanique*, mai-juin 1909. — Du m. *Deux pamphlets ignorés d'un gallophobe italien, du XVIIIe siècle*, dans le *Bulletin italien*, t. VIII, p. 148-156. — Du m. *Quelques reliques de Böhl de Faber. I. Les poésies sur le siège de Saragosse*, dans la *Revista de archivos, bibliotecas y museos*. — Du m. *La littérature allemande en Italie*, dans la *Revue germanique*, juillet-août 1909 (dédicace). — Lettre de M. G. Cirot. — Ernest Roussel, *A propos d'un épisode de la vie littéraire nîmoise au siècle dernier*, dans la *Revue du Midi*, 15 mars 1912. — Rudolph Schevill, compte rendu de C. Pitollet, *Contribution à l'Étude de l'Hispanisme de J. E. Lessing* dans les *Modern Language Notes*, janv. 1911 (dédicace). — Ph.-Aug. Becker, compte rendu de C. Pitollet, *La querelle caldéronienne de Johan Nikolas Böhl von Faber et José Joquin de Mora*, dans la *Deutsche Literaturzeitung* du 5 août 1911 (dédicace).

225. Propagande allemande et française. *El Espíritu de la Política inglesa. Inglaterra y la Arabia. — Oriente, la guerra mundial y el Reino mundial británico, por el doctor Barón de Mackay. La Derota rusa de la valoración en oro por Axel Schmidt. Los crimenes de Inglaterra contra Turquía. — Discurso del Canciller y documentos relacionados con la guerra entre Alemania e Inglaterra. Publicación oficial. — Brutalidad inglesa, Brutalidades francesas. Contra embustes y calumnias. — Violation de la Convention de Genève du 6 juillet 1906 par des troupes françaises et par des francs-tireurs. — Memoria y documentos relacionados con la guerra entre Alemania y Russia. Publicación oficial.— Alemania Libertadora, por Pablo Rohrbach. La política inglesa en sus relaciones con los países neutrales y los pequeños*

Estados, por el Profesor Dr. Roloff. Rusos y Alemanes, por Axel Schmidt. Un Suizo a los Alemanes. — *Servicio de Informaciones para los paises de lengua española y portuguesa.* Francfort s. M., 10 de octubre de 1914 — 6 de noviembre de 1914, n°s 13, 14, 15, 16 et 22. — *Servicio aleman de informaciones.* Barcelona-Gracia, Sta Teresa, 8. Sept numéros. — *Bureau des deutschen Handelstages. Berlin*, n°s 2, 4 et 9. — *Carlos Coppel, fábrica de relojes.* Calle de Fuencarral, núm. 27, Madrid. *Por la patria y por la verdad.* Madrid, 16 de noviembre de 1914 — 1° de deciembre de 1914. 3 numéros. *La Barbarie allemande. Ce qu'ils disent...* Traduction du présent opuscule en espagnol. — *Boletin de Información para España y América del Sur.* Año I. Núm. 1 à 6. — *Documentos y Informes del Comité Internacional de Propaganda*, Marqués de la Ensenada, 10. 3 numéros. — Ernest Lavisse, *Pourquoi nous nous battons*, dans le *Temps*. — Camille Jullian, *L'opinion du pays*, dans les *Débats*. — *La tâche de demain* (Académie des Sciences morales et politiques, dans le *Temps* du 31 janvier 1915). — Georges Cain, *Croquis de guerre*, dans le *Temps*. — *Rudyard Kipling et la guerre*, dans le *Temps* du 3 février 1915. — Albert Mousset, *La propagande allemande en Espagne*, dans la *Revue de Paris*, 1er octobre 1915. — Salvador Corbella Alvarez, ingénieur civil, *España y las alianzas derivadas del problema de Africa*, Barcelona, s. d. — *Una guerra económica echará por los suelos á Alemania. Discurso pronunciado el 11 de mayo de 1912 por el... Sr Posselh*, Bordeaux, s. d. — *Comunicación leida al Parlamento francés por M. René Viviani, Presidente del Consejo de Ministros el 4 de agosto de 1914.* Traducción, Madrid, s. d. — *L'Espagne.* Troisième année, n° 3. Paris, 5 mars 1915. — *Les deux manières, 1673-1915.* Lettre de Turenne.. (Noël Charavay, *Lettres autographes*, mai-juin 1915.)

226. **M. Julius Klein.** J. Klein, *The Alcade Entregador of the Mesta*, dans le *Bulletin hispanique*, t. XVII, p. 85-154 (épreuves). — Neuf lettres de M. Julius Klein. — Julius Klein, *Los privilegios de la Mesta de 1273 y 1276*, dans le *Boletin de la R. Academia de la Historia*, février 1914. — Lettre de M. Roger Bigelow Merrimann. — Lettre de M. G. Cirot. — Documents sur la *Mesta*, dans la collection Tiran, communiqués par G. Daumet. — Deux lettres de M. Sens.

227. **Marcelino Menéndez y Pelayo.** Trente lettres de Marcelino Menéndez Pelayo. — Trois cartes de D. Marcelino Menéndez y Pintado. — Carte de D. Enrique Menéndez Pelayo. — Deux lettres et une carte de D. Eduardo de Hinojosa. — Deux lettres de D. Juan Menéndez Pidal. — Marcel Robin, *Marcelino Menéndez Pelayo (1856-1912): son œuvre et son influence*, dans le *Mercure de France*, 1er juillet 1812. — Pedro de Répide, *Menéndez Pelayo*, dans *El Liberal* du 20 mai 1912. *Muerte de Don Marcelino Menéndez Pelayo*, dans la *Correspondencia de*

España, du 20 mai 1912. — J. Massó Torrents, *Sobre un article del Sr Menéndez Pidal*, dans la *Veu de Catalunya* du 6 janvier 1903. — *La Alemania actual. Una palabra de Menéndez Pelayo*, dans *El Noroeste*, 20 janvier 1915. — Andrés González Blanco, *Marcelino Menéndez y Pelayo, su vida y su obra*, Madrid, 1912. — Luis Antón del Olmet y Arturo García Caraffa, *Los grandes Españoles. Menéndez Pelayo*, Madrid 1913. — Manuel Rubio Borrás, *Los cuatro primeros escritos de Marcelino Menéndez y Pelayo*, Barcelone, 1913. — A. Bonilla y San Martín, *Bibliografía de D. Marcelino Menéndez y Pelayo*, Madrid, 1911. — *Junta pública celebrada en honra del Excmo é Ilmo Sr. D. Marcelino Menéndez y Pelayo por la R. Academia Sevillana de Buenas Letras, el dia 27 de octubre 1912*. — Arturo Farinelli, *Marcelino Menéndez y Pelayo*, dans la *Internationale Monatschrift für Wissenschaft, Kunst und Technik*, t. VIII, n° 8 (dédicace). — G. Cirot, *Commentaire d'une page de la Ciencia española*, dans la *Revista de Archivos*, etc. (dédicace). — A Rubió y Lluch, *Algunas indicaciones sobre los educatores intelectuales y las ideas filosóficas de Menéndez y Pelayo* dans la *Revista de Archivos*, etc. — *Número dedicado á la memoria de D. Marcelino Menéndez Pelayo*, dans la *Revista de Archivos*, 3ª epoca, Año XV, julio-agosto de 1912.

228. M. K. Pietsch. Photographie de M. Pietsch avec une dédicace. — Trois cartes de M. K. Pietsch. — K. Pietsch, *Zur spanischen Grammatik*, dans *Modern Langues Notas*, juin 1912. — Du m. *Spanish Etymologies*, dans la *Modern Philology*, t. VII, n° 1, juillet 1909 (dédicace). — Du m. *The spanish particle he*, dans la *Modern Philology*, t. II, n° 2, octobre 1904 (dédicace). — Du m. *Duecho once more*, dans la *Modern Philology*, t. IX, n° 3, janvier 1912 (dédicace). — Du m. *Zur spanischen Grammatik*, dans la *Modern Philology*, t. X, n° 1, juillet 1912 (dédicace). — Du m. *Zur spanischen Grammatik*, dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XXXIV, p. 641-650 (dédicace). — Du m. *Zur spanische Grammatik*, dans la *Zeitschrift*, etc., t. XXXV, p. 167-179. — Du m. *Zur spanische Grammatik*, dans *Modern Language Notes*, avril 1911 (dédicace). — Du m. *Span. cortesa*, dans *Modern Language Notes*, novembre 1910. — Du m. *Concerning MS. 2-G-5 of the Palace library in Madrid*, dans la *Modern Philology*, vol. XI, n° 1, juillet 1913 (dédicace).

229. *El puñal en la liga*. Préparation à l'article intitulé *El puñal en la liga* (*Revue de littérature comparée*. Première année. Octobre-décembre 1921, p. 473-483). Manuscrit et épreuves de cet article. — *Berchet et Costanza Arconati*, par Jacques Boulenger (*Il Risorgimento italiano*, dédicace). — Lettres de P. Hazard, Giuseppe Gallavresi, H. Cochin, Maurice Mojon, Bémont, F. Rousseau, Cian, Hauvette, Bouvy et Mme Cavaignac. — *Éloge historique de M. le Dr Benoît Mojon, prononcé le 19 janvier 1850*. (Bibl. Nat. T7, 435).

Catalogue des manuscrits de Henri Léonardon.

1 (Douze cahiers). Fiches concernant les personnages mentionnés dans le *Recueil des Instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. Espagne*, t. I-III, Paris, 1894-1899.

2 (Un cahier de texte, cinq cahiers de pièces justificatives, deux cartons et des liasses). Thèse présentée à l'École des Chartes : *Essai sur la politique française et l'intervention de Catherine de Médicis dans la question de la succession de Portugal, 1573-1583.*

3. *Crónica de Don Francés de Zuñiga* (quatorze cahiers et trois cartons).

1-3. Collation de la *Crónica* (ms. Egerton 188 du British Museum et ms. 2638 de la Biblioteca Nacional de Madrid). — 4-5. Copie de la *Crónica*, d'après le ms. 1985 de la Bibliothèque Mazarine. — 6. Photographie (blanc sur noir) de la *Crónica*, d'après le ms. de Munich, cod. 569 (Hisp. 7). — 7. Photographie (blanc sur noir) de la *Crónica* (ms. de la Vaticane Urb. lat. 902 et de deux feuillets de Urb. lat. 897). — 8. *El epistolario... de Don Francés.* — *Crónica de Don Francés.* Sommaire des chapitres. — Les trois premiers chapitres de la *Crónica de Don Francés.* — Notes pour le commentaire de la *Crónica de Don Francés.* — 9. Copie du ms. de Munich, cod. 569 (Hisp. 6). — 10. Photographie (blanc sur noir) du ms. de Vienne (Hofbibliotek n° 5941). — 11. Photographie (blanc sur noir) du ms. 6193 de la Bibliothèque Nationale de Madrid. — 12. Photographie (blanc sur noir) du ms. 7392 du ms. de la Bibliotheque Nationale de Madrid. — 13. A. Morel-Fatio et H. Léonardon, *La chronique scandaleuse d'un bouffon du temps de Charles-Quint*, dans le *Bulletin hispanique*, t. XI, p. 370-396. — F. Wolf, *Ueber der Hoffnarren Kaiser Karl's V, genannt El conde don Frances de Zúñdga, und seine Chronik*, dans les *Sizungsberichte der Kaiserlichen Akademie*, 5 juin 1850 (exemplaire de M. Himly). — Lettré de M. D. Ramón Menéndez Pidal à M. Morel-Fatio. — Carte de D. A. Murillo. — Facture de Pompeo Sansaini, Roma. — Deux lettres de D. J. Menéndez Pidal. — Carte de M. Morel-Fatio. — Lettre de D. Antonio Rodriguez Villa. — Lettre de M. Jean-J. Marquet de Vasselot. — Lettre de Robert Michel à M. Morel-Fatio. — Lettre de Robert Michel. — Minute de « La Chronique scandaleuse » (la partie de Léonardon). — Notes pour la bibliographie et le commentaire de la *Crónica* de D. Francés. — 14. Notes sur le commentaire de la *Crónica*. Carte de M. Morel-Fatio. — 15-17. Trois cartons contenant les fiches des personnages de la *Crónica*.

4. Cahier de notes sur l'Espagne. Découpures de journaux, etc.

5. Sancho Cota. Copie d'après le ms. espagnol 355 de la Bibliothèque Nationale de Paris.

6. Deux boîtes contenant des fiches sur l'Espagne, comprenant :

1. Histoire générale. Histoire. Études diverses. Chroniques, Documents, Collections, Histoire ancienne, Moyen-Age, Alfonse V el Noble, roi de Léon (999-1027), Alphonse VII *el Emperador*, roi de Castille et de Léon († 1157), Alphonse VIII de Castille (1158-1214), Jaime I d'Aragon el Conquistador, Ferdinand III el Santo roi de Castille et de Léon (1217-1252), Alfonso X el Sabio (1252-1254), Ferdinand IV, el Emplazado (1295-1312), Alfonso XI, el Justiciero (1312-1350), Pierre I le Cruel (1350-1368), Enrique III, el Doliente (1390-1406), Jean II, de Castille (1406-1454), Enrique IV (1454-1474), Alfonse V d'Aragon (1416-1458), les Arabes en Espagne, Ferdinand et Isabelle, Histoire moderne, Jeanne la Folle et Philippe le Beau, Charles-Quint, Philippe II, Philippe III, Philippe IV, Charles II, avènement des Bourbons au trône d'Espagne, Philippe V, Louis Ier, Ferdinand VI, Charles III, Charles IV, Ferdinand VII, Isabelle II, Révolution, Amédée, République, Alphonse XII, Alphonse XIII, Castille et Léon, Manche, Andalousie, Aragon et Catalogne, Navarre, Provinces basques, Baléares, Valence, Flandres, Franche-Comte, Etats d'Italie, Colonies et découvertes, Colomb, Découverte de l'Amérique, Cuba, Puerto-Rico, Saint-Domingue, Floride, Mexique, Amérique Centrale, Venezuela, Colombie. Nouvelle Grenade, Argentine, Paraguay, Uruguay, Équateur, Pérou, Bolivie, Chili, Philippines et Carolines, Canaries, Maroc, Colonies africaines.

2. Statistique, population, géographie, voyages, description, cartes, costume, cour, étiquette, entrées, fêtes, cérémonies, voyages royaux, ambassadeurs, traités, droit international, généalogies, noblesse, biographies, portraits, ordres militaires, Histoire militaire, marine, Histoire religieuse, Juifs d'Espagne, sociétés secrètes, Cortés, législation, droit, finances, administration, commerce, industrie, Histoire économique, agriculture, élevage, équitation, chasse, enseignement, académies, universités, paléographie, diplomatique, bibliographie, catalogues, archives, archéologie, monnaies, poids, mesures, numismatique, sigillographie, beaux-arts, arts industriels, musique, langue, refranes, Histoire littéraire, littérature, œuvre en prose, revues, journaux, poésie, Cervantes et Avellaneda, traductions en espagnol, Satyre Ménippée, ouvrages étrangers inspirés de sujets espagnols, Le Sage, théâtre, philosophie, mathématiques.

7. 1. Espagne. Vice-rois, Gouverneurs, conseils, Grands. — 2. Ambassadeurs et envoyés de France en Espagne. — 3. Ambassadeurs et ministres en Espagne. — 4. Ambassadeurs d'Espagne en France avant 1648. —5. Ambassadeurs d'Espagne en France après 1648. — 6. Espagne. Ambassadeurs — 7. Espagne. Littérature et art dramatique. —

Felipe IV. — 9. Cervantes. Bibliographie. — 10. Espagne. Notes biographiques. — 11. Histoire d'Espagne. Notes. — 12. Protocole. Étiquettes. Privilèges des ambassadeurs. — 13. Manuscrits des bibliothèques de France relatifs à l'Espagne. — 14. Catalogue méthodique des manuscrits de la Bibl. Nationale, Table. — 15. Escrime et tauromachie. Bibliographie. — 16. D^a Ana. — 17. Marie-Louise d'Orléans, reine d'Espagne. — 18. Lettres et compte rendu sur Prim (*Ministres et hommes d'État. Prim par H. Léonardon*, Paris, 1901). — 19. Fiches sur l'Espagne. Bibliographie. — 20. Portugal. Bibliographie. — 21. Amérique du Sud. — 22. Amérique espagnole. Bibliographie. — 23. Cuba. Philippines.

8. **Cryptographie**. Bibliographie. — Chiffres vénitiens et italiens. — Postes. Courrier. — Déchiffreurs. Déchiffrements en violation de correspondance. — Chiffres français. — Chiffres espagnols. — Jargon. — Cryptographie. Varia. — *L'écriture secrète de Gerbert*, par Julien Havet, Paris 1887. — *La cryptographie militaire*, par Aug. Kerckhoffs, Paris, 1883.

9. Copie de l'*Historia de la vida y echos del muy alto y esclarecido Rey Don Fernando el 1° de Aragon*, d'après le ms. Espagnol 144 de la Bibliothèque Nationale de Paris (c'est la chronique de Juan II de Castille, par Alvar Garcia de Santa Maria). — « Rapport. Mission en Espagne, 1893 »; avec des notes sur Jean II de Castille. — Trois liasses concernant l'histoire de Jean II de Castille.

10. **Mariage de Marie-Louise d'Orléans avec Charles II d'Espagne.**

Manuscrit et épreuves de la *Relation du voyage fait en 1679 au devant et à la suite de la reine Marie-Louise d'Orléans, femme de Charles II*, dans le *Bulletin hispanique*, t. IV, p. 104, 219 et 342. — Notes pour l'histoire de Marie-Louise, 1679-1689.

11. Travaux de H. Léonardon dans la *Revue historique*, le *Bulletin hispanique*, la *Revue de synthèse historique*, etc.

12. Préparation à l'article : *Une dépêche diplomatique relative à des tableaux acquis en Angleterre pour Philippe IV*, dans le *Bulletin hispanique*, t. II, p. 25-34. — Notes pour cet article.

13. Étiquette. Cérémonial. Préséance. Ordres. Protocole France-Espagne. — Catálogo de los regentes, gobernadores, etc., de los Estados de Flandes y Borgoña con sus Elogios y Blasones de armas desde el año de 1404 hasta el de 1672, por Don Pedro Alberto de Launay (Bibl. Nac. de Madrid, ms. I. 195). — Relación de los Virreyes que han sido de el Reino de Valencia sucesivamente desde el año de 1251 hasta el de 1650 (Bibl. Nac. de Madrid, ms. H. 25). — Vice-rois de Sicile (Bibl. Nac. de Madrid, ms. I. 175). — Gouverneurs de la Havane (Bibl. Nac. de Madrid, ms. J. 31). — Conde de Fuensaldaña. Instructions secrètes (Archives Nationales de Paris, K 1665, pièces 99 et 100,

14. Conférences pour la Soeiété de la bibliothèque populaire de Versailles.

1. *Le roman picaresque en Espagne* (26 mars 1890). — 2. *Le mariage de Louis IV* (22 avril 1891). — 3. *Le Menteur de Corneille et son original espagnol* (mercredi 2 mars 1898). — 4. *Castelar.* — 5. *La candidature Hohenzollern en 1870.* — 6. *L'ambassade en Espagne de Guichardin.*

15. Fiches prises à la Bibliothèque Nationale à Madrid et à l'Escurial. — Fiches prises sur les ambassadeurs et envoyés de France en Espagne et d'Espagne en France : Georges d'Aubusson de La Feuillade, Sanguin, l'évêque de Fréjus, H. de Lionne, de Vautorte, Bartet, Fouquet de Croissy, de Nantin, comte de Quince, marquis de Bellefond, de Mornand, Watteville, Pimentel. — « Mémoire du Roi, concernant le commerce et la navigation, pour servir d'instruction au sieur duc de Duras... » Correspondance d'Espagne du ministère des Affaires étrangères, t. DX, fol. 165-175). — « Instruction au sieur Alexandre Fabri s'en allant à Munster trouver de la part du Roi les médiateurs de la paix » (Affaires étrangères, Espagne, n° 30, fol. 51-54. De la main de Lionne). — « Mémoire à Don Alexandre s'en allant trouver de ma part Mᵉ Contarini. Mai 1650 ». (Aff. étrangères, Espagne, nº 30, fol. 373-377. Minute de la main de Lionne). — Espagne, Relation italienne, 1606 (Madrid, Bibl. Nac. ms. P. 35, fol. 244-289. Copie du temps). — Pan-américanisme et Ibéro-américanisme. — « Instruction au sieur de Fresne, envoyé en Espagne ». (Aff. étrangères, Espagne, n° 30, fol. 244-252. Copie du temps). — Documents concernant M. de La Roche-Beaucourt, ambassadeur de France en Espagne, vers 1519. — Alarcon, *Nouvelles.* — L'abbaye de Morigny.

16. Épreuves du livre : *Ministres et hommes d'État. Prim, par H. Léonardon*, Paris, 1901. — Notes sur le général Prim. — Notes en trois cahiers de personnages espagnols du XVIIᵉ et du XVIIIᵉ siècles.

A. MOREL-FATIO.

VARIÉTÉS

Notes lexicographiques.

J'espère que M. Miguel de Toro y Gisbert ne m'en voudra pas, si, d'une lettre qu'il a bien voulu m'écrire au sujet du compte rendu publié par moi dans le *Bull. hisp.*, 1921, p. 254, j'extrais les passages suivants, qui peuvent intéresser le lecteur[1].

G. C.

... Depuis dix ans que j'ai composé mon *Pequeño Larousse*, j'ai réuni pas mal de matériaux, environ quarante mille fiches de mots ou acceptions nouvelles, j'ai pu compléter ma bibliothèque lexicographique américaine et constituer en grande partie une bibliothèque de dialectologie péninsulaire à laquelle je n'avais pu m'attaquer autrefois.

Aussi me suis-je bientôt aperçu que le divorce hispano-américain, au point de vue vocabulaire, est loin d'être aussi avancé qu'on ne se le figure. Des milliers de mots qui nous semblaient jusqu'ici américains se retrouvent dans nos classiques, dans les dialectes péninsulaires, voire tout simplement dans les ouvrages de certains de nos écrivains, comme Pardo Bazán, Galdós, Pereda, Valdés. Dans mes articles *Reivindicación de americanismos* du *Bulletin de l'Académie espagnole*, n° 33 et suivants, j'en ai signalé quelques centaines, et je pense en réunir quelques autres dans un prochain volume.

En voici quelques-uns au hasard :

MATURRANGA = « *treta, marrullería* », en Colombie, Argentine, Guatemala. Colombie, Venezuela, Cuba, Honduras; se retrouve en Extremadoure avec le sens de « Zorrerías, mañas, trampas » (Cabrera, *Vocabulario*).

TUSA, donne par l'Académie comme synonyme américain de *Pajilla*, ou cigarette enveloppée dans une feuille de papier de maïs, se retrouve dans les *Escenas andaluzas* de Calderón. « Al encender y chupar las colas, *tusas*, puntillas y cigarros » (p. 234, ed. Bna.) « Para encender su menester, quier *tusa*, quier pitillo, quier cigarro, » (Id., 238).

1. Je signalerai à ce propos la publication récente de M. Rodríguez Marín : *Un millar de voces antiguas castizas y bien autorizadas que piden lugar en nuestro léxico* (Madrid, 1920). Deuxième édition en 1922 sous le titre : *Dos mil quinientas voces*, etc.

ALMAIZAR, mexicain d'après l'Académie; colombien et équatorien d'après Cuervo et Tobar, figure dans les dictionnaires de Terreros et de Séjournant. Sbarbi attribue à Cervantes un quatrain où figure le mot.

PICAZO, couleur du cheval en Argentine, figure dans le *Dictionnaire* de Terreros (art. *Caballo*). Cotarelo en donna jadis plusieurs citations de Garcilaso, Jiménez de Enciso, Vélez de Guevara.

CLAVERIA, mexicain d'après l'Académie, est employé dans *La Catedral*, de Blasco Ibáñez, p. 22.

Dans mon lexique andalous, paru récemment dans la *Revue hispanique*[1], vous trouverez quelques milliers de mots qui ne figurent pas dans les dictionnaires, et que j'ai cueillis dans les romans contemporains plus ou moins andalous.

Mais tout ceci ne sont que des grains de sable à côté de ce qui reste à cataloguer.

Et tout cela évidemment modifie peu à peu les définitions du dictionnaire. EMPRESTAR figure bien comme américanisme et comme « disparate » dans la première édition du Larousse, mais dans les suivantes le mot « disparate » a disparu. J'aurais dû supprimer la mention « Amer. » dans la dernière, car, en andalous, EMPRESTAR = « prestar » dans « Me *emprestarás* o me regalarás la otra (mantilla) que tienes de madroños » (Valera, *Juanita*, 79). « Má fási que peí *emprestao* « (R. Marín, *Comparaciones*, 51. « Si me quería *emprestar* para mercar un cochinito » (F. Caballero, *Clemencia*, I, 258). Mais en outre on emploie le mot en léonais (Garrote), en salmantin (Lamano), à Cuenca (Lopez Barrera), etc.

J'ai une autre citation de JIPIDO. « Se prodigan malagueñas entre *jipíos* » (Hernández Mir, *Pedazos de Vida*).

De ENGESTAR. « Tan callado y tan ásperamente *engestado* » (Caballero, *Elia*, 93). « Los diputados de la mayoría se mirlan y *engestan* » (Calderón, *Escenas*, 200). Le mot s'emploie en Equateur (Tobar).

De CARRASPEAR. « La borracha gruñía más y *carraspeaba* » (Galdós, *Misericordia*, 56, ed. Nelson). Pereda l'emploie également dans *Nubes de Estio*. Le mot s'emploie au Chili (Roman).

FERÓSTICO. « ¡ Más *feróstica* era ! » (Caballero, *Gaviota*, 112). Le mot s'emploie en Equateur, Guatémala, Honduras, Salvador, Argentine.

RASANTE doit être le nivellement. « Las casas deben edificarse con estricta sujeción a las alineaciones y *rasantes* de las calles fijadas por los facultativos municipales » (Drio. Segui, artº *Calle*).

Je ne trouve pas tout de suite PEGUETA, mais GACHA est, à San

1. Tome XLIX, nº 116, avec la date d'août 1920.

Ildefonso, le « *Gallinago* scolopacinus » : « Agachadiza, Gallineta ciega », etc., et à La Granja, la « Gallinago gallinula ». (Odon de Buen, *Hist. nat.*, p. 469).

CALIMOSO n'est pas dans l'Académie, mais dans le Segui et probablement ailleurs. Mais l'Acad. donne CALIMA = CALINA ; donc les deux orthographes seraient bonnes.

Les CUADROS DISOLVENTES sont les tableaux fondants, que l'on voyait autrefois dans les lanternes magiques.

DESVAIRSE. « Su rostro *se desvaia* con la impasibilidad de un mueble » (Lugones, *Guerra Gaucha*).

FAYADO est dans Zerolo parce que le mot est déjà dans l'Académie. J'ai dû l'oublier dans le Larousse, car je ne crois pas l'avoir supprimé volontairement. FONCHO serait peut-être le galicien FONJE = « blando, muelle, esponjoso » (Cuveiro). PASTA FLORA est probablement l'italien « pasta frolla ». MAMBI figure à la partie historique du Larousse (*Mambises*). TRASNO = « trasgo o duende » (Cuveiro). CACHUCHA, en galicien, est dans Cuveiro : « cabeza de cerdo muerto ». PEÑA est je crois un « bloc », ou groupe très fermé. J'ai vu souvent ce mot, comme nom d'un cercle ou « casino », j'ai même trouvé l'adjectif « peñasco », dans le sens de peu sociable. « Esa cosa particular que en el cuerpo (de artilleros) llaman *la peña*, tendencia mixta de orgulloso retraimiento y de feroz insociabilidad ». (P. Bazán, *Madre naturaleza*, 84). « Gabriel en el fondo se sentía muy *peñasco* y abominaba de saraos y visitas. » (Id., ibid., 88).

Il est facile qu'il y ait relation entre PITOCHE et PITOJEAR. L'alternance de Ch = J se trouve dans maints mots : « burjaca, burchaca ; gajo, cacho, chiba, jiba ». (Mugica, Dialectes, p. 84). Borao donne : « jocalías = chocalías ».

La confusion entre FACHA y FACHENDA est en effet réelle. On emploie même FACHA pour FACHENDOSO. « Es un *facha* » (Caballero, *Lagrimas*, 179). Forme connue aussi à Santander (Pereda, *Tipos y paisajes*, c. par Huidobro).

Je feuillette le Dictionnaire aragonais de Borao pour trouver les mots aragonais que vous citez de G. García Arista y Rivera.

BESQUE = « liga, materia, viscosa ».

PANIQUESA = « comadreja », belette ; *fig.* « niño o niña de mucha viveza y movilidad ».

JUBO = « yugo ».

Dans Coll y Altabás, *Voces usadas en la Litera*, je trouve :

ESTOZALAR = ESTOZAR = « Caída de cabeza, seguida, casi siempre, de muerte ».

Je ne trouve pas JUADA.

Quant à REPIJOLERO, est-ce un duplicatif de PIJOLERO ? Cette forme me manque, mais il y a PIJOTERO, qui en andalous signifie :

« assommant », ainsi qu'à Murcie et Alava, et signifie « mesquin, avare », au Chili, au Mexique, en Argentine, en Colombie. Nous avons, d'autre part, PICHOLEAR qui veut dire dans le Honduras « jugar apostando poco », au Guatemala, « ganer con trampa en el juego », et au Chili, « jaranear ».

Que de fois j'ai entendu MAJADERANO en andalous. En parlant d'un niais on l'appelle souvent : « Don Simplicio Bobadilla, Majaderano y Cabeza de buey. »

ZAPALASTRONA est évidemment l'académique « Zarrapastron, » avec métathèse et changement d'*r* en *l*.

Que de choses il manque encore au Dictionnaire. Je me réjouis cependant d'avoir un peu contribué à secouer l'Académie de sa torpeur. Déjà on commence à donner aux américanismes une place qu'ils méritaient dans les dictionnaires. Dans son *Dictionnaire*, Alemany en annonce dans le titre 25 000 (en réalité il n'a fait que copier les miens et y ajouter pas mal de mots trop indiens que j'avais laissés). Espasa, qui dans le volume du B ne donnait presque rien comme américanismes, en met beaucoup maintenant. Dans le Ch, il embarque tout ce qu'il trouve dans les lexiques de Garzón, de Gagini, de Román surtout, de Membreño. Et quant à la prochaine édition de l'Académie, elle va contenir une foule d'américanismes et de mots dialectaux. Mais ces additions, d'après ce que j'en ai vu jusqu'ici, ne sont généralement que des extraits de lexiques surtout le Lamano, pas mal de Borao, Coll y Altabas, Garrote, et les lexiques américains dernièrement parus. De mots cherchés dans notre littérature courante, il y a toujours fort peu de chose.

Il y a certainement une cinquantaine de milliers de mots dans le genre de ceux que vous indiquez, rien que dans les romans espagnols modernes.

Le travail est long et aride, mais les résultats que l'on finit par obtenir sont bien intéressants.

UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

La question du latin et l'espagnol.

La Faculté des Lettres de Bordeaux vient de dire son mot au sujet des réformes projetées dans l'enseignement secondaire. La question à l'ordre du jour est celle-ci : « Tous les candidats au baccalauréat doivent-ils faire du latin?[1] » Si la Faculté n'avait tenu compte que des préférences de la grande majorité de ses membres, elle eût été disposée à répondre « oui ». Mais l'opinion de ceux qui pensent qu'il n'est pas indispensable d'avoir fait du latin pour être un homme distingué, et même cultivé, a eu son influence, ainsi que d'autres considérations, dans le vote final. On n'aurait pas créé l'*enseignement moderne*, on n'a pas voulu le tuer. On a été d'accord pour maintenir les sections A, C, D, c'est-à-dire latin-grec, latin-sciences, sciences-langues vivantes. C'est la section B, latin-langues, qui a été sacrifiée.

Il serait curieux de savoir quelle est l'opinion des autres universités. Ce serait d'ailleurs d'un intérêt purement spéculatif, car il est probable que cette opinion pèsera peu dans la balance. Le président de la Chambre de commerce d'une de nos plus importantes cités a déclaré que l'on reconnaissait tout de suite un employé qui a fait du latin... Je ne vois pas ce que pourront répliquer les adversaires du « latin pour tous ».

Mais je ne m'occupe point ici du latin lui-même Si j'ai pensé à consigner ici et à commenter le vote de la Faculté des Lettres de Bordeaux, c'est qu'il semblerait dénoncer une opinion assez peu favorable à la culture littéraire par les langues vivantes. On concède bien cette dernière aux élèves de D, mais ceux-ci ne sont-ils pas considérés comme des secondaires inférieurs? Et si on ne les empêche pas de viser au baccalauréat, c'est de peur de vider les lycées d'une bonne partie de leurs élèves : la Faculté ne pense pas uniquement à ses intérêts, mais aussi à ceux de l'enseignement secondaire officiel.

Ne voulant pas supprimer D, on s'est rabattu sur B, et il le fallait, puisqu'on sentait qu'il fallait sacrifier une des sections. B a payé pour D : heureusement ce n'est pas encore définitif.

1. Tout le monde connaît l'opinion de la Sorbonne, absolument favorable à la non-obligation du latin. Mais l'opinion des Facultés de province est moins notoire, même en province.

Le jour où les langues vivantes seront partout enseignées non seulement pour leur utilité pratique, mais encore pour la culture, ou le supplément de culture qu'elles permettent, il y aura peut-être quelque chose de changé. Quand on fera lire partout aux élèves Shakespeare ou Calderón comme nous lisions Homère ou Euripide, on s'apercevra que la culture moderne n'est pas un leurre.

L'idée de faire du lycée, du collège, les concurrents des Berlitz schools, a détourné jadis l'enseignement secondaire de sa vraie destination.

La plupart des professeurs de langues vivantes de nos établissements sont parfaitement préparés pour faire goûter à leurs élèves les œuvres classiques ou contemporaines des pays qui nous entourent. Qu'on leur donne le mot d'ordre officiellement, et l'on verra les résultats !

La littérature espagnole, sans laquelle la nôtre serait en partie inexplicable, et qui est imprégnée de latinisme, compléterait admirablement l'étude de nos propres auteurs (les deux Corneille, Molière, Lesage, Victor Hugo, etc.) et celle des Latins.

J'irai plus loin. Pour ceux qui ne croient plus aux dieux, pour ceux qui ne tiennent pas à lire l'Énéide ou les Catilinaires, je prétends que la langue et les œuvres de Lope de Vega et de Quevedo seront un heureux succédané. Ils y apprendront nécessairement tout ce qu'il faut savoir de l'antiquité et de la mythologie, ou peu s'en faut. Et qu'on me démontre que les traduire ne constitue pas un exercice assez analogue, comme efforts et comme résultats, à celui de la version latine !

Seulement, bien entendu, il faut, pour cela, que les élèves aient à faire autre chose que d'apprendre du vocabulaire Bon, essentiel, indispensable pour les basses classes; dans les classes supérieures, c'est l'étude, pénétrante et commentée, des classiques du temps des trois Philippe, que nous devons avoir pour programme.

Mais alors, il faut que l'espagnol soit traité avec les mêmes égards que l'anglais ou l'allemand ; qu'on lui accorde le même temps ; qu'on ne croie pas qu'il en faut moitié moins pour lui que pour d'autres idiomes. Sans doute, on y piétine moins sur place au début ; et précisément pour cette raison, on pourra et on doit aller plus loin, et arriver à des résultats (tant pratiques que désintéressés et propres à la culture) au moins aussi appréciables qu'ailleurs. On a trop pris l'habitude de considérer l'espagnol comme une langue secondaire, comme « seconde langue », et malheureusement, on ne voit pas toujours une différence bien essentielle dans la préparation des candidats, qu'ils la présentent comme seconde ou comme première langue.

Telles sont les réflexions que me suggère le vœu émis par la Faculté des Lettres de Bordeaux. Il n'est qu'honnête, pour moi, de dire que,

en ce qui concerne la section B, j'ai voté comme mes collègues, qui ont été à peu près unanimes (décembre 1921).

Depuis, le Conseil supérieur de l'Instruction publique a émis un vœu assez semblable en ce qu'il fait disparaître B, et assez différent en ce qu'il prévoit, pour les élèves de D, la faculté de faire du latin pendant une période dont il reste à déterminer le commencement et la fin.

En somme, B était le représentant, le membre le plus faible de l'enseignement à base de latin. C'est lui qu'on a abandonné aux partisans de l'enseignement moderne, pour calmer leur ardeur. Bien comprise, pourtant, cette section était la vraie section *moderne* d'humanités; je ne dis point : « d'humanités modernes », car en tout cas le mot *humanités*, le mot *humanisme,* ont un sens historique et consacré qu'il est abusif de vouloir moderniser et retourner.

Je regretterais B, mais j'aimerais presque autant une section D où l'on ferait deux ou trois ans de latin, sur le tard, pas comme tout le monde. Je connais des gens à qui cela n'a pas trop mal réussi.

Cette combinaison nouvelle (qui d'ailleurs a fait tant de fois isolément ses preuves) a obtenu l'aveu de la Section bordelaise de l'Association des professeurs de langues vivantes de l'enseignement public.

Elle permettrait aux élèves de l'enseignement primaire, après avoir eu le temps de se distinguer chez l'instituteur, de commencer à treize ou quatorze ans leurs études classiques, pour la direction desquelles il faudrait naturellement une main experte et agile. Cette section, à la fois scientifique et littéraire, nous donnerait peut-être de temps à autre un bon philologue.

Au fond, ce serait un peu, si je ne me trompe, le baccalauréat espagnol, avec une ou deux années de plus d'études.

Ce serait la section, non des paresseux et des retardataires, mais des meilleurs d'entre les primaires, donc assurément d'élèves laborieux et intéressants.

Espérons que ce ne sont pas les raisons de politique générale qui décideront de toute cette question.

G. CIROT.

Programme des concours d'agrégation et de certificat pour l'année 1922 [1].

1re QUESTION : Le mouvement littéraire et la vie sociale en Espagne dans la seconde moitié du XVe siècle.

1. Les *Coplas* de Mingo Revulgo. [*Ant.*, t. III.]
2. Hernando del Pulgar, *Crónica de los Reyes Católicos*, segunda parte (les 15 premiers chapitres [*B. A. E.*, t. LXX].
3. **Amadis de Gaula*. Extraits des livres I et II et ch. 51 et 52 [*B. A. E.*, t. XL], dans le tome LXXII de la *Biblioteca Universal*.
4. *V. Blasco Ibáñez, *La Catedral*, cap. VI.

2e QUESTION : La vie et l'œuvre de Lope de Vega de 1614 à 1635.

1. *La Filomena*, segunda parte (Bibl. de Aut. Esp., t. 38), depuis « Así cantó la dulce Filomena », p. 386, jusqu'à « ... Eternas las cenizas de tu fama », p. 492).
2. **El desdichado por la honra*. [*B. A. E.*, t. XXXVIII.]
3. **La Siega*. [*B. A. E.*, t. LVIII.]
4. *Las bizarrías de Belisa*, acto tercero. [*B. A. E.*, t. XXXIV.]

3e QUESTION : La « génération de 98 » et les tentatives pour le renouvellement de l'Espagne au début du XXe siècle (au point de vue social, universitaire, littéraire, artistique).

1. Joaquín Costa, *Maestros, escuela y patria*, tomo X de la *Bibl. económica*, Madrid, « Biblioteca Costa », 1916, chap. I, IV, V, VII, IX, XI § 1, XII § 1, 4, 5 et 6.
2. Francisco Giner de los Ríos, *La Universidad española (Obras completas*, t. II, le ch. intitulé « Sobre la reorganización de los estudios de la Facultad »).
3. *Miguel de Unamuno y Angel Ganivet, *El porvenir de España* (Bibl. Renacimiento, 1912).
4. *Azorín, *Castilla*.
5. *Antonio Machado, *Soledades, galerías y otros poemas*.

AUTEURS SUPPLÉMENTAIRES :

1. Archipreste de Hita, *El libro de buen amor* (Ed. de « La Lectura », Madrid, 1913, *coplas* 44-70 et 388-422).
2. **Don Quijote*, Primera parte, cap. 18 y 26.
3. *Ramón de la Cruz, *La Petra y la Juana*. [Bib. univ., t. XXXI.]

AUTEUR LATIN : Ciceron, Lælius, XIII-XXIV.

1. *Journal Officiel*, 11 juillet 1921. — Les astérisques marquent les textes qui constituent le programme du certificat. Nous ajoutons entre [ ] l'indication des tomes de l'*Antología de poetas lír. (Ant.)* et de la Bibl. Rivadeneyra (*B. A. E.*) qui contiennent certains des textes.

BIBLIOGRAPHIE

D. **José A. Sánchez Pérez.** *Biografías de matemáticos árabes que florecieron en España.* Madrid, imprenta de Estanislao Maestre, 163 p. in-4°.

La part importante qu'occupent les Arabes d'Espagne dans l'histoire des mathématiques est généralement admise. Mais elle n'a pas été encore jusqu'ici l'objet d'une étude d'ensemble, faute de laquelle elle a été parfois contestée par des mathématiciens, d'ailleurs remarquables, comme Echegaray par exemple. C'est pour aider à combler cette lacune que M. José A. Sánchez Pérez a réuni 191 notices biographiques de mathématiciens nés ou ayant vécu en Espagne pendant la domination arabe. Pour chaque notice il a consulté les sources nécessaires : quelques-unes, comme Hammer ou Feller, auraient pu être négligées sans inconvénient. Il y aurait peu de chose à ajouter : ainsi pour El 'Alam, n° 189, l'article de l'*Encyclopédie de l'Islam* (t. I, p. 252, Leiden, 1913, in-4°), de même pour Arib (voir t. I, p. 438) ; pour Ibn Rochd (Averroès), Renan, *Averroès et l'Averroïsme* (Paris, 1867, in-8°) et l'étude de L. Gauthier, la *Théorie d'Ibn Rochd* (Paris, 1909, in-8°); pour Moïse Maimonide, l'article de Franck dans ses *Études Orientales* (Paris, 1861, in-8°, p. 317-360). Certains catalogues de mss. arabes, comme ceux du Qaire, de Paris, de Berlin, de Londres, de Gotha, de Vienne, auraient pu fournir à l'auteur quelques additions. Mais en somme, ce livre est une excellente contribution à l'histoire des sciences chez les Arabes.

René BASSET.

Takmila-t-essila, d'**Ibn El-Abbar,** texte arabe d'après un manuscrit de Fès, tome I, publié par **Alfred Bel et Ben Cheneb** (Imprimerie orientale Fontana frères, Alger, 1920).

Codera publia à Madrid, en 1887-1889, un important dictionnaire biographique des savants musulmans d'Espagne, intitulé *Takmila-t-essila,* d'après un manuscrit de l'Escurial. Mais cette publication était incomplète ; il y manquait les noms des savants commençan par les quatre premières lettres de l'alphabet arabe, et même par la cinquième (en partie). Au cours de son séjour à Fès (1914-1916),

M. Alfred Bel, directeur de la Médersa de Tlemcen, s'appliqua à rechercher dans la capitale marocaine le complément qui faisait défaut dans l'ouvrage de l'Escurial. Il réussit pleinement et trouva dans la riche bibliothèque du Chérif Si Abd El Haï El Kittani un manuscrit assez complet de la *Takmila-t-essila* d'Ibn El-Abbar. Depuis, M. Alfred Bel a publié, en collaboration avec M. Ben Cheneb, professeur à la Médersa d'Alger, la fin de la préface d'Ibn El-Abbar et les noms des savants musulmans d'Espagne qui manquaient dans l'ouvrage de Codera. Le texte arabe seul est imprimé. Nous espérons que sa traduction en français ne tardera pas à paraître.

Quoique incomplète — on n'en possède que la fin — la préface d'Ibn El-Abbar donne des renseignements précieux :

1° La date (631 H.-1233 J.-C.), à laquelle l'auteur entreprit la rédaction de son ouvrage, avec les causes qui l'y poussèrent ;

2° Des allusions aux événements historiques qui se produisirent à l'époque d'Ibn El-Abbar, et au désarroi de la politique musulmane en Espagne en 646 H (1249 J.-C.). On sait que le 23 novembre 1248 Séville dut, après un siège de dix-sept mois, traiter avec le roi de Castille ;

3° Le but que s'était proposé l'auteur : faire une œuvre analogue à celles qu'avaient entreprises avant lui Ibn Bachkowal et Ibn El-Faradi, mais en complétant leurs travaux et en cherchant à faire mieux qu'eux ;

4° L'indication des sources et références aux auteurs et aux ouvrages auprès desquels il s'était documenté.

Ces renseignements éclairent d'un jour nouveau le texte de la *Takmila-t-essila* et l'histoire de l'Espagne à la fin de la domination almohade. A leur suite sont mentionnés les noms de 652 savants musulmans, classés suivant l'ordre alphabétique des cinq premières lettres de l'alphabet arabe.

Prosper RICARD.

Louis Brunot. *La Mer dans les traditions et les industries indigènes à Rabat et Salé.* Paris, éd. Leroux, 1921 ; 1 vol. in-8°, xiv-358 pages, 46 gravures et 4 cartes hors texte. — *Notes lexicologiques sur le vocabulaire maritime de Rabat et Salé.* Paris, éd. Leroux, 1920 ; 1 vol. in-8°, xvi-151 pages.

L'auteur, chargé de l'inspection de l'enseignement indigène au Maroc, est en même temps professeur à Rabat. Il enseigne l'arabe dialectal à l'École supérieure qui, récemment créée et organisée par le Résident général, a déjà pris un grand développement et rend tous les jours d'inappréciables services à la France ainsi qu'au Protectorat

lui-même. Le maréchal Lyautey, en effet, n'est pas seulement le glorieux soldat doublé de l'incomparable organisateur que l'on connaît : il est encore, comme tous les grands coloniaux français, l'ami et le protecteur de ceux qui étudient, le promoteur d'un vaste mouvement scientifique sur tout le territoire marocain. Aussi, nous assistons déjà à l'éclosion d'une activité intellectuelle dont le savant ouvrage de M. Brunot nous apporte les prémices.

M. Brunot étudie la civilisation maritime de Rabat et Salé, et la décrit depuis les époques les plus reculées jusqu'à l'occupation française. Le sujet, on le voit, est neuf, original et opportun. De nombreuses anecdotes et de judicieuses remarques augmentent l'intérêt du travail et le rendent encore plus attrayant.

Tout est à lire dans l'ouvrage de M. Brunot : un résumé ne pourrait qu'en affaiblir la valeur. L'idée générale qui s'en dégage est la suivante : l'indigène n'a jamais été bon marin ; il l'est encore moins aujourd'hui. Il « ignore à peu près tout de la mer », qu'il craint pardessus tout, et qu'il regarde comme un être supérieur à l'homme, comme un génie plutôt malfaisant ; il cherche à l'apaiser au moyen des sacrifices ou à la dominer à l'aide de ces formules magiques dont le Maroc est si riche.

Piètre navigateur, l'habitant de Rabat et Salé est en revanche superstitieux, paresseux et fataliste ; il n'ose pas se confier aux flots de la mer et reste confiné dans l'Oued Bou Regreg, où il se livre paisiblement à la pêche des aloses. Les industries maritimes sont toutes importées par des étrangers : Phéniciens, Romains, Espagnols, etc. Les corsaires eux-mêmes, qui désolaient au XVII[e] siècle toute la côte maghrebine, étaient également des étrangers : Maures chassés d'Espagne ou renégats européens implantés dans le pays. Le vocabulaire maritime est généralement espagnol (sur 753 mots maritimes cités par l'auteur, 217 sont d'origine espagnole) et n'a rien d'indigène ; les termes d'origine arabe sont à signification générale et nullement techniques. On constate sur cette question, comme sur plusieurs autres, une différence capitale entre l'indigène marocain et l'Arabe de Syrie ou d'Égypte, qui est réputé pour sa hardiesse et son habileté sur la mer.

La partie consacrée à Rabat et Salé est particulièrement intéressante. M. Brunot fait l'historique de la fondation de Rabat et Salé, et décrit avec force détails les relations souvent hostiles que les deux villes ont entretenues durant toute leur existence. Il donne ensuite de la côte, du port et du fleuve Bou Regreg une description complète et facile à suivre grâce aux plans et cartes qui accompagnent l'ouvrage.

A remarquer, p. 47 : même croyance au Liban et en Syrie, où l'on est convaincu que l'apparition d'une étoile filante « *nejmet bou daneb* »

est l'indice certain de la mort de quelqu'un. — P. 49 : Sur toute la côte syrienne il est encore d'usage, chez les chrétiens et les musulmans, de se baigner de préférence le jour de la Saint-Jean. — P. 173 : *h'ût* désigne au Liban « un gros poisson, une baleine », et jamais un poisson en général. — P. 183 : *denfîl* « dauphin », est sur la côte libanaise *dalfîn*, comme le néo-classique *dulfînu*^{n}.

On pourrait peut-être regretter que M. Brunot n'ait pas apporté tous les soins désirables à la correction des épreuves : on rencontre un certain nombre d'erreurs typographiques, principalement dans la transcription des mots arabes. On relève également des longueurs inutiles et des interprétations douteuses : p. ex., p. 46, *sekhfat* « s'éclipsa », usité dans d'autres parlers arabes modernes, n'a rien, à notre avis, à faire avec la racine *khafâ* « il cacha », mais c'est une métathèse du classique *khasafa* « s'éclipser ».

Somme toute, l'étude de M. Brunot sera partout favorablement accueillie. Personnellement, nous l'avons lue avec profit. Nous en félicitons l'auteur et nous souhaitons qu'il nous donne prochainement sur le Maroc d'autres travaux aussi intéressants.

M. Brunot a eu l'excellente idée de grouper par ordre alphabétique et d'étudier à part les termes maritimes de Rabat et Salé. Cette monographie est fort utile : elle éclaire et complète avec bonheur son travail : *Traditions et Industries de la mer*, nous donne des renseignements précieux sur l'état actuel des parlers citadins de la côte, et nous fournit une foule de nouveaux faits ou vocabulaires nautiques appartenant au fond arabe ou empruntés à des langues étrangères, à l'espagnol en particulier. L'auteur s'applique à étudier méthodiquement aux points de vue étymologique et sémantique tous les vocables qui se rapportent à la vie maritime ; il le fait cependant avec prudence, pour ne pas tomber dans les mêmes erreurs que ses devanciers en étymologie. Il se propose, en outre, de sauver de l'oubli, au Maroc, le langage des marins qui a déjà disparu en Algérie. Il est, en effet, très urgent de consigner par écrit, au Maroc comme ailleurs, tous les parlers de l'arabe moderne qui, par leur contact quotidien avec la civilisation et les langues européennes, s'altèrent nécessairement tous les jours et finiront, à une époque plus ou moins éloignée, par disparaître complètement comme parlers individuels. Nous avons eu l'occasion, l'été dernier, de constater par nous-même qu'une évolution dens ce sens se fait actuellement dans les villes syriennes de la côte, particulièrement à Beyrouth, où nous avons pu à grand'peine comprendre les habitants, tellement leur langage est chargé de mots étrangers ou de vocables récemment empruntés à la langue classique.

Nous félicitons à nouveau M. Brunot de ses *Notes lexicologiques* qui sont réellement intéressantes. Nous espérons qu'il poursuivra des recherches du même genre en nous donnant un jour une étude spé-

ciale sur tous les emprunts — et ils sont certainement nombreux dans tous les ordres de la vie sociale — faits par les parlers arabes du Maroc aux langues européennes et au berbère. M. Brunot peut le faire et rendrait, en le faisant, grand service à la science.

MICHEL FEGHALI.

Jane Dieulafoy, *Isabelle la Grande, reine de Castille (1451-1504).* Paris, Hachette [1921]; 1 vol. in-8° de IX-486 pages, avec 38 gravures hors texte.

Dans la dernière partie de sa vie, Mme Dieulafoy s'était éprise de l'Espagne : sensible aux contrastes pittoresques de ce pays, elle se plaisait à y relever, avec Marcel Dieulafoy, les apports divers et plus ou moins apparents des civilisations orientales ; comme M. E. Pottier l'a indiqué dans une notice biographique imprimée en tête du volume, la naturelle vaillance qui resta jusqu'à la fin le trait dominant de son caractère devait la porter de prime abord à chérir la patrie du Cid. On ne s'étonnera pas qu'elle ait éprouvé pour la personne d'Isabelle Ire une sympathie de même origine. Il lui a semblé qu'il y avait quelque injustice à confondre tous les actes du double règne et à les attribuer conjointement aux Rois catholiques, comme on le fait d'ordinaire suivant l'exemple donné par Isabelle elle-même. Si Ferdinand, célèbre pour son machiavélisme, n'a point manqué de vertus militaires et chevaleresques, la souveraine lui est supérieure par les qualités morales, par l'élévation de l'esprit, et par un mérite plus singulier en une femme, l'énergie inébranlable et l'inlassable persévérance.

De ce point de vue le titre choisi se justifie amplement ; il n'en était pas moins malaisé de mettre en œuvre le dessein qu'il annonce, dans un livre qui est, en fait, une histoire générale de l'Espagne durant la vie d'Isabelle. Mme Dieulafoy n'a pu se dispenser de consacrer aux Guerres d'Italie deux chapitres où la reine n'apparaît point. Elle figure partout ailleurs en bonne lumière, qu'il s'agisse des luttes dynastiques, de la politique des mariages princiers, ou des voyages de Colomb ; elle prépare et dirige la Guerre de Grenade, dont Mme Dieulafoy a narré les nombreuses péripéties d'un style alerte ; et sa responsabilité dans les mesures prises contre les *conversos*, les Juifs et les Mores, est à peine atténuée par l'intervention de ses directeurs spirituels. D'abondantes citations, empruntées pour la plupart aux chroniqueurs contemporains, donnent l'impression directe de ses faits et gestes. C'est peut-être parce qu'elle les jugeait moins vivantes, que Mme Dieulafoy a rapidement passé sur certaines réformes intérieures, telles que la réorganisation du Conseil royal, et qu'elle a laissé dans l'ombre les vues de conquête africaine, pourtant significatives, dont

Isabelle fut obligée d'ajourner la réalisation, mais qu'elle légua expressément à ses successeurs.

En ce qui concerne l'épanouissement de la culture intellectuelle et des arts, son règne est un des plus brillants que compte l'Espagne. Elle a manifesté d'une façon très personnelle l'intérêt qu'elle portait à l'humanisme. Sans doute prit-elle du goût, vers la fin de sa vie, pour les ornements de l'art italien : son maître-d'œuvres, *Enrique de Egas*, les introduisit le premier dans l'architecture de la Castille; il est vrai que ces innovations apparaissent sur des monuments qui n'ont été achevés qu'après la mort de la reine; mais elle a pu les connaître et les approuver, au moins à l'état de projet. En tout cas, ses préférences notoires se sont partagées entre l'art flamand et l'art musulman : il est remarquable que la combinaison d'éléments si divers ait précisément donné naissance à un style original et fécond, dont relèvent aussi bien les créations de *Juan Guas* et de *Gil de Siloe*, que celles de *Enrique de Egas;* la définition du *platéresque*, que Mme Dieulafoy a puisée dans un livre de son mari [1], s'applique en réalité à ce style, que Émile Bertaux a magistralement analysé, et pour lequel il a proposé le nom très heureux de « style Isabelle ».

On saura gré aux éditeurs d'avoir intercalé dans le texte des illustrations qui s'y rapportent plus ou moins directement, mais qui sont en général bien choisies et bien tirées; on ne peut malheureusement louer autant la correction typographique : il eût été facile d'éviter, dans la lettre même des planches, de malencontreuses coquilles, « Cavadonja », « Hôpital de la Lotina », et une indication topographique vraiment trop sommaire : « *Ségovie :* château de *Coca* ». Faut-il ajouter que, dans un ouvrage de ce genre, quelques notes discrètes au bas des pages rendraient plus de service au lecteur et paraîtraient moins pédantes qu'une bibliographie touffue?

R. VALLOIS.

El descubrimiento del Estrecho de Magallanes, en conmemoración del IV centenario — por el Rvdo. **P. Pablo Pastells,** de la Compañía de Jesús — con la colaboración del Rvdo. P. Constantino Bayle. Madrid, 1920, 2 vol., 453 et 411 p.

Les deux gros volumes que nous donne le P. Pastells et dont nous devons la publication à la *Biblioteca de Historia Hispano-Americana*, représentent un travail considérable, et c'est, sans aucun doute, la contribution la plus intéressante et la plus utile qu'on ait apportée jusqu'ici à l'histoire du détroit au XVIe siècle. Car il ne faut pas se laisser tromper par le titre; le P. P. ne s'est pas borné au voyage de

1. Marcel Dieulafoy, *Espagne et Portugal*, p. 224-225.

Magellan; il a étudié aussi, comme on va le voir, toutes les expéditions analogues qui ont eu lieu au XVIe siècle, depuis celle de Loaysa jusqu'à celle de Sarmiento.

Le premier volume est consacré à Magellan, et à Loaysa, Alcazaba, Camargo et Ladrillero. Il débute par une courte introduction, où le P. P. passe en revue les principales découvertes antérieures à celle de Magellan et ayant quelque rapport avec elle, en particulier la découverte de Colomb et celle de Vasco Núñez de Balboa, et les diverses tentatives qui furent faites pour trouver un passage de la mer du Nord à la mer du Sud.

La biographie de Magellan et le récit de son voyage, qui viennent ensuite, paraissent en général exacts. Le P. P. a été très succinct sur la période « portugaise » de la vie de Magellan; on ne saurait l'en blâmer: il n'écrivait pas une biographie du découvreur, mais bien une histoire de la découverte, et, d'ailleurs, cette période est la plus obscure de la vie de Magellan. Je ferai cependant au P. P. une petite chicane, insignifiante. Adoptant l'opinion d'Argensola, il nous dit (p. 33) que Magellan est né à Porto. Il aurait peut-être pu indiquer que la question est controversée; la plupart des auteurs pensent qu'il est né à Sabrosa, dans la province de Traz-os-Montes; c'est le cas, notamment, d'Arana (*Vida e Viagens de Fernão de Magalhães*, trad. portugaise de Villas Boas, Lisbonne, 1881, p. 11) et de son traducteur (*ibid.*, p. 145-146), de Ruge (*Historia da Epoca dos Descobrimentos*, trad portugaise de M. de Oliveira Ramos, Lisbonne, s. d., p. 410) et de Carlo Errera (*L'epoca delle grandi scoperte geografiche*, Milan, 1910, p. 348); c'est à cette opinion aussi que semblent incliner Oliveira Martins (*Portugal nos mares*, 2e éd., Lisbonne, 1902, p. 148) et M. de Oliveira Ramos (*op. cit.*, p. 410, n. 1). Mais, en somme, la question ne présente qu'un intérêt tout à fait secondaire.

Le P. P. a raconté au contraire d'une façon plus détaillée le séjour et les démarches de Magellan en Espagne. Je regrette seulement qu'il n'ait pas examiné de plus près les motifs qui poussèrent le grand navigateur à abandonner le service du roi de Portugal et qui ne sont pas encore bien éclaircis. Je regrette aussi qu'il ne nous dise pas les raisons qui lui ont fait adopter, pour le départ de Sanlúcar, la date de Pigafetta (20 septembre), laquelle n'est pas acceptée par tous les critiques. Ce petit problème est lui aussi, à parler franc, d'importance médiocre; et le premier volume du P. P. n'en reste pas moins d'une incontestable valeur. L'auteur connaît admirablement les Archives des Indes et ce qui donne un prix inestimable à son travail, c'est la publication, soit dans le cours de l'ouvrage, soit en appendice, d'une foule de documents, les uns déjà publiés, les autres inédits. Il faut signaler d'une façon spéciale le document nº 1 (p. 205, Memorial que dejó Magallanes al Rey en prueba de que las Molucas pertenecían a

España), le document nº 2 (p. 207. Lista de la gente que fué en la Armada de Magallanes, etc.), le document nº 6 (p. 242, Información hecha ante el Alcalde de Valladolid, Díaz de Leguizamo, sobre varias ocurrencías de la Armada de Magallanes durante el viaje), les deux relations du voyage d'Alcazaba (doc. 9 et 10, p. 262 et p. 274), le document nº 11 (p. 287, Asiento original que Su Magestad la Reina mandó tomar con Simón de Alcazaba sobre las tierras que ha de descubrir y poblar), la relation du voyage de Loaysa par Urdaneta (nº 13, p. 291), enfin les deux relations de l'expédition de Ladrillero (nº 14, p. 303, et nº 15, p. 338).

Le second volume, consacré à la malheureuse tentative de colonisation dirigée par Pedro Sarmiento de Gamboa — ce qui nous mène aux dernières années du XVIe siècle — ne contient à peu près que des documents. L'étude intitulée « Expedición de Pedro Sarmiento de Gamboa » (p. 9 sq.) n'est guère en effet qu'un long extrait de la relation de Sarmiento lui-même. Elle est suivie d'un grand nombre de documents inédits des Archives des Indes.

La liste des « obras de consulta » qui clôt ce second volume est un peu bien courte. Que le P. P. n'ait signalé ni le petit volume de Latino Coelho sur Magellan, déclamatoire et de valeur historique médiocre, fondé presque uniquement sur les indications toujours suspectes de Gaspar Correia, ni le recueil *Alguns documentos do Archivo Nacional da Torre do Tombo*, qui ne lui aurait rien appris qu'il n'eût déjà trouvé dans les Archives des Indes, il n'y a pas grand dommage. Mais on est étonné qu'il ait passé sous silence et le chapitre de Damião de Goes relatif à Magellan (*Chronica do Serenissimo Senhor Rei D. Emmanuel*, 4e partie, ch. XXXVII), et le travail d'Arana, dont la traduction portugaise, avec les notes de Villas Boas, lui aurait rendu de réels services, et le bel article d'Oliveira Martins dans *Portugal nos mares*, et les travaux de M. Antonio Baião, et bien d'autres écrits encore, contemporains ou postérieurs, qu'il serait trop long d'énumérer ici. Il aurait été facile au P. P., en se reportant à Arana, à Oliveira Martins, à l'adaptation portugaise de Ruge et à la petite bibliographie de Consiglieri Pedroso, de compléter utilement sa documentation.

Malgré tout, on ne pourra plus écrire désormais sur Magellan sans consulter l'ouvrage du P. P. Je n'en saurais faire de meilleur éloge.

ROBERT RICARD.

Historia da musica, por **B. V. Moreira de Sa**, t. I, Porto, 1920, casa Moreira de Sá, 453 pages.

M. Moreira de Sá, dans ce premier volume, embrasse l'histoire de la musique depuis les origines de l'humanité jusqu'au XVIe siècle. Il s'adresse aux professionnels. Pour le suivre dans certaines discus-

sions sur le chant grégorien ou les modes grecs, il faudrait une solide préparation technique. Mais il dépasse le cadre qu'il s'était lui-même tracé : il envisage l'art dans ses rapports avec l'anthropologie, la mythologie comparée, le folklore, l'évolution des idées morales, politiques et religieuses. En tant que synthèse des civilisations disparues, son livre atteint le grand public. Les chapitres concernant les Juifs, les Chinois et les Hindous ont l'attrait de la nouveauté. Une bonne partie de l'ouvrage, et c'est la seule que nous retiendrons, intéresse la Péninsule. M. Moreira de Sá retrace l'histoire de la musique chrétienne en Orient et en Occident, réserve une place au rite mozarabe, énumère les instruments dont se servaient les Maures, parle incidemment d'une action possible des musulmans sur les rythmes populaires, montre enfin comment l'influence de l'école franco-belge s'est exercée en Espagne, directement par Gérard de Turnhout et Nicolas Gombert, qui vécurent à Madrid, indirectement par l'intermédiaire des Italiens. Enfin il passe en revue les compositeurs espagnols du XVIe siècle : Cristobal de Morales, Francisco Guerrero, Fernando de las Infantas, Francisco Soto, Mateo Flecha, Pedro Alberto Vila, Juan Brudriu, Juan Ginez Perez, Juan Bautista Comes, etc. La comparaison qu'il établit entre Victoria et Palestrina est des plus suggestives. Les renseignements qu'il nous fournit sur les *villancicos* et les *cantarcillos* complètent et modifient ce qu'on savait des origines du théâtre. Nous constatons en effet que l'une des sources du comique de Gil Vicente, le mélange des langues et l'imitation de l'accent étranger, dérive de la tradition populaire qui utilisait déjà, pour un effet analogue, les mots arabes, le dialecte galicien et le latin macaronique. Au point de vue portugais, l'ouvrage de M. Moreira de Sá soulève un certain nombre de questions importantes. Quelles furent au juste, dans la société ecclésiastique et aristocratique qui se groupait autour du pèlerinage de Saint-Jacques, les rapports entre le plain-chant et les mélodies profanes, empruntées à la tradition celtique, aux trouvères et aux troubadours? Quelles traces peut-on découvrir à Lisbonne des *folias* mauresques, regardées au XVe siècle comme un élément indispensable de toutes les fêtes? Dans quelle mesure Jean II, D. Manuel et Jean III ont-ils contribué aux progrès de l'art? Autant de problèmes qui ne rentraient pas nécessairement dans un ouvrage d'ensemble et sur lesquels l'auteur reviendra, à propos de la bibliothèque de Jean IV, lorsqu'il abordera l'étude spéciale de la musique portugaise.

G. LE GENTIL.

8 février 1922.

Vol. XXIV. Avril-Juin 1922 Nº 2

DON LUIS DE AVILA,

SU "COMENTARIO" Y LOS ITALIANOS

a D. Narciso Alonso Cortés

« ¿ Qué joven tuvo como vos ilustre la virtud del alma y la belleza del cuerpo ? En verdad la naturaleza alcanza el colmo de su poder cuando forma una perfección cual se ve en la delicada y valerosa persona vuestra »[1]. Así escribía Pedro Aretino en una carta de Venecia de 20 agosto de 1537, a D. Luis de Avila, que vivía en la Corte imperial, estimadísimo de Carlos V; más tarde, en una carta de febrero de 1546, afirmaba que de él « podía decirse que donde no *estaba* el de Avila no *estaría* Carlos »[2]; en otras cartas le dedica otros más altos elogios, los cuales, concedida la debida parte a la adulación y a la gratitud que le debía, no parecerán excesivos ni exagerados cuando se considere que otros muchos poetas españoles e italianos se inclinaron reverentes ante el cortesano español, el cual descuella de sus coetáneos solícita y singularmente. Pertenecía a aquel grupo de cultos patricios del siglo XVI para quienes a la vez se abrían los caminos de las letras y de la Corte; que igualmente manejaban la pluma que la espada — « tomando, ora la espada, ora la pluma » — ; escribían libros y gobernaban provincias; historiadores y soldados, poetas y políticos, a quienes la cultura clásica daba entrada a ser confidentes y ministros de los emperadores y los reyes. Ejemplo característico D. Diego Hurtado de Mendoza; mas no muy lejos de él debe ponerse a D. Luis de Avila, también hombre

1. P. Aretino, *Il primo Libro delle Lettere, a cura di* F. Nicolini. Bari, 1913, p. 208.
2. *Il terzo Libro delle Lettere,* etc. In Parigi, appresso Matteo il Maestro, 1609, p. 354. v.

de letras alabado y admirado por sus contemporáneos; también en él se compenetra el hombre político y el escritor, y en uno y otro aspecto es notable. Caballero en el sentido más alto de la palabra, hombre de armas y de letras, pocas figuras del siglo XVI, nos atraen más que la suya, y nos sorprende que haya caído en completo olvido. Mas en lo sucesivo, esperamos que no ha de ser así; las páginas que le dedicará un insigne maestro, Alfred Morel-Fatio, en su *Historiographie de Charles Quint*[1], vendrán a conferirle la importancia que merece entre los historiadores del siglo XVI, y confiamos en que bien pronto algún estudioso se ocupará de trazar con mano segura su retrato, escribiendo la biografía, que se desenvuelve durante el período más glorioso del reinado de Carlos V. Al benemérito que se emplee en tal trabajo, deseamos ofrecer un ramillete de noticias y apuntes que nos fué dado recoger, especialmente de sus relaciones con poetas y escritores italianos y la amable acogida con que fué recibido en Italia su *Comentario de la guerra de Alemania,* cuando vió la luz por primera vez.

* * *

Las noticias biográficas más extensas que existen sobre Avila, más bien las únicas agrupadas que le hacen referencia, son las que se leen en la *Bibliotheca hispana nova* de Antonio[2], a las cuales pueden añadirse no pocas, recogiéndolas aquí y allá. Hijo del conde de Risco y hermano del marqués de las Navas, no se ha determinado aún dónde y cuándo nació, si bien Nicolás Antonio sospecha que vió la luz en Plasencia, basándose en un verso de una epístola de Juan Verzosa *(Coelo ubi te placido nitidoque Placentia fuit*[3]*)*. Por su mujer, doña María de Zúñiga, hija de Fadrique de Zúñiga y Sotomayor, tuvo

1. A. Morel-Fatio, *Historiographie de Charles-Quint. Première partie.* Paris, 1913 (in *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, fasc. CCIIe.)

2. N. Antonii *Bibliotheca hispana nova.* Romae, 1762, vol. II, p. 16. Véase también Joannis Burchardi et Friderici Ottonis Menkeniorum..... *Bibliotheca virorum militia æque ac scriptis illustrium.* Lipsiæ, 1774, p. 67-8.

3. Joannis Verzosae Caesaraugustani *Epistolarum libri IIII.* Panhormi, 1575, liber primus, p. 2.

el título de segundo marqués de Mirabel y otros. Gran dignatario de la Corte, nombrado Comendador de Alcántara, acompañó a Carlos V en aquella famosa campaña de 1546 y 1547 contra los luteranos de Alemania, de la cual fué después cuidadoso y elegante narrador; pero antes se había distinguido en Viena durante la guerra contra los Turcos, después en Túnez, Provenza y Cambrai, como lo testifica él mismo, en este pasaje del *Comentario,* donde elogia la infantería que su Majestad tenía en Flandes: «... la infantería no la he visto tal a mi parecer, porque yo ví los alemanes que su Majestad llevó a Viena cuando fué contra el turco, y estos que agora llevaba eran mejores, y ví los españoles que allí iban entonces, y estos eran mejores: y ansimismo los italianos, y esta era más hermosa banda. También ví los alemanes, españoles e italianos que su májestad llevó a Túnez, y los que después llevó cuando tomó a Guéldes, y hizo retirar al rey de Francia con su campo de Cambrasi; mas no me parece que ninguna de las bandas de aquellas tres naciones se igualase con estas de agora, por buenas que eran»[1]. A estos mismos hechos de armas y a otros más alude Verzosa en la epístola que le dirige *(Ad Ludovicum Avilam)* y a la que más arriba nos referimos: «¿Qué es, oh Avila, de Solimán, del territorio húngaro y de Ariadeno Barbarroja, arrojado de Túnez, y de las riberas libradas de los Númidas? ¿Qué es de Dura? ¿Qué del Marne traspuesto por vuestro ímpetu? ¿Qué del Sajón y el Asiático domados? ¿No tuviste en más estima Carlos de Hesperia, y de los dominios, sean maternos o paternos, sea que con terribles máquinas abatiese los muros, sea que molestara al enemigo?»[2]. Tomó parte Avila en embajadas de gran importancia política, y muy a menudo en aquellas fastuosas comi-

1. L. de Avila y Zuñiga, *Comentario de la guerra de Alemania*, en la *Bibl. de Aut. Españ.*, t. XXI, p. 415.

2. Op. cit., p. 2:

Avila, Pannonico quid atrox Solymanus ab agro?
Quid Tunete Ariadenus depulsus: et orae
Purgatae Numidûm? quid Dura? quid impetu uestro
Matrona tranatus? quid Saxo, Hessusque reducti?
Non fuit Hesperia pluris tibi, Carolus: et re
Materna pariterque paterna: sive tremendis
Moenia tormentis quateret: sive angeret hostem?

siones en que tanto se complacía el siglo XVI. Acompañó en 1529, con los más insignes personajes de la historia castellana, a Carlos V, cuando éste fué de Barcelona a Génova en la capitana de Andrea Doria. En aquella ocasión se distinguió porque, desencadenada una tempestad, se salvó con su compañía de infantes « con ganancia de mucha grandeza », por la cual se solía repetir — dice un contemporáneo — que « como don Raimundo de Cardona en el correr cañas, don Ciarles en las justas, Bosu en un torneo a caballo », así adquirió celebridad « don Luis en una tempestad y fortuna » [1]. En Génova, en 1535, consultó a Doria, a nombre del César, sobre la empresa de Túnez [2]; en 1538 fué enviado a Paulo III para informarle del secreto acuerdo entre Carlos V y el rey de Francia para oponerse a las crecientes fuerzas de los Turcos que se habían señoreado de Buda y de gran parte de la Hungría y avanzaban con fuerzas poderosas : acuerdo por el cual se había convenido que el César pasara por Francia sin gente de armas para recaer en Flandes [3]. En 1548 figuraba en la espléndida comitiva de los que acompañaron a Felipe en Flandes y al cual, después de una breve estancia en Génova, atraversando la famosa llanura donde se había dado la batalla de Pavía, indicó el sitio donde Francisco I se detuvo y fué hecho prisionero. Verzosa, en la citada epístola *Ad Ludovicum Avilam,* escrita precisamente con ocasión de dicho viaje del príncipe Felipe, escribía : « Y tú surcas las ondas ligurias con un gran Príncipe, y las huellas que imprimió el padre muestras al hijo » [4]. Asistió a las famosas fiestas de Bins que la reina de Hungría ofreció a Carlos V y a su hijo Felipe el año 1549, y tomó parte en las justas, torneos y representaciones caballerescas que allí se siguieron y que describe minu-

1. Filonico Alicarnasseo, *Vite di undici personaggi illustri del secolo XVI (Vita d'Isabella d'Arogona duchessa di Milano),* ms. de la Bibl. Nacional de Nápoles, X. B. 67, c. 60 r.

2. Jacopo Bonfadio, *Annali delle cose de' Genovesi dall' anno MDXXVIII sino all' anno MDL.* Capolago, 1836, p. 84.

3. G. B. Adriani, *Istoria de' suoi tempi.* In Venetia, ad istantia de' Giunti di Firenze, 1587, lib. II, p. 113.

4. Ob. cit., lib. cit., pag. cit. Con motivo de este viaje Verzosa dirigió una epístola *Ad Principem Hispaniarum Philippum Secundum,* lib. cit., p. 1.

ciosamente Juan Calvete de Estrella[1]. En 1550 fué enviado a Roma a prestar homenaje, en nombre de Carlos V, al nuevo pontífice Julio III[2]. « Gran testimonio — le escribía el Aretino en marzo de 1550 — de la religión de Carlos V y del mérito de Julio III y la alegría que la promoción de este último produce en el ánimo de aquél; mas qué grandísima muestra de segura amistad y concordia, es el haber ido el comendador de Alcántara y besar en su nombre los sagrados pies del Pontífice santo »[3]. Más tarde, cuando el emperador, firmada la paz con Mauricio, juntó todos sus ejércitos contra Enrique II de Francia y se encaminó hacia Metz (1552), la caballería ligera que estaba bajo el mando de Hernando de Acuña, pasó al de D. Luis[4]. « Es sin embargo verdad — le escribía el Aretino en septiembre de 1552 — que, después de quedar el César complacido de vuestra lealtad y de vuestro saber, quiso aún complacerse con vuestra valentía y vuestra prudencia. Por lo cual el señor os ha elegido general de sus caballos ligeros, de que se debe felicitar el Quinto Carlos, bien que de esto se feliciten todos aquellos que, como yo, os reconocen digno de tal grado y aun mayor, porque no menos le satisfaréis con las armas en el campo que le habeis satisfecho en el servicio de la corte. De igual modo atendéis a ejercitar la espada de la milicia en la guerra, que se os ha visto ejercitar la pluma de la inmortalidad en la historia[5]» . Años después, en 1562, fué enviado de nuevo a Roma cerca de Pío IV, al cual pidió la continuación del Concilio y que de la bula de él se quitase la cláusula según la cual solamente los Legados debían deliberar, y otras cosas relativas al mismo Concilio[6]. Entre los que más frecuentemente visitaban a Carlos V, cuando se retiró a Yuste, estaba nuestro Avila que, como marido de la heredera de la casa Mirabel, vivía a menudo en la vecina Plasencia, y con él se complacía el Emperador en hablar de

1 Clemencín, Comentario al *Don Quijote*, p. I, cap. VII, p. 173.

2. D. Juan Antonio de Vera y Zúñiga, *Epítome de la Vida y Hechos del invicto Emperador Carlos V*... En Valencia, 1625, p. 280.

3. *Il Quinto Libro delle Lettere di* P. A., edic. cit , pp. 241 v-242 r.

4. Narciso Alonso Cortés, *Don Hernando de Acuña*. Valladolid, s. a. (1914), p. 73.

5. *Il Sesto Libro delle Lettre di* P. A., edic. cit., pp. 92 v-93 r.

6. G. B. Adriani, *Istoria* cit., lib. XVII, p. 1347.

aquellas empresas en que ambos habían tomado parte[1]. Juntamente con el conde de Oropesa, D. Fernando de Toledo, el hermano D. Francisco y el tío D. Diego, Avila se halló entre los que asistieron a los funerales de Carlos V[2]. No se sabe cuando murió; después de 1572, afirma Fitzmaurice-Kelly[3]; ciertamente después de octubre de 1571, pues un poeta napolitano, D. Ferrante Carafa, marqués de San Lucido, en el siguiente soneto de la *Austria* le invitaba a narrar la batalla de Lepanto *(Al S. D. Luigi d'Auila, Commendator maggiore d'Alcantara)*[4] :

Auila un tempo, hor Zunica e maggiore
Commendator d'Alcantara, che caro
Tanto fusti al gran Carlo, e al figliuol chiaro,
Che con interno t'ama et vivo amore;
Se già del debellato, aspro furore
Di Germania e del pianto così amaro
Di Sassonia con stil purgato, e raro,
Cantasti sì che n'hai perpetuo honore:
Scrivi, come l'infida fedeltade
Distrutta fu dal Re nostro Filippo,
E dal fratel Giovanni, novo Marte.
Ciò Apelle pinger de', scolpir Lisippo,
Virgilio, Homero e tu scrivendo in carte,
Acciò che eterna sia per ogni etade.

A más del *Comentario de la guerra de Alemania,* en el cual nos detendremos luego, vienen atribuídos a Avila un romance burlesco sobre las Cortes de Monzón en el *Cancionero de Hijar*[5] y una apología de la araña[6]. Compuso también algunos *Comentarios de la guerra que hizo en Africa Carlos V,* que no llegaron a imprimirse, y de los que no quedó ninguna otra noticia. Mas no hay duda, observa Antonio[7], que fueron

1. A. de Vera y Zúñiga, *Epítome* cit., p. 315 sg.
2. Obr. cit., p. 325.
3. J. Fitzmaurice-Kelly, *Hist. de la Liter. Españ.* Madrid, 1913, p. 208.
4. *L'Austria dell' illustrissimo* S. Ferrante Carafa marchese di S. Lucido... In Napoli, 1573, fol. 13r e 59v.
5. Luis Zapata, *Miscelanea*, p. 454 *(Memorial histórico)*. Fitzmaurice-Kelly, *Hist.* cit., p. 208.
6. F. Rodríguez Marín, *Luis Barahona de Soto. Estudio bibliográfico y crítico.* Madrid, 1903, p. 320. Il Brunet (*Manuel, supplément*, p. 81) recuerda también una obra desconocida de él, de la cual no puede citar el original, de un viejo catálogo de foires de Francfort : *Déploration sur le trespas d'Isabeau de Valois, Roine d'Espagne, traduict d'espaignol en vers francois.* A Lyon, Michel Joue, 1569.
7. Obr. cit., p. 16.

escritos si Sepúlveda, en la epístola XVI que le dirige, escribe : « Comentarios rerum a Carolo Caesare in Africa gestarum, quos a te magna diligentia, parique ingenio confectos Garsiae Lasso ad me mittendos dedisti, libentissime perlegi » ; y continúa haciendo el elogio de Garcilaso y de Avila en estas palabras : « Quamquam vos pro talibus officiis gratiarum actionem non expectatis, quibus video propositum esse gloriam bellicam laude literarum cumulare, et hujusmodi studia cunctis rationibus fovere, ut laudare magis debeant homines institutum vestrum, quam pro eo vobis agere gratias »[1]. El siguiente pasaje de la epístola de Verzosa *Ad Ludovicum Avilam* induce a creer que nuestro autor tuvo el pensamiento de componer un compendio de todas las gloriosas gestas de Carlos V, pues exaltando el valor del duque de Alba, añadía, refiriéndose a Avila : « El por tierra y por mar ofreció el pecho al dudoso Marte, para que, celebrado y habiendo de ser celebrado por tí, no tema el olvido de los siglos futuros, porque cuando en reposo recojas las inmensas empresas por César realizadas en tan breve espacio de tiempo y asegures a nuestros capitanes una recompensa eterna, concedas el premio de la palma egregia a Albano »[2]. No sabremos decir si, con sus versos, Verzosa incitaba a Avila a empeñarse en esta narración, y si éste, inclinado a complacerle, fué después atraído por otras ocupaciones.

El *Comentario de la guerra de Alemaña en 1546 y 1547* fué impreso « a instancia de Thomas de Çornoça » en 1548 :

Comentario del | Illustre Señor Don Luis de Auila y Çu | ñiga Comendador Mayor de Al- | cantara : de la Guerra de Alemaña | hecha de Carlos. V. Maximo | Emperador Romano | Rey de España. || En el año de M. D. XLVI | y M. D. XLVII || En Venetia en el | M. D. XLVIII | Con previlegio.

1. Joannis Genesii Sepulvedæ *Opera omnia*... Coloniæ Agrippinæ, 1602, p. 144.
2. Obr. cit., libr. cit., p. 3 :

... Terra ille, marique
Ancipiti propria obiectavit pectora Marti :
Ut non formidet uenturi oblivia secli,
Dictus, dicendusque tibi ; cum namque quietus
Caesaris immensas claudes res orbibus arctis :
Donabisque duces aeterno munere nostros :
Egregiae tribues Albano preamia palmae.

(Colofón) : Fué impreso el | presente comentario en la Inclita | Ciudad de Venetia, en el año del | Señor de M. D. XLVIII. | a Instancia de Thomas de Çorno | ça. Por la Cesarea y Catholica | Magestad Consul en la | misma Ciudad. Con gracia y Pre | uilegio (Motu proprio) de su San | ctidad : que manda : que otro algu | no no lo Imprima en la Christianidad | so la pena y Censuras en el Breue | de su Sanctidad Contenidas. Y | con Previlegio dela Illustrissima | Señoria de Venetia; y del | Illustrissimo y Excellētissimo Señor Duque de Florencia : y de otros | Principes de Italia : por | diez Años.

En el mismo año apareció una traducción italiana que Escipión Casali[1], sin ningún fundamento, atribuye al mismo Avila :

Brieve Commentario del | lo Illustre Signor | Dō Aluigi d'Auila, et zuniga ; coman | dator maggiore d'Alcantara ; nella | Guerra della Germania fatta | dal felicissimo et maxi | mo Imperadore | Carlo. V. | d'Austria || del MDXLVI. et MDXLVII. || Tradotto di Spagnuolo in lingua Toscana. || Con gratia, et priuilegio dello inclito Senato Ve = | neto, che nessuno possa stāpare questo libro, | ne altroue stampao qui vendere sotto | le pene, che in esso priuilegio | si contengono. || In Venetia nel MDXLVIII.

(In fine) : Impresso in Venetia | nel MDXLVIII. | Con gratia et priuilegio | di moto proprio della Santita di Papa Paulo | terzo che nessuno possa imprimere nel | universa christianita il presen | te libro sotto le pene che nel | priuilegio si contengono, | et scomunicatione Pa | pale, et cō gratia, | et priuilegio de | lo Illustris = | simo Du | ca di | Firenze. | Et altri principi d' Italia.

La misma traducción se imprimió al año siguiente en Venecia :

Comentario sulla guerra de la Germania fatta dal felicissimo et massimo Carlo V Imperator Romano Re della Spagna del MDXLVI et MDXLVII dello illustre signor Don Aluigi d'Auila e Zuniga, tradotto di spagnuolo in lingua toscana, corretto, e emendato par l'istesso autore e aggiuntoui nel fine il successo di Bohemia. Vinegia MDXLIX.

El texto español se reimprimió en Venecia por Francisco Marcolini en 1552, y 1553[2] : Casali llama *fiel reimpresión* a la de 1553, mientras de sus mismas palabras es lícito inferir que

1. *Annali della Tipografia veneziana di* Francesco Marcolini *da Forlí compilati da* Scipione Casali. Forlí, presso Mattia Casali, 1861, p. 235.

2. Obr. cit. Las ediciones marcolinianas están minuciosamente descritas a las p. 233-36 y 254-5.

se trata de una edición única, de la cual algunos ejemplares llevan la fecha de 1552 y otros de 1553.

*
* *

A más de estar en relaciones con Verzosa, con Sepúlveda[1], con Garcilaso, con Diego Hurtado de Mendoza[2], con Gonzalo Pérez[3], con Francisco de Holanda[4] y otros, tuvo Avila amistad con los hombres más insignes en las armas, en las letras y en los negocios de la España de su tiempo. Mas no hablaremos de estas amistades, porque nuestro propósito es hablar rápidamente de algunas que contrajo con italianos en sus frecuentes estadas en Italia y otros puntos[5].

El primer nombre que deseamos recordar es el de una dama : la « divina » Julia Gonzaga, hija de Ludovico Gonzaga, señor de Sabioneta, la joven viuda de Vespasiano Colonna, duque de Traetto y de Fondi ; la que en los primeros años de su viudez fué envuelta en asuntos de guerra y en largas discordias domésticas, milagrosamente escapada a los intentos del corsario Barbarroja que, incitado por su belleza, había proyectado robarla para llevarla a Solimán II. Herida en el corazón por la muerte de Hipólito de Medicis, que la amaba

1. Con referencia a Sepúlveda, v. A. Morel-Fatio, ob. cit., pp. 42 sgg.

2. Mendoza dirigió a nuestro autor dos epístolas en verso : v. *Obras poéticas de D. Diego Hurtado de Mendoza*. Madrid, 1877, pp. 116 sgg y 124 sgg.

3. Gonzalo Pérez figura entre los literatos que en el último canto del *Amadigi* de B. Tasso aparecen colocados en el Templo de la fama, porque « ... del chiaro Ibero | Fa l'onde risuonar col dolce canto — Che del patrio sermon cantaba Omero ». En efecto, Pérez había reimpreso en 1553 en Venecia *La Ulixea de Omero*, aparecida por primera vez en Salamanca [v. Bongi, *Annali di G. Giolitó*, I, p. 406]. Pérez estuvo también en relación con le Aretino, al cual dirigió dos cartas insertas entre *Le Lettere scritte a P. Aretino*. Bolonia, Romagnoli, 1873, vol. I, p, II, pp. 921-8. La última carta que acompaña a la última de las *Sei sorelle di Marte* de Luca Contile va dirigida a Pérez y es un elogio de Felipe II (véase A. Salza *Luca Contile, uomo di lettere et di negozi del secolo XVI. Contributo alla storia della vita di Corte e dei poligrafi del Cinquecento*. Firenze, 1903, p. 172).

4. Para Francisco de Holanda, v. cap. VII del *Libro de diseños* (Francisco de Holanda, *Vier Gespräche über die Malerei geführt zum Rom 1538. Original text mit Übersetzung, Einleitung, Beilagen und Erläuterungen von* J. de Vasconcellos. Wien, 1899, in *Quellenschriften für Kunstgeschichte and Kunsttechnik des Mittelalters und der Neuzeit*).

5. Avila estuvo en relaciones de amistad con Antonio Sebastiani dicho el Minturno (v. *Lettere di* Messer Antonio Minturno. In Vineggia apresso Girolano Scoto, 1549, p. 44v) y con el Card. Cristóforo Madruzzo, a quien dirigió en octubre de 1556 una carta que se conserva en el Archivo de Estado de Trento (v. A. Galante, *La Corrispondenza del Card. C. M. nell' Archivio di Trento*. Innsbruk, 1911, p. 18, nº 1177).

tal vez sin ser correspondido, vivió, después de la muerte de él, casi de continuo en Nápoles en el monasterio de S. Francisco delle Monache, que, por obra de ella y con su presencia, vino a ser una de las casas mayores de las establecidas con carácter religioso en Nápoles y en toda Italia[1]. Sobre su retrato, obra de Sebastián del Piombo, escribió Molza las conocidas *Estancias;* celebraron su belleza Ariosto, Bernardo Tasso, Jerónimo Borgia, Tansillo y otros poetas menores y rimadores. De su amistad con Avila no nos queda sin embargo otro testimonio que una carta que ella le dirigiera desde Nápoles en 13 de abril de 1544, en la que le rogaba recomendase a S. M. el Emperador su causa de reivindicación de la tierra de Casalmaggior en interés de su nieto Vespasiano, mas de la misma carta nos es dado deducir que Avila tenía en gran estima la cultura de la Gonzaga, pues le había regalado una traducción en lengua vulgar de la *Ética* de Aristóteles, que se había extraviado[2]. Nada más podemos añadir respecto a las relaciones del cortesano español con la dama : probablemente la conoció en Nápoles en 1535, cuando acompañó a Carlos V y tomó parte en los festejos que los napolitanos quisieron dedicar a su huésped y triunfador en la empresa de Túnez.

En Flandes, por lo contrario, Avila había conocido a un poeta que, como tomó parte notable en los acontecimientos políticos, así tuvo puesto conspicuo en la vida literaria del siglo, y fué poeta de claro nombre y progenitor de un grande y desventurado poeta : Bernardo Tasso[3]. Encontrándose éste en Gante con un señor, el príncipe de Sanseverino, en la corte del emperador, fué rogado y persuadido por Avila y Don Francisco de Toledo compusiese un poema sobre la historia fabulosa de Amadís de Gaula, el cual empezó a preparar durante su estancia en Sorrento en la primavera de 1543, explanando el argumento en prosa para trasladarlo después en estancias como deseaban el príncipe de Salerno y Avila, al

1. Para Julia Gonzaga. V. B. Croce, *Un angolo di Napoli*. Bari, Laterza, 1912, p. 10 sgg. y las noticias bibliográficas cit. a p. 42.

2. *Raccolta di lettere di diversi Principi et altri signori... fatta dal sig*r Paolo Emilio Marcobruni... In Venetia, appresso Pietro Dusinelli, 1595, p. 49 sg.

3. Respecto a este poeta v. F. Pintor, *Delle Liriche di B. T.*, Pisa, Nistri, 1898.

paso que él hubiera querido componerle en versos sueltos. « Ya, ilustre señor mío, — escribía Tasso a Avila — con el ocio y la comodidad que me ha dado el ilustrísimo Príncipe, mi señor, he comenzado a cumplir lo que a V. S., al señor Francisco de Toledo y a muchos otros prometí en Gante, esto es, componer sobre la donosa e interesante historia de Amadís de Gaula un poema en lengua italiana... Mas por complacer a mi señor el Príncipe y a V. S., que, con muchas instancias, me lo ordenó, lo hago »[1]. En otra carta Tasso se dirigía a Avila rogándole le obtuviera de S. M. la concesión de cobrar todos los años del reino de Nápoles doscientas cubas de vino[2].

Mas entre aquellos que se dirigieron a Avila para alcanzar protección de Carlos V, superaba a todos Pedro Aretino: su relación con Avila era tan antigua como la que tuvo con el emperador: databa, pues, de 1536, cuando éste se ganó la pluma del Aretino, sustrayéndola al servicio del rey de Francia, mediante una pensión anual de doscientos escudos pagaderos sobre las rentas del estado de Milán[3]. Los buenos oficios de nuestro autor fueron bastante útiles al Aretino en sus tratos con el monarca; y él y Don Alfonso Diáquez fueron los negociadores de la segunda pensión aretinesca en 1540. Los pagos, seguidos con cierta regularidad hasta 1540, comenzaron después a sufrir inquietante retraso, por lo cual el poeta hubo de procurarse una carta del emperador al gobernador de Milán, fecha a 15 de junio de 1542, con la orden de abonar regularmente al interesado la prometida pensión, por medio del embajador cesáreo en Venecia, D. Juan de Mendoza[4]. La cuestión de los pagos se prolongó todavía por muchos años, con alternativas de pagos parciales, saldos y nuevos retrasos, de cuyos testimonios rebosa el epistolario aretinesco. En 28 de enero de 1547 el Aretino escribía una larga epístola a su *benefattore et padrone* D. Luis de Avila, donde no contento con suplicar sobre su pensión, recurre a las amenazas; si no se le daba satisfacción volvería a la parte de su antiguo protector.

1. B. Tasso, *Delle Lettere, accresciute e illustrate*. Padova, 1733, vol. I, 99, pp. 198-202
2. Obr. cit., vol. cit., 103, pp. 207-10.
3. A. Luzio, *Un pronostico satirico di P. Aretino*, Bergamo, 1900. p. XXII.
4. *Lettere scritte a P. A.*, Bologna, 1873, vol. II, p. 11*, p. 392.

Francisco I[1]. El Aretino, como él mismo confesaba, reconocía en Avila « aquel criado del César que menos reposa, que menos desiste y que menos deja de contentarle, consolarle y aquietarle »[2]; ora le envía un soneto rogándole le presente al príncipe D. Felipe, ora un soneto para el retrato del emperador pintado por Ticiano, ora le colma de elogios hiperbólicos, ora de palabras suplicantes, ora le escribe en tono confidencial, ora en tono de respetuosa devoción. Verónica Gambara no se retrajo de celebrar a la Sirena en un soneto; la emperatriz, por haberla presentado Avila las *Estancias en alabanza de la Sirena*, mandó en dádiva al Aretino un collar de valor de trescientos escudos de oro, y acompañaba el presente la siguiente carta en italiano de Avila *Al Divino signor Pietro Aretino Poeta Eccellentissimo*, carta que debe hacer figurar a nuestro autor entre los españoles que en el siglo XVI escribieron en italiano[3] :

Signor Pietro Diuinissimo, La Maestà Serenissima de la Imperatrice, in fede, che le Stanze de la Serena intitulate in gratia del suo glorioso nome, li sieno piaciute, vi manda una Colana di valore di trecento scudi de oro, la quale Don Lopes de Soria Imbasciator Cesareo vi darà in man propria; certo che ella ne ha preso diletto assai, et dice che quella Madonna si può tener beata da che lascia si bella memoria di sè in vertù de la penna vostra. Godetela per amor di si felice signora, et amatemi.

Di la Corte il XVIII di Marzo MDXXXVIII.

Per sevirui Don Luigi

DAVILA.

Y a saldar los múltiples deberes de gratitud que le debía, o para mostrarle su agradecimiento, el Aretino, a la dedicatoria que llevaba la primera edición, *al Christianissimo Re di Francia*, sustituyó en las sucesivas ediciones de su *Ragionamento delle Corti*[4], la siguiente dedicatoria a nuestro autor : *Dialogo*

1. B. Soldati, *P. A. a Carlo V. Lettere inedite*, en *Studii dedicati a Francesco Torraca*. Napoli, 1912, p. 32 sg.
2. *Il Quinto Libro delle Lettere di* P. A., cit. p. 93 r. 93 v.
3. *Lettere scritte a P. A.* ed. cit., vol. I, p. II, pp. 347-8.
4. Mazzuchelli, *Vita di P. A.* In Padova, 1741, p. 204.

intitolato | al signor Don Luigi d'Avila | Ornamento de la gentilezza | E pompa de la Cortigiania[1].

El nombre de Aretino trae consigo el de monseñor Paulo Giovio que en muchos rasgos se le asemeja; y ejercitó menos descaradamente su postulación, también era buscado, temido y pagado como señor de la publicidad y de la fama. Al igual de aquél, mandaba cartas a los principales señores de Italia y de otras naciones, frecuentemente para pedir datos de los acontecimientos a los cuales habían asistido, o de que tenían noticia, para aprovecharlos después en sus *Historiæ*. También con Avila estaba en amistosas relaciones; en una carta del 10 de diciembre de 1546, dirigida al duque Octavio Farnesio, capitán de la milicia pontificia en Alemania, rogábale le recomendase a *suo antico padrone il signor Don Luis d'Avila*, « digno — añadía — de una tira de brocado sobre terciopelo en nuestra historia », es decir, merecedor de ser mencionado con honor en nuestra historia[2].

En otra carta, dirigida a Avila y que aquí en gran parte citaremos, Giovio le da gracias por algunas correcciones, cambios y adiciones que le había sugerido para sus *Historiæ*, respecto a la empresa de Túnez. Giovio había mandado manuscrita al emperador la narración que de aquella empresa destinaba al segundo volumen de sus *Historiæ*, el cual después vió la luz en 1552. Dicha narración fué sometida a una cuidadosa revisión que tuvo por resultado un memorial de correcciones inspirado por el mismo emperador. Avila no hizo más que dar el nombre, y Guillermo von Male le vertió en elegante latín. « Vuestra señoría — escribía Giovio a Avila en 27 de noviembre de 1550 — se ha portado conmigo muy humana y oficiosamente con vuestro primoroso comentario, advertido que en la historia mía, y especialmente en la victoria de Túnez, según se requiere, debo mudar o quitar o enmendar alguna cosa. Pues con esta suerte de servicio, que es verdaderamente maravillosa, me habéis dado muestras de confirmar las razo-

1. Entre los que rindieron homenaje a Avila recordaré todavía a Florián de Ocampo, que le dedicó la edición por él publicada en Zamora de la *Crónica general*, en 1541. (Cf. A. Morel-Fatio, ob. cit. p. 80).

2. Archivio di Stato de Firenze. Carte Strozziane, n° 353, c. 23 sgg.

nes de la antigua amistad entre nosotros; no otra cosa se debía esperar del evidente y noble testimonio. Por lo cual os rindo las gracias cuan grandes puedo, y os prometo que he de corregir todas aquellas cosas por aquel orden, y esto tanto más voluntariamente cuanto la autoridad de vuestro nombre supera a la fe de todos los capitanes y soldados que me han referido estas cosas. Y yo no tuve ni he de tener en mi corazón más deseo que el de ilustrar cada particular sin odio ni favor con cierta luz de verdad, y sobre todo de presentar a la posteridad a Carlos emperador, capitán de perfecto valor... Siga V. S. con salud y benévolamente se digne recomendarme a ese grande emperador »[1].

Mas la verdad es que, no obstante la gratitud y la protesta de aceptar las correcciones de Avila, Giovio en la redacción definitiva de la empresa de Túnez, acogió sólo una parte de las correcciones y modificaciones propuestas[2].

*
* *

En tan larga corriente de simpatía y amistad, era natural que, apenas fuera conocido su *Comentario de la guerra de Alemaña*, Avila encontrase a todos dispuestos al aplauso. La primera impresión fué de sorpresa y admiración. Aretino le puso en las nubes. « Os digo — escribía a Avila — que en cuanto supe haber sido traducidos estos evangelios de vuestra lengua a la mía, quise que me los trajeran enseguida. Apenas ví la breve sencillez de la epístola — con la cual vuestro cándido espíritu más prontamente intitula al César el afecto de la buena voluntad que la magnitud de sus acciones — que la envidia hizo en mí lo que hace en todos. Entrando después en la historia y considerando despacio la invicta empresa Augusta, me reprendo a mí mismo del estupor que he experimentado sobre tal punto, ya que no es de maravillar de aquel que sólo admiración tiene. No alabo con grandes palabras, sino con veras, diciendo que si bien parece que el principio de aquella

1. *Lettere volgari di mons.* Paolo Giovio da Como vescovo di Nocera, *raccolte per* messer Ludovico Domenichi. In Vinetia, 1560, p. 50r-50v.

2. A. Morel-Fatio, ob. cit., p. 113 sg. Para las relaciones de Giovio con Avila, v. p. 112 y sgg.

guerra le sobrepujase, en poco tiempo me convencí que la sobrepujaba él. Por cierto que vuestros únicos comentarios son imágenes no menos naturales de sus gestas como son vivos ejemplos de sus sentimientos las pinturas del solo Ticiano[1]. »

Mejor significaba todavía Giovio su admiración en esta carta que dirigió a Avila desde Roma en 24 de agosto de 1548: « Aosadas a V. S. con su breve, cándido y perfumado comentario hará sudar a quien presuma de hacer más extensa historia de la guerra alemana, de la cual yo he quedado como curioso lector tan satisfecho y como veterano escritor tan amedrentado, que desespero de poder conseguir con las elegancias a que yo llegué cuanto vos con la solidez y con lo escueto habéis llegado. Porque a la verdad en todos los pasajes reconozco el arte del no arte sin afectada prudencia en el explicar los consejos de guerra, en el describir los lugares con las órdenes del marchar y las razones de los cambios de campo, con la pericia de los bravos campamentos, y sobre todo veo las animosas resoluciones tomadas, la consideración de las dificultades vencidas, los gravísimos peligro valerosamente sostenidos y salvados. Y veo doquiera retratado del natural con el pincel del Ticiano el incomparable vigor juntamente con el maravilloso juicio del magnánimo emperador en apresurarse, en sostenerse, en templarse en tantos accidentes de varias acciones, que ni evento ni fortuna tienen lugar de robarle el elogio, el cual le pertenece limpio y claro de su innata excelentísima virtud. Asi, pues, señor mío, como antiguo servidor me congratulo cordialmente que hayáis consagrado a la inmortalidad vuestro nombre con tan honroso y feliz trabajo, el cual os debe ser caro no menos que la encomienda de Alcántara, porque ésta no será siempre vuestra como aquel nobilísimo comentario, tanto más precioso cuanto os acompaña a la gloria juntamente con el invictísimo emperador. Y yo particularmente doy gracias a V. S. de la ayuda que me da poniéndome todas las cosas a los ojos con la luz de la verdad. Digo esto porque yo he reconocido la verdad bastante más clara y más límpida que la supiera por otras

1. *Il Quinto Libro delle Lettere di* P. A. cit., p. 97r sg.

informaciones, y advierto que con esta obra será más grata para mí contra aquellos que, o preteridos o poco alabados, se podian quejar de los escritores, porque en efecto vos lleváis en el escudo vuestra defensa con el título de comentario, el cual por su naturaleza tiene más estrecho deber de extenderse en la descripción de las cosas particulares que no la historia, a la cual cuadra bien alguna amenidad de elegancia y donaire, como los adornos a las armas de la guerra »[1]. Dos años después, en una carta a monseñor d'Arras, Giovio escribía : « ... Y V. S. Reverendísima quedará bien satisfecho de mí como lo estará también el señor Don Luis, *qui mihi eripuit facultatem scribendi gestas germanici belli* »[2].

En el coro de los elogiadores no faltó la voz de los poetas. A él dirigió un soneto barroco el poeta napolitano Ferrante Carafa, marqués de San Lucido, hombre de armas y poeta que combatió con Carlos V en Túnez y después siguió por doce años las banderas imperiales en Italia, en Provenza, en Alemania, en Flandes, que fué contrario a la introducción del Santo Oficio en el reino de Nápoles, donde cayó en desgracia del virrey D. Pedro de Toledo, si bien después vino a ser de nuevo fidelísimo a Carlos V y el gobierno español[3]. He aquí, sin más comentario, el soneto *Al sig. Don Luigi d'Avila, Commendatore maggiore d'Alcantara*[4] :

Avila, che de l'Aquila più altera
Di quante ne fur mai cantate il uolo,
Che fece allor che fugó l'empio stuolo
Nemico de la fé celeste e vera ;
S'ella vivendo ne l'empirea sfera
Poggia e dà leggi a l'uno e all' altro Polo,
Per lo vostro alto stil, leggiadro e solo
Nota fia al mondo la sua gloria intera.
Onde per seguitar si invitte piume,
L'*Ala* aveste per pregio, che si sente
Nel principio e nel fin del vostro nome.
E virtù poi vi diè di mirar come
S'adora il sol con l'occhio de la mente,
Di cui questo gran sole è picciol lume.

1. *Lettere volgari* cit., ff. 47r-48v.
2. Ob. cit., f. 50 r.
3. Sobre Ferrante Carafa, v. G. de Blasiis, en el *Archivio stor. per le provincie napoletane*, vol. II (1877), p. 761 sg.
4. Ob. cit., f. 13 r.

Un humanista ligurio hoy casi olvidado, Antonio Mario, a quien un joven erudito sin ningúnó fondamento ha querido identificar con Marcantonio Flaminio, suponiendo que éste usó aquel nombre por pasatiempo en su juventud [1], Antonio Mario, dígo, quiso dedicar a Avila la siguiente oda alcaica en la cual le exalta como valeroso capitán y como historiador concienzudo. « Oh narrador cuidadoso — concluye — vive largo tiempo y no te distraigan de mi canto los tristes hados ni los sobierlos triunfos de César » [2] :

Amice magni Caesaris Avila,
Comes fidelis militiae, et togae,
Germanico insignis trophaeo,
Gloria prima equitum decusque,

De bello anhelum seu reparas latus,
Ut alma terris incubuit quies,
Seu cuncta Caesar bellicosus
Fulminibus quatiat tremendis,

Summos honores percipis undique.
Saevos in hostes intrepide arripit
Se prima virtus, cum recessit
Victa procul rabies furoris.

Superbâ divi proelia Caroli
Mox expeditis historiis refers,
Ducumque fortium labores
Muneribus decoras supremis.

Ut incruento Marte rebellium
Iras minaces contudit hostium :
Ut vicit excelso Suevas
Pectore, Vindelicasque gentes,

1. E. Cuccoli, *M. Antonio Flaminio. Studio con documenti inediti.* Bologna, Zanichelli, 1897, p. 161. Mas ¿ cómo ha de ser obra juvenil de Flaminio esta oda *Ad Aloisium de Avilam* que, por las alusiones que contiene, no puede haber sido compuesta antes de 1548, esto es, un año antes de la muerte de Flaminio, el cual, por añadidura, como es bien sabido. en los últimos años de su vida no compuso sino poesías ascéticas ? Antonio Mario fué amigo de Fracastoro (v. G. Barbarani, *Girolamo Fragastoro e le sue opere.* Verona, 1897, p. 398). A los versos de Mario, Mateo Toscano [*Carmina illustrium poetarum italorum.* Lutetiae, 1576, t. I, p. 230] antepone estos versos [*De Antonio Mario. Ad Lectorem*] :

Haec pueri, sed non puerili condita vena,
Perlege digna viro carmina, digna sene :
Virgilioque parem Marii spe concipe Musam,
Non alio Culicem luserat ore Maro.

No dudo en descubrir en aquel dístico del *De poetis urbanis* de Fr. Arsilli, más que a Mario de Volterra como opina Cian (*Cortegiano* [2], p. 544), a nuestro poeta : « Est Marius versu, pergrato et scommate notus, Cui virides colles ruraque amoena placent ».

2. *Carmina illustrium poe'arum italorum.* Florentiae, 1720, t. VI, p. 248 sg.

Describis aequus : te neque laus tua
Amorve gentis flectit Ibericae,
Sed impetu quanto, fideque
Bella geris fera, gesta dicis.

Dicis vadosas Albis aquas, manum
Dicis fugacem Saxonis impii,
Dicis potentiam tyranni
Caesarea domitam catena.

Scriptor probatus, miles ut inclytus,
Esto superstes, tristia nec meo
Te fata plectro, neu superbis
Caesaris invideant triumphis.

Perduraba todavía el entusiasmo que había despertado el libro de Avila, cuando G. B. Adriani, por encargo de Cosme I, escribía la *Istoria dei suoi tempi* como continuación de la de Varchi, ofreciéndonos no ya una historia particular de Florencia, sino la historia general de 1536 a 1574, trabajando exclusivamente sobre fuentes documentales. Llegada la narración de la guerra en Alemania del '46 y '47 (libros V y VI de la *Istoria*), Adriani se vale del *Comentario* de Avila; para la campaña del '46 le tiene de cierto presente y le usa tan sólo como término para confrontar las noticias y datos tomados de otras partes; para la del '48 lo toma como fuente directa, y ora deja a un lado muchos particulares inútiles, ora resume muchas páginas en pocas líneas, ora da otro giro a la exposición de los hechos, transformando muchas páginas en un breve y jugoso capítulo de historia; mas la derivación se ve claramente, y alguna vez llega a la reproducción de interesantes pasajes, con tal o cual ligera modificación de palabras o frases [1].

En suma, las páginas derivadas del comentario español, constituyen bien pequeña parte en el conjunto de la vasta obra de Adriani, pero ¿ qué major homenaje podía rendirle al valerse del libro español, él, que mantiene ciegamente el propósito de componer su obra valiéndose casi exclusivamente de fuentes documentales [2] ?

1. Giuseppe Mondaini, *La Storia dei suoi tempi di G. B. Adriani*. Torino, Paravia, 1905, p. 14 sgg.; M Lupo-Gentile, *Studi sulla storiografia alla Corte de Cosimo I dé Medici*, in *Annali della R. Scuola norm. sup. di Pisa*, vol. XIX (1906), p. 127 sgg.

2. Se valieron del *Comentario*, Sandoval, el cual afirma sin ningún fundamento que el segundo libro de aquél no es sino la copia de las memorias de un soldado español (*Historia de Carlos V*, libr. XXIX, § 1), mas respecto a esta afirmación

*
* *

Mas ¿ cuál es el valor del librito de Avila ?

Alfonso García Matamoros, en su opúsculo *De Doctis Hispaniæ viris*, lo consideró como una feliz imitación de Julio César [1]; más recientemente D. Cayetano Rosell lo juzgó « una obra sin pretensiones, una relación exacta de lo que el autor vió por sus propios ojos, pero hecha con seguridad y soltura, llena de pormenores interesantes, con un lenguaje llano, conciso y no exento de cierta originalidad, que le hace doblemente recomendable » [2]. Ticknor habla rápidamente en una nota de su literatura española, juzgándole escrito con un estilo castellano natural, mas nada elegante [3]; Mérimée le llama « precioso, y sobre todo por su originalidad [4] » ; los más le acusan de parcialidad, y entre ellos Fitzmaurice-Kelly, que le considera « el testimonio de un observador honrado, pero parcial, que pone su amo al nivel de los capitanes más grandes de la historia. Se achaca a Carlos Quinto una frase que merece ser auténtica, porque constituye la crítica definitiva del libro de Avila : « Mis hazañas no igualan a las de Alejandro, pero... no tenia un cronista como el mío » [5]. Respecto a la forma no encuentra nada censurable, mientras que Morel-Fatio apunta censuras y advertencias en un precioso estudio donde examina el lenguaje y el estilo de la *Guerra de Granada* de Mendoza [6].

Abramos nosotros también el volumen, y sometámosle a un rapidísimo examen. El autor estaba en situación de narrar

v. Fitzmaurice-Kelly, obr. cit., p. 209 ; — Sepúlveda, que le sigue al narrar la guerra contra los protestantes de 1546 y 1547, en *De rebus gestis Caroli Quinti* (XXIV, 5 e sgg.) (v. A. Morel-Fatio, ob. cit., p. 65) ; y A. Ulloa que, como lealmente declara, inserta gran parte del librito de Avila en su *Vida de Carlos V* (A. Morel-Fatio, ob. cit., p. 133).

1. Antonii *Bibliotheca*, cit., p. 16.

2. En la noticia que precede al primer tomo de los *Historiadores de sucesos particulares*, en la *Bibl. de aut. españ.*, XXI. p. XVI.

3. G. Ticknor, *History of Spanish Literature*. Boston, 1888, vol. III, p. 371.

4. E. Mérimée, *Précis d'Histoire de la Littér. espagn.* Paris, 1908, p. 174.

5. Ob. cit., p. 208 sg. Más bien parece que el emperador pronunciara la referida frase cuando supo que Avila se ocupaba en la narración de la guerra contra los protestantes en Alemania (J.-A. de Vera, *Epitome* cit., p. 328.)

6. A. Morel-Fatio, *Quelques remarques sur « La guerre de Grenade » de D. Diego Hurtado de Mendoza*. Paris, 1914, p. 44 sgg.

de visu cuanto ocurrió durante aquella famosa campaña del 46 y 47 contra los luteranos, « hallándose presente a toda ella cerca del Emperador, su señor, adonde podía mas particularmente saber y ver la verdad de lo que allí pasaba »[1]. Del deber de imparcialidad con que escribe la historia muestra tener plena conciencia : « Yo no quiero — afirma — encarecer sus cosas, porque, demás de ser ellas grandes de sí mismas, sería muy mal que yo pagase el haberme criado en su casa con ninguna manera de lisonja ; aunque deste trabajo me quita ser ellas tan valerosas que consigo se traen la admiración que todos deben tener dellas. Ni tampoco quiero encarecer las de los enemigos porque las del Emperador que los venció parezcan mayores ; mas diré la verdad como testigo della, pues no pasó cosa ninguna en que yo no me hallase cerca dél »[2]. Quien no contentándose con esta declaración, quiera estudiar el *Comentario* cuidadosamente, cotejándole con los otros comentarios y relaciones que nos han llegado de la misma campaña contra los luteranos, hará obra digna de elogio ; los que lo han hecho ya examinándole indirectamente, han concluído por opinar que, no obstante su grandísimo acatamiento al emperador, Avila no altera los hechos ni falsea la verdad[3]. Perito en la táctica militar, cuando hay lugar, nota no sólo los errores cometidos por los enemigos, sino también los cometidos por los suyos. Así, el no haber ido aquellos directamente de Augusta a Ratisbona fué, según él, un grave error, porque hubieran dado alcance al Emperador, privado entonces de fuerzas[4] ; así erraron los suyos al abandonar Neuburg por marchar a Tonavert, porque allí tenían un cuartel fortísimo con comodidad de aguas, de leñas y de vituallas, y eran dueños del río vecino[5]. Da interesantes noticias sobre los usos, costumbres, vestidos y modo de comportarse de la gente alemana en el asalto y en el campo[6].

1. *Comentario,* edit. cit., p. 410.
2. Ob. cit., p. cit.
3. Lupo-Gentile, ob. cit., p. 127.
4. Ob. cit., p. 413. Véase también De Leva, *Storia documentata di Carlo V*, Padova, 1881, t. IV, p. 161.
5. Ob. cit., p. cit.
6. Ob. cit., p. 438.

Avila se muestra cesariano, pero mientras se exalta ante la figura de Carlos V, juzga con imparcialidad a sus adversarios. No debe maravillarnos si se excede en alabanzas hacia el emperador, ni es lícito acusarle de adulación, porque realmente fué admirable la constancia que éste mostró en aquella campaña. « Quien persevera, vence — escribe De Leva — es adagio cuya verdad en ninguna campaña fué acaso mejor probada que en esta. Admirable en verdad fué la constancia del emperador » [1]. Ante Avila, él aparece como un héroe, como un César redivivo, al cual le compara de continuo. Como César, era generoso, tal se mostró cuando perdonó y acogió con clemencia al conde Palatino, « porque en fin — añade – esta es natural virtud de César, y así lo dijeron por el primero, que de todo se acordaba sino de sus ofensas » [2]. Carlos V en el paso del Elba le recuerda a César en el del Rubicón : « Iba el Emperador en un caballo español castaño oscuro, el cual le había presentado mosiur de Ri, caballero del orden del Tusón, y su primer camarero; llevaba un caparazón de terciopelo carmesí con franjas de oro, y unas armas blancas y doradas, y no llevaba sobre ellas otra cosa sino la banda muy ancha de tafetán carmesí listada de oro, y un morrión tudesco, y una media hasta, casi venablo, en los manos. Fué como la que escriben de Julio César cuando pasó el Rubicón y dijo aquellas palabras tan señaladas; y sin duda ninguna cosa más al propio no se podía representar a los ojos de los que alli estábamos » [3]. No por adulación, sino por un vivo sentimiento de admiración, pone un cuidado asiduo en evidenciar la figura de su Emperador, señala complacido los sucesos prósperos, las victorias sobre los adversarios, poniendo de relieve las arduas dificultades vencidas. Y cuando habla de su Emperador, su prosa adquiere un colorido insólito, y se despliega eficaz, expresiva, llena de vida. Señala las fatigas soportadas pacientemente por Carlos V con indómita tenacidad y no sin sacrificio : helo aqui, pintado a lo vivo, a la cabeza del ejército, en su puesto

1. De Leva, ob. cit., palab. cit., p. 182.
2. Ob. cit., p. 432.
3. Ob. cit., p. 441.

de la vanguardia, despreciando los sufrimientos. « Y estando así a caballo, porque por su gota no se podía apear, tomó la coraza y los brazales, y luego movió con el campo... »[1]. Ciertos días el mal le obligaba a servirse de la litera, mas en la víspera de la batalla, helo nuevamente a caballo, lleno de vida. La guerra terminó virtualmente con la batalla de Mülberg, en 24 de abril de 1547 : el triunfo del Emperador fué proclamado milagro de Dios para perpetuo castigo de los luteranos : « Esta victoria tan grande el Emperador la atribuyó a Dios, como cosa dada por su mano; y así dijo aquellas tres palabras de César, trocando la tercera como un principe cristiano debe hacer, reconociendo el bien que Dios le hace : — Vine y vi, y Dios venció »[2]. Y divinas se dijeron las señales que la presagiaron : un águila aparecida por occidente mientras se avanzaba hacia el enemigo, un lobo de tamaño demesurado que pasó a través del ejército: el sol sanguíneo y mas lento en su curso hacia el ocaso[3].

Abundan en la narración de Avila retratos trazados en pocas pinceladas; y más de un personaje está retratado con mucha verdad y juntamente con sobriedad de líneas y viveza de colorido. He aquí en pocas líneas toda una escena rápida de una sencillez poderosa : la captura del elector Juan Federico de Sajonia sorprendido en el bosque solo y con las armas en la mano, herido en la cara, la tarde misma de la derrota del ejército de la Liga: « Estando así, vinieron a decir al Emperador cómo el duque de Sajonia era preso... El Emperador mandó al Duque de Alba que le trujese; y así, fué traído delante dél. Venía en un caballo frisón, con una gran cola de malla vestida, y encima un peto negro con unas correas que se ceñían por las espaldas, todo lleno de sangre, de una cuchillada que traía en el rostro, en el lado izquierdo. El duque de Alba venía a su mano derecha, y así lo presentó a su majestad. El duque de Sajonia se quiso apear y queríase quitar el guante para tocar la mano, según costumbre de alemanes, al Empera-

1. Ob. cit., p. 444.
2. Ob. cit., pág. cit.
3. Ob. cit., pág. cit.

dor; mas él no lo consentió ni lo uno ni lo otro, porque a la verdad, del trabajo y de la sed y de la herida venía tan fatigado, y él es tan pesado que pienso que el Emperador tuvo mas respeto a esto que a lo que él merecía. El se quitó el chapeo y dijo al Emperador, según costumbre de Alemania: — Poderosísimo y graciosísimo Emperador, yo soy vuestro prisioniero. — A este el Emperador respondió: — Agora me llamais emperador; diferente nombre es este del que me solíades llamar; — y esto dijo porque cuando el duque de Sajonia y Lantgrave traían el campo de la liga, en sus escritos llamaban el Emperador *Carlos de Gante, el que piensa que es Emperador*. Y así nuestros alemanes cuando esto vían decían: — Dejá hacer a Carlos de Gantes, que él os mostrará si es emperador; — y por esta causa el Emperador respondió así; y después le dijo que sus méritos le habían traído en los términos en que estaba A estas palabras el duque de Sajonia no respondió nada, sino alzando los hombros abajó la cabeza suspirando con semblante digno de haberle lástima, si la mereciera un bárbaro y tan soberbio como él había sido»[1].

No sabremos decir si entre los comentarios que en tan gran número produjo el siglo XVI habrá otro que contenga páginas como las que hemos copiado; retratos esculpidos en gran relieve, escenas y diálogos que reproducen admirablemente la espontaneidad y la eficacia del discurso; y sobre todas las cosas domina y sobresale la figura de Carlos V. La narración corre rápida, vibrante, nutrida, paralelos el reflejo istantáneo de los acontecimientos y la representación de las palabras. Y los acontecimientos de aquella campaña pasan ante nuestra vista en una visión tan eficaz, que creemos presenciarlos, tanta es la vida que vibra y resuena en muchas páginas del pequeño volumen.

Eugenio MELE.

1. Ob. cit., p. 443.

M. MASSON

Les mauvaises causes font tort même aux mauvais avocats. C'est une mauvaise affaire que de créer des malentendus entre les peuples. Un pâle écrivain du XVIIIe siècle déchaîna un orage de polémiques et de rancunes entre la France et l'Espagne. Nous avons, nous, depuis longtemps pardonné à nos amis espagnols les injures que nous leur avons faites. Mais les Espagnols ne nous ont point pardonné l'offense de M. Masson, et c'est un grave faix de responsabilité pour les frêles épaules d'un compilateur.

Nicolas Masson naquit à Morvilliers (Lorraine), en 1740, vint tout jeune à Paris, où il fit ses études de droit. Devenu avocat au Parlement, il profita des relations qu'il s'était faites pour s'évader du métier. Il ne paraît pas qu'il ait plaidé. Il fut agréé comme secrétaire du duc d'Harcourt, il fit des vers, des épigrammes, entretint des correspondances avec des hommes de lettres, et surtout se livra à des études érudites de géographie et d'histoire. En 1776, il publia, entre autres, à Paris, un *Abrégé élémentaire de la Géographie d'Espagne et de Portugal* (in-12), qui est bien de son temps, tissu de préjugés et d'erreurs, d'une lecture aujourd'hui pénible. Il devint l'un des collaborateurs géographiques de l'*Encyclopédie méthodique*, avec Robert et Mentelle. Il mourut le 29 septembre 1789.

Il avait pris l'habitude de signer, très noblement, Masson de Morvilliers.

C'est à son titre de collaborateur de l'*Encyclopédie* qu'il doit le meilleur de sa popularité, du reste étroite et regrettable. L' « *Encyclopédie méthodique, ou par ordre de matières*, par une société de gens de lettres, de savans et d'artistes », commença à paraître en 1782 (Paris, Panckoucke; Liége, Plomteux). La publication allait en durer une quarantaine d'années. C'est dans la Section de Géographie moderne (3 tomes in-4°, 1782-8) qu'écrivit Masson. C'est Masson, en particulier, qui fut chargé de rédiger l'article *Espagne* (t. I, p. 554-568). Article assez étendu et en somme assez complet, indiquant la situation géographique, l'histoire, le climat, les productions, le développement économique et intellectuel de l'Espagne, des notices sur le caractère des habitants, sur les institutions, le gouvernement et l'avenir du pays — le tout, dans un ordre relatif.

L'article n'est pas dans l'ensemble calomnieux. Masson admire la terre espagnole : « Quel peuple habita un plus beau pays ! » Il en admire les ressources matérielles et morales : « Quel peuple eut une langue plus riche, des mines plus précieuses, des denrées plus recherchées ! des possessions plus vastes ? Laquelle des nations fut pourvue de plus de qualités morales et physiques ; une âme noble et plus particulièrement portée aux grandes choses, une imagination vaste, exaltée, et cette constitution physique qui fait des héros dans le crime comme dans la vertu ! j'ajouterai de la sobriété, de la patience, de la bravoure, un amour des lois et de l'ordre ; enfin cette stabilité de caractère, qui fait les nations éternelles ! » (p. 556).

Mais voici la contre-partie, qui est sévère. L'Espagne est en proie à la disette. « N'en accusons que le gouvernement... L'Espagnol, cette nation, aujourd'hui paralysée, a besoin d'une grande secousse qui le tire de cette léthargie politique On trouve encore en lui le sang de ces braves et anciens Castillans... mais par malheur tous ces avantages s'altèrent, se perdent, se confondent dans une administration douce et léthargique ; ses cérémonies religieuses, ses prêtres, ses moines ont fait de cette nation colossale un peuple de pygmées » (p. 556). Toutes les qualités du peuple espagnol ne sont qu'ébauchées. L'Espagne dédaigne la science. C'est une race paresseuse et vaine. L'orgueil démesuré, le mépris des lumières ont causé l'engourdissement et la misère. Le règne des prêtres a tout avili. Et notre philosophe de s'indigner contre l'Inquisition, ce « barbare tribunal » (p. 561), contre ses excès, ses horreurs, ses supplices. « Les Espagnols et les Portugais ont exercé dans l'Europe et dans les Indes des cruautés qui font frémir et qui les ont rendus odieux aux peuples des deux mondes ; mais grâce à la philosophie qui éclaire insensiblement tous les hommes, l'Inquisition aujourd'hui en Espagne... Ma plume s'arrête. Elle alloit en imposer aux nations, je ne me mentirai point à moi-même ! » L'affaire Olavides venait en effet de tout remettre en question. Le réquisitoire, atténué par endroits d'éloges, continue. L' « Espagne est peut-être la nation la plus ignorante de l'Europe. Tout ouvrage étranger est arrêté. Les moines font la loi... Aujourd'hui, le Danemarck, la Suède, la Russie, la Pologne même, l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre et la France, tous ces peuples, ennemis, amis, rivaux, tous brûlent d'une généreuse émulation pour les progrès des sciences et des arts ! Chacun médite des conquêtes qu'il doit partager avec les autres nations ; chacun d'eux jusqu'ici a fait quelque découverte utile, qui a tourné au profit de l'humanité. Mais que doit l'Europe à l'Espagne depuis deux siècles, depuis quatre, depuis dix, qu'a-t-elle fait pour l'Europe ? » (p. 565). Masson énumère ses titres littéraires, le *Don Quichotte* « regardé aujourd'hui comme un chef-d'œuvre, Lopès de Véga *(sic)*, Guillon de Castro *(sic)*, Calderon et

Mozetto *(sic)*... mais si l'on en excepte deux ou trois savants, où sont ses mathématiciens, ses physiciens, ses naturalistes, ses historiens et ses philosophes? » (p. 566). Mais Masson ne veut pas finir sur cette note. Il compte sur les nouvelles mesures du gouvernement; la philosophie « a pénétré enfin dans ce royaume et a déjà détruit une foule de préjugés... les campagnes sont déjà mieux cultivées... » on y fonde des manufactures, on creuse des canaux. L'Espagne compte déjà plusieurs savants célèbres dans la physique et l'histoire naturelle. « Encore un effort, qui sait alors à quel point peut s'élever cette superbe nation! » (p. 567)

Le reste de l'article, détails sur les femmes, sur la jalousie des maris, sur les combats de taureaux, n'a pas d'intérêt. C'est la ritournelle ordinaire, fredonnée déjà par Voltaire et Montesquieu. En somme, le point de vue est celui de tout le XVIIIe siècle français : L'Espagne est un beau pays, l'Espagnol est un beau type d'humanité. Mais le gouvernement et les moines en ont fait une pauvre terre et un pauvre hère; il faut réagir. Mais parmi ce fatras de critiques incompétentes, les Espagnols n'entendirent qu'une phrase : Que doit l'Europe à l'Espagne?... Et c'est cette phrase qui causa la tempête. Une tempête diplomatique et littéraire[1].

L'*Encyclopédie méthodique* avait un vif succès en Europe et ce succès gagna l'Espagne. On fit même le projet de la traduire en espagnol, et une souscription fut organisée dans ce but. Les souscripteurs affluèrent. Le grand-inquisiteur lui-même en fut. L'entreprise était en bonne voie quand parut l'article de Masson. Ce fut un gros scandale.

Le gouvernement espagnol, visé au reste directement et piqué au vif, fit des représentations au gouvernement français. L'auteur, le censeur et l'imprimeur furent officiellement réprimandés. Mais le mal était fait. Le ministère espagnol prit des sanctions. L'*Encyclopédie méthodique* fut interdite en Espagne. Il est vrai que l'arrêt fut révoqué peu de temps après. Mais on n'en fut que plus acharné contre la traduction. On demanda l'intervention du Saint-Office. La traduction fut différée. Éditeur et souscripteurs faillirent en être pour leurs frais[2].

La polémique s'empara de l'affaire et la porta devant le public européen. C'est de Paris que partit la protestation. L'abbé A.-J. Cavanilles (1745-1804), auteur de traités scientifiques de botanique, qui séjournait à Paris depuis de longues années, tira le premier pétard. La bro-

1. Voir un petit résumé de la question dans A. Morel Fatio : *Études sur l'Espagne*. 1re série, 1888, p. 69 sq.

2. La traduction parut ultérieurement :
Encyclopedia metodica, dispuesta por orden de materias, traducida del frances al castellano e ilustrada 1788. Madrid. Sancha 4°. 11e tome en 1806.

chure parut sous le titre : *Observations sur l'article Espagne de la Nouvelle Encyclopédie*, Paris, Imbert, 1784 (156 pages)[1]. Cavanilles s'applique, dans sa réponse, à faire connaître sa patrie, combat les préjugés des Français, énumère les titres de la civilisation espagnole : progrès de l'imprimerie, de l'industrie manufacturière, fabrication de glaces, tissage de soie, etc. Il décrit l'état présent de la littérature espagnole. Tout cela est évidemment chargé d'exagérations. On ne saurait en vouloir à qui défend son pays. Cavanilles avait un nom dans le monde savant. Il est regrettable que son style soit si ampoulé, mais sa réponse fit sensation. Et son geste eut des imitateurs. Bourgoing[2] raconte qu'un autre apologiste, anonyme, entreprit de défendre sa patrie et lui adressa un manuscrit, où il exaltait la science et en particulier l'art militaire des Espagnols. Bourgoing cite trois pages de ce manuscrit.

Le débat fut repris, plus solennel, devant l'Académie même de Berlin. L'abbé Denina (Carlo Giovanni Moria, né en 1731) lut en séance publique[3] un discours à la gloire de l'Espagne. Denina, auteur de nombreux ouvrages italiens, était un des étrangers qu'appelait en Prusse l'hospitalité de Frédéric II. C'est la pensée même de Frédéric II qu'il se vante d'exprimer dans son discours. Ce discours parut en 1786, sous le titre : *Réponse à la question : Que doit-on à l'Espagne?* Discours lu à l'Académie de Berlin dans l'Assemblée publique du 26 janvier l'an 1786, pour le jour anniversaire du Roi, par M. l'abbé Denina. Madrid, Imprimerie Royale[4].

L'article de Masson, dit l'abbé Denina dans son Avertissement, a fait sensation. Denina ne peut s'empêcher de prendre la défense du pays accusé, non pas, comme Cavanilles dans son présent, mais dans son passé. « Je n'ai d'autres relations avec l'Espagne, dit il, que celle qu'un homme de lettres a avec tout le monde, et je suis si loin d'avoir de l'aversion pour la France que je me connais redevable à des livres français de la meilleure part de mon instruction... J'ose dire que c'est l'entretien d'un monarque philosophe qui m'a paru avoir la même idée de l'Espagne que celle que je m'en étais faite en composant cet ouvrage sur les vicissitudes de la littérature[5] ».

1. Traduit en allemand par Biester : *Don A. J. Cavanilles über den gegenwärtigen Zustand von Spanien.* Aus der franzözischen Urschrift des span. Verfassers. Berlin, Uuger, 1785.

2. *Tableau de l'Espagne moderne*, 1807, I, p. 309.

3. Denina était membre de l'Académie de Berlin depuis 1782.

4. (Traduit en espagnol à Cadix). Réimprimé en français à Turin en 1792. A la suite de ce discours paraît dans le même volume : l'Oración apologética Por la España y su mérito literario : Para que sirva de exornación al discurso leido por el abate Denina. En la Academia de Ciençias de Berlin respondiendo á la cuestión : Qué si debe á España? Por D. Juan Pablo Forner. Madrid, Imprenta Real 1786. — La même année, Denina publie ses *Lettres critiques* sur le même sujet.

5. Cet ouvrage : *Discorso sopra le vicende della letteratura* parut, à Turin, en 1760 sq. Traduction allemande par F. Ghf. Serben en 1785-7. — Berlin-Leipz., 2 vol.

Il vante donc les merveilles de l'Espagne, les brebis, le miel, les vignes, le cacao, le sucre. Il étudie les branches importantes de l'activité espagnole, la théologie, la jurisprudence, la médecine, la physique, les mathématiques, les belles-lettres, les beaux-arts, énumère les hommes et les choses remarquables qu'a produits l'Espagne. Dans les sciences botanique, médicale et mathématiques les Français eux-mêmes doivent beaucoup à l'Espagne. Et quel est donc le peuple qui a accompli les plus belles découvertes géographiques! Quel est le peuple qui a sauvé la civilisation occidentale de l'invasion arabe! En somme « la France doit beaucoup plus à l'Espagne que les autres pays ne doivent à la France » (p. 31). « Il y a même quelque espèce de poésie dans laquelle la France n'a peut-être pas égalé l'Espagne. » Denina cite la poésie épique et vante le roman de Cervantes. Cependant il termine sur des réserves. « On ne saurait nier que l'Espagne pendant quelque temps n'ait presque disparu du théâtre des sciences et des arts. » Et cet aveu, qui est grave, compromet, tout au moins en partie, la cause qu'il défend.

L'attitude de Denina, qui devait finir ses jours en 1813, comme bibliothécaire impérial à Paris et qui est un des agents principaux de l'influence française en Europe, nous est une preuve du danger que font courir au prestige d'une nation les manifestations maladroites du genre de celle de Masson. La critique amène la réplique, la partialité provoque l'agression. La phrase de Masson fit le tour de l'Europe, mais ce fut à la honte de l'auteur et au détriment de la France. Au fond, cette phrase est ce qu'il y a de plus répréhensible dans le fameux article. Le reste est à peu près insignifiant. N'innocentons pas Masson. Il ne mérite ni cet excès d'honneur ni cette indignité. Mais ce ne fut qu'un porte-parole. Le porte-parole de l'Encyclopédie, d'un siècle tout entier. L'Encyclopédie ne voyait dans l'Espagne que la patrie du fanatisme et de l'ignorance. Elle avait tort, c'est convenu, pour ce qui concerne l'Espagne de la fin du siècle. Mais elle n'eût pas été l'Encyclopédie si elle eût pensé autrement. Enthousiaste de la Prusse, elle devait détester l'Espagne. On ne saurait accuser nos philosophes de nationalisme. Ils ont péché, Masson tout le premier, par ignorance.

Gardons-nous de recommencer ces sottises. Elles sont aussi dangereuses que de vraies défaites.

J.-J.-A. Bertrand.

DON DIEGO CLEMENCÍN

Don Diego Clemencín occupe dans la littérature espagnole une place bien déterminée : il est le commentateur du *Don Quichotte*. Malgré ses traductions latines [1], ou son éloge d'Isabelle la Catholique [2], il n'est ni historien ni traducteur. Son nom reste lié à celui de Cervantès et la raison en est dans le prestige même du livre qu'il a tâché d'expliquer.

Les critiques ont contribué pour une large part à restreindre ainsi le rôle de Clemencín. Certains, Lista surtout, et Hartzenbusch, qui ont apprécié tout le labeur de Clemencín, en particulier son érudition surprenante en matière de *libros de caballerías*, n'ont pas ménagé les éloges au Commentaire [3]. Afin que l'on pût en utiliser commodément les notes, Bradford a consacré un volume à les recueillir par ordre alphabétique [4]. D'autres auteurs au contraire, plus sensibles au goût artistique qu'à l'érudition, ont malmené le travail de Clemencín. Il suffit de rappeler l'article de Juan Valera, qui attaque avec une ironie mordante le souci, excessif parfois chez Clemencín, de découvrir des sources au *Don Quichotte* [5]. Plus récemment, Rius a recueilli quelques extraits des principales critiques formulées à propos du Commentaire, et il y a ajouté un jugement personnel très favorable [6]. Enfin, M. A. Castro, dans son compte rendu du *Quijote* de M. Rodríguez Marín, mettait au point une critique sans cessé répétée en remarquant

1. *Ensayo de traducciones qué comprende la Germania, el Agrícola y varios trozos de Tácito, con algunos de Salustio. Un discurso preliminar y una espístola á Tácito,* por... y D. José Mor de Fuentes. (Madrid, Benito Cano, 1798.)

2. *Elogio de la Reina Católica doña Isabel leido en la Real Academia de la Historia el dia 31 de julio 1817,* por... (Madrid, Sancha, 1820.) Cet éloge se trouve dans *Memorias de la Real Academia de la Historia,* t. IV. (Madrid, Sancha, 1821.)

3. A. Lista, *Juicio crítico del Comentario, que puso al « Quijote » D. D. C.*, dans le tome Ier de l'édition du *Quijote.* (« Biblioteca clásica. » Madrid, 1894. Prologue. — Hartzenbusch, *Observaciones sobre el comentario puesto al Quijote* par *D. D. C. Obras escogidas.* « Colecc. de los mejores autores españoles. » T. XLIX. Paris, Baudry, 1876.

4. Carlos C. Bradford. *Indice de las notas de D. D. C. en su edición de El ingenioso hidalgo.* Madrid, 1885.

5. *Sobre el « Quijote » y sobre las diferentes maneras de comentarle y juzgarle.* (T. I. Obras completas). N'oublions pas qu'il s'agit d'un discours académique et que le désir de plaire au public a peut-être aiguisé les traits de Valera.

6. *Bibliografía cervantina.* T. I, p. 63-64. T. II, p. 159, 160, 161.

judicieusement que si Clemencín avait condamné de nombreuses constructions du *Don Quichotte* parce qu'elles ne s'employaient plus de son temps, c'est que : « Este [Clemencín] habíase formado en una época de racionalismo preceptista y aún no poseía la idea de la evolución histórica del idioma; en cambio estaba aprisionado en el estrecho molde de la gramática general. » M. Castro ajoutait en terminant : « Por otra parte los defectos de Clemencín están ampliamente compensados con la riqueza de sus observaciones, no superadas completamente ni aún en la actual edición, en lo que respecta sobre todo a los libros de caballerías [1]. »

Ainsi, l'œuvre de Clemencín a été jugée bien des fois, et avec plus ou moins d'équité. Par un constraste singulier, sa biographie est encore à peu près inexplorée. A l'exception de quelques articles d'encyclopédie, dont les plus modernes reproduisent les précédents avec une touchante fidélité, il n'existe point d'étude complète consacrée à la vie de Clemencín. Nous possédons cependant un intéressant portrait de lui, alors qu'il était député à Cadix. On le trouve dans l'ouvrage si pittoresque, mais parfois si haineux de C. Lebrun. Certains traits de caractère coïncident avec ceux que révèlent les documents que nous publions plus loin [2]. De plus, le bibliothécaire provincial de Murcie, D. Andrés Sobejano, nous a fait savoir que : « noticias bio-bibliográficas sobre Clemencín contendrán la *Bibliografía murciana* de D. José Pio Tejera, premiada por la Biblioteca nacional, que se va comenzar pronto a imprimir, y precisamente se me ha encargado corregir su impresión [3] ».

Pourtant, manquerait-elle d'intérêt une étude qui suivrait Clemencín du séminaire de sa ville natale aux Córtes de Cadix et de Madrid, où il prit place parmi les libéraux, après avoir, entre temps, renoncé à l'Eglise et s'être marié ; Clemencín, traqué par la réaction de Ferdinand VII et couvert d'honneurs par le gouvernement d'Isabelle II? La vie de l'érudit Murcien reflète bien toutes les tourmentes politiques de ce XIXe siècle espagnol aussi stérile que mouvementé ; elle serait digne d'être mieux connue. C'est la raison qui nous fait publier aujourd'hui quelques documents relatifs à la jeunesse studieuse de Clemencín. Ils se trouvent sous la cote 471-9 aux Archives de la Maison d'Osuna, déposées momentanément aux Archives nationales de Madrid.

La duchesse d'Osuna désirant un précepteur pour ses enfants s'adressa à D. Andrés Celle, attaché en la même qualité à la famille de

1. *Revista de filología*. T. IV, 1917, p. 394.
2. Carlos Lebrun. *Retratos politicos de la Revolucion de España,* .... Impreso en Filadelfía donde se encontrará de venta en casa del editor. Año 1826, p. 122.
3. D. A. Sobejano nous indiquait également qu'il existait à Murcie des descendants de Clemencín. Peut-être conservent-ils des renseignements relatifs à leur aïeul.

Fernán Núñez. Il lui désigna Clemencín. Avant d'entamer les pourparlers avec D. Diego, la duchesse fit prendre des renseignements sur sa conduite, son instruction, ses aptitudes pédagogiques. Le secrétaire de la duchesse, après enquête, rédigea le rapport suivant :

Señora, El recomendado del Ayo de los señoritos de Fernan Nuñez se llama Dn Diego Clemencin. Es natúral de Murcia, seminarista de Sn Fulgencio de dicha ciudad, y sustituto en él de la cathedra de Filosofía moderna.

El informe que de este sujeto me há dado Dn Atanasio Puyal és completísimo. Dice que su virtud es admirable, y que por consecuencia lo és su modestia. Tan callado que aunque en las materias literarias oiga en otro algun error, no habla si no le preguntan [1]. Que su talento és tan singular, que no és facil se conozca otro igual en aquel seminario en veintè años, siendo asi que se mantienen siempre tres cientos seminaristas, y se reciven por oposicion, no se si todos ó algunos. Que igual á su talento es su aplicacion, de modo, que sobre la instruccion que les dá el seminario, se ha adquirido él otra esquisita en las temporadas de verano y oras de menos fatiga. Que de once años era con proporcion á la edad la admiracion del seminario, y que hoi solos tiene veinte y tres, que és el unico defecto para el ministerio de Ayo; pero que no se encontrará mas ventajosa reunion de prendas en la edad de quarenta y cinco o mas años. Que todo su deseo es ordenarse, y que no pudiendo en el día por su edad (aunque puede de epistola y evangelio) no ha salido a oposiciones de piezas eclesiasticas, como piensa hacerlo quando llegue a edad proporcionada.

Dn Atanasio Puyál ha sido su maestro, y me dixo que por esto sentía haber de dar informe, respecto que podría recelarse que fuese apasionado; pero que está bien cierto de que nadie que le conozca podrá decir otra cosa. Añadió que es hijo de un mercader de Murcia, que há dado y está dando excelente educacion á todos sus hijos, entre los quales hai otro mas pequeño de igual talento y disposicion que el Dn Diego.

De son côté, le prêtre D. Joaquín Ibarra écrivait à la duchesse :

†

Excma Sra,

Muy Sra mia de mi mayor estimacion : á consequencia del aviso que de parte de V. E. me dió Dn Manuel de Ascargorta, he practicado las diligencias que me han sido posibles, para saber con fundamento la conducta, literatura y demas circunstancias de Dn Diego Clemencin seminarista de Sn Fulgencio de Murcia. Para esto he buscado personas que lo han conocido desde sus tiernos años, ó han vivido mucho tiempo en su compañia en el mismo seminario, ó han tenido noticia individual de sus tareas y exercicios literarios.

1. C. Lebrun, *ouv. cit.*, p. 122, disait : « Diputado de las Cortes de la primera época. Liberal mudo; no abrió su boca en el Congreso en el primer período. Se sabía que sabía, porque había sido editor del *Mercurio*. En las Cortes, votaba con los liberales ; se levantaba en las votaciones quando ellos, y se quedaba sentado quando ellos. »

Por la relacion conteste de las varias que he examinado puedo asegurar à V. E. que el expresado Dⁿ Diego es un sugeto que por su genio amable, sobresaliente talento y aplicacion continua al estudio, no solo se ha hecho estimar muy particularmᵗᵉ de sus Maestros, compañeros y contemporaneos, sino que se ha merecido un lugar muy distinguido en los elogios de quantos le han tratado ó han asistido a los muchos actos públicos que en varias facultades ha sostenido en el mismo seminario con particular lucimiento.

Por lo que me han dicho y por varias cartas, poesias, y oraciones latinas que he podido ver en manos de un amigo mío, sé que es un Latino excelente; y la traduccion de las Epístolas de Sⁿ Juan que trabajó en un verano por via de recréo, me ha hecho conocer que tiene mas que mediana instruccion en là lengua griega.

Igualmᵗᵉ me consta que está muy versado en la filosofia moderna, siendo bastante prueba de su ilustracion en esta parte, del juicio y acierto en la eleccion de opiniones y adopcion de sistemas el acto de conclusiones públicas que en esta facultad sostuvo con general aplauso a nombre del seminario.

Sé asimismo que ha estudiado la Theología con mucha aplicacion y aprovechamᵗᵒ, de modo que ha sido ó el mas sobresaliente, ó de los que mas han sobresalido en su tiempo; habiendo hecho iguales progresos en la facultad de cánones en la que (a lo que entiendo) ha hecho un estudio muy particular de la historia y disciplina de la Iglesia.

A esto se agrega el que es un perfecto humanista, muy versado en los mejores autores latinos y griegos, bien que no tanto en estos como en aquellos; y sobre todo un tenor de vida tan bueno y una conducta tan irreprehensible, que todos los que yo he hablado (a quienes he enterado de la gravedad del asunto a que se dirige este informe, para que como que tenian que responder de sus resultas me hablasen con sencillez é ingenuidad) me aseguran que ha merecido una atencion particular entre todos los seminaristas que en su tiempo se han acercado à doscientos, por sus buenos modales, bella índole, recogimiento, virtud, aplicacion, é infatigable constancia en qualquiera especie de trabajo.

El juicio, pues, que yo he formado en vista de las noticias que tenia y he podido adquirir, y especialmᵗᵉ de los informes que me ha dado uno de sus concolegas que, ha poco tiempo, vino de aquel seminario, el sobresaliente talento, la basta instruccion, y exemplar conducta de este sugeto cubren qualquiera defecto que pudiera recelarse atendida su corta edad, y pueden asegurar à V. E. de que eligiéndole por Ayo de los Señoritos les proporcionará un Maestro que les dé la educacion que V. E. tan justam les deséa y que les corresponde segun su distinguida clase y elevadas circunstancias.

Es quanto puedo decir à V. E. en desempeño del encargo con que se ha dignado honrarme, y ofreciéndome con este motivo a sus ordenes quedo rogando à Dios gue su vida mˢ aˢ. — Madrid y Dicʳᵉ 31 de 1787.

B. L. M. de V. E.
Su atento serʳ y capⁿ,
Joachin de Ibarra.

Enfin, un autre rapport de D. Alonso Camacho, dont le neveu « tenia mui tratado á D. Diego Clemencín », ajoute le détail suivant :

Siguió por tres años el estudio de la filosofia moderna, acreditando en las conferencias particulares... los maiores progresos en la verdadera Logica, Metafisica, Fisica, Teorico-experimental; y filosofia moral, defendiendo publicamente al fin del trienio en quatro cientas y quinze conclusiones las principales cuestiones que abrazan estas ciencias.

On comprend qu'après une enquête aussi favorable, la duchesse d'Osuna se soit décidée à offrir à Clemencín la place d'*Ayo* de ses enfants. Le 1er janvier 1788, elle faisait la proposition au jeune séminariste, en le priant de se rendre chez elle durant les vacances d'été.

No solo para que hablasemos en quanto al partido que sé debe corresponder al sacrificio y tareas de un literato, sino para que nos conociesemos, conociese V. M. á los que han de ser sus alumnos, y pudiese V. M. experimentar la diferencia que hai entre el inevitable bullicio y incomodidades de una casa como la mia, al sosiego y orden de ese seminario.

Le 8 janvier, par la lettre suivante, Clemencín informait la duchesse qu'il acceptait les fonctions qu'elle voulait bien lui confier :

Muy s^{ra} mia : la carta de V. Ex^{cia} de 1º del corriente, en que me manifiesta no duda encargarme el cuidado y educacion de sus hijos, es p^{a} mi tanto mas apreciable, quanto el asunto es de mayor considerac^{n} y confianza. En su contestacion, no tengo mas que repetir lo ofrecido en la carta, que presentó a V. E. en el verano último mi amígo y favorecedor D. Andrés Celle. Acepto desde luego el partido, que me hace V. E, y me allano a quanto se sirva disponer. En conseqüencia desde esta misma hora me tengo por admitido en su casa y servicio. V. E. puede creer que no me cuesta violencia alg^{a} el resolverme, y de resultas desechar algunas proporciones, que se havian ofrecido p^{a} mi acomodo : persuadido á que nunca me serian tan ventajosas, como servir a una S^{ra} de tanta ilustracion, y de tan bello modo de pensar en orden á la educacion de sus hijos. La consideracion de esto me hace esperar un feliz exito en el desempeño de mi encargo, y me endulza el sacrificio, que desde aora hago, de mi libertad en los años que deben pasar hasta que se de principio á la educacion. En ellos pienso prepararme lo mejor que pueda, p^{a} corresponder á la confianza de V. E., y entretanto empezaré á disfrutar la honra de ser su criado. Suplico a V. E. se persuada á que nada sentiria tanto, como que V. E. tuviese en adelante motivo p^{a} quejarse de que yo la havia engañado, ó querido engañar.

Nro S^{or} gue la vida de V. E. m^{s} años como deseo. Murcia á 8 de Enero de 1788.

Excma S^{ra}
B. L. P. de V. E.
Diego Clemencin.

Exc^{ma} S^{ra} Condesa de Benavente, Duquesa de Osuna.

Le 11 janvier, la duchesse remerciait D. Diego d'accepter et le priait de nouveau de lui faire savoir s'il aurait des vacances en été et s'il viendrait se présenter à elle. Le 15 janvier, D. Diego répondait :

Muy Sra mia : recibo la muy favorecida de V. E. de 11 del corriente, en que me manda decirla, si hay en este colegio vacaciones de estio, y si hago animo de pasar durante ellas á esa corte.

Las hay efectivamente, y principian á ultimos de Mayo, ó primeros de Junio. Para entonces, en cumplimto de lo que V. E. me insinúa, pasaré á ponerme á su disposicion, y tener el honor de verla, servirla, y recibir de su boca las instrucciones correspondientes, á fin de que en llegando el caso de la enseñanza, V. E. no quede pesarosa de su eleccion, y yo con el sentimto de no haver acertado á servirla.

Me repito á las ordenes de V. E.. y ruego á Dios guc su vida mhos años. Murcia, 15 de Enero de 1788.

Excma Sra
B. L. P. de V. E.
Su mas ato criado.

Exc Sra Condesa de Benavente,

Effectivement, au début de juin, Clemencín arrivait à Madrid, où il attendit les instructions de la duchesse, partie pour sa résidence d'été d'Aranjuez [1].

Tels sont les principaux documents contenus dans la liasse 471-9 [2].

Ajoutons encore que, dès son entrée en fonctions, Clemencín accompagna, en 1769, la famille d'Osuna à Paris. Là, il se lia d'amitié avec le chevalier Charles de Pougens, qui entretint par la suite une correspondance très suivie avec la duchesse, et à plusieurs reprises envoya ses compliments au « bon et spirituel D. Diego », et à « Don Clemencin » [3].

J. SARRAILH.

1. Lettre du 11 juin 1788, du secrétaire de la duchesse.
2. On trouve également dans cette liasse deux lettres de D. Andrés Celle à la duchesse.
3. Voir diverses lettres de la liasse 476. Arch. de Osuna.

LA PAYSANNE

DANS

LES ROMANS DE PALACIO VALDÉS[1]

Armando Palacio Valdés n'est pas de ces artistes qui cachent les secrets de leur art. Les deux prologues qu'il a placés au début de ses deux romans : *La Hermana San Sulpicio,* et *Los Majos de Cádiz,* contiennent ses idées essentielles; mais son œuvre tout entière nous montre mieux encore combien il aime le simple et le naturel.

Il considère la vie avec bienveillance et n'a point d'amertume contre l'humanité: les hommes ne lui apparaissent pas d'une façon une et simpliste comme des êtres mauvais. Il se départ rarement de son calme souriant, de son ironie attendrie ; comme à Galdós, le peuple lui plaît par ce qu'il a de franc, de naturel. Il a l'amour des humbles, de la terre, des enfants, de la fragilité, de la grâce. La nature, la vie aux champs, les paysans systématiquement idéalisés par tant de romanciers, Valdés veut les peindre tels qu'ils sont ou du moins tels qu'il les voit à travers son âme délicate et subtile, mais clairvoyante et sincère. Loin de nous montrer des bergers d'Arcadie, il peint des êtres bien vivants, tels que nous pouvons les voir chaque jour; mais il sait découvrir en eux ce qui est capable de nous émouvoir. Les classifications sont souvent vides de sens; mais il semble vraiment que son

1. Pour l'ensemble de l'ouvrage du romancier, l'analyse et la chronologie de ses différents romans, nous ne pouvons que renvoyer aux articles de M. Bordes dans le *Bulletin Hispanique*, 1899, et de M. Peseux-Richard dans la *Revue Hispanique*, 1918. Il ne s'agit ici que d'examiner comment M. Palacio Valdés a traité ce thème difficile : la paysanne.

réalisme soit un réalisme tolérant et large, pour qui l'art est en résumé « vérité et poésie », c'est ce souci de sincérité, c'est cette émotion vraie qui rendent ses livres si vivants et si attachants.

Dès son premier roman, *El Señorito Octavio*, Valdés nous donne deux types très intéressants, non pas peut-être précisément de paysannes, si l'on entend par là les femmes qui vivent aux champs, travaillent la terre et se livrent à toutes les rudes besognes de la ferme, mais bien de femmes de la campagne, élevées simplement en contact avec la nature, deux types d'*aldeanas*.

Le cadre du roman est un coin délicieux de ces Asturies que Valdés peint avec tant d'amour. Les deux femmes jouent un rôle dans la vie du « Señorito Octavio », mélancolique rêveur, nature délicate, éprise d'idéal; mais celle qui est indiscutablement au premier plan et pour laquelle il sacrifie sa vie, c'est Laura.

En effet, la comtesse de Trevia, *fruta del país*, que notre auteur dépeint si joliment, n'est rien que la fille d'un insignifiant propriétaire, de ceux qui abondent dans les provinces du Nord. Malgré le bel écusson de pierre qui ornait sa maison, elle s'est élevée dans la gêne, presque la pauvreté. Son père, aidé de deux domestiques, exploitait lui-même ses terres ; et, quand venait la fenaison, il n'hésitait pas à dire à ses enfants : « Si vous voulez aller demain à la prairie pour vous amuser, je vous préviens qu'on a commencé à faucher. » Laura et ses sœurs comprenaient bien l'invitation; et, dès l'aube, elles allaient aux champs étendre l'herbe, jusqu'à l'heure du crépuscule; d'ailleurs elles s'en montraient fort satisfaites et c'était pour elles un plaisir d'unir leurs efforts à ceux des journaliers. Pendant les longues soirées d'hiver après le dîner on travaillait au coin du feu ou autour de la table: coudre, filer, tricoter, telles étaient les occupations de la mère laborieuse aussi bien que des fillettes; les voisines apportaient, elles aussi, leurs ouvrages et l'on causait du temps, des récoltes ou de quelque incident du jour, puis, solennellement, le père récitait le chapelet et la *tertulia* prenait fin.

C'est donc dans un milieu assez simple que le comte a choisi sa femme. La malheureuse Laura se rappelle vaguement les événements d'alors, et avec quelle précipitation le mariage fut concerté! mais elle n'a point oublié l'âpreté bien paysanne de son père qui « l'eût étouffée de ses mains si elle avait eu le courage de ne pas aimer le comte ». Nous ne savons pas comment elle a complété son éducation; mais nous ne sommes pas étonnés de la voir revenir dans son pays onze ans après son mariage, transformée en grande dame, charmant par son aisance naturelle et sa suprême distinction; ceci n'est sans doute qu'une conséquence des qualités d'adaptation et d'assimilation, si notoirement accordées aux femmes que l'auteur n'en fait même pas mention. D'ailleurs Laura est restée simple et les plaisirs de la grande ville ne l'ont pas rendue insensible aux charmes de ses montagnes; elle revoit avec plaisir ses anciennes compagnes; elle n'a pas oublié le temps où, chaussée d'*almadreñas,* elle allait à la fontaine avec la servante Pepa; la vie en plein air la ravit, elle se promène à travers champs et nous la voyons, un beau jour, aidant les femmes à rentrer le foin, travaillant ferme comme une fille de la campagne et en éprouvant une grande fierté.

Ainsi donc, malgré les apparences, on peut dire que dans cette agréable peinture de la comtesse de Trevia, Valdés s'est exercé à nous montrer une âme en quelque sorte paysanne, et c'est bien ses origines qui expliquent la préférence de Laura pour l'intendant Pedro. Malgré un doute d'un instant, on peut dire que le lecteur n'hésite guère. Dès ses premières rencontres avec Pedro, Laura se sent attirée vers lui par ce qu'il a de bon, de sain et de simple, par ce qu'il lui rappelle de son enfance heureuse, de cette vie rustique si chère à ses yeux, (elle était libre alors!). L'idylle apparaît dès les premiers souvenirs attendris : Pedro évoque les joyeuses réunions, les *horuelos*, les *esfoyazas* où Laura était fêtée pour son humeur aimable; la jeune femme de son côté parle de Pedro enfant, de ses espiègleries, de ses gentillesses; et puis, Pedro est reconnaissant à sa maîtresse de son aide bienfaisante de jadis, alors que ses parents et lui étaient dans le besoin. Tous ces

liens se resserrent peu à peu à mesure que la comtesse rencontre plus fréquemment l'intendant; à mesure aussi s'accroît la familiarité toute naturelle de la grande dame et l'intérêt qu'elle porte à son fidèle serviteur. Pourtant il semble qu'il y ait quelque chose de choquant dans le dénouement de l'intrigue : l'auteur n'a pas manqué de nous montrer les progrès de leur amour, et la promenade à la *romería* est un charmant tableau et une bien belle journée pour Pedro et Laura; plus tard la comtesse au chevet du malade est une infirmière attentive et indulgente qui paraît bien accepter sans colère les hommages expressifs; mais sa vengeance, si elle est explicable, n'en est pas moins brutale; elle s'en accuse d'ailleurs elle-même quelques instants avant de mourir, quand elle se dit qu'elle a perdu le mérite de ses souffrances *con una venganza ruín*...

La haine de la comtesse pour son mari, haine évidemment bien fondée, et celle de l'intendant méprisé et brimé par cruauté, devaient forcément les rapprocher, les unir davantage. Cependant le fantôme blanc nous étonne un peu, son langage n'est pas celui d'une âme noble et délicate ; et ses accents où l'on perçoit *cierta ferocidad*, sont-ils ainsi parce que Laura est restée en somme un être simple, plus près de la nature que nous ne l'avions pensé?

La force de Pedro l'a séduite plus que la finesse d'Octavio; les compliments de celui-ci, son aimable conversation l'ont moins charmée que l'adoration muette de celui-là, son agilité dans la montagne, son habileté à la chasse. Égarée pour ainsi dire dans un milieu qui n'était pas le sien, elle est retournée à son élément, elle s'est réunie tout naturellement au compagnon qui convenait à ses goûts rustiques, à son amour de la force et de la nature, et elle le lui redit sans cesse :

Es necesario que te vayas convenciendo de que soy una aldeana en toda la extensión de la palabra...

Carmen, bien qu'elle soit la fiancée plus ou moins officielle d'Octavio, n'est qu'un personnage secondaire du roman. C'est une jolie jeune fille, aussi insignifiante que possible, qui parle peu et sourit souvent; elle n'est jamais sortie

du village, elle a les idées et les goûts de son milieu : c'est une vraie campagnarde.

Bien entendu, elle nous apparaît dans une de ces *tertulias* chères à Valdés et sa conversation avec Octavio nous éclaire bien vite sur son esprit : quand son fiancé lui parle d'un cauchemar tragique que lui a donné la crainte de la perdre, elle en déduit froidement qu'il avait trop bien dîné; s'il lui demande à quoi elle pense la nuit lorsqu'elle s'éveille, elle répond tout simplement qu'elle dort la nuit sans se réveiller; puis elle surveille les cartons, car on joue aux lotos. Un peu plus tard, comme il est un lecteur assidu de romans romanesques, il imagine de solliciter de sa dame une pantoufle qu'il conserverait, telle une relique, et qu'il baiserait avec amour; elle s'étonne toute rougissante, puis, comme il insiste, elle a une réponse naïve :

— ¿ Me lo concederás, hermosa?
— No.
— ¿ Por qué?
— Porque es una suciedad...

Cela rappelle le texte de Gœthe : lorsque Faust, au jardin, complimente Marguerite et lui baise la main, elle s'écrie : « Que faites-vous? Comment pouvez-vous baiser ma main? Elle est si sale et si rude!... » Pour Carmen, comme pour Marguerite, ces raffinements n'ont pas grand sens : Carmen ne comprend pas qu'une pantoufle, abîmée peut-être par la poussière et l'usure, ait quelque valeur extrinsèque et qu'Octavio la désire justement parce qu'elle l'a portée, pas plus que Marguerite ne peut croire que sa main rude de ménagère se transforme aux yeux de Faust aveuglé par son amour.

D'ailleurs Carmen, nous le voyons bien vite, n'est rien ou presque rien pour Octavio. Ils ont été élevés pour ainsi dire côte à côte : il l'a remarquée parce qu'un beau jour elle a fait une gracieuse apparition à sa fenêtre et a eu l'espièglerie de lui jeter une rose d'Alexandrie; puis il a fréquenté sa maison et lui a fait consciencieusement la cour, heureux de s'abandonner à sa fantaisie et de croire qu'il vivait les émotions dont il avait tant de fois lu le récit. Mais la jeune fille accueille sans

plaisir ses caprices, ses sautes d'humeur, ses querelles extravagantes. Elle eût préféré, nous dit-on, un fiancé plus simple, vivant comme tout le monde, l'aimant sans phrases et lui donnant, à l'occasion, un baiser sur la joue et non sur le bout des doigts ou sur les cheveux.

Octavio faisait donc tous les frais de son roman et ne s'apercevait pas de l'éloignement de sa fiancée à laquelle il s'accoutumait peu à peu. L'arrivée de la comtesse lui dessille en partie les yeux; si, par habitude, il tient toujours son rôle d'amoureux, il juge plus froidement la jolie Carmen : elle approuve la basse critique que la jalousie inspire à sa mère, aux anciennes compagnes de Laura; elle applaudit aux singeries, aux grimaces vulgaires de Paco, car sa conversation insipide est bien faite pour plaire à tout ce milieu féminin, dont la vie se partage entre les besognes journalières, la médisance et le jeu de loto.

Octavio le dit avec raison : à l'âge de Carmen, les affections sont plus souvent des caprices que des passions; aussi la légèreté de celle-ci nous semble assez naturelle; elle n'est pas émue par le trouble de son fiancé quand il vient le soir faire sa visite d'adieu, il n'y a point entre eux cette douce intimité de deux cœurs aimants; elle n'hésite pas à protester de sa sincérité lorsque Octavio s'irrite de ses distractions et du goût qu'elle manifeste pour son voisin de jeu. Et comme il ne compte pas pour elle, elle écoute froidement ses divagations sentimentales tout en laissant sa main dans celle de Paco Ruiz.

Quand il les surprend, blessé beaucoup plus dans son amour-propre que dans son cœur, Octavio s'écrie avec dégoût :

Al fin no pudo desmentir su casta..., su casta de villanos!

Dans sa colère, notre rêveur a trouvé le mot juste : c'est tout simplement parce qu'elle est une *villana*, une paysanne rustique, qu'elle n'a pu comprendre sa délicatesse d'idéaliste et qu'elle est allée fatalement vers un être plus matérialiste, plus près d'elle; sa trahison, qu'il n'y a pas lieu de comparer à celle de son fiancé, reste une trahison, mais une trahison qui s'explique logiquement et qui n'étonne, à peine d'ailleurs, que par son cynisme.

Valdés a montré dans ses deux héroïnes, bien qu'à des degrés différents, le réalisme de la vie s'opposant aux rêves des âmes délicates, et si son roman a été écrit *sin pensamiento trascendental*, il est certain que ses deux études sont fines et bien vivantes, on y sent déjà cette saveur rustique qu'il goûte particulièrement et que nous allons retrouver.

***

El Idilio de un Enfermo est nettement une peinture de paysans que Valdés présente dans un cadre toujours délicieux. Parmi ces types si bien décrits, celui qui retient le mieux l'attention, c'est celui de Rosa. C'est une toute jeune fille aussi jolie que robuste qui remplit le rôle de ménagère au foyer de son père ; elle remplace sa mère, morte, auprès de deux jeunes frères, et travaille avec courage. Quand elle se voit remarquée par le jeune Madrilène, elle se rend compte instinctivement que cette distinction est une menace et qu'une humble paysanne ne doit pas accepter des hommages venus de si haut ; à la *romería*, quand elle refuse par deux fois de danser avec le « Monsieur », qui pourtant la prie, sa sauvagerie est vraiment charmante, et l'on comprend qu'Andrés se pique au jeu. Elle le revoit bientôt en effet, tandis qu'elle garde ses bêtes ; de nouveau elle a honte des plaisanteries qu'elle entend et verse d'abondantes larmes, tandis que son père, moins délicat, ne paraît pas fâché du goût du jeune homme pour sa fille. Mais elle est trop simple pour résister longtemps à la douce amitié qu'on lui offre ; elle prend l'habitude de le voir au moulin, d'entendre sa conversation si intéressante, si variée ; ils deviennent camarades et l'innocente fillette subit sans y prendre garde le charme de leurs relations. Bien entendu, elle se défend quand il oublie la réserve qui a fait naître sa confiance, elle est une enfant de la campagne et sait se servir de sa force vigoureuse pour réduire à l'impuissance ceux qui veulent lui faire violence ; elle se fâche, boude, se cache ; mais au fond elle ne demande qu'à pardonner à celui qu'elle aime déjà. Le dur travail, la misère même, lui semblent

préférables à l'odieux mariage que lui propose son vieil oncle, l'*indiano ;* les coups mêmes n'agissent pas sur sa volonté, son père la maltraite avec une brutalité bien digne d'un rustre, mais elle a l'endurance nécessaire pour tout souffrir, et ce qu'il y a de touchant dans cette malheureuse créature, c'est qu'elle refuse un bien-être certain et la paix momentanée, — non parce qu'elle a l'espoir d'être heureuse un jour auprès de son ami : elle n'est pas comme cette autre paysanne de la chanson que les coups ne détournent pas de celui qu'elle aime et qu'elle veut épouser, et qui répète à son berger :

> Al son de los palos digo :
> ¡ Viva la gorra de pelo !

Par pudeur, elle ne veut même pas parler des tourments qu'on lui fait subir, elle invente des mensonges pour expliquer à Andrés ses blessures apparentes. Elle sait que l'on jase dans le pays, que ses promenades avec lui la font juger sévèrement ; et elle, si réservée au début, qui fuyait dès l'approche du jeune homme, elle reste de longs moments en sa compagnie, elle ne veut pas se rendre à l'évidence et voir que c'est plus que de l'amitié qui l'aveugle ainsi. Lorsque son père, décidé à la faire céder, la brutalise plus fort et l'enferme, elle oublie tout danger pour courir au rendez-vous d'adieux, elle ne pense plus à ses souffrances en écoutant les conseils qu'Andrés lui donne : il part, il faut qu'elle renonce à la résistance, mais elle trouve que souffrir n'est rien... Quand son père, prévenu de sa sortie, se met à sa poursuite, avec une confiance innocente, elle se place sous la protection de son ami et s'enfuit avec lui dans la nuit. Toutes ces émotions l'ont brisée, moralement surtout, la sollicitude dont l'entoure Andrés l'attendrit ; cette douceur de langage, qui est pour elle une révélation, achève de la griser et de la vaincre. Puis, après ce don d'elle-même, Rosa se montre toujours la simple créature si charmante du début, elle est heureuse de son amour, et jouit pleinement, sans trouble, de son bonheur. Quand elle est séparée si brusquement d'Andrés, l'auteur ne nous parle plus d'elle désormais, si ce n'est en passant, mais nous nous la représentons de nouveau à la besogne, battue sans cesse, entêtée dans sa

résistance, puis s'échappant de chez elle, mais ne se plaignant pas du lâche abandon dont elle est victime.

Elle n'avait point pensé, bien sûr, qu'Andrés l'épouserait jamais; l'égoïsme brutal du « malade » a dû ne l'étonner qu'à peine; sans doute, elle sent qu'elle n'est qu'une humble fille dont la part ici-bas est le travail rude et abrutissant. Son roman n'était qu'une trêve, une folie.

Valdés a su donner à son héroïne tant de grâce, tant de fraîcheur et, en même temps, une si naturelle simplicité, que sa faute ne la diminue guère. Au début, elle exprime la joie de vivre, l'exubérance heureuse, à la fin « l'infini de douceur qu'ont les choses brisées ».

Dans *José,* étude de pêcheurs, nous avons des types bien curieux de femmes du peuple : telle la terrible Teresa qui est une parfaite mégère; mais la fille de la Seña Isabel, la villageoise Élisa n'est qu'une bien pâle figure. Plus tard, dans *Riverita,* nous voyons apparaître une timide fillette qui par bien des points nous rappelle Rosa. Maximina, fille d'un marin, est une orpheline de seize ans qui s'est élevée au couvent. Elle est maintenant chez une tante qui tient une auberge à Pasajes et elle aide la servante aux travaux du ménage. Ce n'est pas une paysanne, mais une villageoise. Son caractère si profondément honnête, son âme candide et délicate et par-dessus tout cela son effacement si discret font d'elle une héroïne des plus attachantes de Valdés. L'auteur a mis en elle toute la simplicité, la bonté, la confiance, que l'on trouve généralement chez les enfants : aussi, la désigne-t-il toujours par ce mot de *niña* qui exprime sa constante jeunesse de cœur et d'esprit. Elle est incapable de cacher ses sentiments. Dès que Miguel Rivera lui parle d'amour, elle n'hésite pas à lui avouer qu'elle l'aime aussi, tout en conservant d'ailleurs cette pudeur exquise dont elle ne saurait se départir; plus tard, mariée, puis maman, elle s'adapte à moitié seulement à sa condition de dame, elle reste villageoise dans ses goûts et quand le malheur la frappe dans sa fortune, elle travaille et console son mari épuisé, avec une bonne grâce charmante; dans les multiples péripéties de sa vie pourtant si courte, on

peut dire qu'elle ne change pas, c'est une figure douce et pure qui s'élève au-dessus des autres.

Après ces essais plus ou moins poussés, Valdés nous donne dans son roman de mœurs villageoises *La Aldea perdida*, une remarquable peinture des champs, avec de véritables paysannes. Ses héroïnes n'ont pas seulement une valeur symbolique, elles sont une évocation des femmes de son pays natal. Aussi malgré le ton épique ou lyrique qu'il prend pour parler d'elles, elles restent bien vivantes et ne s'éloignent pas de la réalité.

Demetria et Flora sont les figures de premier plan, tandis que dans le fond s'agite la foule des femmes du pays, Telva ou Eladia, la *tía* Féliciana, la *tía* Robustiana, l'amusante *tía* Jeroma ou encore la curieuse *tía* Rosenda dans son pittoresque *hórreo*.

Les deux jeunes filles se complètent par leurs qualités physiques et morales, et résument toute la sérénité et toute la joie, toute la beauté et toute la grâce de la Nature. Demetria avec son profil correct et froid de Junon, c'est la blonde Cérès; Flora, son nom l'indique, c'est la déesse du printemps et des fleurs. En tant que femmes elles sont bien différentes. Demetria n'a que seize ans, mais elle est calme, pondérée, sérieuse; elle est l'aînée de deux marmots, aussi c'est elle qui les soigne tout comme Rosa, dans *El Idilio de un Enfermo;* par ses qualités de ménagère laborieuse autant que par sa beauté elle fait l'orgueil de ses parents. Debout dès l'aurore, même les jours de fête, elle travaille en chantant, heureuse de vivre. Son cœur est plein de tendresse pour un robuste garçon du voisinage qui, dès l'enfance, l'a entourée d'une touchante affection ; mais, timides l'un et l'autre, ils ne parlent jamais de leur amour et il leur suffit de passer quelques instants l'un près de l'autre pour être satisfaits. Demetria apprend tout à coup que ni la tía Felicia, ni le tío Goro ne sont ses parents et son désespoir est immense, comme il l'avait été quand elle avait cru comprendre qu'elle était une enfant trouvée, indigne de l'amour de Nolo. Elle se rend compte instinctivement que Doña Beatriz est bien moins sa mère que la pauvre paysanne

qui l'a élevée, soignée, aimée de tout son cœur. Malgré sa révolte, elle part, elle va à la ville où l'on se propose de *desasnar* la pauvre petite. Avant de partir, ses adieux à son fiancé sont une chose bien touchante : Demetria rappelle simplement les événements de la veille et c'est à peine si elle ose dire à Nolo que c'est aussi à cause de lui qu'elle a regret de quitter le pays; leur conversation faite de phrases hachées, de mots sans suite dure quelques instants à peine; ils sont incapables d'exprimer ce qu'ils éprouvent et l'auteur peut les comparer avec raison pour leur rigidité à deux beaux marbres de l'Antiquité.

La sérénité apparente de la jeune fille disparaît d'ailleurs bien vite, elle sanglote en emportant les œillets qu'elle doit déposer aux pieds de la Madone, et ne recouvre son calme, sa froideur dédaigneuse que lorsqu'on la félicite de son heureux changement de situation.

On s'attendrait à ce que les agréments de sa nouvelle condition lui fassent aimer la vie plus douce de la ville, mais pas plus que la voix du sang n'a fait éclore en son cœur un amour filial pour Doña Beatriz, l'atavisme ne se manifeste dans son dégoût du luxe, dans sa haine de toute contrainte, dans son indifférence pour les fêtes, les parures, les louanges. Alors que toutes les filles de la campagne rêvent d'être vêtues comme les dames de la ville et n'hésitent pas à tout quitter pour les toilettes et les bijoux qui les fascinent, elle, de noble origine pourtant, regrette ses rustiques vêtements, ses sabots, ses vaches, et, au lieu de se plaire à ses nouvelles occupations, elle soupire en pensant au temps où elle pétrissait le pain avec sa mère; ses lettres sont d'une tristesse bien sincère; malgré sa docilité, sa douceur naturelle, elle ne s'accoutume pas à un milieu si différent de celui qui était sien, ni à sa mère, ni à sa tante qu'elle appelle *las señoras*. Et lorsque Nolo va la voir, elle s'échappe et le suit avec joie pour retourner dans sa chère maison de Canzana; son absence n'a été qu'un mauvais rêve, elle reprend la tranquille vie d'autrefois...

Pourtant il y a un nuage au ciel : ces mineurs que l'on voit partout, et surtout ce Pluton qui la poursuit; lorsqu'il ose

l'attaquer, la vaillante jeune fille ne perd pas son sang-froid et le frappe hardiment, ne songeant qu'à se défendre. A l'attitude de Nolo qui donne crédit aux stupides vantardises du mineur, elle répond par une froideur, une indifférence affectées où l'on sent toute sa douleur. Ce n'est que lorsque le hasard la met en présence de son fiancé qu'elle se décide à sortir de son silence et à lui demander les griefs qu'il a contre elle; elle fait de sa chute dans la mine un récit net et bref et ne peut croire qu'on puisse douter de sa sincérité. Aussi, devant l'obstination de Nolo, elle ne veut plus vivre; sa tentative de suicide ne prouve évidemment qu'une chose : c'est qu'elle préfère la mort à un soupçon et à l'abandon de celui qu'elle aime; mais Nolo est trop ému par ce si grand amour pour ne pas se donner pour convaincu. Demetria l'épouse. Alors traîtreusement Pluton se venge et la poignarde, menant à bonne fin son œuvre un moment retardée. Demetria (l'Agriculture) avait lutté pour ne pas mourir enfouie sous la terre : elle rougit de son sang la verte prairie et succombe malgré tout sous les coups du farouche Pluton (le Travail de la Mine).

Le caractère de la jeune paysanne, tout de droiture et de simplicité, de tendresse contenue, de vaillance et d'énergie, est, comme on l'a dit, bien différent de celui de son amie : Flora est aussi vive et malicieuse que Demetria est calme et douce; bien qu'assez innocemment, elle est aussi coquette que celle-ci est naturelle, elle s'amuse de l'embarras de Jacinto en présence d'elle, elle le tourmente de ses plaisanteries, refuse de répondre à ses timides avances, tandis qu'elle bavarde avec le *capellán*, Don Lesmes, et exerce sa verve en de spirituelles reparties. Alors que Demetria fait face courageusement aux mineurs quand ceux-ci surprennent nos paysannes au bord de la rivière, la première idée de Flora, c'est de fuir à leur approche; et, dès qu'elle a recouvré son sang-froid, son esprit espiègle a le dessus, elle se moque du nom de Pluton et provoque en partie la scène finale par ses pointes multiples. Mais, malgré tant de légèreté apparente, Flora sait fort bien distinguer le vrai du faux : son émotion devant les aveux de Jacinto en est bien la preuve, et sa réponse est d'une grâce

charmante. D'ailleurs son attendrissement ne dure qu'un moment : après avoir solennellement juré sa sincérité en baisant ses doigts en croix, elle reprend ses taquineries mutines; elle pince fortement, consciencieusement l'heureux Jacinto, le fait choir de son escabeau, lui jette des cendres au visage, le tout au milieu de la plus enfantine gaîté. Et enfin, à son départ, elle lui remet ce gage d'amour que les paysannes du Nord de l'Espagne donnent à celui qu'elles aiment : le cordon de son justin, que nos Bretonnes offrent, elles aussi (A. Le Bras, Souvestre, Le Goffic en évoquant les mœurs de la Bretagne, racontent aussi des batailles épiques, et de plaisantes « entraves »).

Flora n'est pas, comme Demetria, indifférente à son changement de situation et si elle n'aime pas que les « sorcières » du pays fassent allusion à sa parenté avec le Capitaine, elle y pense souvent, rêve d'un bel avenir et sait se réjouir avec sa vivacité habituelle du bonheur qui lui échoit en partage. Lorsque Demetria tombe dans la mine, son désespoir est immense, comme sa colère lorsque Nolo ne paraît plus chez le *tío* Goro. Elle est remuante et s'agite tout le long du roman jusqu'à la fin tragique de son mari, qui tombe, lui aussi, sous les coups d'un mineur, Joyana. Est-ce parce que cela était inutile au symbole que l'auteur ne l'a pas fait mourir comme Demetria? Il y a tout lieu de le croire, et puis il y avait assez de sang versé sans en ajouter encore.

Flora et Demetria, Telva, Eladia, représentent toute une aimable jeunesse à côté des types si amusants de Pacha et de sa prétendue jeune sœur Maripepa, ou de la sympathique Robustiana; comme Rosa, Carmen, ou Laura, elles sont une vivante évocation; l'auteur s'est préoccupé avant tout de faire une peinture très vraie des caractères et de mettre en relief la logique des faits ; chez Laura les tendances naturelles sont plus fortes que le milieu; chez Demetria au contraire l'adaptation parfaite de la jeune fille aux conditions de la vie paysanne réduit à néant les lois de l'atavisme. Il a su présenter nettement ses *aldeanas*, avec leurs traits extérieurs, leurs habitudes, leur sensibilité propre et faire d'elles un tableau charmant.

*
* *

D'autres écrivains que Palacio Valdés ont peint les pittoresques et riantes vallées du Nord de l'Espagne; et, quand il s'agit d'études de paysans asturiens, galiciens ou basques, on cite à côté de son nom ceux de Pereda, Pío Baroja, la comtesse Pardo Bazán; mais il a une originalité frappante, des qualités qu'on ne retrouve point chez les autres.

Pereda sait peindre avec art le milieu où évoluent ses villageoises, il donne à celles-ci le langage véritable de leur pays avec les tournures, les mots spéciaux qui obligent le lecteur à recourir au lexique. Quelques-unes ont une vie intense comme la *mujer gris* de *Peñas arriba*. Mais il se différencie de Valdés surtout par sa conception même du roman qui laisse moins de place à des études comme celles que nous venons de voir.

Pío Baroja emploie les procédés d'un peintre dans ses *Idilios vascos;* il s'attache à des tableaux suggestifs, note en quelques traits ce qui frappe ses yeux, sans omettre un détail, aussi trivial soit-il; il se refuse toute hypothèse psychologique. Comme on le voit nettement dans *Maintoni*, il constate les faits et laisse le lecteur tirer des conclusions. Aussi ses récits ont-ils une forme brève, nerveuse, où l'auteur apparaît en témoin ironique et mordant, bien loin de l'indulgence d'un Palacio Valdés.

Enfin, plus encore que Baroja et surtout que Pereda, Mme Pardo Bazán s'écarte de la manière de notre auteur.

Les paysannes et les villageoises sont nombreuses dans ses livres: *Los Pazos de Ulloa*, et *La Madre Naturaleza* en fournissent déjà un assez grand nombre, or c'est le roman (roman en deux parties) le plus généralement estimé de l'écrivain. A côté de la gracieuse enfant dont l'idylle finit si tristement, Mme Pardo Bazán se complaît aux peintures fortes, parfois répugnantes: telle celle de Sabel que son goitre achève d'enlaidir. A des pages exquises, où la tendresse des deux enfants rappelle les plus douces peintures antiques, succèdent des scènes de violence et de brutalité où la paysanne joue un assez triste rôle.

Les figures dominantes de ses romans sont souvent des êtres durs, âpres au gain, égoïstes et brutaux; ses malheureuses paysannes habituées aux plus rudes besognes ne reculent devant rien pour éviter la misère totale, pour garder leur morceau de terre : la mégère du *Destripador de antaño*, la *tía* Pepona, entraînée par une absurde superstition, n'hésite pas à sacrifier l'innocente Minia, afin de tirer quelque argent de la vente de ses entrailles.

La comtesse Pardo Bazán, malgré quelques restrictions, est en effet un représentant en Espagne de l'école naturaliste, qu'elle a défendue dans *La Cuestion palpitante;* et si elle hésite toujours devant les détails matériels grossiers que, d'ailleurs, sa qualité de grande dame l'empêche souvent de voir, le réalisme n'est pas pour l'effrayer.

Dans une interview que raconte M. Carretero *(El Caballero audaz)*, elle déclare que son roman le mieux fait, c'est à son avis *Bucólica*; cette déclaration est à retenir car elle nous éclaire sur le goût même de l'écrivain.

L'héroïne de *Bucólica*, c'est Maripepiña, une robuste paysanne, fille de fermiers; elle semble, tout comme sa vache, faite de terre et de brique pilée; elle mène une vie rude et misérable et s'emploie aux plus rudes besognes: ainsi, durant le *Magosto,* elle écrase avec ses pieds nus l'enveloppe hérissée de piquants des châtaignes qu'elle ramasse. A l'arrivée du jeune Madrilène, Joaquín, elle est toute désignée pour être sa servante. Pendant une rechute de son maître, elle le soigne, le veille, s'acquitte avec diligence de ses devoirs de garde-malade; elle inspire à Joaquín les plus sincères sentiments de gratitude, et, si elle lui apparaît évidemment comme un être inférieur *(un pedazo de atún)*, il ne la respecte pas moins et la défend à l'occasion contre les brutalités d'autrui. Un jour de fête, parée de ses plus beaux vêtements et surtout propre et de bonne humeur, elle se montre sous un aspect plus favorable et risque de grossiers compliments à son maître, qui, bien entendu, ne manque pas de la trouver plus digne d'intérêt. Et le soir, entraîné par le vin, le fameux *tostado*, et favorisé par les circonstances, il abuse de sa situation, qui met Maripepa à sa

merci. Il faut d'ailleurs noter que la paysanne ne se défend guère, rien ne l'émeut. Quand le jeune homme, désolé de sa propre culpabilité, lui parle de l'épouser un jour, elle n'y croit pas un instant et pense qu'il s'agit d'une plaisanterie. D'ailleurs, elle ne s'en fâche nullement, pour la bonne raison qu'elle est bien incapable de comprendre ce qu'une telle plaisanterie aurait d'offensant pour elle. Lorsqu'il part, courroucé de sa méprise, elle pleure; elle s'était attachée à lui à cause sans doute de sa douceur et de sa bonté. La confession qu'elle fait, le plus simplement du monde, prouve bien qu'elle ne voit dans sa vie rien que de très naturel : le consentement mutuel suffit à justifier à ses yeux ses relations avec Manuel, qu'elle espère bien épouser plus solennellement, un jour, quand la misère sera moins grande à son foyer. Ce qui est moins justifiable, même sommairement, c'est son attitude vis-à-vis de Joaquín, mais elle considère sans doute qu'il a des droits sur elle, puisqu'il est son maître; et puis, elle sait que sa conduite est bien connue et approuvée des siens, qui, d'ailleurs, ont largement profité de la faiblesse du jeune homme. Elle ne peut comprendre l'irritation de celui-ci, et dans son étonnement elle sent vaguement qu'il a été trompé et qu'elle est coupable.

La paysanne joue en somme un petit rôle, car ce qui est vraiment intéressant, c'est la crise morale, la déception de ce « malade » si différent de celui de Valdés; n'importe quelle servante d'auberge l'eût remplacée dans le récit, et si un poète pouvait dire un jour de tristesse et de désillusion :

Tu n'as jamais été, dans tes jours les plus rares,
Qu'un instrument banal sous mon archet vainqueur,

Joaquín pouvait dire : « Maripepa, tu n'étais rien. » Le merveilleux instrument qui vibre sous les doigts et dont le chant harmonieux est un écho vivant, les âmes ardentes le trouvent rarement. Maripepa était bien loin de toute aspiration idéale, de toute rêverie mélancolique !

Et voilà bien ce qui fait la grande différence entre la comtesse Pardo Bazán et Palacio Valdés. Tandis que celui-ci, nous l'avons vu, se plaît à peindre des êtres simples mais nobles,

des femmes sans culture mais capables de délicatesse, et qui ont une réelle existence, Mme Pardo Bazán observe, de la réalité, les images les plus sombres. Ses paysannes, et en particulier Maripepa, sont des êtres purement instinctifs; qu'on se rappelle par exemple cette scène qui peint tout un caractère : Maripepa dormant humblement, paisiblement au pied du lit, étendue sur le sol, la nuit de la *romería*, alors que Joaquín, effrayé par ce qu'il considère comme un crime, ne peut fermer les yeux. L'auteur sait mettre en relief avec une intensité profonde cette force, cette lourdeur des créatures misérables, *poco más conscientes que el ganado*. Pendant la maladie qui tient Joaquín alité, Maripepa le soigne sans aucune gêne, sans la moindre pudeur. Nous pouvons nous demander avec le héros ce qu'aurait été cette femme *educada, no diré de otro modo, sino de algún modo*, ou ce qu'elle serait devenue, régénérée à la manière des héroïnes de Tolstoï : mais il est certain que Mme Pardo Bazán atteint un maximum d'effet; son art est d'une puissance un peu âpre où l'on ne sent pas se mêler sa propre sensibilité. Elle reste en dehors du sujet et cela donne à son récit une froideur, un air d'indifférence au contenu, si l'on peut dire, auprès des romans de Valdés, animés de tout le meilleur de sa pensée et de son cœur. Sans qu'il intervienne directement, on sent qu'il est là et que les émotions qu'il offre à ses lecteurs, il les a éprouvées lui-même, qu'il s'est penché sur la vie avec indulgence et avec bonté, qu'il voit clairement les tristesses et les noirceurs, mais qu'il sait voir aussi les rayons de clarté dans l'ombre. Les femmes comme Maripepa, Sabel ou Pepona, Valdés les voit, les peint parfois, mais il se plaît surtout à décrire des types moins laids, moins propres *a mostrar y poner de realce la bestia humana*, si chère à certains amateurs de naturel. Un clair visage, même imparfait, l'attire, et non une face grossière fermée à toute émotion noble.

En conclusion, les paysannes de Valdés ne sont point de fades peintures idéales, elles ont leurs défauts physiques et moraux, leur vaillance, mais aussi leur faiblesse. Elles forment évidemment une partie seulement, la meilleure, des femmes qui vivent aux champs, mais elles sont des types réels auxquels

il a suffi de juxtaposer quelques autres plus sombres, pour avoir une peinture d'ensemble de la Paysanne[1].

Tandis que Mme Pardo Bazán se plaignait, à bon droit peut-être, de l'antipathie qu'elle rencontrait fréquemment chez les femmes, il y a tout lieu d'imaginer que Palacio Valdés, par son attitude bienveillante, par sa simplicité de pensée et d'expression, doit être très goûté des esprits féminins, comme de tous ceux qui sont épris d'un réalisme sincère — pourvu qu'ils y trouvent cette petite dose d'idéalisme sans laquelle bien peu d'entre nous éprouveraient un réel plaisir littéraire. Cela n'est-il pas vrai particulièrement dans ces pages pénétrantes où il peint ses paysannes avec cette douceur, avec cette délicatesse, ce naturel, cette émotion contenue, qui sont le charme de son art ?

L.

1. C'est en somme le même mélange, avec quelque chose de plus dur, qu'on retrouverait, par exemple, dans l'*Esfinge Maragata*, de Concha Espina, un roman qui mériterait d'être connu en France, et qui continue, à nos yeux, l'œuvre et l'art de Valdés.

TRAVAUX

SUR LA

GÉOGRAPHIE DE LA PÉNINSULE IBÉRIQUE

(1915-1919)[1]

On ne se propose pas de donner ici une bibliographie complète des travaux relatifs à la géographie de la Péninsule ibérique entre 1915

1. Cette revue présente deux lacunes que nous regrettons. Faute de renseignements, nous n'avons pu rien dire de l'activité cartographique. Et nous n'avons pas pu nous procurer les C. R. des Congrès de l'Association pour l'Avancement des Sciences (Séville et Valladolid) : c'est pourquoi certaines notes intéressantes ont échappé à notre analyse, en particulier des notes de MM. Fernández Navarro et Dantín Cereceda.

Publications périodiques citées :

American Journal of Physical Anthropology *(Amer. J. of Phys. Anthr.)*

Annaes da Academia polytechnica do Porto (Coimbra) *(A. A. polyt. Porto)*.

Annales de Géographie *(A. de G.)*.

L'Anthropologie *(L'Anthr.)*.

Boletín del Instituto geológico de España *(B. I. Geol. de España)*.

Boletín de la Real Sociedad de Geografía, Madrid *(B. R. S. G.)*.

Boletín de la Real Sociedad de Geografía, Revista de Geografía colonial y mercantil, Madrid *(B. R. S. G., R. G. col. y merc.)*.

Boletín de la Real Sociedad española de Historia natural *(B. R. S. Esp. H. Nat.)*.

Boletino di informazion agrarie e di patologia vegetale.

Bulletin de l'Institut océanographique de Monaco *(B. I. Ocean. Monaco)*.

Bulletin hispanique *(B. Hisp.)*.

Butlletí del Centre excursionista de Catalunya, Barcelone *(B. Centre excurs. de Catalunya)*.

Comunicações da Comissão do Serviço geológico de Portugal *(Comun. Com. do ser. geol. Portugal)*.

Comptes rendus de l'Académie des Sciences, Paris *(C. R. A. S.)*.

Journal de la Société de statistique de Paris *(J. S. statistique, Paris)*.

Junta para ampliación de estudios é investigaciones científicas (Serie geologica) *(Junta...)*.

Mémoires de la Société de Physique et d'Histoire naturelle de Genève *(Mém. S. Phys. H. Nat. Genève)*.

Memorias de la Real Academia de Ciencias y Artes, Barcelona *(Mem. R. A. C. y Artes)*.

Mémoires publiés par la Société portugaise de Sciences naturelles, Série géologique *(Mém. S. port. S. nat., sér. géol.)*.

Mitteilungen der geographischen Gesellschaft in Hamburg *(Mit. G. Ges. Hambourg)*.

La Nature *(La Nat.)*.

Publicaciones de la Sociedad de geografía comercial, Barcelona *(Publ. S. G. com. Barcelone)*.

Revista de la Real Academia de Ciencias, Madrid *(Rev. R. A. C.)*.

Revue des Deux Mondes *(Rev. Deux Mondes)*.

et 1919, mais plutôt d'indiquer dans quelle direction s'est exercée l'activité des géographes. On fera la part qui convient aux disciplines connexes de la géographie.

I. — Géographie physique.

Les Études sur la *sismicité* dans la péninsule[1] ont mis en évidence la stabilité de la Meseta. L'inventaire de 130 tremblements de terre dressé par M. Navarro Neumann montre que les mouvements du sol sont confinés aux fosses qui la bordent, fosse de l'Ebre, fosse du Guadalquivir, fosse du Tage (en y joignant l'Algarve). Les régions méridionales et occidentales sont les plus agitées. M. Pereira de Souza a consacré de nombreuses notes aux macroséismes du Portugal (1911-1916). Leur répartition s'accorde avec les grandes lignes de la tectonique. Les mouvements de l'Algarve, en particulier, revêtent leur maximum d'intensité le long d'une ligne qui prolongerait la faille ou flexure du Guadalquivir. Ces tremblements de terre portugais paraissent en relation avec des mouvements épirogéniques dont le littoral porte la marque. Après la transgression pliocène, aurait pris place un mouvement d'émersion, encore sensible sur la côte occidentale (plages soulevées, terrasses alluviales). Sur la côte méridionale de l'Algarve, on noterait, au contraire, un retour offensif des eaux. Toute cette question des variations du littoral est encore bien loin d'être au point comme on le voit par l'essai de M. Depéret sur la chronologie des temps quaternaires. Il demeure certain que les contours actuels de la Péninsule ne sont pas fort anciens et que la frange de plaines et de basses montagnes qui borde la Meseta à l'ouest et au sud-ouest, ainsi que les parties du bassin atlantique voisines sont encore troublées.

Les travaux sur le *volcanisme ancien*[2] n'ont pas donné de résultats aussi intéressants. Les manifestations volcaniques de divers âges sur le littoral portugais s'apparentent à celles qui ont donné naissance aux îles de l'Atlantique. Les roches éruptives de la Meseta paraissent au contraire former un groupe individualisé. On ne les connaissait jusqu'ici qu'auprès de la bordure du plateau. M. Fernández Navarro vient de signaler un pointement basaltique dans la Sierra de Guadarrama.

1. Navarro Neumann (N. M. S.). *Ensayo sobre la sismicidad del suelo español* (*B.R.S. Esp. H. N.* XVII, 1917, p. 83-108). — Pereira de Souza. *C. R. A. S.*, CLX, 1915, p. 348 et p. 808; CLXIII, 1916, p. 709; CLXVI, 1918, p. 688). Voir aussi du même, *Comun. Com. Serv. Geol. Portugal*, 1917, p. 102-126). — Fernández Navarro (*B. R. S. G.*, LVIII, 1916, p. 178-213).

2. Pereira de Souza (*C. R. A. S.* CLXV, 1917, p. 674). — Choffat (*C. R. A. S.*, CLXII, 1916, p. 981; CLXIII, 1916, p. 152). — Fernández Navarro (*C. R. A. S.*, CLXII, 1916, p. 652).

MM. Odón, Rafaël et Fernando de Buen ont poursuivi durant deux campagnes l'*exploration océanographique* des mers bordières de l'Espagne[1]. La publication la plus importante de l'Institut espagnol d'Océanographie est l'étude batilithologique de la baie de Palma de Mallorca.

Mais l'ensemble le plus remarquable de travaux est celui qui concerne le *glaciarisme quaternaire* dans la Péninsule ibérique. La *Junta para ampliacion de Estudios* en a publié un bon nombre et les résultats d'ensemble ont été résumés par M. Fernández Navarro dans la *Revue générale des Sciences*[2]. La portée de ces recherches justifie l'intérêt qu'on y attache. L'Espagne a connu des glaciations quaternaires localisées. Il y a eu au moins deux périodes d'extension des glaces correspondant au Rissien et au Würmien : elles ont laissé dans les grands massifs et à leur pied des témoignages certains (formes glaciaires, cirques et auges, moraines et dépôts de remaniement). La limite des neiges s'abaissait du centre vers l'Atlantique ; elle était plus élevée dans la Sierra Nevada que dans les massifs septentrionaux. Aujourd'hui, les glaciers ont disparu car le Ventisquero de Veleta (Sierra Nevada) ne peut passer pour un glacier. La Sierra Nevada présente des auges très nettes avec une belle série de cirques au fond garni de petits lacs remarquablement conservés sur le versant nord (cirques au-dessus de 3.000 mètres). Dans la Sierra de Gredos, les traces glaciaires sont localisées au versant N.-N.-E., les conditions d'abri ayant favorisé la conservation des neiges à cette exposition. Les Picos de Europa grâce à leur altitude, la Sierra de Bejar et la Sierra de Estrella grâce à leur proximité de l'Atlantique et malgré leur faible hauteur ont aussi été affectés par la glaciation alors que la Sierra de Guadarrama en restait à peu près indemne. On sait quels étroits rapports existent entre le problème des glaciations quaternaires et celui de l'installation des climats actuels. Il a paru à MM. Dantín Cereceda et Pacheco que certains types de sol répandus sporadiquement dans

1. Odón de Buen. Compte rendu des deux campagnes dans *B. I. Ocean.-Monaco*, 1916, n° 318, *B. R. S. G.*, LVII, 1915, p. 515, ainsi que des travaux réalisés dans la baie de Vigo (*B. R. S. G.*, *R. G. col. y merc.*, XIV, 1917, p. 361). — Rafaël de Buen y Lozano. *Estudio batilitológico de la bahia de Palma de Mallorca* (*Trabajos de oceanografía, y biologia marina dirigidos por el Dr O. de Buen*), Madrid, 1916, in-4°, 32 pages. — Fernando de Buen. Compte rendu de travaux aux environs de Saint-Sébastien : *B. R. S. G.*, *Rev. G. col. y merc.*, XV, 1915, p. 471, et XVI, 1916, p. 81.

2. Fernández Navarro (L.). *Le glaciarisme quaternaire dans la Péninsule ibérique* (*Revue générale Sc.* XXVIII, 1917, p. 263). Cf. aussi *B. R. S. Esp. H. N.*, XV, 1915, p. 396. — Obermaier (H.). *Estudios de los glaciares de los Picos de Europa*. (*Junta para Ampliación de Estudios*, n° 9, 1914). — Obermaier (H.) et Carandell (J.). *Contribución al Estudio del glaciarismo cuaternario de la Sierra de Gredos* (*Junta...*, n° 14, 1916). — *Nuevos datos acerca de la extensión del glaciarismo cuaternario en la cordillera central* (*B. R. S. Esp. H. N.*, XVII, 1917, p. 252). — *Los glaciares cuaternarios de la Sierra Nevada* (*Junta...*, n° 17, 1916). *Datos para la climatología cuaternaria de España* (*B. R. S. Esp. H. N.*, XV, 1915, p. 402).

l'Espagne méridionale et jusque sur la Submeseta toledane témoignaient en faveur de l'existence d'un climat plus humide à une époque peu reculée, antérieure pourtant au chelléen. Ces lambeaux de *Terres Noires*[1] analogues aux Tirs marocains disparaissent sous l'action de combustions actives favorisées par le climat actuel. L'abbé Breuil, ên discutant la position des gisements dans la Laguna de la Janda, a donné des arguments qui tendraient à faire considérer la formation de ces sols comme plutôt moderne. La solution du problème intéresse non seulement l'Espagne, mais toute l'Afrique du Nord.

A notre connaissance, aucun travail d'ensemble n'a paru sur le climat actuel de la Péninsule, non plus que sur sa *végétation*[2]. On ne peut signaler à cette place que l'ouvrage du Dr Reyes-Prósper sur les steppes de l'Espagne et leur végétation. Ce livre contient des renseignements utiles tout en apportant quelque déception au phytogéographe. M. Rikli avait montré à propos des steppes méditerranéennes comment la question peut être reprise après Moritz Willkomm. On ne trouve ici aucune tentative sérieuse d'application des méthodes familières à la géographie botanique moderne. Cependant, le point de vue territorial et topographique est complètement traité. En totalisant les chiffres de M. Reyes-Prósper, on arrive à une superficie de 72.600 kilomètres carrés, soit 14,5 pour cent de l'étendue de l'Espagne. Blas Lázaro e Iviza n'indiquait que 35.000 kilomètres carrés, c'est-à-dire moitié moins. L'écart ne laisse pas de surprendre. L'inventaire du Dr Reyes-Prósper a certainement été plus complet que celui de ses prédécesseurs, mais on se demande si son concept de la steppe n'est pas un peu large et si certaines associations végétales regardées par lui comme steppiques le sont bien spécifiquement. Il réagit avec force contre la réputation de stérilité congénitale faite aux sols de steppe. Il n'a pas tort, mais quand on parle de la stérilité des sols steppiques espagnols, est-ce au sol qu'on l'impute ou bien au climat?

II. — Géographie humaine.

En Espagne, comme ailleurs, l'archéologie préhistorique se pénètre d'esprit géographique. C'est tout bénéfice pour tout le monde, car

1. Dantín Cereceda. *Las Tierras Negras del Marruecos* (*Junta*..., n° 13, 1915). *Acerca de la Existencia de Terras Negras en la Submeseta meridional de la Peninsula ibrica* (*B. R. S. Esp. H. N.*, XVIII, 1918, p. 219). — Hernández Pacheco. *Las Tierras Negras del Extreme Sur de España et sus yacimientos paleolíticos* (*Junta*..., n° 13, 1915. — Abbé Breuil. *Observations sur les Terres Noires de la laguna de la Janda* (*L'Anthr.*, XVIII, 1917, p. 235).

2. Reyes-Prósper (Dr Ed.) *Las Estepas de España y su vegetacíon*. Madrid, 1915, in-8°, 305 pages.

l'anthropogéographie de son côté ne saurait négliger ce qui a trait aux *premières étapes de l'occupation humaine*[1]. L'abbé Breuil localise les gisements paléolithiques dans le bassin du Guadiana. Il montre leurs liens avec les conditions proprement géologiques (masses quartzitiques) et les conditions physiographiques (all. tertiaires et all. modernes à galets). Ces dernières expliquent l'abondance des ateliers dans les vallées : même fait se constate en Andalousie. Quel pouvait être l'environnement animal de l'homme à ces périodes reculées ? M. Hernández Pacheco se l'est demandé. L'étude des figures de chevaux sur les parois des cavernes le porte à croire que trois types étaient répandus dans la Péninsule au Quaternaire supérieur. Il les rapporte à Equus caballus celticus, E. c. lybicus et à un type présentant quelques-uns des caractères de l'âne. On sait comment, à une époque plus rapprochée, les grands courants commerciaux qui contournaient la Péninsule ont contribué à faire entrer ses régions périphériques dans le cercle de la civilisation méditerranéenne. M. Blázquez s'efforce d'établir que les Cassitérides ont été les îles du cap de Santa Maria depuis l'an 600 jusqu'au IIe siècle av. J.-C., et celles des rias de la Galice à partir du IIe siècle. Ces conclusions seront discutées par les spécialistes. En revanche M. Bonsor peut avec certitude fixer l'emplacement des stations littorales du Fretum Herculanum : Baesippo, Baelo (Bolonia que ressuscitent les fouilles de M. P. Paris), Mellaria, Cetraria Julia Traducta, Portus Albus (Algeciras), Carteria.

Le mélange de tant d'éléments a donné naissance à des *types anthropologiques*[2] assez divers. M. Sánchez croit pouvoir en déterminer trois principaux en Espagne : 1° dans le N.-O. domine un type de petite taille, brachycéphale, apparenté au type subalpin-cévenol (H. alpinus de Boule) et qui paraît récent dans la Péninsule (?) ; 2° dans le S.-E. (Valence), un type dolichocéphale de haute taille venu d'Afrique antérieurement à l'histoire ; 3° sur les plateaux, un type mésaticéphale de petite taille très ancien et d'origine lointaine (c'est peut-être H. mediterraneus Boule ?). Une belle étude de M. Mendez-Corrêa sur le Portugal complète ces données sans s'y raccorder parfaitement. Le type portugais moyen appartient à la race ibéro-insulaire (H. sapiens mediterraneus Boule). Par endroits, surtout dans le Minho et l'Algarve on trouve H. S. alpinus Boule bien représenté. Le type nordique a laissé

1. Abbé Breuil. *Glanes paléolithiques dans le bassin du Guadiana* (*L'Anthr.*, XXVIII, 1917, p. 1. — Pacheco (Hernández). *Los Caballos del cuaternario superior según el arte paleolítico* (*Rev. R. A. C.*, Madrid, XVII, 1911). — Blázquez (Ant.). *Las Casiterides y el comercio del Estaño en la antigüedad* (*B. R. S. G.*, LVI, 1915, p. 318). — Bonsor (G.). *Les villes antiques du détroit de Gibraltar* (*B. Hisp.*, XX, 1918, p. 141).

2. Sánchez. *El hombre español útil para el servicio de los armas y el trabajo. Sus caracteristicas antropológicas á los 20 años de edad.* Br. 89 pages. Madrid. — Mendes Corrêa (A.). *Origins of the Portuguese* (*Amer J. of Phys. Anthr.*, II, 1919, p. 117, avec bibl.). Voir aussi infra au paragraphe *Portugal*.

quelques traces (littoral Nord), de même que le type sémito-phénicien (Povoa do Varzim) et le type sémito-arabe-berbère (Algarve et Alemteja). Enfin, dans Beira-Alta, se trouve un type atlanto-méditerranéen, dolichocéphale plutôt grand et brun, à face large. Naturellement, tous ces éléments sont fort mêlés.

On est sur un terrain plus solide quand on s'occupe des *genres de vie*[1] actuels, de leur évolution, de leurs manifestations diverses (habitation, répartition des densités de population, etc.). L'opposition des genres de vie fondés sur l'agriculture et de ceux qui reposent sur l'art pastoral est une des clés de la géographie et de l'histoire de l'Espagne. L'étude de M. Klein sur un des fonctionnaires de la Mesta a été goûtée des lecteurs de cette *Revue.* On espère avoir l'occasion d'y revenir. Le contraste entre le plateau et les régions bordières est un autre thème familier aux géographes. Un beau travail de M. O. Quelle précise ce contraste. Après une analyse minutieuse des formes de peuplement dans Murcie, Tolède et Guadalajara, M. Quelle établit l'existence d'un certain nombre de types anthropogéographiques fondés sur la répartition des densités et les modes de groupement. Le type méditerranéen (Murcie) se caractérise par les contrastes violents de densité entre les régions arrosées et les autres, en même temps que par la superposition de groupements petits et grands à une poussière d'habitations disséminées. Dans le type atlantique (galicien), les hautes densités sont générales ; la population se dissémine dans une infinité de petites fermes et les centres urbains ne se trouvent que dans les districts industriels. Les types continentaux sont plus nuancés que Th. Fischer ne le pensait. Si l'on distrait les vallées, la densité est uniformément faible et l'habitation isolée à peu près absente. Les différences résident dans l'importance plus ou moins grande des groupements, l'adaptation plus ou moins étroite aux conditions géologiques. M. Quelle tient grand compte, en outre du déterminisme naturel, de l'évolution historique. Il faut bien dire que cette dernière présente des problèmes compliqués : la question des « despoblados » par exemple est loin d'être tranchée. Différences, contrastes, oppositions, c'est là dessus que le régionalisme péninsulaire fonde sa doctrine. Il ne manque cependant pas de bons esprits pour penser que, d'un bout à l'autre de l'Espagne, la somme des ressemblances de toute sorte est plus grande que celle des différences. Dans trois vigoureuses conférences exactement documentées et solidement argumentées,

1. O. Quelle. *Anthropogeographischen Studien aus Spanien* (*Mit. G. Ges.* Hambourg, XXX, 1917, p. 69-186). — Merino (Abelardo). Trois conférences reproduites *in extenso* dans *B. R. S. G.*, LVIII, 1916, p. 338, LIX, 1917, p. 352 et LX, 1918, p. 137. — Vergara y Martín. Ses recueils de dictons ont paru sous des titres divers dans *B. R. S. G.*, LVII, 1915, p. 80, LIX, 1917, p. 110 et *B. R. S. G.*, *Rev. G. col. y merc.*, XV, 1918, p. 5 et p. 281.

M. Merino (Abelardo) a discuté les titres du régionalisme. Il remarque qu'aucune région espagnole ne possède de caractère organique : l'individualisme anarchique, l'esprit de clocher, ce qu'il appelle l'« atomisme » sont les vrais périls auxquels la Péninsule est exposée par son climat et sa structure. Les brocards recueillis par M. Vergara y Martín fournissent une expression plus monotone qu'on ne penserait à la fois de l'esprit régional et de l'esprit communal.

Les différents aspects de la *vie économique*[1] en Espagne avant la guerre ont été analysés dans la série des conférences faites à Barcelone en juillet-août 1914 au huitième Cours international d'expansion commerciale. Ces conférences ont été réunies en un fort volume de 746 pages, qui constitue un document inestimable pour la géographie humaine. On y trouvera, non seulement des renseignements sur l'agriculture, l'industrie, le commerce et les travaux publics dans la Péninsule, mais encore une série d'études pénétrantes sur la géographie et la civilisation de l'Espagne, ainsi que les rapports de ce pays avec les nations ibéro-américaines. Ce tableau de l'Espagne moderne présenté à des étrangers par des Espagnols est d'une remarquable objectivité. On doit d'autant plus se féliciter de le posséder que, dans l'histoire économique de l'Europe, les années d'avant guerre auxquelles il se rapporte constituent un repère d'une importance capitale.

Les questions soulevées par la *situation présente*[2] de l'Espagne se groupent autour de trois rubriques : répercussion économique de la guerre mondiale, problème des communications péninsulaires, problème de l'émigration. Dès 1917, les tableaux économiques si heureusement incorporés au troisième Annuaire statistique (pour 1916) permettaient de mesurer le trouble apporté dans la vie espagnole par la guerre. De 1913 à 1916, la hausse des prix sur les matières alimen-

1. Sociedad internacional para el fomento de la Enseñanza mercantil. *España económica, social y artistica, lecciones del* VIII° *Curso internacional de expansión economica, Barcelona, 1914.* Barcelone, 1915, in-8°, 748 pages, nombreuses planches, photos, plans et cartes. — Voir Daniel Bellet, *L'Agriculture espagnole* (A. de G., XXV, p. 306) et Sorre (M.), *L'Industrie espagnole en 1914* (A. de G., XXVI, 1917, p. 302).

2. Anuario Estadístico de España. Año III, 1916 paru en 1917. *(Ministerio de Instrucción pública y Bellas Artes. Dirección general del Instituto geográfico y estadístico).* — L. de Launay. *Notre avenir économique. France et Espagne* (*Revue des Deux Mondes*, XL, 1917, p. 150). — Knoblauch-Cottenet. *L'industrie espagnole et la guerre. Les richesses minières et métallurgiques de l'Espagne. Le Creusot espagnol, Altos Hornos de Viscaya* (*La Nat.*, 3me série, VI, 1916, p. 150). — Kirchner (Fidencio). *La Influencia de la guerra en las industrias catalanas.* (Publ. S. G. Comm. de Barcelona, n° 14, 1919.) Barthe (A.) *Essai d'évaluation de la richesse de l'Espagne* (J. S. Statist. Paris, LVIII, 1917, p. 157). — Lluesma (E. G). *Centro ferroviario de Valencia.* Madrid, 1919, 62 pages — Moreno Rodríguez (E.). *El correo en los trenes rápidos.* (*B. R. S. G.*, LXI, 1919, p. 7). — Consejo Superior de Emigración. *La Emigración española transoceánica 1911-1915.* Madrid, 1916, in-8°, 583 p.

taires dépassait 30 % (max. 85), sur les matières minérales 130 %, sur les charbons 200 %. Il était facile de prévoir que l'Espagne n'échapperait pas plus que les autres pays neutres à la crise d'après guerre. Le brusque regain d'activité que beauconp d'industries espagnoles avaient connu en 1915 grâce à l'accroissement de la demande étrangère, l'augmentation de l'encaisse or pouvaient faire croire, il est vrai, que la Péninsule allait largement profiter des circonstances. En 1917 encore un bon connaisseur des choses d'outre-monts, M. L. de Launay était tout optimisme. Pourtant, dès 1916, les industries textiles catalanes voyaient leur activité se ralentir, malgré l'équipement hydraulique des Pyrénées : l'exploitation cotonnière tombait de pesetas 160 millions à pesetas 124 millions. Les industries métallurgiques biscayennes, servies par une excellente organisation bancaire, résistaient mieux : malgré la fermeture de quelques marchés extérieurs qui entraînait une diminution dans l'extraction des minerais de fer, malgré la gêne causée par la pénurie de houille, il semblait que les maîtres de forge eussent pris goût aux grandes affaires. On verra plus tard si cette prévision s'est réalisée. Il est certain qu'en 1919, M. F. Kirchner pouvait déclarer à Barcelone sans être contredit : « Hemos perdido cuatro años que el extranjero nos había regalado... » ajoutant, il est vrai, « pero aun no está perdido todo ». — En 1917, M. A. Barthe estimait la fortune espagnole à 73 milliards et demi. Une des infirmités dont souffre la vie économique espagnole est l'insuffisance de son réseau ferré. Les compagnies ont montré peu de souci de l'intérêt général. Il serait indispensable que le réseau péninsulaire fût soudé au réseau français, mais la seule mise à l'écartement normal de la grande ligne méditerranéenne Port-Bou-Algéciras avec embranchement sur Madrid constituera aujourd'hui une énorme dépense. Enfin la perte de substance que l'Espagne subit du fait de l'émigration demeure, en dépit de l'abaissement du taux de la mortalité dans la Péninsule, un grave sujet de préoccupations. Il faut lire le volumineux mémoire publié en 1916 par le Conseil supérieur d'émigration. Les enquêtes faites dans les diverses provinces pour établir les causes et la courbe du mouvement en disent long sur l'état de l'Espagne rurale. Ce ne sont pas, comme on le croirait, les provinces déshéritées qui fournissent le plus à l'émigration : en Galice, en Almeria, dans les Asturies, une sorte de contagion psychique, le mirage, l'ignorance poussent les hommes hors de chez eux, non la faim. Mais des provinces pauvres, comme Léon, se dépeuplent aussi : le régime de la grande propriété, le paupérisme, l'usure, l'absentéisme des riches sont les causes profondes de l'exode. Pays désolés où, à de longs intervalles, apparaît un clocher demi ruiné qui semble « une croix plantée à la tête d'une tombe où gît un peuple entier ». (Lettre pastorale de l'évêque de Ciudad-Rodrigo, 1911.)

III. — Géographie régionale.

La Junta para ampliacíon de Estudios a publié une série de brèves études inspirées de l'esprit géographique le plus moderne. Elles renouvellent notre connaissance de l'*Espagne centrale*[1], surtout de la Submeseta méridionale.

Entre les plaines alluviales de la Jara, la meseta granitique de Tolède et les ondulations de la Manche et les petites plaines alluviales du sud, les monts de Tolède dressent une série d'alignements culminant à 1447^{m} auxquels le nom de montes convient mieux que celui de montaña. M. Gómez de Llarena montre que leur relief actuel est dû à la résistance des bandes de quartzites à l'érosion. Il s'agit d'un territoire pénéplainé postérieurement aux mouvements hercyniens et repris depuis par l'érosion. La Meseta toledane a joué le rôle d'un horst. La végétation consiste en mattorales (Cistus ladaniferus) avec quelques bouquets de chênes-lièges et d'yeuses. Les aspects de la large bande d'alluvions quaternaires qui borde la Nouvelle Castille, au pied de la grande chaîne centrale entre Navalmorral de la Mata et Torre Laguna ont été analysés par MM. Gómez de Llarena et Fernández Navarro. Il s'agit d'une topographie typique de « bad lands » due à un cycle d'érosion récent, malgré les apparences de sénilité. M. Dantín Cereceda a précisé les stades de cette évolution en étudiant la vallée de Hénarès. Il les résume ainsi : 1° érosion des dépôts néogènes continentaux (paramos de la Alcarria) et dépôt des alluvions de la terrasse quaternaire; 2° mouvement négatif du niveau de base; 3° enfoncement de la vallée et modelé des Al. quat., dépôt des Al. modernes ; 4° autre mouvement donnant naissance à la vallée actuelle. Sur le bord sud oriental de la Meseta, la topographie karstique des calcaires de la province de Cuenca contraste fortement avec celle de tous ces territoires : M. de Aguilar a décrit les dolines, tantôt isolées, tantôt groupées, qui sont connues sous le nom de « Torcas ». Le climat de la Submeseta est fortement continental avec des gelées régulières de novembre à avril, plus rares en mai et juin, une forte amplitude absolue annuelle (45° à 54° selon les stations pour 1913-1917) et de faibles précipitations (max. 447^{mm}, Cuenca).

1. Gómez de Llarena. *Bosquejo geográfico-geológico de los montes de Toledo* (*Junta*... n° 15, 1916). — Fernández Navarro y Gómez de Llarena. *Datos topológicos del cuaternario de Castilla la Nueva* (*Junta*... n° 18, 1916). — Dantín Cereceda. *Las terrazas del Valle de Henares y sus formas topográficas* (*R. R. S. Esp. H. N.* XV, 1915, p. 301). — Aguilar (J. de). *Las Torcas de Cuenca* (*B. R. S. Esp. H. N.*, XVII, 1917, p. 409. — Fernández Navarro. *Monografía geológica del Valle del Lozoya* (*Junta*... n° 12, 1915). — Bernaldo de Quiros. *Guadarrama.* (*Junta*... n° 11, 1915). — Schmieder (D^{r} O). *Die Sierra de Gredos* (*Mit. d. G. Gesellsch. München*, X, 1915. — Blázquez-Jiménez (A). *Los bosques de la parte Sur del Valle media del Duero* (*B. R. S., G.*, LX, 1918, p. 114) (Voir enfin une note sur le climat agricole de la Nouvelle Castille dans *B. di informazioni agrarie e di patologia vegetale*, Roma, n° 7, 1918.

Parmi les montagues qui limitent au nord la Submeseta méridionale, la Sierra de Guadarrama énorme bombement granitique et gneissique qui culmine à 2.406^{m}, présente une physionomie particulière. Les vallées avec leurs puissants dépôts sédimentaires témoignant d'une érosion prolongée (Fernández Navarro) sont peu hospitalières. Les chênaies et les buissons de cistes montent jusqu'à 1.300^{m}. De 1.300 à 2.000^{m} s'établit le Pin sylvestre. Rude pays de bûcherons, de charbonniers, de charretiers. Une race débilitée par la misère y mène une vie précaire: on rapporte des exemples où le blé n'aurait donné que trois pour un (B. de Quiros).

Enfin, M. Blázquez Jiménez a étudié dans la Submeseta septentrionale les bois de la partie sud de la vallée moyenne du Douro (provinces d'Avila, de Valladolid et de Segovia). La plaine est un vrai paramo où soufflent les vents froids du nord. Les bois inaliénables ne représentent que 7 % de la superficie. Le Pin Pignon dans la zone basse, le Pin Pinaster à un niveau plus élevé se partagent les plaines alluviales. Sur le granit, viennent surtout le Pin sylvestre (bois de montagne) et les chênes, parmi lesquels le Tauzin a seul quelque importance. Quercus lusitanica y est parfois mélangé. Les calcaires sont dépourvus d'arbres.

L'*Espagne atlantique*[1] offre une moisson moins riche et moins variée. C'est la tectonique des montagnes asturiennes qui préoccupe M. Termier. Leur structure complexe trahit la surperpositien d'efforts orogéniques qui se sont exercés à des époques séparées par de longs intervalles : charriages antéstéphaniens, plissements hercyniens, charriages post-nummulitiques poussés du nord, plissements pyrénéens. Il y a en réalité, pour le géologue, deux chaînes qui se croisent dans les Asturies, l'une houillère, l'autre tertiaire. Les mouvements plus récents présentent un grand intérêt pour le géographe : leur étude est inséparable de celle des formes littorales actuelles. M. E. Scheu avait naguère décrit en morphologiste les rias de Galice. M. Dantín Cereceda est conduit par l'étude de la baie de Santander à opposer la côte cantabrique affectée d'un mouvement négatif très net du niveau de base à la côte de Galice en voie d'enfoncement. Le processus d'accumulation actuellement dominant transforme l'ancienne côte à rias et la fait évoluer vers le type du haff. Deux monographies communales nous donnent une idée des genres de vie dans les montagnes de la Navarre et dans les Asturies. Oroz Betelu fournit un bon type de village basque dans la région des basses montagnes : M. Urubayen

1. P. Termier. *Contributions à la connaissance de la tectonique des Asturies* (*C. R. A. S.*, CLXVI, 1918, p. 433, p. 516, p. 709, p. 793). — Dantín Cereceda. *Evolución morfológica de la bahia de Santander.* (*Junta...* n° 20, 1917) — Urubayen. *Oroz-Betelu, Monografía geográfica.* (*B. R. S. G. Rev. G , col. y merc.*, XIII, 1916, p. 289, p. 369, p. 409). — Torner. *Llanuces, Monografía geográfica.* (*B. R. S. G. Rev. G., col. y merc.*, XIV, 1917, p. 250).

y a minutieusement décrit les manifestations géographiques de l'activité humaine ; il note le recul de l'Euskara. Llanuces au cœur des montagnes asturiennes est bien plus pauvre ; M. Torner apporte des indications intéressantes sur la survivance des anciens modes de tenure (terre communale ou « montera », alternativement cultivée et mise en pâture).

L'activité du service géologique du *Portugal* [1] ne s'est pas ralentie malgré la mort si regrettable de M. Choffat. Le travail de M. Fleury sur les formes de désagrégation et d'usure en Portugal a un caractère méthodologique marqué : c'est le développement d'un chapitre de géographie physique appuyé sur des exemples empruntés au Portugal. Il a insisté ailleurs sur les conditions locales de la lapiésation qui donne naissance à des formes typiques dans les massifs de calcaires liasiques, jurassiques et crétacés (Porto de Moz, Pedra Furada, Arabida, etc.), à des formes plus grossières, sans ciselures, mal caractérisées, dans les diorites, granits, diabases, schistes, grès et basaltes (sierra da Estrella, Traz oz montes, etc.), à des dépôts de matériaux résiduels (Pedra Furada, Algarve, etc.). Les districts lapiaires du Portugal sont secs et pauvres, variés dans le détail ; dans l'ensemble d'une monotonie et d'une tristesse désespérantes. La vie s'en écarte : le plateau de Santo Antonio est un foyer d'émigration. Parmi les régions les plus intéressantes au point de vue morphologique et hydrologique se place le massif de Porto de Moz, bloc de dogger disloqué, où la circulation superficielle des eaux dont les grandes lignes sont encore apparentes, a complètement disparu. Il fonctionne comme une éponge : les phénomènes karstiques habituels, dolines, courants souterrains avec résurgences s'y rencontrent. Les résurgences de ces massifs peuvent avoir une grande importance, comme celle de l'Alviella qui fournit à Lisbonne le tribut des eaux tombées sur le massif du nord du Tage.

D'autres études revêtent une portée moins générale. M. Schwalbach Lucci rassemble et résume les données existantes sur le régime du Tage portugais. Le flot de marée remonte jusqu'à Valada ; en face de Lisbonne, il atteint encore 3^{m}80. Le fleuve, dans son cours moyen,

1. Fleury (E.). Notes morphologiques et hydrologiques dans *C. R. A. S.*, CLXI, 1915, p. 532 et p. 701 ; CLXVIII, 1919, p. 896. *Formes de désagrégation et d'usure en Portugal. Mém. publiés par S. port. S. N., sér. géol.*, n° 1, 1919, 146 p. *Les Lapiez des calcaires au N. du Tage* (*Com. do Serv. geol. de Portugal*, XII, 1917, 147 p.) *Rapport complémentaire sur l'existence du pétrole dans la zone littorale portugaise....* *Coïmbra*, 1918, br. in-8°, 52 p — Choffat. *La ligne de dépressions Regna-Verin et ses sources carbonatées. (Com. do Serv. geol. de Portugal*, XII, 1917). — Schwalbach Lucci (Luiz Felipe de Lencastre). *Estudos geográficos, Alteraçóes litorais. A ria de Aveiro.* Lisboa. 1918, br. in-8°, 70 p. *Potamologia. Estudos sobre o Tejo. Seccao de Vila Velha de Rodam a Tancos.* Lisboa, 1915, br. in-8°, 90 p. Mendes Corrêa (A. A.), Contribuçāo para o Estudo antropológico da populaçāo de Beira alta (*A. A. polyt. Porto,* t. X, 1915, 39 p.). As condiçóes fisicas na formaçāo das raças (*Ibid.,* t. XIII, 1919, 30 p.).

travaille encore et sa pente est considérable ; il coule dans une gorge au rude aspect ; les îles d'alluvions ne commencent guère à émerger qu'à Abrantès. On ne manquera pas de rapprocher ces faits de ce qui a été dit plus haut : 1° des mouvements du littoral portugais ; 2° des effets du dernier cycle d'érosion sur les formes topographiques de la Meseta ibérique (vallée de Henarez). A Vita Velha, le débit moyen est de 250 à 300^{m3}, les débits extrêmes, 13^{m3}660 et 14.000^{m3}. Le même auteur a étudié la région littorale située à l'embouchure de la Vouga (rio de Aveiro). En arrière du cordon littoral actuel, s'étend une plaine dont la majeure partie est temporairement inondée (débordements de la Vouga). Vaste polder où la vie de pêche se combine avec une agriculture prospère grâce à l'emploi des algues (moliçao) comme engrais. La densité, généralement supérieure à 100, atteint par place 224 h. par km^2. La vie portugaise est surtout fondée sur l'agriculture. Néanmoins la vie industrielle pourrait recevoir quelque stimulation de l'exploitation du sous-sol. M. Fleury a établi que la zone littorale comprise entre les parallèles de Cantanhede et Alcobaça présente des conditions qui justifient la recherche assez onéreuse des dépôts pétrolifères. En cas d'épuisement de couches-réservoirs actuellement inconnues, les bitumes et les asphaltes fourniraient des ressources compensatrices intéressantes.

C'est encore ici le lieu de mentionner les études anthropologiques régionales de M. Mendes Corrêa. Le type moyen dans Beira alta est brun, de taille supérieure à la moyenne, très dolichocéphale, leptorrhinien et probablement mésoprosope, aux orbites mésosèmes, et mégalocéphale. Ce type moyen ne concorde pas tout à fait avec le type ibéro-insulaire. Il faut admettre des infiltrations nordiques et la persistance d'une influence cromagnonoïde. M. Mendes Corrêa a bien montré ailleurs la complexité de ces questions anthropologiques en discutant, sur des données empruntées à la variation géographique des diverses caractéristiques somatiques au Portugal, les théories modernes relatives à la formation des races.

L'Aragon [1] paraît rester un peu à l'écart du mouvement géographique. Les récits d'excursions de M. Soler y Santaló dans les vallées pyrénéennes apportent quelques détails intéressants, qu'on souhaiterait moins brefs, notamment sur les vallées de Vío et de Puértolas. De bonnes monographies sur l'habitation temporaire, l'élevage, la struc-

1. Soler y Santalo (J). *La Vall de Gistain. (B. Centre Excur de Catalunya,* XXVI, 1916, p. 165, p. 201, p. 244). *Les valls de Vio y de Puértolas (Ibid.,* XXVII, 1917, p. 245, p. 281). — Faura i Sans. *Observacions meteorologiques. Resultats del primer deseni de 1907 al 1916 en l'Estacio de Viella (Vall d'Aran) (B. del Centre Excurs. de Catalunya,* XXVII, 1917, p. 25). *Sobre Hidrología subterránea en los Pirineos centrales de Aragón y Cataluña. Supuesto origen del güells de Jueu. (R. S. H. N.,* XVI, 1916, p. 353). — Fuente Pertegaz (P. de la). *Derecho consuetudinario. Contratos especiales sobre cultivo y ganadería en Aragón.* Madrid, 1916, 179 p.

ture sociale et politique de ces organismes seraient bien désirables. M. Faura y Sans a commencé l'étude de la climatologie et de l'hydrologie souterraine du val d'Aran. La géographie humaine fera son profit d'un travail sur le Droit coutumier de l'Aragon (P. de la Fuente Pertegaz). L'idée qui s'en dégage le plus fortement est que le développement moderne de l'agriculture — il vaudrait mieux dire des défrichements — a tué l'élevage.

En *Catalogne*[1], la région pyrénéenne fournit peu: seulement des notes de tourisme, avec, çà et là, une description suggestive comme celle de la Conca de Tremp (Pallars) due à M. Barrie. C'est une répétition de la plaine de la Seú. En ce qui concerne l'occupation du sol par l'homme dans les quatre provinces, M. Cazurro y Ruiz, dont on connaît la double compétence comme naturaliste et comme archéologue, nous a donné le résumé le plus complet sur le quaternaire et le paléolithique. Les informations présentant un intérêt économique ne manquent pas. La grande variété de l'exploitation rurale admet une diversité correspondante des formes de l'élevage. L'agriculture des plaines et des basses montagnes suppose l'emploi du bœuf comme animal de labour, tandis que, des plaines steppiques longtemps incultes d'Urgell aux estives de l'Andorre, le mouton accomplissait chaque année son cycle transhumant. M. Rossell y Vilá montre comment l'élevage du gros bétail s'est amélioré dans toute la Catalogne en même temps que l'élevage du mouton changeait de caractère sous l'influence de la transformation agricole des Llanos de Urgell. Le progrès industriel s'est manifesté par l'équipement des sources d'énergie hydro-électrique dans les Pyrénées. La guerre aura du moins aidé les Catalans à s'affranchir partiellement de l'emprise étrangère. Les ressources de leur sous-sol avaient attiré depuis longtemps l'attention des Allemands, et c'est même en pleine guerre que Goetz-Philippi avait exploré leurs gisements de bauxite. M. Bataller Catalayud décrit les conditions géologiques de ces gisements (Montory, Puigfret et lieux voisins dans le Keuper). Ils ne sont exploités que pour la fabrication du matériel réfractaire. En ce qui concerne la *côte orientale*[2], on trouvera quelques bonnes indications sur la barraca dans une étude de M. Michavila. C'est un type d'habitation fort ancien présentant des

1. Barrie (A.). *Els Pallars* (*B. del Centre Excurs. Catalunya*, XXVII, 1917, p. 105, p. 137, p. 169). — Cazurro (M). *El cuaternario y las estaciones de la época paleolítica en Cataluña* (*Mem. R. A. C. y Artes*, Barcelona, 3e epoca, XV, 1919, 96 p.). Rossell y Vila. *Importancia de la ganadería en Cataluna y estudios zootécnicos de sus comarcas* (*Ibid.*, XV, 1919, 88 p.). — Notes du Génie civil signées P. C., 1915, p. 161 et p. 257, 1915, p. 177, 1918, p. 301. — Bataller Catalayud (J. R.), *Las bauxitas de Cataluña* (*Rev. R. A. C.* Madrid, XVII, 1919, p. 391).

2. Michavila (A). *La barraca valentiana* (*B. R. S. G. R. G. col y merc.*, XV, 1918, p 281). — Ruiz-Funes García. *Derecho consuetudinario y Economía popular de la provincia de Murcia*. Madrid, 1916, 215 p.

différences selon qu'il est utilisé par des pêcheurs ou des cultivateurs: son développement maximum paraît réalisé dans l'Albufera. Encore plus archaïques, les habitations troglodytiques de la terre ferme. On souhaiterait une méthode plus ferme et aussi plus de simplicité: n'y avait-il rien de plus à dire sur le mode de tenure? En revanche, l'essai très poussé de M. Ruiz-Funes Garcia est du plus haut intérêt pour la connaissance des genres de vie dans la province de Murcia. Il a décrit avec beaucoup de soin les usages relatifs aux eaux et fait le départ entre l'élément coutumier et la législation moderne. Le régime n'est pas encore parfaitement harmonisé puisqu'en 1914 il y a eu une tentative d'organisation des intérêts. On lira avec grand profit tout ce qui est relatif aux cultures arbustives, à la pêche, à l'élevage des vers à soie et aux cultures spéciales comme celle du piment.

On se bornera cette année à signaler que M. Fallot a poursuivi ses études sur les *Baléares*[1].

En *Andalousie*[2], M. Douvillé avait déjà étudié les lambeaux de recouvrement des Préalpes subbétiques. M. Gentil pense que l'avant-pays de la Cordillère bétique depuis la pointe d'Europe et le Cap Trafalgar jusqu'à la côte valencienne a été chevauché par des nappes de grande amplitude. Leur cheminement se placerait entre le Miocène inférieur et le Miocène supérieur. Le détroit a été fermé au Miocène supérieur qui offre un facies lagunaire ou lacustre: les dépôts détritiques tortoniens du bassin de Grenade proviennent de la démolition de la chaîne pendant sa période de surrection. La richesse minérale de ces montagnes du sud de l'Espagne était connue. L'inventaire de leurs gisements se complète par l'étude des minerais platinifères de la Serrania de Ronda. Le platine provient de la péridotite qui joue un rôle capital dans la constitution du massif entre Estepona et Marbella. L'affleurement dunitique de Taguil est à lui seul un des plus vastes du monde. La moyenne d'une cinquantaine de sondages donne une teneur de 3 gr. au mètre cube. La reconnaissance de cette masse énorme d'alluvions a été prise en mains par le gouvernement espagnol.

MAX. SORRE.

1. Fallot. *Sur la géologie de l'île d'Ibiza (C. R. A. S.*, CLXIV, 1917, p. 105).

2. Gentil (L.). Notes sur les nappes andalouses et leurs relations avec les nappes prériffaines dans *C. R. A. S* , CLXVI, 1918, p. 1003, et CLXVII, 1918, p. 83, p. 238, p. 299, p. 373, p. 727. — L. de Launay. *Le Platine espagnol* (*La Nat.*, 3e série, VI, 1916, p. 374). — Duparc (L.) et Grosset. *Étude comparée des gîtes platinifères de la Sierra de Ronda et de l'Oural* (*Mém. S. Phys. H. N.*, Genève, XXXVIII, 1916, p. 253). — Domingo de Orueta et Piña de Rubios. Note sur le gisement péridotique de Ronda (*C. R. A. S.*, CLXII, 1916, p. 45). — Gavala y Laborde (J.). *Regiones petrolíferas de Andalucia* (*B. I. Geol. de Espana*, 2e sér., XVII, 1916, p. 17).

VARIÉTÉS

Une Lettre retrouvée de sainte Thérèse.

Cette lettre est ainsi conçue :

ihs
| la gra del ssto sea
con V. R. | ayer llego
aqui el pe fray fco de
la cōçeçion q̄ estava
ē malagon — — — —
De V. R. sierva
teresa de Jesus

Elle a été imprimée dans l'*Isographie des hommes célèbres*, t. III, en 1828-1830, et provient de la collection du marquis de Dolomieu. Cette bourgade, située en Dauphiné, a été érigée en marquisat à la fin du XVII° siècle, en faveur de François de Gratet, chevalier et seigneur de Dolomieu, « en considération de son ancienne noblesse, et des services recommandables rendus par ses ancêtres », dit le *Dictionnaire de la noblesse*, Paris, 1772, t. V, p. 610. La lettre, tout à fait authentique, est malheureusement incomplète. Nous en donnons le texte dans l'écriture courante :

Jesus. La gracia del spiritu santo sea con vuestra reverencia. Ayer llego aqui el padre fray Francisco de la Conçeçion que estava en Malagon — — — — De vuestra reverencia sierva. Teresa de Jesus.

De quelle date est cette lettre et à qui a-t-elle été adressée? Le Père Francisco de Santa Maria, dans la biographie qu'il a donnée de Francisco de la Conception, dit ceci : « Seis meses estuvo en la Roda, i entrado ya el ano de 76 le enbio el Padre Gracian por Confesor de las Monjas del Convento de Malagon, necesitadas de consuelo — — — Avianlo pidido asi Doña Luisa de la Cerda Fundadora de aquel Monasterio, i nuestra Madre Santa Teresa que lo estimaba. I aviendose esperimentado el fruto, escrivio la Santa a Doña Luisa estas razones entre otras : *Han tenido todas aca por tan gran ventura darles tal Confesor (que le conocen) que se espantan, i yo tanbien. Que no sè como lo guio el Senor : creo para el bien de las almas de aquel lugar*,

segun el provecho, dicen, haze: i asi lo ha hecho donde quiera que ha estado. Crea V. S. que es varon de Dios. (Reforma de los descalços de N. S. del Carmen, t. I, p. 706.) Le Père Francisco a commis une erreur de date, car si l'on se reporte à la correspondance de sainte Thérèse (éd. Vicente de la Fuente), la lettre, où la sainte exprimait le jugement sur le P. Francisco de la Conception, est du 23 juin 1568 (Carta V). Ce n'est pas la seule fois que la sainte a parlé du P. Francisco. Dans une lettre au P. Jeronimo Gracian, du 15 janvier 1580 (Carta CCLXXI de l'éd. de la Fuente), elle déplore la mort du P. Francisco : « Me ha pesado de la muerte del buen fray Francisco : Dios le tenga en el cielo. » Et ceci nous prouve que le religieux, né à Perpignan en 1504, mourut à Baeza peu avant l'année 1580, peut-être au mois de décembre 1579. Vicente de la Fuente s'est aussi trompé en identifiant le confesseur de la lettre V avec le P. Carleval.

A qui cette lettre est elle adressée? Si l'on remarque que l'expression *vuestra reverencia* s'emploie, chez sainte Thérèse, en parlant à une femme, il est probable qu'elle a été envoyée à la prieure d'un des monastères de Carmélites Déchaussées.

Comment n'a-t-on pas déjà retrouvé cette lettre? Le R. P. Grégoire de Saint-Joseph, qui a publié les lettres de sainte Thérèse en 1905, n'en a pas connaissance, et cependant l'*Isographie des hommes célèbres* n'est pas inaccessible.

P. S. M. Humbert de Terrebasse a bien voulu me renseigner sur le marquis de Dolomieu, possesseur de cette lettre de sainte Thérèse : « Artus-Louis-Marie de Grattet, marquis de Dolomieu, né le 24 juillet 1751, capitaine aux Dragons de Monsieur (État de 1775), mort à Paris du choléra en 1832. Un des Petits Maîtres de la fin du XVIII siècle, homme de salon et à bonnes fortunes, passionné pour les autographes rares; il en possédait une belle collection, dont la charte de 1830 et le serment du Roi, portant (faveur qu'il avait obtenue personnellement du Roi) deux signatures de Louis-Philippe, et le sceau de l'État. »

A. MOREL-FATIO.

Influences antiques en Espagne.

L'une des plus chères pensées de Menéndez y Pelayo fut d'établir les origines gréco-latines de la culture espagnole, tout en en dégageant les caractéristiques nationales. Pour lui, l'Espagne, province romaine, affirme d'emblée son originalité littéraire au sein du monde latin. Mais toujours il eut souci de montrer comment l'Espagne de la Renaissance, désormais consciente d'elle-même, était remontée aux

littératures antiques, pour s'en assimiler la substance éternelle plutôt que pour en adopter les normes. Il recueillit toute sa vie les éléments de cette démonstration: on les trouverait épars dans son œuvre, ordonnés tour à tour selon deux méthodes différentes. — Son goût d'humaniste lui a fait grouper souvent ses matériaux autour des modèles qu'il aimait. *Horacio en España* est le type de ces études sans prétentions systématiques; c'est l'enthousiasme pour le poète latin qui y constitue le lien vivant entre des manifestations littéraires discontinues, qui se succèdent sans s'enchaîner. La *Bibliografía hispano-latina clásica* contient une suite de monographies plus brèves, mais conçues de même. — L'autre méthode, plus profondément historique, n'étudie pas l'influence de l'antiquité en fonction des modèles anciens, mais en fonction d'un problème concret de littérature nationale. Il s'agit alors de retrouver les influences antiques à leur aboutissement dans l'œuvre des grands écrivains, et de doser ces influences comme autant d'éléments d'un produit complexe: c'est, par exemple, ce qu'a fait Menéndez y Pelayo dans son discours intitulé *Cultura literaria de Cervantes y elaboración del Quijote.*

Les deux méthodes sont, en quelque sorte, complémentaires. Il est naturel que M. Rudolf Schevill, parti de l'étude des sources de *Persiles y Segismunda* [1], ait été amené à écrire une série de monographies historiques sur quelques-unes des influences qu'il démêlait. L'étude sur Héliodore [2] déborde déjà sensiblement le problème des lectures de Cervantes. Celle sur l'Énéide [3] fait une place importante à l'influence virgilienne avant la Renaissance. Enfin *Ovid and the Renascence in Spain* [4] remonte aux origines mêmes de la littérature espagnole. Ce dernier travail est considérable, et l'on y voit comment la recherche d'une lointaine influence dans ses effets successifs, si elle est parfois un caprice d'humaniste, peut aussi répondre à une réalité objective.

En effet, lorsqu'un modèle s'impose au choix des artistes en vertu d'une mode ou d'une tradition, cette tradition ou cette mode peuvent avoir assez de réalité pour s'ériger en objets d'étude indépendante. Tel est le cas d'Ovide. On ne comprendra pas pleinement dans quel esprit Cervantes s'en inspire si l'on ignore quelle attitude les hommes de la Renaissance adoptent en face de l'auteur des *Métamorphoses*. Et, étant donné le caractère traditionnel de l'influence ovidienne à travers le Moyen-Age, c'est du Moyen-Age qu'il faut partir si l'on veut discerner les apports nouveaux des alluvions lentement déposées par ce courant traditionnel. — M. Schevill dégage, en les systématisant un peu, les grandes phases des destinées d'Ovide en Espagne. Les premières ont

1. *Modern Philology*, 1906.
2. *Ibid.*, 1907.
3. *Transactions of the Connecticut Academy of Arts and Sciences*, 1908.
4. *University of California Publications in Modern Philology*, 1913.

un caractère franchement international : l'influence d'Ovide au Moyen-Age est une question de littérature européenne, et, par exemple, les pages consacrées au *Libro de Alixandre* font une lumière nouvelle sur le côté espagnol de cette question, déjà étudiée par M. Edmond Faral à propos de nos romans courtois. C'est également un problème de littérature comparée que la naissance de cette sorte de conte en prose que M. Schevill appelle *the ovidian tale.* L'Italie lui donne sa forme presque définitive à l'aube des temps modernes. Mais ce genre du conte ovidien (sans parler de la *Célestine,* qui en est une gigantesque transposition), produit en Espagne quelques-uns de ses fruits les plus exquis avec les *Novelas Ejemplares.* Car ce conte à l'italienne est l'un des deux canaux par lesquels Cervantes, médiocre latiniste, put recevoir l'influence d'Ovide. L'autre est constitué par les traductions castillanes des *Métamorphoses*, surtout par cette traduction très libre de Bustamante, qui adapta la mythologie à la sensibilité du XVIe siècle et exerça sur cette sensibilité même une action décisive.

La méthode du livre est souple et se modèle sur les formes succes sives de l'influence ovidienne. Le danger était de tomber dans les rapprochements arbitraires, ou surabondants, ou insuffisamment rattachés à l'idée générale. Peut-être M. Schevill n'y échappe-t-il pas toujours dans les chapitres consacrés au Siècle d'Or. Hâtons-nous d'ajouter que ces chapitres contiennent une très vivante étude sur Ovide et Lope de Vega. Avec Cervantes, le Phénix est l'écrivain qui pose de la façon la plus pressante le problème des influences antiques au grand siècle des lettres espagnoles. Les lectures de Lope sont un sujet digne de tenter M. Schevill.

M. BATAILLON.

BIBLIOGRAPHIE

Calila y Dimna, Fábulas. Antigua versión castellana. Prólogo y vocabulario de **Antonio G. Solalinde,** 1917. — **Don Juan Manuel,** *El conde Lucanor.* Prólogo y notas de **F.-J. Sánchez Canton,** 1920. Editorial « Saturnino Calleja », Madrid.

En publiant ces deux textes dans sa jolie et commode collection, la maison Calleja a rendu un service qu'il faut savoir apprécier. Aussi ne croirai-je pas manquer par trop du sens des proportions en parlant un peu longuement de ces minuscules volumes. La tâche ingrate d'éditer des textes pour le public lettré, quand elle est conduite avec compétence et honnêteté, mérite un peu plus qu'un mot banal de recommandation. Il y a là plus que de la vulgarisation (je doute que le vulgaire lise jamais ces choses-là), et l'érudit peut s'accommoder d'éditions faites avec ce soin. Encore faut-il qu'il en sache une fois pour toutes la valeur.

C'est M. Antonio G. Solalinde, un des élèves de M. R. Menéndez Pidal, un des rédacteurs de la *Revista de Filología Española*, qui s'est chargé de *Calila y Dimna*. Il a préféré ne pas entrer dans l'exposé généalogique des différentes versions, en quoi il a peut-être bien fait, car il ne s'agit pas, dans les introductions d'une collection de ce genre, de dire tout ce qui est intéressant, mais seulement ce qui est tout à fait indispensable.

Dans ce qui était indispensable, je comprendrais cependant quelques mots de plus pour expliquer : 1° le genre de travail auquel s'est livré l'éditeur de *La antigua versión castellana del Calila y Dimna cotejada con el original árabe de la misma* (Madrid, Hernando, 1915 [1]), M. J. Alemany-Bolufer ; et 2° l'importance de *La nouvelle version arabe de Calilah et Dimnah, d'après le plus ancien manuscrit arabe daté*, publiée par le P. L. Cheikho (Beyrouth, Impr. catholique, 1905).

Aussi bien, M. Solalinde a-t-il été plus explicite en ce qui concerne le travail de M. Alemany quand il en a rendu compte dans la *Rev. de Fil. Esp.* (1915, p. 293-6) ; mais il y nomme tout juste le P. Cheikho, dont le texte, les notes et la préface ont apparemment apporté du nouveau dans la littérature relative à cette question si curieuse et si

1. *Biblioteca selecta de clásicos españoles,* publiée par la R. Acad. Española.

compliquée du recueil des fables de Bidpaï, au moins en ce qui concerne la version arabe d'Ibn al Moqaffa', que semblerait nous avoir conservée plus pure, dans sa rudesse parfois maladroite, le manuscrit de Deir-al-Chir trouvé et édité par lui. « En définitive, nous dit le P. Cheikho [1], l'édition de S. de Sacy reste l'édition principale d'où dérivent toutes les autres. [2] » A ce compte, celle du P. Cheikho a été véritablement une nouveauté. La date marquée sur le ms de Deir-al-Chir est 749 de l'hégire, soit 1339 de notre ère; celui dont s'est surtout servi Sacy n'est probablement pas plus ancien.

A ce sujet, il semblerait que M. Solalinde donne (p. 7), comme équivalente de l'*era de mill e docientos e noventa e nueve años*, marquée à la fin dans le ms. de l'Escorial, iii-h-9, la date de 1251. C'est, bien entendu, 1261 ; et il n'y a pas là, de sa part, une inadvertance : 1251 est la date que l'on a établie par une sorte de compromis avec l'*era* 1389 que portait le ms. perdu (cf. Allen, avant-propos, p. vii, et Alemany, p. xxx [3]).

Mais, 1251 ou 1261, quelle que soit la date adoptée, il semble difficile (ainsi que M. Solalinde l'explique dans le compte rendu qu'il a fait de l'édition Alemany pour la *Revista de Fil. Esp.*), de comprendre comment Alphonse le Sage ou son collaborateur [4], si c'est par lui ou par son ordre qu'a été « romançado » le *Calila*, n'a pas recouru à cette traduction quand il s'est agi d'insérer dans la *General Estoria* un morceau emprunté à ce même livre, à savoir le morceau qu'Amador de los Ríos cite au t. III, p. 600, de son *Hist. crít.*, en avertissant, précisément, que la teneur n'en est pas la même que celle du passage correspondant dans le ms. A. — Si la *General Estoria* est de 1270, et le *Calila e Dimna* de 1261, ou (pour supprimer la difficulté inhé-

1. A propos de l'édition de P. Cheikho, M. René Basset veut bien m'écrire ceci : « Je ne regarde pas son manuscrit comme représentant le véritable texte d'Ibn al-Moqaffa' : nous avons d'autres ouvrages de ce dernier, par exemple le Tahdhib el-Akhlâq, qui sont de pur arabe, tandis que le Kalilah est fort incorrect. En outre, ce texte est parfois incomplet, et le P. Cheikho est obligé de l'avouer (cf. p. 53, la note à la ligne 20 de la p. 121). Ce n'est pas que le ms. du P. Cheikho ne soit intéressant, mais je ne crois pas qu'il ait toute l'importance qu'il lui attribue. Il doit représenter un texte très voisin de celui sur lequel a été faite la seconde version syriaque, celle qui a été publiée par Wright et traduite en anglais par Keith-Falconer ».

2. M. René Basset fait une exception expresse pour celle de Yazigi : « Tandis que l'édition de de Sacy est composite, provenant d'un accord entre mss. différents, celle de Yazidji provient d'un ms. sur lequel l'éditeur ne nous donne pas de renseignements, mais qui devait se rapprocher du ms. du Vatican étudié par Guidi et de la version syriaque. Il contient de longs passages qui manquent dans de Sacy, et qu'on retrouve plus ou moins modifiés dans le texte de Cheikho. Malheureusement, l'éditeur, un chrétien de Syrie, a cru devoir atténuer quelques traits un peu crus dans certaines histoires. Je suppose, mais je n'en ai pas la preuve, que c'est lui et non son manuscrit qui est le coupable ».

3. « Corrigiendo ambas fechas una por otra », procédé quelque peu arbitraire.

4. Dans la *Rev. de Fil. Esp.*, 1915, p. 283, M. Solalinde nous a donné lui-même de précieuses indications sur la façon dont Alphonse X composait ou plus exactement faisait composer ses ouvrages.

rente à la désignation d'Alphonse comme *infant*, puisqu'il a été roi en 1252) 1251, assurément, il y a là un fait étrange. Aussi M. Solalinde serait-il disposé à reporter à une trentaine d'années plus tard que 1251 la traduction du *Calila*.

Mais nous ne savons pas dans quelles conditions travaillaient le monarque et ses collaborateurs. Celui qui se chargea de la *General Estoria*, ou de la partie qui comprend le passage du *Calila*, savait peut-être l'arabe : n'avait-il pas plus tôt fait de traduire cette demi-page lui-même que d'aller chercher la traduction complète du livre arabe, si tant est qu'il en ait eu un exemplaire à sa disposition ?

Cela, dans l'hypothèse où le *Calila* espagnol aurait été tiré directement de l'arabe : il ne devait pas manquer d'arabisants dans l'entourage du roi. La difficulté apparaîtrait peut être moins grande si l'on admet qu'il existait déjà une traduction latine, celle dont avait été tiré, précisément, le *Calila* espagnol Il. ne peut être question de celle de Jean de Capoue, dont au moins une leçon. relevée par M. Solalinde *(duodecim mensibus)*, écarte la mise en cause. Mais d'après M. Alemany, la traduction latine à laquelle ferait allusion notre texte espagnol, serait inexistante ; il suffit, pour admettre cette thèse, de supprimer *e* dans la phrase « fue sacado del aravigo. en latin *e* romançado » ; et cela voudrait dire tout simplement que l'arabe a été traduit en latin-romance. Cela n'est pas inadmissible, après tout : l'espagnol, pour les Arabes, n'était que du latin vulgaire.

On s'expliquerait évidemment encore mieux le fait en supposant que la traduction espagnole ne sort pas de l'entourage du roi ; mais, même faite chez lui, pour lui ou par lui, elle peut bien n avoir pas été consultée par celui qui a rédigé la partie de l'*Estoria General* qui nous occupe. Des circonstances matérielles dont nous n'avons même pas l'idée peuvent avoir rendu impraticable ou trop compliquée une opération qui nous paraît, à nous, très simple : aller chercher une traduction déjà faite et en transcrire un passage pour s'épargner la peine de traduire soi-même ; c'est là une quête devant laquelle un élève de rhétorique n'hésite pas, s'il en a le moyen. En tout cas, une chose me frappe, comme elle a frappé M. Solalinde : c'est la divergence entre les deux traductions pour le passage en question. M. Solalinde a pris soin de la faire ressortir en détail (*Rev. de Fil. Esp.*, p. 295) ; il y a si pleinement réussi que je me demande si le morceau de la *General Estoria* est bien en fait une traduction. Ne serait-ce pas plutôt une citation reproduite de mémoire, d'une façon assez infidèle quant à la lettre, mais exacte quant à l'ensemble et surtout à la moralité à en tirer ? Pas une phrase n'est semblable de part et d'autre. Les rôles sont intervertis, les circonstances modifiées. Il semble qu'on ait affaire à deux narrations différentes. Pareille transformation ne s'explique que par l'hypothèse d'originaux très

distincts, ou, comme je croirais plutôt, par la déformation involontaire à laquelle est exposé quiconque raconte d'après le souvenir d'une lecture. Le rédacteur de l'*Estoria* connaissait l'apologue (car c'en est un); il l'a redit à sa manière, sans se reporter au livre lui-même, sans recourir ni à l'original ni à la traduction (si tant est qu'il en existât une). A qui n'est-il pas arrivé de se fier de la sorte à sa mémoire?

Et maintenant, de quelle façon M. Solalinde a-t-il établi son texte?

Il a mis de côté Gayangos, et il a eu raison. Il n'y a que deux manuscrits de la version espagnole, et M. Allen en a reproduit un, *Escorial*, h. iii. 9 (= A), avec les variantes de l'autre, *Escorial* x. iii. 4 (= B)[1]. Pour tenter une édition lisible, M. Solalinde avait en outre celle de M. Alemany. Celle-ci est une édition critique avant tout; elle cherche même à remonter à la teneur de la version arabe, grâce à une combinaison ingénieuse qui nous donne, bout à bout, la traduction du texte Cheikho, soit par la vieille version espagnole, soit par la consciencieuse traduction (malheureusement pas sans quelques faux-sens) due à M. Alemany lui-même[2]; le texte Khalil y est du reste aussi utilisé. Il est clair que pareil travail a singulièrement facilité celui de M. Solalinde, et il n'est que juste de savoir gré à M Alemany de son initiative comme de son très utile labeur.

M. Solalinde déclare avoir combiné les textes des deux manuscrits espagnols, mais n'avoir modifié le ms. A que lorsque le sens était incomplet ou manifestement adultéré par le copiste[3]. J'ai comparé en effet la transcription de ce manuscrit dans Allen, et celle de M. Solalinde pour le conte du *tittuy* et celui des deux canards et de la tortue; à part les changements orthographiques estimés nécessaires, c'est absolument le même texte de part et d'autre; M. Solalinde n'a introduit aucune des variantes de l'autre manuscrit, et n'a du reste pas jugé utile d'insérer le mot *bien* que M. Allen avait mis entre crochets après « e si lo fyziere ». Il en est de même pour le conte du chameau et du lion et de ses compagnons, où je ne relève que deux corrections au texte Allen, toutes deux peut-être empruntées à l'édition Alemany, la seconde seule suggérée par le manuscrit B : *a cazar* au lieu de *a caça*, et *en te desanparar* au lieu de *ante desanparan*. Parmi les corrections dues à M. Allen, toutes sauf une ont été adoptées : *confondate* pour *cofondate*, *casa* pour *cosa*[4], *con* mis devant « alguna

1. En faisant entrer celles-ci dans le texte là où A présente une lacune : il les y distingue alors par de simples crochets. M. Alemany a été mieux inspiré en les mettant en italique.

2. M. R. Basset me signale une traduction antérieure du texte Cheikho, une traduction italienne par Martino Mario Moreno (San Remo, 1910, in-8°). Elle aurait peut-être rendu service à M. Alemany.

3. M. Allemany avait adopté un système bien différent, puisqu'il combine A et B de manière à e rapprocher le plus possible du texte Cheikho. On ne peut donc pas dire que l'édition de M. Solalinde fait double emploi avec celle de M. Alemany.

4. *Casada* (maisonnée), que donne B, est intéressant.

razón », « non *habiendo* el rey » au lieu de « non *aver* el rey », *dejiste* à la place de *dixeron*, après « verdat » ; par contre, *cuidado*, dont M. Allen avait fait *cuytado*, après *lazrado*, est resté tel quel [1], ce qui m'étonne ; et c'est sans doute par une faute d'impression que *en* a disparu dans la phrase « e la cuyta *en* que éramos ».

P. 137, M. Solalinde lit « he miedo que *me* vea *contigo* alguno dellos e me mate ». Les mots en italique ont été ajoutés, *me* par M. Allen, *contigo* par M. Alemany (p. 226) ; et le texte Cheikho (p. 130) est conforme. M. Solalinde aurait pu ajouter *del amigo*, et cela deux fois, dans la phrase qui est plus bas, comme l'a fait M. Alemany ; il n'y a de sens, en effet (quoiqu'il en résulte une phrase bizarre), que si on lit : « Esta es la señal del amigo : ser amigo del amigo del amigo, e enemigo del enemigo del amigo... », conformément encore au texte Cheikho. Allen s'en est tenu au texte des mss.

Comme M. Alemany, M. Solalinde a incorporé au texte l'introduction et les chapitres XII et XIII du ms. B, a inséré ces deux chapitres à leur ordre numérique en reculant simplement les suivants, et a emprunté à B toute la fin du ch. XI, après les mots « ouo grand plazer », où A dit en une ligne ce que B raconte en trente.

Comme M. Allen et M. Alemany, M. Solalinde a inséré le conte de la femme qui changea les grains de sésame et celui du loup cupide, qui paraissent manquer accidentellement dans A et qui sont dans B.

Comme M. Allen et M. Alemany, M. Solalinde a joint un court vocabulaire à son édition, avec renvoi aux pages où les mots cités sont employés. Certains, qui manquent chez le premier ou le second, se trouvent heureusement chez le troisième (*abarzar, abusion, aguazal*, etc.). Certaines formes verbales auraient pu être signalées, comme *creó* (p. 262), qui se retrouve ailleurs, par exemple au ch. V du *Conde Lucanor*. éd. Krapf (mais non dans l'éd. Sánchez Cantón, qui met *creyó*) ; M. Allen en cite d'autres exemples. Évidemment, M. Solalinde est bon juge quand il s'agit de savoir quelles expressions ou formes ont le plus besoin d'être expliquées à des lecteurs espagnols ou de langue espagnole, et la place lui était sévèrement mesurée.

L'édition de *El Conde Lucanor* est due à M. F.-J. Sánchez Cantón, qui déclare avoir pris comme base « el texto central de Knust, que reproduce el manuscrito más completo », c'est-à-dire le S. 34 de la Biblioteca Nacional de Madrid. Dans quelles conditions et dans quelle mesure Knust, ou plutôt son éditeur Birch-Hirschfeld, a reproduit ce manuscrit, Mme María Goyri de Menéndez Pidal l'a dit (*Romania*, 1900, p. 600) ; et les réserves qu'elle a dû faire atteignent naturellement l'édition qui nous est présentée ici. Mais nous aurions

1. Comme dans Alemany du reste ; et il se trouve que la correction d'Allen correspond au texte Cheikho. *Cuydado* n'est pas admissible.

vraiment mauvaise grâce à exiger d'une collection destinée à la vulgarisation des œuvres les collationnements et le travail critique que suppose l'édition définitive d'un livre représenté par des copies si divergentes. Il faut donc accepter avec reconnaissance cette sorte de reproduction en miniature d'un texte qui passe en somme pour le meilleur des quatre jusqu'ici établis. Qui passe, dis-je, car je ne sais si le ms. Puñonrostro, édité par Krapf, n'est pas, par endroits, préférable, ou tout au moins ne donne pas des additions dont il convient de tenir compte. M. Sánchez Cantón l'a du reste bien compris, puisqu'il annonce dans sa Bibliographie qu'il complétera son édition en donnant les deux contes supplémentaires dudit manuscrit, bien qu'ils ne soient pas de D. Juan Manuel (il veut parler évidemment des deux contes mis par Knust dans son *Anhang,* et qui forment les chap. LIII et LIV de Krapf); le fait est, du reste, que sa promesse n'est pas tenue, et qu'une note finale sert en quelque facon de dédit. Mais dans le corps même des autres contes, il y avait bien quelques additions, surcharges ou non, à prendre dans le ms. Puñonrostro par l'entremise de Krapf, ou de Knust, qui en a mis quelques-unes au bas des pages. Dans l'*Enxemplo* VI, après qu'il a été parlé du pacte de l'hirondelle et du chasseur (pacte dont il est question dans Ésope, mais qui rappelle ceux de certaines sectes marocaines avec différents animaux, le scorpion, par exemple), le texte de Knust finit ainsi :

Et las otras aves que se non quisieron guardar, tomanlas cada dia con redes et con lazos.

C'est sans doute bien ce qu'a écrit D. Juan Manuel; mais, pour donner une idée, précisément, de la version Puñonrostro, j'aurais mis en note exceptionnellement la variante qu'elle comporte à cet endroit :

Et seyendo aquel omne cacador madrugaua al chirrear de la golondrina ɛ yua a tomar las aues de manera con las redes y lazos de aquel lino, y asi las tomaua por quanto non pusieron y rrecabdo en el comienco; y asi las rebtava la golondrina quando el cacador los traya acasa.

Il y a là deux traits curieux; le chasseur se levant, le matin, aux premiers cris de l'hirondelle, et celle-ci reprochant aux pauvres victimes leur négligence à présent irréparable.

D'autres variantes intéressantes ne manqueraient pas. Dans l'*Ejemplo* XXIX, il y en a une qui montre comment un lecteur ou un copiste a pu ajouter aux développements primitifs :

Et vino un çapatero y dixo : quel rrabo de rraposo era bueno para calçar, y corto gelo. Et vino otro y dixo : que el ojo del rraposo era bueno para melezina y sacogelo...

Knust ne la donne pas; mais il en fournit une du ms. de l'Académie de l'Histoire qui rappelle de plus près encore le *Libro de buen Amor.*

Mme Goyri, au surplus (*Rev. de Archivos*, 1902, p. 320), a signalé ce chapitre et aussi le XLV comme contenant dans le ms. Puñonrostro des passages en relation avec les *Enxiemplos* du renard qui fait le mort et du voleur qui a conclu un pacte avec le diable. L'addition qu'on trouve dans ce chapitre XLV aurait pu être transcrite sans prendre une grande place.

On pourrait donner de même, à titre de spécimen, une ou deux variantes des autres manuscrits, surtout de celui de l'Académie de l'Histoire et de celui de Gayangos.

Mais ne demandons pas trop. L'éditeur de ce petit volume nous a rendu un tel service! Il a pris la peine de donner quelques indications sur l'origine ou la fortune de chacun des contes; il a tenu compte de l'observation de Mme Goyri touchant la division de l'ouvrage en cinq parties; suivant l'exemple qu'elle a donné, il a marqué l'ordre des mots qui rend intelligibles les aphorismes de la 4e partie. Enfin, il a fourni une bibliographie où il n'oublie ni les quelques pages où Azorín a commenté quelques-uns des contes du *Lucanor*, dans les *Páginas escogidas* qui forment un des tomes de cette même collection Calleja, ni *El conde Lucanor adaptàdo para los niños*, par Ramón María Tenreiro (Ediciones de « la Lectura »). Un court prologue explique aux lecteurs ce qu'a été l'auteur et quel est l'intérêt de son œuvre.

Pour ce qui est de l'orthographe adoptée, rien à dire, étant donné le caractère de vulgarisation adopté par l'ensemble de ces éditions; les formes anciennes, *fiz*, *estouo*, *oiredes*, *conorta*, *plogo*, *facen*, *débegelo*, *falagó*, *formosa*, *viesos*, etc., ont été respectées La lettre du texte est donc aussi intacte que possible.

G. CIROT.

Vicente Yáñez Pinzón. Sus viajes y descubrimientos, por el Capitán de Infantería de Marina y licenciado en Derecho **D. José Hernández-Pinzón y Ganzinotto**. — Madrid, Imprenta del ministerio de la Marina, 1920, 72 pages.

Vicente Yáñez Pinzón n'est pas un personnage de premier plan, mais il a joué, dans l'histoire des découvertes espagnoles, un rôle assez important pour que nous sachions gré à M. H. P. de lui avoir consacré une petite étude. Le travail de M. H. P., modeste et modestement présenté, n'est pas dépourvu d'intérêt. Il faut regretter cependant que, tout au moins pour une grande part, il soit fait, semble-t-il, de seconde main. Il y a, sans doute, çà et là, quelques références à Navarrete, à Muñoz, à Vargas Ponce, ou à tel document des Archives des Indes. Mais elles sont bien rares, et, en général, M. H. P. ne cite pas les sources où il a puisé.

Cela est particulièrement fâcheux dans l'addition sur la découverte du Brésil par Pinzón, qui est la partie la plus intéressante de la brochure On y note, en outre, quelques inexactitudes; M. H. P., oubliant l'expédition de Bartholomeu Dias en 1486-1487, attribue la découverte du Cap de Bonne-Espérance à Vasco de Gama, lors de son voyage de 1497 (p. 42). Il insiste sur le caractère « *casual* » de la découverte du Brésil par Alvares Cabral (qu'il appelle, je ne sais trop pourquoi, Alvarez del Cabral), version longtemps admise, mais difficilement acceptable aujourd'hui; il paraît bien plus probable que Cabral aborda au Brésil tout à fait volontairement. Quant à la thèse de M. H. P., que Pinzón toucha au Brésil avant Cabral, elle n'est pas nouvelle, et c'est elle que les historiens ont généralement adoptée. Au reste, la question de priorité ne se trouve pas résolue par là, car certains auteurs portugaïs, par exemple Faustino da Fonseca (*A descoberta do Brasil*, Lisbonne, 1900, ch. XII) et M. Fortunato de Almeida (*La découverte de l'Amérique*, Coïmbre, 1913, p. 14) prétendent que l'expédition de Cabral n'a pas été la première expédition portugaise au Brésil. Quoi qu'il en soit, si la thèse de M. H. P. est juste, son argumentation, elle, est encore un peu rapide et insuffisante; il ne suffisait pas de fulminer, à tort ou à raison, contre les historiens portugais; il aurait fallu étudier plus sérieusement les textes, pousser plus à fond la recherche et développer la discussion; la brochure y eût certainement gagné — et nous aussi.

Robert RICARD.

Hispanic Notes and Monographs. I. *Fray Luis de León*, A biographical Fragment, by **James Fitzmaurice-Kelly**. Oxford University Press, Humphrey Milford, 1921 [XIV-261 p. in-12. Avec le portrait de Luis de León d'après le *Libro de Relratos* de Pacheco.]

Ce petit volume inaugure une collection de monographies éditée par la *Hispanic Society of America*. Élégamment imprimé, abondamment illustré de références, complété par une bibliographie et un index alphabétique, il constitue le précis le plus agréable à consulter pour qui désire fixer une date de la vie de Fray Luis. Simple « esquisse biographique », nous avertit l'auteur; « fragment » d'un livre plus vaste qui ne paraîtra point. Ne nous étonnons pas si, même dans le dernier chapitre, qui touche à l'œuvre de Luis de León, M. Fitzmaurice-Kelly n'aborde que de biais le problème littéraire, et s'en tient à d'utiles remarques sur les circonstances de composition ou la chronologie probable des ouvrages. Son intention très évidente a été de présenter sous une forme commode l'état actuel de nos connaissances

biographiques sur Fray Luis, en ordonnant les matériaux réunis depuis bientôt trois quarts de siècle, et, en particulier, les précieuses données éparses dans le Procès de l'Inquisition de Valladolid (*Colección de Documentos inéditos para la Historia de España*, t. X et XI, Madrid, 1847).

On souhaiterait en une semblable mise au point la plus minutieuse exactitude. Quelques exemples montreront en quoi celle-ci déçoit un peu notre attente :

1° Le P. Blanco García, dans son *Estudio biográfico* (p. 63-64), disait fort bien que Luis de León, après avoir suppléé le professeur de Théologie de « Vísperas », obtint le 24 décembre 1561 la « chaire de saint Thomas », et, en 1565, la « chaire de Durand ». Pourquoi M. Fitzmaurice-Kelly, dont la source est ici le P. Blanco García, écrit-il : « In December 1561, he was elected Professor of Theology at Salamanca » (p. 10), et plus loin *(ibid.)* « In 1565 he was transferred from the theological chair to the chair of Scholastic Theology and Biblical Criticism. » ? C'est rendre vagues sans nécessité des notions précises, pour finalement tomber dans l'inexactitude gratuite : La chaire de Durand, ou de « Nominales », était certes une chaire de théologie scolastique, mais la critique biblique était bien étrangère à son enseignement.

2° P. 31, nous lisons : « Leon de Castro's first appointment at Salamanca is dated March 28, 1549. » Or, Vicente de la Fuente, allégué ici par M. Fitzmaurice-Kelly, disait au t. II de son *Historia de las Universidades de España* (1885, p. 237 et non 250) : « León de Castro entró en cátedra de propiedad en 28 de noviembre de 1549. » M. E. Esperabé Arteaga (*Historia de la Universidad de Salamanca*, t. II, p. 339), est moins affirmatif : il place « hacia Octubre de 1549 » l'élévation de León de Castro à l'une des chaires « de prima de gramática ». Et il nous apprend qu'avant d'occuper une chaire « de propiedad », le Maestro León a enseigné plus de quinze ans à l'Université de Salamanque. Sa première nomination, en réalité, est datée du 12 décembre 1533.

3° Le 14 août 1578, Fr. Luis de León obtient la chaire de Philosophie Morale. Le 11 octobre de la même année, il prend le grade de Maître ès Arts. « Why ? » demande M. Fitzmaurice-Kelly (p. 153) « It is hard to say. » En réalité, Fray Luis ne fait que suivre une coutume à laquelle il ne pouvait se soustraire. Après avoir occupé des chaires de création relativement récente, comme celles « de saint Thomas » et « de Durand », il obtenait pour la première fois une des vingt-cinq chaires « de propiedad » instituées par les statuts de Benoît XIII (1411). Les titulaires de ces chaires étaient propriétaires de leur charge, ou tout au moins nommés à vie ; mais ils achetaient leur situation privilégiée en se soumettant à cette très coûteuse formalité de la Maîtrise ès Arts. Au Claustro de diputados du 7 septembre 1555 (Archives de

l'Univ. de Salamanque, Libros de Claustro, t. XXIII, f° 132), le Maestro Fr. Gaspar de Torres proteste avec énergie contre les prétentions de Francisco Navarro, qui, une fois en possession de la chaire de Rhétorique, cherchait à se faire exempter de l'examen et des droits : « Chacun sait, dit-il en substance, que nul ne prend ce grade si ce n'est afin d'obtenir les chaires *de propiedad*. Si des exonérations sont admises, personne ne se souciera plus de faire cette dépense. » Notons que le prédécesseur de Francisco Navarro, le célèbre Commandeur grec (Hernán Núñez de Toledo), avait prêté serment comme Maître ès Arts moins d'un mois après son élévation à la chaire de Rhétorique (cf. E. Esperabé Arteaga. *Op. cit.*, t. II, p. 378).

On voit qu'il était bien superflu de se demander si Luis de Leon, en prenant ce grade, n'aurait pas pensé renforcer sa position parmi les délégués universitaires dans la commission chargée d'étudier la réforme du Calendrier. Hypothèse dénuée de portée, et qu'il n'était pas utile de suggérer, même pour la repousser aussitôt. Mais peut-être n'a-t-elle ici d'autre rôle que d'établir une « transition » entre deux faits infimes et qui ne se relient point d'eux-mêmes. On ne nous en voudra pas si nous y cherchons nous-même une transition à une remarque plus générale.

La biographie peut être un genre littéraire. Mais alors, elle doit avoir l'art des sacrifices, ou si elle recueille un mince détail, ce doit être pour en dégager la valeur historique ou psychologique. A côté de la biographie littéraire qui ressuscite une vie, largement ou minutieusement, il y a place pour de très utiles ouvrages qui, sans recherche artistique d'aucune sorte, fixent les faits connus concernant un grand écrivain. Ici, les transitions même sont inutiles : une stricte chronologie, voilà la seule règle de composition. Telles sont les *Efemérides Cervantinas* de M. Cotarelo y Mori. A la forme plus facile des « éphémérides » où chaque fait s'offre à part, entouré des références qui l'attestent, M. Fitzmaurice-Kelly a préféré celle de la biographie continue, et relégué l'appareil documentaire dans les notes très abondantes qui font suite à chaque chapitre. Mais c'est le même genre de services que rendra son petit livre. Il ne dispense pas le chercheur de remonter aux sources, mais il en facilite singulièrement l'accès.

M. BATAILLON.

Correspondencia diplomatica de Francisco de Sousa Coutinho durante a sua embaixada em Holanda, publicada por **Edgar Prestage** e **Pedro de Azevedo**, volume I, Coimbra, Imprensa da Universidade, 1920, 414 pages.

Un ouvrage antérieur, publié par M. Prestage en collaboration avec M. Roma du Bocage, concernait déjà les relations diplomatiques entre

le Portugal et les Provinces-Unies. On s'était demandé pourquoi Richelieu, qui offrait à Jean IV un appui sans réserves, avait brusquement changé d'attitude à l'égard de son ambassadeur, João Francisco Barreto. Il est prouvé que ce revirement s'explique par la crainte de déplaire aux Hollandais, qui prétendaient continuer, en sauvant les apparences, leurs conquêtes aux colonies. Si quelques doutes subsistaient au sujet de cette politique à double face, ils sont levés par la correspondance de Sousa Coutinho.

Le premier volume embrasse la période qui va de 1643 à 1646. Il sera bientôt suivi d'un second où l'on verra s'affirmer le talent exceptionnel du ministre portugais et grandir son influence. Mal soutenu par ses compatriotes et par Mazarin, il fut d'abord mis en échec. Mais sa correspondance nous renseigne sur la politique européenne et nous permet de suivre les empiétements des Hollandais en Afrique et les débuts de la révolte de Pernambouc. On y trouve au surplus beaucoup d'indications précieuses sur l'organisation administrative et les mœurs des deux pays qui se disputaient l'Angola et le Brésil.

Sousa Coutinho était le neveu d'un écrivain célèbre, Luis de Sousa, le héros du drame de Garrett. Jean IV, qui l'avait attaché à son service dès 1623, le choisit pour une mission difficile entre toutes, sur laquelle reposait l'avenir du pays tout entier. Il ne s'agissait de rien moins que de sauver le domaine colonial. Jamais homme ne fut aux prises avec une situation plus complexe. Il avait trois objectifs: faire inclure le Portugal dans le traité qu'on négociait avec la Castille, ce qui impliquait la reconnaissance de l'autonomie, obtenir la restitution des places conquises depuis la restauration de 1640, conclure une paix perpétuelle avec les Provinces-Unies. Le traité du 12 juin 1641 avait mis fin aux hostilités en Europe. Mais il maintenait le statu quo territorial aux colonies. Les deux Compagnies des Indes occidentales et des Indes orientales avaient le champ libre. L'intérêt de Jean IV était d'éviter une rupture, afin de réserver toutes ses forces contre les Espagnols, celui des Hollandais de prolonger une trêve dont ils espéraient tirer, comme alliés sur le continent et comme adversaires au delà des mers, des avantages contradictoires, celui de la France de maintenir la balance égale entre deux peuples dont elle réclamait, au même titre, le concours. D'où une confusion inextricable en apparence. Il y avait en Portugal des soldats et des commerçants hollandais. L'ambassadeur, par contre, surveillait les agissements des compagnies commerciales et dénonçait les préparatifs de guerre. La Haye servait de point de ralliement aux déserteurs de l'armée de Francisco de Melo. Cependant, au cours des négociations, la lutte entre ces faux amis qui ne désarmaient pas, avait pris un caractère aigu dans l'Inde et en Afrique.

On comprend, en lisant la correspondance de Sousa Coutinho,

pourquoi l'équivoque a subsisté. Le Portugal, renonçant aux moyens violents, concevait l'espoir de racheter, en y mettant le prix, les capitaineries du Brésil. Un complet désaccord régnait entre les Hollandais. Le prince d'Orange, gagné par des présents, encouragé par son neveu, fils du prieur de Crato, soutenait la cause de Jean IV, mais il était suspect à la bourgeoisie. Tous les États, sauf la province de Hollande, qui supportait la moitié des frais de la guerre, se prononçaient pour la reprise des hostilités. Si le gouvernement avait orienté les négociations vers une paix durable, il serait entré en conflit, à bref délai, avec les Compagnies. Il pratiquait à leur égard une sorte de chantage. En les menaçant de ne pas renouveler leurs privilèges, qui expiraient pour l'une en 1644, pour l'autre en 1645, il espérait obtenir une modification des statuts qui l'aurait associé aux bénéfices. La hausse et la baisse des actions avait une répercussion immédiate sur la politique générale, étroitement subordonnée aux intérêts commerciaux du moment. L'anarchie intérieure ne pouvait aboutir qu'à un système de temporisation et de faux-fuyants. Nul n'était responsable, aucune réclamation ne portait.

Sousa Coutinho était supérieurement doué. Il voyait large et suivait, en observateur pénétrant, les fluctuations de la politique européenne. A cinquante ans, il se mit à apprendre le français. Il savait dompter, quand les circonstances l'exigeaient, son caractère impétueux. Il était capable de revenir sur ses propres décisions et n'apportait aucune vanité dans les questions de préséance. La familiarité dont il jouissait auprès de Jean IV lui permettait de discuter les ordres, de les modifier pour les besoins de la cause, de passer du ton de l'apologie à celui des remontrances. Il disposa très habilement ses batteries. S'étant découvert un ancêtre hollandais, originaire de la ville de Dort, il eut des intelligences dans tous les partis. Mais le terrain mouvant se dérobait sous ses pas. Aucune des puissances confédérées ne travaillait à pacifier l'Europe. Elles songeaient encore moins à réconcilier le Portugal avec l'Espagne. Mazarin craignait de mécontenter les Provinces-Unies. Les Hollandais, pour éviter les démarches pressantes, repoussaient la médiation de la France, après l'avoir suggérée. Il était facile de gagner du temps en renvoyant les affaires de La Haye à Paris, de Paris au Congrès de Munster. Les déceptions se multiplièrent pour Souza Coutinho pendant ces trois années difficiles. Envoyé extraordinaire, il se heurtait aux prétentions de son collègue, Francisco de Andrade, ambassadeur au même titre que lui. Il venait d'obtenir la cessation des hostilités dans l'Inde, au prix de concessions qu'on lui reprochait durement à Lisbonne, lorsqu'il apprit qu'on avait conclu à Goa, sans le mettre dans la confidence des négociations, un traité moins avantageux que le sien. L'horizon commençait à s'éclaircir, il entrevoyait le rachat possible d'Angola et de S. Tomé quand la révolte de

Pernambouc ébranla son crédit. Les Hollandais lui firent sentir qu'ils avaient acquis des preuves de la complicité de Jean IV. Enfin, on lui infligea un dernier affront. Le P. Vieira lui fut adjoint comme « pédagogue ».

Il convient, par suite, de juger Souza Coutinho moins par les résultats obtenus, qui sont médiocres, que sur ses intentions. Il avait compris, dès l'abord, que les négociations traîneraient en longueur. Il dénonce l'égoïsme et les contradictions de ses adversaires. Il propose de les combattre avec leurs propres armes. Il sait que la Compagnie des Indes orientales réalise des bénéfices et ne consentira aucune concession à Ceylan, que celle du Brésil est en déficit et se prêtera, si les actions continuent de baisser, à un accommodemént. Il conseille d'attaquer Loanda pour consommer la ruine de Pernambouc en supprimant la traite. Le seul moyen pour lui de convaincre les négociants, c'est de leur capturer des navires. Il a mesuré l'effet produit par la prise de Tanger. Il compte sur les opérations militaires beaucoup plus que sur les arguments. Enfin, il a constaté que la plus étroite parcimonie préside aux préparatifs de guerre et qu'on marchande les renforts aux Compagnies. Rien n'empêche de supposer que ses insinuations, d'abord discutées à Lisbonne, ont fini par l'emporter, au moins à partir de 1648.

Plusieurs conclusions importantes se dégagent de ce premier volume. Il n'est pas exact de prétendre que la monarchie avait sacrifié le Brésil. On remarque, bien au contraire, que Jean IV, dans ses préoccupations, faisait passer l'Amérique avant l'Inde, cela dès 1643. Il soutint l'insurrection de Pernambouc jusqu'à se compromettre. Ce qu'on prendrait pour la timidité d'une politique hésitante, en se fiant aux déclarations officielles, ne serait qu'un masque destiné, pendant que la révolte s'organisait, à donner le change à l'adversaire. D'autre part, les Provinces-Unies auraient été victimes de leurs propres subterfuges. Il ressort de la correspondance de Sousa Coutinho qu'elles n'eurent ni assez de loyauté pour faire face à leurs engagements ni assez de clairvoyance pour conjurer, par des mesures énergiques, un danger pressant. La diplomatie portugaise, inefficace en apparence, préparait un changement d'orientation. Le calcul pourrait bien avoir joué le premier rôle dans la plupart des événements qu'on assigne au hasard ou à l'initiative des colons brésiliens.

G. LE GENTIL.

Carlos Pereyra. *La obra de España en América*, Madrid, s. d., 292 pages.

Il fallait quelque audace pour entreprendre de traiter en moins de trois cents pages ce beau, mais vaste sujet. Il n'est pas étonnant que

M. P. n'y ait qu'imparfaitement réussi. Aussi bien dit-il dès le début : « Este libro es menos que un ensayo; es una tentativa. Si el tema, la distribución y el método lo salvan, el autor podrá adicionarlo más tarde, pues necesariamente ha de haber deficiencias en una exposición que era preciso abreviar, y que acaso se abrevió demasiado » (p. 5). Assurément, le livre de M. P. n'est pas complet. Mais qui peut se flatter d'être complet?

C'est par le plan, par la distribution bien plutôt, qu'il me semble pécher. Cette série de petits chapitres, bourrés de faits et d'indications d'ailleurs intéressants, laisse dans l'esprit une impression confuse; M. P. s'est en effet contenté de les juxtaposer, sans les grouper en parties, en sorte que l'on saisit mal le lien qui les unit les uns aux autres; en outre l'ordre adopté ne me paraît pas très heureux. C'est ainsi que les premiers chapitres, où M. P. compare la colonisation anglo-saxonne et la colonisation espagnole, auraient été mieux placés, je crois, en conclusion, après l'exposé même de l'œuvre de l'Espagne. Au contraire, les chapitres consacrés à la découverte de l'Amérique et à l'exploration des côtes et du continent auraient pu former la première partie, tandis que les chapitres, très neufs et très curieux, sur l'introduction des végétaux et des animaux européens, sur le travail des mines, sur l'industrie de la soie, sur l'œuvre pédagogique et scientifique des missionnaires, etc., auraient constitué la partie centrale; car c'est, pour moi, le cœur du sujet.

Ces réserves faites, je tiens à dire que, sur le fond, je me trouve entièrement d'accord avec M. P. L'œuvre de l'Espagne en Amérique a été admirable, et l'on n'a pas rendu à ses religieux et à ses soldats la justice qui leur était due. La cupidité, que l'on donne le plus souvent comme la cause principale des conquêtes espagnoles, n'est en réalité qu'une cause secondaire, impuissante à tout expliquer, et qu'il faut, avec Oliveira Martins, rejeter au second plan : « A necessaria expansão de uma vida mal contida nos limites nacionaes na Europa », écrit ce grand historien, « o fervor da propagação da fé, e o movimento instinctivo da cubiça, são causas communs das descobertas e conquistas hespanholas e portuguezas. » (*Historia da civilisação iberica*, 6e ed., Lisbonne, 1918, p. 284-285.) Sans doute, il y a eu, au Mexique, au Pérou et ailleurs, des erreurs, des fautes, des crimes; il en est ainsi de toutes les entreprises humaines. Mais il y a eu aussi du bien, et beaucoup de bien. Les nombreux faits que signale M. P. viennent confirmer très heureusement cette façon de voir, qui est également celle de M. Jules Humbert, dans sa très intéressante thèse sur les *Origines Vénézuéliennes*, et de M. Henri Lorin (cf. Capitan et Lorin, *Le Travail en Amérique avant et après Colomb*, Paris, 1914, p. 383 sq.). Malheureusement, beaucoup n'ont vu que ces erreurs, ces fautes et ces crimes; il s'est créé de la sorte une légende de la

colonisation espagnole. Dans le monde hispano-américain, on commence à la dissiper. En France, elle reste tenace et bien vivante ; je ne crois pas que, chez nous, l'opinion de MM. Humbert et Lorin soit fort répandue. On ne saurait trop le regretter. C'est pourquoi, je l'avoue, je ne puis garder rancune à M. P. d'avoir malmené dans son introduction M. de Launay, M. Feyel, et surtout celui qu'il appelle, d'une façon assez comique, « el compendiador Seignobos », et qui, heureusement, n'est pas un « oráculo de la Universidad francesa » — pas de l'Université entière, tout au moins. Il faut souhaiter que M. P. soit lu en France et que ce converti (cf. p. 6) y convertisse à son tour quelques incrédules.

Robert RICARD.

Rafael Gras y de Estera. *Zamora en tiempo de la Guerra de la Independencia (1808-1814).* Junta para ampliación de estudios é investigaciones científicas. Centro de estudios históricos. Madrid, 1913. In-8°, 273 pages.

On était jusqu'ici fort mal renseigné sur l'histoire de l'occupation française à Zamora. Les auteurs d'histoires locales s'en étaient tenus à la version donnée par une *Manifestacion* publiée à Zamora en 1815. Mais c'était un récit officiel que l'*Ayuntamiento* de cette ville avait rédigé, comme les autres municipalités du royaume, sur l'ordre de Ferdinand VII. Il avait le grand défaut d'être très vague et de défigurer les faits pour ménager des personnes connues. M. Rafael Gras y de Estera a établi son récit d'après de nouvelles sources. Il a utilisé les Archives municipales de Zamora, les Archives du chapitre de la Cathédrale, les fonds de l'*Archivo nacional histórico*, de la *Real Casa y Patrimonio* et du Dépôt de la Guerre. Il nous donne ainsi une version toute nouvelle des événements et une très utile contribution à l'histoire de l'occupation française en Espagne.

Les Français avaient été bien reçus à Zamora, en 1801, au temps où l'Espagne, alliée de la France, faisait la guerre au Portugal et à l'Angleterre. Ils avaient laissé, dans les hautes classes de la société, un souvenir agréable qui, en 1808, ne s'était pas encore effacé. L'opposition populaire obligea la bourgeoisie à modifier, au moins en apparence, son attitude, et à se joindre aux classes inférieures dans la lutte contre l'étranger. Le soulèvement de Zamora fut exclusivement l'œuvre du menu peuple. C'est cette idée, marquée fortement par l'auteur, qui fait à la fois la nouveauté et l'intérêt de son livre.

Les Français firent à Zamora une première apparition entre le 8 février et le 15 mars 1808. Ils y furent alors bien reçus. Mais la double abdication de Ferdinand VII et de Charles IV, la nomination

de Murat comme lieutenant-général du royaume et les événements qui suivirent suscitèrent dans le peuple la plus vive émotion. Tandis que les autorités officielles, l'Ayuntamiento en tête, restaient indifférentes, la masse du peuple réclamait des mesures énergiques et, finalement, le 2 juin, se soulevait. Sous la pression populaire s'organisa aussitôt une « Junte d'armement et de défense ». Ce pouvoir, d'origine insurrectionnelle, décréta la réquisition des armes, des munitions et des chevaux, et l'enrôlement de tous les hommes valides de dix-sept à quarante ans. En réalité, le mouvement fut loin d'être unanime. Il y eut des défections, des demandes d'exemption. Et d'ailleurs l'élément populaire se trouva à peu près exclu de la Junte. Il en résulta qu'après la victoire de Bessières à Medina del Rio Seco, le 14 juillet 1808, la Junte de Zamora, quoi qu'en disent les récits officiels, décida de recevoir les Français en amis. Lorsque la division anglaise du général Beresford eut quitté la ville, le gouverneur militaire, don Tiburcio Francos, l'abandonna à son tour, et l'on renonça à toute idée de résistance. Les artisans et les paysans tentèrent de s'opposer à l'avance de l'ennemi. Ils furent aisément repoussés et les Français occupèrent Zamora le 10 janvier 1809. Ils devaient y rester jusqu'au 31 mai 1813. Les autorités se soumirent et prêtèrent serment de fidélité à Joseph Ier. Le récit de ces événements remplit les quatre premiers chapitres du livre.

Les quatre suivants sont consacrés à la domination française. L'auteur y expose l'administration du vainqueur, l'organisation d'une nouvelle municipalité, les conflits avec l'évêché et le chapitre, les mesures prises pour assurer le ravitaillement de la garnison et de la ville. Il montre les mesures de rigueur, les levées répétées de contributions, les réquisitions de vivres, d'animaux et de matériel, les emprisonnements d'otages, les pillages dont les chefs eux-mêmes se rendirent coupables.

Et cependant, en dépit de la dureté de l'occupation française, l'auteur établit nettement qu'il n'y eut, à Zamora, aucune manifestation de résistance contre les Français. La ville était isolée en plein pays insurgé, aux limites de l'occupation française dont l'Esla formait comme la frontière. Au dehors, la sécurité était nulle. Tout soldat qui s'écartait de l'enceinte fortifiée était voué à une mort à peu près certaine. Il avait fallu prendre des mesures contre les guerillas et mettre la ville en état de défense. Au contraire, à l'intérieur et dans la banlieue immédiate, tout était tranquille. Il n'y eut ni conspiration ni violence. Et les autorités françaises n'eurent pas à sévir. Beaucoup de gens acceptaient de servir le nouveau régime et, de gré ou de force, faisaient bon accueil aux invitations des généraux français. Ainsi s'explique le « généreux oubli » dont s'inspirèrent par la suite les récits officiels de l'occupation.

L'auteur insiste, en terminant, sur la dureté et l'inutilité de l'occupation. Les armées françaises, qui se réclamaient du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, affirme-t-il, auraient pu acquérir les sympathies populaires si elles avaient su respecter les propriétés et les personnes, payer intégralement ce qu'elles consommaient; elles n'y réussirent jamais : en dépit de la cordialité apparente des relations, les Français restèrent pour les Espagnols des ennemis.

H. CAVAILLÈS.

Antologia portuguesa, Aillaud e Bertrand, Paris-Lisboa. **Herculano, I,** 1919; **João de Barros, I; Guerra Junqueiro,** 1920; **Trancoso, Fernão Lopes, I; Lucena, I;** *Paladinos da linguagem*, 1921.

L'*Antologia portuguesa* n'a point trompé l'attente du public. Depuis l'apparition du *Luis de Sousa* et du *Bernardes*, elle s'est enrichie de sept volumes bien présentés, dont plusieurs appellent une suite. Le but que se propose M. Agostinho de Campos est, comme nous l'avons dit, pédagogique plutôt que scientifique. Ancien Directeur général de l'Instruction publique, il n'a pas cessé, pendant sa longue carrière de professeur, de méditer sur le problème de l'éducation nationale. On en jugera par le remarquable ouvrage qu'il vient de réimprimer, *Casa de pais, escola de filhos*, où, s'inspirant des théories les plus récentes, il essaie de doter son pays, grâce à l'initiative privée, d'écoles maternelles. Un fin talent d'humoriste le désignait pour entreprendre, auprès d'une jeunesse entichée de modernisme, la réhabilitation des classiques. Son *Jardim da Europa*, recueil de chroniques brèves et acérées, témoigne d'une large information cosmopolite, d'un patriotisme sans préjugés. Sans doute les philologues pourront lui reprocher d'avoir, dans une intention louable de propagande, rajeuni le style de Fernão Lopes. C'est une exception à laquelle il apporte lui-même le correctif de reproduire en appendice deux chapitres avec leurs graphies spéciales. Ses textes, dans l'ensemble, sont établis scrupuleusement. Il a collationné les éditions originales. Il en discute la ponctuation et l'interprétation. Un commentaire sobre nous donne la clef des passages obscurs. D'autre part l'impressionnisme est réduit dans ses préfaces au minimum. Il s'astreint non seulement à reproduire les documents qui interessent la biographie de chaque auteur mais à exposer chronologiquement l'opinion des critiques qui l'ont précédé. Rien de mieux fondé par suite que l'éloge que lui décernait officiellement en avril 1920 le *Diário do govêrno*. Les classiques, longtemps dédaignés parce qu'ignorés, longtemps ignorés parce qu'introuvables redeviennent un facteur de l'éducation nationale.

Herculano, à vrai dire, n'avait jamais cessé d'être lu, de provoquer des enthousiasmes et de soulever des colères. M. A. de C. le replace dans l'évolution politique du XIX[e] siècle, insiste sur les polémiques auxquelles il fut mêlé, passe en revue les travaux dont il a été récemment l'objet, biographies, études spéciales, publications du centenaire. L'abondance même de la matière l'obligeait à choisir. Peut-être y avait-il intérêt, puisque ce premier volume renferme des extraits des nouvelles et des romans, à distinguer plus nettement ce qui revient à l'art et ce qui procède de la science dans *Eurico*, le *Bobo*, le *Monge de Cister*, les *Lendas e narrativas*. L'éditeur a pris le parti, en éliminant tout ce qui est invention proprement dite, de grouper suivant un ordre rigoureusement chronologique les passages concernant les institutions et les mœurs. Il nous permet de suivre ainsi l'histoire de la Péninsule depuis l'invasion des Maures juqu'au règne de Jean I[er]. Or il subsiste dans les premières œuvres d'Herculano, qui sont un acheminement vers l'érudition, même lorsqu'on en retranche l'intrigue, un élément légendaire. La *Dama Pé de Cabra* est imprégnée de romantisme et l'ouvrage récent de M. Barrau-Dihigo a montré le peu qu'il faut retenir, au point de vue historique, du récit traditionnel des batailles de Chryssus et de Covadonga. Le second volume nous renseignera sur le caractère d'Herculano et son rôle comme polémiste. M. A. de C. ne nous présentera ni le poète, plus inspiré que fécond, ni l'historien parce qu'il serait difficile, d'après lui, de le juger sur de simples fragments sans rétablir la suite logique des chapitres. L'argument ne nous a pas convaincu. Il y aurait assez de matière, semble-t-il, pour un troisième volume qui ne serait pas, à notre avis, le moins important.

On réclamait depuis longtemps une réimpression de João de Barros. La dernière édition des *Décadas* est de 1778. La biographie de M. A. de C. repose, d'une part, sur l'introduction de Severim de Faria, de l'autre, sur les documents publiés par M. António Baião dans le *Boletim da 2[a] classe*. On lui saura gré d'avoir mis fortement en relief les qualités morales du Tite-Live portugais qu'il serait injuste de se représenter comme un courtisan faussant l'histoire dans un intérêt dynastique. En outre il a fort bien défini l'originalité de ce style qu'on admire parfois à contre-sens, à propos duquel on a tort de parler de pompe et de majesté, qui emprunte aux Latins moins des tours de phrase que des procédés de développement, où abondent les mots familiers et techniques, dont il faut surtout vanter le naturel en constatant que la langue du précurseur de Camões, bien qu'elle ait déjà l'accent épique, n'est encore apte ni aux généralisations philosophiques, ni à l'ironie légère. Le second volume, dont l'introduction renfermera une étude sur le vocabulaire et la syntaxe de Barros, comprendra des extraits de la troisième décade. Il sera suivi d'un

tome spécialement consacré au pédagogue, au moraliste, au linguiste, au philosophe.

Publier des extraits de Guerra Junqueiro, c'est le proclamer classique de son vivant. M. A. de C. ne dissimule pas ce qu'il entre dans sa poésie de subversif. Tour à tour il nous le représente, dans une série d'interviews, sous les aspects de l'archéologue amateur de bric-à-brac, de l'ironiste aux plaisanteries démesurées, de l'agriculteur philanthrope dont le tolstoïsme procède moins de l'évangile que des plus récents progrès des sciences biologiques. Nous apprenons qu'il prépare, sur le mouvement intellectuel du siècle, un grand ouvrage où doivent rentrer la physique et la métaphysique, la morale et la cosmogonie et qu'il attache à cet essai en prose, bien qu'il termine en même temps deux poèmes, *Prometheu libertado* et *Caminho do ceu*, une importance qui laisse bien loin en arrière ses autres écrits : « Se não conseguir levar a cabo este trabalho, *morrerei desconhecido.* » Il ne nous est pas indifférent de savoir qu'il désavoue, après le succès, quelques violences de la *Morte de D. João* et de la *Velhice do Padre Eterno* et regarde *Os Simples* comme son chef-d'œuvre. Telle n'est pas l'opinion des critiques en général, car dans le démolisseur du libéralisme, dans le prophète de la république, Moniz Barreto, MM. Luis de Magalhães, Fidelino de Figueiredo et Agostinho de Campos voient surtout l'un des plus grands poètes sarcastiques de la littérature universelle. Des extraits en prose tirés du *Monstre allemand*, la proclamation aux soldats qui partent et à ceux qui restent, pages vibrantes inspirées par la campagne germanophile qui n'eut pas de plus redoutable adversaire, donnent un accent d'actualité à ce recueil qui vient précisément après le choix que publie à Heidelberg, dans la collection des *Modernos autores portugueses*, Mme Louise Ey. Celui de l'*Antologia* se recommande au surplus par de pénétrantes remarques sur la pureté du style de Junqueiro, la puissance torrentielle de son improvisation et la qualité de sa langue qui, malgré certaines apparences cosmopolites et révolutionnaires, coule des meilleures sources nationales.

Trancoso, après avoir joui pendant deux siècles d'une vogue extrême, n'était plus qu'un nom. Au peu qu'on sait de sa biographie, M. A. de C. ajoute une hypothèse. Il suppose qu au lieu d'enseigner les humanités, car on ne relève dans son style aucune trace d'érudition, l'amateur qui s'est improvisé conteur pendant la grande peste de 1569 aurait exercé des fonctions subalternes de justice. Il entreprend, contre Adolpho Coelho et Theophilo Braga, de le réhabiliter comme écrivain, lui accordant le relief, la netteté de l'expression, la parfaite convenance dans le dialogue. Des 23 contes qu'il réimprime (l'œuvre entière en comprend 38) certains proviennent des Italiens, de Boccace et de Cintio. Les ressemblances avec Timoneda, dans l'histoire de *Griselidis*, peuvent s'expliquer par une origine commune. Mais à côté

des imitations ou des transcriptions apparaît clairement l'influence de la tradition orale. Il existe entre les *Trois questions du roi* et l'anecdote populaire de *João sem cuidados* un rapport évident. C'est encore par la tendance à moraliser que cette littérature éducative, qui annonce déjà les contes de fées, s'affranchit de la tutelle des nouvellistes italiens.

On admirait de confiance la *Vie de saint François Xavier* par Lucena. De rares lecteurs avaient eu la fortune ou la persévérance de parcourir ce gros in-folio de 900 pages. M. A. de C. en tire deux sortes d'extraits. Dans un premier volume il rassemble ce qui a trait à la vie du missionnaire. Il groupera dans le second, sous le titre significatif et ancien de *O descoberto*, l'histoire, la géographie, l'élément exotique. Ce n'est pas à dire que tout intérêt de ce genre soit absent du tome premier intitulé *O Santo*. On y trouve une évocation singulièrement précise des mœurs coloniales, de la vie des soldats et des *lascarins* à Goa et à Malacca. En outre on y surprend, et sur le vif, les méthodes souples et conciliantes que Pascal dénoncera plus tard. La réputation de Lucena est due en grande partie à Filinto Elysio qui le place au même rang que Barros et Luis de Sousa. Camilo au contraire l'accuse d'avoir plagié Mendes Pinto et blâme son goût immodéré pour les périodes. L'obscurité, dont Castilho lui fait un grief, est réelle par endroits. Elle tient surtout, comme l'a démontré M. A. de C., à la ponctuation défectueuse des éditions de 1600 et de 1788. C'est une preuve de plus qu'il convient d'appliquer aux textes modernes les méthodes qui ont prévalu pour la révision des auteurs grecs et latins.

Dans le *Fernão Lopes* l'éditeur a, de propos délibéré, en s'appuyant sur le témoignage de Garrett et de Luciano Cordeiro, afin de réduire au minimum l'effort à exiger du lecteur prévenu ou nonchalant, modernisé l'orthographe et la ponctuation, adouci les crudités de langage, substitué des formes qui reviennent fréquemment et qu'un lexique pouvait expliquer (*todollos*, *adeparte*, *estonce*, *ataa*, *al*, etc.), remplacé l'infinitif impersonnel par l'infinitif personnel toutes les fois que la clarté l'exigeait. Or une partie du charme des vieux auteurs s'évanouit dès qu'on les habille au goût du jour. La biographie de Fernão Lopes soulève plus d'une question importante. On l'a toujours considéré comme l'auteur de la chronique de Jean Ier. L'opinion de Damião de Góis qui lui attribue en outre celles de D. Pedro et de D. Fernando est admise aujourd'hui. Qu'il ait fourni à Rui de Pína la matière de celles de D. Sancho I, D. Alfonso II, D. Sancho II, D. Alfonso III, D. Denis, D. Alfonso IV, on peut le supposer. Enfin il y a quelque vraisemblance à le regarder comme l'auteur de la *Crónica do Condestabre*. Personne n'a mieux fait ressortir son mérite littéraire qu'Herculano qui lui avait emprunté la substance du *Castelo de*

Faria et de *Arrhas por foro de Hespanha :* « Nas crónicas de Fernão Lopes, não ha só história, ha poesia e drama ». On a insisté plus récemment sur les scrupules de son information, la hardiesse de ses jugements. Dans les extraits qui constituent le premier volume (le second traitera de Jean I[er]) on trouve de quoi justifier amplement ce double éloge : d'une part, les amours de D. Pedro et de D[a] Inês, de D. Fernando et de Leonor Teles, de sombres intrigues, l'ambition et la jalousie, voilà pour le drame ; de l'autre, un tableau très poussé des mœurs de la noblesse, une étude économique sur l'agriculture et la marine, un aperçu des premiers inconvénients de l'alliance anglaise, voilà pour l'histoire.

L'ouvrage intitulé *Paladinos da linguagem* (Défenseurs de la langue nationale) mérite de retenir tout spécialement notre attention. Il embrasse un champ très vaste : « la latinité du portugais comparé aux langues sœurs ; l'histoire des invasions françaises dans le domaine du langage ; la lutte contre le gallicisme dans le vocabulaire et la syntaxe ; l'interminable conflit entre les puristes et les progessistes ; la confrontation des qualités prosodiques et stylistiques de notre langue et de la française, son ennemie et sa rivale ; l'inventaire objectif des beautés et des richesses du portugais ; l'élaboration d'un plan de conservation et de défense du langage depuis l'école jusqu'à la littérature, au journalisme, aux publications administratives et législatives ; la constatation et l'aveu loyal des défauts du portugais en tant que langue savante et moderne, si toutefois il en a ; sa capacité d'expression comme véhicule d'idées générales et philosophiques ; sa concision ou sa prolixité ; sa valeur comme instrument de musique vocale ; son présent et son avenir au Brésil, etc. ». M. A. de C. a traité lui-même, avec la clairvoyance et l'impartialité que lui assure la connaissance de six langues modernes, plusieurs de ces problèmes. Les témoignages qu'il rassemble depuis le xv[e] siècle jusqu'à nos jours permettront au lecteur de poser les autres en termes précis. Nous verrons successivement le portugais s'insurger contre le latin (Bernardo de Brito), contre le castillan (Ferreira), contre le français et l'italien (Candido Lusitano) ; nous assisterons aux progrès du purisme réagissant contre le gongorisme (Freire de Andrade, Manoel do Sepulcro, Ribeiro de Macedo) pour aboutir à une sorte de nationalisme littéraire (Pereira de Figueiredo) dont Filinto Elysio représente la forme agressive. Sur cette base A. F. de Castilho fondera sa doctrine de la *vernaculidade*, empruntant aux Italiens et aux Espagnols des armes contre le gallicisme. Aux colonies l'émancipation littéraire apparaîtra comme une conséquence de l'émancipation politique. On nous dira en quoi la langue parlée diffère au Brésil de la langue écrite (José Verissimo, Julio Moreira, Theophilo Braga), comment certains proposent de les confondre en se libérant de la tradition, comment d'autres, plus équi-

tables ou plus modérés, opposent une barrière aux abus du régionalisme, aux caprices de la mode (Machado de Assis, Olavo Bilac). Il est possible enfin que l'Amérique, après avoir longtemps subi la tutelle de la métropole, exerce à son tour, par l'émigrant *torna-viagem*, une influence en matière linguistique. On relève déjà dans le Minho certaines infiltrations du vocabulaire, de la syntaxe et de la prononciation brésiliennes. On s'explique que les *paladinos da linguagem* n'aient pas toujours parlé avec une entière liberté d'esprit de la précellence du portugais. L'idée qu'il doit être considéré comme une fidèle reproduction du latin vient d'André de Resende. C'est un préjugé qu'on retrouvera chez Barros et chez Camões. On a fort exagéré, depuis Bluteau, sa richesse, qui ne tient pas essentiellement à la variété des synonymes, pas plus qu'à l'aptitude, dont on voudrait lui faire un mérite propre, de former des mots par dérivation. Le nombre des termes intraduisibles est, en somme, restreint. Nous ne regardons pas comme tels *alvoroço*, *mano*, *bonina*, *lembrança*, etc. *Añoranza* est un bon équivalent moderne de *saudade*. L'emploi des superlatifs en *issimo*, des diminutifs, la suppression des articles et des partitifs, la liberté de construction qui sont des avantages en comparaison du français ne lui assurent aucune supériorité sur l'espagnol. Il nous semble que l'incontestable originalité du portugais réside, avant tout, dans la création de l'infinitif personnel, dans la conservation du subjonctif futur, dans la construction variée des pronoms enclitiques, proclitiques, intercalés dans le futur et le conditionnel. Parmi les défauts qu'on lui reproche, nous ne retiendrons pas la nasalisation, qui est aussi marquée dans le français, mais seulement le retour fréquent de la diphtongue *ão*, qui correspond aux finales en *an*, *on*, *ano* de l'espagnol, répétition que les bons écrivains réussissent à éviter. Quant à la difficulté constatée par les étrangers de l'apprendre et de le prononcer correctement, elle résulte de l'abréviation des mots par la prédominance de l'accent tonique. Est-il juste d'accuser le portugais de redondance, comme le fait José Verissimo? D'autres critiques, pour des raisons qui paraissent valables, louent sa concision. Il suffit de parcourir l'œuvre de Machado de Assis pour constater qu'il se prête aux nuances fines et délicates. En réalité, comme toutes les langues travaillées, il évolue sous l'action des individualités fortes. Eça de Queiroz et Fialho de Almeida, par la recherche du pittoresque, de l'adjectif rare et la tendance à forger des verbes nouveaux, l'ont détourné de ses origines. Il est possible qu'un retour à la tradition, moins intransigeant que celui de Filinto Elysio, moins laborieux que celui de Camilo, s'impose aujourd'hui. La campagne menée avec autant de tact que de patriotisme par M. A. de C. doit avoir une répercussion dans les deux mondes.

On voit que le programme de l'*Antologia portuguesa* dépasse de

beaucoup les proportions d'une entreprise de librairie. Il se rattache à un grand mouvement d'idées. Le Portugal intellectuel s'oriente de plus en plus vers l'étude objective du passé. Certes les préoccupations actuelles interviendront encore, souvent pour le fausser, dans le travail de synthèse historique. Mais le respect de la langue et du style est un admirable terrain d'entente. Or si l'on continue de lire et de citer Camões, la génération montante avait perdu presque tout contact avec les grands prosateurs. Barros et Lucena devenaient introuvables, même chez les *alfarrabistas*. Il s'agit non seulement d'une réhabilitation, mais d'une véritable exhumation. On peut en attendre, dans le domaine de la pédagogie et de l'art, d'importants résultats.

G. LE GENTIL.

Colección de novelas nuevas. *Belarmino y Apolonio*, por **Ramón Pérez de Ayala**, 1921. Editorial « Saturnino Calleja » S. A. Madrid.

On ferait tort à ce roman si l'on voulait l'enfermer en une formule abstraite. L'*Estudiantón* pensait-il aux deux cordonniers rivaux Belarmino et Apolonio, lorsqu'il posait l'antinomie nécessaire du philosophe et du dramaturge? C'est possible. Mais cela prouverait seulement que ces deux inoubliables héros ont en eux de quoi mettre en branle l'activité créatrice d'un penseur. Belarmino n'est pas « le philosophe », ni Apolonio « le dramaturge ». Que l'on renonce à chercher un conflit d'abstractions quand s'offre à nous un « drame individuel », « mi-pathétique, mi-burlesque ». Mais il ne faudrait pas attendre un drame conté de cette façon directe, intense, qui est celle de D. Miguel de Unamuno quand il abandonne l'essai pour la nouvelle. Chez M. Pérez de Ayala, le romancier ne se sépare pas du critique, de l'essayiste amoureux des idées. C'est une limite, peut-être, mais un grand charme.

A moins de préférer à son plaisir des normes inflexibles, nul ne saurait se plaindre de la diversité et de l'imprévu qui font la principale originalité de ce livre. Qui regrettera que D. Amaranto de Fraile, philosophe de *casas de huéspedes*, soit apparu à l'écrivain pour l'empêcher de décrire la *Rua Ruera,* et lui suggérer un plus subtil moyen de la rendre présente à notre imagination? Qui regrettera les doctes digressions où s'égarent les confidences de D. Guillén, tour à tour narrateur et acteur du drame? C'est grâce à cette liberté, fruit d'un art très savant et très conscient, que M. Pérez de Ayala a pu renfermer en un seul livre tant de richesses, tout en lui conservant cette allure capricieuse et alerte, qui, de la première page à la dernière, est source d'une joie toujours nouvelle. Nul doute qu'à ces change-

ments de perspective la vision ne gagne une très divertissante complexité. Sans ces artifices, Apolonio et Belarmino seraient-ils aussi comiques et aussi touchants? Seraient-ils aussi chargés de sens et de mystère en leur apparente pauvreté mentale? — Et la même fantaisie savante et charmante qui a présidé à l'agencement du livre se retrouve jusque dans le dessin des personnages secondaires. Je ne sais si la duchesse de Somavia, Colignon, Xuantipa, Felicita Quemada ont autant de « poids » que les comparses d'un roman réaliste : il semble plutôt que l'humour les allège, leur communique une vie ailée, et les fasse graviter dans leur véritable orbite autour des deux héros.

Sur ceux-ci, on nous excusera d'éluder une analyse qui déborderait vite le cadre de ce bref commentaire. Disons simplement un mot de l'attrait que ces deux singulières figures ont pu exercer sur M. Pérez de Ayala. — Apolonio est-il tout à fait inconnu pour qui a lu *Troteras y Danzaderas* et les articles de critique réunis dans *Las Máscaras?* L'auteur, qui voit dans le drame une des plus hautes formes de l'art, avait dénoncé maintes fois la sonore insuffisance de certains auteurs dramatiques, et non des moins applaudis. Et qui sait si, par-delà, son ironie n'atteignait pas certains aspects de la *comedia* nationale, les faiblesses qui, même à sa meilleure époque, l'empêchent trop souvent d'être pleinement une œuvre d'art? Mais *Belarmino y Apolonio* n'est ni un roman à clef ni un livre de critique. Le cordonnier-dramaturge est une libre création de l'humour : ni symbole ni caricature. Exempt d'allusions personnelles, tout au plus en suggère-t-il au lecteur mal intentionné en même temps qu'il suggère à tout lecteur réfléchi d'attachants problèmes. — Quant à Belarmino, c'est une conception entièrement neuve. Et la folie du cordonnier-penseur, qui part de mots inconnus pour les charger de significations arbitraires, évoque en nous les plus redoutables problèmes du langage. Qui n'a éprouvé quelquefois le choc d'une violente surprise en arrêtant soudain son attention sur la sonorité d'un mot très familier, et, toute phonétique et toute sémantique oubliées, n'a eu brusquement la révélation du mystère premier de l'appartenance des noms aux choses? En qui de nous des mots rares n'ont-ils pas remué un monde de sentiments ou d'images, en vertu d'obscures correspondances affectives? C'est à tout cela que fait penser la folie de Belarmino; et son cas pose encore un problème pratique, actuel : celui de la culture du langage. L'*Estudiantón* en a bien eu conscience. Ecartons toute question d'origine : le lien qui lie les mots aux choses est, dans le temps, affaire de tradition, de transmission ininterrompue. Si l'éducation littéraire faiblit, ce lien se relâche, et voici des mots flottants, prêts à changer de sens de la façon la plus imprévisible. Que cet état d'inculture se prolonge, et ces variations arbitraires seront consacrées par l'adhésion des meilleurs écrivains. L'Espagne, plus peut-être que la France, a connu ce phéno-

mène. M. Pérez de Ayala, qui est un styliste, et dont le vocabulaire est d'une exceptionnelle richesse, devait être tenté par un héros qui pose toutes ces questions.

Un critique chagrin verra peut-être quelque disparate dans ce vocabulaire et dans ce style, où les rudesses de la langue populaire se heurtent avec les recherches du langage savant. Mais n'en est-ce pas la saveur même ? Peut-être découvrira-t-il un parfum de pédantisme à certaines dissertations dont l'érudition n'est pas irréprochable. Mais rien ne nous dit que l'auteur prenne à son compte l'explication de *superstitio* fournie par le spencérien Lario, — ni qu'il garantisse une science acquise dans les *casas de huéspedes* par la fréquentation des *opositores a cátedras*... Et que pèseraient ces critiques auprès de la reconnaissance que nous devons à M. Pérez de Ayala pour tant de pages exquises, tant d'ingéniosité, de fantaisie et de triomphant humour ?

M. BATAILLON.

Los Almirantes de Aragón. Datos para su cronología, por el **marqués de Laurencín**. Madrid, 1919.

Belle plaquette de 76 pages avec des planches très artistiques. De même que le titre d'amiral en Castille, fut réservé à la famille *Enríquez* jusqu'en 1726, ce sont les *Cardona* qui l'ont eu en Aragon, de 1375 à nos jours, où il est porté par un descendant de cette famille ; mais avec cette différence que, chez les Cardona, le titre est véritablement *vinculado* et héréditaire, tandis que pour les descendants de D. Fadrique, il était concédé à chacun d'eux successivement et personnellement par grâce royale. A chacun de ces *almirantes*, le marquis de Laurencín consacre une notice, sans oublier les seize qui furent antérieurs aux Cardona, parmi lesquels l'infant Pedro Ferrando, Pedro de Queralt, Roger de Lauria, Pedro de Moncada, Bernardo de Cabrera.

G. C.

Hespéris. Archives berbères et Bulletin de l'Institut des Hautes-Études marocaines. Paris, Émile Larose, 11, rue Victor-Cousin, 1921, n°s 1 et 2.

Le seul article publié par M. Brunot dans le n° 2 de cette nouvelle revue, au sujet des *noms de récipients à Rabat* (avec figures), et où sont signalés des emprunts de l'arabe marocain à l'espagnol ou inversement, suffirait à justifier ici la mention d'*Hespéris*. Mais d'autres pages nous y rapprochent de l'Espagne : compte rendu de Castries, par H. Basset, article sur Ibn Zaïdoûn par H. Massé. D'autres encore peuvent éclairer les recherches des hispanisants : *Des Feux de joie chez les Berbères de l'Atlas*, par E. Laoust ; *Les Confréries marocaines*, par Michaux-Bellaire ; une communication du Dr André Paris sur les *danses haouach.*

G. C.

CHRONIQUE

— L'Académie des Inscriptions a élu, le 9 décembre 1921, D. Ramón Menéndez Pidal, membre correspondant. C'est une juste récompense des travaux considérables qui ont assigné à ce savant une position hors ligne en Espagne : *La leyenda de los infantes de Lara* (1896), qui a mérité un article très élogieux de Gaston Paris dans le *Journal des Savants*, la *Primera Crónica general* (1906), le *Cantar de Mio Cid* (1908-1911), la *Revista de filología española* et tant d'autres écrits lui ont assuré une notoriété universelle. Mais l'Académie a voulu aussi lui donner un témoignage de reconnaissance, car, aux temps les plus graves de la guerre (octobre 1916), il est venu avec d'autres académiciens espagnols apporter à la France l'adhésion la plus absolue: il y avait quelque courage à agir ainsi, surtout dans le monde des intellectuels du pays voisin. A. M.-F.

L'Université de Toulouse, qui a eu l'heureuse initiative, comme nous l'avons rapporté dans notre numéro 2 de 1921, de décerner à M. Menéndez Pidal le titre de docteur « honoris causa », a tenu à conserver le souvenir de la solennité à laquelle a donné lieu la remise du diplôme au philologue qui fut un de ses étudiants. Elle a fait imprimer une brochure comprenant, outre les discours prononcés à cette occasion par M. Henri Mérimée, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse; Calmette, assesseur; Cavalier, recteur, puis par MM. Dresch, doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux, et Martinenche, professeur à la Sorbonne, enfin par M. Menéndez Pidal lui-même, les chaudes paroles de bienvenue de M. Feuga, maire, lors de la réception au Capitole, et aussi le compte rendu des fêtes, sans oublier celui de la double soutenance de M. Gavel, qui eut l'honneur d'avoir dans son jury, l'avant-veille, M. Menéndez Pidal et M. Américo Castro. Mention est faite également de deux leçons faites par ces deux maîtres; l'une, par le premier, sur la formation de la poésie castillane populaire; l'autre, par le second, sur la « transformation de l'Espagne par le romantisme ».

En consacrant par son vote l'hommage rendu par l'Université de Toulouse, hommage auquel s'étaient associées les Universités de Paris et de Bordeaux, l'Académie des Inscriptions a répondu aux désirs de tous ceux qui, en France, sont en état d'apprécier la valeur morale et scientifique du grand érudit espagnol, en même temps que la portée de son œuvre. G. C.

3 avril 1922.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS,
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

FERNAN GONZALEZ DANS LA CHRONIQUE LÉONAISE

(Suite et fin[1].)

Les Généalogies, dans la rédaction du manuscrit A 189 comme dans celle du *Legionense* de Traggia, contiennent non seulement des précisions et des additions d'ordre généalogique que nous ne trouvons pas dans le *Medianense*[2], mais aussi un détail d'ordre historique relatif à Alphonse IV (§ 12), qui, s'étant fait moine, voulut reprendre le sceptre et fut privé de la vue par ordre de Froïla II. Il y a lieu de supposer que pareille addition a été faite par un lecteur ou un copiste tant soit peu au courant de l'histoire du Léon. D'autre part, le supplément apporté au sujet de *Sanctius Quatrimanus*, lequel, d'Urraca, fille de Sancho, comte de Castille, eut Ferdinand, comte de Castille, puis roi de Léon, dénote une connaissance exacte des liens qui rattachaient les rois de Navarre aux maisons de Léon et de Castille. Si rien n'a été ajouté au sujet de l'aventure de Fernán González, alors que le texte primitif en amorçait si bien un récit au moins sommaire, c'est peut-être qu'il n'y avait rien à dire de plus à cette époque; et la même supposition se présente d'elle-même quand nous voyons ce texte primitif nous mentionner les trois mariages de Dª Sancha sans ajouter un mot sur les conditions où s'effectua le troisième, alors qu'il expose comment *Garsea Scemenonis* tua sa mère « in Gallias, in villa qui dicitur Laco » et fut tué lui-

1. Voir *Bull. hisp.*, 1921, p. 1, 77, 269.
2. On peut en voir le texte dans *Noticias y doc. hist. del condado de Ribagorza* par Serrano y Sanz, p. 49 et 170 (avec, en bas de page, celui du A 189). Une transcription avec reproduction de trois des feuillets du fac-similé de Palomares avait été donnée par M. Sanpere dans le t. X (1904) de la *Revista de Archivos* déjà signalé. Elle est loin d'être toujours d'accord, quant à la lettre, avec celle de M. Serrano y Sanz.

même in « Salerazo [1] » par deux Velascos; alors qu'il nous raconte si complaisamment l'aventure scabreuse de Domna Matrona, femme de Garcia « le Mauvais », qui la répudia, tua son beau-frère *Centolle Aznari* et chassa son beau-père *Aznar Galindez* de son comté; alors encore qu'il nous explique comment ce dernier alla se jeter aux pieds de Charlemagne qui lui donna « populationem Cerretania et Oriello, ubi et tumulatum iacet [2] ».

La date la plus récente marquée dans les généalogies du A 189 est l'*Era* MLXXII, soit 1034; dans celles du *Medianense*, l'*Era* MVIII, soit 970 [3].

Constatons donc simplement que ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux textes il n'est parlé des circonstances romanesques du mariage de Dª Sancha avec le comte Fernando de Castille, bien que ce mariage lui-même y soit mentionné.

Vers 970 ou peu après, on connaissait le fait du mariage et les deux mariages antérieurs de Dª Sancha. Ce n'étaient pas là, du reste, des événements bien anciens. C'est en 970 que mourut Fernán González [4].

La généalogie du *Medianense* est l'œuvre d'un de ses contemporains, on peu s'en faut.

On dira que rien ne le prouve. Rien ne le prouve, si ce n'est ceci : imagine-t-on un généalogiste d'autrefois composant le tableau d'une famille encore existante, sans arriver jusqu'aux membres vivants?

1. « In Alesanco », dans A 189.
2. La rédaction du A 189 n'ajoute rien ici d'essentiel, mais est plus claire.
3. Je parle des généalogies, et non de l'espèce de chronique que M. Sanpere a mise à la suite p. 386 : « In era DCCCCXLIII surrexit in Pampilona... ». Elle va jusqu'à l'Era MCXXIII (1085), prise de Tolède. C'est certainement là un texte indépendant, recueilli ailleurs par le copiste du *Medianense*.
4. Date des *Annales Compostellani*, de la Chronique de Cardègne et des *Anales Toledanos I* (*Esp. sagr.*, t. XXIII, p. 320, 372 et 383):
a) Era MVIII. Obiit Ferdinandus Gondisalvi;
b) Era MVIII. Fino el Conde Ferran Gonzalez;
c) Murio el Conde Fernand Gonzalvez Era MVIII.
Mais les *Complutenses* (ou *Castellanos segundos* dans la nomenclature de M. Gómez-Moreno) placent cette mort en l'Era TXXIIII, soit 986, date qui me donnerait encore plus raison, mais que je n'appuierai ni ne discuterai : « In era TXXIIII prendiderunt Zamora. Obiit famulus Dei Fernan Gunzalviz comes in mense iunii anno discurrente.
Le *Chronicon Burgense* (*Esp. sagr.*, t. XXIII, p. 309) ne diffère des *Compostellani* que par la date, *Era MIX* (cf. *Bull. hisp.*, 1919, p. 101).

Si les généalogies du *Medianense*, qui est postérieur à 1085, ne dépassent point la date indiquée plus haut, c'est sans doute qu'elles y ont été transportées telles qu'elles étaient dans l'original d'où elles ont été tirées, sans que le copiste ait eu l'idée de les continuer. Elles se terminent, il est vrai, par des *obiit*. Mais ces *obiit* peuvent avoir été ajoutés après coup, sur l'original transcrit. De même pour le dernier *obiit* des rois de Pampelune dans les généalogies du A 189, celui de *Sanctius Quatrimanus*. S'il en est ainsi, on peut admettre que les généalogies primitives datent de la fin du xe siècle.

Traggia nous a donné un renseignement précieux sur son *Legionense*, c'est que la généalogie de la maison *Semena* y était de trois mains différentes. Ce renseignement à lui seul nous a permis de distinguer ce *Legionense* du manuscrit A 189 (cf. *Bull. hisp.*, 1911, 138[1]). Il nous permet encore de nous rendre compte de la façon dont le texte a été élaboré. Pareillement, dans le *Medianense*, la même généalogie serait de deux mains[2]. Ces différentes mains ont donc ajouté les données les plus récentes, comme dans une sorte de *livre de raison* de famille. Ce ne seraient pas des relevés tirés d'un seul coup d'un autre livre, comme c'est le cas pour le A 189. Ce seraient des mémoires succincts mis à jour en deux ou trois fois, à une ou deux générations de distance. Et tel doit être le *processus* de bien des chroniques ou annales.

S'il en est vraiment ainsi, le témoignage de ces documents prend une importance de premier ordre. Mais, comme il est difficile de conclure en toute rigueur en pareille matière (trop de choses nous échappant en somme), qu'il nous suffise d'indiquer cette façon de voir, et de reconnaître qu'il y a dans ces quelques pages un fond historique primitif et solide, dont il faudrait savoir distinguer les couches successives. Ne tirons de là qu'une impression. Cette impression ne peut être que favorable, même avec tous les correctifs qu'on voudra. Une généa-

1. P. 6 du tiré à part.
2. Il est clair que ce n'est pas d'après le fac-similé de Palomares, quelle qu'en soit la fidélité, encore moins d'après les planches de M. Sanpere, que nous pouvons en juger.

logie n'est qu'un système, a-t-on dit et ai-je répété. Mais quand elle a été composée comme il semblerait que les nôtres l'ont été, elle prend pourtant une valeur, un cachet d'authenticité qui la rend digne d'un examen approfondi.

Ainsi nous pouvons, avec de grandes chances de n'être pas dans l'erreur, accepter l'affirmation des Généalogies, sous leurs trois formes connues, relativement aux deux mariages antérieurs de Dª Sancha et à son mariage avec Fernand, comte de Castille. C'est de l'histoire écrite vers 970. Après cela, nous entrons par deux étapes au moins dans le domaine de la légende :

1re étape : le récit succinct de la Chronique léonaise[1] ;

2e étape : le Poème, auquel M. Carroll Marden assigne comme date « 1250 ó poco después », sans qu'on y ait contredit[2].

Mais la légende a-t-elle attendu, pour se fixer, le poème que que nous avons? Je ne le crois pas. Le *mester de clerecía* est avant tout un art de versifier, non de *trouver*. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à comparer la *Vida de Santo Domingo de Silos* par Gonzalo de Berceo et sa source latine. L'expression, oui, l'auteur la trouve, vive, piquante, et populaire; mais le détail, il ne l'invente pas : l'histoire, ce que disent les livres, surtout les livres latins, c'est sacré. Ou bien l'auteur de notre Poème en a simplement connu un autre, en une autre forme métrique, plus archaïque, et il l'a transformée en un poème « a sylabas contadas » ; ou bien il a eu entre les mains une

1. Rodrigue ne parlant pas de ce qui nous intéresse ici (le mariage avec Sancho), je le laisse de côté, mais non sans signaler, après M. R. Menéndez Pidal (*Roncesvalles*, *Rev. de Fil. Esp.*, 1917, p. 146) le curieux passage où il dédouble Fernán González, distinguant du comte de Castille le *Fernandus Gondisalvi* qui fut emprisonné à Léon (V, 8; cf. Luc, p. 84, l. 15). Mais tout ce morceau, où nous voyons reparaître le fameux prince Aceipha, s'il n'est pas un tissu de méprises, ou, comme supposerait M. Menéndez Pidal, s'il ne trahit pas le désir de ne pas trouver en faute un héros national, n'apporte en tout cas aucune lumière sur la question qui nous occupe. Pour la même raison je me suis abstenu d'insister sur le départ admis par Salazar entre Fernán González I (comte de Lara, et aussi de Castille) et Fernán González II, le nôtre. Tout au plus servirait-il à nous débarrasser de la difficulté relative au diplôme de 919 (cf. *Bull. hisp.*, 1921, p. 279), ce Fernán González I ayant eu aussi pour femme une Sancha. Mais Salazar invoque sur ce Fernán González I l'autorité de Joseph Pellicer : la caution doit nous mettre en méfiance. Il serait tentant de chercher à débrouiller toute la question que j'ai étudiée par un dédoublement de Fernán González et de Sancha. Mais il faudrait commencer par s'assurer de l'authenticité des documents sur lesquels on s'appuierait.

2. M. Menéndez Pidal l'accepte.

chronique latine, aujourd'hui perdue, qu'il a suivie pas à pas. Mais cette remarque ne fait que reculer la difficulté. Et puisque, après la Chronique léonaise, et avant le Poème lui-même, aucun texte, pas plus le *Chronicon Mundi* de Luc de Tuy, que le *De Rebus Hispaniæ* de Rodrigue de Tolède, ne nous dit un mot du roman de Fernán González et de Sancha, il est naturel de regarder hors d'Espagne, pour voir si l'interpolateur de la Chronique léonaise, puis l'auteur ou les auteurs successifs de la légende que représente le Poème, n'ont pas été y prendre leurs additions. Ce pourrait être l'objet d'une autre étude.

Enregistrons maintenant nos résultats :

Que Fernán González ait épousé Doña Sancha, c'est sûr;

Qu'elle fût la fille du roi Sanche de Navarre, c'est encore sûr, ou presque;

Qu'elle ait été antérieurement la femme d'Ordoño II, puis d'Harrameliz, c'est très probable;

Que Fernán González ait été pris traîtreusement à Cirueña, à Bañares, ou quelque part dans le Valpirre, avec ses fils ou simplement avec quelques chevaliers, rien de plus vraisemblable. Mais est-ce historique?

Pour le reste, les difficultés sont telles qu'il n'y a d'autre recours que la croyance à l'intervention de la légende, moyen commode, qui donne à l'historien aux abois toute sécurité, port tranquille, à l'abri des menaces de la chronologie.

G. CIROT.

PERIODICAL CONTRIBUTIONS

OF SEVILLA TO ROMANTICISM

The *Revista Andaluza*[1] was published in Sevilla twice monthly, during the years 1841-1842, and was thus almost the contemporary of the better known *Alhambra*[2]. It appears to have succeeded a journal called the *Revista Gaditana*, published at Cadiz, which I have not been able to trace[3]. The prospectus gives the names of the principal contributors, and of these the best known are Juan Donoso Cortés, José Castro y Orozco, José de la Revilla and J. F. Pacheco : it will be seen, however, that more noted men than these were later pressed into service. The first number says that the aims of the Review are largely economic and social, especially in relation to Andalucía; and this is borne out by the nature of many of the articles. Nevertheless, the literary element is also well marked[4], and the review has a definite literary interest and value.

At the end of its first half-year, the *Revista Andaluza* combined forces with the Liceo de Sevilla, reporting its meetings and becoming its official organ. At the beginning of the third half-yearly volume this experiment is declared to have been

1. I have found the review in two libraries. At Sevilla (University Library, J/123) there are the three volumes (bound in four) which form the complete set, 1841-1842. The prospectus, however, is lacking, and this I found, quite unexpectedly, at Santander (Menéndez Pelayo Library) bound up with the first 252 pages of volume I (dated 1840) which is all this library possesses. The prospectus, as will be seen, is of small importance; it was issued at the end of 1840 (which accounts for the mistake of date on the cover of the Santander bound copy) and the review itself began to appear at the beginning of the year 1841. The title-page of volume I reads thus:

> Revista Andaluza. || Tomo primero || Sevilla. || Imprenta de la R. A. ||
> Calle Rosillas || numero 27 || 1841. ||

2. See *Modern Language Review*, October 1920, pp. 382-8, for a description of this periodical.

3. Internal evidence makes it clear that the *Revista Gaditana* failed after a few months' life, because it was too narrow in character. Subscribers to it were to receive certain numbers of its successor, and the same contributors were to be found on the staff of each review.

4. The prospectus promises both original narratives and criticisms of works published «within or without the Kingdom».

successful; the initial difficulties of the review are said to be over; and it is claimed as the cheapest of its kind in Spain. Nevertheless the termination of the review is announced on page 809 of this volume in the style familiar to students of such periodicals. Some hope is given that it will be resuscitated, but the hope was not fulfilled, at any rate not literally so.

To the student of Romanticism the chief interest of the *Revista* centres in a very few articles, which may be summarised very briefly:

1. *Observaciones sobre la literatura dramática en España*, by Patricio de la Escosura (I. 453-461). This gives an interesting view, by a contemporary author, of the state of dramatic literature in Spain. « Have we any real dramatic literature at all to-day? » he asks, at a time when the principal Spanish romantic dramas were still new. He answers his own question at length, and these lines are significant of much:

> Moratín no tiene público, porque no lo es la reunión de una docena de literatos, con dos de gentes que quieren pasar por tales, y algunos abonados que se cuidan más de lo que pasa en los palcos que de lo que se representa en la escena... ¿Qué resta pues? Bretón con sus versos fáciles, fluidos, sonoros, agradabilísimos...; pero Bretón es un hombre solo y ni bastan sus producciones para satisfacer el hambre de novedades que el público tiene, ni por otra parte abrazan en mi entender todo lo que en su género cabe.

2. *De la literatura en la sociedad moderna*, by José Morales Santisteban (II, 361-378). This is less important, though interesting as being somewhat violently anti-romantic at a date when Romanticism was well established.

> No estando el romanticismo apoyado en las pasiones y deseos propios de las sociedades modernas, *es una escuela académica,* y que sólo ha podido popularizarse en Alemania por la celebridad de los que le han cultivado (p. 373). Fué un sistema adoptado *a priori,* no exigido por la sociedad, que no es la verdadera expresión de ésta, sino sólo de las opiniones de algunos literatos, y que ha dado orígen a una poesía académica, la cual ha gozado de una voga efímera y pasajera.

Such an article does not represent the tone of the review, yet apparently it was considered acceptable.

3. Several reviews of works by the Duque de Rivas (*Romances históricos*, I, 472-82; *El Crisol de la Lealtad*, III, 827-834; *Solaces de un Prisionero*, II, 112-4) and a review written by him (of Amador de los Ríos' *Empeños de Amor y Honra*, III, 722 7). Rivas was, of course, at home in Sevilla, and no doubt the review in question was solicited. The criticisms on the three works of the Duke are very slight, the greatest part of each review being description or eulogy. In the *Romances* the critic (Miguel Tenorio) notes a certain lack of restraint, a tendency to use prosaic or otherwise unsuitable phrases and the occurrence of synonymous expressions. An unsigned critique of the *Solaces de un Prisionero* admits that it is not among the author's best works, but remarks on its great success both in Madrid and Sevilla. Of the third production Amador de los Ríos, speaking as a convinced and militant Romantic, says the only fault is a disproportion in the length of the acts. « We should condemn it if we judged it by the Rules », he adds, « but we know no rules save those of nature and reason, and the play observes strictly the unity of action and interest. »

Rivas' own critique is of considerable interest as containing one of his very few pronouncements upon contemporary Spanish drama. It is not available for the student except in this form, and I therefore venture to reproduce the two opening paragraphs, which are those of the greatest significance.

Rotas las trabas, que ponía a los ingenios el culto exclusivo del clasicismo francés, importado en España al advenimiento a su trono de la familia de Borbon, y restablecido, como merecía, el crédito de nuestros fecundos dramáticos del siglo XVII en la opinión de los literatos y en el aprecio del público; es cosa muy natural que los poetas jóvenes, que aspiran a recoger aplausos y laureles en la escena, imiten en sus primeros ensayos las composiciones de Lope, de Moreto y de Calderón, con la misma escrupulosidad, con que se imitaban a principios del siglo las comedias de Moliere y las tragedias de Racine. Y creemos, sin que esto sea despreciar a tan insignes modelos, que en el cambio ganarán mucho el lenguaje y la versificación, y que hallará el ingenio grandes ensanches para restablecer nuestra poesía dramática en su antigua grandeza y en su pasado esplendor.

Pero creemos también que la imitación debe ser modificada por el gusto peculiar de la época y descartada de todo aquello, que ya no

pertenece a nuestro modo de existir: imítese en buen hora la disposición general de la antigua comedia española, con su fecundidad de lances, su variedad de situaciones, su lozanía de expresión y sus gracias de diálogo, pero aplíquese todo esto a aquello, que pueda interesar a la sociedad moderna, para quien se escribe y a quien se trata de conmover y deleitar. Las grandes pasiones, las aventuras extraordinarias de personajes históricos del tiempo de Lope y de Calderón, o las de los entes fantásticos, que ellos mismos se crearon para protagonistas de sus composiciones, pueden presentarse tal como las presentaron; porque la pintura de grandes pasiones, y el espectáculo de grandes acontecimientos interesan siempre: y ellos acertaron sin duda a dar a aquellas un brillante colorido y a estos un vivo interés. Mas nos parece desacertado el reproducir las comedias, conocidas vulgarmente por de *capa y espada*, porque pintándose en ellas solamente costumbres de una sociedad, que no existe, han de parecer siempre frías y de escaso interés por primorosa y concienzuda que sea la imitación, a la cual es imposible descartar de vivas reminiscencias de composiciones muy vistas y manoseadas, ni darles la más ligera tinta de originalidad (I., 922-3.).

4. Besides these articles there is a poem : *La Cancela*, signed « Angel Saavedra, Duque de Rivas » (II, 43-5), which will be found in volume II, pp. 145-151, of the poet's collected works (in the edition *Colección de Escritores Castellanos*), but bears there the date 1837.

From the remainder of the literary contents of the *Revista Andaluza* the following items may be taken as being of interest to those who are working on the period.

Original verse, II, 84-6: « Una beldad parisien » *(El curioso parlante*, II, 95-6 : « A la Señora Doña Dolores Perinat de Pacheco » (Patricio de la Escosura).

Criticism, I, 413-428. T. García Luna : *Reflexiones acerca de la crítica literaria en el siglo* XIX (mainly historical).

Translations, II, 431-7 : *Gethsemaní o la muerte de Julia* (Translation by Fermín de la Puente from Lamartine's poems). III, 183-94, an anonymous translation from Washington Irving.

Reviews, I, 22-5, T. García Luna on Mora's *Leyendas españolas* (The *No me olvides* and other productions of Mora are mentioned, and there are frequent quotations). III, 769-776. Fernando Alvarez on *Fabulas* of D. Ramón Campoamor (A few

of these are given in full). Campoamor, who was only twenty-four at the time, is already well known and his verse is received very favourably.

The *Floresta Andaluza*, which first appeared on April 1st 1843, had a shorter life even than its predecessor, and is of less importance. The first thirty numbers were published daily; after a ten days' suspension, the review then became a weekly and continued so until it ceased publication in the following year[1]. The principal contributor, and probably the editor, was Amador de los Ríos : the other chief contributors were Pacheco, J. M. Fernández, Rodríguez Zapata and L. de Olona.

The Duque de Rivas contributed to this review (April 10th 1843) some verses which he had written nearly twenty years before, namely the short poem *Cristóbal Colón*, one of the two which he is known to have written in London during his short stay there in 1824. Ten days later appears an anonymous and entirely eulogistic notice of his *Desengaño en un Sueño*. Of the few other contributions worthy of mention are a *Fabula* by Campoamor (*Dios es causa de las causas...*) in the first number; some articles (Nos. 5 ff. vol. I), on the Origin of the Theatre by, « R. Garcia A. de L. »); a series, by Fernández (Nos. 31 ff. vol. I), on Sevillan poets, beginning with Lope de Rueda; critiques of *Simon Bocanegra* and *El Trovador* (vol. I, p. 44, 159); an article on Freedom in trade, by J. J. de Mora (vol. I, pp. 199 ff.) and a « Rápida ojeada sobre la *Revista de Madrid*, 1843, » which proves to be a somewhat elaborate survey of the number of the last quarter of that year (vol. II, pp. 30-45). There are no articles in this *Floresta* of prime importance to the student, and fewer of interest in the latter part than in the former.

E. ALLISON PEERS.

1. The review is in the Menéndez Pelayo Library at Santander, Two volumes are there beginning with No. 1, (April 1 1843) and ending somewhat abruptly at p. 336 of Vol. II with an apology for a delay in the appearance of the number owing to unforeseen circumstances, but no announcement of the journal's cessation. The title page of the first volume reads : *La Floresta* || *Andaluza* || Periódico Semanal || de literatura y artes || Tomo primero || Sevilla || Imprenta de Alvarez y Compañía || calle Colcheros, núm 30 || 1844 ||.

RECHERCHES
SUR LES JUIFS ESPAGNOLS ET PORTUGAIS
A BORDEAUX

Les vestiges de l'espagnol et du portugais dans le parler des Juifs bordelais (supplément).

Quand j'ai commencé mes *Recherches sur les Juifs espagnols et portugais à Bordeaux*, publiées dans le *Bulletin hispanique*, de 1906 à 1908[1], je ne m'étais d'abord proposé que de répondre, grâce surtout aux renseignements fournis par l'ancien directeur de l'École israélite, M. Isaac Uhry, à une question de M. José Leite de Vasconcellos au sujet du parler des Juifs de cette ville[2]. Je ne sais quel attrait ont eu pour moi les

1. Tiré à part, Bordeaux, Feret, 1909.

2. Tel est l'objet du premier article, paru dans le fascicule 2 de 1906. — Dans une relation de voyage d'études intitulée *De Campolide a Melrose* (Lisboa, 1915, 183 p.), M. Leite de Vasconcellos donne un aperçu analogue des vestiges du portugais dans le parler des Juifs de Londres (p. 74-77). On trouvera un bon sommaire sur la dispersion des Juifs du Portugal dans la *Revista de historia* de Lisbonne 1915, n°s 14 et 15 (article de M. J. Lucio de Azevedo).

En reprenant ces *Recherches*, je désire réparer une omission qu'a relevée, dans un compte rendu d'ailleurs fort bienveillant (*Revue des Etudes juives*, t. LXII, 1911, p. 299), M. le rabbin M. Liber. Dans cette même *Revue* avait paru dès 1890 (t. XX ; suite, tomes XXV-XXVI, 1892-93), un article intitulé *Le Trésor des Juifs Sephardim*. J'ignorais cette publication quand j'ai fait paraître mon travail, et c'est l'auteur lui-même qui, quelque temps après, me l'a signalée. L'intérêt qu'elle présentait pour moi consiste non seulement dans d'intéressantes remarques et dans les renseignements nombreux qu'elle contient sur les familles judéo-hispaniques françaises, mais aussi dans le fait que l'auteur avait pu faire emprunter, pour le consulter à Paris, le *Thezoro de los circumsidados* conservé aux Archives municipales de Bordeaux sous la cote GG 800 *bis* (cf. mes *Recherches*, p. 23, et *Revue des Etudes juives*, t. XXVI, p. 246). C'est d'ailleurs le seul qu'il ait été à même d'étudier, parmi ceux que l'on conserve à Bordeaux; et d'autre part il croyait qu'il « n'existe, ni au Consistoire ni à la Mairie, d'anciens registres des décès de la communauté israélite » (p. 245) : voir là-dessus mes *Recherches*, p. 22. Il n'a pu consulter sur place les registres paroissiaux, qui m'ont été si utiles. Par contre, il avait eu communication : 1° de quelques extraits du *Registre des délibérations de la Nation portugaise*, que j'ai pu étudier à loisir, alors

investigations où j'ai été par la suite entraîné sur l'histoire même de la communauté, mais je dois revenir maintenant à mon point de départ, c est-à-dire le parler lui-même : je me reprocherais de ne pas le faire, vu le grand nombre de corrections ou d'additions qui m'ont été suggérées depuis. Sans m'exagérer l'importance de pareilles recherches, je crois, puisque je les ai amorcées après M. Kayserling, que le mieux est d'aller jusqu'au bout. La survivance de l'espagnol et du portugais dans une communauté juive n'a rien d'étrange; elle est beaucoup plus accusée en Orient[1]. Mais à Bordeaux, elle tire à sa fin, et il y avait peut-être quelque intérêt à en recueillir les derniers vestiges, déjà bien défigurés.

Dès 1912, M. Jules Delvaille, qui connaît surtout le milieu bayonnais, m'adressait les observations suivantes, en se reportant aux pages de mes *Recherches :*

(P. 4). Le mot *arrogamientos* est courant.

Pour *lavadores*, je ne l'ai pas entendu.

(P. 5). *Meldadoure* s'applique à toute lecture de la Loi, à quelque moment que ce soit. Ce n'est pas seulement la veille d'une circoncision, c'est tous les soirs, avant la prière, qu'on lit de la *Torah*, des Prophètes et des Psaumes, ceux-ci remplacés par le *Cantique des Cantiques* avant Pâque, par *Ruth* avant *Schebouot*, par les *Lamentations* avant Tischa-Beab. A Bayonne, on traduisait chaque mot en espagnol; j'ai constaté, en septembre dernier, que cet usage était maintenant abandonné.

qu'il était conservé aux Archives du Consistoire (il se trouve aujourd'hui aux Archives départementales) ; 2° de quelques inscriptions du cimetière du cours Saint-Jean, où j'ai relevé tout ce qui était possible (ce cimetière ayant été en partie vendu, beaucoup de tombes ont été enlevées depuis). En somme son travail annonçait le mien ; mais ayant à ma disposition tous les documents, j'ai pu naturellement apporter plus de données. Ce que je regrette surtout et dont je m'excuse, c'est de ne pas avoir cité, au début de ma publication, celle de M. Cardozo de Béthencourt. Il a également utilisé le *Thezoro* et des extraits du *Registre des délibérations* dans une petite plaquette, *Notes historiques et généalogiques sur la famille Astruc* (Paris, Kugelmann, 1895, 27 p., petit format), dont je dois la communication à M. le vicomte de Pelleport-Burète.

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1907, p. 429, compte rendu du livre de M. Pulido Fernández. Je ne puis donner ici une bibliographie sur les Juifs d'Orient. Je citerai seulement : *Quelques mots sur le dialecte espagnol parlé par les israélites de Salonique*, par Léon Lamouche (*Mélanges Chabaneau, Romanische Förschungen*, Band XXIII, 1907); *Los judíos de Levante. Kritischer Rückblick bis 1907* (*Revue de Dialectologie romane*, Bruxelles, par Max Leopold Wagner (avec l'indication d'un grand nombre de publications à consulter); *Beiträge zur Kenntnis des Judenspanische von Konstantinopel*, par le même, Vienne 1914; *Contribución al estudio del judeo-español*, par le Dr A. S. Yahuda, dans la *Revista de Filología española*, 1915, p. 339-370.

(P. 7). Je n'ai jamais entendu ces salutations le soir du Tisha-Beab. A Bayonne, on traduit toujours, verset par verset, la *Haphtara* du matin ; jamais en français. On se sert encore de l'espagnol dans diverses circonstances :

a) Pour la fête du Lag-baomer, fête plutôt particulière à Bayonne, il y a des couplets en espagnol. Henry Léon les reproduit dans son *Histoire des Juifs de Bayonne*, p. 227; ces pages sont extraites d'un article que j'avais publié dans l'*Univers israélite*, mais il n'indique pas l'origine.

b) On traduit, verset par verset, les trois *Haphtorot*, dites des Trois semaines (17 tamouz-9 ab). Autrefois on lisait la traduction française, supprimée depuis longtemps.

c) Le *Cantique des Cantiques*, lu les après-midi de Pâque, avec commentaire espagnol.

d) Le *Pirké Aboth*, les sept samedis entre Pâque et Pentecôte.

e) A l'*Abel* (prière du soir dite, pendant huit jours, dans une maison mortuaire); à la fin, le Hazan fait une *Michberah* en espagnol : « *Michberah etc., los señores administradores, hermanos y hermanas, assistentes y contribuyentes de la Santa Hebera ve Gemiloud Hasadim...* »

(P. 7). A Bayonne, on a conservé l'usage des enchères pour les *mitsvot* (honneurs) du jour de Kippour. Cela se fait la veille (autrefois, au temple même; aujourd'hui, à la Maison d'Asile) et en espagnol : « *Cuanto dan para la Mitzwa de abrir el primer cordon de la noche?...* », et ainsi de suite[1].

(P. 8). J'ai toujours entendu dire *la fasche*.

(P. 10). J'ai entendu employer le mot *emboustère* comme synonyme de « qui cherche à compliquer ce qui est simple ».

(P. 11). *Traste*, ou plutôt *trastou* signifie surtout « objet ou individu encombrant »[2].

Jalamba. J'ai toujours vu ce mot employé au masculin, et signifier « le viatique » : « On a porté le *jalamba* à un malade ». Il a dû y avoir association entre le sens de viatique et le sens de procession, mais je ne connais pas ce dernier sens[3].

(P. 14). *Se safoner*. A Bayonne, on emploie ce mot à l'actif, *safoner*, et pas autrement[4].

1. Si je m'en rapporte aux Annuaires il y a un tarif fixé pour les différents temples parisiens.

2. Voir plus loin, p. 209, l'observation de M. Molina sur le sens de ce mot. Noter la prononciation *trastou* qui indiquerait la provenance occidentale des juifs hispano-portugais de Bayonne.

3. Voir plus loin, p. 210, l'observation de M. Molina.

4. J'ai rapproché le mot du portugais *safarse*, et *safões* (grègues). L'espagnol a aussi *zafarse* mais toujours réfléchi dans l'usage moderne : « Al fin pude *safarme* de ellos diciendo que me había citado el Director de Obras Públicas... » (Pérez Galdós

(P. 16). Je n'ai entendu employer le mot *garron* [1] que par des (Juifs) bordelais, et dans ce sens de l'objet de rebut, médiocre.

(P. 17). La prière où se trouve le mot *daienou* ne se dit qu'au *Seder*, à table, et non au temple [2], le soir de Pâque. Je n'ai jamais entendu appliquer *abastaranos* à un moribond [3].

Couèque. Toujours employé comme féminin : une vieille *couèque*, synonyme de l'expression vulgaire « vieux trumeau ».

(P. 18). J'ai entendu l'expression *nifoum* employée ainsi : on s'attend à quelque chose, ou on attend quelqu'un, qui ne vient pas : « nifoum ni araste » [4]. Je n'ai pas bien compris cette expression, bien que le sens fût clair pour moi : « Pas trace, rien du tout ».

Le nom générique de Pâque est appliqué aux trois grandes fêtes : *Pessah* = Pâque de Pessah ; *Schebouot* = Pâque de Roses (on fleurit le temple); *Soukot* = Pâque des Cabanes. Cet usage vient-il d'Espagne où le mot *Pascuas* désigne aussi plusieurs fêtes : *Pascuas de Navidad*, *Pascuas de Resurrección*, etc. [5]?

A ce sujet j'ajouterai [6] que l'usage judéo-bordelais de donner cent ou deux cents « sous » ou « monnoyes » par contrat, au moment du mariage, à l'épouse, deux cents si elle est vierge, cent si elle ne l'est plus, se retrouve dans les *arras* attribuées par le mari à sa femme, à une époque reculée en Espagne, et avec la mention expresse qu'il s'agit de payer la virginité. Cf. Menéndez Pidal, *Cantar de mío Cid*, t. II, p. 479, constitution de dot de l'année 962 : « propter onorem virginitatis tue » ; mais la dot est établie en esclaves, chevaux, selles, etc. Cela explique

Realidad jornada I, escena III); « si trataba de sugetar a Rosa por las muñecas, ésta de una sacudida *se zafaba*, dejándole tambaleando... » (Palacio Valdés. *El idilio de un enfermo*, p. 138). Néanmoins Eguilaz y Yanguas, dans son *Glosario etimológico*, p. 517, donne *zafar* avec le sens de « desaparecer, ser arrebatado de su puesto, irse, alejarse », et fait venir ce mot de l'arabe *zaha*.

1. C'est l'ergot des coqs, augmentatif de *garra*, « serre ». L'application à quelque chose de crochu, de « cramponnant » va de soi. L'acception indiquée par M. Delvaille m'étonne. Mais on a pu employer le mot comme dépréciatif ; et Cuervo (*Apuntaciones críticas sobre el lenguage bogotano*, 5e éd., p. 534) dit à propos du mot *garra* : « lo aplicamos a cualquier pedazo de cuero endurecido y arrugado » ; de là sans doute le sens d'objet de rebut.

2. La même observation m'a été faite dans la *Revue des Études juives* (1911, p. 302-3) par M. Liber.

3. Voir plus loin, p. 208, les indications de M. Molina.

4. La même expression m'a été signalée par M. Molina. Voir plus loin, p. 216, comment je l'explique.

5. Et aussi *Pascua florida*, *Pascuas del Espíritu Santo*.

6. Cf. *Recherches*, p. 165-167.

la plaisanterie de Lope de Vega dans *El perro del hortelano*, II (à la fin) :

> Pagó la sangre y te ha hecho
> Doncella por las narices...

***

D'autre part, M. J. Molina da Silva, qui habite depuis longtemps Paris, mais qui est d'origine bordelaise et a été élevé à l'école que dirigeait M. Isaac Uhry, a bien voulu entretenir avec moi, à partir de 1912, toute une correspondance touchant les coutumes et le parler de ses coreligionnaires bordelais. Je dois d'abord transcrire quelques explications fournies par lui sur l'article de M. Kayserling :

C'est moi qui ai fourni à M. Kayserling le vocabulaire judéo-bordelais qu'il a publié en 1891[1]. J'avais fait ce petit travail pour l'*Univers israélite*; mais feu M. le grand-rabbin Wogue, alors rédacteur en chef, me conseilla de le donner à la *Revue des Études juives*, où il serait mieux à sa place. Sachant que M. Kayserling s'occupait beaucoup des *Sephardim*, je le lui envoyai. Dans ce travail, il y avait naturellement beaucoup de lacunes, car je n'avais pas voulu mentionner les mots grossiers et obscènes; par contre, il y en a d'autres que j'avais oublié d'indiquer, ce que j'aurais fort bien pu faire.

Quand j'ai envoyé à M. Kayserling le petit vocabulaire, au lieu de reproduire les mots ou expressions des Juifs de Bordeaux exactement comme ils les prononçaient, je les avais orthographiés comme ils auraient dû les prononcer, c'est-à-dire conformément à la prononciation espagnole. Ainsi par exemple, pour la phrase *talji talja toda la misma michpaja* (ce dernier mot est hébreu), « ceci ou cela, c'est tout de la même famille », ou plutôt « du même sac », j'ai supposé que *talji, talja* avait été abrégé de *tal hijo, tal hija*.

Il est clair que cette méthode de transcription était peu sûre. Quant à l'étymologie de *talji talja*, elle l'est sans doute encore moins. Mais ce que je demandais à M. Molina et ce qu'il m'a donné, c'est de rassembler ses souvenirs et de me les communiquer tels quels.

Tout d'abord, il m'a confirmé l'emploi et le sens de plusieurs mots que m'avait signalés M. Uhry, tels que *bobe*, *pesade*,

1. *Un vocabulaire espagnol.* Voir mes *Recherches*, p. 4 du tiré à part.

rabiose, *mortaje* [1], *castigues* [2], *couitade*, *donose*, *casamiente*, *amondeguilles, gentie, maldite, bendite* [3], *gangue* (dans le sens de « ennui »), *s'escumer*, *s'emboutier*, *japer*, *japon*, *esnogue*, *moufine*, *pioje, postre*, *regalon*, *falsador*, sur lesquels je n'ai pas à revenir.

« Comme il y a près de 40 ans que j'ai quitté Bordeaux », m'écrivait-il en 1912, « je ne vous assure pas que tous les mots que je vous signale y sont encore employés ; mais ils l'étaient sûrement encore en 1872. » Et il ajoutait avec raison : « Il était temps de fixer ces vestiges de l'espagnol sur le papier, car dans quelques années il n'en restera plus rien. Les enfants israélites fréquentent tous l'école communale et n'emploieront plus des termes qui ne seraient pas compris par leurs petits camarades. »

Outre les deux sens que j'ai signalés pour l'expression bizarre *abastaranos* « assez, suffit », et « il est mort », M. Molina me signale deux autres emplois : « Va-t-en *à bastaranos* » = « Va-t-en au diable ! », et « Ça viendra *à bastaranos* » = « autant dire jamais ». Ils s'expliquent assez bien respectivement chacun par un des sens précités : « Va-t-en, cela suffit, assez de discussion », et « Ça viendra quand nous serons morts ».

M. Molina me précise le sens de *desconfier* indiqué par M. Kayserling : on dit d'une personne qu'elle *desconfie* « quand elle est prise en flagrant délit de mensonge ou quand on lui prouve qu'une chose qu'elle avait avancée est fausse ».

Aux mots *majer* et *majadère*, (cf. *Recherches*, p. 9 et 14), il ajoute le mot *majaderie* : « quelle *majaderie !* quelles *majaderies !* » = « quels ennuis » ! et il précise l'emploi et le sens de *majer* : « Il ne fait que *majer*, il *maje* tout le temps » = « il ne fait que répéter pour obtenir telle chose » ; « il me *maje* » = « il m'ennuie pour l'obtenir » ; « ne me *maje* pas » = « ne m'ennuie pas, laisse-moi tranquille ». J'ai signalé, d'après

1. « Il a une figure de *mortaje* » = « une figure d'enterrement ». (Exemple donné par M. Molina.)

2. Masculin, comme *castigo*.

3. Se dit d'un enfant qui est bon, m'écrit M. Molina ; on sait qu'en espagnol le mot a pris aussi l'acception de « benêt ».

M. Uhry (*Recherches*, p. 11), *traste*, avec le sens de « objet ou meuble mis au rebut » (esp. *trasto*). M. Molina ajoute le sens figuré de « homme de rien ».

Pour l'emploi du mot *matador*, M. Molina indique une intention un peu différente de celle qu'on m'avait marquée : « C'est un *matador* » = « c'est un richard, il porte de beaux vêtements ».

« Quel *arrastramiente !* » signifierait « quelle fatigue ». On peut ramener ce sens à celui que j'ai fourni (*Recherches*, p. 9).

Le mot *care* n'était pas employé seulement dans l'expression « *care* d'Aman » (*Recherches*, p. 11); on disait aussi « Mire quelle *care* de *joudie !* »; « elle a une *care* de *criade* » (une figure de domestique, une figure commune). On notera que ces deux phrases nous fournissent en outre les mots *joudie* (*judío*) et *criade* (*criado*).

Pequègne se dit aussi au masculin. *Traste* s'applique aussi aux individus, et signifie alors « un homme de rien. »

A côté de *ahite*, subst., « il a une *ahite* », esp. *ahito*, (cf. A. de Guevara, *Menosprecio de corte*, ch. VI : « ningunos mueren de *ahitos* ») on employait aussi *ahité*. Ce serait le participe d'un verbe *ahiter*, et non l'équivalent de l'adj. *ahito* (« Pepa Frias, si no comía porque estaba *ahita*, pellizcaba en las frutas y confites... » P. Valdés, *La espuma*, p. 334).

Le mot *estropaje* [1] n'avait pas de mon temps le sens d' « épouvantail », mais celui de « va-nu-pieds ». *Postre* signifiait un « maladroit ». « Faire le *gire* » équivalait à « jouer la comédie pour en faire accroire à d'autres. »

On ne disait pas *patioje* [2], mais *pachorre*.

Le mot *jarguer* vient certainement de l'hébreu *arog*, « tuer », d'où

1. *Recherches*, p. 11.

2. *Recherches*, page 13. *Pachorre* se rapproche de *patior*, relevé par M. Lambert. C'est l'espagnol *pachorra*, « flegme, indolence ». Inutile donc de chercher dans le gascon ou le béarnais. « ... y esa hora llega para todos lo que no son Dalín el bizco, ni se reducen à roncar, comer y digerir con *pachorra* » (Pardo Bazan, *La quimera*, p. 59). « ...emprendieron la marcha con lentitud, la propia *pachorra* con que entran a la labor diaria. » (*ibid.*, p. 555). J'avais indiqué comme origine possible *patojo*, que du reste M. de Toro y Gisbert (*Americanismos*, p. 85 et 109) signale avec des acceptions nouvelles au Guatemala (équivalent de *golfo*, gamin, voyou), et au Salvador (*renco, cojo*). Cette dernière, « déhanché, boîteux », est évidemment la plus près du sens primitif de *patojo*. Mais en tout cas, pour notre *patioje, pachorre*, il n'y a qu'à remonter à *pachorra*.

arguer, et, avec la prothèse de la *jota*, *jarguer;* pris dans le sens de « tuer dans sa bourse, tromper »[1].

La *jalamba*, la *tabardille*[2] et le *talouy* signifiaient également « le Saint-Sacrement ».

Dans mes *Recherches* (p. 15), je disais : « C'est probablement *llorar* que l'on retrouve dans *niorer* ou *gnorer*, « pleurer, pleurnicher ». Je ne m'étais pas trompé, puisque M. Molina me signale à son tour la forme avec *ll :* « Il *llore* tout le temps : quel *lloron!* » Ainsi *ll* s'est confondu avec *ni* ou *gn*. Peut-être faut-il tenir compte du fait pour expliquer *gnagne*[3], *gnagnon*, *gnagnoure*, dont je n'avais pu éclaircir l'origine. Ne serait-ce pas tout simplement *llano*, *llanura*?

Pour le mot *jantana (Recherches*, p. 12), dont M. Molina me confirme l'emploi, le sens et la forme, je ne vois toujours que le mot *andana* (ou *antana)*, très fréquemment encore usité en espagnol dans l'expression *llamarse andana :* « ... y cuando se trata de complacerme en una cosa insignificante te llamas *andana* » (P. Valdés, *La Espuma*, p. 35); « Contaba seducir á la chula, y a la postre *llamarse andana* » *(Maximina*, p. 133); « Cisneritos me tiene que pagar la última que me hizo, cuando me prometió el tapiz y luego *se llamó Andana* » (Pérez Galdós, *Realidad*, *Novela*, II, VII). « Por acá, bendito Dios, hace tiempo que no entra un maravedí, porque como, según dicen, mientras no hay constitución no se paga, todo el mundo *se ha llamado andana...* » (*Cartas del Dr D. Sebastián Miñano y Bedoya*, *Bibl. de Aut. Esp.*, *Epistolario español*, t. II, p. 626).

Deux tentatives d'explication de cette bizarre locution sont indiquées dans *Un paquete de cartas* de Luis Montoto y Rautenstrauch (Madrid, F. Fé, 1888) : 1° l'arabe *'andna* (nous avons); ce serait donc comme si on disait ironiquement

1. Je ne suis pas convaincu. Voir *Recherches*, p. 15. Je m'en tiens au rapprochement avec *argadó*, « fourberie », *argadillo*, « fourbe, touche-à-tout ».

2. *Recherches*, p. 11 et 14. M. Molina écrit aussi *tabardie*, et met le mot au féminin : on me l'avait donné au masculin et seulement dans l'expression « que le *tabardille* te prenne ! » Quant à *jalamba*, il se rappelle lui aussi l'emploi au masculin cité par M. Delvaille.

3. M. de Toro y Gisbert, dans *Americanismos*, p. 109, signale *ñaña*, dans divers pays de l'Amérique du Sud, avec des sens assez divers. Le plus rapproché du nôtre serait celui-ci : « En Colombia (Uribe), es sinónimo de « preferido, mimado, consentido ».

« s'appeler *hous gardons* » (?) 2° *antana,* « que en germanía significa iglesia » ; ce serait donc l'équivalent de « se réfugier (?) à l'église » ? Ni l'une ni l'autre de ces explications n'est bien satisfaisante.

M. Molina m'a confirmé l'expression *Buen oje me mire*, où l'on retrouve une forme de souhait populaire en Espagne : « Buenos ojos le vean a usted — dijo Esperancita... » (Palacio Valdés, *La Espuma,* p. 182).

***

Voici maintenant d'autres observations que m'a communiquées mon correspondant en de nombreuses lettres. Je les grouperai de mon mieux.

Pour le *morir habemos* [1], je l'avais entendu au temple de la rue Causserouge [2], alors que j'étais un tout jeune enfant de chœur. Depuis, M. Eliezer da Costa, qui, avant 1848, fut ministre officiant à Bordeaux, et qui, depuis cette époque, le fut à Paris jusqu'en 1884, m'a affirmé que du temps où il était à Bordeaux, on le disait également.

Je me rappelle aussi qu'au temple de la rue D'Alembert [3] (où on n'officiait qu'en semaine) on vendait les honneurs religieux aux enchères [4] et que c'était un officiant du nom de Suarès qui faisait les fonctions de commissaire-priseur. Il commençait ainsi : *Dos sueldos*

1. *Recherches*, p. 7.
2. Abandonné depuis la construction de la nouvelle synagogue.
3. Petite rue située entre la rue Moulinié (ancienne rue du Cayre) et la rue Magendie (ancienne rue Mingin).
4. Cf. *Recherches*, p. 5-6. Dans un de ses contes, réunis sous le titre de *Suevia* (1911), l'écrivain galicien Prudencio Canitrot nous fait assister à une scène de ce genre. Les fidèles venus à l'ermitage de la Vierge de Renda se disputent aux enchères l'honneur de porter, derrière la statue en procession, un bâton offert jadis par quelque *indiano* :

« ¡ Devotos de la Virgen ¡ ¿ Cuánto ofreceis por el báculo ? El año pasado lo llevó Juan Loureiro, que fué el que mas dió, y dió cuatro pesos y tres pesetas. ¿ Cuánto ofreceis por llevarlo... ?

— ¡ Cincuenta reales ! — gritó un mozo, descubriéndose.

— ¡ Tres pesos y medio ! — gritó otro.

— ¡ Cuatro doy ! — dijo un tercero.

Todos miraban para el señor cura, que solemnemente mostraba el báculo, esperando una nueva oferta ; luego de un breve silencio, exclamó :

— ¡ Acabar pronto, que pica el sol ; no seais pesados, hombre... ! Vaya, ¿ ofrecéis ó no... ?

— ¡ Cuatro y una peseta doy ! — dijo el primero que había ofrecido.

— ¡ Apurad, apurad ! — repetía el cura... ¿ No hay quien dé más... ?

— ¡ Cinco pesos... ! se oyó decir entre el más apartado grupo.

— ¡ Que se acerque ese que ofrece los cinco pesos ; á ver quién es ! — gritó el cura, alargando el pescuezo y el báculo... »

se dan para la mitsoa d'abrir las puertas de l'Ehal[1] ou *de levantar es Sepher Torah.* Alors les assistants poussaient les enchères. L'un disait *medio franco!* l'autre *un cuarto!* Quand elles étaient terminées, il arrivait parfois qu'un assistant avait acheté pour faire honneur à un autre ; alors l'officiant disait : *Diez* ou *quince sueldos da el señor* (un tel) *tendra la Mitsoa en su nombre el señor* (un tel) ; et il terminait par *Vehen yei ratson vénomar Amen* (hébreu : « que cela soit sa volonté ! et nous dirons Amen »).

Le *Bendiganos*[2] se chantait sur l'air du *Hallel.* C'était le *Benedicite* juif.

Dans nos livres hébreux, éditions d'Amsterdam, on trouve parfois en caractères hébraïques des annotations comme celles-ci : « sur l'air de *Los tres colores,* » ou « de *Porque no me hables* ». Il serait curieux de retrouver dans le Folklore espagnol les airs traditionnels et de les comparer avec ceux qu'on chante à la synagogue.

En 1908, étant en Espagne, j'ai entendu chanter par des malheureux dans les rues de Madrid et de Tolède des mélopées qui avaient une étrange ressemblance avec les airs qui se chantent à Bordeaux, le 9 Ab[3] dans la synagogue.

Quand l'officiant était pour lire le Décalogue, on disait : « Il va réciter les *Diez mandamientes* ».

On disait : *Cien francos por los pobres!*

Lorsqu'on célébrait un mariage à Bordeaux, le fiancé remettait l'anneau au rabbin qui le montrait aux administrateurs[4]. Après avoir constaté qu'il était en or, on les entendait dire : *Oro es!* Après cette constatation, le fiancé était autorisé à donner l'anneau à la fiancée, en récitant un petit texte hébreu qu'il répétait en français : « Vous voici unie à moi par les liens du mariage selon la loi de Moïse et d'Israël. »

L'heure arrêtée pour les offices, au temple, était toujours retardée de cinq minutes pour *los caminantes.*

1. Dans la relation précédemment citée, M. Leite de Vasconcellos signale, parmi les rares phrases portugaises employées encore par les Juifs de Londres, celle-ci, qui doit évidemment se placer dans les mêmes circonstances : « *Que abrirá las portas do Hechal?* » Il semble que le portugais ait été beaucoup plus généralement employé par les Juifs de Londres que par ceux de Bordeaux. Il n'en est pas moins vrai que l'espagnol était pour les uns comme pour les autres la langue rituelle, comme le prouve l'*Orden de las oraciones de Ros-Ashanah y Kipur nuevamente traduzidas... por el H. H. R. Ishac Nieto Rab del K K de Londres. Impresso en Londres, en casa de Ricardo Reily. Año 5500* (1739), *con licencia de los señores del Mahamad.* D'autres œuvres en espagnol du même sont signalées par M. Kayserling dans sa *Biblioteca española-portugueza-judaïca* (p. 78) ; il y a pourtant aussi une oraison funèbre en portugais. En tout cas le portugais peut avoir été la langue usuelle dans certaines synagogues, car il devait y en avoir plusieurs, comme à Bordeaux.

2. *Recherches,* p. 7-8.

3. *Recherches,* p. 6-7.

4. *Recherches,* p. 77.

Je me rappelle que le *hazan* Ferrere [1], après avoir lu le premier verset du Pentateuque, répétait en espagnol : *En principio crió Dios el cielo y la tierra, y la tierra estaba vaga y desordonada.*

Quand un événement heureux se produisait, on disait : *Alabado sea Dios !*

Quand on redoutait un événement malheureux, on disait : *Dios nos libre!* Je me rappelle aussi *Dios nos guarde ! Permita Dios ! Si Dios quiere! Dios me ayude !* Et aussi cette phrase curieuse : *Dios santa* (sic) *de la Madone!*

Une personne à qui on recommandait l'économie répondait : *Dios hara !*

Une exclamation qui revenait souvent était : *Por Dios !*

Voici deux proverbes que j'ai entendu dire dans mon enfance par les vieux Portugais [2] : *No pide a quien pidio, y no sirve a quien sirvio*, et *No hay mal que por bien no venga.*

Les noms des aînés étaient souvent terminés par *ote :*

Raquel.	*Raquelote.*
Sara.	*Sarinote.*
Léa.	*Léote.*
Fonceque.	*Foncecote.*
Molina.	*Molinote* [3].

Pour effrayer les enfants qui ne voulaient pas s'endormir, on criait : *Duendes!*

Souvent j'ai entendu dire *Vamonos*, dans son sens espagnol de « Allons ! »

Parlant d'un jour de fête, on disait : « Ça va être une *alegria.* »

1. Le même dont il est question p. 7 de mes *Recherches*. C'est le grand-père du fameux chef d'orchestre Edouart Colonne, ajoute M. Molina.

2. Il s'agit, bien entendu, des Juifs tant espagnols que portugais, appelés indistinctement Portugais à Bordeaux, qu'ils vinssent d'Espagne ou de Portugal, ainsi que je l'ai expliqué déjà.

3. Cette terminaison s'ajoutait donc aux *apellidos* comme aux prénoms. En espagnol, elle a actuellement la valeur d'un augmentatif dépréciatif : *feote*, *grandote*, *librote*, *animalote*, et fait au féminin *ota*. Dans *El pelo de la dehesa* (II, 3) de Bretón, l'Aragonais Don Frutos, parlant des habitudes de son pays, dit :

Allí todos tienen mote :
tío Tozuelo, tío *Perote*,
tía Lechuza, tía Ponzoña...

Je n'ai pas relevé d'exemples de ce genre dans les romans de Palacio Valdés ni de la comtesse Pardo Bazán. Peut-être avons-nous là un trait aragonais. Mais il faut remarquer que dans ce passage de Bretón tous les surnoms, y compris *Roña*, qui est plus haut, ont un sens, et que par conséquent *Perote* doit désigner la « poire d'étranguillon », comme traduit le dictionnaire de Cuesta. Ce qui n'empêche pas l'acceptation de « hombre ridículo, hazmerreir » que signale Zerolo en Amérique. Dans les documents publiés par M. Narciso Hergueta (*Rev. de Arch.*, t. X, p. 178), je relève des noms propres « *Fijote* de Marjofal, e *Fijote* de Berceo, alcaldes », parmi ceux des témoins qui signent avec le fameux poète D. Gonzalo. La forme était donc vivante alors dans la région de la Rioja.

Muchas gracias.

Buenas noches.

« Nous ferons telle chose *mañana* ».

« Ça, c'est *mejor!* »

« As-tu vu cette *moujer?* »

« Cet homme est un *casamentero* » = « il fait des mariages ».

« *Ojala* que telle chose arrive ! »

Que todo sea para bien! disait-on quand on craignait qu'une chose ne tournât pas à son gré.

Que porqueria!

Buen provecho!

Adios hije! (hijo), même en parlant à un étranger.

Adios Tolède! se disait fréquemment quand on se quittait.

Ta mejor [1] = « Tant mieux ».

Qués este? = « Quel est cet homme? » ou « quelle est cette femme? » [2].

*Tanto mejor! (*quand une bonne chose doit vous arriver).

Arrastrade si es! = « Qu'il t'arrive du malheur ! » [3].

Quand on veut faire une chose inopinée, on dit *Adelante;* cela signifie aussi « Tant pis ! » ou « tant mieux, cela va bien ! »

« Un bon cœur » se dit : « un bon *corazon* ».

D'un enfant qui est bon on dit « c'est une *bendicion* [4] ».

« Sale comme un *puerco.* »

« Je lui ai donné un *bofeton.* »

« Il a mal à la *garganta.* »

« Il boit toujours de l'*aguardiente.* »

« Il a du *dinero.* »

« Quel *cantador!* » se disait d'un homme qui chantait constamment.

« Quelle belle *alhaje!* » = « quel bel avantage ! »

« Quel *malhombre!* »

« C'est un *bobon!* » = « c'est un imbécile ! »

« C'est un *alborotador* [5] » = « il étourdit les gens »

1. Reproduction graphique curieuse de la phrase espagnole *Está mejor* et autres analogues avec *está,* avec la prononciation courante en Andalousie : « Cuando le sale un toro de verdá, Caytana *tá* superió! » (Palacio Valdés, *Riverita*, p. 255); « — ¿ Eh ? ¿qué le ha parecido a usted, maestro? — No ha *tao* mal — respondió el torero sonriendo » (p. 261).

2. *¿ Qué es éste? ¿ qué es ésta?*

3. *Si es* ainsi coupé ne signifierait rien. Je comprends donc; *Arrastrado sies!* « que tu sois affligé de malheurs! ». Sur la forme archaïque *sies* (pour *seas*, subjonctif), cf. Hanssen, *Gramática histórica de la lengua castellana* (1913), § 230 : « Parece que la conjugación primitiva fué *sia, siés, sié, siémos, siédes, sién.* Existen también *sías, sía* (3e sing.), *síamos, síades, sían...* En Asturias, *-as, -ais, -an* se convierten en *-es, eis, -en.* »

4. Ou *bendîte*: cf. plus haut, p. 208.

5. J'ai signalé *alboroter (Recherches,* p. 14*).*

« C'est un *gastador* (un dépensier), un *goloso* (un gourmand), un *gorron* (un homme qui aime la bonne chère), un *jugador*, un *pintador* [1] (un ivrogne). »

« Il est tout le temps en route, c est un grand *viajador*. »

« C'est un *espantador* » = « un faiseur d'*espantes* [2], d'embarras ».

Recien nacido = « nouveau-né ».

« Allons nous chauffer au *brasero*. » Le *brasero* était un petit brasier circulaire ou carré sur lequel les bonnes femmes, au temps de ma jeunesse, mettaient les pieds pour se chauffer. Il était en bois, carrelé à l'intérieur, et on y faisait brûler de la poussière de charbon. Il doit certainement en exister encore.

Un grand nombre de mots espagnols ont été plus ou moins francisés. Voici ceux que m'a indiqués M. Molina :

Un *soplamoje* [3] (même sens que *bofeton*).

« Qué belles ojes [4] ! »

« Il lui faut toujours un *troz* [5] de pain ! »

« S'il s'en aperçoit, il va me faire une *algarade* [6]. »

« C'est une *alocat* [7]. »

« Il s'est *escondé* » [8], ou *escampé* [9], ou *escombré* [10], = « il s'est sauvé ».

« Quel *desapegade !* » [11]. « quel *descouidade !* » [12], = « Quel indifférent! ».

« Il s'est *empalagué* » [13] = « il s'en est fourré jusque-là ».

Funcion = « enterrement ».

« Il a le *souste* » [14], = « il a peur ».

« C'est *barate* » [15], = « c'est bon marché ».

1. Formé plaisamment sur le mot *pinta*.
2. J'ai signalé *espantes* (*Recherches*, p. 10).
3. Le *j* prononcé à l'espagnol, équivaut ici à *c* dur (*soplamoques*). « Gonzalo que era un grandullón de trece años, viendo aquella fea terquedad, acudio en su auxilio, y puntapié va, trompada viene, *soplamocos* a uno y puñada a otro, en un instante puso en dispersión a los tres o cuatro descorteses mozuelos » (Palacio Valdés, *El cuarto poder*, p. 35).
4. *Belles* représente-t-il *bellos*? ou *ojes* est-il pris comme un mot féminin à cause de sa terminaison (cf. plus loin *descanse*)? C'est probablement la phrase exclamative espagnole avec assourdissement des *o* desinentiels.
5. *Trozo*. Peut-être patois : v. p. 222.
6. *Algarada :* mais le mot est devenu français.
7. *Alocado*, « étourdi ».
8. *Escondido*.
9. *Escampado*.
10. J'ai déjà signalé (*Recherches*, p. 14), *escombrar*, « nettoyer, balayer » ; il est pris ici plaisamment au même sens que *desembarazar*.
11. *Desapegado*.
12. *Descuidado*
13. *Empalagarse*.
14. *Susto*.
15. *Barato*.

« Il y a de la *bouille* »[1], = « il y a du potin ».

« Il *amargue* »[2], = « il enrage ».

« Il s'est encore *embriagué* »[3], = « enivré ».

« Il est *bonite* »[4], = « joli ».

« Je ne puis le *traguer* »[5], disait-on d'un homme qu'on détestait.

« Ils se *bisouquent*[6] tout le temps » = « ils s'embrassent ».

Quand une personne racontait une histoire mensongère, un des auditeurs, s'adressant aux autres, leur disait d'un ton ironique : « n *foume ni arrastre* »[7].

Galafat[8], injure.

Courenton[9], = « un homme qui court beaucoup, un coureur ».

« Qu'il *s'estourbe* »[10], = « qu'il s'étouffe ! »

D'un enfant maigre, on disait « c'est un *escouerce!*[11] ; d'un homme aux yeux chassieux : « c'est un *legagnous*, il a les yeux pleins de *legagne*[12] ».

« Il *malogre*[13] l'argent » = « il le dépense mal à propos ».

« Quelle *matanse* ! »[14] = « quelle dispute ! » — « Je te le *mate*[15], tu vas voir ça ».

« Je suis mouerte[16] de fatigue » (masculin et féminin).

Au lieu de dire « je l'ai payé », on disait « je l'ai *pagué* »[17].

D'une personne qui a un double menton, on disait : « Elle a une *papade*[18]. » On appelait aussi *papade* un morceau de bœuf mariné, une daube.

« Il est plat comme une *platuche*[19]. »

1. *Bulla.*
2. *Amargar.*
3. *Embriagado.*
4. *Bonito.*
5. *Tragar.*
6. *Besucar.*
7. *Ni humo* (esp. archaïque *fumo) ni arrastro*, c'est-à-dire « ni fumée, ni traînée » (?): Dans mes *Recherches* (p. 18) je signale *nifoum* employé par les enfants : peut-être est-ce le même mot qu'ici. — Cf. cette phrase de la comtesse de Pardo Bazán (*Memorias de un solterón*, p. 163) : « renuncié a dar paseos largos, por si la casualidad hacía que nos tropezásemos en algún huerto o en algún peñascal de la ribera : a casa de Neira, *ni arrastro* : la Pecera fué mi asilo ».
8. *Galafate.*
9. *Correntón.*
10. *Estorbar.*
11. C'est une des acceptions de l'esp. *escuerzo.*
12. *Legañoso, legaña* (chassie).
13. *Malograr.*
14. *Matanza.*
15. *Matar.* Mais en français on dit de même, *mater.*
16. *Muerto* et *muerta.*
17. *Pagad.* Béarnais *pagat.*
18. *Papada.*
19. *Platuja*, poisson semblable à la sole, appelé *platus* à Bordeaux, *platuche* à Bayonne

Enreder [1], = « engager une affaire inutile ».

« Je l'ai *recalé* » [2], = « je l'ai mis de côté », ou « j'en ai pris soin ».

« Faire le *moure* » (*mourre?*) [3] = « bouder ».

« Quelle *descanse!* » [4] = « quelle indolence! quelle flemme! ». Quand quelqu'un lambinait pour faire une chose, on disait : « Il en a une *descanse!* »

« C'est une *desairone* » [5], d'une femme sans souci et sans ordre.

« J'ai mes *couidades* » [6], = « mes ennuis, mes soucis ». « *Mire qué couidade!* » = « qu'importe ! »

« Quelle *angoustia!* » [7]; « quelle *rabie!* » [8].

« Elle le *quièrè* », = « elle l'aime ».

« Il n'ont *nade* [9] à *jaler* » [10], = « rien à manger ». « C'est pour *nade* », = « pour rien ».

« Être aux *apartades* » [11], = « être au loin ».

« *Un emboutamiente* », = « un repas, un mets trop lourd » [12].

« Quelle *gallofe!* », en parlant d'un festin [13].

« Avec lui ce sont toujours des *embrolles*, des *enredes*, des *embous-tes* [14]. »

Garbanses [15]. Généralement les Juifs de Bordeaux en faisaient cuire dans le pot-au-feu, avec du riz, tous les vendredis.

« C'est la *gente* de la Nation », = « c'est la lie, l'écume de la Nation (portugaise) » [16].

« Il est *harte* » [17]. « Il s'est *harté* » [18].

« Il s'est *estourbé* », = « il s'est fait beaucoup de mal » [19].

« Il me *fastidie* [20] ».

1. *Enredar.*
2. *Recatar*, « cacher, dissimuler ». Voir pourtant p. 222.
3. *Murria* « triste ».
4. *Descanso.* J'ai signalé déjà dans mes *Recherches* le verbe *se descanser*. Noter que le mot est passé au féminin; du moins M. Molina le prend comme tel.
5. Augmentatif de *desaire*, pris comme équivalent de *desairada* = *desgarbada*, *desaliñada*, *desgalichada*.
6. *Cuidados.*
7. Prononcé *Angoustieu;* c'est *angustia*.
8. *Rabia.*
9. *Nado.* Peut-être patois; v. p. 222.
10. Voir plus loin, p. 220.
11. *Apartados* = *lejanos*, *remotos*. Dans les calendriers on lit « Todas las Parasiot apartadas » ou, au contraire, « Todas las Parasiot juntas ». (*Calendario hebraico...*, Londres, Año 5501.)
12. J'ai signalé *s'emboutier* (*Recherches*, p. 15).
13. *Gallofa*, « comida que se daba a los pobres, que venían desde Francia à Santiago de Galicia » (*Dicc. de la Academia*).
14. *Embrollos*, *enredos*, *embustes*.
15. *Garbanzos.*
16. J'ai signalé *gentie* (*Recherches*, p. 3), employé en ce sens.
17. *Harto.*
18. *Hartado.*
19. *Estorbar*, avec une acception un peu à côté.
20. *Fastidiar.*

Une mère disait à sa petite fille : « Viens ma *joye* [1], que je t'embrasse ! », ou bien elle la traitait de *pouerque* [2].

Quand une mère cousait un bouton ou reprisait un vêtement sur son enfant, elle ne manquait jamais de dire : *Sobre bibe cose!* (Je couds sur un vivant) [3]

Quand elle était en colère, elle lui disait : « Que le herem d'Adonay te *queme!* » [4], « que le *raye* d'Adonay te *parte!* » [5] ou « Puisses-tu t'*ahorquer* » [6].

Quand il insistait pour obtenir quelque chose et qu'elle finissait par céder, elle lui disait : « Tiens ! et que tu te *rebientes* [7] avec, Ámen ! ».

Autres malédictions du même genre : « Que le bon Dieu t'*aniquile!* [8] » « Qu'une *patalete* te prenne ! [9] » « Quelle *plague* [10] que cet enfant ! » « C'est une *maldition* [11] qu'un enfant pareil ! » « On ne peut pas venir à bout de cette *moutchatcha* [12].

***

Voici maintenant des mots qui semblent bien remonter à l'espagnol, mais qui présentent quelque difficulté :

« Je l'ai *arrebienté* » = « je lui ai donné une volée ». Un mot *arreventar* a pu être formé sur *reventar*. Quant au sens, ce serait plutôt : « je l'ai éreinté, crevé ».

« Il est bien *engasajé* » = « il est bien emmitouflé ». *Agasajar* a pu avoir une forme concurrente *engasajar*. Quant au sens de « emmitouflé » il peut se dériver assez facilement de celui de « choyer ».

Callade = « celui qui se mêle de tout ». Ce ne peut être l'espagnol *callado*, qui signifie « silencieux » : « Es una chica

1. *Joya*, « bijou ».
2. *Puerca*.
3. La tenancière des bains de purification en disait autant, paraît-il, quand elle rendait le même service aux jeunes épousées qui venaient à la piscine.
4. « Que la malédiction (hébreu *herem*) de Dieu te consume (te brûle) » !
5. *Rayo, partir*
6. *Ahorcar*, « pendre ».
7. Ici l'espagnol n'est même pas déformé, puisque le subj. de *reventar* est *revientes*.
8. *Aniquilar*.
9. *Pataleta*, « convulsion ».
10. *Plaga*. *Plague* est d'ailleurs patois.
11. *Maldición*.
12. *Muchacha*.

como una plata, buena y *callada* » (Palacio Valdés, *José*, p. 69). « El amor en los hombres reflexivos, *callados* y virtuosos, prende, casi siempre, con fortaleza » (*Ibid.*, p. 71). Je suppose que, tel que l'on me l'a écrit, *callado* a une *l* de trop. Ce serait *calade*, de *calado*.

Cajer (le *j* prononcé à l'espagnole) = « cacher ». Si ce n'est pas le mot français, c'est peut-être un verbe tiré de *caja*, qui est bien l'endroit où l'on cache.

Mouquire = « morve », et *mouquirous* = « morveux », fait songer à l'espagnol *moquear*, *moquero*, mais le Dictionnaire béarnais de Lespy-Raymond donne les deux mots.

« Une femme *destrouide* » = « une femme qui s'occupe, se mêle de tout ». Faut-il y voir le participe *destruida* pris au sens déponent comme *callada*, *sufrida*, *agradecida*, *bebida*? ou, dans une intention ironique, le mot *instruida*? Dans une des *Novelas ejemplares* de Cervantes, *Rinconete y Cortadillo*, le truand Chiquiznaque emploie le mot *destruición*; et le *caballero*, qui a payé pour une *cuchillada de a catorce*, rectifie : « *Instrucción* querrá vuesa merced decir... que no *destruición*. »

La même méprise plaisante se retrouve dans *El doctor Centeno* de Pérez Galdós :

Digo que estoy buscando... de ver cómo encuentro... de que poniéndomo a servir a un señor, me deje tiempo para *destruirme*.

Palacio Valdés a, lui aussi, fait un sort à ce vulgarisme[1] dans l'*Aldea perdida* (p. 206) :

— ¡ Pero, mujer, repara que Demetria se está *destruyendo!*

— ¡ Ya lo veo, Goro, ya lo veo!, pero yo no puedo vivir sin ella!, no puedo!... Aquí se podría *destruir* también...

— Loca estás a lo que entiendo, Felicia. ¿Quieres comparar a los maestros de esta aldea con los de Oviedo?...

M. Molina me donne le même sens pour *pispite*. « C'est une *pispite*. » Cf. Cuervo, *Apuntaciones críticas sobre el lenguage*

1. Analogue est celui de *deprender* pour *aprender* : « Hombre de Cristo. ¿No sabe la dotrina?; Pus depréndala! » (Palacio Valdés, *El cuarto poder*, p. 253.) L'emploi est ancien : « Fué esquela al Rey este cerco primero de Loxa en que tomó lición, y *deprendió* ciencia con que después fizo la guerra » (Bernáldez, *B. A. E.*, t. LXX, p. 608). Egalement dans Guevara, *Menosprecio de Corte*, p. 84 de l'éd. de « La Lectura »; Ste Thérèse, *Vida*, éd. Silverio, p. 167.

bogotano (5e éd.) § 892 : « *pispo* (remilgado) recuerda á *pizpireta* (que se dice de la muger viva, pronta y aguda) ».

« Quel *jalamiente!* » = « Quel repas pantagruélique! » M. Molina retrouve dans ce mot le verbe hébreu *ajol*, « manger », dont la racine aurait fourni au judéo-bordelais un verbe de forme française, *jaler*, et un substantif de forme mi-espagnole, *jalamiente*. Mais le Zerolo et le *Pequeño Larousse* au mot *jalar* (= *tirar, halar*), signalent *jalarse* comme américain et familier, au sens de *emborracharse;* et dans son *Libro raro* (Curazao, 1912), p. 210, M. Picón-Febres indique *jalado* = *ebrio* comme usuel au Venezuela.

Guigner, avec le sens de fermer un œil soit pour éviter la trop grande lumière, soit pour faire un signe de connivence. Esp. : « Esto dijo el seminarista guiñando un ojo. » (Palacio Valdés, *El idilio de un enfermo*, p. 162.) « Ahí verás tú — respondía D. Baltasar, guiñando maliciosamente el ojo izquierdo ». (Id., *El señorito Octavio*, p. 135.) Le Dict. de Lespy-Raymond signale *guinha* à Bayonne « pour signifier loucher, avoir des yeux qui ne vont pas dans le même sens ».

« Cet homme a une *jaquette* », = « Cet homme parle beaucoup. » C'est bien *jaquette*, me confirme M. Molina. Peut-être le mot a-t-il subi une déformation plaisante et faut-il y retrouver *jaqueca* « migraine ». *¡Qué jaqueca !* signifie en espagnol « quelle migraine ! quelle chose, quel être insupportable ! »

Pojon, généralement un « coup de poing ». Il y a en espagnol *empujón* « un coup, une poussée ».

Jastrapouille « voyou ». Peut-être fait sur *jastrouille*, pour lequel cf. mes *Recherches*, p. 12. Je suppose qu'*arrastrado* (misérable), n'a pas été sans influence sur cette expression à double forme. Faut-il couper ainsi : *l arrastrouille?* ou partir de *rastrojo*, qui désigne le chaume *(sacar a uno de los rastrojos)?* A ce sujet, je dois rappeler que dans le parler judéo-bordelais, le *j* prononcé à l'espagnole peut provenir d'un *r*. Palacio Valdés s'est amusé, dans *El cuarto poder*, à faire parler un personnage qui prononce les *r* comme la *jota*, c'est-à-dire en grasseyant, comme les Français du Nord. C'est d'ailleurs un vice de prononciation qui n'est pas très rare en Espagne.

Peu de mots portugais dans le vocabulaire connu de M. Molina : « Quel *falador !* » « Quel faiseur d'embarras ! » M. Uhry m'avait signalé l'équivalent espagnol *hablador* [1]. Portugais *fallador*.

« C'est la *nore* de Mme une telle. » L'espagnol est *nuera*. Portugais *nora*. Il est vrai que le mot est bien connu dans les patois du Midi, même à Soulac, à Angoulême.

Peut-être « il fait le *gire* » = « il simule », s'explique-t-il mieux par le portugais *girio* « fin, madré, rusé », que par l'espagnol *giro* (cf. mes *Recherches*, p. 11).

De même *galion* « enjôleur », que ne me mentionne pas M. Molina, et que j'ai rattaché à l'espagnol *gatuno* « félin », est-il une corruption du portugais *gatuno* « filou » ?

Mots français espagnolisés :

« Quelle *estourdicion !* »

« Quel *estoufamiente !* »

Mots hébreux d'apparence espagnole ou espagnolisés ; M. Molina en cite plusieurs :

« Faire *jamara* », c'est se convertir au christianisme, changer de religion.

« Tu es de la bande à *Mina*. » Je ne vois pas le personnage auquel feraient ainsi allusion les Juifs bordelais [2]. En hébreu *mina* veut dire « espèce ». Le mot a pu être employé pour dire « une mauvaise espèce, un triste individu ».

Galar = « curé ». Hébreu *galar*, raser, tonsurer (?).

Mamzer = « bâtard ». Le mot est passé en espagnol sous la forme *mancer*, « enfant d'une fille publique ».

« Ils sont *jaber* » = « ils sont associés, ou de connivence ». Le mot se rattache à l'hébreu *hebra* (ou *gebra*) : sur la *Hebra*, association cultuelle des Juifs portugais de Bordeaux, cf. mes *Recherches*, p. 86 sq.

Est-ce à l'hébreu qu'il faut recourir pour expliquer « Ils ne peuvent se *jeyner*, ils sont *jein* » (j à l'espagnole), c'est-à-dire « ils ne peuvent se sentir » ? Il paraît que c'est (ou c'était) courant.

1. *Recherches*, p. 16.
2. Espoz y Mina ? Ce n'est pas impossible : nous sommes près de la frontière.

Et pour *jarpa* : « C'est une *jarpa !* », « c'est une honte ! » ?

Je ne m'explique pas *cuare* (prononcé, paraît-il, *couare*) dans « cuare me coste ! » = « ce qu'il me coûte ! ».

Pas davantage « quel *piaje !* » = « quel gueux ! » Peut-être le languedocien *piaire* « buveur », que signale P. Malvezin dans son *Glossaire de la langue d'Oc*, p. 242.

« Il *bique* de l'œil » = « il louche en tapinois ». Ce ne peut être l'espagnol *bizcar*, *bizquear* : pourquoi le *z* serait-il tombé ? Serait-ce *bigar* « obliquer, tourner », en languedocien (cité par Malvezin, p. 25 et 117) ? Mais le français aussi a *biguer* (cf. Littré). Ou faut-il retrouver là notre *bigler* (loucher), déformé ?

« Quel *cointe !* » = « quel ennui ! » *Coenhte*, « affaire » (Dict. béarnais de Lespy-Raymond.)

« Il *jingue* » = « il joue, taquine quelqu'un avec les mains ». Le *j* prononcé à la française. Littré donne *ginguer* « terme des campagnes, Rues ».

Voici une phrase qui m'intrigue beaucoup : *Intaou bibe su care !* M. Molina la traduit ainsi « Pense comme c'est vrai ! » *Bibe su care !* veut-il dire « Vive sa figure ! » ? Et *intaou ?* [1] Ptg. *então?* ou patois *ataou* = « ainsi » ?

Dans cette formule de souhait : *Dios nos guayte !* il faut sans doute voir un mélange d'espagnol et de gascon. Dans le patois de Bordeaux [2] comme dans celui des Pyrénées on dit : « *gueyte-*

1. Quand galouprez Bourdeou de l'un à l'autre bout,
Podes esta segu qu'acos *ataou* partout.

(Meste Verdié, éd. Ch. Val, Bordeaux, s. d., p. 234.)

2. Té, *gueyte* aquelle aqui, qu'és cheytade sur l'herbe...

dit encore Meste Verdié, qui emploie souvent le mot. Je relève chez lui *recater* (cf. p. 217), signifiant « soigner » :

De t'avoir *recaté* j'ai fait une sottise...

déclare Bernat Bengé à sa femme, qu'il a reprise et soignée par pitié (p. 103). Également *nade* (cf. p. 217), *tros* (cf. p. 215).

Tabé le jury bien que déns *nade* saisoun
Ne lur béden coula la greyche saou mentoun... (p. 230)

Té, gueyte aquelle aqui que sémble une esquelette,
que glisse déns sa poche un *tros* de coustelette... (p. 233)

Meste Verdié (1779-1820), né et mort à Bordeaux, est le plus fameux poète du cru. Une nouvelle édition de ses œuvres, par Bonnet, avec préface de M. E. Bourciez, a paru en 1921, chez Feret. L'Académie de Bordeaux a célébré récemment son centenaire.

moi ça ! » = « regarde-moi cela ! », « gueyte-lou ! » ; mais *gu* = *g* dur, au moins à Bordeaux.

« Quelle tête de Mare ! » Je crois qu'il faut écrire « marre ». Selon Littré, c'est une pelle, une houe de vigneron. Selon P. Malvezin, *marra (o)* est l'auge du moulin à huile dans laquelle la meule écrase les noix ; de toute façon quelque chose de dur. Mais Lespy : *cap de marrou*, « tête de bélier ».

Autres expressions gasconnes :

Aco que me toque ?

« C'est un *moustre* » = « un enfant terrible ».

« Il *s'escane* » = « il s'étrangle ». Patois *s'escannar*, « s'étrangler ». Lespy : *escana*, « égorger ».

M. Molina décrit une petite scène qui se reproduisait sans doute assez souvent et qu'il vaut la peine de reproduire, car elle montre les rapports peu aimables qu'entretenaient, avec les enfants de l'école israélite, ceux des écoles chrétiennes du quartier, et nous montre ces derniers les invectivant dans un mélange de français et de gascon :

> Quand j'étais enfant, nous avions souvent, sur la place Henri IV, nous, les enfants de l'école israélite, des disputes et des batailles avec les enfants des écoles que les Frères de la Doctrine chrétienne dirigeaient, dans la rue du même nom. Dès que ceux-ci nous apercevaient, ils faisaient, avec une basque de leur vêtement, une oreille qu'ils nous montraient en disant : *Rague de nague de porc salat. Juivaille, canaille, qui mange plus de pain que de volaille !*

Les relations commençaient là ; mais amènes ou non, elles continuaient évidemment dans la vie courante. Le patois, que l'on parlait encore à Bordeaux dans bien des milieux il y a un siècle, ne pouvait pas manquer de s'infiltrer dans le langage des Juifs. Il y a là un départ à établir.

Mais je ne crois pas avoir maintenant à démontrer que l'influence de l'espagnol était prépondérante : il y a à cela de suffisantes raisons historiques, et le patois ne doit venir à notre aide, pour expliquer ce parler si spécial, qu'en seconde ligne.

C'est ainsi qu'il me paraît plus naturel d'expliquer comme je l'ai fait (*Recherches*, p. 19), le judéo-bordelais *patioutiade*

par l'espagnol *patochada* que par une des formes qu'on trouve dans Mistral *(patoufia, petófi, petoufié, petoufieja)*. Voici un passage de Palacio Valdés (*La Espuma*, p. 53), qui indique bien le sens de *patochada* :

Ramoncito aprovecha el instante en que la niña le presenta una taza, para decirle en voz baja y alterada « que le sorprende mucho que se complazca en escuchar las *patochadas* y frases atrevidas de Cobo Ramírez ». Esperanza le mira confusa y al fin dice « que ella no ha oído semejantes *patochadas*, que Cobo es un chico muy amable y gracioso ».

En voici un autre de la comtesse Pardo Bazán (*Memorias de un solterón*, p. 135), tout aussi net :

Ha soltado V. eso lo mismo que soltaría una verdad de Perogrullo..., y no es sino una insigne *patochada!*

Cf. Cejador, Intr. à la *Celestina* (éd. de la « Lectura »), p. XIX : « los pensamientos del colector... no pocas veces son livianos y aun frisan en verdaderas *patochadas* ».

La déformation *patioutiade (patchoutchade?)* paraît moins étonnante quand on voit qu'au Venezuela on prononce *pachotada*, forme signalée par Gonzalo Picón Febres dans son *Libro raro*, p. 260, lequel déclare : « Es corrupción de *patochada*, Pero no se consigue entre nosotros forma alguna para que la gente diga sino *pachotada* ». Cette mètathèse est du reste signalée par Cuervo dans ses *Apuntaciones*, § 792.

Parmi les mots ou expressions que m'a signalés M. Molina, plusieurs sont tout simplement du français plus ou moins ancien ou vulgaire.

« Il est dans l'*étisie*. »

« Il est en *rogne*. »

« Un *sacacorde* » (un sac-à-cordes), dérivé de l'expression « gens de sac et de corde ».

« C'est un *galapian !* » Je ne vois à rapprocher que le français vulgaire *galapiat*.

G. CIROT.

UN TROU

DANS LE

DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE ESPAGNOLE

La pauvreté du lexique académique espagnol est proverbiale, et mon aimable critique, M. Cirot, s'en plaignait amèrement dans le Bulletin lors de l'étude trop bienveillante qu'il consacra à quelques-unes de mes dernières productions.

Et cependant, si pauvre qu'il soit, le *Dictionnaire de l'Académie* est le seul lexique espagnol où paraissent, tous les dix ou quinze ans, quelques mots nouveaux. L'étude que j'ébauchai dans mes *Nuevos Derroteros del Idioma*, sur l'histoire de la lexicographie espagnole, étude que j'ai depuis reprise et élargie considérablement, m'a convaincu de la misère des dictionnaires espagnols. L'Académie espagnole, aidée par une infinité de correspondants bénévoles, disposant en outre du temps, de l'argent et des matériaux nécessaires, arrive à augmenter quelque peu son vocabulaire d'une édition à l'autre, mais quant à l'initiative privée, elle ne produit rien ou presque rien. Deux œuvres seules se détachent depuis un siècle et demi de la nullité générale : Terreros dont le dictionnaire publié en 1786 devrait être plus souvent consulté encore de nos jours, et Vicente Salvá qui comprit un des premiers, en 1846, la nécessité d'ouvrir les colonnes du dictionnaire aux mots américains.

Les petits dictionnaires qui ont vu le jour au siècle dernier ou au début de celui-ci ne sont que de médiocres réductions de celui de l'Académie. Les plus gros sont des compilations indigestes des grandes encyclopédies étrangères. On y trouve beaucoup de mots pseudo-scientifiques, un certain nombre de termes techniques, toutes les balayures des ouvrages précédents.

La moindre sottise qui échappe à un lexicographe, même si elle est corrigée dans des éditions postérieures de son ouvrage, se transmet éternellement dans les œuvres de ses successeurs. Cuervo a eu beau se moquer, il y a bien des années, du fameux « Acudia » (*Romania*, 1900), le mot est encore apparu postérieurement dans le dictionnaire Salvat. Ce même dictionnaire n'a pas négligé non plus de conserver le grotesque *lapsus* de l'Académie : *Pavo carbonero*, qui y est demeuré pendant neuf éditions et ne fut corrigé que dans l'errata de la treizième. Naturellement, dans Salvat figure la forme actuelle : *Paro carbonero* (la mésange charbonnière). Mais quant aux mots réellement espagnols dont nous regrettons l'absence chaque fois que nous ouvrons un roman de Palacio Valdés, de Pereda, de Mme Pardo Bazán, de Blasco Ibáñez ou de Galdós, ils continuent à manquer partout.

Il faut savoir d'ailleurs comment sont faits ces lexiques. Le plus souvent, l'idée en est lancée par un malin qui trouve ainsi le moyen de toucher pendant un certain temps une mensualité quelconque contre la remise d'un paquet de copie (le mot étant pris ici dans son sens absolu), que lui fournit un plumitif affamé. Si l'ouvrage est considérable, on mobilise une équipe de « nègres » qui travailleront dans un bureau sous la direction de l'auteur. J'ai connu, jadis, une de ces officines où l'on embauchait des lexicographes jusqu'au prix de 75 centimes par heure !

Naturellement, nul travail préparatoire ne préside à la confection du dictionnaire. On réunit quelques encyclopédies étrangères comme matière première, et les dernières productions des rivaux. Depuis que j'ai publié mon *Pequeño Larousse*, on a ajouté à la sauce un certain nombre de dictionnaires sud-américains, comme le Román, le Garzón ou le Segovia, et c'est tout. Alors que dans la page du B, que j'étudie dans mes *Nuevo Derroteros del idioma*, Zerolo, Salvat et Espasa donnent chacun quatre américanismes, tandis que mon *Pequeño Larousse* en donne dix, dans le CH, publié après moi, Espasa devient plus riche que le *Larousse*. Alemany, lui, me complète gentiment avec le dictionnaire chilien de Román.

Et pourtant quel labeur gigantesque devrait précéder l'établissement de la copie d'un dictionnaire! Je ne parle pas naturellement de la formation philologique de l'auteur, qui était au moins jusqu'en ces derniers temps particulièrement difficile en Espagne, et devait se faire exclusivement sur une documentation étrangère, surtout allemande et française. Mais il y a aussi un travail matériel considérable, non seulement pour réunir une bibliothèque lexicographique suffisante, mais encore pour compléter cette documentation par une compilation personnelle. Il faut pendant des années lire, le crayon à la main, les livres les plus divers et passer des milliers d'heures à écrire des fiches que l'on classe patiemment les unes derrière les autres en attendant l'heure de les utiliser.

Il manque en effet tellement de choses! Nous n'avons pas même un embryon de dictionnaire historique, nous ne disposons que de glossaires, trop souvent médiocres, qu'il faut d'abord dénicher, puis recopier; pour d'autres livres anciens, il faut d'abord chercher une édition de confiance et en créer le glossaire soi-même. Il faut établir un vocabulaire technique pour lequel on dispose de fort peu d'éléments. Il n'y a même pas un bon dictionnaire d'histoire naturelle pour l'Espagne, encore moins pour la faune et la flore infinies du Nouveau Monde. Il faut enfin aller à la recherche de ce langage parlé si riche, si divers et si fuyant, que nous percevons à travers nos lectures. Il faut en recueillir toutes les manifestations, grouper des faits sans oser les définir, ou les déterminer, car tout y est sujet à variations. Tel mot nous semble américain, il est peut-être simplement vieil espagnol. Il nous faudrait un lexique de cet espagnol antéclassique que l'on parle encore à Smyrne, à Constantinople et à Salonique. J'ai un élève de Smyrne en ce moment et je vous assure que c'est avec joie que je l'entends conjuguer : *yo have, tu haves,* ou bien *yo dizía, tu dizías, nosotros dizimos*, avec un *z* français, ou encore : *vamos a jugar*, avec un *j* français qui est bien la plus belle preuve de l'inexistence au XVe siècle du *j* expiré actuel. Mais maplus grande satisfaction, c'est quand il me confirme une foule de mots considérés comme américains et que je pensais

vieux espagnols. Pour lui, *parado* veut dire debout; il dit : *qué horas son? vo donde mi padre. Chapa*, dont j'ai montré l'origine espagnole dans le *Boletín de la Academia española*, est pour lui, comme pour maints Américains, la serrure de la porte. Il est vrai que pour un autre élève, roumain de langue espagnole, *chapa* est un instrument d'agriculture, ce qui explique le cubanisme académique *chapear* « limpiar la tierra de malezas y hierbas con el machete ».

Ce travail de préparation est énorme, et je m'y adonne depuis près de quinze ans. La guerre, en m'éloignant des livres pendant deux ans et demi et en modifiant ensuite mes conditions d'existence, m'a retardé assez sérieusement. C'est donc à une dizaine d'années que je puis évaluer le travail réalisé. Aussi ai-je eu l'idée d'établir une sorte de bilan de mon actif lexicographique. Ce travail, commencé l'an dernier, est près d'être achevé, et je crois que sa publication aura quelque utilité.

J'ai donc réuni tout ce que je possède et j'ai choisi naturellement le groupe du lexique où cette richesse est le plus apparente. C'est la lettre CH et, dans celle-ci, les trois dernières pages du *Dictionnaire de l'Académie*, de *Chirivía* à la fin.

Ces trois pages comprennent, dans le *Dictionnaire de l'Académie*, 240 articles. Or, j'arrive actuellement, pour ces trois mêmes pages, à plus de 2.400 articles différents Et cela sans me servir des mots simili-savants qui fourmillent dans certains dictionnaires. Le Ségui, par exemple, donne dans le groupe *Chrys*, plus de 130 mots comme *Chrysactinia*, *Chrysactinium*, *Chrysactis*, *Chryseus*, *Chrysalidina*, *Chrysalidocarpus*, *Chrysantheda*, *Chrysantellina*, etc.

Evidemment, toutes les pages de l'Académie ne pourront pas être décuplées de la sorte, mais comme, d'autre part, mon travail est encore loin d'être complet (mon premier brouillon ne comprenait que 1.600 mots), je juge que je pourrais former aujourd'hui un lexique hispanique de 400.000 à 500.000 mots.

Dans les 2.400 mots que j'ai trouvés pour les trois pages étudiées, beaucoup ont été glanés dans les dictionnaires d'américanismes et de dialectismes péninsulaires existants.

Mais un bon nombre appartiennent à ma récolte personnelle. Je citerai seulement les ouvrages d'où j'ai tiré plus de trois mots nouveaux entre *Chirivia* et *Chuzo :*

Lugones, *Guerra gaucha*, 16; Trigo, *Del frío al fuego*, 14; Baroja, *La Busca*, 13; Blasco Ibáñez, *La Horda*, 10; Isaacs, *María*, 10; Galdós, *Misericordia*, 9; Pardo Bazán, *Madre naturaleza*, 8; Rodríguez Marín, *Cantos*, 7; Wast, *Flor de durazno*, 7; Galdós, *Doctor Centeno*, 6; Pardo Bazán, *Insolación*, 6; *Morriña*, 6; Répide, *Cohetes*, 6; Pereda, *Nubes de estío*, 5; *Sotileza*, 5; Bueno, *Jaime el conquistador*, 5; Insúa, *Neuróticas*, 5; Argüelles, *Vida criolla*, 5; Pardo Bazán, *Cuentos de Marineda*, 4; Baroja, *Aurora roja*, 4; *Mala hierba*, 4; Carrère, *Madre casualidad*, 4; Angel Guerra, *Al Jallo*, 4; López Silva, *La revoltosa*, 4; Pardo Bazán, *Arco Iris*, 4; Picón Febres, *Sargento Felipe*, 3; Reyles, *El Terruño*, 3; Alarcón, *Cuentos amatorios*, 3; Blasco Ibáñez, *Catedral*, 3; *Muertos mandan*, 3; Dicenta, *Juan José*, 3; Ortega Munilla, 3; Palacio Valdés, *Hermana San Sulpicio*, 3; Pereda, *Puchera*, 3; Reyes, *Del bulto a la coracha*, 3; *Pueblo andaluz*, 3.

Un très grand nombre d'ouvrages ne m'ont donné que deux mots ou même un seul. Un plus grand nombre encore ne m'on rien donné pour ces trois pages. En particulier les livres anciens sont très pauvres en *ch*. Avant le XVI[e] siècle on ne trouve presque rien. Les palatalisations d'autres lettres qui ont provoqué nos abondants *ch* initiaux semblent de date récente.

Néanmoins, c'est déjà un beau résultat que de pouvoir plus que doubler le vocabulaire de l'Académie avec des auteurs comme ceux que je viens de citer. Dans ces trois pages je trouve, en effet, 31 mots de Blasco Ibáñez, 22 de Pío Baroja, 19 de M[me] Pardo Bazán, 16 de Pérez Galdós, 14 de Trigo et 13 de Pereda.

Naturellement les 240 mots de l'Académie, noyés dans les 2.400 que j'ai réunis, laissent de sérieux espaces entre eux. J'ai même trouvé un trou de plus de 80 mots et j'ai pensé qu'il serait curieux de le faire connaître. Je doute qu'il soit possible d'intercaler autant de mots entre deux autres articles du Dictionnaire.

86 mots pouvant s'intercaler entre les articles CHUMBO et CHUNGA du Dictionnaire de l'Académie espagnole.

CHUMBO, BA adj. V. *Higo Chumbo*. //2. V. *Higuera chumba*. (Acad. 14). // m. Higo chumbo. (Salvá). « Aligerar de chumbos los pencares inmediatos a la casa ». (Reyes, *Lagar*, 318). « Alguna araña cubría con su tela translúcida los chumbos de algun pencal. » (Cortés, *Débiles fuertes*, 55). // V. *Palera chumba* (Colmeiro, Enumeración, II, 475). ETIM. ?

CHUMBO, m. ant. Plomo.

El coturno de nieve, no de chumbo.
Derrite en él Vulcano giganteo.

(A. Enrique Gómez, *Vida de don Gregorio Guadaña*, bibl. Rivad. XXXIII, 280, cit. Rodríguez Marín, *Millar de voces.)*

// *Riopl.* Bala de plomo.

El bruto me largó un chumbo,
Mamao, me tiró sin rumbo,
Que si no, no cuento el cuento.

(J. Hernández, *Martín Fierro*, I, 5.)

// *Riopl.* Munición de perdigones (C. Bayo). « Unos reales para gastar en pólvora y chumbos » (Lucero, *Pájaros*, 12).

ETIM. Del portugués *chumbo*, plomo.

CHUMBO, BA n. pr. *Méj.* y *Cub.* Jerónimo, Jerónima (Ramos [solo en m.], Pichardo).

OBSERV. La forma *Chombo, ba* es más general. *Chombo* figura como hondureño, mejicano, peruano (Membreño, Ramos, Arona). En Colombia significa Lorenzo, según Lanao. *Chomba* figuraba en el Diccionario de la Academia hasta la ed. XI, como prov. de Navarra, y desapareció después, persistiendo en la lista de voces de dudosa ortografía de la *Gramática de la Academia*, ed. 1913; en la *María*, de J. Isaacs, p. 77, figura la forma *Chomo* : « Se lo haré saber a Don Chomo, para que le ponga la ceniza. » En fin en Mejico *Choma* es dim. de José María, en Campeche (Ramos).

CHUMBO-GUAJOLOTE, m. *Col.* ¿Especie de pavo? V. *Chumpipe*.

OBSERV. Figura este nombre en la introducción del Diccionario de Uribe, p. XVIII, y en la Geografía de Mosquera, p. 252, con la siguiente explicación : Mohr. Gallopavo Bris. *Chombo* es en Méjico (Campeche), el zopilote, según Ramos; *Chompipe* en Costa Rica, Guatemala y Salvador (Gagini, Batres, Salazar); *Chumbipe*, en Colombia (Uribe, Mosquera), y *Chumpipe, Chumpe, Chumpipie* (Véanse estos n.),

son sinóns. de *Pavo* en Centro América. *Guajolote* (no *Guajalote* [Acad.]), lo es en Méjico. Seguí trae *Chumbo-Guajalote.*

CHUMBOMBA f. (?) *Hond.* Pez pequeño, casi redondo (Membreño).

CHUMBRE m. V. *Chumbe*, faja de los indios (Salvá).

Observ. Zerolo copia la palabra, de que no encuentro más comprobantes en los escritores americanos. *Chumbé*, de Acad. 14 es errata. El acento desaparecerá en la ed. XV. Cf. *Chumpi.*

¡ CHUMBULÚN ! interj. *Col.* ¡ Chupulún ! (Lanao, 223).

Observ. ¡ *Chupulún* ! es interj. de Centroamérica, Colombia y Venezuela (Membreño, Gagini, Rivodó, 263, Cuervo, Uribe). Vale ¡ *Cataplún* ! *Chumbulún* es n. de lugar en Costa Rica (Liberia), según Gagini [2].

CHUME adj. *Chil.* Dícese de la marea que ocurre a media noche, sin luna, buena para la pesca, es voz de Chiloé (Lenz).

Etim. Del mapuche, Febrés : *chuma*, estar la luna de conjunción. (Lenz).

CHUMEAR v. n. *Alto Ar.* Destilar, transpirar los toneles, vasijas y otros objetos que contienen líquidos. (Coll y Altabás).

Etim. ¿ De zumo ? Cf. *Rezumar,* de igual sentido.

CHUMECA m. *C. Rica.* Nombre despectivo de los negros de Jamaica (Gagini). Lugar de Costa Rica (Desamparados), según Gagini [2], p. 257.

Etim. Es la palabra *Jamaica* pronunciada en mal inglés (Gagini).

CHUMECA f. (?) *Col.* Cierto pez. (Uribe, XVIII, sin def.).

CHUMENDÍ f. gitano. Beso. (Quindalé).

Observ. Hace en pl. gitano *chumendías*. En caló se ha convertido la voz en *Chumendo*, m.

CHUMENDIAR va. gitano. Besar. (Quindalé).

CHUMENDO m. caló. Beso. (Besses, Cuesta).

En tu boquita e rosa
Más chumendos te daría
Que granos e trigo cría
La campiña e Jeré.

(G. de Alba, en *Pueblo andaluz*, p. 157.)

Etim. Del gitano *chumendí.* En Tineo Rebolledo hay *chumendo*, f., errata.

CHUMENEA f. *pr. Sal.* Chimenea (Lamano).

CHUMI f. gitano. Vez (Caballero, Cuesta).

Observ. En Besses está sin acento ni indicación de parte de la oración con significado de : una vez, cierta vez. Tineo Rebolledo lo trae sin acento por no usarlo en las mayúsculas y remite a *Chiró*, m. Tiempo, vez, época.

CHUMIAJÁ, m. gitano. Zapatilla, babucha, chinela (Quindalé, Besses).

Observ. Tineo Rebolledo lo trae sin acento y f., y agrega el significado de : hebilla ; Caballero, Seguí, Cuesta, lo traen también sin acento, femenino y generalmente con la significación de : hebilla. Cuesta (Dicc. esp.-fr.) da *Chumiaja*, esdrújulo, femenino, con significación de : hebilla. Ha de ser la palabra aguda y m., según Quindalé, *Gramática*, cap. II.

CHUMICAL m. *C. Rica.* Lugar donde abundan los chumicos. Hay un lugar así llamado en Esparta (Gagini[2], p. 257).

CHUMICO m. *C. Rica,* Arbol de la familia de las dileniáceas, *Curatella americana* (Gagini). Según Membreño se llama, siempre en Costa Rica, *Chumico de palo* (artº *Hoja chigua*) : Gagini agrega que el *Chumico de palo* se llama en Colombia *Chaparro.* //*C. Rica.* Un bejuco, la *Davilla lucida* (Gagini). //*Chumico de bejuco. Col.* La *Davilla Kunthii, Ash,* planta dileniácea de Panamá y el valle del Magdalena (Cortés).

CHUMICHE m. *C. Rica.* En Guanacaste, cosa pequeña, zarandaja, trebejo, algo parecido a *chunche* y a *chumino* en su acepción guanacasteca. (Ferraz).

Etim. Ferraz propone el nahuatl *tzomitl*, cerda, lana, crin, con la reverencial *tzin : tzomitzin* significaría entonces lo misma que *tiliche*, como llamamos aquí las baratijas que venden los buhoneros. Gagini no trae la voz pero tiene en cambio *cumiche,* el hijo menor de la familia. Etim. azteca.

CHUMILLA f. ¿dim. de *Chuma? Chumillas* es n. de un municipio de la prov. de Cuenca, a 33 kil. de la cap. (Espasa).

Observ. No tengo de *Chuma* más que la siguiente cita anónima, transmitida por mi erudito amigo Mugica : « He subido hasta las últimas chumas del magnífico bosque ». ¿ Cima ?

CHUMÍN n. pr. *Méj.* Dim. de Domingo, en Yucatán. (Ramos).

Etim. En Álava *Chomín* es dim. de Domingo (Baráibar). Lo usa Trueba en *El Gabán y la chaqueta*, según Román, artº *Chumingo.*

CHUMINERA f. *pr. Alto Ar.* Chimenea (Coll. y Altabás).

CHUMINGO, GA n. pr. *Chil.* Dims. de Domingo, Dominga (Román).

Etim. V. *Chumín.* Román recuerda el conocido *Mingo Revulgo.*

CHUMINO m. *pr. Sant.* Gato. (Múgica, *Dial.*, 27). //*pr. Murc.* y *C. Rica.* Organos femeninos (Sevilla, Ferraz).

Etim. Ferraz propone el nahuatl : *tzomitl*, lana, cerda, crin + *inon*, esto, eso aquello, o acaso *inaya*, ocultarse, esconderse (!). Más proba-

blemente de *pluma*, con la palatalización en *ch* portuguesa o gallega, como *Chumazo*. En cuanto al desarrollo semántico cf. el francés *chat*.

CHUMINO m. *C. Rica*. En Guanacaste llaman así las monedas pequeñas de plata (Ferraz).

ETIM. De *Tomín*, en Acad. 14 : « Moneda de plata que se usaba en algunas partes de América, equivalente a unos treinta céntimos de peseta ».

CHUMO, MA adj. *Chil. Fam.* Desabrido, insípido, sin dulce, se dice de las bebidas que lo necesitan (Norte, Tacna y Arica, según Lenz).

ETIM. En el Perú, hay *Chuma* : soso, desabrido (Arona). Lenz indica el quecha, Middendorff, 379 : *chuma*, exprimido, se aplica a frutas ; de la fruta exprimida se pasa a la idea de desabrido con facilidad.

CHUMOSO, SA adj. *pr. Ar.* Pegajoso, que despide o suda barniz o pringue o líquido espeso (Borao).

ETIM. De *zumoso*.

CHUMPA f. *pr. Sant.* Una hierba agria, pero agradable (Mugica, *Dial.*, 21).

CHUMPA f. (?) Arg. En Catamarca, copón grande (Lafone).

CHUMPAOLEAS m. fam. *pr. Sant.* Chupalámparas, lamecirios, beato. « Pos miste el otro, piojucos, chumpaoleas. » (Pereda, *Sotileza*, 124).

ETIM. ¿De *chumpar*, chupar y *oleas*, por *obleas*, hostias?

CHUMPAR va. *pr. Sant.* Chupar. « Pos chumpe usté un higo paso (Pereda, *Escenas montañesas, La Costurera*, 97).

CHUMPE m. *Salv.* Pavo. (Salazar, art° *Chompipe*).

ETIM. De *Chumpipe*.

CHUMPI m. *Arg.* En Catamarca, faja, soga, maroma (Lafone).

ETIM. Lo mismo que *chumbe*, del quichua *chumpi*, faja, ceñidor (Cuervo, § 987).

CHUMPI adj. Per. En Arequipa, color pardo (Arona).

ETIM. Del quichua *ch'umpi*, color castaño, Middendorff, 897. Cf. *Chumbe*, chileno, la blenda (Lenz), *Chumba*, peruano y boliviano, el sulfuro de cinc (C. Bayo). Es nombre de un cerro del Perú en Cumaná, con minas de brea, y de una villa del dep. peruano de Ayacucho (Espasa).

CHUMPIPADA f. *Guat.* Tontería, necedad (Batres).

ETIM. De *Chumpipe*, pavo.

CHUMPIPE m. *Mej. Guat. Salv.* Pavo o guajolote (Batres, Salazar, art° *Chompipe*, Ramos, que lo da como de Chihuahua). // *Ser el chumpipe de la fiesta*, fr. *Guat.* Ser la vaca de la boda. (Batres). // *Fam. Guat.* Bobo, tonto, poco previsor (Batres).

Cf. *Chumpipie*, *Chumpe*, *Chumbipe*, *Chumbipue*, *Chompipe*, *Chumbipitos*.

Etim. Es onomatopeya y se encuentra en un documento del año 1779 (V. *Doc. de L. Fernández*, tomo X, p. 83) (Gagini [2], artº *Chompipe*). La forma parece centroamericana y colombiana.

CHUMPIPIE m. *Hond.* Chumpipe, pavo. (Membreño). // *Ser el chumpipie de la fiesta*, fr. Hond. Ser el chumpipe de la fiesta (Membreño).

Etim. V. *Chumpipe* y *Chumbipue*.

CHUMPIPEAR vn. *Guat.* Papar moscas, vagar sin objeto, andar sin preocupación. (Batres).

CHUMPO m. *Ecuad.* La *Grallaria rufficapilla*, pájaro. (*Proceedings Zool. Soc.*, 1860, p. 66. ortogr. *shumpo*). La *Grallaria monticola* (*Id.*, p. 78).

CHUMPÓN m. *pr. Sant.* Caramelo cilíndrico. (Mugica, *Dial.*, 21).

Etim. De *chumpar*, chupar.

CHUMUCO m. *Bol.* (?). Pato zambullidor, becasina (Ciro Bayo). Cf. *Chumucu*.

CHUMUCU m. *Arg.* En Catamarca, pollo de agua (Lafone).

CHUMULUCO m. *Arg.* El *Nyctidromus guianensis* (?) o pájaro ateí, especie de chotacabras. (Segovia, 494).

CHUMURRO m. *Col.* Cierto pez. (Uribe, sin def.).

CHUN n. pr. Divinidad que adoraban los peruanos antes de establecerse los incas en el país. (Zerolo, *Supl.*).

CHUN n. pr *pr. Vizc.* Dim. fam. de Asunción. (Arriaga, cit. Mugica). Cf. *Chon*, dim. de *Encarnación*, en Méjico y Campeche, y de *Concepción*, en Colombia.

CHUNA f. *Per.* El *Cereus lanata*, planta cáctea (Colmeiro).

Etim. ¿ De *tuna*, uno de los nombres del nopal ?

CHUNAMOS m. pl. Tribu india de Colombia, cuenca del Ica, Suaca y Amazonas (Espasa).

Observ. Es errata por *Chumanas* (Prince, *Idiomas y dialectos indígenas del Continente hispano sud-americano*, p. 58).

CHUNANAS m. pl. Tribu indígena que habitaba la actual provincia ecuatoriana del Guayas (Seguí).

Observ. Es errata por *Chumanas* (Prince, *Idiomas*, p. 31, V. artº ant.).

CHUNCA f. *Arg.* En Catamarca, hueso de la rodilla del animal vacuno (Lafone).

Etim. Lafone propone comparar con *chunca*, diez (¿ de qué dialecto?). Cf. el chileno *Chongo* y *Choco*, muñón (Lenz) El chileno

Tungo, trozo, mocho, el hondureño *Tuco*, pestorejo, se relaciona, según Lenz con el colombiano *Tungo*, tròzo, mocho, el hondureño *Tuco* parte o porción de una cosa separada violentamente de un todo (Membreño), el hondureño también *Tunco*, mutilado de manos, pies o dedos (Membreño), el mejicano *Tunco*, manco, mocho, trunco. En Alava (Baráibar), *Choco* es : cabeza de los huesos de las patas del cerdo.

CHUNCA f. *Arg.* Pedazo de carne en la olla, en Catamarca (Lafone).

Etim. Lafone compara con *Tumba*, y supone sea voz local, tal vez cacana.

CHUNCACO m. *Arg.* (?) Especie de sanguijuela de los bañados (C. Bayo).

CHUNCO, CA adj. *Salv.* Mutilado, troncado, truncado, tronchado (Salazar, artº *Chonco*). // *Bol. Salv.* Corto, rabón (C. Bayo, Barberena). // *C. Rica, Salv.* Tronco, muñón (Gagini, Barberena).

Etim. V. art. *Chunca.* Cf. *Choco, chonco, chongo.*

CHUNCO m. *Per*, *Bol.* Expresión de cariño, como « mi vida, mi querido » (C. Bayo, Arona).

Etim. Voz quechua que significa retoño, otro yo (C. Bayo).

CHUNCO m. *Arg.* En Catamarca, multitud (Lafone).

Etim. Del quechua *chuncu*, corrillo, multitud (Lafone).

CHUNCOA m. Género de la familia de las combretáceas, formadol por dos especies del Perú y del Brasil (Zerolo, Cuesta).

CHUNCUCUYO m. *Hond.* Rabadilla del ave (Supl. Salvat y Supl. Zerolo, Espasa). Cf. *Chunchucuyo.*

CHUNCUDO m. *Arg.* En Catamarca, apodo, ya sea por tener rodillas huesudas o por ser carnudo (Lafone).

Etim. De *Chunca.*

CHUNCHA n. pr. Dim. de Concepción (Santiago y Gadea, *Lolita*. p. 126). « Chuncha Olivete y Manola Gonzálvez » (Pereda. *Nubes*. 488).

CHUNCHA f. ? *Panamá.* Una planta medicinal (Valdés, 16).

CHUNCHE m. ? *Col.* Sarna (Uribe).

CHUNCHE m. *C. Rica.* Armatoste, máquina, aparato o mueble pesado o raro o desconocido: v. gr. un aeroplano, un automóvil. (Gagini 2). // pl. *C. Rica, Salv.* Cachivaches, objetos de poco valor (Barberena, Ferraz).

Etim. Ferraz propone un reverencial (?) de *tzontli* o *tzuntli*, pelo, cabello, « pues la gente de medio pelo no tiene muebles, sino chunches. » Etim. traída por los « tzuntlis !! ».

CHUNCHILLOS m. pl. *Col.* V. *Chunchullos* (Seguí. Espasa).

CHUNCHINTOK m. *Mej.* Nombre del guayacán, en tarasco. (Ramírez). Nombre de un rancho de Méjico, en Campeche (Espasa).

CHUNCHO m. *Chil.*. Nombre vulgar de una lechuza, la *Noctua pumila, Philippi* o *Glaucidium nanum, Reed.* Gay dice que los araucanos la llaman *chuchu.* (Lenz). // *Chil. fam.* En la mitología popular, ave de mal agüero cuyo canto *chun-chun-chun* presagia la muerte de alguna persona de la casa. Muchos creen que es invisible (Lenz). // *Chil. fam.* Persona de mal agüero y desagradable y fea (Lenz). // *Chil. fam.* Volantín sin palitos, chonchón (Lenz, art° *Chuncho*, como para las demás acepciones).

Etim. Mapuche en Fabrés : *chuchu*, un pájaro. (Lenz, art° *Chucho*).

CHUNCHO m. *Per.* Flor amarilla como azafrán, llamada también flor de muerto. (Arona).

CHUNCHO m. *Per.* Individuo de una tribu de indios salvajes de la Montaña del Perú (Arona), de los bosques del Amazonas (Palma), indios llamados hoy mosetones o madalenos, de la misión de Covendo, en La Paz (C. Bayo). « Vense los chunchos de elevados penachos y mortífera flecha, dando gritos y saltos salvajes » (Aréstegui, *Angel salvador*, c. Arona) « Razón tenía su amiga la Chuncha, al no invitarles a sus fiestas campestres, honradas por lo mejorcito del popular barrio de Chocata. » (Alcides Argüelles, *Vida Criolla*, 100). // *Per. Fam.* Nombre que dan alguna vez los peruanos de la costa a los bolivianos (C. Bayo). // *Váyase a vivir entre los chunchos*, fr. fam. *Per.* que se aplica al hombre antisocial (Palma).

Etim. Aimará : salvaje (C. Bayo). Nombre sacado del amarillo que predomina en los pintarrajos del salvaje (Arona).

CHUNCHOSO, BA adj. *Col.* Sarnoso (Uribe).

Etim. De *chuncha.*

CHUNCHUCUYO m. *Salv.* Rabadilla de las aves. (Salazar).

Etim. Cf. *chunco*, mutilado, salvadoreño, y *chucuto*, rabón, venezolano. *Achucuyarse*, centroamericano, es sinón, de *achucutarse*, colombiano-venezolano, que significa abatirse. V. *Chuncucuyo.*

CHUNCHULAS. f. pl. *Arg.* Tripas dulces, intestinos comestibles de la res (Garzón).

Etim. V. *Chunchules.*

CHUNCHULES m. pl. *Chil.* fam. Tripas de cordero o vacuno especialmente el intestino grueso, que se comen. (Echeverría, Lenz). // *Chil. vulg.* Los testículos (U. en el Centro, Centro merid. y Sur) (Lenz). // *Sacar los chunchules a uno*, fr. *Chile* fam. Dejarle muy maltratado a palos (Lenz).

Etim. Quechua, Middendorff, 398 : *ch'unchull*, las tripas; aimará, Bertonio, II, 91 : *chunchullo*, las manos o pies de carneros o puercos que se aderezan para comer (Lenz).

CHUNCHULÍN m. *Arg.* En Corrientes y Catamarca, chinchulín, chunchules (Segovia, 192, Lafone, C. Bayo).

Etim. V. *Chunchules.*

CHUNCHULÚ m. *Amer.* Tripa (Zerolo, Cuesta, Espasa, Caballero, [en éste sin acento]).

Observ. Parece error, así lo cree también Lenz, artº *Chunchules*).

CHUNCHULLA f. *Chil.* Intestinos de los animales que se venden trenzados y preparados para ser asados, en el Norte (Lenz, artº *Chunchules*).

Etim. V. *Chunchules.*

CHUNCHULLOS m. pl. *Col.* y *Chil.* Tripas, especialmente de cordero que, al abrir el animal, se encuentran vacías y se comen fritas (Cuervo, §987, Uribe, Lenz artº *Chunchules*, Echeverría).

Etim. V. *Chunchules.*

CHUNCHÚN m. fam. *pr. Al.* Tamboril llamado también tuntún (Baráibar). « El bélico chunchún de los tambores » (Cita anónima transmitida por Mugica).

CHUNCHUNERO m. *pr. Nav.* ¿Tamborilero? Voz comunicada por Mugica con la nota « *Chunchunero*, en Pamplona, de *tun tun* del tambor ».

CHUNCHUPELO m. *pr. Al.* Vilano de algunas plantas (Baráibar).

Etim. Del vasc. *chuncha*, hebra y el castellano *pelo*. Quizás de *tonto* : pelo de tonto (Baráibar).

CHUNCHUR m. *pr. Vizc.* El positivo de *chunchurrón* (Arriaga, c. de Mugica).

Etim. « *Chunchur* creo sea *chunchún*, el tambor en que tamborrean los padres de la criatura » (Mugica, carta).

CHUNCHURRÓN m. *pr. Vizc.* La rabadilla (Arriaga, c. Mugica, carta). // *Col.* Tolondrón, chichón (Uribe).

Etim. De *chunchur*, *chunchún*.

CHUNCHURRUNMÁNCHARRAS f. pl. *pr. Vizc.* Manchas que deja en las manos la cáscara de la nuez verde (Arriaga, c. Mugica, carta).

Etim. De *chunchurrón*, por el color de dichas manchas.

CHUNDANI f. gitano. Ocasión, suceso, ocurrencia (Quindalé).

CHUNDEAR vn. gitano. Suceder (Quindalé).

CHUNDUL m. *Col.* La *Schleria hirtella*, planta ciperácea de los llanos de San Martín, llamada en otras partes *Algofor* y *Curibano*. Se emplea en los dolores reumáticos, afecciones de la piel y enfermedades del bazo (Cortés).

CHUNERO m. *Guat.* Ayudante de albañil (Batres).

Miguel de TORO GISBERT.

UN LIVRE ESPAGNOL SUR LE PORTUGAL

On ne peut dire que le livre de M. Félix de Llanos y Torriglia, *Mirando a Portugal, El interés de España*, soit un livre récent ; il a paru à Madrid en 1917, et M. de Llanos y a réuni un certain nombre d'articles publiés le premier dans *La Epoca*, en 1913, les autres dans l'*ABC* de Madrid, en 1915, 1916 et 1917, des fragments d'une conférence prononcée en 1915, et, enfin, le texte intégral d'une conférence faite en 1917 et qui fournit son titre à l'ouvrage. Je ne crois pas cependant qu'il soit trop tard pour le faire connaître et en donner quelques extraits. Il me paraît en effet très remarquable par sa modération, sa clairvoyance, sa sagesse politique, et par sa compréhension saine et juste des véritables intérêts de l'Espagne et du Portugal.

Le caractère de ce recueil rend difficile, naturellement, une analyse complète et méthodique ; aussi ne faudra-t-il pas la chercher ici. En particulier, malgré l'intérêt qu'ils présentent, je laisserai de côté, pour des raisons diverses, les articles consacrés à l'histoire intérieure du Portugal ou à sa participation à la dernière guerre, encore que celle-ci — et M. de Llanos l'a très bien noté — ait accentué le divorce des peuples péninsulaires et se rattache par là au problème des relations luso-espagnoles. Je m'en tiendrai uniquement à la conférence finale et aux articles où l'auteur a étudié la délicate question ibérique [1], et je tâcherai de dégager le plus clairement possible ses idées essentielles sur les causes du divorce auquel je viens de faire allusion et sur les remèdes qu'il faut apporter au mal.

***

L'épigraphe de l'ouvrage, *Portugal para los Portugueses*, indique nettement l'esprit qui anime M. de Llanos. Il ne cache pas sa sympathie pour le Portugal, qu'il connaît depuis longtemps (exactement depuis 1889) et à fond, dont l'histoire lui est familière, et où il va séjourner presque tous les ans : « Sueñen los germanófilos con Alemania y los francófilos con Francia » dit-il. « Yo no me voy a buscar novia

1. Ce sont les articles qui portent pour titre : *Soñando con Portugal* (p. 45). *Si vis pacem, para... pacem* (p. 51). *El laberinto* (p. 57). *O perigo hespanhol*, I et II (p. 79 et p. 85). *El peligro portugués* (p. 91). *Las fronteras luso-hispanas* (p. 97).

fuera de la Península: me declaro lusófilo y sueño con Portugal[1] ». Cette lusophilie est d'autant plus notable chez M. de Llanos, ami politique de M. Maura, que ses croyances politiques et ses opinions monarchistes auraient pu le porter à juger avec sévérité la République anticléricale portugaise. Sans doute, il déplore la décadence du catholicisme au Portugal[2]; mais, avec une liberté d'esprit qu'on ne saurait trop louer, il comprend que les Espagnols n'ont pas à se préoccuper du régime politique adopté par leurs voisins, que cette question « ne les regarde pas », et, insistant sur la nécessité d'un traité de commerce entre les deux nations, il en arrive à dire ceci : « A la nuestra (nación), para tratar, le debe ser indiferente que el gobierno de allá sea monárquico o republicano, azul o rojo. Con que sea verdaderamente portugués, expresión sólida de la voluntad permanente del país, bastará[3]. »

Lusophile déclaré, M. de Llanos Torriglia, à plusieurs reprises, constate avec tristesse la mésintelligence qui divise les deux grands peuples de la Péninsule: « ... para los españoles », dit-il, « que tanto convivieron con el árabe, presumido y confiado en sí mismo, todo lo portugués es, por regla general, indiferente; para los portugueses durante siglos en contacto con los recelosos instintos del indio, casi todo lo español es sospechoso[4] ». Et, plus loin, il écrit encore ces lignes qui me paraissent caractériser heureusement l'attitude des Espagnols et des Portugais les uns envers les autres : « Toda nuestra linde la marca sólo una valla vieja, carcomida. Del lado portugués está siempre vigilante un centinela : el recelo. Del lado español, entre engreído e indiferente, monta la guardia el desdén[5]. »

Les causes de cette antipathie? Elles sont nombreuses. M. de Llanos ne les indique pas toutes. Aussi bien n'a-t-il pas la prétention d'examiner à fond le problème ibérique. Il y a d'abord des causes lointaines et générales: les tendances impérialistes de l'Espagne et les formes de gouvernement: « Tiene, efectivamente, nuestra tendencia absorcionista culpa capital de la divisoria peninsular, porque al transparentarse aquélla diáfanamente bajo cualquier intento de aproximación en el lado de acá, suscita automáticamente allá un lícito, humano, hasta mecánico instinto de defensa. La tienen y la tuvieron también las formas de gobierno: cuando similares, por incompatibles en la hegemonía; cuando distintas, como ahora, por la también instintiva antipatía que late en toda heterogeneidad[6]. » Mais M. de Llanos

1. P. 46.
2. Cf. p. 19.
3. P. 54.
4. P. 52.
5. P. 102. Il est intéressant de rapprocher certains passages du livre de M. Miguel de Unamuno, *Por tierras de Portugal y España*, Madrid, 1911, par exemple p. 15-17.
6. P. 100.

étudie particulièrement deux causes moins essentielles, plus actuelles, contre lesquelles il est plus facile de réagir et qui expliquent en grande partie la défiance des Portugais à l'égard de leurs voisins : la première, c'est la croyance, trop répandue au Portugal, à un « péril espagnol », — résultat des tendances impérialistes de la Castille ; la seconde, c'est l'abus des théories ibériques. Ces deux causes se tiennent, comme on va le voir.

***

C'est une des idées directrices du recueil de M. de Llanos que, pour le Portugal, il n'y a plus, aujourd'hui, de péril espagnol. Le péril espagnol est un épouvantail imaginé par certains politiciens de Lisbonne, qui en ont fait « una plataforma que los sostuviese ; y así como Maurras cuenta que S. M. la Revancha fué durante treinta años un soberano ideal, a cuya sombra medró la República francesa, así los carbonarios de las orillas del Tajo, para medrar ellos, alzaron sobre el pavés, deslumbrando al cándido pueblo lusitano, el figurón inconsistente, pero medroso, de S. M. el Peligro Español[1] ». Avec beaucoup de loyauté, cependant, M. de Llanos reconnaît aussi que les Espagnols ont leur part de responsabilité. « La prévention qu'éprouvent les Portugais contre l'Espagne, nous avons fait, dit-il, bien peu pour la combattre, et assez pour la provoquer[2] » ; en effet, ajoute-t-il, « la línea general de nuestra conducta con Portugal ha sido, casi siempre, no ya en las relaciones oficiales, en las sociales de pueblo a pueblo, una mezcla de altivez e indiferencia, a veces burlona y frecuentemente tan esquiva cual si de una región antípoda se tratara[3] ». « Et pourtant, s'écrie-t-il, ne serions-nous pas fous de nous charger de ce nouveau fardeau ? ». « ¿Conquistar Portugal ? Y ¿ para qué ?[4] ». Quel intérêt aurions-nous à annexer un pays dont les habitants sont élevés à peu près tous dans la haine traditionnelle de l'Espagne, dont la situation économique et financière est difficile, où la violence des passions politiques provoque des troubles incessants ? Les colonies ? Elles iraient à d'autres. Et l'établissement par la force de l'unité ibérique ne serait pour l'Espagne qu'une source de calamités. Après le Portugal même, aucune nation n'est plus intéressée que l'Espagne au maintien de l'indépendance lusitanienne[5]. M. de Llanos insiste sur ce point, il y revient à plusieurs reprises[6]. Et la raison en est bien simple ;

1. P. 83. — Le péril espagnol n'est pas une création récente. Cf. Juan del Nido y Segalerva, *La Unión Ibérica*, Madrid, 1914, p. 66. Mais, en 1861, cette création était peut-être plus justifiée.
2. Cf. p. 81.
3. P. 82.
4. P. 89.
5. Cf. p. 62.
6. Cf. p. 12, p. 53.

il l'expose clairement dans la conclusion de son second article sur *O Perigo Hespanhol*: « No, España es, no puede hoy ser otra cosa que la amiga, la hermana mayor de Portugal. Si algo ha de preocuparle, no ha de ser arrebatar a su hermana el patrimonio; sí el temor de que ésta, mal aconsejada, lo abandone o entregue a quienes no sean de la familia[1]. » C'est ce que M. de Llanos appelle « el peligro portugués ».

***

Nettement opposé à l'annexion, M. de Llanos met les hispanophiles portugais et surtout les lusophiles espagnols en garde contre l'emploi imprudent du terme « ibérisme », qui, dit-il, « sin explicaciones y atenuaciones suele levantar escama en la epidermis nacional de nuestros colindantes[2] ». Les théories ibériques ont en effet une mauvaise réputation au Portugal, et cela tient au caractère équivoque du mot. Pour les uns, ibérisme signifie seulement: développement des relations de toutes sortes et entente amicale entre les deux pays. Pour les autres, l'ibérisme, c'est la fusion de l'Espagne et du Portugal, ou, tout au moins, la formation d'une confédération péninsulaire. Et ceci a nui à cela; car le Portugal n'acceptera jamais de se réunir à l'Espagne, ni même d'entrer dans une confédération ibérique[3]. M. de Llanos connaît cet état d'esprit. Aussi reprend-il à son compte et les déclarations de M. Affonso Costa à un rédacteur de *El Impar-*

1. P. 89-90. Ce respect de l'indépendance portugaise n'est pas, quoi qu'on puisse dire, nouveau en Espagne. Il y a une analogie curieuse entre les idées de M. de Llanos et celles d'Angel Ganivet : « La unidad ibérica, écrit celui-ci, no justifica nuevas divisiones territoriales, ni un cambio en la forma de gobierno, porque la causa de la séparación no está en estos accidentes, sino en algo más hondo y que no conviene ocultar : en la antipatía histórica entre Castilla y Portugal, nacida acaso de la semejanza, del estrecho parecido de sus caracteres. La única política sensata, pues, será aplicarnos a destruir esa mala inteligencia, a fundar la unidad intelectual y sentimental ibérica; y para conseguirlo, para impedir que Portugal busque apoyos extraños y permanezca apartado de nosotros hay que enterrar para siempre el manoseado tema de la unidad política y aceptar noblemente, sin reservas ni maquiavelismos necios, la separación como un hecho irreformable ». (*Idearium español*, 3e réimpression, Madrid, 1915, p. 113). Pour M. de Unamuno aussi, le péril espagnol n'est qu'un fantôme : « ... en Portugal hasta hay quienes *se imaginan* con que aquí se sueña conquistarlos ». (*Op. cit.*, p. 17). M. Angel Marvaud dit (*Le Portugal et ses colonies*, Paris, 1912, p. 324) que M. de Unamuno ne voit le salut du Portugal que dans son annexion par l'Espagne. Rien à ma connaissance — au moins dans les ouvrages imprimés de M. de Unamuno — ne peut faire supposer que ce soit là sa pensée.

2. P. 146.

3. Voy. les déclarations de M. Bernardino Machado à José Enrique Rodó (*El camino de Paros*, 2e éd., Valencia, 1919, p. 82). Cf. aussi avec quelle sévérité un historien portugais, pourtant sympathique à l'Espagne, M. António Ferrão, a jugé les tentatives d'union ibérique: « Projetos odiosos e imbecis », dit-il (*A Restauração de 1640*, Lisbonne, 1919, p. 14).

cial[1] et l'opinion de Eurico de Seabra[2], aussi condamne-t-il l'ibérisme.

Cette méfiance s'explique ; comme je viens de le dire, tout le monde n'a pas compris l'ibérisme d'une façon inoffensive pour le Portugal. De là, de temps à autre, des réactions anti-espagnoles qui ne peuvent que nuire à un rapprochement. M. de Llanos étudie la dernière dans sa conférence *Mirando a Portugal*. En 1914 parut à Madrid un livre qui fit beaucoup de bruit au Portugal, l'ouvrage de D. Juan del Nido y Segalerva, *La Unión Ibérica*. C'est une longue compilation, un peu confuse, souvent maladroite et parfois bien ennuyeuse : il faut lire l'épilogue et surtout le discours préliminaire pour savoir quelles sont les idées personnelles de l'auteur. En gros, Segalerva se montre partisan d'une confédération péninsulaire. Il ne parle pas de conquête ni d'annexion, et son attitude à l'égard du Portugal est absolument correcte[3]. Néanmoins, on lui attribua des intentions hostiles ; le jeune parti intégralement portugais s'émut ; et, comme il désirait en même temps se justifier de certaines accusations lancées contre son patriotisme, il organisa en 1915 une série de conférences anti-ibéristes. Ces conférences, publiées en 1916 sous le titre de *A Questão Iberica*, sont très âpres dans la forme et très injustes dans le fond ; elles sont animées par une haine profonde contre l'Espagne, et l'on y remarque, avec le mépris le plus flagrant de faits historiques indiscutables, une partialité qui étonne chez des esprits de valeur comme MM. António Sardinha, Hipólito Raposo et Ruy Ennes Ulrich[4]. M. de Llanos les a

1. P. 157 : « No se puede hablar siquiera de *iberismo*. Esta es una doctrina que algunos prohombres españoles y portugueses defendieron de buena fé, pero equivocadamente, en tiempos ya lejanos, y que hoy está definitivamente muerta. Se puede y se debe hablar de íntima amistad, de fraternidad cordial, compatibles con el mutuo respeto de los dos pueblos, a sus instituciones políticas y a sus intereses materiales ».

2. P. 179-180 : « El iberismo no podría en hipótesis alguna constituir para el vecino país et desideratum de su política consciente y patriótica. Que una *entente* se establezca entre los dos pueblos, que ellos fraternizen social y económicamente, y que se apoyen ; que constituyan una fuerza vinculada por lazos de simpatía y mutuos intereses, se comprende, y en ese sentido deben intentarse todos los esfuerzos. La fusión, sin embargo, vista desde el lado portugués o el hispano, paréceme condenada por las razones más evidentes. En ella se sacrificarían los dos paises »

3. Cf. le jugement de M. Fidelino de Figueiredo (*Revista de Historia*, IV, p. 102-103 et *Estudos de Litteratura*, 2e série, Lisbonne, 1918, p. 108). On a pu noter que les articles de M. de Llanos sont de très peu postérieurs au livre de Segalerva. Cela donne à ses opinions une valeur et une signification particulières. Il faut remarquer cependant qu'il ne fait aucune allusion à *La Unión Ibérica*.

4. Les intégralistes cependant ne sont pas tous intraitables. MM. José Pequito Rebello et Vasco de Carvalho ne se montrent pas opposés à une entente amicale (*A Questão Iberica*, p. 188 et p. 278-279). L'observateur impartial pourra toutefois juger que leur parti a une singulière façon de préparer cette entente. On peut lire par contraste le mémoire, d'ailleurs médiocre, présenté au congrès luso-espagnol de Porto par M. Adriano Anthero, *Hespanha e Portugal e as suas affinidades*, Porto, 1921.

jugées avec une modération qui lui fait honneur : « ... Paréceme que en la demonstración se tendió, a veces, a demostrar demasiado, abuso que la lógica castiga esterelizando el argumento, y que en las menciones de nuestra patria no siempre se tuvo presente ese laudable deseo de no agredir que el prólogo pregona [1]. »

Mais cette indulgence ne l'empêche pas de dégager, en une page vigoureuse et qu'on m'excusera de citer presque tout entière, ce qu'il y a de funeste dans les lieux communs anti-castillans ressassés par le nationalisme lusitanien : « Por consiguiente, toda esa fantasía del *planalto* central, similar al nido de un ave de presa; todos esos supuestos de un Madrid avizor, como guerrero medieval que desde las ballesteras de su maltrecho castillo roquero acecha el momento de bajar por su presa a la llanura; todo aquello de que Portugal es hijo del Mar y España hija del Sol, y que en él, a expensas de ella, se cumplió la ley de los litorales...; la afirmación inconsistente de que la frontera oriental lusitana está flagrantemente marcada por el influjo de los vientos húmedos del Atlántico...; la generalidad quebradiza de que el español — todos los españoles, incluso quienes leemos sin pestañear tantos piropos — es áspero, desabrido, trágico, en contraste con el portugués — todos los portugueses, sin excluir a los dulces esgrimidores de la *artilleria civil*, y los morigerados derribadores de tronos — es afable, blando, flexible; téngolo yo, aún contemplando con el respeto y la simpatía que inspira toda expresión de patriotismo, por superfluos mohines de desvío, sólo conducentes a envenenar la licitud de la repulsa con la ponzoña de no merecidos ni buscados agravios [2]. »

Il est donc prudent de ne plus parler d'ibérisme. Ou, si nous tenons à conserver ce terme, qui est simple et commode, définissons-le nettement. Qu'il soit entendu que l'« ibérique », ce n'est pas le partisan d'une fusion de l'Espagne et du Portugal, que ne veulent ni l'une ni l'autre et qui serait fatale à tous deux. C'est seulement celui qui, ayant

1. P. 161.

2. P. 176-177. Si l'on veut avoir quelque idée des thèmes antiespagnols dans la littérature nationaliste d'aujourd'hui au Portugal, on peut lire non seulement *A Questão Iberica*, mais aussi, par exemple, l'ouvrage du théoricien intégraliste M. Antonio Sardinha, *O Valor da Raça* (Lisbonne, 1914, spécialement p. 166 sq) et les livres du chef du « saudosismo », M. Teixeira de Pascoaes (dont M. de Llanos cite quelques lignes qu'il commente avec mélancolie, p. 125-126): *Arte de ser português* (2e éd., Porto, 1920. Cf. p. 28 et 77), *O Espirito lusitano ou o Saudosismo* (Porto, 1912, p. 13-14 et p. 16, n. 1), ainsi que la conférence de son ami le Catalan Ribera y Rovira, que l'on peut dans une certaine mesure considérer comme un Portugais, *A Educação dos Povos Peninsulares*, Porto, 1912, p. 14-15. — Les hispanophobes ne sont pas toujours d'accord les uns avec les autres. Tandis que M. Sardinha reproche aux Espagnols de n'avoir pas le sens de la réalité et d'être tous, plus ou moins, des Don Quichotte (*op. cit.*, p. 170), M. Teixeira de Pascoaes juge que « a saudade não é estranha a Don Quixote ». (*Arte de ser português*, p. 93, n. 1). Il est vrai qu'ailleurs il oppose « o pensamento saudosista e o pensamento quixotesco » (*A Era Lusiada*, Porto, 1914, p. 40).

pleine conscience des liens géographiques, linguistiques, historiques, spirituels, qui unissent les deux grands pays de la Péninsule, et aussi des liens qui les unissent aux nations latines de l'Amérique et qui unissent ces nations entre elles, croyant, en un mot, avec Oliveira Martins et Menéndez y Pelayo, à l'existence d'une civilisation « ibérique » ou si l'on veut, « ibéro-américaine », considère l'Espagne, le Portugal et leurs anciennes colonies comme un ensemble complexe, mais indissoluble et dont toutes les parties sont étroitement solidaires, et travaille, dans quelque domaine que ce soit, à développer leurs relations, à les amener à se connaître, à s'aimer et à agir de concert. Attitude intellectuelle et système politique, l'ibérisme ainsi défini ne saurait être ni une chimère ni un danger pour le Portugal; au contraire, il pourrait être l'origine d'une véritable renaissance des peuples péninsulaires[1].



Tout cela, M. de Llanos ne le dit pas expressément, et je force peut-être un peu sa pensée. Cependant, la conclusion à laquelle il aboutit, c'est qu'il faut en effet développer les relations du Portugal et de l'Espagne. Pour s'aimer, les deux nations ont besoin de se connaître. Il n'est pas de meilleur remède à cette mésintelligence dont nous avons avec lui déploré l'existence et examiné l'origine. Or, Espagnols et Portugais se connaissent peu ou mal : « El trato engendra la simpatía y, por desdicha, Portugueses y Españoles nos tratamos intelectualmente poco. Seguramente, nos estimaríamos y nos haríamos justicia mutuamente si nos mirasemos más de cerca. Mi caso lo proclama[2] ». Et plus loin, parlant de ce qui sépare les deux pays, M. de Llanos écrit encore : « Pero ambos son males que tienen remedio : un más intimo trato, una relación fraternal, los irían mitigando, y, al fin, se hallaría fórmula para todo[3]. »

A peu près à la même époque, M. Bernardino Machado, alors président de la République portugaise, faisait au grand ibérique que fut aussi l'illustre écrivain uruguayen José Enrique Rodó des déclarations analogues et qui sont presque la réplique portugaise des idées de M. de Llanos : « Estos dos pueblos linderos han vivido hasta ahora vueltos de espaldas. Ni se han conocido ni han experimentado interés en conocerse. Acaso en España se sabe menos aún de Portugal que en Portugal de España, y es bien poco lo que de ella sabemos... Diríase que cuando salíamos de Portugal para viajar por Europa, atravesa-

1. Cf. la définition de l'américanisme littéraire donnée par M. Fidelino de Figueiredo dans sa remarquable conférence sur José Enrique Rodó et la belle page de *El mirador de Próspero* qu'il cite à la fin de cette même étude (*Estudos de Litteratura*, 3e série, Lisbonne, 1921, p. 104 et p. 131-132).
2. P. 18.
3. P. 100.

bamos la parte de territorio español con los ojos cerrados, y los abríamos al dejar atrás los Pireneos. Esta incomunicación debe cesar. Necesitamos y queremos amistad con España... » Mais pas d'union, continue M. Machado, pas de confédération péninsulaire. Et tout cela est fort sensé. M. de Llanos aurait, comme moi, plus de peine à suivre l'ancien président de la République, quand il reprend le thème usé et si discutable du Portugal, puissance maritime et coloniale, et de l'Espagne, puissance militaire et continentale, et quand il prétend que la politique extérieure du Brésil le rapproche plus des États-Unis que des républiques d'origine espagnole[1]. Mais sa conclusion est à retenir sans réserves : « Donde la unidad de los pueblos ibéricos puede perseguirse sin obstáculo es en la esfera de la comunicación espiritual. Yo desearía que se extendiese a las relaciones entre Portugal y España, y entre Portugal y la América española, una ídea que por lo que toca a la América lusitana, tenemos ya en vía de ejecución : los viajes de propaganda intelectual, el intercambio periódico de conferencias, a cargo de las más caracterizadas personalidades de cada nación y en las que se tenderá a fomentar el conocimiento de ambas[2]. »

De fait, au Portugal, on parle beaucoup d'un rapprochement[3], et depuis quelque temps, les manifestations luso-espagnoles se multiplient, dans les domaines les plus divers : tout d'abord deux visites d'étudiants espagnols au Portugal, l'une à Pâques, l'autre au mois de juin; puis l'envoi d'une mission espagnole lors des cérémonies qui furent célébrées en l'honneur des soldats inconnus portugais; les intéressantes déclarations du délégué espagnol à la conférence internationale du commerce, D. Eloy Bullón, sur sa façon de comprendre l'ibérisme[4]; la campagne entreprise par le *Diario de Noticias*, de Lisbonne,

1. On peut admettre que ce soit vrai. Il n'en reste pas moins que M. Manuel Ugarte a pleinement raison d'écrire ces lignes que je livre aux méditations des Espagnols et des Portugais : « El Brasil forma parte integrante del haz hispano-americano y su destino como nación es inseparable del del resto del Continente. En un mundo donde todo cambia, sería artificioso perpetuar los resentimientos que el fundador de la dinastía portuguesa pudo tener en 1112 contra su suegro Alfonso VI, rey de Castilla. Las querellas históricas y las diferenciaciones secundarias desaparecen ante la vastas perspectivas y los problemas vitales que se abren ante nosotros al comenzar el siglo. » (*El porvenir de la América latina*, Valencia, s. d., p. 43).

2. José Enrique Rodó, *op. cit.*, p. 81-83.

3. On pourrait donner sur ce point, je crois, d'innombrables références. Je signale seulement, au hasard de mes lectures : Ezequiel de Campos, *Pela Espanha*, Porto, 1916, p. 369 sq. (A cooperação dos povos da Iberia) — A. A. Mendes Corrêa, *Raça e Nacionalidade*, Porto, 1919, p. 148-150 et p. 168-173. — Fidelino de Figueiredo, *Estudos de Litteratura*, 3 vol. *passim*. Ni M. F. de Figueiredo, ni M. Mendes Corrêa ne croient à la réalité du péril espagnol. C'est au contraire une nation extra-péninsulaire que redoute ce dernier, d'accord en cela aussi avec M. de Llanos.

4. Cf. *Diario de Noticias*, 28 mai 1921. De cette interview, je détacherai ces lignes qui prouvent que M. Bullón partage le respect de M. de Llanos pour l'indépendance portugaise : « Cada uma das nações tem, historica e etnicamente, a sua personalidade, tirada da raça, do tipo, do sonho de liberdade fundamental realisado sempre gloriosamente ».

en vue d'obtenir que le gouvernement portugais facilite aux Espagnols, durant la saison de bains de mer, le passage de la frontière [1]; les discours très ibériques prononcés *en castillan* par le chargé d'affaires du Portugal, M. Vasco de Quevedo, à l'occasion — toutes les occasions sont bonnes — d'un match de football, à Madrid, entre une équipe militaire portugaise et une équipe militaire espagnole, et le désir exprimé par le roi Alphonse XIII qu'une équipe espagnole se rende au Portugal [2]; enfin le récent congrès de Porto, qui a abouti à la formation d'un comité scientifique luso-espagnol [3].

Malheureusement, il est difficile de déterminer la valeur exacte de ces manifestations. Il y entre une bonne part d'intérêt, de mode et de courtoisie officielle [4]. Sommes-nous sur la route de l'entente amicale, sincère et définitive, que préconise M. de Llanos y Torriglia ? Souhaitons-le. Mais n'osons pas trop l'espérer.

Robert RICARD.

1. Cf. n°s du 10, du 15 et du 22 juin 1921. Cet article était déjà rédigé lorsque j'ai eu entre les mains le très intéressant livre de M. José de Macedo, qui d'ailleurs remonte à 1916, *O conflito internacional sob o ponto de vista português*. M. de Macedo y examine en passant la question des relations luso-espagnoles (p. 69-79 et p. 394-408). La crainte d'une agression espagnole lui paraît chimérique, et il préconise entre les deux pays une alliance politique qui serait préparée par une entente économique.

2. *Diario de Noticias*, 18 juin 1921.

3. Cf. l'article de M. Vicente Vera, dans *El Sol*, de Madrid, 19 juillet 1921 : *E congreso de Oporto, su significación y trascendencia.*

4. Certains indices font craindre que le fantôme du péril espagnol ne soit pas près de mourir. Le discours du président de la République portugaise à la séance d'inauguration du congrès de Porto est significatif à cet égard, Et, récemment, la première question que posa à M. de Llanos un journaliste portugais, M. Norberto Lopes, est celle-ci : « Ainda se fala em anexação ? » — « Pregunta sacramental », ajoute M. N. Lopes, mais qui — est-il besoin de le dire ? — provoqua les vives protestations de M. de Llanos (cf. *Diario de Lisboa*, 9 août 1921).

CHRONIQUE IBÉRO-ROMAINE

V. 1919-1921.

Préhistoire. — Les études de paléogéographie sont encore très peu nombreuses pour la Péninsule ibérique. Celle que M. E. Hernández-Pacheco [1] consacre à la plaine de la Manche est une des premières du genre. L'aspect de ces régions paraît avoir été sensiblement différent de celui que nous voyons : les terres, au miocène, venaient seulement d'émerger au-dessus des eaux et les conditions climatériques n'avaient aucun rapport avec le climat actuel. A partir du milieu de l'époque tertiaire, sous l'influence de l'humidité croissante, se forment de vastes espaces couverts d'herbes qui fournissent d'abondants pâturages aux herbivores et aux grands ruminants. En Nouvelle-Castille, au village *d'Almoradier*, on a recueilli, à 13 mètres de profondeur, les restes d'un hipparion, d'une hyène et d'une gazelle ainsi que des fragments d'œufs fossiles d'espèces aquatiques.

L'aspect de la province géographique des Asturies, au contraire, n'a pas subi de modifications importantes depuis le paléolithique supérieur. Le climat essentiellement maritime du pays continue à entretenir une humidité favorable au développement d'une végétation abondante. Une grande partie de la région était couverte de forêts dont les bois actuels de Muniellos sont les derniers témoins. On y retrouve la même faune de grands mammifères que dans les plaines de la Manche. La région paraît avoir été fortement occupée par l'homme au quaternaire. On a retrouvé ses campements dans les grottes fort nombreuses, creusées dans les roches calcaires. Près du village de Sam Román de Candamo, dans la basse vallée du Nalon, s'ouvre la caverne de la *Peña de Candamo* [2] dont les parois sont ornées de représentations animales (cerfs, taureaux, bisons, bouquetins, chamois, chevaux et sangliers), de figures humaines et de signes de couleur

1. E. Hernández-Pacheco, *La llanura manchega y sus mamíferos fósiles (Yacimiento de la puebla de Almoradier)*. Mémoire n° 28 de la Comisión de Investigaciones paleontológicas y prehistóricas. Madrid, Museo de Ciencias naturales, 1921, 1 vol. in-4° de 43 p., II pl., 1 carte et 12 fig.

2. Du même, *La caverna de la Peña de Candamo (Asturias)*. Même collection, mémoire n° 24. Madrid, 1919, 1 vol. in-4° de 281 p., XXVII pl. et 185 fig.

rouge ou noir. On peut distinguer dans ces dernières catégories deux périodes appartenant aux phases du développement de l'art magdalénien. L'industrie recueillie présente les types du solutréen ancien.

Une longue suite d'abris sous roche ornés de peintures jalonne les voies naturelles qui unissent le littoral méditerranéen à l'intérieur du pays. Le long de la route qui permet d'atteindre, par Yecla, la plaine de Murcie en empruntant les vallées du rio Mundo et de son affluent, le rio de Tobarra, se dressent, entre Hellin et Agramon, à *Minateda* [1], une série de cerros escarpés très anciennement occupés. Dans le vallon de la *Rinconada del Canalizo el Rayo*, M. l'abbé Breuil a découvert une station d'aspect moustérien et deux abris sous roche présentant des vestiges de peintures rupestres : une biche brune de style naturaliste dans l'un, les vestiges d'une autre, surchargée de bonshommes schématiques dans le second. D'autres abris à décorations pariétales ont été rencontrés sur les flancs du cerro de Cabeza Llana. Le plus important de ces abris « s'ouvre en balcon au S.-E., au-dessus du point où le barranco de la Mortaja débouche dans la plaine ». Les peintures se développent sur 19 mètres de longueur à la surface d'une roche de grès calcaire assez grossier. M. l'abbé Breuil a distingué treize couches de fresques superposées les unes aux autres et appartenant à autant de périodes diverses de l'art rupestre de l'Espagne orientale au paléolithique supérieur et à la période qui lui fait immédiatement suite. Il ne nous est pas possible d'entrer dans une description détaillée de ce document d'une importance capitale pour l'histoire de l'art quaternaire; nous ne pouvons que signaler rapidement les principales scènes et les meilleures représentations humaines ou animales : rhinocéros, bœufs, chevaux, hommes armés d'un arc ou du boomerang, femmes portant la jupe de Cogul, groupes de guerriers combattant. L'une des plus remarquables figures du dixième groupe représente une femme conduisant par la main un enfant nu, sans sexe marqué, assez obèse, dont la tête est couronnée de deux houpettes circulaires : le bébé tend le bras droit en avant comme pour indiquer un objet fixant sa curiosité; la femme est vêtue d'une jupe droite collante qui serre le bassin et les cuisses et s'arrête un peu au-dessus du genou ; le haut du corps est enveloppé dans une sorte de blouse qui laisse paraître de chaque côté le bombement des seins. Une suite logique apparaît dans la superposition de ces peintures: les plus anciennes présentent les caractères d'un art à ses débuts, hésitant encore entre le naturalisme et le schématisme. Dans les secondes et troisièmes séries, l'art de l'Espagne orientale apparaît « déjà complètement dans tous ses caractères fondamentaux » et trahit une influence des animaliers des cavernes

1. Abbé H. Breuil, *Les Peintures rupestres de la Péninsule ibérique. XI. Les Roches peintes de Minateua (Albacete)*, dans *L'Anthropologie*, XXX, 1920, p. 1-50.

cantabriques et pyrénéennes, influence qui se poursuit d'une facon particulièrement évidente dans les couches suivantes. Enfin, sur les images les plus récentes, disparaît le sentiment des formes pour arriver en fin de série à un art purement stylisé.

Deux nouvelles grottes ornées de peintures ou de gravures ont été découvertes par M. l'abbé Breuil[1] aux environs de Malaga, la première près d'Alora, entre Carratraca et Ardales, l'autre dans le plateau situé en face de la Tour de la Cala. Bien que l'importance de la première ne soit pas à comparer avec celle de La Pileta, à Benajoàn, les décorations pariétales qu'on y a relevées complètent en certains points les données chronologiques sur l'évolution de l'art quaternaire en Andalousie. Les animaux représentés à la caverne d'Ardales sont presque exclusivement des Cervidés (peintures), des chevaux, bouquetins et serpents (gravures). Les figures jaunes sont les plus anciennes, d'une facture barbare et primitive; puis au-dessus se superposent des images rouges, noires et brunes dont la technique va en se perfectionnant. Parmi les gravures, il faut signaler tout particulièrement les dessins serpentiformes dont l'un représente certainement un serpent, et qui font de la station d'Ardales un établissement contemporain de La Pileta. D'autre part le voisinage de certaines gravures et des peintures permet d'établir un synchronisme entre ces deux types de l'art rupestre. Les quelques traces de peintures trouvées à la caverne de La Caba rappellent les motifs de la cueva de La Pileta.

Dans la même région, le long de la route qui, en longeant le littoral, conduit à Palo, on observe un ensemble de collines et de petits plateaux calcaires qui portent le nom de *Los Cantales*. Au Cantal Gordo[2], M. Miguel Such a exploré une caverne occupée depuis la fin du paléolithique jusqu'au début de l'énéolithique. Le matériel recueilli rappelle complètement le Capsien du nord de l'Afrique et représente la fin du paléolithique andalou. L'industrie, à base de silex, comprend des burins, des grattoirs, des pointes du type de la Gravette et des formes tardenoisiennes. Elle diffère essentiellement du tardenoisien des kjökenmöddings du Tage et du néolithique ancien de la province d'Almeria. Le néolithique est caractérisé par des bracelets de marbre blanc et par de nombreux vases. La présence de poteries caliciformes permet peut-être de conclure que la caverne était encore utilisée au début de l'âge du cuivre.

Depuis longtemps, on n'ignorait pas que le site où s'élève la ville de Madrid avait été occupé par l'homme dès le chelléen (gisement

1. Du même, *Nouvelles cavernes ornées paléolithiques dans la province de Malaga* dans *L'Anthropologie*, XXXI, 1921, p. 239-253.

2. Miguel Such, *Avance al estudio de la caverna « Hoyo de la Mina » en Málaga*. Extrait du *Boletín de la Sociedad malagueña de ciencias*, 1920, 1 broch. in-8°, de 86 p., XIX pl. de 47 fig. Cf. abbé Breuil, *L'Anthropologie*, XXXI, 1921, p. 250-251.

de San Isidro). Les fouilles de MM. P. Wernert et J. Pérez de Barradas dans les faubourgs de la cité ont amené la découverte de nouvelles stations pour la plupart magdaléniennes[1]. Elles sont situées, sur la rive droite du Manzanares et s'étendent sur 8 kilomètres de longueur et une profondeur d'environ 1.000 mètres, de chaque côté de la route d'Andalousie, dans l'espace délimité par le Pont de la Princesse, la rue Carmen del Rio et la localité de La Perla.

A mesure que se multiplient les découvertes d'ateliers et de stations appartenant au paléolithique ancien, on entrevoit le rôle de plus en plus important joué par la Péninsule dans la diffusion de cette civilisation à travers l'Europe occidentale[2]. On constate en effet que l'industrie chelléenne représentée en Asie-Mineure, en Syrie et dans l'Afrique du Nord, n'apparaît que dans l'Europe occidentale et fait totalement défaut dans l'Europe centrale et orientale. Il en est de même pour l'acheuléen qui cependant se rencontre sporadiquement en Allemagne. Il apparaît alors qu'originaires de la Méditerranée orientale, ces civilisations ont progressé à travers l'Afrique du Nord et la Péninsule ibérique jusqu'en France et en Angleterre. Au moustérien, on remarque un courant en sens contraire; chassés peut-être par la dernière invasion glacière, les hommes et les animaux cherchent un refuge vers le sud. L'arrivée relativement tardive de cette nouvelle invasion dans la Péninsule explique les nombreuses réminiscences d'industries plus anciennes qui se retrouvent dans l'outillage.

Un nouveau village néolithique qui n'est pas sans présenter de nombreux points de comparaison avec les établissements contemporains de Vélez Blanco[3], a été exploré dans l'Alemtejo central (Portugal), à l'extrémité septentrionale du district d'Evora. Les ruines sont situées à 2 kilomètres à l'ouest de Pavia[3], sur le cerro El Castillo, dans une région très fertile, couverte de grands domaines à l'époque romaine. Les huttes, dont chacune renferme un foyer de 0m60 à 1m20 de diamètre, sont groupées à l'intérieur d'un mur d'enceinte. Le village paraît avoir été occupé jusqu'aux premiers temps de l'énéolithique et fut peut-être volontairement abandonné par les habitants. Les cimetières ont été découverts dans le voisinage de l'agglomération, sur de petites hauteurs près des cours d'eau. Les sépultures affec-

1. P. Wernert et J. Pérez de Berradas, *Jacimientos paleolíticos del valle del Manzanares (Madrid)*. Mémoire n° 33 de la Junta superior de Excavaciones y Antigüedades, 1 broch. in-8° de 110 p., XIV pl. Madrid, 1921.

2. Hugo Obermaier, *Los derroteros del Paleolítico antiguo en España*, dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia*, LXXVII, 1920, p. 214-219.

3. Cf. R. Lantier, *Chronique ibéro-romaine*, IV, 1918, dans le *Bulletin hispanique*, XXII, 1920, p. 190-191.

4. Vergilio Correia, *El Neolítico de Pavia*. Mémoire n° 27 de la Comisión de Investigaciones paleontológicas y prehistóricas. 1 vol. in-4° de 113 p., XXVIII pl., 1 carte et 87 fig. Madrid, 1921.

tent la forme d'une chambre circulaire avec couloir d'accès, le tout recouvert par un tumulus. Le mobilier recueilli dans les cabanes comprend des meules pour broyer le grain, des pesons de fuseau en terre cuite et de nombreux vases sans décoration. Les objets de cuivre sont rares. Dans les tombes on ne trouve que des idoles de schiste découpées en forme de silhouettes humaines stylisées et ornées de peintures.

Grâce aux explorations méthodiques poursuivies depuis plusieurs années en Catalogne par l'Institut d'Estudis Catalans [1], on peut dès maintenant reconnaître dans la province trois foyers distincts de culture, à la fin du néolithique et pendant l'âge du cuivre. Le premier s'étend dans la partie septentrionale ; il est caractérisé par la présence de sépultures mégalithiques (galeries couvertes de *Puig ses Pedres*, à Santa María de Carco, de San Cristina d'Aro). Le second se développe dans les grottes creusées dans les massifs montagneux du centre de la province de Lérida (cova de Joan d'Os à Tartareu ; cova de Can Sant Vicens à Sant Juliá de Ramis ; cova de Can Pasqual à Castellir de la Marça, etc). Il est en relations étroites avec les grottes du centre de la Péninsule et son influence se fait même sentir jusque sur le rivage méditerranéen, centre du troisième foyer. Dans toute cette région domine le rite de l'enterrement dans des cistes de pierres. L'ensemble des découvertes présente de grandes analogies avec les trouvailles du sud-est de la Péninsule.

Les dolmens du nord de la Catalogne qui prolongent dans la Péninsule la zone de monuments mégalithiques du sud-est de la Gaule forment un premier groupe. Le second se développe dans le sud et se poursuit à l'ouest en Portugal, dans la province d'Extremadoure, jusqu'au sud-ouest de la province de Léon, entourant d'un cercle presque continu le centre de l'Espagne. Un important élément de datation est fourni par la céramique recueillie au pied de ces monuments. Ils apparaissent dès le néolithique et sont utilisés pendant tout l'énéolithique et au début du bronze [2].

C'est également à l'activité scientifique de l'Institut d'Estudis Catalans qu'on doit la découverte, à *Majorque* [3], d'une civilisation du bronze, contemporaine de celle d'El Argar, caractérisée par l'emploi simultané de l'incinération et de l'inhumation à l'intérieur de cavernes. Les fouilles ont également porté sur les monuments connus sous le nom de *talayots* et *navettes*. Les découvertes faites à l'intérieur per-

1. P. Bosch Gimpera, *Memoria dels treballs de 1915-1919*. Extrait des *Quaderns* d'Estudis, XIII, 1921, p. 8-13. Pour la préhistoire catalane voir l'ouvrage du même auteur, *Prehistoria catalana*, vol. XVI de l'*Enciclopedia catalana*, 1 vol. in-12 de XVI-300 p., Barcelone, Editorial catalana, 1919.

2. Hugo Obermaier, *Die dolmen Spaniens*, dans les *Mitheilungen der anthropogischen Gesellschaft in Wien*. L, 1920, p. 107-132.

3. P. Bosch Gimpera, *op. cit.*, p. 13-16

mettent de les rattacher à la fin du bronze et au début d'Hallstatt. A San Julia et à Capocorp Vile, on a déblayé des villages formant un curieux ensemble de constructions à plan oval ou carré. A l'intérieur de l'agglomération se trouvaient deux *talayots*. A la suite de leur exploration, on a remarqué que la partie inférieure de la construction avait servi de sépulture alors que l'étage était utilisé pour l'habitation. La céramique est en grande partie dérivée de formes empruntées à la poterie d'El Argar.

Orientaux et Grecs.— Les fouilles de l'Institut d'Estudis Catalans et de M. Carlos Román, dans l'île d'*Ibiza*, n'ont rien apporté de nouveau à ce que nous savons de la civilisation des comptoirs carthaginois des Baléares [1]. Il en est de même pour les explorations de M. Pelayo Quintero Atauri dans les terrains de l'Astillero à *Cádiz* où de nouveaux groupes de tombes ont été découverts [2].

L'Institut d'Estudis Catalans n'a pas été beaucoup plus heureux dans les sondages qu'il a exécutés sur l'emplacement de la place d'armes de la station grecque de Rosas [3]. On a recueilli une grande quantité de céramiques grecques, ibériques et romaines, mais le bouleversement des couches a empêché toute tentative pour rétablir une stratification exacte.

Celtes et Ibères. — Il nous faut encore regarder vers la Catalogne pour enregistrer de nouvelles découvertes se rapportant aux âges du fer. La nécropole hallstattienne de *Can Missert* (Terrassa) explorée par les soins de l'Institut d'Estudis Catalans [4] a fourni de nombreux vases aux formes rappelant celles de la plus ancienne céramique du fer à décor très chargé où dominent les méandres. On observe les mêmes techniques et les mêmes décorations sur la poterie des nécropoles gauloises des IXe et VIIIe siècles av. J.-C.

Les divergences qui au néolithique et à l'âge du cuivre se manifestent entre la culture du littoral catalan et celle de l'intérieur se poursuivent pendant toute la durée de l'époque de La Tène. Dès la fin de la période hallstattienne, dans l'une et l'autre de ces régions, on assiste à la formation de deux foyers de civilisation qui poursuivent leur développement par deux phases distinctes et parallèles aux Ve et IVe siècles et de la fin du IVe siècle à la conquête romaine (fin du

1. Carlos Román, *Excavaciones en diversos lugares de la isla de Ibiza*. Memoire n° 28 de la Junta superior de Excavaciones y Antigüedades. 1 broch. in-8° de 11 p. et III pl. Madrid, 1920.

2. Pelayo Quintero Atauri, *Excavaciones en extramuros de la ciudad de Cádiz*. Même collection, mémoires nos 26 et 30, 2 broch. in-8°. Madrid, 1920.

3. P. Bosch Gimpera, *op. cit.*, p. 16-17.

4. *Ibid.*

IIIᵉ siècle)[1]. La plus ancienne civilisation du littoral, contemporaine de la couche de débris purement grecs d'Ampurias, est encore bien mal connue. On ne peut sûrement attribuer à cette période que les murailles cyclopéennes de Tarragone et la céramique de l'Aigueta. La découverte de l'établissement ibérique de *Puig Castellar* et l'exploration du cimetière de *Rubi* apportent une importante contribution à la connaissance de la seconde phase de la culture de la côte catalane. La poterie de Puig Castellar offre un mélange de formes très simples sans décoration et de vases grossiers faits à la main ornés d'incisions ou d'impressions digitales, offrant une grande similitude avec le mobilier recueilli dans la nécropole de Cabrera de Mataró. De nombreuses pièces d'importation grecque ont été trouvées dans la fouille. La comparaison des objets découverts dans les tombes de *Rubi* avec ceux provenant des cimetières de San Feliu de Guixols et d'Ensérune, près de Béziers, prouve des deux côtés des Pyrénées, sur tout le littoral, l'existence d'un type commun de sépulture à cette époque. Le point de contact entre les civilisations de la côte et de l'intérieur est fourni par la céramique découverte aux abords du four de potier de *Fonscaldes*, dont les formes rappellent celles de la poterie ibérique de la région d'Urgell.

La culture de l'intérieur rayonne autour de deux foyers principaux, le premier situé au nord de l'Ebre, le second sur la rive méridionale du fleuve et en étroite union avec la civilisation qui a son centre dans le Bas-Aragon. Le premier groupe, contemporain de la seconde phase du littoral, est caractérisé par le mélange d'objets d'importation grecque et de types de La Tène avec une céramique d'origine indigène dont les motifs picturaux sont inspirés de la poterie ibérique en usage aux vᵉ et ivᵉ siècles sur la côte et dans le sud-est de l'Espagne. Le village de *Tossal de los Tenalles de Sédamont* est jusqu'à ce jour le représentant le plus parfait de cette époque.

L'exploration par M Serra Vilaro des villages ibériques d'*Anseresa*[2] et de *Castellvell*[3] près de Solsona montre une civilisation tenant à la fois de celles de la côte et de l'intérieur. L'un et l'autre occupent le sommet de cerros terminés par une étroite plate-forme. A l'abri d'une muraille d'enceinte se groupent les maisons soit autour d'une petite place centrale (Anseresa), soit adossées à la partie septentrionale du mur (Castellvell). Des tentatives d'urbanisation se manifestent par l'existence d'un puits public à Anseresa et d'une vaste fosse creusée

1. *Ibid.*, p. 17-21.
2. Juan Serra Vilaro, *Poblado ibérico de Anseresa. Olius.* Mémoire nᵒ 35 de la Junta superior de Excavaciones y Antigüedades. 1 broch. in-8ᵒ de 28 p., XI pl. et 8 fig. Madrid, 1921.
3. Du même, *Excavaciones en el poblado ibérico de Castellvell, Solsona.* Même collection, mémoire nᵒ 27, 1 broch. in-8ᵒ de 16 p., VIII pl. et 1 plan. Madrid, 1920.

hors de l'agglomération de Castellvell pour l'évacuation des détritus du village. Les maisons reposent directement sur le rocher — à Castellvell on a creusé la couche d'argile qui le recouvre jusqu'à la rencontre du roc — au-dessus d'un soubassement de grosses pierres prises et taillées sur place s'élèvent des murs en terre battue que recouvre une toiture faite de branchages, de roseaux et d'argile.

La céramique diffère sensiblement suivant les couches archéologiques dans lesquelles elle a été recueillie. Les vases les plus anciens sont faits à la main, de formes grossières, décorés d'incisions ou d'ornements d'applique et offrent les plus grandes ressemblances avec la poterie en usage dans le Bas Aragon. Le fer manque dans les niveaux inférieurs.

Les nécropoles à inhumation n'ont fourni aucun mobilier. Elles sont situées aux abords immédiats des villages. A Anseresa, le cimetière occupe la plate-forme au-dessous du village.

Les deux stations ont été occupées dès la fin du premier âge du fer (ve siècle av. J.-C.); elles sont contemporaines des établissements du Bas-Aragon (Las Escodinas, San Cristobal de Mazaleon et Tossal Redo de Calaceite). La céramique des couches supérieures à décor pictural prouve que les villages étaient encore occupés à La Tène II [1].

L'exploration de la nécropole ibérique de *Tutugi*, près de Galera (Grenade) a donné de nombreux et remarquables renseignements sur les rites funéraires de l'Andalousie au IIIe siècle avant notre ère. Les sépultures sont de différents types: tantôt, les cendres sont placées dans une excavation sous une couche de plâtre; tantôt, elles sont enfermées dans une urne, déposée dans la terre directement ou protégée par quatre dalles posées de champ. Les tombes les plus riches affectent la forme d'une chambre rectangulaire creusée dans le sol et dont les parois sont parfois recouvertes d'un enduit où domine la couleur rouge. Dans certains cas on pénètre dans la chambre par un couloir. Le mobilier funéraire se compose de poteries ibériques à décoration picturale (zigzags, demi-cercles inscrits) et de céramique campanienne et punique mêlée à des vases grecs à figures rouges. Un certain nombre de tombes ont fourni des objets de parures où domine l'influence de l'art carthaginois. La ville de *Tutugi* était située sur le chemin qui conduit aux mines de la Sierra Morena et se trouvait ainsi en relations directes avec les marchands qui de Carthage montaient aux gisements métallifères [2].

1. Cf. R. Lantier, *Chronique ibéro-romaine*, IV, 1918, dans le *Bulletin hispanique*, XXIV, 1920, p. 201 sq.

2. J. Cabré et F. de Motos, *La necropolis iberica de Tutugi (Galera. Granada)*. Mémoire n° 25 de la Junta superior de Excavaciones y Antigüedades. 1 broch. in-8° de 92 p. et XVII pl. Madrid, 1920.

L'étude que M. Martín Jiménez consacre à la citania située à *El Lugar Viejo*, près de Yecla de Yeltes [1] n'apporte rien de nouveau à ce que nous savons de ces sortes d'établissements. Bâtie au sommet d'un éperon rocheux dominant le cours des rios Huelva et Verlaña, elle paraît avoir été occupée depuis le néolithique jusqu'à l'époque de la domination romaine. Aux environs de l'enceinte, à la *Peña de los Siete Infantes*, l'auteur signale l'existence d'une stèle gravée représentant des chevaux qui par la technique et le dessin rappellent les figures des vases numantins.

Parmi les découvertes d'objets se rapportant à la civilisation ibérique, la plus intéressante est celle d'un bronze représentant un sacrifice, actuellement conservé dans la collection de Don Fernando Mateos Aguirre [2]. Son origine exacte est inconnue; il paraît provenir de la province d'Abacete ou de Murcie. La partie inférieure du monument figure une peau de bœuf écorché avec la tête qui paraît servir de support à un certain nombre de figurines d'hommes et d'animaux. A l'extrémité opposée à la tête se trouve un anneau de suspension. En partant de la tête du taureau, on voit d'abord un petit personnage debout, portant un torques autour du cou, ayant à sa gauche un grand récipient supporté par quatre pieds. A sa droite se trouve un mouton, puis un sacrificateur armé d'un couteau et portant également un torques. Il est accompagné d'une chèvre et d'un porc de grande taille. Un second groupe est composé d'un nouveau personnage dont la main droite s'appuie sur une chèvre, la gauche sur un porcelet. Un troisième groupe montrait un homme, aujourd'hui disparu, tenant à la chaîne un petit ours. On distingue encore la trace des pattes d'un coq (?). Par la technique, ce morceau de sculpture s'apparente de très près aux petits bronzes découverts dans les sanctuaires ibériques de la province de Jaen et à un ensemble représentant le sacrifice d'un porc, d'une chèvre et d'un mouton provenant de Castello de Moreira (Portugal). Le bronze de la collection Mateos Aguirre apporte quelques précisions à la connaissance des rites de la religion ibérique. Les deux premiers personnages qui seuls portent le torques sont certainement des prêtres. La présence du chaudron sacré montre que les sacrificateurs jouaient également le rôle d'augures. Enfin les deux bronzes témoignent de l'importance jouée par le taureau dans la religion ibérique.

Il est intéressant de rapprocher ces petits monuments des sculptures du *Llano de la Consolación* et des *verracos* d'Extremadoure auquel M. Pedro Bosch Gimpera a consacré une étude [3].

1. J. L. Martín Jiménez, *Una estación prehistórica en Yecla de Yeltes*, dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia*, LXXXV, 1919, p. 398-415.

2. H. Obermaier, *Bronce ibérico representando un sacrificio*, dans le *Boletín de la Sociedad española de Excursiones*, XXIV, 1921, p. 130-132.

3. P. Bosch Gimpera, *Las Bichas y verracos ibéricos*, dans les *Hojas Selectas*, XVIII, 1919, p. 8-16.

Les Romains. — Deux travaux sont consacrés aux guerres de la République romaine contre les populations ibériques. Le premier traite du soulèvement de Viriathe[1] qui présente le même caractère que les révoltes d'Arminius, Vercingétorix et Tacfarinas, héros barbares qui groupèrent contre la domination de Rome les forces dispersées de leur nation. Originaire des régions voisines de l'Océan, Viriathe connaît admirablement la montagne, les ressources qu'elle peut offrir à une guerre de partisans et le premier entame contre l'envahisseur la guerilla (147-139 av. J.-C.). Les Romains ne purent le vaincre qu'en le faisant assassiner. La guerre de Viriathe prépare celle de Sertorius.

Les traces archéologiques des luttes des populations de la Péninsule contre la domination romaine sont extrêmement rares. La plupart des fortins élevés par les Romains sur le sol de l'Espagne ont été tellement transformés par les envahisseurs arabes qu'on n'en retrouve plus aucun vestige. Les seuls camps romains jusqu'alors connus sont tous situés dans les steppes incultes de la région des hauts plateaux et encore là bien souvent on ne rencontre leurs ruines que sur les hauteurs où ne passe guère la charrue. A 2 kilomètres environ au nord de Cacérés, au lieu dit *Cáceres el Viejo*, ont été explorées les ruines d'un camp romain de l'époque républicaine[2]. Il est installé dans une haute plaine qui va en s'abaissant peu à peu de la sierra de San Pedro au sud vers le Tage au nord. Le camp occupe une petite éminence sur la route de Mérida à Saragosse et à Astorga et s'étend sur une étendue de 24 hectares. Il affecte une forme oblongue (652 mètres × 376 mètres); un fossé de 3 à 4 mètres de largeur l'entoure. Le mode de construction est le même que pour les campements romains de Numance : murs doubles avec remplissage intérieur. Les angles de l'enceinte ne sont pas arrondis mais droits. On connaît très mal l'emplacement de la plupart des portes, quelques chemins de terres à dessin très irrégulier se dirigent vers la porte décumane. Sur l'emplacement du prætorium s'élèvent les bâtiments d'une exploitation agricole. D'après les quelques ruines qui subsistent, c'était une construction carrée avec grande cour ouverte sur laquelle s'ouvraient les appartements. Il occupait le point le plus élevé du camp dont il domine de 8 mètres le front nord. D'après les dimensions, le camp se divisait en trois parties. Seules quelques casernes ont pu être explorées au nord de la via Quintana. Elles sont de forme allongée et semblables à celles des campements de Numance, construites en pierre calcaire sans mortier. La présence de tuiles qu'on ne trouve généralement pas

1. A. Schulten, *Viriatus*, dans les *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum* 1917, p. 209-287.
2. Du même, *Ein römisches Lager aus dem sertorianischen Kriege* dans le *Jahrbuch des deut. Archeol. Instituts*, XXXIII, 1918, p. 75-106.

dans les ruines de ces établissements montre que le camp a été occupé postérieurement par des habitants qui ont utilisé une partie des casernes.

D'après les données de l'archéologie et la situation qu'il occupe, cet édifice appartient aux ouvrages militaires élevés par Metellus en 79 av. J.-C. lors de sa campagne contre Sertorius. La ville de Norba, colonie de vétérans sous Auguste, succéda au camp de Metellus.

Un fortin romain est signalé au carrefour des voies antiques venant l'une de Jaca, l'autre de Sos [1]. Une série d'études sont consacrées aux murailles romaines de Segobriga [2], Lugo [3] et Tolède [4]. Elles confirment ce que nous savions déjà au sujet de ces constructions, qui pour la plupart remontent à l'époque des grandes invasions.

A Numance les travaux de déblaiement ont été poursuivis au sud de l'agglomération là où apparaît une forte dépression. Dans toute cette partie les maisons ibériques et romaines sont très fortement enchevêtrées. La découverte la plus intéressante est celle d'une habitation romaine à plusieurs étages réunis par des escaliers de bois ou de pierre. La maison est située entre deux rues placées à des niveaux différents. Les pièces s'ouvrent sur de larges paliers intérieurs [5].

Les fouilles de l'amphithéâtre de Mérida, élevé en 8 avant J.-C., dans le voisinage immédiat du théâtre sont presque entièrement achevées. Les gradins sont en partie taillés dans le cerro qui a été creusé en son milieu pour former l'arène. La fosse centrale affecte la forme d'une galerie longue avec une vaste chambre carrée au centre [6].

Les explorations de l'Institut d'Estudis Catalans aux îles Baléares [7], dans les nécropoles romaines de *la Garrotxa*, *San Antonio d'Ibiza*, *Can Gabino de Formentera*, à la maison d'*Antigor* aux Salines et dans les grottes renfermant des incinérations ont amené la découverte d'une curieuse variété locale de la culture romaine qui semble toute imprégnée d'un mélange d'éléments proprement romains et de survivances indigènes plus anciennes. L'un des résultats les plus remarquables a été de déterminer exactement les objets qui appartiennent à l'époque

1. F. Escalada, *Antigüedades del Castillo de Javier y sus contornos*, dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia*, 1921, p. 456-459.

2. N. Sentenach, *Segobriga*. Memoire de la Junta superior de Excavaciones y Antigüedades, 1 broch. in-8° de 22 p. et 2 plans. Madrid, 1921.

3. J. Ramón Mélida, *Las murallas de Lugo*, dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia*, 1921, p. 311-313.

4. V. Lampérez y Romea, *Murallas, puertas y puentes de Toledo*, *ibid.*, p. 100-107.

5. J. Ramón Mélida, *Excavaciones de Numancia*. Mémoire n° 30 de la Junta superior de Excavaciones y Antigüedades. 1 broch. in-8° de 29 p. et VIII pl. Madrid, 1920.

6. Du même, *El anfiteatro romano de Mérida*. Même collection, 1 broch. in-8° de 35 p. et 17 pl. Madrid, 1919.

7. P. Bosch Gimpera, *op. cit.*, p. 23.

de la construction des talayots. Il semble que désormais on doive attribuer à l'époque romaine les colombes de bronze et les poissons de plomb jusqu'alors considérés comme d'une antiquité beaucoup plus reculée.

Les études sur le commerce de la Péninsule ibérique avec Rome ne sont pas très nombreuses, aussi le travail que M. Maurice Besnier consacre au commerce du plomb d'après les lingots estampillés [1] est-il appelé à rendre les plus grands services. Il est à souhaiter que cet excellent mémoire serve de modèle pour d'autres études d'histoire économique. Les mines de plomb de l'Espagne sont à leur apogée à la fin de la République et au début de l'Empire. La décadence va en s'accentuant à partir du règne des Flaviens et les difficultés que présente l'extraction du métal en sont la cause. L'exploitation et le commerce sont entre les mains de particuliers d'origine italienne. Le centre des affaires est à Carthagène que la via Augusta relie aux mines de Sierra Morena.

L'étude que M. Horace Sandars consacre aux ateliers de potiers du *Cerro Muriano* (Cordoue) [2], dans le district minier, mène aux mêmes conclusions pour la date d'exploitation des gisements (Ier siècle av. J.-C. — IIe siècle ap. J.-C.). Parmi les marques recueillies, l'auteur en signale provenant de La Graufesenque.

Raymond LANTIER.

Perpignan, janvier 1922.

1. M. Besnier, *Le Commerce du plomb à l'époque romaine d'après les lingots estampillés*, dans la *Revue archéologique*, 1920, t. VII, p. 211.

2. H. Sandars, *Estampillas de Alfareros procedentes de Cerro Muriano (Córdoba)*, dans *don Lope de Sose*, VIII, 1920, p. 323-330.

ÉCOLE DES HAUTES-ÉTUDES HISPANIQUES

(Université de Bordeaux)

Rapport sur un voyage d'études en Andalousie[1].

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

En sollicitant l'an passé le renouvellement de ma bourse de séjour à l'École des Hautes-Études hispaniques, je vous exposais un programme de travaux limité à l'étude détaillée des régions minières de Linarès-La Carolina et du nord de Séville.

Comme je causais du résultat déjà acquis de mon enquête dans la région de Peñarroya avec mes maîtres, MM. Brunhes et Demangeon, ceux-ci me conseillèrent d'étendre largement le champ de mes observations, convaincus qu'une étude d'ensemble sur l'Andalousie industrielle présenterait, grâce à sa nouveauté, un intérêt certain. Malgré l'ampleur de la tâche, je me rendis à leurs raisons et M. Demangeon, en particulier, voulut bien accepter de diriger mon travail, destiné à être une thèse pour le doctorat ès lettres.

J'obtins, en effet, de passer une seconde année en Espagne. Je me hâte de vous en exprimer ma reconnaissance. Je ne saurais oublier combien je vous dois, tant ce séjour prolongé promet d'être fécond pour ma formation scientifique et intellectuelle et l'orientation de ma vie.

Dès mon arrivée à Madrid, en novembre 1920, je me mis à l'œuvre. Le travail de préparation fut minutieux. Il comportait la rédaction d'un plan d'ensemble, l'étude sommaire de la géographie physique de la région que j'étais appelé à parcourir (géologie, relief, voies naturelles, communications), et l'examen de l'importance relative des diverses productions.

J'ai dépouillé dans ce but de nombreux ouvrages : sur la préhistoire, à notre bibliothèque de l'École; sur la géographie et la géologie, à celle de la Société royale de Géographie, où je reçus de MM. Blásquez

1. La Direction de l'É. H. É. H. a cru bon de faire connaître le document, non destiné à la publication : il montre par un exemple typique l'activité des membres de l'École, la variété, la richesse et l'intérêt de leurs recherches. — P. P.

et Beltrán y Rózpide le meilleur accueil. A l'Office du Commerce français, dirigé par M. Carlos Dubois, j'eus à ma disposition les années récentes des revues techniques, méthodiquement dépouillées pour la production minière et métallurgique, les travaux publics (routes, voies ferrées, canaux, ports), les industries agricoles (sucres, huiles, textiles), etc. Enfin, au Fomento (D^{on} des Mines), à la Junta Consultativa agronómica (plantes industrielles), au Consejo Forestal (chêne-liège), à la Junta de colonisacion interior, je fus comblé de documents et de statistiques, de valeur bien inégale sans doute, mais qui me donnaient néanmoins une base solide pour mon enquête.

J'ajoutai à cette préparation la confection de cartons d'ensemble ou régionaux, de croquis et de graphiques propres à localiser et à classer selon leur importance les industries que j'avais à étudier.

Ayant pu, grâce à une heureuse interruption dont je vous remercie, communiquer le résultat de ces travaux à M. Demangeon et discuter avec lui le plan, qui fut remanié sur certains points, je n'avais plus qu'à entrer en campagne, muni de ses encouragements et de votre efficace appui.

Le 5 mars 1921, je quittai Madrid, avec des compagnons de voyage dont il m'est difficile peut-être de trop louer l'agrément : l'un consacré à l'étude des questions agraires et sociales [1], l'autre plus enclin à ne noter que l'aspect pittoresque de notre beau champ d'études [2]; ainsi nos curiosités diverses se maintenaient mutuellement en éveil.

Sans trop flâner, car il nous tardait de franchir le défilé de Despeñaperros, magique évocateur d'une terre nouvelle, nous arrivions à Cordoue. Dès maintenant, et pour n'y plus revenir, je note d'abord l'accueil toujours cordial et dévoué qui nous attendit dans chaque grande ville auprès des consuls, MM. Dufour, de Fitte, Bernard, Cazard et leur collègue de Grenade, des directeurs d'Écoles, MM. Barbotin, Buny, des industriels et ingénieurs français à qui vous nous aviez recommandés.

Dans la vieille capitale des Omméiades, je devais étudier les progrès d'une jeune industrie : usine de constructions électriques dont j'avais vu s'élever les premiers murs au printemps de 1920. J'y notai cette année la provenance des matières premières, le fonctionnement des laminoirs, la production du fil de cuivre, le recrutement des ouvriers et leur capacité de travail, leur salaire, leur logement dans un quartier spécial, l'adduction de la force et de l'eau, les voies d'expédition, les marchés et débouchés, l'influence de cette activité nouvelle sur le développement urbain. J'ajoute que, par la suite, j'eus à enregistrer l'expression de quelques craintes touchant sa prospérité future, tant à

1. M. Costedoat-Lamarque, ancien étudiant de la Faculté de Droit de Bordeaux, membre de l'É. H. É. H., première année.

2. M. Pierre Schweitzer, artiste peintre, frère de l'auteur du rapport.

cause de l'énormité des capitaux engagés sans parcimonie que de la situation actuellement difficile du marché de la Péninsule. On est forcé pourtant de constater la confiance des dirigeants, l'ardeur du personnel technique, et des résultats positifs encourageants.

Mes observations achevées, je partis par la route, le 17, en direction de Cabra. Mais, au lieu de passer par Montilla, dont j'avais déjà traversé les vignobles l'an passé, je fis route cette fois-ci par Castro del Rio, région de céréales et d'oliviers. Ce jour-là, comme les suivants, je pris d'utiles notes sur l'adaptation des terrains aux différentes cultures et spécialement sur la plantation et l'entretien de l'olivier. Cette tournée me fit en effet traverser des régions extrêmement variées; je la menai jusqu'aux portes de Séville, à Alcala de Guadaira, après avoir vu (ou revu) Cabra, Lucena, Casariche (près des mines de fer de Lora de Estepa), Osuna, la Puebla de Cazalla, traversé le Genil, le Salado, le Carbones, passé des roches secondaires fourrées de minerai aux vallées alluviales parées de vergers fleuris, des âpres steppes peuplés de moutons ou de chevaux aux vastes conques de terrains récents couvertes à perte de vue de l'ondulation des blés. Dans les auberges, j'interrogeais les gens sur la vie économique du pays, je notais les immenses propriétés, les fermes-modèles bordées souvent d'un monte giboyeux, la concentration de l'habitat, les grands courants de circulation.

Un petit crochet vers l'est, et je retrouvai mes compagnons à Mairena del Alcor. Sous la conduite d'un homme charmant, de qui il n'est pas besoin que je vous parle, M. Bonsor, nous parcourûmes une partie de cette ligne de collines où je me documentai surtout sur la culture de l'olivier et la production de l'huile.

Poursuivant quelques jours après jusqu'à Carmona et Guadajoz, je complétai mes observations dans cette région qui produit la meilleure olive d'Espagne et où les procédés d'extraction de l'huile peuvent être étudiés à fond, depuis le moulin primitif à la mode arabe jusqu'à l'usine la plus perfectionnée.

Le 23 mars, nous étions à Séville où nous restâmes quinze jours. J'y complétai mon étude théorique à l'Ateneo en dépouillant la revue *Bética* et des ouvrages imprimés ou manuscrits relatifs à l'Andalousie, en ajoutant à ces données des conversations avec les hommes les mieux informés des ressources et des espoirs de la région [1]. Au point de vue pratique, je visitai en détail le port et les nouveaux travaux sur lesquels j'étais admirablement renseigné par le sous-directeur des Obras del Puerto, D. Luis de Casso. J'interviewai des ingénieurs français, comme le directeur de la Raffinerie de Pétrole [2], des mar-

1. D. Pascual Carrión, ingénieur agronome, D. Blas Infante, notaire de Cantillana, etc.
2. M. Louis Audouard, D. José Monge Bernal, dip. prov.

chands de bois et de fer. J'acquis ainsi l'impression qu'un avenir considérable est promis à Séville, dès l'achèvement prochain des améliorations du Guadalquivir et quand d'indispensables travaux d'« urbanisme » en auront amélioré la situation sanitaire et favorisé le développement vers les collines moins exposées à l'inondation. Au reste, la belle préparation de l'exposition hispano-américaine est un gage sûr de cette prompte prospérité.

Je n'aurais eu garde d'omettre une visite sérieuse au faubourg d'où sortent les produits dont Séville tire le meilleur de sa réputation. Dans la poussiéreuse Triana, j'ai étudié dans diverses usines la fabrication des azulejos. Je me suis enquis de l'origine de la terre, des couleurs, du combustible, de la vie des ouvriers, de la vente; enquête favorisée par la saison commencante: j'ai mieux vu ainsi l'organisation des chantiers, la préparation des travaux d'été, l'embauchage des ouvriers. Des excursions aux environs m'ont enfin permis de noter les usines métallurgiques, les entrepôts, les fabriques d'engrais, les huileries, brasseries, verreries, minoteries, etc., qui font une couronne industrielle à l'insouciante reine andalouse.

On ne se lasse pas de vivre à Séville. Mais une autre terre plus âpre nous appelait, terre aux horizons tristes, aux rocs pelés par les fumées et les oxydes, mais province dont la richesse a été et est encore celle qui place l'Espagne aux premiers rangs des nations productives : Huelva... Tharsis... Rio-Tinto.

Du 7 au 15 avril, j'ai parcouru ce pays, un monde industriel ; beaucoup de portes me restèrent fermées. L'agitation ouvrière a conseillé aux directeurs des entréprises une prudence un peu excessive : c'est à Paris ou à Londres qu'il faut demander la permission d'entrer! Cependant, grâce à ma qualité, j'ai vu bien des choses. La meilleure réception nous fut faite à la mine française de San Platon, près de Zalamea, que j'ai visitée jusqu'au 5e étage de profondeur, parfaitement renseigné sur les particularités d'exploitation, sur l'activité commerciale, sur l'avenir de la production. A mulet, à cheval, en auto, dans le train spécial du directeur de la Tharsis, je poursuivis, près d'une semaine, cette promenade, à Esperanza San Miguel, Cueva de la Mora, Valdelamusa, Perrunal, La Zarza, souvent très bien reçu et, en tout cas, mis à même de noter tout ce dont ma formation technique fort réduite me permettait de me rendre compte.

A Huelva même, j'ai eu tous les renseignements possibles sur l'activité spéciale de ce port célèbre.

Le 16 avril, nous partîmes pour explorer une autre région. Longeant rapidement les Marismas, Lebrija, Utrera, marquant vite l'arrêt à Jérez, nous allâmes nous installer au bord de la baie de Cádiz, à Puerto Santa María. Je jugeai que cette petite ville, dont les façades roses des palais abandonnés ont, au bord de l'eau

calme, un reflet vénitien, offrait un poste d'observation remarquablement situé.

De là, en effet, je rayonnai sur les alentours : Sanlúcar de Barrameda, pays du manzanilla, et Bonanza, avec, aux bords de l'estuaire du Guadalquivir, des exploitations de bois, Jérez et ses vignes, ses bouchonneries et ses fabriques de bouteilles, Puerto Real et ses salines, Cádiz, enfin, le grand port maritime de l'Andalousie occidentale. Notons en passant que Puerto Santa María même ne manque pas d'intérêt et que, outre ses bodegas et une station séricicole bien installée, elle permet de curieuses études sur la vie des pêcheurs de la baie.

La situation présente de Cádiz est peu brillante : ce port de belle apparence est mal exposé et surtout n'a pas d'arrière-pays producteur. Ses quais sont, de plus, médiocrement outillés. Sa principale activité ce sont les chantiers de construction navale. Au moment où j'y passai, ils souffraient précisément du retour à l'état normal que la guerre avait troublé à leur profit : la construction espagnole, excellente, mais très lente, ne peut lutter contre la construction étrangère, étant de plus obligée d'acheter ses matériaux et ses machines aux concurrents.

Pendant les quelques jours que j'y passai, je pus me rendre très exactement compte de cet état de choses, et les notes que je pris comptent parmi les plus suggestives de mon voyage.

Je les complétai par une étude des marais salants dont le centre est à San Fernando : industrie embryonnaire, car les saliniers se contentent de recueillir le sel très abondant et l'exportent sans aucun raffinage : du moins ai-je pu étudier leurs procédés et avoir quelques indications sur leur commerce... ce qui ne fut pas facile. Nulle part, pas plus à Madrid que sur place, je n'ai pu avoir sur le tonnage produit d'indications assez précises pour pouvoir, par exemple, le reporter sur une carte en situant exactement les exploitations ! J'ai cependant rapporté de cette région d'intéressantes photographies.

La semaine suivante, nous la passâmes dans un site exceptionnel et dans des conditions d'existence sur le charme desquelles vous ne me permettriez point d'insister et dont cependant je garde un souvenir reconnaissant et délicieux. La manière dont vous avez bien voulu nous faire les honneurs d'une ville antique [1], de son cadre sauvage, de ces lieux où résonnent des noms comme Tarifa, Trafalgar — Tanger au loin — ne saurait s'oublier. Veuillez souffrir que je vous en remercie encore.

Je passerai brièvement sur le pittoresque du voyage, la traversée de Chiclana, récemment dévastée par l'inondation, la montée à Vejer, ville arabe merveilleusement oubliée sur son rocher, les bords de la Janda, Bolonia dans ses ruines ; je mentionnerai seulement la visite

que nous fîmes avec vous à Zahara de los Atunes, d'où je rapportai sur les almadrabas de si utiles renseignements que, depuis, je me suis appliqué à compléter pour en faire un des chapitres les plus nouveaux de mon travail.

Le 27 avril, après une halte à Tarifa et un voyage où nous apprîmes à connaître le redoutable Levante, nous arrivions à Algeciras. Je connaissais déjà la ville; j'y acquis donc surtout de nouvelles données sur le mouvement du port, sur le peuplement du campo de Gibraltar, sur le prodigieux développement de La Linea, ville ignorée des atlas d'il y a trente ans et dont maintenant on n'arrive même pas à recenser les habitants,... 60.000 peut-être!

De là, nous gagnâmes Ronda, où nous devions nous séparer. Il s'agissait en effet pour moi de mettre au point les données d'origine inégale et trop variée que j'avais recueillies sur l'exploitation du chêne-liège. Là, j'étais au cœur de la région. Confiant en ma bicyclette et mes jambes, j'en entrepris l'exploration, d'abord vers Gaucin, où se trouve le monte d'Etat le plus réputé d'Andalousie puis dans la Sierra qui sépare les provinces de Séville, de Cádiz et de Málaga. Ce que fut cette exploration, on l'imagine assez: routes mal empierrées, s'arrêtant parfois subitement pour se continuer en veredas escarpées et couvertes de quartiers de roche, arroyos sans ponts, dehesas de toros bravos sans barrières, etc. J'y gagnai de parcourir en détail et fort bien tout le nord de la province de Cádiz et de pouvoir dire qu'excepté deux ou trois communes, il n'est pas de centre habité où je ne sois passé. L'étude géologique et physique de la région a déjà été très bien faite par l'ingénieur D. Juan Gavala. Je profitai de ses indications pour étudier les terrains et pour voir en particulier les gisements pétrolifères de Villamartín et d'Algodonales, les sources de Bornos. Par Arcos de la Frontera, je poussai jusqu'à Jérez afin d'y terminer mon étude sur les industries annexes de l'industrie vinicole par la visite d'une fabrique de bouteilles française, admirablement prospère. Je revins vers Algar, centre du chêne-liège de la province, et par El Bosque, à Ubrique, célèbre par ses cuirs, et à Grazalema, petit village perdu dans la sierra, où l'on fabrique toujours des tissus réputés. Partout je visitai les ateliers, recueillant ainsi de première main des renseignements économiques de valeur.

Une si fructueuse expérience devait m'encourager à continuer par la même voie. De Ronda, je repris la route, le 6 mai, en direction de Málaga.

Cette route, que j'avais parcourue partiellement l'an passé (de Campillos-Bobadilla à Ronda), est pénible mais point fastidieuse: steppes, espaces dénudés, prairies, rochers calcaires aux flancs à pic et dorés

1. Bolonia, l'antique Belo, où le Directeur de l'École des Hautes-Études Hispaniques faisait alors des fouilles.

du soleil, puis noirs terrains primitifs aux cassures métalliques (La Carratraca), descentes vertigineuses, chemins sablés de grès rose — enfin, dans la vallée du Guadalhorce, immenses plantations d'orangers dont les arrieros emportent vers Málaga la « cascara » amère (à destination de l'Angleterre) dans les filets ballottés sur l'échine des ânes formés en longs convois.

Je ne décrirai pas Málaga : le port actif, où se chargent des minerais précieux aux couleurs vives, et les jardins sont le seul charme d'une ville désordonnée et poussiéreuse. La visite des hauts fourneaux me sollicitait. Quoique datant de plus d'un siècle, leur belle époque a été celle de la guerre où il fallait produire à n'importe quel prix. Maintenant les mines (de la province de Jaén et de Lora de Estepa) sont arrêtées, les hauts fourneaux démontés pour être envoyés à Firminy; l'usine s'est spécialisée dans la fabrication des aciers spéciaux et d'excellents ressorts de wagon. Au reste, étant donné le faible rendement de l'ouvrier, il apparaît que c'est une hérésie de faire de la métallurgie sous ce climat... alors, surtout, que la matière première vient des Asturies, charbons et blooms.

La guerre eut également une heureuse influence sur l'industrie textile, bien représentée ici par une grande usine (j'avais déjà vu à mon premier voyage les tissages de laine d'Antequera); le succès a été tel qu'on a même essayé de cultiver le coton dans la basse vallée du Guadalhorce.

Cependant, dans cette région, la culture qui, géographiquement, est la plus intéressante, c'est celle de la canne à sucre. Il me fallait l'étudier en détail.

Nanti de renseignements précis fournis par un spécialiste, je partis donc par la côte, sur la belle route que vient partout friser la mer, le long des champs enclos de roses. Admirable voyage, qui coïncidait avec la période très curieuse de la récolte. J'ai vu couper la canne dans les champs parfaitement irrigués, la dépouiller, la charger sur des chars escortés de gamins prompts à en voler quelque bout, la porter au moulin, la broyer, en envoyer le suc à la raffinerie. Dans chaque ville ou village de la côte, j'ai noté la proportion des terrains consacrés à cette culture (du reste en voie de diminution), les salaires des ouvriers, la production partielle et totale : de Torre del Mar à Motril, par Nerja, Almuñécar, Salobreña, j'ai vu l'essentiel de cette industrie singulière en Europe, où elle ne peut d'ailleurs prospérer que grâce à un effort constant, digne d'admiration, pour maintenir ici l'humidité indispensable qui donne au pays un vague air des Antilles, non sans causer quelque dommage à la santé de l'habitant sujet aux fièvres.

Après avoir complété ma documentation sur le port de Motril, je m'engageai enfin, le 11 mai, à travers la Alpujarra, sur le chemin de

Grenade. Parcours pénible, dans une région célèbre pour son caractère sauvage : j'y pris des photographies d'un certain intérêt pour la géographie physique et quelques notes sur l'économie générale du sud de la province.

A Grenade même, où je prolongeai mon séjour jusqu'au 26, je fis une enquête approfondie sur les ressources de toute la province, l'industrie du sucre de betterave de la Vega, les textiles, assez importants, la production forestière (pins réputés), l'exploitation des plantes aromatiques de la sierra, les mines, l'industrie électrique, les voies de communication, l'état sanitaire. Soit dit en passant, il y a peu de villes sur qui j'aie eu la chance de pouvoir réunir autant de notes précises, grâce à notre consul et aux ingénieurs des divers services administratifs.

Je ne voulais pas terminer ce voyage sans une course rapide dans la dernière province andalouse qui me restait à voir. Je ne fis que la traverser pour arriver à Almería, et me rendre un compte sommaire de sa situation, de l'activité de son port, du climat, de la manière de vivre des habitants. Cette étude a été en somme trop rapide pour être suffisante : il me faudrait notamment parcourir la région minière au nord du Cabo de Gata, qui produit près de 50 % du fer andalou et la presque-totalité du plomb argentifère espagnol. J'ai eu cependant d'utiles renseignements sur l'industrie spéciale à cette ville, celle de l'expédition du raisin, et ses annexes (sciure de liège, emballage, etc.).

Revenant vers le nord, je revis Jaén, d'intérêt nul au point de vue industriel, mais où les ingénieurs ont pu me donner matière à quelques notes, et, m'arrêtant à El Arquillo, je poussai une pointe sur Baeza et Ubeda, vieilles villes pleines de caractère, au centre d'une des régions les plus fertiles d'Andalousie, où croît abondamment l'olivier. Je quittai enfin cette terre heureuse sans revoir Linarès où j'avais fait un bref séjour l'année précédente et qui ne présentait plus d'intérêt, malheureusement, cette année, par suite de l'arrêt presque total de toute industrie d'extraction ou de transformation. Le 5 juin, j'étais de retour à l'École, après un voyage de trois mois, et j'y consacrai mes dernières semaines à la mise en ordre de mes documents et au soin de les compléter soit à l'Institut géologique, soit à la Société de géographie.

Ayant fait près de 2.000 kilomètres en chemin de fer, 1.500 environ à bicyclette, de nombreux trajets à pied, ayant utilisé à peu près tous les moyens de locomotion, j'emportais à mon retour en France un sac de documents prêts à être utilisés pour la rédaction ; près de 550 fiches très substantielles, une cinquantaine de pages rédigées, 15 cartes, une liasse d'extraits de journaux et revues.

Je compte pouvoir prochainement produire quelques extraits de

mon travail et, si les circonstances me le permettent, en achever la rédaction en 1922-23 : car il me reste à étudier la province d'Almería, à vérifier quelques faits économiques, à mettre à jour les données statistiques.

Le poste que j'ai dû prendre dans l'Université ne m'éloigne heureusement pas trop du terrain de mon étude ni du désir de l'achever rapidement.

Au total, si j'ajoute à cette étude de l'Andalousie les visites que j'ai pu faire à Barcelone, Saragosse, Ségovie, Tolède et mon séjour à Madrid dans un milieu de haute culture intellectuelle, j'emporte de ces mois passés en Espagne un précieux bagage que je vous suis, encore une fois, particulièrement reconnaissant de m'avoir permis d'acquérir.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux.

Marcel N. SCHWEITZER.

Oran, le 31 octobre 1921.

UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

Programmes d'agrégation, certificat et licence[1]

~~~ Le programme du concours d'agrégation d'espagnol, en 1923, comporte les questions et textes suivants :

1re Question : Histoire de la conquête du Mexique par les Espagnols.

Auteurs :

1° Hernán Cortés, *Cartas de Relación*. Carta primera (*Biblioteca de Autores Españoles*, t. XXII, p. 1-11).
2° * Francisco López de Gómara, *Conquista de México* (*B. A. E.*, t. XXII, p. 296-305, jusqu'à « ...hecho a tal señal » ; p. 338, 2e col., jusqu'à p. 366 « ...la casa fuerte de los nuestros »).
3° Bernal Díaz del Castillo, *Verdadera Historia de los sucesos de la Conquista de la Nueva España* (*B. A. E.*, t. XXVI, p. 14-22, ch. XVIII-XXVI).
4° * Antonio de Solís, *Historia de la Conquista de México* (*B. A. E.*, t. XXVIII, p. 276-300. l. III, ch. VIII-XX, et p. 322-330, l. IV, ch. XII-XV).

2e Question : L'expression du sentiment religieux dans la littérature et dans l'art en Espagne sous Philippe II.

Auteurs :

1° Sainte Thérèse, *Vida*, ch. XI-XIII.
2° * Fray Luis de León, Poésies comprises sous les nos 16, 17, 18, 19, dans *Las cien mejores poesías (líricas) de la lengua castellana*, de Menéndez Pelayo.
3° * Saint Jean de la Croix, n° 22 du même recueil.

(Les candidats devront faire preuve de connaissances précises relativement à l'histoire de l'art de cette période, qui comprend les dernières années de Berruguete et une bonne partie de la vie du Greco.)

3e Question : La psychologie féminine dans le roman moderne en Espagne.

Auteurs :

1° * J. Valera, *Doña Luz*.
2° * Pereda, *De tal palo, tal astillá*.
3° * Pérez Galdós, *Mar anela*.
4° L. Alas (Clarín), *La Regenta*.
5° Concha Espina *La esfinge maragata*.

Auteurs supplémentaires :

1° *Poema de Fernán González*, strophes 71-84, 328-371 de l'édition Carroll Marden (dans Ford, *Old Spanish Readings*).

1. Les auteurs du programme de certificat sont désignés par un astérisque
~~~

2° * Cervantes, *Don Quijote*, 2e partie, ch. 72-74.

3° V. Lampérez Romea, *Los grandes monasterios españoles* (*Colección popular de arte*, Editorial Calleja, Madrid).

Auteur latin : Quintilien, *Institutio oratoria*, liber X, sauf les paragr. 46-131 du ch. I (c'est-à-dire, sauf de « Igitur, ut Aratus... » jusqu'à « ...quod voluit effecit »).

〰 Le programme du certificat de littérature espagnole (licence), pour Bordeaux, 1922, comprend les auteurs qui suivent :

1° Berceo, *Vida de Santo Domingo de Silos*, strophes 1-186.

2° D. Juan Manuel, *Conde Lucanor*, chap. V, VI, VII.

3° Antonio de Guevara, *Menosprecio de corte y alabanza de aldea*, chap. IV-VII.

4° Cervantes, *Don Quijote*, 2e partie, chap. 72-74.

5° Calderón, *El alcalde de Zalamea*.

6° Ramón de la Cruz, *El casamiento desigual*.

7° Bretón de los Herreros, *El pelo de la dehesa*.

8° Pereda, *Peñas arriba*.

9° Palacio Valdés, *La aldea perdida*.

〰 Il a été institué, à la Faculté des Lettres de Bordeaux, un examen en vue d'un certificat d'études hispaniques. Il comporte les épreuves suivantes :

Écrit : Traduction d'un texte espagnol moderne.

Composition sur un sujet relatif à l'histoire politique et à la civilisation de l'Espagne (grandes lignes), en français ou en espagnol au choix du candidat.

Oral : 1° Explication et commentaire philologique d'un texte littéraire en ancien castillan, choisi sur une liste fixée d'avance par le professeur.

2° *a)* Lecture d'un document (ou fac-similé) en écriture soit visigothique, soit française (latin), ou, au choix du candidat,

b) Explication et commentaire d'un texte historique (en latin, arabe, portugais ou catalan, au choix du candidat), sur une liste fixée d'avance par le professeur compétent.

Les textes latins seront pris exclusivement, ainsi que les textes arabes, dans des œuvres écrites en Espagne ou sur l'Espagne.

〰 Comme les années précédentes, l'Université de Toulouse organise des cours qui auront lieu à Burgos du 4 août au 16 septembre. Pour les conditions, écrire à M. Mérimée, directeur de l'Institut français pour Toulouse, Marqués de la Ensenada, 10, Madrid.

〰 Les cours organisés à Madrid par la *Junta para ampliación de Estudios* (*Centro de estudios históricos*) auront lieu du 8 juillet au 19 août. S'adresser à la *Secretaría de los cursos para extranjeros*, Almagro, 26, Hotel, Madrid. A partir du 1er juillet, le secrétariat sera installé à la *Residencia de Estudiantes*, calle del Pinar, 19, Madrid.

BIBLIOGRAPHIE

Analecta Montserratensia. Vol. III. Any. 1919. Monestir de Montserrat. MCMXX.

Les deux premiers volumes de cette publication annuelle ont été analysés dans notre n° 2 de 1921. Celui-ci comprend trois articles de fond :

Dom Anselm Mª Albareda, *L'arxiu antic de Montserrat (Intent de reconstrucció)*. S'inspirant de la formule *Colligite fragmenta, ne pereant*, l'auteur cherche à reconstituer les anciennes archives du monastère ; il en fait l'historique, passe en revue leurs archivistes, et se borne, dans le présent article, aux mss. et documents qui y furent déposés, remettant à une autre étude les imprimés.

Avec le *Llibre vermell*, examiné déjà au vol. I (car il a pu réintégrer le couvent), nous trouvons là 24 numéros : Légendaire catalan, du xiiᵉ s. (dont il serait à souhaiter en effet qu'on retrouvât au moins une copie, mais dont le ms. de la cathédrale peut dériver) ; *Cronicon Montserratense* (xivᵉ s., en latin) ; *Llibre de fundacions* (conservé) ; Martyrologe et nécrologe de Ripoll du xiᵉ s. (signalé par Villanueva) ; Obituaire de l'abbaye de Sᵗᵉ-Cécile (xivᵉ s.) ; Constitutions de Cisneros (du 14 fév. 1493, huit folios conservés sur 525, transcrits ici intégralement) ; Livre de miracles en latin (cité par Villanueva) ; *Invincionario* d'Alfonse de Toledo (incomplet) ; *Ceremonial* de Saint-Benoit de Valladolid (2 mss. conservés) ; Calendrier latin du xvi-xvᵉ (reproduit) ; Nicolas de Lire, *Postilla Bibliæ* (conservé) ; Martyrologes de Montserrat ; missels, bibles, etc.

R. P. Arxiver de Montserrat, *Annexió a Montserrat del Monestir de Sᵗ Benet de Bages* (près de Manresa).

Givanel Mas, *Un exemplar rarissim de la « História de Garí », Fundació de Montserrat i miracles de la Mare de Deu*. Il s'agit d'un imprimé de la Bibl. de Catalunya, en gothique, de la première moitié du xviᵉ s. probablement, en castillan, et imprimé hors de Catalogne, comme le fait supposer la déformation des noms catalans. Le récit de la découverte de la Vierge miraculeuse est placé en l'an de grâce 880. La transcription des 63 miracles est datée du 27 décembre 1527 et certifiée par notaire comme étant tirée « del libro original de la fundacion e milagros del monesterio de Nuestra Señora de Montser-

rate». Parmi ces miracles je note trois histoires de pendus, sauvés par leur dévotion à la Vierge. La première (n° 8) rappelle de bien près celle que nous rapportent Alphonse le Sage dans la *Cantica XIII*, Gil de Zamora dans son *Liber Marie,* et Berceo dans ses *Milagros de Nuestra Señora :*

... fue llevado a la horca, e colgado della nc podia morir ni la soga se le podia apretar la garganta, antes parecia que una muger le tomava los pies de baxo e le tenía en el ayre que no pudiesse morir...

... Ductus est namque ad laqueum... Cumque, eo suspenso, iam pedes eius in aëre penderent, ecce sancta virgo in auxilium ei veniens, per triduum eum, ut sibi videbatur, suis sanctis manibus sustentavit, nec aliquam lessionem pati permisit (Gil de Zamora, dans F. Fita, *Estudios históricos*, III, p. 195).

Metioli so los piedes do estaba colgado
Las sus manos preciosas, tóvolo alleviado;
Non se sintió de cosa ninguna embargado,
Non sovo plus viçioso nunqua, nin mas pagado.
Ende al dia tercero vinieron los parientes...
(*Milagros*, *B. A. E.*, t. LVII, p. 108.)

Le miracle de la lumière qui guide les pèlerins perdus, raconté par Hugues Farsit (XVIII), Gil de Zamora (p. 225) et Alphonse le Sage *(Cant. XLIX),* nous le retrouvons également ici, avec cette différence qu'il y a sept pèlerins au lieu de vingt-cinq, et qu'ils vont à Montserrat, bien entendu, non plus à Soissons.

G. CIROT

Santarem (Visconde de): *Estudos de Cartographia antiga.* 2 vol., Lisboa, 1919-1920, CCLVIII + 260 + 318 pages.

Le Portugal est justement fier du rôle considérable qu'il a tenu dans l'histoire des découvertes maritimes et dans le mouvement scientifique sans lequel de telles découvertes eussent été impossibles. La Société de Géographie de Lisbonne a fait de tout temps dans son Bulletin une large place aux études rétrospectives de cartographie nationale, elle a organisé des expositions de cartes et de documents, et ce sont des savants portugais qui ont projeté le plus de lumière sur quelques-uns des plus difficiles problèmes de l'histoire de la science nautique et de la géographie du passé.

Parmi ces savants, dont la notoriété dépassa de beaucoup les limites de leur pays, et qu'entoure une légitime et durable considération, fut le deuxième vicomte de Santarem. En relations suivies avec tous les historiens de la géographie, il vint en France, et y passa de longues années; il fut membre de la Société Asiatique de France et de la Société de Géographie de Paris, auxquelles il communiqua un bon

nombre de ses études; c'est en France qu'il publia ses principaux ouvrages et qu'il commença à faire graver les cartes de son *Atlas*, où, pour la première fois, étaient reproduits un grand nombre de documents cartographiques du passé, 200 environ en 78 planches; c'est à Paris que, de 1849 à 1852, il publia les trois premiers volumes d'un *Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie pendant le Moyen-Age et sur les progrès de la géographie après les grandes découvertes du* XVe *siècle*, œuvre malheureusemennt inachevée[1]. Quel que fût l'intérêt apporté par le public français à un genre d'études où s'illustraient Jomard, d'Avezac, Walckenaer, la publication d'un Atlas tel que celui de Santarem n'allait pas sans difficultés: non seulement les procédés de reproduction étaient lents, imparfaits et coûteux, mais Santarem n'eut pas toujours à se louer de la bonne volonté de ceux qui étaient les conservateurs ou les propriétaires des originaux. C'est ce qu'il faut toujours avoir présent à l'esprit quand on examine les feuilles de l'Atlas.

Outre les trois premiers volumes de son *Essai*, Santarem a publié divers mémoires et articles, dispersés dans diverses revues, telles que le *Bulletin de la Société de Géographie*, les *Nouvelles Annales des Voyages*, etc., et il laissait en outre à sa mort divers essais manuscrits et des notes nombreuses, dont l'intérêt reste considérable. En 1910, Jordão de Freitas a donné deux volumes de réimpression des œuvres éparses, et, en 1914, un troisième volume consistant surtout en notes recueillies pour des travaux en projet. Mais là ne s'arrêtait pas le trésor de documents que Santarem laissait après lui.

Obéissant à une pieuse pensée, et sans doute aussi pour satisfaire le légitime désir d'érudits portugais, le vicomte actuel de Santarem nous donne dans les présents volumes un ensemble de travaux déjà publiés et de notes recueillies par son aïeul. C'est d'abord une *Notice géographique et analytique* sur un Atlas maritime inédit d'un cosmographe portugais de 1546, traduction en portugais d'une lecture faite à la Société de Géographie de Paris. Viennent ensuite des *Notes coordonnées* sur diverses cartes échelonnées du XIIe au XVIIe siècle, qui sont un répertoire descriptif et critique des plus utiles, et le témoignage impressionnant de la vaste érudition de l'auteur. On doit considérer ces notes au même titre que celles qui forment la plus grande partie du tome II: ce sont sans aucun doute des matériaux qui devaient entrer dans la composition du IVe volume de l'*Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie*. Bien que certaines ne

1. Sur l'œuvre scientifique de Santarem, cf. M. A. Ferreira da Fonseca, *Visconde de Santarem, Apontamentos para a sua biographia*, Lisboa, 1907, in-8°, 22 p., avec portrait. — Vicente Almeida d'Eça, *O visconde de Santarem e a sua obra scientifica* (*Bol. Soc. Geogr. Lisboa*, XXV, 1907, p. 5-24). — Jordão A. de Freitas, *O 2° visconde de Santarem e o seus Atlas geographicos*. Lisboa, 1909, in-4°, 202 p., 2 pl. portraits.

soient que de brèves indications, et que l'auteur eût seul été à même d'en tirer profit, la plupart peuvent encore servir à guider des recherches et à autoriser des conclusions.

Tout n'est pas, dans ce recueil, une succession de mémoires traduits et de papiers arrachés à l'oubli pour le profit des travailleurs de nos jours. Santarem ne fut pas seulement un savant, mais il fut aussi un homme d'esprit, et toutes ses « notes » ne concernent pas la seule cartographie. Il en est qui ne manquent pas de saveur, en ce qu'elles nous font connaître le monde savant à Paris entre 1835 et 1837, et que Santarem ne les destinait assurément pas à la publicité. Nous y trouvons quelques curieux portraits : celui de Humboldt, « admirable par sa prodigieuse mémoire, l'ampleur de ses connaissances, l'immense variété de son esprit et la grâce de son expression », celui du grand orientaliste Reinaud, « plus homme de science qu'homme du monde », celui du capitaine Ross, le grand explorateur des mers antarctiques, avec « sa haute stature, son aspect doux, grave, ouvert, son œil pensif ». D'autres personnages laissent à Santarem une moins bonne impression, comme le vice-président de la Société de Géographie, enrichi par la vente d'encre à écrire, et mari d'une jolie femme qui porte trop de brillants ; comme d'Avezac, uniquement préoccupé de sa candidature à l'Institut; comme M. de Brière, furieux contre l'Institut qui lui a refusé le prix Volney et a couronné les « absurdités » de Champollion. Santarem se divertit à la pensée qu'Eugène Sue se prépare à écrire une *Histoire de la marine de France;* il constate avec philosophie que la confraternité de l'Institut n'empêche pas les collègues de Gosselin de laisser entendre qu'il ne sait ni le grec ni le latin; il fait un pieux pèlerinage au logis de l'abbé Barthélemy, en reconnaissance du plaisir qu'il prit autrefois à lire le *Voyage du jeune Anacharsis* dans les forêts de l'Amérique du Sud ; il s'étonne des plagiats dont Malte-Brun est convaincu ; évidemment, ce Lusitanien n'était pas encore acclimaté, malgré son long séjour en France, pour éprouver autant de surprises !

Le nouveau recueil qui vient d'être consacré à la mémoire de Santarem nous est présenté par un érudit portugais, passionné lui aussi pour les souvenirs glorieux de la marine de son pays, M. Ayres de Sá. Il est l'auteur d'un ouvrage considérable, paru en 1899 et 1900, sur Frei Gonçalo Velho, le premier Portugais qui, des Canaries, reconnut en 1416, au sud du cap Bojador, la Terra Alta, et préluda ainsi à toute une série d'expéditions le long du continent africain. C'est encore à Gonçalo Velho que M. Ayres de Sá rend hommage dans sa savante introduction; il rappelle que ce même navigateur, qui fit justice de frayeurs irraisonnées en poussant au delà du cap Bojador, montra, quinze ans plus tard, en découvrant les Açores, « la route équatoriale de l'Amérique ». Et de même qu'en 1899 il avait évoqué son nom

pour la célébration du quatrième centenaire de la découverte de la route de l'Inde, de même en 1919, il le rappelle à nouveau pour commémorer le cinq-centième anniversaire de l'ouverture de la « route équatoriale » en 1431. Tant de centenaires se célèbrent en retard, que nul ne reprochera à M. Ayres d'avoir anticipé de douze ans; nous devons à sa hâte un excellent mémoire d'histoire de la géographie.

P. CAMENA D'ALMEIDA.

Luciano Pereira da Silva. *As edições fac-similadas do sr. J. Bensaude. (Notas bibliograficas.)* Coimbra, 1920, I + 39 pages.

M. P. da S. a eu l'heureuse idée de réunir en brochure trois articles donnés par lui dans le *Boletim da Universidade de Coimbra* sur les éditions phototypiques qu'a procurées le savant auteur de *L'astronomie nautique au Portugal à l'époque des grandes découvertes.* M. P. da S. étudie, dans ces articles, trois des textes publiés par M. Bensaude: le « Regimento do Estrolábio » de la bibliothèque de Munich, le « Tratado del Esphera y del Arte del Marear », de Francisco Faleiro, et le « Regimento do Estrolábio » de la bibliothèque d'Evora. Ces documents, dont le second passait pour perdu, ont pour l'histoire des sciences nautiques, une importance capitale, que M. P. da S. a bien mise en relief. — R. R.

M. Gonçalves Cerejeira. *O Renascimento em Portugal: Clenardo (com a tradução das suas principais cartas).* Coimbra (Imprensa da Universidade) 2 vol. in-8° carré [t. I, 1917; XIV + 183 pages + 2 gravures hors texte; — t. II, 1918; VIII + 191 + (157) pages + 2 gravures hors texte].

M. Gonçalves Cerejeira a voulu marquer la place de Nicolas Clénard dans l'histoire intellectuelle et religieuse du Portugal au temps de la Renaissance, et, d'autre part, extraire des *Epistolae* de Clénard un témoignage sur la société portugaise d'alors. C'est dire que son livre est d'un intérêt assez large. Tout n'y est pas d'égale valeur, et il convient d'ajouter, pour donner une exacte idée de son ouvrage, qu'il se compose d'études indépendantes, conçues successivement, unies par la communauté du sujet, mais non dominées par un plan unique.

Les pérégrinations de Clénard à travers l'Espagne, le Portugal et le Maroc n'avaient pas encore été étudiées d'un point de vue péninsulaire. M. Gonçalves Cerejeira nous en donne un bon aperçu, qui ne fait pas double emploi avec le savant travail de Chauvin et Roersch (*Étude sur la Vie et les Travaux de Nicolas Clénard*, Bruxelles, 1900). Sur un point même il en rectifie heureusement la chronologie (t. I,

p. 41, n. 17). La lettre que toutes les éditions des *Epistolae* datent du 31 décembre 1534 ne peut avoir été écrite qu'à la fin de 1533, et c'est bien en 1533, non en 1534, que Clénard quitta Salamanque pour Evora. Nos propres recherches à Salamanque viennent ici confirmer les déductions de M. Gonçalves Cerejeira. Les archives de l'Université conservent en effet, parmi les *Libros de Claustro* de cette époque, un registre de *Provisiones de Cátedras* allant du 19 octobre 1532 au 16 juin 1535. On peut y voir, à la date du 5 novembre 1533, le procès-verbal de l'installation de Clénard dans cette chaire qu'il devait abandonner une douzaine de jours plus tard pour se rendre à l'invitation du roi de Portugal. C'est là, du reste, à notre connaissance, le seul document pour l'histoire de Clénard que possèdent les archives de l'Université de Salamanque. Par contre, les lettres de Clénard contiennent une mine encore inexploitée de matériaux pour l'histoire de l'Université de Salamanque vers 1533. Nous espérons le montrer ailleurs.

Certains tableaux de Clénard étaient depuis longtemps classiques au Portugal: tel le portrait du *fidalgo* mangeur de radis. Mais on n'avait pas encore cherché dans les lettres de l'humaniste belge une vision d'ensemble de la société portugaise contemporaine et de ses plaies profondes: éloignement du travail, goût de l'ostentation et vanité nobiliaire, désordre des mœurs. L'étude de M. Gonçalves Cerejeira sur *Clenardo e a sociedade portuguesa* (t. I, ch. III) a le mérite de dégager cette vision des *Epistolae*, et d'en éprouver la valeur en la confrontant point par point avec d'autres témoignages, soit de voyageurs étrangers, soit d'écrivains portugais.

La deuxième partie (t. II, ch. IV et V), bien que surchargée de développements généraux, est la plus précieuse, à notre sens, pour la contribution qu'elle apporte à l'histoire de l'humanisme en Portugal. Les chapitres de généralités sur la Renaissance et la Réforme restent sommaires, et ont un caractère marqué de vulgarisation. Utile vulgarisation, du reste: serait-on juste envers elle si l'on n'y voyait un louable effort pour déraciner l'idéologie historique par trop élémentaire d'un Theophilo Braga et lui substituer quelques vues simples encore, mais plus conformes à l'état actuel de l'histoire? Le danger est de fuir le simplisme positiviste de Theophilo Braga pour tomber dans l'apologétique catholique de Menéndez y Pelayo. Il faut remercier M. Gonçalves Cerejeira d'avoir gardé dans ces périlleuses généralités le sens des nuances, le respect du réel. Mais nous lui savons gré surtout d'avoir fait entrer dans le domaine de l'histoire précise et vraie la question de l'humanisme portugais. Les pages intitulées *Clenardo e o Humanismo em Portugal* sont consacrées à démontrer que la plupart des humanistes portugais n'ont rien dû à l'influence de Clénard. L'auteur a composé là, de première main, un aperçu histo-

rique de l'humanisme au Portugal depuis le temps où le Sicilien Cataldo fut appelé par le roi João II jusqu'au moment où João III confia aux Jésuites le Collège des Arts de Coimbra. Il démêle les origines diverses du mouvement, en Italie, à Salamanque, à Alcalá, à Paris, à Louvain. Il apporte des précisions nouvelles sur Cataldo, sur Aires Barbosa. Il met à contribution les archives de l'Université de Coimbra. Et son exposé, qui ne prétend pas être complet, est pourtant un excellent guide pour qui veut apercevoir dans son évolution réelle et dans ses sources l'humanisme portugais. Il est plein d'indications utiles pour quiconque s'occupe de l'humanisme péninsulaire, et l'on regrette qu'un index alphabétique n'en rende pas la consultation plus facile.

M. Gonçalves Cerejeira donne, en appendice, une version portugaise des lettres de Clénard qui intéressent plus particulièrement le Portugal. Sa traduction est élégante et aisée; elle est en général fidèle. Elle n'est pas toujours rigoureuse. Il était permis de ne pas reconnaître certains noms ou surnoms de professeurs de Salamanque sous la transcription latine qu'en donne Clénard: « Aquila » (t. II, App. p. 64 et 83) est en réalité Aguilar, et « Ceco » (*ibid.* p. 65) n'est autre que Hernando de la Torre, qui était aveugle et qu'on appelait « el gramático ciego ». D'autres inexactitudes sont moins explicables : traduire, par exemple : « nisi quod specie commendetur » par « senão altas especulações » (*ibid.* p. 83) ou « nihil non pollicentes homini quem unum in Europa scirent illi professioni parem » par « a quem êles diziam não tinha rival nessa provincia do saber, em toda Europa » (*ibid.* p. 53). Enfin, il arrive qu'un mot négligé altère notablement le sens d'une phrase : Clénard nous apprend que les *éditions d'Alde (libri Aldini)* étaient bien moins chères à Salamanque qu'à Louvain; c'est le trahir que de généraliser « porque *os livros* tiram-se muito mais baratos em Salamanca do que em Lovaina » (*ibid.* p. 83). Empressons-nous d'ajouter que de telles inexactitudes sont exceptionnelles, et que la traduction de M. Gonçalves Cerejeira est appelée à rendre de réels services parmi les lecteurs de langue portugaise qui ne lisent pas couramment le latin de Clénard.

M. BATAILLON.

La política española en las Indias (Rectificaciones históricas), par **Jerónimo Bécker**. Madrid, 1920, XIV-454 pages. (Publicaciones de la Real Academia de la Historia).

Cet ouvrage important a paru, je crois, à peu près en même temps que celui de M. Carlos Pereyra, *La obra de España en América*. L'exposé, moins attachant peut-être, est plus méthodique et mieux ordonné; la thèse, en gros, identique. Je ne puis donc que donner

mon adhésion aux idées de M. Bécker comme je l'ai donnée à celles de M. Pereyra.

Le livre de M. Bécker se divise en trois parties. La première est intitulée: « Régimen y cultura de las Indias Españolas », (p. 15-152). L'auteur commence par dégager les caractères spécifiques de l'action espagnole en Amérique; il montre que la découverte et la conquête ayant été dès le début des entreprises officielles, les nouveaux territoires formèrent naturellement partie intégrante de la nation, devinrent des provinces et non des colonies, et comment leur organisation fut calquée sur celle de la métropole; c'est ainsi que l'Espagne se reproduisit telle quelle en Amérique. Ensuite, il passe en revue les principaux rouages de l'administration des Indes occidentales : municipes, *Audiencias*, vice-Rois outre-mer, *Casa de Contratación* et Conseil des Indes dans la péninsule. Il traite également, dans cette première partie, de l'organisation religieuse, qui demandait un chapitre spécial; on sait en effet que l'Église des Indes avait un statut particulier et que le *patronato* conféré par les Papes aux souverains espagnols en fit presque une Église nationale. La propagation du christianisme fut d'ailleurs une des préoccupations essentielles des Rois catholiques et de leurs successeurs. C'est par là que s'explique l'établissement de l'Inquisition en Amérique, où elle fut encore plus bénigne qu'en Europe; sa juridiction, il faut le noter, ne s'étendait pas aux Indiens. Mais l'Église ne se borna pas à ce qu'on a appelé « la conquista espiritual »; son œuvre fut à la fois de prosélytisme religieux et de civilisation; les deux choses sont liées, étroitement. Non contents d'évangéliser les Indiens, les religieux publièrent sur leurs langues des travaux remarquables, encore utiles aujourd'hui, paraît-il; ils explorèrent des régions inconnues; ils donnèrent la première impulsion à l'agriculture et à l'industrie; à côté des églises, ils bâtirent des aqueducs, fondèrent les premiers collèges, les premiers hôpitaux. Plus tard, lorsqu'on multipliera les fabriques, les œuvres charitables, les établissements scientifiques, on ne fera que suivre la route qu'ils avaient tracée.

Dans sa seconde partie (p. 153-222), M. Bécker examine la situation des Indiens sous la domination espagnole. Il expose tout d'abord cette situation avant l'arrivée des conquérants. Puis il prouve qu'elle s'est ensuite considérablement améliorée; les rois considéraient les Indiens comme leurs sujets, égaux en droit aux Espagnols, et ils manifestèrent à leur égard une sollicitude qui ne se démentit jamais; malheureusement, les nombreuses ordonnances qu'ils rendirent en leur faveur ne furent pas toutes ni toujours appliquées. M. Bécker prouve aussi que le régime de la *milpa*, de la *mita* et des *encomiendas* ne fut pas, malgré d'indéniables et d'explicables abus, aussi injuste et cruel qu'on l'a prétendu, loin de là. On ne peut même qu'approuver

le dessein « humanitaire » dans lequel furent créées les *encomiendas*. Ce régime, d'ailleurs, les nécessités locales l'imposaient. Les Espagnols n'étaient pas assez nombreux pour mettre en valeur les territoires conquis; il leur fallait donc recourir au travail indigène, et, à cause du naturel indolent et paresseux des Indiens, user parfois de la contrainte. S'il y eut quelque incohérence dans la législation des Indes, elle résulta précisément de la difficulté qu'ils rencontraient à concilier avec les besoins du pays leur souci de la liberté et du bien-être, matériel et spirituel, des Indiens.

La troisième partie, *La Esclavitud en las Indias* (p. 223-452), ne se distingue pas nettement de la seconde, et peut-être M. Bécker aurait-il mieux fait d'adopter une autre division. Il y étudie successivement l'œuvre de Las Casas, les mesures relatives à l'esclavage prises pour le Mexique et le Pérou, les fameuses *Leyes nuevas* et leur application, les ordonnances de 1543, la légende de la cruauté espagnole, les causes de la décadence de la population indigène, l'esclavage au Chili, l'esclavage des nègres, et la suppression définitive des *encomiendas*. On peut se demander si le chapitre X *(Doctrinas de teólogos y juristas españoles sobre materia de indios, en el siglo XVI)* est bien à sa place entre le chapitre consacré aux ordonnances de 1543 et le chapitre consacré à la réfutation de la « leyenda negra ». Quant au chapitre XVI et dernier *(Labor científica de España relacionada con los descubrimientos)*, on ne voit guère comment il se rattache à la question de l'esclavage. C'est plutôt un appendice. M. Bécker me paraît s'abuser quand il écrit que la science nautique portugaise est d'origine essentiellement espagnole (p. 443). En fait, avant Pedro Nunes et son élève D. João de Castro, avant Duarte Pacheco Pereira e João de Lisboa, cette science n'est ni espagnole ni portugaise; elle est essentiellement juive. C'est ce que montre lui-même M. Joaquim Bensaude, dont M. Bécker cite les travaux.

M. Bécker apprécie très sévèrement la *Brevísima Relación* de Las Casas. Il a raison. Cette œuvre fantaisiste, dont il paraît invraisemblable que les exagérations aient été acceptées sans critique par tant d'historiens, a complètement faussé l'histoire de l'Amérique espagnole. Elle trouve encore, malheureusement, trop de crédit. Aussi l'Espagne et les amis de l'Espagne ne seront-ils jamais assez reconnaissants à ceux qui redressent cette histoire, comme M. Bécker, avec courage et talent.

Robert RICARD.

Juan Marqués Merchan. *Don Bartolomé José Gallardo, Noticia de su vida y escritos*, 1 vol. 430 pages, Madrid, 1921. —

Mario Méndez Bejarano. *Vida y obras de Don José Mª Blanco y Crespo (Blanco-White)*, 1 vol. 607 pages, Madrid, 1921.

Les deux ouvrages dont les titres précèdent diffèrent sensiblement par l'étendue, la méthode et le style. Ils ont cependant ceci de commun qu'ils traitent de deux personnages très représentatifs de la mentalité espagnole, à une époque où disparaissait l'ancienne société et où la nouvelle cherchait à naître au milieu des révolutions, des invasions étrangères et des guerres civiles. C'est là ce qui en fait l'intérêt. Blanco, né en 1775, meurt en 1841 ; Gallardo, né un an après lui, lui survécut onze ans. Témoins et acteurs d'une transformation politique et religieuse de la société, leurs existences tourmentées, souvent mêlées aux événements tragiques de cette époque, sont surtout intéressantes par le jour qu'elles jettent sur les causes de cette transformation politique, religieuse, sociale, dont les péripéties se prolongeront à travers tout le XIXᵉ siècle. L'histoire des idées, dans cette période de transition, encore insuffisamment étudiée ou souvent dénaturée par les passions opposées, ne pourrait que gagner à la multiplication de semblables monographies. A condition, bien entendu, que la naturelle sympathie que tout biographe éprouve pour son héros ne nuise point à l'impartialité de l'historien.

L'ouvrage de M. Marqués Merchán sur Bartolomé José Gallardo a, dès les premiers mots, l'allure d'un panégyrique : « Gallardo est, avant tout, et surtout, un héros... » Et les dernières lignes nous laissent sur cette impression : « Le poème de sa vie héroïque est suggestif et superbe, et cependant il gît dans l'oubli. C'est cet injuste dédain qui a inspiré mon effort et qui a arraché à ma plume ces lignes sincères et cet hommage affectueux. » Cette biographie d'un homme que nous ne sommes point accoutumés à voir sous des couleurs romanesques, s'ouvre comme un roman : « C'est une chaude après-midi d'août. Dans l'âpre paysage de Castille, le soleil verse ses brûlantes caresses et ses cascades de feu. Près de Tolède existe un bel enclos que l'on nomme la Alberquilla. Pour y descendre de la cité on suit un large chemin bordé de pins bruissants... » C'est en ce style coloré, pittoresque, que l'auteur va nous conter la vie de Gallardo. Cette vie ressemble en effet parfois à un roman, comme celles d'ailleurs de beaucoup de ses contemporains. On en suivra les aventures diverses, tragiques ou comiques, dans le livre de M. Marqués. Lutte contre les envahisseurs étrangers, puis contre la réaction triomphante, emprisonnements, procès, persécutions, long exil en Angleterre ; au retour, relégation dans un bourg perdu de province, polémiques furieuses, affiliations aux sociétés secrètes, rien ne manqua à ce roman. La fermeté de convictions que l'adversité semblait fortifier, un insouciant mépris d'adversaires pourtant redoutables, des impru-

dences, des audaces parfois inutiles et toujours la fougue batailleuse et l'esprit contrariant qu'il avait reçu des cieux, le pourvurent abondamment d'ennemis. Il s'appliqua en conscience à en grossir le nombre, sans souci de sa tranquillité, ni même parfois de sa vie. A ce point de vue, M. Marqués a raison : ce fut un héros. Il se battit toute sa vie, pour l'indépendance de son pays, pour la liberté politique, pour la pensée libre, ou, quand il ne trouvait pas mieux, pour la pureté de la langue (*Cuatro palmetazos bien plantados por el dómine Lucas...* 1830) ou pour la gloire de Cervantes (*Zapatazo á Zapatilla y á su falso Buscapié...* 1851). Il souffrit pour ce qu'il estimait la vérité. L'arme favorite de ce *guerillero* fut le pamphlet; il la mania avec une remarquable maîtrise. De cette littérature de guerre, dont le temps a amorti l'effet, il restera quelques satires politiques, l'*Apologie des coups de bâton*, par exemple (1811), mais surtout le *Dictionnaire critico-burlesque* avec toutes les parades, contre-attaques et ripostes qu'il provoqua, en 1811, à Cadiz, puis les polémiques littéraires, parfois violentes, avec Lista, Reinoso, Miñano, Hermosilla, (*Los mercachifles literarios...* 1834), Adolfo de Castro surtout, et Estévanez Calderón, ces deux derniers si bien armés pour se défendre, et même pour attaquer. Sur cette petite guerre, M. Marqués fournit les détails nécessaires ; mais l'on eût aimé qu'il étudiât d'un peu plus près les procédés, la manière, le mérite littéraire du pamphlet chez son héros, puisque le pamphlet paraît avoir été sa spécialité.

Car le poète ne semble pas mériter de nous arrêter longtemps. Sans doute, la jolie « chanson romantique » de *Blanca Flor* (1834) figure, à bon droit, dans toutes les anthologies. L'on en trouverait quelques autres, recueillies par M. de Cueto ou par Valera, qui peuvent encore se lire. Mais, en somme, pas plus qu'une hirondelle ne fait le printemps, un heureux écho des élégiaques du siècle d'or ne suffit à consacrer un poète. Les vers galants à toutes les Zélindas, les Carmindas, les Florindas de la connaissance de Gallardo ressemblent trop aux vieux bouquets à Chloris : les fleurs en sont fanées et le parfum évanoui. Dans tout cela, Gallardo était-il classique? Était-il romantique? M. Marqués, qui se le demande, répond élégamment qu'il était « romantique à la manière classique », c'est-à-dire, je suppose, que son romantisme consistait à imiter les classiques espagnols de l'âge d'or. Il a raison. Et cela suffisait amplement, sans qu'il fût besoin d'aventurer (p. 200) un tableau des variétés du romantisme espagnol, lequel comprendrait : 1° Le romantisme « libérateur » (Lope, Calderón), et 2° le romantisme « passionnel et réaliste », se subdivisant lui-même en romantisme classico-espagnol (Gallardo), romantisme inquiet *(inquietante)*, (Cadalso, Meléndez, etc.), romantisme étranger (Rivas, Martínez de la Rosa), sans parler du romantisme exalté et du romantisme modéré. Ce sont là, je crois, purs

amusements d'école, qu'il faut laisser aux amateurs. Quelle que soit l'étiquette que l'on mette sur son œuvre, Gallardo a assez écrit *de re literaria* pour que l'on puisse du moins condenser en un chapitre plus nourri que celui intitulé *Personalismo literario*, ses doctrines littéraires ou grammaticales, si tant est qu'il en ait eu. Ses articles critiques sur Lope de Vega et le théâtre antérieur, sur la langue et la grammaire castillanes, sur López de Ayala, sur le *Solitario*, sur l'assonance, sur le *Buscapié* de Castro, ses *Cartas Españolas* et son *Criticón* auraient fourni des matériaux suffisants pour ce chapitre nécessaire.

Malgré tout, le titre durable de Gallardo n'est point là. Le poète, le pamphlétaire même sont oubliés. Seule subsiste son œuvre de bibliographe. C'est là, comme dit poétiquement M. Marqués « su esfuerzo gránitico » et son « insenescente tárea », son monument de granit qui échappe aux injures du temps. Quel hispanisant n'a feuilleté avec profit l'*Ensayo de una biblioteca española de libros raros y curiosos* que MM. Zarco del Valle et Sancho Rayón ont formé avec les notes de Gallardo? M. Marqués parle avec un juste enthousiasme de cet « incommensurable » bibliophile, de ses innombrables *papeletas* et de sa « rayonnante et impondérable (?) personnalité ». Et voilà bien des adjectifs. Que ne nous montre-t-il plutôt (car il n'y a que les faits qui louent), ce maître ouvrier à l'œuvre, ce collectionneur en quête de son butin? Nous eussions aimé à connaître ses procédés d'investigation, à suivre la formation progressive du trésor, à savoir exactement ce qu'il apportait de nouveau, ce qui restait à faire, et quel a été au juste le rôle des éditeurs. L'œuvre méritait une étude plus approfondie.

L'un des derniers chapitres est consacré à combattre le « mito Gallardiano », c'est-à-dire les deux principaux griefs dirigés contre Gallardo. Le premier, c'est de n'avoir, en somme, laissé qu'un bien mince bagage « quatre livres de lentilles », a-t-on dit plaisamment. Grief négligeable, car un érudit qui, sans parler du reste, nous a donné l'*Ensayo*, a fait assez pour les lettres. Le second est plus grave. Gallardo a laissé la réputation d'un voleur de livres. Légende peut-être, propagée par ses ennemis, par Adolfo de Castro, en particulier, et par Estévanez Calderón, l'auteur du sanglant sonnet :

Caco cuco, faquín, bibliopirata...

mais acceptée par des gens qui n'avaient rien eu à démêler avec l'atrabilaire pamphlétaire, tels que Menéndez Pelayo. M. Marqués plaide les circonstances atténuantes, mais il lui faut bien admettre que le héros eut quelques-uns de ces « actes de piraterie », ou, si l'on veut, de ces distractions sur la conscience. Il ne fut ni le premier ni le dernier atteint de la cleptomanie livresque. Et, puisque nous en profitons, ne le lui reprochons pas trop sévèrement.

Nous aimerions bien à savoir aussi ce qu'il y a de vrai dans le récit qu'il a fait de la perte de ses précieuses collections, le 13 juin 1823, fête de saint Antoine. On sait qu'en ce jour mémorable, à l'approche des Français du duc d'Angoulême, Gallardo dut s'embarquer précipitamment, à Séville, avec armes et bagages, qu'il fut pris et fortement houspillé par les « serviles » de Triana, lesquels jetèrent au Guadalquivir, sans aucun respect, ses caisses pleines de vieux bouquins, de manuscrits uniques et de ses propres écrits. Il nous en a donné la liste : elle est impressionnante. Que de trésors au fond de l'eau ! Rien ne nous consolera de cette perte irréparable, pas même l'ironique romance de Castro, bien joli cependant :

Triste estaba Gallardete,
Triste estaba por su mal.
Sobre el Betis yo le oyera
En estas voces clamar :
¡ Dónde están los mis librotes... etc.

Malheureusement, il court de mauvais bruits à propos de cette aventure, que l'imagination de Gallardo paraît avoir grossie et dramatisée outre mesure. Quelques-uns l'ont niée. « Beaucoup, dit Menéndez Pelayo, la rangent au nombre des fables mythologiques et fantastiques. Il a exagéré cette perte au point de s'imaginer que tout livre ou tout manuscrit précieux qu'il voyait avait appartenu à sa bibliothèque et s'était perdu le jour de la Saint-Antoine. » C'eût été peut-être l'occasion d'essayer de tirer la chose au clair.

Deux remarques pour terminer. La première s'adresse plutôt, à vrai dire, au prote. Les errata (outre ceux qui sont corrigés) restent nombreux. Il y a, en particulier, la reproduction d'une lettre (d'ailleurs intéressante, d'un bibliophile russe, où le mépris de l'orthographe et de la grammaire françaises dépasse les bornes permises. La seconde remarque est d'une autre nature. Sur bien des points de détail et même sur le jugement d'ensemble, M. Marqués est en désaccord avec Menéndez Pelayo, et c'est son droit. En combattant les appréciations de son illustre prédécesseur, peu bienveillant pour les hétérodoxes, il fait preuve d'indépendance. Pourquoi faut-il qu'il lui emprunte tant d'idées, de citations ou même d'expressions? Il suffira de comparer, par exemple, les chapitres intitulés *El audaz Xaramillo* et *La Estela del diccionario* au chapitre II du tome III des *Heterodoxos* pour estimer que l'on a vraiment trop oublié les guillemets ou les renvois, oubli, au demeurant, facile à réparer.

Plus importante, par son étendue et par les réflexions qu'elle suggère, est l'étude sur Blanco-White que nous offre M. Mario Méndez Bejarano, bien préparé à cette tâche par différents travaux sur la

société de cette époque. Les lettres et l'autobiographie de Blanco lui-même, les trois volumes édités, en 1845, par John Hamilton Thom, son ami, le chapitre des *Heterodoxos* (tome III, p. 547-83) contenaient déjà l'essentiel. Mais l'intérêt véritable de cette existence, d'ailleurs si mouvementée, est presque tout entier dans la lutte qui se livra dans le propre esprit de Blanco, et qui le conduisit de l'orthodoxie catholique à l'Église anglicane, puis à l'unitarisme, pour aboutir à un déisme détaché de tout lien confessionnel et de tout culte extérieur. Pour juger ce drame de conscience, il faut des qualités rarement réunies, une égale connaissance des doctrines religieuses qui se disputèrent cette âme inquiète, un esprit libre de tout préjugé de secte, une impartialité difficile à observer en pareille matière. Sans doute, le biographe n'a point à s'ériger en juge des consciences ; on ne lui demande pas de décider où est la vérité. Son rôle sera rempli s'il a su pénétrer dans la pensée et dans l'âme de son héros, montrer les mobiles auxquels sa conduite a obéi. On ne lui défendra pas d'ailleurs de ressentir la naturelle sympathie que tout homme, même le plus assuré de ne point se tromper, devrait éprouver pour quiconque cherche de bonne foi la vérité. Cette impartialité compatissante, la mémoire de Blanco l'a rarement rencontrée. Le chapitre que lui a consacré Menéndez Pelayo est à réviser. On aime à croire que ce dernier lui-même, vers la fin de sa vie, alors que l'expérience avait calmé l'humeur intransigeante de la vingt-cinquième année, aurait effacé les épithètes injurieuses et adouci l'âpreté de son jugement. Il aurait, peut-être, pu écrire encore : « L'indignation à l'égard de Blanco est inutile, la pitié suffit », mais il n'aurait sans doute plus ajouté : « Pas une idée robuste, pas une affection sereine n'avaient traversé sa vie. C'était le renégat de toutes les sectes, le lépreux de tous les partis ; il cheminait vers le sépulcre, sans foi même dans le doute, effrayé de ce qu'il niait, abhorré mortellement en Espagne, méprisé en Angleterre, poursuivi par les clameurs de ses victimes irlandaises, et troublé par des spectres nocturnes... » Le livre de M. M. B. permettra de remettre les choses au point. En réalité, peu de théologiens ou d'exégètes à cette époque ont montré plus de vigueur d'esprit que l'auteur des *Observations on heresy and orthodoxy* (1835), ou que celui de *The rationalist A.-Kempis or the religious sceptic in God's presence* (1840). Eh quoi? pas une « affection sereine » chez celui qui a parlé comme il l'a fait de sa mère, de ses frères, de son fils, chez celui qui eut pour amis très chers les Lista, les Arjona, les Marmol, les Holland, les Channing, les Coleridge, les Hamilton Thom, les Southey, les Armstrong, et tant d'autres? En réalité, comme le dit son nouveau biographe : « Peu d'hommes ont rencontré des amitiés plus passionnées et plus durables ». Il a été le renégat de toutes les sectes, le lépreux de tous les partis? Ne serait-ce pas qu'il a prétendu maintenir l'indé-

pendance de sa pensée contre tous les fanatismes et toutes les hypocrisies, et qu'il s'en est détaché dès qu'il a cru en reconnaître l'insuffisance ou la fausseté? « Puis-je me taire? disait-il. M'est-il permis de renoncer à la liberté de ma pensée? Ne manquerais-je pas à mon devoir? Puis-je cacher les fruits de mes études et de mon expérience, précisément quand ces fruits arrivent à maturité? Certes, je puis me tromper; mais, du moins, j'ai employé, pour conquérir la vérité, tous les moyens en mon pouvoir. » Malgré le travail acharné qu'il s'imposa, apprenant l'anglais, l'hébreu, le grec, l'allemand, pour puiser directement aux sources de la pensée, étudiant dans le texte les Livres saints, les Pères, les philosophes jusqu'à Fichte et à Kant, s'il n'a pu satisfaire et apaiser sa conscience, si le doute l'a poursuivi jusqu'à la fin, s'il a prouvé, d'ailleurs, sa sincérité et son désintéressement en renonçant spontanément aux maigres avantages matériels péniblement conquis, s'il est mort, enfin, pauvre, solitaire, abandonné de ceux qui ne lui pardonnaient pas de leur avoir préféré ce qu'il estimait la vérité, n'a-t-il pas offert un spectacle bien rare et qui devrait forcer l'estime? « Le doute est si beau, disait Renan, que je viens de demander à Dieu de ne m'en délivrer jamais. » Et lorsque, sentant venir la mort, pour rester ferme jusqu'au bout, il écarte les souvenirs attendrissants de son enfance et l'ombre même de sa mère, n'est-ce point une sorte de trahison que de ne voir que remords et cauchemars nocturnes dans les vers que trace sa main défaillante?

¡ Oh! traidores recuerdos, que desecho,
De paz, de amor, de maternal ventura,
No interrumpais la cura
Que el infortunio comenzó en mi pecho!
¡ Imagen de la amada madre mía,
Retírate de aquí, no me deshagas
El corazón, que he menester de acero,
En el tremendo día
De angustia y pena que azorado espero!

Beaux vers assurément, et tels qu'en écrivaient trop rarement les beaux-esprits de l'Académie des Lettres Humaines de Séville! L'auteur des *Hétérodoxes*, bon connaisseur, n'en pouvait disconvenir; mais pourquoi n'a-t-il pas vu qu'ils étaient beaux surtout par l'austère sincérité du sentiment qui les inspirait? Faudrait-il donc croire que M. José Ortega Gasset a raison quand il assure qu'en général, « les hommes de beaucoup de foi se considèrent, en fait, comme exempts de l'exercice de la bonne foi »?

Est-ce à dire que tout soit à louer dans la vie de Blanco? Non certes. Elle contient une page que l'on voudrait pouvoir en effacer. Son incrédulité naissante lâcha la bride à des passions mal réprimées. Il

s'y abandonna sans briser immédiatement les liens qui le retenaient dans l'Église. Ce fut son crime et son remords. « J'ai vécu dans l'immoralité, confesse-t-il, alors que j'étais prêtre, comme tant d'autres corrupteurs de la vertu des femmes. » — « Comme eux, ajoute Menéndez Pelayo, il eût continué en son métier de tromper les gens, si certaine honnêteté native ne lui avait fait honte de sa dégradation et de sa misère. » Un fils lui était né, vers le début de 1809[1]. Le désir de s'occuper activement de son instruction fut sans doute pour beaucoup dans sa résolution de rompre avec l'Église et de s'expatrier.

Un autre reproche de ses compatriotes fut d'avoir approuvé et soutenu, surtout dans son journal *El Español*, le soulèvement des colonies d'Amérique. Les Cortès de Cadiz le déclarèrent coupable du crime de lèse-nation. Mais sur cette vieille querelle, l'histoire a prononcé. Il est difficile de douter du patriotisme de Blanco. Seulement, il était certaines choses qu'il mettait au-dessus même du patriotisme : la justice, la liberté, l'humanité. « Mon ardeur à défendre ce qui pour moi est la vérité n'éteindra jamais en moi l'amour de la patrie. » « En matière de patriotisme, dit M. Unamuno, que de fausses idées l'ignorance n'a-t-elle pas répandues en Espagne ! On a oublié que la vraie patrie de l'esprit, c'est la vérité : c'est en cette dernière uniquement que l'esprit peut trouver son repos et agir avec tranquillité ». — Et M. J. Ortega Gasset ajoute : « Le vrai patriotisme, c'est la critique de la terre de nos pères et l'organisation de la terre de nos fils. » Ce même respect des droits supérieurs de l'humanité inspira à Blanco, dès 1814, sa généreuse campagne contre les horreurs de la traite et de l'esclavage des nègres *(Bosquejo del comercio en esclavos)*. Pourquoi faut-il qu'il se soit donné un démenti à lui-même, en défendant (dans la *Practical and internal evidence against catholicism...* 1825-26) l'oppressive politique des torys anglicans à l'égard des catholiques irlandais ? Il reconnut bientôt d'ailleurs que contre l'intolérance elle-même l'intolérance est criminelle. « Quand l'exaltation fut passée, dit M. Méndez Bejarano, il comprit son erreur, et il plaida pour la liberté des catholiques irlandais dans une lettre à l'éditeur du *Christian Examiner*. »

Telles sont les principales conclusions qui se dégagent, je crois, de l'examen de la vie morale et religieuse de Blanco-White, telle que nous l'expose son nouveau biographe. Ce dernier se défend, il est vrai, de juger ses idées religieuses ou ses idées politiques. « Elles n'existent pour nous, dit-il, que comme éléments d'une étude psychologique, ou en tant qu'explication du phénomène littéraire. » Soit ! mais, d'abord, cette attitude n'est point facile à maintenir. Comment

1. Gallardo, que suit Menéndez Pelayo, lui en attribue plusieurs, mais son témoignage est suspect. Dans les mémoires et les lettres de Blanco, il n'est jamais question que de Fernando, qui mourut officier dans l'armée anglaise des Indes.

rester pendant 600 pages d'analyses d'ouvrages, de récits de polémiques, d'exposés de doctrines, dans un équilibre si parfait, que personne ne puisse se douter de quel côté l'auteur incline? A défaut de l'auteur, qui se récuse et multiplie les réserves, le lecteur de lui-même tire les conclusions. Et ensuite, — nul, je crois, ne s'y trompera, — la portée de l'étude philosophique ou dogmatique dépasse ici singulièrement l'intérêt de l'œuvre littéraire.

Je ne veux pas dire que cette dernière ne mérite point de nous arrêter. Peut-être même demanderait-elle une étude, sinon plus détaillée, du moins plus condensée, moins éparpillée aussi, plus méthodique que celle qu'on nous offre. Il convient de mettre au premier rang les treize *Lettres sur l'Espagne*, publiées en anglais, à Londres, en 1822, sous le pseudonyme de Leucadio Doblado. Elles constituent un document dont l'exactitude et l'agrément n'ont point été dépassés, non plus que le mérite littéraire, au dire des juges compétents. Au moment où l'attention des lettrés se portait vers les pays étrangers et les sujets exotiques, elles fournirent des motifs et des scènes pittoresques aux romantiques d'Angleterre et peut-être (ce serait à rechercher) de France. Elles contiennent, avec la *Bible en Espagne*, de George Borrow (1843) et le *Guide en Espagne*, de R. Ford (1845), la meilleure part de ce que le public anglais connut de ce pays dans le second tiers du XIX[e] siècle. Le succès de ces *Lettres* décida leur auteur à en écrire six autres, en espagnol, sur l'Angleterre. (*Cartas sobre Inglaterra*, 1823-25). Elles apprenaient à ses compatriotes bien des choses nouvelles pour eux sur les mœurs, les habitudes, la politique, la religion, les divertissements publics (courses de chevaux, boxe, chasses, danses, etc.), ainsi que sur la peinture anglaise, si mal connue alors.

Les poésies de jeunesse de Blanco (on les trouvera presque toutes réunies au tome LXVII de la *Biblioteca* de Rivadeneyra) ne valent, à mon goût, ni plus ni moins que la majeure partie de celles que nous a laissées cette école de Séville dont Lista, Arjona, Reinoso et quelques autres furent les principaux représentants. Églogues, élégies, anacréontiques, odes à Dorila dans le goût de Meléndez, poésies patriotiques dans la manière de Quintana, ou philosophiques dans celle de Jovellanos, épîtres morales, *Sur les plaisirs de l'enthousiasme* ou le *Triomphe de la Bienfaisance*, tout cela appartient à des genres morts depuis, ou terriblement vieillis. L'Épître à Forner, du moins, reste intéressante parce qu'elle témoigne déjà des ravages de l'incrédulité dans l'esprit de Blanco. A tous ces poèmes déjà connus, M. M. B. en ajoute un autre, considéré comme perdu, et qu'il a réussi à retrouver. C'est un « Chant didactique sur la Beauté », en hendécasyllabes libres, lu, le 23 décembre 1798, à l'Académie des Lettres Humaines, de Séville. Il a retrouvé et publié également le Discours

de réception de Blanco à l'Académie des Bonnes Lettres (6 nov. 1801). Il roule sur le même sujet. Poème et Discours placèrent leur auteur au premier rang des « Cygnes du Bétis » et des esthéticiens : je crains bien qu'ils n'ajoutent pas grand chose à sa gloire. Les poésies des dernières années, en espagnol ou en anglais, sont bien supérieures. La fade rhétorique de l'École a disparu pour faire place à des pensées plus hautes, à des sentiments plus vrais. C'est qu'entre les unes et les autres, toute une vie s'était écoulée, au milieu d'événements tragiques qui bouleversèrent la société, au milieu aussi de luttes morales qui agitèrent douloureusement cette âme tourmentée. Grâce à M. Méndez Bejarano, nous la connaissons mieux maintenant. Il a retrouvé des poésies perdues, des lettres, qui complètent la correspondance déjà publiée, des documents nouveaux. Nous possédons désormais tout ce qui est nécessaire pour juger plus équitablement un homme trop longtemps méconnu et parfois calomnié.

E. MÉRIMÉE.

Georges Duhamel. — *Vida de los mártires, 1914-1916. Traducción del francés por* **Rafael Calleja.** Madrid MCMXXI (publié par la firme « *Calleja* »). — 253 pages.

Il est des traductions qui ne sont que de bonnes opérations de librairie ; c'est d'un point de vue plus élevé que je veux considérer celle-ci. Nous devons savoir gré à M. R. Calleja d'avoir traduit la belle œuvre de G. Duhamel. Ecrite avec soin, éditée de façon exquise, sa version de la *Vie des Martyrs* mérite de se répandre non seulement en Espagne, mais dans tous les pays de langue espagnole. Ce serait de l'excellente propagande pour nous, d'autant plus efficace qu'elle est moins visible, d'une portée double : d'abord elle montrerait que la littérature française, la bonne, la vraie, ne se réduit pas à ces œuvres d'un certain genre, qui, traduites à la grosse, parées d'images et de titres parfois scandaleux, s'étalent aux vitrines des libraires et nous font la réputation que l'on sait ; en second lieu, des livres comme celui de G. Duhamel rappelleraient à un groupe important de nations étrangères, plus promptes encore que nous-mêmes à l'oublier, qu'il y eut une guerre, et que la France y joua un rôle que je ne veux pas dire glorieux — pour ne pas attirer sur nous l'envie — mais simplement douloureux : puissent les « Martyrs » de Duhamel leur parler dans leur sobriété poignante, si pieusement respectée par M. R. Calleja !

G. BOUSSAGOL.

J. Deleito y Piñuela. — *Lecturas americanas.* (Editorial América, Madrid 1920. 1 vol. 237 pages. 4 pesetas).

M. J. D. P. a eu l'heureuse idée de réunir en un volume bien imprimé, agréable à lire, « les travaux que, pendant plusieurs années,

il a écrits et publiés — surtout dans *La Lectura*, de Madrid, — sur des auteurs et des livres américains ou sur des auteurs et des livres espagnols ou d'un autre pays qui traitent de l'Amérique ». J'aurais aimé que M. J. D. P. indiquât, à la fin de chaque article, la date et le lieu de sa publication. Ce simple détail en aurait facilité parfois la compréhension. L'auteur a groupé ses articles sous quatre titres : I. *Literatura de Hispano-Americanos* [C. R. de quelques livres de R. Blanco-Fombona, de celui de Zaldumbide sur J. Enrique Rodó, etc.]; II. *América vista por los Españoles* [p. ex. : ouvrages de Rafael Altamira : « España en América », « Mi viaje a América » ; — de V. Blasco Ibáñez : « Argentina y sus grandezas », etc...] ; III. *La emancipación de América vista por los Coetáneos* [C. R. de nombreux volumes de *Mémoires*] ; IV. *Diversos libros americanos*, [de Pau Groussac, Carlos A. Villanueva et Carlos Pereyra]. — Si j'ajoute que la critique de M. J. D. P. donne l'envie de lire les originaux dont il est parlé, j'en aurai assez exprimé et l'agrément et la valeur.

G. B.

Angel Marvaud, *L'action économique française en Espagne.* Société d'études et d'informations économiques, Paris, 1922, 91 pages.

La consciencieuse documentation et le bon esprit qu'apporte M. Angel Marvaud dans ses publications sur l'Espagne actuelle feront encore de cette brochure, en même temps qu'un précieux moyen d'information pour nous, un excellent tract de propagande en notre faveur, puisqu'il démontre notre désir de bien connaître la situation économique, et par conséquent la vie profonde de ce pays. Seule cette connaissance peut nous éclairer sur les progrès et les besoins de nos voisins et nous mettre en mesure de traiter la vitale question des échanges, des tarifs et des concessions en vue d'une reprise définitive des relations commerciales, en vue du retour à une bonne amitié sans réticences. Disons à ce propos que le congrès qui devait avoir lieu à Biarritz en avril dernier et qui avait été remis pour des raisons d'opportunité, est annoncé pour septembre ou octobre.

G. CIROT.

1er juin 1922.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS,
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

ALPHONSE LE NOBLE

ET LA JUIVE DE TOLÈDE

Bien connue est la légende d'après laquelle Alphonse VIII, à peine marié avec Éléonore d'Angleterre, se serait enfermé pendant sept ans à Tolède avec une juive. Les deux textes les plus anciens auxquels on se réfère, auxquels se référaient ceux qui l'ont combattue dès le XVII[e] siècle, sont la Chronique générale et le *Libro de los Consejos*, autrement dit les *Castigos e Documentos* attribués jadis à Sanche IV.

L'autorité de ce dernier ouvrage a sensiblement diminué depuis que MM. Foulché-Delbosc et Groussac ont démontré (*Revue hispanique*, 1906, t. XV) que la rédaction en est postérieure au milieu du XIV[e] siècle. Quant à la Chronique générale, il est à noter que la première rédaction ou le texte (*Nueva B. A. E.*, t. V) qui passe pour tel est muet sur l'histoire de la Juive; et c'est ce qu'aurait pu faire utilement ressortir le P. Fita dans l'article où il a défendu la mémoire et la moralité d'Alphonse le Noble, en novembre 1908 (*Boletín de la R. Acad. de la Historia*), deux ans après la publication dudit texte par M. R. Menéndez Pidal.

Ainsi que beaucoup d'autres légendes ou anecdotes relatives à l'époque ou à la personne de ce roi, cette histoire a été consignée par Diego Rodríguez de Almella dans son *Valerio de las Historias*, si souvent réimprimé depuis 1487 [1]. Elle se trouve au livre II, tit., IV, cap. VI. Comme le texte de la Chronique générale éditée par Ocampo à Zamora en 1541 [2] se trouve,

1. Cf. mes *Histoires générales d'Espagne*, p. 16-18 et 53.
2. Cf. Menéndez Pidal, *Crónicas generales de España*, 3[e] éd., p. 125 sq. La réimpression de cette chronique serait bien désirable.

pour la partie qui nous occupe ici, reproduit, avec celui des *Castigos*, par le marquis de Mondéjar dans ses *Memorias... del rey D. Alfonso el Noble*[1] (p. 67) et par le P. Fita (art. cité, p. 419), c'est celui d'Almella que je donnerai ici. Menéndez Pelayo l'a déjà cité tout au long au t. VIII des *Obras de Lope de Vega publicadas por la R. Acad. Esp.* (1898), p. CXII, ainsi du reste que le passage de la Chronique générale éditée par Ocampo; mais cette collection n'est ni très répandue ni très maniable, et je crois préférable de faire ici double emploi. Je copie l'édition de Tolède, 1541.

Leese como despues que el Rey don Alfonso q̄ hizo el monesterio delas huelgas de Burgos d'spues de casado cōla reyna doña Leonor hija del rey de inglaterra / estando en Toledo vio vna judia mucho hermosa ⁊ pagose tanto della que dexo la reyna su muger ⁊ encerrose conella vn gran tiempo / de guisa que lo no podian della partir: ni se pagaua tanto de otra cosa como della. E segū cuenta el arçobispo don Rodrigo / dize que estuuo encerrado conella siete meses que no se mēbraua de si: ni de su reyno. E como los condes ⁊ ricos hombres ⁊ caualleros viessē como el rey estaua en tal peligro ⁊ desonor por tal hecho como este / ouieron su acuerdo como pusiessen recaudo eneste hecho tā malo ⁊ sin consciencia: ⁊ acordaron que la matassen. E conesta intencion entraron a do estaua el rey: fingiendo que le querien hablar. E como estuuiessen con el hablando fueron otros a do estaua la judia: ⁊ como la hallassen en muy nobles estrados: degollarō la ⁊ a quatos cōella estauan: ⁊ fuerōse luego. E como el rey supo este fue muy cuytado q̄ no sabia q̄ hazer: q̄ tanto la amana q̄ se queria porella perder. Y como estuuiesse vna noche solo en su camara pēsando enel fecho de aq̄lla mala judia apareciole vn angel ⁊ dixole Como Alphonso avn estas pēsando en̄l mal q̄ has hecho de q̄ dios ha rescebido grā desseruicio? haces mal ⁊ serte ha demādado caramente ati ⁊ a tu reyno. Y el rey le pregunto quiē era / ⁊ dixo q̄ era angel de dios ael embiado. E como lo oyo hinco los hinojos en tierra ⁊ pidiole merced q̄ rogasse a dios por el: ⁊ dixole el angel. Por este peccado q̄ heziste no quedara de ti hijo varon q̄ en tu lugar reyne: mas quedara del linage de tu hija / ⁊ de aqui adelāte apartate de hazer mal ⁊ haz bien. E como esto ouo dicho desaparecio / ⁊ quedo la camara cōplida de marauilloso olor ⁊ con gran claridad. E desde alli adelāte anduuo los caminos de dios el rey ⁊ hizo buenas obras....

Almella revient ailleurs (VI, IX, V) sur cette faute du roi

1. Publiées par Cerdá y Rico, 1783.

Alphonse VIII et ajoute que, s'étant amendé, il fonda le monastère de Las Huelgas, l'*Hospital del Rey* et d'autres couvents, vainquit Míramamolin, prit Cuenca et Alarcon, etc., et fut en définitive surnommé *El bueno*.

On remarquera tout d'abord qu'Almella dit « Leese ». Ce n'est donc pas une tradition orale qu'il reproduit (et peut-être cette indication est-elle valable pour la plupart si ce n'est la totalité de ses anecdotes). Ensuite il donne comme référence l'archevêque Rodrigue. Or il n'y a pas un mot de pareille équipée dans l'œuvre du prélat tolédan, que suit d'ailleurs de fort près, dans cette partie, la Chronique générale telle que l'a éditée M. Menéndez Pidal. Pas davantage il n'en est question dans l'une ni dans l'autre des deux traductions (ou soi-disant telles) du *De rebus Hispaniae* parues dans les *Documentos inéditos* (t. LXXXVIII et CV). Loin de reprocher quoi que ce soit au vainqueur de las Navas sous le rapport de la conduite intime, même au temps de sa jeunesse, Rodrigue a deux chapitres dithyrambiques (VII, 18 et 26) sur la sagesse et l'activité du monarque avant la prise de Cuenca :

> ... Acquisiuit non habita, reaedificauit deserta, donec iaceret fundamenta urbium, et erigeret excelsa turrium, et ruinas saeculis repararet. Proficiebat enim apud Deum et homines sapientia et aetate. Erexit eum Deus altissimus, et magnificavit eum Creator ipsius, donec stabiliret illi solium gloriae, et exaltaret ei diadema victoriae... (Éd. de Francfort 1579.)

Ruy Sánchez (*Hist. hispanica*, III, 33) n'a également que des éloges.

Mariana s'est pourtant fait l'écho, soit d'Almella, soit de la Chronique générale telle que l'avait éditée Ocampo, en résumant l'histoire de la Juive (XI, 18), en manière d'épilogue à la défaite d'Alarcos :

> Opinio fuit ea clade regium scelus vindicatum, cùm Toleti vxore contempta, fœminae cuiusdam Iudaeae, quam nihil praeter pulchritudinem commendabat, amoribus diu indulsisset. Quod non modo inhonestum erat, sed etiam cum religionis probro coniunctum neque prius destitit, quàm proceres rei indignitate per moti pellicem perimendam curarunt. Libidinis impatientia furentem Regem,

genius[1] Illescis per noctem apparens, ad sanitatem revocavit : cùm ea forma se videndum praebuisset, qua ex imagine notus erat, iuuenis gravi atque praeclara specie, minas intentans nisi resipisceret, castimoniae vel cultae praemium expectare, vel spretae poenam vereri iubens. (Éd. de 1592.)

Ce même épisode, auquel Mariana apportait son autorité sans pourtant la prendre à son compte d'une façon formelle, puisqu'il dit « Opinio fuit », n'a fait l'objet d'aucune critique de la part de Pedro Mantuano, dont on connaît pourtant l'acharnement. Il a trouvé place dans la *Coronica* de Núñez de Castro, 1665[2], mais non dans l'*Historia de Toledo* de Pisa (1605), non plus que dans l'*Historia de los Reyes Godos* de Julián del Castillo (1582, 2e éd., 1624), qui pourtant a recueilli la plupart des légendes ou anecdotes relatives au règne d'Alphonse VIII.

Nous le retrouvons complaisamment développé dans le *Retrato politico del Senor Rey D. Alfonso el VIII. que dedica a la S. C. R. M. del Rey Nuestro señor D. Carlos II. D. Gaspar Mercader y de Cerbellon, Conde de Cerbellon*[3]. L'édition que j'ai sous les yeux est sans date, mais elle fait corps avec celle, donnée en 1744 « en la Imprenta de D. Pedro Joseph Alonso y Padilla », du poème bien connu de D. Luis de Ulloa Pereyra, *Alonso Octavo Rey de Castilla principe perfecto detenido en Toledo por los amores de Hermosa o Raquel, Hebrea, muerta por el furor de los Vassallos*. Les « Autoridades, que se citan en el Libro de el Retrato politico » figurent après le poème et en continuent la pagination. Ces notes n'ont du reste aucun rapport avec les

1. *Vn Angel*, dit la traduction espagnole, qui traduit ainsi ce qui suit et ajoute la mention de l'inscription d'Illescas (elle figure déjà dans l'édition de 1601 et n'est pas suspecte par conséquent) : « Vn angel que de noche le aparecio in Illescas, le apartò de aquel mal proposito : mostròsele en aquella forma que tenia en vna pintura, y imagen del mismo Rey, a manera de mancebo, con rostro hermoso mas grave : que le amenazaua si no boluiesse en si : y lo apercebia esperasse el premio de la castidad, si la guardasse, y temiesse el castigo, si la menospreciasse. En la Iglesia de Illescas, a la mano derecha del Altar mayor, ay vna capilla llamada del Angel, con vn letrero, que declara ser aquel el lugar en que se aparecio el Angel al Rey don Alonso el Bueno : que assi le llaman.» (Éd. de 1623.) M. Hugo A. Rennert cite ce texte dans l'article auquel je renvoie plus loin. Sur l'église d'Illescas, voir Madoz, s. v. *Illescas*.

2. Voir ce que dit Cerdá y Rico, dans son prologue aux *Memorias*, p. IX, de cet ouvrage.

3. Cf. Salvá, *Catálogo*, nos 3055 (éd. de 1679) et 2443 (éd. de 1755).

sources historiques, et ne sont que des citations d'auteurs anciens [1] à peu près exclusivement.

Pas plus que de la *Jerusalem conquistada* (1609), où Lope de Vega a fait place à la belle Juive (l. XIX), je ne parlerai du poème d'Ulloa [2], et je ne citerai du *Retrato politico* que le début de l'histoire de la Juive, laquelle occupe toute la *tercera parte* (sur quatre):

Corre en Toledo el Tajo, y no sierpe de plata, no cythara de aljofar; aunque esta vez no fuera vulgaridad decir cythara, decir sierpe, à quien ostentò en sus riberas lo dulce y lo venenoso. Corre, pues, el Tajo al mar presurosamente, porque nunca son mas presurosos los pasos, que quando se encaminan à los precipicios...

Ici on note : « Virtus difficilis inventu est etiam sine Magistro vitia discuntur. *Sen.* Natur. quaest. lib. 3 ».

Cet échantillon nous dispensera d'aller plus loin et de chercher dans une telle œuvre autre chose que du gongorisme en prose et du pédantisme en notes [3].

Je ne parlerai pas des *comedias* du XVIIe siècle : *Las paces de los Reyes y Judía de Toledo* (parte VII, 1617) [4], à laquelle Menéndez Pelayo a consacré des observations préliminaires si lumineuses; *La desgraciada Raquel* (1635), de Mira de Amescua (1667), laquelle paraît se confondre avec la *Judía de Toledo* (1667), attribuée à Diamante, ainsi que l'avait signalé

1. Il y en a une de Camões, à propos de la pâleur de la Juive morte: « as violas da color dos amadores ».

2. Paru en 1650, 1659, 1674. Cf. Salvá, 1011, 1012. Gallardo, *Ensayo*, nos 1417, 4111 et 4112) signale sa *Parafrasis* (1655) et l'édition de ses *Obras* (1674). Cf. Menéndez Pelayo, *Obras de Lope de Vega*, t. VIII, p. CXIV sq.

3. Cf. Menéndez Pelayo (ouvr. cité, p. CXIX), qui l'apprécie sévèrement, mais se contente de donner le titre sans autre indication.

L'auteur doit être un parent de Gaspar Mercader, l'auteur du *Prado de Valencia*, lequel était fils de Gaspar Mercader et de Laudomia Carroz; or celui-ci épousa en secondes noces une nommée Laura Cervellón, dont il eut huit enfants (voir le tableau généalogique dressé par M. Henri Mérimée en tête de son édition du *Prado de Valencia*, Toulouse, 1907). Aucun de ces enfants ne porte le nom de *Gaspar*. Mais l'auteur du *Retrato politico* peut être fils d'un de ces enfants, et par conséquent neveu de l'auteur du *Prado de Valencia*. Sur les Cervellón, voir même ouvrage, p. XXVII, LV sq. — Torres Amat, dans ses *Memorias*, p. 415, cite comme édition du *Retrato* : « Barcelona, par Rafael Figueró 1697 in-4°. Asi se lée en los MSS. del P. Daniel Finestres, canónigo de las Avellanas »; il ne donne aucun autre renseignement.

4. *Bibl. de Aut. Esp.*, t. XLI (t. III des *Com. escogidas de Lope de Vega* Édition de l'Academia Esp., t. VIII.

Ticknor[1]. Je ne les cite et ne cite la *Raquel* de Vicente García de la Huerta (1778), que pour rappeler la fortune de cette légende, fortune qui, du reste, ne s'est pas arrêtée là ; il serait curieux de la suivre en France, en Allemagne et en Angleterre[2].

Ce que nous trouvons en France à cet égard ne nous fait du reste pas précisément honneur au point de vue de l'érudition. Il s'agit de *Rachel ou la Belle Juive, nouvelle historique espagnole*, de Jacques Cazotte. Je me contenterai de relever une phrase de la préface et le début de la nouvelle elle-même :

Le roi Alphonse, personnage mis sur la scène, est Alphonse *Raymond, fils de Raymond comte de Bourgogne, et mari de la célèbre Urraque.*

Alphonse VIII, roi de Castille *et de Léon,* monta sur le trône à l'âge de quatre ans. Ferdinand, *roi d'Aragon*, son oncle maternel...

***

Les premières protestations contre la fameuse légende paraissent avoir été formulées par le licencié Diego de Colmenares, dans son *Historia de la insigne ciudad de Segovia* (1637), puis par le marquis de Mondéjar, dont les *Memorias*, dédiées au roi Philippe V en 1703, ne virent le jour qu'en 1783. Flórez ne fut pas moins catégorique, ni le P. Fita moins persuasif.

Mais Menéndez Pelayo ne s'est pas laissé convaincre. Dans ses Observations préliminaires à la *Comedia* de Lope de Vega, *Las pazes de los Reyes y Judía de Toledo*, il se refuse spirituellement à admettre l'impossibilité que voyaient Mondéjar et Flórez à ce qu'Alphonse pût être sous le joug d'une jolie maîtresse et s'occuper des affaires de l'État. Il ne voit pas davantage d'invraisemblance à ce que le jeune roi ait eu en même temps des enfants légitimes. Il s'empresse d'ailleurs de convertir les *sept années* en *sept mois*, comme veut Almella.

1. Cf. Hugo Albert Rennert, *Mira de Mescua y la Judia de Toledo (Rev. hisp.*, 1900, n° 21-22, p. 119). Menéndez Pelayo paraît donc s'être aventuré en niant que la *comedia* de Diamante puisse, vu le style, être en réalité de Mescua. Il y aurait à revoir cette question. Rennert ne devait pas connaître l'argumentation de Menéndez Pelayo, le t. VIII des *Obras* ayant paru en 1898, c'est-à-dire peu auparavant.

2. *Bibl. de Aut. Esp.*, t. XLIX. Cf. Menéndez Pelayo, ouvr. cité, p. CXXII. M. E. Lambert vient de consacrer dans la *Revue de littérature comparée* (avril-juin 1922) un article à *La Juive de Tolède*, de Grillparzer.

On va voir que, sur ce point tout au moins, certains manuscrits lui donnent raison en même temps qu'à l'auteur du *Valerio*.

Les rédactions de la Chronique générale qui relatent l'aventure de Tolède sont la Troisième Chronique générale, celle de Castille, celle de 1344, et la Refonte de cette dernière, nous dit M. Menéndez Pidal (*Catálogo*, 1re éd., p. 85 et 103; 3e éd. p. 129 et 161), qui note que la Chronique de 1344 porte « una judia que auie y muy fermosa » et parle d'un séjour de sept mois[1]; la Troisième Chronique générale (texte d'Ocampo), met « una judia que auie nombre Fermosa » et transforme les mois en années. Ces deux variantes ont une grosse importance. Or, le ms. portugais de Paris[2] est fidèle, au moins sur ces deux points, à la Chronique de 1344. Je mets en note les variantes de sens que j'ai relevées dans le ms. Ii-74 = 10815 de la Biblioteca Nacional de Madrid.

(Fol. 216) CºV.XXII[3]. Casado elrrey dom affom̄ esteue en burgos algũu tp̄o . despois foyse pa toledo com sua molh'. Estando hi uyo *hũa judia q̄ hy era muy fremosa.* ⁊ namorouse tanto della q̄ leixou arreȳa sua molh' ⁊ encarrouse com a judia hũu g̃nde tempo. Assy q̄o non podiã della p̃tir[4]. E esteue ẽçarrado cõ ella VIí. *meses*. nõ se lembrando dessy nen de seu rregno. nẽ doutra cousa. E dizem q̄ este tam g̃nde amor que elle auya aesta judia. que era (fol. 216º) por feitiços[5] quelh'ella sabia faz'. Os condes ⁊ cavall'os ⁊ rricos hom̄s ueendo como orregno staua en g̃nde pigro por isto. ouuerõ seu acordo[6] sobre ello. ⁊ determinarõ dea matar. ⁊ com esta entençõ entrarõ honde elrrey staua dizendo quelh' queriã fallar. ⁊ despois q̄ todos forõ ante elrrey entre tanto que hũus falauã com elle. ⁊ os outros entrarõ honde staua aquella judia ⁊ acharõna seer ẽ nob's estrados. ⁊ degolarõ ella ⁊ q̃ntos cõ ella stauã. ⁊ desy foronse logo. Q̃ndo elrrey isto soube. tomou tam g̃nde pesar q̄ non sabia que faz'[7].

1. Sept mois également dans la Refonte (*Catálogo*, p. 103, 3e éd., p. 161).
2. Cf., Morel-Fatio, *Bibliothèque nationale, Catalogue des mss. esp. et des mss. port.*, p. 248, et *Chron. lat. des Rois de Cast.*, *Bull. hisp.*, 1912, p. 244 note ** (p. 29, note * du tiré à part) et 1917, p. 103; 1919, p. 298; 1921, p. 84; Pidal, *Rev. de Fil. Esp.*, 1921, n. 4
3. Ii-74 a un titre : « de com̄o el Rey don alfonso estouo ençerrado conla judia. ⁊ la mataron los sus vasallos. Despues que el rrey fue casado com̄o ya oystes estouo en burgos quanto tiempo le plogo ».
4. Ii-74 ajoute : « nin se pagaua tanto de otra cosa com̄o della. Et segũt cuenta el arçobispo don rrodrigo. »
5. Ii-74 : « fechiços ⁊ esperamientos ».
6. Ce qui suit est un peu différent dans Ii-74 : « como pusiesen en rrecabdo este fecho tan malo ⁊ asi sin cõsẽçia. Et el acuerdo fue que la matasen ».
7. Ii-74 ajoute : « Ca tanto la amaua que se queria perder por ella . »

entom otamaron algũꝯ deseus uassalos ⁊ leuarõno fora detolledo ahũu log˜ q chamã yliescas que som VI. legoas dacidade. Elrrey stando hy ⁊ jazendo hũa noite cuydando naquella maldita judia, appareceolh' huu angeo qlhe disse. Ecomo affonso ajnda stas cuydando no mal q has feito. do qual ds rrecebeo g˜nde desſ'uiço. mal fazes ca sabe por c'to que caramm̃te odemandara atȳ ⁊ aoteu rregno. elrrey lhe pregutou quẽ era. elle lh' disse q era angeo de ds̄ que era cuyado aelle com aq˜lla messagẽ. Elrrey q˜ndo esto ouuyo pos os geolhos en trra ⁊ pediolhe m˜cee q rrogasse ads por elle. Eo angeo lhe disse sey certo q tan g˜nde sanha ha ds de ty por este pecado que to demandara ⁊ a teu rregno por qo consentyo. E por este pecado q̄ tu fezeste. nō ficara de ty fil ho q rregne no logar q tu rregnas . mas ficara do linhage de tua filha. E daquy adiante p˜tete de mal obrar. ⁊ nõ façаs cousa por q nosso senhor tome dety mayor sanha. E dito esto desapareceolhe. ⁊ ficou acamara com g˜nde odor ⁊ com g˜ndeclaridade . mas elrrey ficou muy triste por oqlhe disse oangeo . ⁊ des aily adiante andou nꝯ caminhos de ds ⁊ fez boas obras. ⁊ enmedou muyto em ssy.

La même rédaction revient sur cette apparition après le court récit de la bataille d'Alarcos :

(Fol. 221) Mas no embargando q̄elle era mancebo entendeo muy bem q d̄s lhe dera aqlle quebranto pʳ oseu pecado da Judia[1] q fez'a cont˜elle. segundo lhe fora dito pello angeo[2]! E despois daquella batalha obrou tam bem qsse ouue ds delle por ben ſ'uido . ⁊ esto lh' mostrou ẽcima de seꝯ dias . calhe deu g˜nde uıgança como adiante ouuirees. ca nũca despois começou cousa q a ben no acabasse ⁊ cõ muyta sua honrra : Esto foy por a g˜nde humildade en quesse pos ante ds...

(Fol. 222°)[3] Despois q elrey dom affonso foy uẽcido en aq̄lla batalha de larcos. sempre foy muy tˢste ⁊ quebrantado . teendo q por seu pecado lh' acontecera aqlla desauẽtura. ⁊ dhy adiante se trabalhou de ſ'uir ads. ⁊ fazer ben atodos.

***

Amador de los Ríos, dans son *Historia de los Judíos de España y de Portugal* (t. I, p. 334), accepte l'histoire ainsi présentée, et la défend contre Mondéjar *(loc. cit.)* et Flórez (*Reynas Catholicas*, t. I, p. 423). Mais son principal argument consiste en ce que l'autorité d'Alphonse X ne peut être révo-

1. « da judia » n'est pas exprimé dans Ii-74.
2. Ii-74 ajoute : « cōm̄o ya oysstes ».
3. Le folio contenant le passage correspondant manque dans Ii-74.

quée en doute en pareille matière. On a vu que la première Chronique générale, celle qui passe pour remonter à ce roi, ne fait pas allusion à de tels faits; et les rédactions qui les relatent sont de dates postérieures.

Par contre le P. Fita se donnait beau jeu pour faire ressortir l'invraisemblance de pareille inconduite. La naissance de trois des enfants issus du mariage d'Alphonse VIII avec Léonor, précisément au cours des trois premières des sept années qu'il aurait ainsi passées dans une retraite voluptueuse et farouche avec une maîtresse, était, semble-t-il, un argument moral suffisant.

Le malheur, c'est que la naissance de ces trois enfants, Bérengère dès 1171, Fernando en 1172, Urraca en 1173, est un fait matériellement impossible, et d'ailleurs mal appuyé historiquement. J'ai déjà eu l'occasion de m'expliquer là-dessus[1]. Léonor, née en 1160, ainsi que le déclare Robert de Torigny, abbé de Saint-Michel-en-péril-de-mer, qui assista à son baptême, aurait donc eu un premier enfant à onze ans, un second à douze, un troisième à treize! Même en Espagne[2], même chez les Gitanes, ce serait phénoménal, et les chroniques du temps en auraient parlé comme elles parlent des tremblements de terre. Et Léonor était anglaise, ou anglo-normande[3].

Récusera-t-on le témoignage de Robert de Torigny, qui, nommé abbé de Saint-Michel en 1154, continua jusqu'en 1186, année de sa mort, son *auctarium* à la Chronique de Sigebert de Gembloux et semble ne dépendre d'aucune autre source à partir de 1154 (*Prolegomena* de Louis Conrad Bethman, *Patr. lat.* de Migne, t. CLX, col. 32-35[4])? Le texte est très explicite (*ibid.*, col. 494, année 1161):

Regina Alienor apud Domnumfrontem filiam peperit, quam Henricus presbiter cardinalis et legatus Romane ecclesie baptizavit, et

1. *Chr. lat. des Rois de Cast.*, note 4 du § 11.

2. D'après la *Partida IV, titulo XV, ley III*, la *barragana* est tolérée « sin miedo de pena temporal », mais seulement à certaines conditions, et entre autres, « nin sea menor de doce años ».

3. Le cas de Henri I, fils d'Alphonse VIII, qui fut marié à onze ans, d'après la *Chr. lat. des Rois de Castille*, § 32, et la Chron. générale, texte d'Ocampo (cf. la n. 3 du § 32) est bien différent; il fit d'ailleurs scandale et le pape ordonna la séparation.

4. Et cela n'est contredit ni par Léopold Delisle (*Chronique de Robert de Torigny*, Rouen 1872-3, 2 tomes), ni par Richard Howlett (*Chronicles of the reigns of Stephen, Henri II and Richard II*, vol. IV, London, 1889).

Achardus episcopus Abrincensis, et Robertus abbas Sancti Michaelis de periculo maris, cum aliis multis, de fonte susceperunt; et vocata est Alienor de nomine matris sue.

Mondéjar qui traduit ce témoignage (p. 60 des *Memorias históricas del rey D. Alonso el Noble*), reporte à tort ou à raison l'événement à l'année 1160, qui correspond à l'année 1161 de l'Incarnation, « por donde se regulaba en Inglaterra el tiempo en que floreció nuestro autor »[1]. Aussitôt après, et sous la même date, l'abbé de Saint-Michel enregistre que Maurice devient évêque de Paris; or ce fut en l'année 1160 (octobre); et il porte à la date de 1162 la prise de Milan par Frédéric, qui eut lieu en 1161 (26 mars) d'après le comput moderne. Il y aurait bien là la concordance voulue. Soit. A l'année 1170, en ou après septembre (col. 511), nous lisons :

Alienor filia regis Henrici Anglorum ad Hispaniam ducta est, et ab Amfurso imperatore solemniter desponsata. Huius imperatoris illa pars Hispanie, que Castella vocatur, regnum est. Huius imperii caput civitas Toletum est. Predicto regi propter infirmam etatem — nondum enim adimpleverat quindecim annos — adversantur duo reges, Fernandus Gallicie, patruus eius, et Amphonsus Navarie, avunculus eius.

Mondéjar note aussi que Roger de Hoveden parle du mariage de Léonor à l'année 1177 (1176). Le texte est celui-ci (édition Stubbs, 1868, t. II, p. 105) :

Eodem anno Henricus rex Angliae, filius Matildis imperatricis, dedit Alienor, filiam suam, Aldefonso regi Castellae in uxorem.

Mais l'éditeur, sans doute influencé par le crédit tout spécial que mérite Robert, déclare : « This is a sad blunder. The marriage of Eleanor with Alfonso is particularly recorded by Roberto de Monte as having been completed in 1170. »

Dans ce passage, Roger paraît du reste indépendant de Benoit de Peterborough, avec qui il se rencontre si souvent,

1. En Angleterre, à Rome, à Florence. Cf. Mas-Latrie, *Trésor de Chronologie*, col. 9-26 (particulièrement col. 21, note) et 1102. Il est à remarquer que Robert commence les années à la Noël. Mais admettons, sans la discuter, cette avance de neuf mois, qui avantagera la thèse, bien malade, de Mondéjar. Si en effet on ne l'admettait pas, il résulterait que, née en 1161, Léonor avait déjà une fille en 1171. Léopold Delisle enregistre d'ailleurs sans difficulté cette date de 1171. Il n'aura sans doute pas pris garde. Mondéjar cite Raoul.

et qui fait simplement en l'année 1177, à propos de l'arbitrage de Henry II entre son gendre Alphonse et Sanche de Navarre, allusion au mariage comme à un événement antérieur (édition Stubbs, 1867, t. I, p. 139).

... Aldefonsum regem Castellae, qui Alienor filiam suam in uxorem duxerat...

Mondéjar cite encore, mais sans l'accepter, le témoignage de Raoul de Dicet, qui place la naissance de la princesse en 1162, et son mariage en 1169 (éd. Stubbs, 1876, t. I, p. 306, 334) :

MCLXII... Anglorum regina filiam peperit apud Rothomagum, cui nomen suum imposuit et vocavit Alienor.

... MCLXIX... Alienor, filia regis Angliae, nupsit Aldefunso regi Castellae.

Nous ne savons en somme comment Roger[1] et Raoul, pour ne pas parler de Benoit, qui ne précise rien, ont été informés; mais nous savons comment l'a été Robert : comme personne ne pouvait l'être.

Sans doute Robert n'est pas toujours bien informé des choses d'Espagne. Il prétend, à l'année 1182, que si Ferdinand, l'oncle du roi Alphonse, mourait, celui-ci deviendrait roi de toutes les Espagnes : il ignore donc l'existence du fils de Ferdinand de Léon, le futur Alphonse IX, qui commença à régner en 1188. Il a ouï dire que l'époux de Léonor a pris et fortifié Cordoue, et a enlevé au roi Lupus deux villes, Valence et Murcie. Évidemment il était mal renseigné, il le reconnaît lui-même, sur ce que faisait le gendre de son roi, le mari de sa filleule, mais il a soin d'écrire « quidam dicunt[2] ». Et il sait tout

1. Il ne faut pas se laisser impressionner par le fait que Roger, comme Benoit, transcrit la documentation relative à l'arbitrage dont il est question ci-dessus. Autre chose est copier des pièces d'archives, autre chose avoir, comme historien, l'autorité d'un témoin des faits.

2. « Et quia de filiabus domini regis Anglorum cepi loqui, non debeo pretermittere regem de Castella, quem vocant Anforsum parvum regem, quia adhuc Feirant patruus eius vivit; qui si moreretur, Anforsus predictus esset rex universarum Hispaniarum. Hic Anforsus gratia Dei et virtute sua duxit carissimam dominam meam *et filiolam in baptismate* in uxorem, Alienor, filiam regis Anglorum, cuius consilio et auxilio multa bona ei acciderunt. Nam primum Conchas cepit, magnarum terrarum matricem; et ut quidam dicunt, cepit Cordubam ex parte et munivit, et duas civitates regis Lupi, Valentiam et Muciam *(sic)*; et multa alia bona fecit, *que ad notitiam nostram non pervenerunt* » (*Patr. lat.*, t. CLX, année 1182, col. 540). L'édition Léopold Delisle est conforme pour les passages cités ici, sauf « Ferrant » au lieu de « Feirant ». De même pour l'éd. Richard Howlett.

de même que ce prince a pris Cuenca, dont il estropie à peine le nom, et qu'il appelle « magnarum terrarum matricem », trois mots qui semblent l'écho des phrases lyriques de Rodrigue de Tolède (VII, 26); il sait aussi que l'oncle en question s'appelle *Ferrant*, ce qui représente la forme apocopée du nom *Ferrando*. Il sait enfin que l'on donne au neveu le surnom de *Petit*, « quem vocant Anforsum *parvum* regem »; comme il sait aussi qu'Alfonso Henríquez, dont la fille a épousé le comte des Flandres, Philippe, a, dans sa jeunesse, pris Lisbonne, et qu'il vit encore, en 1184 (*Patr. lat.*, t. CLX, col. 543; Herculano, *Historia de Portugal*, liv. II, t. I, p. 453 de la 5e éd.)[1].

Mais où il ne peut se tromper, c'est quand il date un événement qui a dû marquer dans sa vie : le baptême de la princesse dont il était le parrain. Il le marque, ainsi que la naissance, à la fin de l'année 1161. Il place le mariage en 1170; la princesse avait donc neuf ans, ce qui est bien, notons-le, l'âge que lui donnent les mss. 8817 et 1347 au moment de la demande en mariage (*Chr. latine des Rois de Castille*, note 4 du § 11). C'est du reste ce qu'on trouve également dans le ms. portugais de Paris :

(Fol. 216) Cº VXXI. Despois que elrrey dom affõm ouue assessegado seu rregno, fez suas cortes en burgos. ꝛ forom ẽ ellas juntos todos os altos homes do seu senhorio. Eos prelados ꝛ homẽs boos dos concelhos. ꝛ foy en ellas acordado q pois ia elrrey era de XII. anos qo casassem. Entõ mandarom ˢᵉᵘ seꝯ embaixadores aelrrey d'ingratr̄ra pedir hua sua filha q auya nome dona lionor ꝛ era moça de IX. anos. Estes em̄baixadores forom dous rricos hom̄s ꝛ com elles dous bpos. Elrrey d'ingraterra rrecebeuos ben ꝛ fezelh's muyta honnrra ꝛ deulhes sua filha. ꝛ elles ueeronsse co ella ꝛ chegarom aburgos. Elrrey dom affonso fez hy suas uodas custosas ꝛ honrradas ꝛ forõ en ellas muytos nob's cavall'os defrança ꝛ daragom ꝛ de leon ꝛ doutras partes. ꝛ deu elrrey en suas bodas muytas joyas. Esta rreya sayo muy nobre donna ꝛ muy sisuda. ꝛ foy muy fremosa molher. Esta foy Irmãa delrrey rricharte q foy muy boo rrey ꝛ de g~nde esforço. ꝛ do duq

1. Voir ce que dit R. Howlett dans la préface de son édition (London, 1889, t. IV des *Chronicles and Memorial of Great Britain and Ireland* (p. xvii-xviii) sur les moyens d'information de Robert, et sur l'utilité de sa chronique surtout pour les années 1154-1170. Quant au désordre chronologique dont parle cet éditeur (p. xxiii), il ne paraît pas avoir touché les faits qui nous intéressent.

debretanha. ꝛ del rrey Joham sen trĩa. ꝛ ouue duas Irmaas. Hũa foy rreynha de cezilia. ꝛ aoutra duq̃sa de sansonha.

Suit le chapitre V̅. XXI, que j'ai reproduit précédemment, celui où il est question des amours d'Alphonse VIII et de la Juive de Tolède. Rien n'y laisse entendre que l'union des époux n'ait pas été effective; et c'est à une inconstance du roi que le romanesque épisode semble y être attribué.

Au lieu d'y faire la part de la légende et celle de l'histoire, on a trouvé plus simple, depuis, de tout rejeter en bloc. On a trouvé, en revanche, acceptable l'union effective d'Alphonse et de sa femme dès 1170.

Écoutons Mondéjar : « ... es irregularisimo suponer pudiese haber parido a nuestra Infanta antes de cumplir once años; pero no es imposible... », dit-il, un peu gêné, p. 66. Il fallait avant tout laisser à Bérengère son droit d'aînesse. Léopold Delisle enregistre (II, p. 104) sans broncher la date de 1171 pour la naissance de Bérengère, date qui lui était fournie, non par Robert, mais par les historiens espagnols sans doute. Comment eux, comment le P. Flórez, comment le P. Fita n'ont-ils pas reculé devant une pareille monstruosité? Est-il admissible qu'on ait laissé un jeune prince qui n'avait pas quinze ans (il était né le 11 nov. 1155)[1], faire ménage avec sa femme, une fillette de neuf ou dix ans, qui, chacune des trois premières années, lui aurait donné un enfant? Il était dans les habitudes du temps, de marier, ou plus exactement de fiancer, *desponsare* (c'est le mot employé par Robert de Torigny), les princes et les princesses à un âge très tendre. On attendait, pour les réunir, qu'ils eussent l'âge nubile. Les évêques n'auraient pas consenti à des exceptions criminelles.

Quand D. Enrique, frère de Pierre le Cruel, épouse Doña Juana, le 17 mai 1350, celle-ci, née en 1339 (Flórez, *Reynas Cat.*, t. II, p. 667) n'avait même pas douze ans. Mais ce fut un mariage clandestin, consommé, nous dit Ayala (*Crónica de D. Pedro*, Año I, cap. XII), dans la prison de Séville où était retenue la mère d'Enrique, Doña Leonor de Guzmán, qui voulait à tout prix cette alliance, à laquelle s'opposait le frère

1. Cf. *Chr. lat. des Rois de Cast.*, § 9, et n. 4 du § 11.

de la jeune fille, D. Fernán Manuel. Ce ne fut pas un mariage, mais une vilaine aventure.

Lorsque Sancho *el Bravo* promet en mariage sa fille Isabelle, qui n'a pas neuf ans, à Jaime II d'Aragon, celui-ci la reçoit, nous dit Flórez, « capitulando hacer el casamiento con ella en llegando á la edad » : les fiançailles eurent lieu le samedi 1er décembre 1291. (*Reynas Catholicas*, II, p. 550.) Le mariage ne s'effectua du reste pas, bien que Sancho et la reine Doña María eussent remis l'infante : elle leur fut rendue le 11 février 1296, soit plus de quatre ans après, le pape n'ayant pas accordé la dispense nécessaire à cause de la parenté. Tout cela nous est attesté par la chronique de D. Sancho (ch. VIII), par Zurita (IV, 124; V, 11, 15, 18), qui donne en abondance dates et détails; et Flórez note même un privilège daté du 10 février Era 1330 (1292) « en el año que el Rey D. Jayme de Aragon y de Sicilia casó en Villa de Soria con la Reyna Doña Isabel fija del Rey don Sancho el sobre dicho » (dans Salazar, *Casa de Lara*, t. III, p. 475). Elle était donc en somme mariée... en attendant que le mariage fût possible par l'âge et par la dispense papale, et pût être consommé. Elle devait se marier effectivement avec Jean, duc de Bretagne.

Lorsque Juan Manuel fiance sa fille Doña Constanza au jeune roi Alphonse XI, comme il le dit lui-même dans sa Chronique latine, au mois de novembre 1325, le mariage est également retardé; et Flórez explique (*Reynas Cat.*, II, p. 607)[1] que « la Reyna no tenía todavía edad para consumar el matrimonio; porque los padres se casaron en Xativa por Abril del año 1312, segun testifica el padre. Y aunque se intitulaba Reyna en los privilegios, no llegó el Rey á ella por su corta edad; ni ella llegó á ser confirmada Reyna » ; il se produisit en effet une brouille entre Don Juan Manuel et le roi, qui, se décidant à épouser Doña María de Portugal, « resolvió poner en seguro á

1. Il commence par dire que Juan Manuel avait pensé marier sa fille avec l'infant D. Juan « que se hallaba viudo á la sazon. » Lafuente transforme singulièrement en disant : « Accordó don Juan Manuel dar á don Juan el Tuerto la mano de su hija Constanza que se hallaba á la sazón *viuda!* » ce qui ne l'empêche pas de dire plus loin : « Mas en cuanto al matrimonio, no se consumó por entonces en razon á la tierna edad de la infanta. » (T. III, p. 512-3 de l'éd. de 1861.)

la Reyna Doña Constanza, mientras se arreglasen las cosas. Envióla desde Valladolid à Toro, donde mandó al Alcayde la tuviese bien asegurada, como se hizo en Octubre del 1327, y se mantuvo allí, hasta que desposado el Rey con la Infanta de Portugal por Setiembre del 1328, le restituyeron á Don Juan Manuel su hija en Noviembre del mismo año », et tout céla est attesté par la Chronique de Juan Manuel encore. Elle devait se marier avec l'infant D. Pedro de Portugal, en 1340.

Mais pour Léonor, tout se serait passé sans encombre et sans retard !

Lorsque Fernando *el Emplazado* fiance sa fille D[a] Leonor à D. Jayme, infant d'Aragon, en 1311, elle n'a que quatre ans; et Flórez nous explique comment, l'infant s'étant fait prêtre en 1319, « volvió virgen à Castilla Doña Leonor » (elle avait douze ans!). En 1329, elle épousait Alfonso IV, le propre frère de D. Jayme (*Reynas*, II, p. 593). La source de Flórez n'est autre que la Chronique d'Alphonse XI, ch. 52, comme il l'indique lui-même, et aussi celle de Fernando IV, dont on sait que la chronologie n'est pas très sûre; mais Zurita (V, 95; VI, 32, et VII, 7), en plaçant à la Noël de 1312 la remise de l'infante au roi d'Aragon, ne change pas grand'-chose à l'âge qu'elle avait alors, puisqu'il accepte celui de trois ans que marque la Chronique de Fernando IV, à la date du mois de novembre 1311, un ou deux mois plus tôt (il fait commencer les années à la Noël).

Il était donc alors parfaitement admis qu'une jeune princesse pût être non seulement fiancée, mais confiée aux parents de son futur mari, sans que cela tirât à conséquence. Pourquoi supposer que la fille du roi d'Angleterre ait dû subir un autre régime?

Robert de Torigny, à l'année 1182, marque la naissance d'un fils d'Aliénor, qui, ajoute-t-il, sans préciser davantage, avait eu une fille (*Patr. lat.*, col. 536).

Circa Pascha, Alienor, filia regis Anglorum, uxor Alfonsi regis de Castella, peperit filium et vocatus est Sanchius; pepererat etiam ante filiam unam.

C'est en réalité à 1181 qu'il faut reporter la naissance de

Sancho[1]. Il y a encore de la marge pour la naissance antérieure d'une fille, sans avoir à remonter jusqu'en 1171 !

Inversement, étant donnée la date (1197) extrêmement probable, sûre à une année près, du mariage de Bérengère avec Alphonse IX (cf. la note 10 au § 15 de la *Chr. latine*) il se trouve que cette princesse n'aurait été mariée qu'à vingt-six ans ! Il est vrai, si l'on en croit le romance, que c'est le bel âge :

Seréis de veinte y siete años, que es la mejor edad...

***

A l'impossibilité matérielle ou à l'invraisemblance morale s'ajoute l'insuffisance de la documentation en faveur de cette anormale fécondité. On cite une charte du 24 août (9 kal. sept.) de 1171 (Flórez, *Reynas católicas*, t. I, p. 403), où Alphonse nomme exclusivement, avec la reine, sa fille Bérengère « cùm filia mea Infantissa Berengaria », et une de 1173, où il nomme seulement, avec la reine, son fils Ferdinand (p. 405). N'y a-t-il pas erreur de lecture ? Quand il s'agit de décider de questions aussi épineuses, il serait bon de voir les originaux eux-mêmes. Pour la première de ces chartes, Flórez donne comme référence « Manrique, *Annales Cister. ad ann. 1171*, Núñez de Castro, *Chron. Alfon.*, VIII, p. 87 » ; pour la seconde, « Alarcon, *Escrit.*, 23 », et il déclare en avoir une copie authentique. Il faudrait voir ces documents, dont le premier a été cité par un auteur peu sûr. Je puis donner un exemple d'une erreur de date commise par le même Núñez dans la lecture d'un document qui touche indirectement à cette question.

Flórez (*Reynas*, t. I, p. 405) cite, d'après la *Chronica de Alfonso VIII*, cap. 29 (de Núñez de Castro), le privilège accordé par ce roi à Stefania, nourrice de sa fille Bérengère, « Era MCCXVIII, kal. Maii... 28 die. postquam natus est Burgis Rex Sanctius » ; il place en conséquence la date de naissance de l'infant en 1180. Or, dans les *Memorias para la vida del Santo*

1. L. Delisle : « Robert veut sans doute parler de Pâques 1181 (5 avril) » (t. II, p. 103). Howlett : « The events are mainly those of 1181 » (p. 294). Voir plus loin.

Rey Don Fernando, publiées par D. Miguel Rodríguez et dues à l'érudit P. Andrés Marcos Burriel (cf. note * au § 33 de la *Chron. lat.*), l'ère marquée est MCCXVIIII, soit 1181, et c'est certainement la vraie lecture, puisqu'il est spécifié, ce qu'oublie de noter et même de transcrire Flórez, que ce fut « anno quinto ex quo serenissimus Rex prefatus A. Concham fidei xptiane subiugauit ». Cuenca fut prise en octobre 1177 : on était bien dans la cinquième année le 1er mai 1181, à condition de compter les années ainsi : 1177, 1178, 1179, 1180, 1181, ce qui n'est pas sans exemple ; mais en 1180, d'aucune façon on ne pouvait dire « anno quinto ».

Dans ces conditions, je me demande s'il est si absurde d'admettre que le jeune roi ait vécu plus ou moins volontairement séquestré, d'où la légende qui le fait s'enfermer *sept mois,* puis *sept ans,* avec la belle Juive. Quoi d'impossible, au surplus, à ce qu'une idylle de ce genre ait pu se produire et même se prolonger sous l'œil bienveillant de son entourage ?

Il est étonnant de voir que le P. Fita nous déclare que parmi les 76 épitaphes hébraïques de Tolède publiées par Luzzato on ne rencontre pas le nom de *Fermosa*, qui aurait été celui de la maîtresse royale, d'après la Chronique générale (texte d'Ocampo) : quel besoin d'une telle constatation pour comprendre que ce n'était pas là son nom, mais un qualificatif populaire et sans doute mérité, si tant est que l'histoire en question repose sur quelque fondement réel, ce qu'on ne peut, je crois, ni affirmer ni nier ?

* * *

Et à présent, il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler ici que Meliadux, le père de Tristan de Leonis, fut lui aussi enfermé SEPT MOIS dans la *torre peligrosa* où il suivit la *donzella encantadora* (*N. B. A. E.*, t. VI, p. 340 *b*), et que les chevaliers le délivrèrent en tuant cette dernière.

Dans le roman en prose française, Meliadus est bien entraîné de même « par une demoiselle enchanteresse qui éprouve de l'amour pour lui. Elle lui promet de lui montrer une belle

aventure s'il ose la suivre; il accepte et se laisse conduire à une tour située sur une roche noire; il y demeure longtemps, car la fée lui a fait perdre le souvenir de sa femme »; mais il n'est pas question de l'assassinat de la demoiselle, du moins dans l'analyse de Löseth (*Bibl. de l'Ecole des Hautes Et.*, fasc. 82, p. 16). Rien de tout cela du reste dans le poème de Thomas, tel que le reconstitue M. Bédier (Soc. des Anc. textes fr., *Le roman de Tristan*, par Thomas, t. I, 1902), ni dans le poème primitif tel que le reconstitue le même érudit (t. II, p. 185), d'après lequel encore « il est certain que rien des amours de Méliadus et d'Ysabel en *R* (roman en prose) n'est primitif » (t. II, p. 197). Quant au poème de Beroul, le début manque (éd. Muret, Soc. des Anc. textes fr., 1903, *Le roman de Tristan, par Beroul et un anonyme).*

G. CIROT.

LE CANTIQUE SPIRITUEL
DE SAINT JEAN DE LA CROIX
A-T-IL ÉTÉ INTERPOLÉ ?

La Bibliothèque Nationale de Paris conserve sous la cote D. 39.307 un exemplaire de la plus ancienne traduction française du Cantique Spirituel de saint Jean de la Croix :

Cantique | d'amour | divin | entre Jésus-Christ | et l'âme dévote | composé en espagnol | par le B. Père Jean de la Croix | premier Religieux de l'Ordre des Carmes | deschaussez, et coadjuteur de la Saincte | Mère Tereze | Traduit par M. René Gaultier | Conseiller d'Etat | A Paris | chez Adrian Taupinart, ruë Sainct | Jacques a la Sphere | M. DC. XXII | avec Privilège du Roy | .

Au recto du deuxième feuillet non paginé qui suit les dédicace, approbation et privilège, le volume porte entre les strophes dixième et onzième du poème, une note marginale ainsi conçue :

Un couplet tout entier manque ici selon qu'on peut croire dans la traduction italienne et dans l'Espagnol.

La note est sans virgule, on y supplée sans peine. Quiconque a comparé cette traduction française imprimée à Paris en 1622, avec la première traduction italienne des œuvres de saint Jean de la Croix publiée à Rome en 1627 [1], et la première édition espagnole des quatre grands traités du saint parue à Madrid en

1. « Opere spirituali | che conducono l'anima | alla perfetta unione con Dio | composte dal ven. P. F. Giovanni della Croce | Primo Scalzo della Riforma del Carmine e Coadju | tore della Santa Vergine Teresa | Fondatrice di essa | con un breve sommario della vita dell' Autore e alcuni | Discorsi del P. F. Diego di Giesù di detto Ordine, Priore | del Convento di Toledo sopra le dette opere | Tradotte dalla Spagnuola in questa nostra Lingua Italiana dal P. | Fr. Alessandro di S. Francesco Definitore Generale della | Congregatione d'Italia de' medesimi Scalzi | In Roma, Appresso Francesco Corbelletti MDCXXVII. »

1630 [1], sait que l'auteur de la note marginale (à en croire l'ex libris [2], l'un des Carmes Déchaussés du Couvent Saint-Joseph de Paris) a remarqué et veut faire remarquer dans la vieille traduction française l'absence d'une strophe complète, insérée peu d'années après dans la traduction italienne et dans l'édition espagnole.

La note marginale établit la même comparaison que le tableau ci-contre :

Le « couplet tout entier », qui « manque » en la traduction française, qui paraît en « la traduction italienne » et en « l'Espagnol » est la strophe onzième de ces deux derniers documents, la strophe *Descubre tu presencia*. Et le poème qui à Paris en 1622 n'a que 39 couplets, s'imprime à 40 strophes, soit à Rome en 1627, soit à Madrid en 1630.

La note marginale fait plus que constater : elle a tout l'air d'un blâme. « Un couplet tout entier manque ici, selon qu'on peut croire dans la traduction italienne et dans l'Espagnol » : le Carme Déchaussé de Saint-Joseph de Paris n'aurait pas dit « selon qu'on peut croire dans la traduction italienne et dans l'Espagnol » s'il n'avait regardé comme vraiment dignes de foi ces deux textes, publiés sous la garantie des Généraux des deux branches de son Ordre, les Généraux d'Italie et d'Espagne, fra Matthia di San Francesco et fray Joan del Espiritu Santo. Et si, dans la pensée du rédacteur de la note, « la traduction italienne et l'Espagnol » s'imposent, dans sa pensée aussi le travail de René Gaultier, qui n'est pas d'accord avec eux, demeure insuffisant, il y « manque » quelque chose, la chaîne compte un anneau de moins, le fil de la pensée sans doute en est rompu. Or, èn théologie et en théologie mystique surtout, la lumière n'est jamais trop grande, toute lacune est fort regrettable.

1. « Obras | del venerable | i mistico dotor | F. Joan de la Cruz | Primer | Descalzo i Padre | de la Reforma de N. S^a del Carmen | dedicadas | al Serenissimo Sr Infante Cardenal | Arçobispo de Toledo | Don Fernando | Año de 1630 | con privilegio en Madrid | En casa la viuda de Madrigal | » Les deux éditions précédentes, celle d'Alcala 1618 et celle de Barcelone 1619, avaient omis le Cantique Spirituel et ne donnaient que la Montée du Carmel, la Nuit Obscure et la Vive Flamme d'Amour.

2. *Ex libris sti Josephi* Paris. Carm. Discal. — Le couvent de S. Joseph de Paris a été fondé en 1611 (*Act. Sanctor.*, Octob., t. 7, p. 765).

PARIS 1622	ROMA 1627		MADRID 1630
10	X		10
Eteignez donc mes ennuis que vous seul pouvez défaire éclairant mes yeux les nuits où je tas che à vos complaire qui sans vous sont tous ternis.	Apaga mis enojos pues que ningun basta a desazellos Y veante mis ojos pues eres lumbre dellos y solo para ti quiero tenellos.	Smorza i miei sdegni rei che sol l'aspetto tuo li spegne e sface vegganti gl'occhi miei che sei lor lume e face e per te sol'haverli hor'à me piace	Apaga mis enojos pues que ninguno basta a deshacellos y veante mis ojos pues eres lumbre dellos y solo para ti quiere tenellos.
	XI		11
	Descubre tu presencia y mateme tu vista y hermosura mira que la dolencia de amor no bien se cura sino con la presencia y la figura.	Scoprimi tua presenza e m'uccida tua vista e beltá pura mira che la doglienza d'amor no ben si cura se non con la presenza e la figura	Descubre tu presencia y mateme tu vista y hermosura mira que la dolencia de amor no bien se cura sino con la presencia y la figura
11	XII		12
O source d'eau crystaline Si dans cet onde argentine je pouvais y contempler ces yeux qui me font trembler jusqu'au fonds de la poitrine !	O christalina fuente si en esos tus semblantes plateados formasses de repente los ojos desseados que tengo en mis entrañas dibujados !	O' fonte cristallino s'in questi tuoi sembianti inargentati formasti repentino gl'occhi desiderati che tengo nelle viscere abozzati !	O cristalina fuente Si 'en essos tus semblantes plateados formasses de repente los ojos desseados que tengo en mis entrañas dibuxados !

Celle que signale le Carme de Paris est d'autant moins pardonnable que le Cantique Spirituel de saint Jean de la Croix est plus qu'un long poème : à la série des strophes données d'un trait succède le commentaire détaillé de chacun des vers de chaque strophe. La traduction française serait donc doublement fautive : en donnant un poème trop court, en passant sous silence la longue explication de la strophe oubliée. Sa négligence, s'il y a négligence, mérite deux fois d'être reprise.

Ajoutons qu'une telle omission ne vient pas du hasard ni de la distraction : ou bien René Gaultier l'a voulue de plein gré, ou les censeurs de la Sorbonne[1] l'ont imposée d'autorité, ou ceux qui présentèrent le cantique à traduire l'ont préparée de force en mutilant l'original.

L'original mis aux mains du traducteur français ne pouvait être que manuscrit. En 1620-1621 on était encore loin des premières impressions du Cantique, faites en 1627 et 1630. Dans la dédicace qu'il fait de son ouvrage « au R.P. Archange, gardien du Couvent des Pères Capucins de S. Honoré près Paris », René Gaultier dit bien qu'il se sait le premier à donner au public le Cantique Spirituel de saint Jean de la Croix.

S'il est vray, comme je | croy, qu'il faut appli | quer les choses où elles | sont les plus cōvenables, | je ne pouvais présenter à personne plus | capable ces hauts discours d'amour, en | veloppés sous l'écorce d'un cantique | pour mon regard très mal limé, et | qui aux yeux du monde ne paroistra | qu'une chanson, sans aucun suc ny | mouëlle à ceux qui n'aurōt pas la grace | de le sonder ny approfondir plus avāt, | mais vous qui avez desia pris goust aux | escrits du R. P. Jean de la Croix, je | m'assure que vous verrez d'aussi bon | œil ce siē posthume qui n'a point encore | esté mis sur la presse, où il se rend fort | facile et familier pour la matière qu'il | traite.

L'auteur de la note marginale a lu cette dédicace ; avant d'atteindre le traducteur ou les censeurs, son blâme, si grand soit-il, est à l'adresse du manuscrit traduit. Sa critique « un couplet tout entier manque ici selon qu'on peut croire dans la traduction italienne et dans l'Espagnol » revient à déclarer le texte admis par les auteurs de ces ouvrages comme base de

1. F. M. Brachet et F. Baltazar l'Anglais.

leurs travaux, plus sûr et plus fidèle que le texte mis aux mains du traducteur français.

Pourtant, la défaite du manuscrit interprété en langue française ne semble pas facile. Le Cantique Spirituel (entendez, non pas le texte du poème, datant de 1578, mais le commentaire des strophes du poème) a été composé par saint Jean de la Croix au couvent des Martyrs à Grenade durant son premier priorat en 1584, à la demande de la vénérable mère Anne de Jésus, Prieure des Carmélites de la même ville : il n'est pas possible d'en douter. Le témoignage du Père Jérôme de Saint-Joseph est décisif :

El tercer libro que es el Cantico Espiritual (dexado el texto, esto es las canciones mismas que las compuso en la carcelilla de Toledo, como queda dicho) le escrivio quanto à la declaracion en nuestro convento de los martires de Granada, siendo alli la primera vez Prior *año de mil quinientos y ochenta y quatro.* Y escriviole a peticion de la Venerable Madre Ana de Jesus, Priora del convento de nuestras Religiosas Decalzas de la misma ciudad, laqual deseosa de entender les maravillosos secretos que encerrava aquel divino cantico, que muy de ordinario traian las Religiosas en la boca, hallando una celestial suavidad y eficacia en sus palabras, le rogó muchas vezes tomasse la pluma para declararlo, y assi lo hizo el Santo dirigiendo essa declaracion y libro a la misma Venerable Ana de Jesus, como consta de testigos fidedignos y de algunos manuscritos antiguos, segun los quales se hizo la primera impression deste libro suelto sin los demas *en Bruselas año de mil seiscientos y veinte y siete.* Habla con ella en Prologo, el qual es un excelente testimonio de lo que este gran Santo estimava el espiritu de la Venerable Ana.

Pero aqui se ha de advertir que por quanto en algunos manuscritos andava la dedicacion sin el nombre desta Religiosa, viendo que el Santo Padre la venerava tanto, creyeron algunos seria Nuestra Santa Madre Teresa de Jesus, sin advertir que ya entonces era muerta, y assi pusieron la inscripcion y dedicacion en su nombre, como se hizo en la impression de todas las obras del Santo, traduzidas en italiano e impressas *en Roma el mismo año de mil seiscientos y veinte y siete.* Finalmente como en esto se hallase siempre alguna variedad, pareció conveniente quitar uno y otro nombre de nuestra santa Madre y de la Venerable Ana, como se hizo en la ultima impression *de Madrid año de mil y seiscientos y treinta,* dexando la direccion como hecha a todos los Religiosos de su Orden en común, con los quales habla aora el Prologo, en el qual las palabras pluralidad en orden a ellos, segun

los mas ciertos manuscritos se han de entender de la Venerable Ana de Jesus, a quien alli estavan singularizadas y apropiadas[1].

Malgré sa longueur, ce texte était à reproduire : il permet d'asseoir une thèse capitale aux conséquences très claires. Mère Anne de Jésus a certainement reçu en 1584 des mains de saint Jean de la Croix le poème anthentique et son commentaire intégral, en un mot le véritable Cantique Spirituel. Anne de Jésus, sa biographie est connue[2], séjourne à Grenade auprès du Saint jusqu'en juillet 1586; à cette époque elle va fonder de concert avec lui le couvent de Madrid[3], et ne cesse pas d'entretenir d'étroites relations avec notre Docteur puisque en 1589 elle le demande encore comme Visiteur des Carmélites de la Réforme[4]; le 14 décembre 1591, elle apprend l'heureuse mort de saint Jean de la Croix et demeure en Espagne encore douze ans et demi. Supposé que le Saint durant les sept dernières année de sa vie, de 1584 à 1591, ait bouleversé ou simplement transformé le travail accordé aux prières de Mère Anne de Jésus et spécialement écrit pour elle comme en témoigne la dédicace, on ne voit pas comment il eût pu négliger d'en faire parvenir directement ou indirectement le texte amélioré à la vénérable Mère, qui l'eût gardé avec plus de fidélité encore que le premier dépôt. Le 20 août 1604[5], Mère Anne de Jésus quitte l'Espagne en compagnie du sieur de Brétigny et du sieur de Bérulle, sous la conduite de Messire René Gaultier, avocat Général au Grand Conseil du Roy; elle vient en France avec six filles de sainte Thérèse fonder les monastères de Paris, Pontoise et Dijon. Trois ans plus tard, en janvier 1607, appelée

1. Ce témoignage est emprunté aux pages 594-595 de la « Historia | del venerable Padre | Fr. Juan de la Cruz | primer Descalzo Carmelita | compañero y coadjutor de Santa Teresa | de Jesus en la Fundacion de su | Reforma | por | Fr. Géronimo de San Joseph Religioso de la | misma Orden | año 1641 | con privilegio en Madrid | por Diego Diaz de la Carrera | . »

2. « La vie | de la vénérable Mère | Anne de Jésus | compagne de Saincte | Therese et fondatrice | des Carmelines Deschaussées en | France et en Flandres | composée par le R. P. Ange | Manrique, Vicaire Général de l'Ordre de | S. Bernard en Espagne : et traduitte en | François par Messire René Gaultier Con | seiller d'Estat | dédiée à Madame la Chancelière | A Paris | chez Adrian Taupinart, rue | Sainct Jacques, à la Sphere | M.DC.XXXVI || . »

3. *Op. cit.*, p. 583.

4. *Op. cit.*, p. 698.

5. *Op. cit.*, livre 6e, ch. 4, p. 36. Noter que dans la biographie citée une nouvelle pagination commence avec le livre sixième.

par l'infante Isabelle, la vénérable Mère passe aux Pays-Bas espagnols, y fonde des monastères de Bruxelles, de Louvain, de Mons, et revient mourir à Bruxelles le 4 mars 1621.

Que Mère Anne de Jésus ait emporté avec soi le véritable Cantique Spirituel, c'est évident, et que son manuscrit, ou une copie du même, ait fourni le texte espagnol imprimé quelques années après sa mort, au lieu même de son décès, à Bruxelles, en 1627, tout le fait croire. Le P. Gerardo, l'auteur de la nouvelle édition critique des œuvres de saint Jean de la Croix[1], l'affirme assez souvent[2]. Or la traduction française donnée à Paris en 1622 précisément par Messire René Gaultier, l'introducteur en France des Carmélites de la Réforme, répond point par point, sauf quelques variantes négligeables, au texte édité à Bruxelles :

Declaracion de las | Canciones | que tratan del | ejercicio de amor | entre el alma y el esposo Christo | en la qual se tocan y declaran algunos pun | tos y effetos de oracion. Por el venerable | Padre Fray Juan de la Cruz, primer Des | calzo de la Reforma de nuestra señora del | Carmen |

A peticion de la venerable Madre Aña de Jesus | siendo Priora de las Descalzas Carmelitas | de S. Joseph de Granada año de 1584 | IHS | en Bruselas | en casa de Godefredo | Schœvarts | 1627 |

Il est donc manifeste que le texte imprimé par René Gaultier, et sans doute mis entre ses mains par Anne de Jésus en personne, a de toute façon la valeur du manuscrit venu d'Espagne avec la plus aimée des filles de sainte Thérèse. Il est donc manifeste que le vrai Cantique Spirituel, celui qu'ont fait connaître le manuscrit d'Anne de Jésus, la traduction de René

1. *Obras del mistico Doctor San Juan de la Cruz, Edición crítica y la mas completa y correcta de las publicadas hasta hoy*, con introducciones y notas del Padre Gerardo de San Juan de la Cruz, y un epílogo del Exc. Señor D. Juan Vazquez de Mella — Toledo, Pelaez. 1912-1914. 3 vol. in-4°.

2. *Op. cit.*, t. 2, p. XXII, note 1 : « la edicion de Bruselas, hecha sin duda por el codice que llevó alli la venerable Ana de Jesus. » — p. 144, lignes 4-6 : « la edicion de Bruselas hecha sin duda por el manuscrito que llevo a Belgica la venerable Ana de Jesus. » — p. 379, note 5 : « hallabanse tambien en el manuscrito del primer Cantico que el Santo dio a la venerable Ana de Jesus, como se prueba por la edicion de Bruselas (1627) que por el se gobernó. » — t. 3, p. 144, note 2, n° 4 : « el manuscrito por el que se hizo la primera edicion del Cantico que fué, como tantas veces he repetido, el que llevó a Bruselas la venerable Madre Ana de Jesus. »

Gaultier, le texte imprimé à Bruxelles et d'autres publications [1], ignorait ce « couplet tout entier » qui « manque » au Cantique imprimé à Paris en 1622.

Dès lors le problème change d'aspect : il faut renoncer à déplorer une absence si bien motivée, et s'enquérir plutôt si l'auteur de la note marginale avait eu bonne raison de « croire dans la traduction italienne et dans l'Espagnol » plus que dans la traduction française? en d'autres termes, si l'introduction de la strophe *Descubre tu presencia*, admise en un texte approuvé en 1627 et 1630 par les Généraux des Carmes d'Italie et d'Espagne, s'est faite en connaissance de cause, à la demande de sages critiques, dignes d'absolue confiance?

On serait en droit d'espérer trouver la question résolue, ou du moins sérieusement traitée dans l'édition critique précédemment citée. Mais son auteur, le P. Gerardo, qui a complètement ignoré la traduction française de René Gaultier, qui signale [2] à sa place en 1622 une version latine plus que problématique, à en juger par le titre de la première traduction en cette langue, imprimée à Cologne dix-sept ans plus tard en 1639 [3], le P. Gerardo n'a pas eu sous les yeux « la traduction italienne ». Par suite, il se désintéresse absolument d'un ouvrage resté inexploré, et, ce qui est plus grave encore,

1. Par exemple : la « Historia | de la | vida y virtutes | del venerable P. | F. Juan de la Cruz | primer religioso de la Refor | macion de los Descalzos de N. Señora del Carmen | compuesta por el P. F. Joseph de Jesus Maria | Religioso de la misma Orden | en Bruselas | por Juan de Meerbeeck 1628 | ». Cet ouvrage cite 29 fragments plus ou moins longs du Cantique Spirituel : les références données en marge montrent que l'auteur de la biographie avait sous les yeux un texte à 39 strophes. En 1638 le P. Elisée de Saint-Bernard fit imprimer à Paris une traduction française de la *Historia* du P. Joseph de Jésus-Maria : en 1717 le P. Jean de la Résurrection, Prieur de Malaga, fit réimprimer en cette ville l'ouvrage espagnol sous le nom « Hechos heroycos | de la portentosa | vida, y virtudes de N. Seraphico | y glorioso | Padre S. Juan | de la Cruz | ». Chose éminemment curieuse : malgré les nombreuses éditions du Cantique Spirituel à 40 strophes parues de 1630 à 1703, en 1638 et 1717 les références sont données comme en 1628.

2. *Edición crítica*, t. I, p. LXXIII, Ediciones latinas.

3. « Opera | Mystica | V. ac Mystici | Doctoris | F. Joannis a Cruce | primi Religiosi Discalceati | Ordinis B. V. M. | de Monte Carmelo | et Seraphicae Virginis | Theresiae fidelissimi coadjutoris Ex Hispanico idiomate *in Latinum nunc primum* | *translata* | Per R. P. F. Andream a Jesu | Polonum ejusdem Ordinis Religiosum | una cum elucidatione Phrasium Mysticarum | quas Au | thor in his suis operibus usurpat. Quorum seriem | versa pagina docebit | Coloniae Agrippinae | Sumptibus, Haered. Bernard Gualtheri | Excudebat Henricus Krafft | Anno M.DC.XXXIX | . »

l'ignorance de la traduction italienne ne lui permet pas d'apprécier « l'Espagnol » d'une façon équitable.

On pourrait même se demander si le P. Gerardo s'est donné la peine d'étudier les premières pages de « l'Espagnol ». Le P. Gerardo n'hésite pas à écrire[1] :

La edicion de Madrid, año de 1630, hizose bajo la dirección de un sujeto harto conocido en la republica de las letras : el Carmelita Descalzo Fray Jeronimo de San José.

La *licencia de la Orden*[2] donnée le 1er décembre 1628 par le plus renseigné des hommes, le P. Général des Carmes d'Espagne, Frère Jean du Saint-Esprit, et la *censura*[3] accordée le 17 mai 1629 par le P. Ponce de Léon, qualificateur de la Suprême Inquisition, distinguent soigneusement de l'édition proprement dite l'œuvre personnelle du P. Jerónimo de San José et ne lui attribuent en propre que l' « Introducion i advertencia general a la lecion destos libros » avec le « Dibujo del venerable varon Frai Juan de la Cruz[4] »; sa charge de *Coronista de la Orden* le désignant tout spécialement pour ce genre de travaux. L'auteur responsable de l'édition,

1. *Edic. crítica*, t. I, p. LX.

2. « Licencia de la Orden | Fray Joan del Espiritu Santo | General de la Orden de los Des | calços Carmelitas, con acuerdo | de nuestro Difinitorio, por el te | nor de las presentes, damos licē | cia al *Padre Fr. Geronymo de la* | *Encarnacion Procurador General de nuestra Or* | *den*, para que aviendo presentado ante los seño | res del Real Consejo un libro intitulado, Obras | espirituales del venerable y Mistico Dotor Fray | Ioan de la Cruz Primer Descalço y Padre de la | Reforma de nuestra Señora del Carmen, con el | Dibujo de su vida y una Introduciō por et P. F. | Geronymo de S. Joseph, le pueda imprimir, por quanto lo han visito y aprovado personas gra | ves de nuestra Religion, y de su parecer se pue | de conceder la dicha licencia. En nuestro con | vento de Madrid a 1 de Deziembre de 1618 | F. Joan del Espiritu Santo, General | F. Joseph de la Madre de Dios, Secretario | . »

3. « Censura | del P. Fr. Ioan Ponce de Leon, Letor de Teologia | Por mandado de V. Alteza he visto las Obras | Espirituales compuestas por el Santo y Mistico | Dotor el venerable P. Fr. Ioan de la Cruz, Pri | mer Descalço de la Ilustrisima Religion de | nuestra Señora del Carmen, *junto cō el Dibu | jo de su vida, y una Introduccion a las mismas obras por al | Reverendo P. F. Geronymo de S. Joseph, Coronista dignissimo de la Orden*, »...

4. Le « Dibujo del venerable varon Frai Juan de la Cruz » composé par le P. Jeronimo, commençant par ces mots « Para que la tibieza de los hombres », comprenant une introduction, seize paragraphes et un épilogue, se terminant par « saber que soys mi Padre », a paru pour la première fois en 1630. Le P. Gerardo dit à tort au premier volume de son édition p. LI-LII et p. 5, note 1, qu'il fut imprimé en l'édition d'Alcala 1618. L'auteur de l'*Edición crítica* a confondu le « Dibujo » avec la « Relacion Sumaria » du P. Diégo de Jesus, commençant ainsi « Para entra en la liciō de la mistica... », ne comprenant pas plus de neuf sections et se terminant par... « en la licion de su celestial dotrina ».

de l'attribution à saint Jean de la Croix du texte publié en 1630, est ou bien le Procureur Général de l'Ordre, le P. Jerónimo de la Encarnación, ou bien le Général des Carmes d'Espagne qui a donné dans ce but commission à son Procureur. D'ailleurs, il est bien évident que, si toute l'édition était le fait du P. Jerónimo de San José, son nom aurait été donné au titre même de l'ouvrage, et n'aurait point été rappelé au début des deux opuscules. C'est tout le contraire qui s'est fait; il faut donc bien entendre la déclaration du P Jerónimo de San José, quand il dit au cours de son *Introdución* :

Viēdo la falta que ay dellos (los libros de San Juan de la Cruz) y la ardiēte devocion con q en todas partes se buscan y dessean, ha sido forçoso hazer esta ultima impressio que *oy de nuevo damos.*

« Damos » n'est pas un pluriel de majesté ni un pluriel d'auteur, mais un pluriel de groupe, de collectivité; il signifie : « C'est nous, Carmes Déchaussés, non moi Jerónimo de San José, qui publions cette édition. »

Cette remarque permet de mieux saisir la suite du témoignage du P. Jerónimo, et la critique qu'en fait l'édition de 1912. Le P. Jerónimo avait dit :

...Esta ultima impressiō que *oy de nuevo damos.* En la qual particularmente se han hecho dos cosas : la una añadir un nuevo libro a los demas ya impressos en España, que es el de las canciones que comiençan A donde te escondiste; la otra ajustar assi este como les antes impressos a sus propios originales escritos de letra del mismo venerable Autor.

Le P. Gerardo se hâte de faire des réserves sur cette dernière incise :

Este escritor sí que nos habla claramente de los autógrafos de San Juan de la Cruz. Sus palabras no pueden ser más terminantes... Sobre un testimonio tan claro y de persona tan competente parece no puede suscitarse duda alguna. Sin embargo, entiendo yo que cabe lugar a ella... Esta duda se convierte para mí en certeza cuando oigo decir a Fray Jerónimo que aquella edición salió ajustada á los mencionados originales, y veo que no es así [1]...

1. *Edic. crítica*, t. I, p. XLV-XLVI.

Puis, au sujet du Cantique, le traité qui nous intéresse spécialement à cette heure, il poursuit :

Afírmase tambien que el Cantico Espirituel, impreso par primera vez en España salió ajustado como los anteriores a su autografo. Tampoco en esto estamos conformes con el célebre Carmelita aragonés. Les manuscritos que conocemos de dicho Tratado, que son no pocos, y los que conoció Fray Andrés que fueron más, difieren de su edición : los de la prima escritura ponen, es cierto, las canciones por el mismo orden que el los reprodujo, mas sólo tienen 39 como tenía la edición que se publicó en Bruselas, y la suya incluye 40. Los de la segunda escritura difieren en todo [1].

Le P. Gerardo n'a qu'en partie raison : l'édition de Madrid 1630, qui livre le Cantique Spirituel jusque là inédit en Espagne, ne reproduit, c'est vrai, aucun des manuscrits connus. Ces manuscrits divisés en deux groupes égaux (on en compte huit de part et d'autre) présentent deux rédactions très différentes du même ouvrage. Pour simplifier, nous nommerons A la première de ces rédactions, telle qu'elle est publiée en appendice au dernier volume de l'*Edición crítica* aux pages 485 à 613, et nous appellerons B la seconde de ces rédactions, telle qu'on la trouve au corps du même volume aux pages 135 à 369. En 1630, c'est évident, l'édition de Madrid ne reproduit aucun des manuscrits de A qui donnent 39 strophes au poème, puisqu'elle en a 40 ; elle ne rappelle non plus aucun des manuscrits de B qui donnent 40 strophes au poème puisqu'elle les présente dans un ordre différent, dans l'ordre précédemment suivi (la strophe additionnelle mise de côté) par tous les manuscrits de A. Mais, étant donné que le P. Jerónimo de San José n'est pas l'auteur responsable de l'édition de 1630, le P. Gerardo aurait dû ajouter que le *testimonio tan claro* ne suffisait pas à compromettre l'honneur du très digne historien. Chargé de faire une préface à une édition préparée par son Ordre, le P. Jerónimo ne pouvait que supposer aux documents mis à contribution une valeur hors de tout soupçon. Le P. Jerónimo a parlé de bonne foi, en admettant les yeux fermés comme

1. *Edic. crítica*, t. I, p. LXI.

pleinement légitime un texte directement ou indirectement émané des Supérieurs Majeurs.

Mille fois plus délicate était et est encore l'explication de ce fait bien étrange dont nous tentons ici d'avoir raison Comment en 1630 les strophes du Cantique Spirituel peuvent-elles être disposées comme dans les manuscrits de A, tout en étant aussi nombreuses que dans les manuscrits de B? D'où vient la strophe onzième? D'où vient la strophe *Descubre tu presencia?* Le Père qui a préparé l'édition a-t-il voulu un compromis entre les rédactions A et B, et pris à chacune sa bonne part? A-t-il au contraire édité une troisième rédaction du Cantique Spirituel dont aucun témoin manuscrit n'est venu jusqu'à nous, mais qui passait alors pour le texte authentique et le travail définitif de saint Jean de la Croix?

A cette question l'auteur de l'*Edición crítica* répond sans hésiter :

Réstanos recoger un cabo suelto, solucionar la dificultad que arriba se tocó. La cual consiste en saber por qué causa varias ediciones ponen 40 estrofas, siendo así que están ajustadas en lo demás à los manuscritos de la primitiva redacción de este libro.

¿ Será porque el Santo lo escribió tres veces ? De ninguna manera.

Ya alguien sospechó que esa canción ó estrofa (introducida por vez primera en la edición de 1630) se debió tomar de los manuscritos de la segunda escritura. No anduvo decortado quien tal hipótesis fingió ; porque efectivamente así es la realidad. Prueba inequívoca de ello tenemos :

en que la explanación de dicha estrofa es en un todo idéntica á la que se halla en los manuscritos del Cántico escrito posteriormente ;

y en que no se ha encontrado en ninguno de los muchos códices que se han conocido y se conocen del Cántico primero.

En cuanto al hecho de haberse introducido en el Cántico primero, tiene la explicación siguiente : Encargado el célebre autor del *Genio de la Historia* (fray Jerónimo de San José) de editar los escritos de San Juan de la Cruz, advirtió que alguno ó algunos manuscritos del Cántico traían una estrofa más que otros y que las ediciones que se habían publicado en Bruselas y Roma, y la transcribió con su explicación correspondiente para imprimirla con el texto primitivo de este Libro [1].

1. *Edic. crítica*, t. II, p. 145-146.

L'affirmation est nette ; elle revient à ceci :

— la strophe additionnelle s'imprime pour la première fois à Madrid en 1630 ;
— elle a pour premier introducteur l'auteur de la première édition espagnole des quatre grands traités de saint Jean de la Croix ;
— ce premier introducteur imprime la onzième strophe telle qu'elle se trouve en B, et toutes les autres strophes telles qu'elles se trouvent en A ;
— il n'a donc pas mis sous la presse une troisième rédaction du Cantique Spirituel, il a complété A par B ;
— le texte imprimé à Madrid en 1630, le texte dénommé « l'Espagnol » en la note marginale, a la valeur d'un compromis ; formé du meilleur des deux rédactions d'un même ouvrage, c'est un fils légitime possédant de grandes qualités.

Si le P. Gerardo avait pu consulter un exemplaire de « la traduction italienne » faite à Rome en 1627, nul doute qu'il eût laissé tomber plus d'un point de sa thèse.

D'abord il n'eût pas mis sur le même pied *las ediciones que se habían publicado en Bruselas* (1627) *y Roma* (1627) ; ces éditions contemporaines viennent de milieux différents et n'ont pas même visage : la première n'a que 39 strophes, la seconde en a déjà 40[1]. Par suite, il n'eût pas dit que l'édition faite à Madrid en 1630 donnait de l'inédit, faisait connaître une strophe de plus que son aînée la version italienne, « esa cancion o estrofa introducida por vez primera en la edicion de 1630 ». Il n'eût pas ajouté non plus que l'auteur responsable de cette édition « la transcribió (esa canción) con su explicación correspondiente para imprimirla ». Non ; il n'eût pas reconnu à l'éditeur de « l'Espagnol » l'initiative qui remonte à coup sûr à l'auteur de la recension espagnole, apprêtée pour servir de base à « la traduction italienne », recension qui sera désignée dans ces pages par la majuscule R,

1. La traduction italienne imprimée à Rome en 1627 donne le texte espagnol des cinq vers de la strophe ajoutée à la p. 388, la version italienne des mêmes vers à la p. 389, et, en italien seulement, le commentaire de toute la strophe, de la p. 425 à la p. 431.

puisqu'elle a préparé la version imprimée à Rome et nous est directement connue par elle.

De même une lecture attentive des deux rédactions A et B d'une part, de la version italienne d'autre part, n'eût permis au P. Gerardo ni d'affirmer que « la explanación de dicha estrofa es » dans le premier texte qui publie la strophe onzième « en un todo idéntica a la que se halla en los manuscritos del Cántico Segundo » (c'est-à-dire B), ni d'ajouter que cette explanación fut transcrite pour être imprimée « con el texto primitivo de este Libro » (c'est-à-dire A).

La strophe *Descubre tu presencia* comprend cinq petits vers et sept à huit pages d'exégèse. Le texte même du quatrième vers est déjà l'occasion d'une variante assez grave, non d'une mauvaise lecture : la traduction italienne donne, page 388, « de amor no bien se cura », la rédaction B porte, page 164, « de amor que no se cura ». Cinquante-trois variantes relevées au cours du Commentaire disent assez que la *explanación* donnée par la recension R n'était pas identique à celle de la rédaction B. Parmi ces variantes, il en est d'importantes; en voici quelques-unes :

— R, citée d'après la version italienne, dit, p. 427[8-9] : « e con questa avidità e suiscerato appetito, nō potendo più, si contenta l'anima. Il medesimo... »

B dit, p. 216[3-5] : « y con esta codicia y entrañable apetito, *no pudiendo mas se contenerse el alma, dice « Descubre tu presencia* ». El mismo... »

— R dit, p. 427[41]-428[1] : « non è gran cosa que l'anima quì desideri e voglia morire à vista della bellezza di Dio, poiche non una sola morte desideria por vederla... »

B dit, p. 217[4-7] : « no hace mucho aqui el alma en querer morir a vista de la hermosura de Dios *para gozarle siempre*, pues que, *si el alma tuviere un solo barrunto de la alteza y hermosura de Dios,* no solo una morte apeteceria por verla... »

— R dit, p. 428[15] : « ma vogliamo esser sopravestiti di gloria. »

B dit, p. 217[18-21] : « mas queremos ser sobrevestidos *por que lo que es mortal sea absorto de la vida, que es decir : no*

deseamos ser despojados de la Carne, mas ser sobrevestidos de la gloria. »

— R dit, p. 429[20-21] : « nello stesso punto che la vedesse, sarebbe rapita alla medesima bellezza e da esser bella como l'istezza bellezza. »

B dit, p. 218[29-32] : « en aquel mismo punto que la viese, seria ella arrebatada a la misma hermosura *y absorta en la misma hermosura y transformada en la misma hermosura* y ser ella hermosa como la misma hermosura. »

— R dit, p. 429[27-30] : « l'anima giusta non teme di morire, perche nō sospetta pūto che la morte le habbia de dare tutti i beni, per lo contrario l'anima peccatrice la fuge, dicendo David... »

B dit, p. 219[4-7] : « el alma no teme morir *cuando ama, antes lo desea.* Pero el pecador *siempre teme morir porque barrunta que la muerte todos los bienes le ha de quitar y todos los males le ha de dar, porque* como dice David... »

Très suggestif encore est le soin que met l'auteur de la recension R à donner à la strophe ajoutée un peu de la livrée des strophes dans lesquelles il l'insère : il veille à citer onze fois l'Écriture en latin suivant la promesse qui termine le prologue de la rédaction A :

Primero las pondré la sentencia de su latín y luego las declararé al proposito de lo que se trayeren.

L'auteur de la recension R laisse cette promesse dans son prologue, mais il l'a remarquée et s'y conforme scrupuleusement. La rédaction B au contraire reproduit la promesse de A et ne s'en soucie plus, non seulement pour la strophe onzième où pas un seul mot n'est latin, mais d'un bout à l'autre du Cantique. Le manuscrit de Jaen, peut-être le meilleur manuscrit de B, cite 257 fois l'Écriture et ne donne que 48 fois le texte latin. Cette inconséquence de B sera le moindre de ses défauts.

Il est temps de montrer comment la recension R, qui n'a pas donné la onzième strophe comme B, ne donne pas le reste du Cantique comme A, et n'appuie pas non plus sur ce point l'opinion du P. Gerardo

La recension R est environ de quarante ans plus jeune que la rédaction A. Celle-ci a été composée par saint Jean de la Croix en 1584; on peut même assurer qu'elle fut remise à Mère Anne de Jésus avant la profession de Mère Isabelle de Jésus, c'est-à-dire avant le 14 juin 1584. La date de la recension R, pour être moins précise, s'obtient assez exactement. Le 9 décembre 1626, nous le savons par la *licenza* du T. R. P. Général des Carmes d'Italie, sise en tête de l'ouvrage, « la traduction italienne », fille de la recension R, était définitivement approuvée; le travail de fra Alessandro di S. Francesco, travail d'un an au moins, s'était donc terminé vers l'été de 1626, et la recension R, confiée au traducteur douze mois auparavant, avait été dressée au plus tard sur la fin de 1624.

La strophe *Cogednos las raposas*, la vingt-cinquième de la rédaction A, la vingt-sixième de la recension R, fournit deux exemples caractéristiques de la manière dont le texte de la rédaction A a été quarante ans plus tard interpolé en la recension R.

— En 1584, la rédaction A, p. 571 [16-25], interprète comme il suit *las raposas* du premier vers de la strophe :

á este tiempo suelen algunas veces acudir á la memoria y fantasia muchas y varias formas é imaginaciones; y en la parte sensitiva muchos y varios movimientos y apetitos que (como habemos dicho) con su mucha sutileza y viveza molestan y desquietan a la alma de la suavidad y quietud interior de que goza. Y allende de esto les demonios, que tienen mucha envidia de la paz y recogimiento interior, suelen ingerir en el espiritu horrores y turbaciones y temores ; a todas las cuales cosas llama aqui raposas, porque asi como las ligeras y astutas raposillas con sus sutiles saltos suelen derribar y extragar la flor de las viñas al tiempo que están floridas, asi les astutos y maliciosos demonios, con estas turbaciones y movimientos ya dichos, saltando turban la devocion de las almas santas. Esto mismo pide la Esposa...

En 1624, la recension R (page 481 de la traduction italienne, lignes 10-25), reprend à sa manière la même idée :

e *frà tanto* sogliano venire alla memoria e all'imaginativa molte e diverse spetie e imagini, nella parte sensitiva molti e varii movimenti e appetiti che *inquietano l'anima e* con la loro gran sottiglieza e vivacità *le fan perdére il gusto e soavità, di cui all'hora l'anima stà*

godendo, molestandola molto. E Sogliono occorrere in questo tiempo molte turbationi horrori e timori che sogliono li demonii mettere. E tutte queste cose chiama volpi : percioche sicome le volpette agili e snelle con li lor salti leggieri e destri sogliono far cadere e maltrattare li fiori della vigna, così quest' imaginationi e movimenti con la loro prestezza e leggierezza impediscono, atterano e fan cadere dall'anima il fiore della soavità, di cui all'hora (comme habbiamo detto) stà ella godendo. Et anco perche sicome le volpi son malitiose e sagaci in daneggiare, cosi queste imaginationi e li demonii con esse procurano guastare et atterare il fiore di questa soavità dell'anima, acciò non vi sia frutto. Questo medesimo demanda la sposa...

— En 1584, la rédaction A, p. 572^{28}-573^{3}, avait expliqué le « nadie » du cinquième vers de la strophe en ces termes :

Dice que en esta no parezca nadie, es a saber, ningun objeto perteneciente á alguna de estas potencias ó sentidos que habemos dicho ; y asi es como si dijera : en todas las potencias spirituales, como son entendimiento, memoria y voluntad, no haya otras consideraciones ni otros afectos ni otras digresiones ; y en todos les sentidos y potencias corporales como son imaginativa y fantasia, y los cinco sentidos exteriores no haya otras formas imagenes o figuras de algunos objetos y operaciones naturales. Esto dice aqui el alma, por cuanto en esta sazon de comunicacion con Dios conviene que todos los sentidos, asi interiores como exteriores, estén desocupados, y vacios, porque en llegando el alma a la union de Dios, ya no obran en esto las potencias espirituales y menos las corporales, por cuanto está ya hecha la obra de union de amor ; y asi acabaron de obrar : porque llegando al termino cesan todas las operaciones de los medios. Y asi lo que el alma entonces hace en el Amado es estar en ejercicio sabroso de lo que ya està en ella hecho, que es amar en continuacion de union de amor. No parezca, pues, nadie en la montiña, sola la voluntad esté asistiendo en entrega de si y de todas las virtudes al Amado en la dicha manera.

En 1624, la recension R, p. $482^{15\text{-}24}$, résume le tout en quelques lignes :

Dice *adunque* che nessuno comparisca à questa, Cioè, *non comparisca nelle potenze e sentimenti sensibili niuna forma e figura d'objetti, nè altre operationi naturali; imperoche in questo caso se li sensi esteriori et interiori operano, sturbano. Ne tampoco nelle potēze spirituali compariscono altre loro operationi et essercitii; poiche essēdo quelli arrivati al gusto dell'unione d'amore più nō operano, nè meno conviene che operino le potenze spirituali; poiche stà già fatta l'opera d'unione*

amando : sicome arrivato il fine, cessano tutti li mezzi. Non si vêda dunque niuno nella collina, la volontà solo assista all'Amato nella maniera già detta.

Ainsi, qu'il s'agisse de la strophe onzième du Cantique Spirituel ou des autres, la recension R n'est pas une copie pure et simple, soit de A, soit de B : elle présente çà et là un texte assez distant de celui des deux rédactions, elle contient de l'original.

Peut-on maintenant déterminer jusqu'où va cet original? peut-on fixer les limites de l'indépendance de la recension R vis-à-vis des deux rédactions A et B?

Les rédactions A et B, on le sait, diffèrent entre elles de quatre façons notables : — A connaît 39 strophes et B 40; — A présente ses strophes dans un ordre et B les dispose autrement; — A donne un commentaire très sobre, B s'attarde en longs développements; — A possède telles périodes ou telles phrases qui ne laissent aucune trace dans B, offre aussi certains mots ou certains groupes de mots qui ont en B des pairs et des équivalents, introduits par finesse de goût et de langage. De quel côté rangerons-nous la recension R? est-elle plus près de A que de B? est-elle à égale distance de A et de B? a-t-elle utilisé avec égale indépendance les deux rédactions A et B?

Reprenant les quatre éléments indiqués, nous dirons : la recension R a quarante strophes comme B, mais les dispose comme A, les commente aussi sobrement que A, tout en ayant vis-à-vis de A les mêmes omissions et variantes que la rédaction B. Ce dernier point mérite qu'on y insiste : l'affaire est d'importance.

Dès le début du Cantique Spirituel, nous constatons avec pleine évidence que la recension R et la rédaction B ont vis-à-vis de A mêmes omissions et mêmes variantes.

Voici un premier document, tiré du commentaire du quatrième vers de la première strophe *Habiendome herido*, où le fait saute aux yeux :

A	nada sabiendo sino	solo	amor. Y a este	tiempo	amoroso	es la
R	nulla sapendo se non		amore. E a queste	tempo		si fà la
B	nada sabiendo sino		amor. Y a este	tiempo		es la

A | conmutacion de estas renes de apetitos de voluntad hecha en
R | commutatione di questi reni con
B | conmutacion de estas renes en

A | grande manera ..... las tales heridas de amor por salud, sino
R | maravigliosa maniera ..... tali ferite per salute, ma
B | grande manera ..... las tales heridas por salud, sino

A | porque la dejo asi herida penando ..... de matar, para poder
R | perche la lasció così penando ..... d'uccidere, per
B | porque la dejo asi penando ..... de matar, para

A | verse juntamente con el en revelada y clara vista de perfecto amor
R | *vedersi e conjiungersi* seco *in vita*
B | *verse o juntarse* con el *en vida* de amor perfecto.

A | ..... declarando el dolor de la herida de amor a causa de la ausencia
R | ..... dichiarando *il suo dolore*
B | ..... declarando *ella su dolor*

A | dijo : habiendome herido ..... levantase la voluntad de la
R | dice : havendomi ferito ..... s'inalza la volontá
B | dice : habiendome herido ..... levantase *el afecto de* la voluntad

A | alma con subita presteza a la posesion del Amado, que sintió estar
R | con subita prestezza alla possessione dell'amato, il
B | con subita presteza a la posesion del Amado,

A | cerca por el toque suyo que sintio de amor ..... siente el ausencia
R | *cui tocco* *ella senti* ..... sente l'assenza
B | *cuyo toque* *sintio* ..... siente el ausencia

A | y el gemido junta-
R | e *insieme il ge-*
B | *y el no poderle poseer aqui como desea* y *asi luego alli juntamente siente*

A | mente porque en ese mismo se le desaparesce
R | *mito* *per causa di quella*
B | *el gemido de la tal ausencia.*

A | y esconde y se queda ella en vacio y con tanto mas dolor y gemido,
R |
B |

A | cuanto era mayor el apetito de comprehender porque estas
R | imperoche *cotali*
B | porque *estas*

A | visitas de heridas de amor no son como otras en que Dios
R | *viste* non sono come altre con le quali Dio
B | *visitas tales* no son como otras en que Dios

A | suele recrear y satisfacer al alma.
R | *ricrea* *e sodisfà* l'anima.
B | *recrea* *y satisface* el alma.

Ajoutons un second exemple, encore plus suggestif que le premier : il appartient à l'exégèse du troisième vers de la deuxième strophe *si por ventura vierdes :*

A | vidi afflictionem populi mei in Egipto et clamorem ejus audivi et
R | vidi afflictionem populi mei et
B | vidi afflictionem populi mei et

A | descendi liberare eum esto es vi la afliccion de mi pueblo y he
R | descendi *ut liberem eum* ho veduta l'afflitione del mio popolo
B | descendi *ut liberem eum* vi la afliccion de mi pueblo

A | oido su clamor y he bajado para librarlos, como quiera que siempre
R | e son disceso per consolarlo, ancorchè sempre
B | y he bajado para librarlos, como quiera que siempre

A | la hubiese visto, pero entonces se dijo verla cuando por la obra quiso
R | l'havesse veduto,
B | la hubiese visto,

A | cumplirla y tambien dijo San Gabriel à Zacarias ne timeas
R | così anco disse l'Angiolo Gabriele a Zaccharia
B | y tambien dijo Gabriel a Zacarias

A | Zacharia, quoniam exaudita est deprecatio tua, que quiere decir no
R | *che no*
B | *que no*

A | temas Zacaria porque es oida tu oracion. es a saber
R | *temesse che già Dio haveva udito la sua oracione.*
B | *temiese porque ya Dios habia oido su oracion.*

A | concediendole el hijo que muchos años le habia andado pidiendo,
R | dandogli il figliuolo che por molti anni gl' haveva domandato,
B | en darle el hijo que muchos años le habia andado pidiendo

A | como quiera que siempre le hubiese oido. Y asi ha de entender
R | ancorchè sempre l'havesse udito. E così deve intendere
B | como quiera que siempre le hubiese oido. Y asi ha de entender,

A | cualquiera alma que aunque Dios no acuda luego su a
R | qualsivoglia anima che quantunque Dio non sonvenga subito alla sua
B | cualquier alma que aunque Dios no acuda luego a su

A | necesidad y ruego, no por eso, si ella
R | necesità nè condescenda alla sua domanda, non per questo
B | necesidad y ruego, que no por eso

A | no lo desmerece dejara de acudir en el tiempo debido y oportuno,
R | lascierà di soccorrere nel tempo opportuno,
B | dejara de acudir en el tiempo oportuno,

A | el cual es como dice David adjutor in oportunitatibus, in tribu-
R | colui ch' è *aiuto* como dice David
B | el que es *ayudador* como dice David

A | latione, esto es ayudador en las oportunidades y en la tri-
R | nelle necessità, nelle opportunità e nelle tri-
B | en las oportunidades y en la tri-

A | bulacion. Quiere pues
R | bulationi *se ella non si perderà d'animo e persevererà.* Hor questo
B | bulacion *si ella no desmayare o cesare.* Esto pues quiere

A | decir aquí el alma cuando dice si por ventura vierdes si por
R | volle qui l'anima quando dice se per forte vedrete *cioè* se per
B | decir aquì el alma cuando dice si por ventura vierdes *es a saber* si por

A | mi buena ventura ha llegado el tiempo y sazon en que mis deseos y
R | ventura è arrivato il tempo nel quale *tenga per*
B | ventura es llegado el tiempo en que *tenga por*

A | peticiones hayan llegado a que los vea para cumplirmelos,
R | *bene di essaudire le mie domande.*
B | *bien de otorgar mis peticiones.*

Le P. Gerardo eût pu multiplier les comparaisons de ce genre. Il n'aurait pas cessé de voir que la recension R, qui dispose les strophes du Cantique comme A et leur laisse le commentaire de A, n'a de commun avec B (la onzième strophe mise de côté) que des détails de style à travers tout l'ouvrage, des leçons minuscules dont l'intérêt se voit à peine. Qu'en eût conclu l'auteur de l'édition critique, sinon que la rédaction B, loin d'avoir précédé et inspiré la recension R, a subi son empreinte et lui est postérieure ?

Détaillons l'argument : Les deux rédactions A et B du Cantique Spirituel ont entre elles de très grandes différences touchant le nombre des strophes, l'ordre des strophes, l'ampleur du commentaire, et de très petites différences qui sont des omissions et des variantes de mots. Or il se trouve que la recension R, qui est conforme à la rédaction A pour la disposition des strophes et la sobriété du commentaire, ne ressemble à la rédaction B (la strophe onzième laissée à part) que par ces omissions et ces variantes, nombreuses sans doute, mais de très mince profit. Considérant avec grand soin ces omissions et ces variantes, le P. Gerardo aurait-il dit que la recension R les a admises pour ressembler à B, ou pensé au contraire que la rédaction B les tient de la recension R ?

Jusqu'à présent nous ignorons le nom du religieux qui eut

à établir pour le traducteur italien le texte espagnol à interpréter, notre recension R. Mais ce religieux, quel qu'il soit, supposé qu'il ait eu sous les yeux le meilleur manuscrit de B, le manuscrit de Jaén, ou l'un de ses pareils, doutait ou ne doutait pas de l'authenticité de cette seconde rédaction du Cantique Spirituel. S'il en doutait, il n'est pas admissible qu'il ait lâché la proie pour l'ombre, qu'il ait eu la pensée d'extraire d'un document douteux des variantes sans portée, et de les préférer aux leçons sûres et certaines de la rédaction A. S'il n'en doutait pas, il n'est pas non plus admissible qu'il n'ait retenu d'un ouvrage, ayant l'auréole d'un travail réellement complété et authentiquement transformé par saint Jean de la Croix en personne, rien qu'une strophe, copiée d'ailleurs avec indépendance, et une multitude de leçons insignifiantes, pour les introduire, dans un autre traité, à présent sans valeur, donnant les strophes du poème dans un ordre tout nouveau, à un point de vue très différent, avec une rédaction moitié plus courte, et jusque-là demeuré inédit ! En 1624, date probable de l'établissement du texte traduit par Alessandro di San Francesco, aucun texte officiel de la rédaction A n'avait encore paru ; seule une traduction française, et traduction privée, avait vu le jour à Paris en 1622 : elle ne pouvait pas faire obstacle. L'auteur d'une première édition est libre de ses mouvements, le temps des compromis n'est pas encore venu. Non, quand on est le maître, de gaîté de cœur on n'oublie pas le capital pour recueillir avec avidité l'infiniment petit. En 1624, si la rédaction B avait été connue comme le travail définitif de saint Jean de la Croix, cette rédaction B dans son intégrité se serait imposée souverainement, de plein droit, sans conteste ; elle était reine, et la preuve vivante que sa rivale ne devait plus compter. Or elle ne s'est pas imposée : et la rédaction B qui, en 1604, n'a pas franchi les Pyrénées, emportée par Anne de Jésus en France et dans les Pays-Bas, en 1624, manque une seconde fois à l'appel.

Pour la rédaction B, répétons-le, il n'était pas de solution moyenne. L'auteur de la recension R ne pouvait pas lui emprunter, il ne pouvait que l'adopter ou l'ignorer. Connue,

elle s'imposait nécessairement; si elle ne s'est pas imposée, c'est qu'elle est restée inconnue [1], comme l'ont avoué depuis, en 1670 et 1703, deux Pères des plus notables parmi les Carmes déchaussés d'Espagne :

La préface de l'édition de Sevilla (1703)[2], due à la plume du P. Andrés de Jésus-Maria, dit en parlant de la rédaction B :

Lo segundo, el libro de las Canciones que comienza ADONDE TE ESCONDISTE se ha ajustado a su original, escrito por mano del mismo santo Doctor y Padre nuestro, y por insigne reliquia venera y conserva nuestro convento de Carmelitas descalzas de Jaén. Que *por haberse ocultado todo este tiempo en dicho convento sin que tuviese noticia de el la Religion*, ha corrido impreso dicho libro, no solo variada la disposicion y orden de algunas estancias o canciones, sino mutilado en muchas clausulas y parrafos que ahora se han añadido.

Et la note mise en tête du manuscrit de Jaén lui-même [3], écrite le 3 février 1670 par le P. Salvador de la Cruz, portait :

Este original *siempre a estado oculto* sucesivamente, en poder de las tres religiosas arriba dichas *sin tener noticia de el la Religion*, y asi parece que para su impression... etc.

1. Au premier volume de l'*Edición crítica*, le P. Gerardo donne immédiatement après les *Preliminares* le « Compendio de la vida de el beato Padre San Juan de la Cruz por el Padre Fray, Geronimo de San Joseph Carmelita Descalzo », tel que l'avait rédigé l'auteur de l'édition des œuvres du Docteur parue à Séville en 1703. Mais il est infiniment regrettable qu'en 1912, alors qu'il s'agissait de faire une édition vraiment critique, le P. Gerardo n'ait pas désigné au passage une multitude d'incises, introduites en 1703, dans le texte abrégé de la « Historia del Venerable Padre » composée en 1641 (voir le titre *in extenso* à la note 5 de ce travail). Un lecteur non prévenu pourrait croire par exemple qu'en 1641 Jérôme de Saint-Joseph regardait le manuscrit de Jaén comme « el mismo original escrito de mano del mismo Santo Padre » (*Edic. crític.*, t. I, Vida del místico doctor, p. 123 3-5). Aucune ligne de la « Historia del Venerable Padre », parcourue en entier, ne justifie cette assertion

2. « Obras | espirituales | que encaminan | a una alma | a la mas | perfecta union | con Dios | en transformacion | de amor | por el extatico y sublime | Doctor Mystico | el beato Padre | San Juan de | la Cruz | primer padre de la Reforma | de Nuestra Señora de el Carmen, y Compañero de la Sera | phica Doctora y Madre Santa Theresa de Jesus | en la fundacion de la dicha Reforma | consagradas | por mano de el glorioso e inclito | Patriarcha Señor San Joseph | al Rey soberano de la gloria | Jesu Cristo Nuestro Redemptor | impression duodecima | con licencia | en Sevilla, por Francisco de Leefdael, en la Ballestilla, 1703 años | . »

3. Le P. Gerardo fait allusion à ce *Prologo*, à la p. 150 du deuxième volume de son ouvrage. Pourquoi n'en a-t-il pas donné le texte in extenso, et nous oblige-t-il à recourir aux bons services des Carmélites de Jaén ? La publication de ce *Prologo* s'impose à toute édition vraiment critique. La même remarque est faite au sujet de la « Disertación que », nous dit la note 1 de la p. 145 du même volume, « va al frente del manuscrito del Cantico de las Carmelitas Descalzas de Lœches ». Ces deux documents doivent être versés dans le domaine public.

Dès lors, si l'auteur de la recension R n'a pas pu emprunter à la rédaction B, l'origine des omissions et variantes communes à R et à B, y compris la strophe onzième entière, est évidente : ces additions, omissions et variantes communes ne sont pas venues de la rédaction B à la recension R, elles sont vraiment passées de la recension R à la rédaction B. La strophe *Descubre tu presencia* notamment n'est pas une originalité de la rédaction B, celle-ci la tient de son aînée, de la recension R.

Et de qui la tenait cette aînée? Une réponse catégorique serait ici prématurée. Il semble bien que la phrase suivante de la rédaction A, tirée de la *declaración* de la strophe sixième, p. 515 [31-32]: « como VE el alma no hay cosa QUE la pueda CURAR SU DOLENCIA SINO LA VISTA Y LA PRESENCIA de su Amado », dès 1584 fait franchement allusion, comme à une strophe connue, aux vers qui quarante ans plus tard ont formé la strophe onzième de la recension R; la parité d'expression est frappante : « MIRA QUE la DOLENCIA — de amor no bien SE CURA — SINO CON LA PRESENCIA y la figura. » Est-ce à dire que saint Jean de la Croix, dont les poésies connues sont nombreuses, a certainement composé lui-même à l'état isolé, avant 1584, la strophe *Descubre tu presencia*, recueillie par l'auteur de la recension R pour sauver de l'oubli un fragment des écrits du saint? c'est possible, ce n'est pas démontré. La chose fût-elle certaine, il y aurait encore à prouver que la *declaración* de cette strophe est, elle aussi, fille de la plume de saint Jean de la Croix.

Disons seulement que la rédaction B a emprunté la strophe onzième à la recension R, a fait siennes les omissions et variantes de la recension R, selon toute apparence par respect pour un texte approuvé en haut lieu, à Rome, par le maître du Sacré Palais, Nicolas Rodulfi, sur la fin de 1626. Et la rédaction B composée au plus tôt, non en 1584, mais en 1626, est postérieure à saint Jean de la Croix, mort le 14 décembre 1591, c'est-à-dire depuis trente-cinq ans.

Le caractère apocryphe de la rédaction B n'a rien qui puisse surprendre. Une lecture attentive du document suffisait à le faire prévoir. La seconde rédaction du Cantique Spirituel a des faiblesses nombreuses, de légères et de graves, qu'il n'est pas

possible d'attribuer à un auteur revisant lui-même son ouvrage. En voici quelques-unes :

D'abord les plus légères, simples fautes de lecture dues à des yeux mal préparés qui devaient déchiffrer et faire plus que relire un texte déjà connu. La rédaction A disait à juste titre :

page 503, ligne 34 : « hacer unos *encendidos* toques de amor »
» 526, » 3 : « pura y *fuerte* y clara »
» 538, » 37 : « parece *viene muy* a proposito »
» 572, » 15 : « se ordenan y *convienen en* una solida... »
» 575, » 7-8 : « poniendole el huerto *agesto* »
» 549, » 33 : « es *el sabor* del vino nuevo »
» 564, » 17 : « luego se *desasirian* todas las virtudes »
» 597, » 7 : « porque *muere en deseo* de entrar ».

Le rédacteur de B a mal lu ces passage et les a transformés en ceux-ci :

page 180, ligne 13 : « hacer unos *escondidos* toques de amor »
» 221, » 29 : « pura y *fuente* clara »
» 241, » 16 : « parece *bien y muy* a proposito »
» 252, » 15 : « se ordenan y *contienen* una »
» 257, » 8 : « poniendole el huerto *a gusto* »
» 295, » 8 : « es *a saber* del vino nuevo »
» 322, » 21 : « luego se *desalarian* todas las virtudes »
» 347, » 12 : « porque *le mueve el deseo* de entrar ».

Il suffit de lire le contexte qui avoisine chacune de ces citations, pour voir que les leçons de la rédaction B sont inattendues et hors de propos.

De même il n'est pas besoin d'être grand clerc pour noter en la rédaction B toute une série de fausses références qui trahissent un esprit peu au courant de la question. Cette rédaction, nous le savons, présente les strophes du Cantique Spirituel dans un ordre différent de celui qu'a suivi la rédaction A. Le Cantique Spirituel se divise bien de part et d'autre en dix moments, marqués par l'entrée en scène d'un nouvel interlocuteur, mais, dans la rédaction B, l'Epouse dit au sixième moment les deux strophes qu'elle ne disait en la rédaction A

qu'au huitième moment, réserve pour ce huitième moment les dix strophes qu'elle avait dites en la rédaction A au sixième moment, et de plus intervertit l'ordre des quatre strophes qui composent le septième moment, mettant premières les deux dernières de la rédaction A et vice versa.

			RÉDACTION A	RÉDACTION B
1er	moment :	l'Épouse à l'Époux :	1 - 3	1 - 3
2e	—	l'Épouse aux créatures :	4	4
3e	—	les créatures à l'Épouse :	5	5
4e	—	l'Épouse à l'Époux :	6 - 12[a]	6 - 13[a]
5e	—	l'Époux à l'Épouse :	12[b]	13[b]
6e	—	l'Épouse à l'Époux :	13 - 14	14 - 15
			15 - 24	—
			25 - 26	16 - 17
			—	**18 - 19**
7e	—	l'Époux à l'Épouse :	27 - 28	—
			29 - 30	20 - 21
			—	22 - 23
8e	—	l'Épouse à l'Époux :	**31 - 32**	—
			—	*24 - 33*
9e	—	l'Époux à l'Épouse :	33 - 34	34 - 35
10e	—	l'Épouse à l'Époux :	35 - 39	36 - 40

En somme, dix-huit strophes sur quarante sont déplacées. Le rédacteur de B a fait le déplacement, mais, au cours de son ouvrage, il oublie plus d'une fois que son innovation a quelques conséquences. Dans les parties du commentaire qu'il tire de la rédaction A, il laisse subsister des renvois qui visent la première ordonnance des strophes, et qui, justes chez A, sont malheureux en B. On lit, par exemple, à la strophe 24e de la rédaction B, p. 285[8-9] : « en las dos canciones pasadas ha cantado el alma Esposa las gracias y grandezas de su Amado el Hijo de Dios » ; la strophe 24e de la rédaction B était la 15e dans la rédaction A et se trouvait précédée des strophes 13e et 14e de la rédaction A, qui sont bien un chant de l'Épouse sur les perfections de l'Époux ; dans la rédaction B au contraire, les strophes qui précèdent immédiatement la 24e sont sur les lèvres de l'Époux, et le renvoi est un non-sens. De même, à la

nouvelle strophe 18e, p. 260[14], la *declaración* commence en ces termes : « en esta cancion la Esposa es la que habla — cette fois c'est l'Épouse qui parle » ; or, dans la rédaction B, elle parle depuis quatre strophes. Au même endroit, strophe 18e, p. 260[16-18], l'Épouse apparaît « deseando conservarse en la seguridad... en la cual el Esposo la ha puesto en las dos canciones precedentes », mais cette sécurité ne lui sera accordée qu'aux strophes 20e et 21e, et les strophes 16e et 17e étaient sur les lèvres de l'Épouse et non sur celles de l'Époux. Un dernier exemple, qui à lui seul en vaut dix : à la strophe 15e de la rédaction B, p. 242[7-9], se trouvent ces lignes :

En la cual autoridad se contiene casi todo lo que habemos dicho aquì hasta este punto de este rapto desde la cancion 12 que dice Apártalos Amado.

Le vers *Apártalos Amado* est bien, dans la rédaction A, le premier de la strophe 12 ; dans la rédaction B, depuis l'introduction de la strophe additionnelle *Descubre tu presencia*, il appartient à la strophe 13e. L'auteur de la recension R, le premier introducteur de la strophe 11e, s'était permis une rectification, et « la traduction italienne » avait dit p. 446[15-16] :

In questa autorità si cōtiene quasi tutto quello che habbiamo detto dalla stanza 13 che dice Allontanali Amato.

Pourquoi l'auteur de la rédaction B s'est-il montré si peu attentif ? parce qu'il n'était pas maître de son sujet.

Qu'on ne parle pas de distractions permises à tous, permises même à un auteur transformant un premier travail. Les distractions de la rédaction B sont trop nombreuses pour s'appeler distractions ; elles sont trop fortes aussi, certaines vont jusqu'à l'incohérence et l'inconséquence, comme celle-ci par exemple : la rédaction B nous a promis comme la rédaction A de faire précéder chaque citation de l'Ecriture de son texte en latin, nous en avons déjà parlé. A a été sufisamment fidèle, puisque sur 129 citations, 98 paraissent en latin ; B a fait même promesse, puis en a perdu la mémoire : le manuscrit de Jaén, apparemment le meilleur manuscrit de B, cite 257 fois l'Ecriture, et ne donne, les renseignements ont été pris à Jaén même, que 48 fois le texte en latin ; fait d'autant plus remar-

quable que, sur les 128 citations propres à cette rédaction, 3 seulement sont données en latin.

Voici une faute plus grave qui dénote à coup sûr non un esprit d'auteur, mais de mauvais compilateur. Deux passages de la rédaction B sont en opposition violente: à la page 285, lignes 11 à 15, se lit une énumération qui est en désaccord avec celle qu'on lit peu après page 289, lignes 13, 15 et 25. Il s'agit des faveurs que l'âme chante en la strophe 24e, à la page 285. La troisième faveur est ainsi : « lo tercero, las riquezas de dones y virtudes »; la quatrième, « lo cuarto, perfeccion de amor »; la cinquième, « paz espiritual cumplida y está hermoseada y enriquecida ». A la page 289, au contraire, la troisième faveur est ainsi : « la tercera, era perfecto amor »; la quatrième, « la perfecta paz del alma... como dijimos (!) »; la cinquième, « la quinta propiedad de este lecho es que está de mil escudos coronado, les cuales escudos son las virtudes y dones del alma ». Ainsi la troisième faveur de la page 289 est la quatrième de la page 285, la quatrième et la cinquième de la page 289 correspondent à la cinquième de la page 285.

De ces deux énumérations, celle de la page 289 est seule exacte, puisque seule elle dit le contenu des troisième, quatrième et cinquième vers de la strophe vingt-quatrième; « la tercera, el perfecto amor, » est bien le sujet du troisième vers « en purpura teñido[1] »; « la cuarta, la perfecta paz, » est bien le sujet du quatrième vers : « de paz edificado »; « la quinta » est bien le sujet du cinquième vers : « de mil escudos coronado ». Et si le texte de la page 285 laisse fort à désirer, c'est que le

1. Il n'est pas douteux, soit dit en passant, que la véritable leçon de ce vers ne soit « en purpura teñido », teint de pourpre, ou mieux encore détrempé de pourpre. L'*Edición crítica* est à corriger sur ce point, comme sur tant d'autres, et nous voudrions lire en la rédaction A, p. 545, lignes 20, 22, 25-26, 29, « teñido... teñido... teñidas... teñido. » Le commentaire du vers exige partout le verbe TEÑIR, notamment le passage suivant (p. 545 25-26) « Y asì todas estas virtudes están en el alma como TEÑIDAS en amor de Dios como en sujeto en que bien se conservan, y están como BAÑADAS en amor. » Ainsi disent d'ailleurs les éditions de Bruselas (1627), de Madrid 1630, de Cologne 1639, de la Vita de Jeronimo de san Jose 1641. Seule des éditions anciennes « la traduction italienne » (Roma 1627) donne en espagnol « en purpura tendido », en italien « di porpora vestito ». C'est à elle que la rédaction B a emprunté la leçon « en purpura tendido », comme elle lui empruntera plus tard le dernier mot du quatrième vers de la strophe trente-troisième « mas mira las compañas » mis pour « las CAMPAÑAS »; donnant ainsi deux nouvelles preuves de sa prudence c'est-à-dire de sa docilité envers un texte déjà sanctionné par l'autorité suprême.

rédacteur de B a été deux fois malheureux : d'abord, il n'a pas vu qu'il attribuait les mêmes faveurs à des vers différents, puis il a mal distribué, dans la retouche qu'il en a faite à la page 285, le texte de la rédaction A (p. 543 [14-16]), parce qu'il l'a mal compris : double erreur assez grossière que nul ne voudrait mettre au compte de saint Jean de la Croix.

Pour comble de malheur, le rédacteur de B s'est permis des corrections maladroites qui défigurent le texte et rendent la pensée incertaine : en voici deux des plus regrettables :

La rédaction A portait (p. 556 [24-28]) :

Asi como una alma imperfecta tiene muy ordinariamente a lo menos *primeros movimientos (segun el entendimiento y segun la voluntad y memoria y apetitos) inclinados á mal e imperfeccion*, asi el alma de este estado (segun el entendimiento y voluntad y memoria y apetitos) en los primeros movimientos de ordinario se mueve e inclina a Dios...

La rédaction B (p. 307 [10-15]) présente ceci :

Asi como una alma imperfecta tiene muy ordinariamente a lo menos *primeros movimientos inclinados á mal segun el entendimiento y segun la voluntad y memoria, y apetitos e imperfecciones tambien*, asi el alma...

La pensée de saint Jean de la Croix est aussi fine que précise : il oppose les « primeros movimientos inclinados á mal e imperfeccion » aux « primeros movimientos inclinados á Dios » : seuls les premiers mouvements sont ici en cause. Que signifient en B et la virgule qui suit « memoria », et l'incise « e imperfecciones tambien », fruit d'une mauvaise intelligence de l'expression « inclinados á mal e imperfeccion » ?

Que dire d'une autre correction malheureuse entre toutes ? L'une des plus belles remarques de la rédaction A était celle-ci (p. 566 [3-7]) :

Si él, por su gran misericordia, no nos mirara y amara primero, y se abajara, ninguna presa hiciera en él el vuelo del cabello de nuestro amor bajo, porque no tenía tan alto vuelo que llegase á prender á esta divina Ave de las alturas; mas *porque ella se abajó á mirarnos* y á provocar nuestro vuelo y levantarle, dando valor á nuestro amor, *por eso* el mismo se prendó de el cabello en el vuelo...

En place de cette période parfaitement claire, magnifique-

ment équilibrée, la rédaction B nous présente un texte chaotique, où le fil de la pensée est rompu; page 327[12-18], on lit :

Si él por su gracia y misericordia no nos mirara y amara primero y se abajara, ninguna presa hiciera en él el vuelo del cabello de nuestra bajo amor, porque no tenía él tan alto vuelo que llegase á prender á esta divina Ave de las alturas *á mirarnos* y á provocar el vuelo y levantarlo de nuestro amor, dándole valor y fuerza parra ello; *por eso* él mismo se prendó en el vuelo del cabello...

La phrase causative MAS PORQUE ELLA SE ABAJÓ laisse, en disparaissant, un trou béant contraire à l'harmonie du style et de l'idée.

La liste des superpositions contradictoires dont la rédaction B est justiciable, serait longue si elle était complète. Sans quitter les premières strophes du Cantique Spirituel, nous en donnerons quelques exemples :

— A la page 494[13-14], la rédaction A disait : « dejando los mas comunes (puntos y efectos de oracion) trataré los mas extraordinarios que pasan POR LOS QUE HAN PASADO DE PRINCIPIANTES ». Le rédacteur de B répète le même dessein dans les mêmes termes (p. 161[24-26]); puis il se contredit dans l'*argumento* qui est tout entier apocryphe, et affirme (p. 169[9-10]) « el principio de ellas (estas canciones) trata de LOS PRINCIPIANTES ».

— Dans les deux rédactions du Cantique Spirituel, la première strophe, la strophe *Adonde te escondiste*, suppose que Dieu est loin de l'âme et que l'âme a de Dieu un désir véhément. La rédaction A explique clairement et l'éloignement de Dieu et la passion de l'âme : Dieu est loin parce qu'il est au sein de la Divinité, abîme inaccessible à l'âme (p. 501[19-27]); l'âme a faim de Dieu par suite d'une blessure très spéciale que son Dieu lui a faite (p. 503[29, 32-35], 504[1-6, 25-29]). Dans les passages qu'elle emprunte à A, la rédaction B reproduit fidèlement les raisons données (p. 172[25], 173[4], 180[8]-181[1], 181[10-14]), mais, dans les réflexions qu'elle ajoute, elle explique très différemment et l'éloignement de Dieu et la passion de l'âme. Dieu est loin parce que l'âme a été jusqu'ici infidèle (p. 172[1-3]); c'est la pensée des fins dernières, du jugement et de la mort prochaine qui pousse l'âme impatiemment vers Dieu (p. 171[4-19], 172[3-7]).

De la juxtaposition, de la superposition de ces deux exégèses si disparates résulte une contradiction des plus regrettables, source d'idées imprécises et confuses pour les quarante strophes du Cantique.

Nouvelle contradiction au sujet de l'entrée en la vie contemplative : à la page 509[6, 12-13, 15] la rédaction A dit que, dès la strophe troisième, l'âme est « ejercitando la vita contemplativa ». Le rédacteur de B fait la même déclaration aux pages 188[1], 189[13, 16]. Il affirme pourtant, dans une remarque personnelle, p. 278[4], que l'âme n'entre dans la vie contemplative qu'après la strophe cinquième. La source de cette contradiction est une fausse intelligence du début de la strophe sixième. Là (p. 515[10]) saint Jean de la Croix avait dit : « hablando ahora según el sentido y afecto de contemplación », ce qui signifie « parlant selon le fruit de la contemplation qui est l'amour, el sentido y afecto ». Il s'agit en effet, dans la strophe sixième, de l'effet produit en l'âme par la contemplation de la réponse donnée par les créatures, en la strophe cinquième, à la question posée en la strophe quatrième. Cet effet est l'une des formes de la contemplation pratiquée par l'âme depuis la strophe troisième, mais non la première forme comme veut le croire le rédacteur de B.

Bref, le caractère apocryphe de la rédaction B paraît bien trois fois démontré : par le fait que Mère Anne de Jésus n'a connu que la rédaction A ; — par les additions, omissions et variantes venues de la recension R à la rédaction B au plus tôt vers 1626 ; — par tout cet ensemble de mauvaises lectures, de fausses références, d'inconséquences, d'inadvertances, de maladresses et de contradictions, trop sommairement indiqué ci-dessus. Reprenons notre route.

Si la rédaction B est apocryphe et postérieure à la recension R, l'auteur de la recension R, qui est aussi le premier éditeur de la strophe *Descubre tu presencia,* n'a pas tenté un compromis entre deux rédactions dont l'une n'existait pas, il n'a pas voulu compléter A par B : il a seulement utilisé la rédaction A avec indépendance et n'a pas connu B. « La traduction italienne », faite sur la recension R, donne ainsi le

texte de A, accru d'une strophe entière et souvent retouché, la rédaction authentique de saint Jean de la Croix avec des interpolations, en somme un texte de moins bonne qualité que la vieille traduction française publiée par René Gaultier à Paris en 1622, et que l'édition espagnole imprimée à Bruxelles en 1627. L'auteur de la note marginale a eu trop grande confiance en « la traduction italienne ».

A plus forte raison a-t-il trop présumé de la valeur de « l'Espagnol », de l'édition des œuvres de saint Jean de la Croix imprimée à Madrid en 1630. Le commentaire du premier vers de l'avant-dernière strophe du Cantique Spirituel, « el aspirar del aire », montre jusqu'à l'évidence comment l'édition de Madrid 1630 se tient encore plus loin de A que « la traduction italienne », puisqu'elle admet les interpolations de la recension R et les aggrave :

réd. A	El aspirar del aire. Este aspirar del aire es una habilidad de
Roma	L'aura che spira e vezza. *Questa habilità*
Madrid	El aspirar del aire. *Esta habilidad*

réd. A	el Espiritu Santo que pide aqui el alma para amar perfectamente
Roma	che *l'anima chiede* per amare perfettamente
Madrid	que *el alma pide* para amar perfectamente

réd. A	a Dios. Llamale aspirar de el aire, porque es un delica-
Roma	*si chiama quì* spirare dell' aure, percioche è un delica-
Madrid	*llamase aqui* aspirar del ayre porq̄ es un delica-

réd. A	disimo toque y sentimiento de amor que ordinariamente
Roma	tissimo tocco e intendimento che
Madrid	dissimo toque y sentimiento q̄

réd. A	en este estado se causa en el alma en la comunicacion de el
Roma	*l'anima sente in questo tempo* nella communicatione dello
Madrid	*el alma siente a este tiempo* en la comunicacion del

réd. A	Espiritu Santo : el cual, a manera de aspirar, con aquella su aspi-
Roma	Spirito Santo : il quale a modo di spirare con quella spi-
Madrid	Espiritu Santo : el qual a manera de aspirar con aquella aspi-

réd. A	racion divina, muy subidamente levanta al alma y la informa
Roma	ratione in un' instante inalza e eleva l'anima e l'informa,
Madrid	racion subidamente levanta el alma y la informa

réd. A	para que ella aspire en Dios la mesma aspiracion de amor
Roma	perche ella spiri verso Dio la medesima spirazione d'amore
Madrid	para que ella aspire en Dios *una subidissima aspiracion de amor*

réd. A | que el Padre aspira en el Hijo, y el Hijo en el
Roma | che il Padre spira al Figlio e il Figlio al
Madrid | *semejante a lo* q̄ el Padre aspira al Hijo y el Hijo al

réd. A | Padre, que es el mismo Espiritu Santo, que a ella la aspira en la
Roma | Padre ch' è lo stesso Spirito Santo, che ad essa spira nella
Madrid | Padre q̄ es el Espiritu Santo, que a ella *le dan* en la

réd. A | dicha transformacion, porque no seria verdadera transfor-
Roma | detta trasformatione, imperocche non sarebbe vera trasfor-
Madrid | dicha transformacion, porque no seria verdadera transfor-

réd. A | macion si el alma no se uniese y transformase tambien en el
Roma | matione se l'anima non si uniesse e trasformasse anco nello
Madrid | maciō si el alma no se uniesse y transformassé tambien en el

réd. A | Espiritu Santo como en las otras dos personas divinas, aunque no en
Roma | Spirito Santo se ben non in
Madrid | Espiritu Santo aunque no en

réd. A | revelado y manifiesto grado por la bajeza y condicion de esta vida.
Roma | revelato e manifesto grado per la bassezza di questa vita.
Madrid | revelado y manifiesto grado por la bajeza desta vida.

réd. A | Y esto es para el alma tan alta gloria y tan profundo y subido
Roma | Il che è per l'anima *di tanta gloria e*
Madrid | lo qual es para el alma *de tanta gloria y*

réd. A | deleite que no han decirlo por lengua mortal ni el entendi-
Roma | *diletto* che non lo puo esprimere lingua mortale nè intelletto
Madrid | *deleyte* q̄ no ay dezirlo lēgua mortal ni el intendi-

réd. A | miento humano en cuanto tal puede alcanzar algo de
Roma | humano arriva à capire qualche cosa di
Madrid | miēto humano *lo alcança.*

réd. A | ello. Pero el alma unida y transformada en Dios aspira en Dios
Roma | quello. Ma l'anima unita e trasformata in Dio spira in Dio
Madrid | Pero el alma unida y transformada en Dios aspira en Dios

réd. A | à Dios la mesma aspiracion divina que Dios estando
Roma | à Dio la medesima spiratione divina che Dio stando
Madrid | à Dios *una altisima aspiracion semejante a la* divina q̄ Dios estando

réd. A | en ella aspira en si mesmo a ella, que es lo que
Roma | in lei spira in se stesso ad essa, che questo
Madrid | en ella aspira en si mismo *como exemplar della,* q̄ es lo que

réd. A | entiendo quiso decir San Pablo cuando dijo : Quoniam autem estis
Roma | forse volle dire S. Paolo quando disse : Quoniam autem estis
Madrid | entiendo quiso dezir S. Pablo quando dixo : Quoniam autem estis

réd. A | filii Dei, misit Deus spiritum Filii sui in corda vestra clamantem
Roma | filii Dei, misit Deus spiritum Filii sui in corda vestra clamantem
Madrid | filii Dei misit Deus spiritum Filii sui in corda vestra clamantem

réd. A	Abba Pater, que quiere decir : por cuanto sois hijos de Dios, envio
Roma	Abba Pater
Madrid	Abba Pater
réd. A	Dios en vuestros corazones el espiritu de su Hijo, clamando en ora-
Roma	
Madrid	
réd. A	cion al Padre lo cual en los perfectos es en la manera dicha. Y no
Roma	il che ne' perfetti è nel modo detto e non
Madrid	lo qual en los perfetos es de la manera dicha y no
réd. A	hay que maravillar que el alma pueda una cosa tan alta, porque
Roma	è da maravigliarsi che l'anima possa una cosa tanto alta, perche
Madrid	hay que maravillar que el alma pueda una cosa tan alta, porque
réd. A	dado que Dios la haga merced que llegue a estar deiforme y unida
Roma	dato che Dio le faccia gratia che arrivi à star unita
Madrid	dado che Dios la haga merced que llegue a estar deiforme unida
réd. A	en la Santisima Trinidad en que ella se hace Dios por participacion
Roma	nella Santissima Trinità
Madrid	en la Santisima Trinidad
réd. A	¿ que cosa tan increible es que obre ella su obra de entendi-
Roma	che tanto incredibile cosa è che ella operi l'opera sua d' intendi-
Madrid	¿ que cosa es tan increyble q̄ obre ella su obra de entendi-
réd. A	miento noticia y amor en la Trinidad juntamente con ella como
Roma	mento notitia e amor en ella Trinita insieme con essa come
Madrid	miento noticia y amor en la Trinidad juntamente con ella *con una*
réd. A	la mesma Trinidad por modo participado obrandolo Dios
Roma	essa per modo partecipato operandolo Dio
Madrid	*gran semejança a ella* por modo participado obrandolo Dios
réd. A	en la mesma alma?
Roma	*in lei?*
Madrid	*en ella?*

Si donc « la traduction italienne » donne la rédaction A interpolée, « l'Espagnol » à son tour donne « la traduction italienne » fraîchement interpolée, c'est-à-dire la rédaction A deux fois interpolée. Ni l'une ni l'autre de ces deux éditions ne mérite donc l'absolue confiance du rédacteur de la note marginale ; « on ne peut pas croire » ni en l'une ni en l'autre autant qu'il faut bien croire en la vieille traduction française, leur aînée. Cette traduction imprimée à Paris en 1622 est la seule qui s'accorde avec les nombreux manuscrits de la rédaction A et l'édition princeps donnée à Bruxelles en 1627. La

note marginale qui souligne chez elle l'absence de la strophe *Descubre tu presencia*, loin de lui être un blâme, loin de nuire à sa réputation, fait ressortir aux yeux attentifs la preuve de sa fidélité, de son intégrité. Par contre, les deux éditions publiées à Rome en 1627, à Madrid en 1630, et la rédaction B, imprimée à Séville en 1703 et universellement répandue depuis, ne donnent qu'un texte interpolé, de plus en plus interpolé.

Il est à jamais regrettable que dans l'*Edición crítica* récemment parue à Tolède, le P. Gerardo ait mis en place d'honneur les interpolations de la rédaction B et relégué en fin d'ouvrage *el primer cántico espiritual*. Seule la rédaction A avait droit de paraître en 1912, puisqu'elle est la seule authentique.

La rédaction A, soigneusement éditée et dûment contrôlée, avait-elle besoin d'un appendice? Il s'imposait de soi, et s'impose encore à quiconque veut avoir pleine raison de la rédaction B. Cette rédaction, composée au plus tôt vers 1626, a emprunté, nous le savons, à la rédaction R la strophe additionnelle et son exégèse, a développé dans son texte le thème fourni par quarante annotations, portées par saint Jean de la Croix lui-même en marge du manuscrit de Sanlucar de Barrameda[1]; mais il lui reste en propre de nombreux paragraphes qui, en majeure partie peut-être, reproduisent les idées et souvent les formules d'un commentaire des trois principaux poèmes de saint Jean de la Croix, composé par Don Antolinez, de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, mort archevêque de Saint-Jacques de Compostelle le 19 juin 1626. L'impression de ce commentaire, conservé dans les manuscrits 2037, 6895, 7072 et 13505 de la Biblioteca Nacional de Madrid[2], permettrait à tous d'étudier ce très curieux travail, aux plus heureux de le dater, de justifier son influence et de conclure une fois de plus que la rédaction B est de date plus récente que l'an 1626.

Le P. Gerardo a timidement cité en note (tome 2, p. 145 et

1. Cf. *Edic. crític.*, t. 2, p. 144 $^{12-16}$, 488 ^{25}-489 ^{8}, 499 $^{14-19}$.

2. Une première analyse de ces manuscrits a été donnée, avec quelques inexactitudes, aux p. 161 à 163 du premier volume de *Ensayo de una biblioteca Ibero-Americana de la Orden de San Agustín* publié par le P. Gregorio de Santiago Vela à Madrid en 1913.

146) les manuscrits 2037 et 6895 ; les plus complets, les plus intéressants surtout, sont pourtant les deux autres. La préface du manuscrit 13505 notamment laisse voir qu'en 1636, l'ouvrage d'Antolinez sur les poésies de saint Jean de la Croix jouissait d'une meilleure renommée que les écrits du saint eux-mêmes, et qu'un simple copiste prenait le droit de modifier le texte de trois strophes du Cantique, de la cinquième strophe de la Nuit Obscure et de la première strophe de la Vive Flamme d'Amour. Ces détails montrent assez qu'au début du dix-septième siècle, au temps de la recension R, de l'édition de Madrid, de la rédaction B, la conscience des lettrés ignorait nos scrupules.

L'article qui se termine ne pouvait mettre en cause qu'un des traités du saint, en faisant bonne justice des interpolations du « Cantique Spirituel ». Qu'il nous soit permis d'indiquer, sans le prouver sur l'heure, que la *Subida del Monte Carmelo* et la *Noche Oscura*, telles qu'elles nous sont offertes par le P. Gerardo, donnent lieu à des problèmes jusqu'ici insolubles. Quant à la seconde rédaction de la *Llama de Amor viva*, pour la première fois publiée en 1912, plus d'un passage suspect éveille en l'esprit du lecteur attentif une trop juste méfiance. Les *Sentencias espirituales* elles-mêmes ne nous satisfont pas : trois parmi elles ont l'astérisque qui ne le méritent pas, et 69 en sont privées qui auraient dû l'avoir.

A vrai dire, il nous manque encore une édition vraiment critique des œuvres de saint Jean de la Croix : elle est pourtant vivement souhaitée.

FR. PH. CHEVALLIER M. B.

9 octobre 1921.

FIGURES D'HISPANOLOGUES

DIEZE [1].

L'Allemagne ne s'est point, jusqu'au XVIII[e] siècle, fermée aux choses d'Espagne. Mais sa pensée était toute française, ses yeux se tournaient plutôt vers sa brillante voisine que vers la culture originale, mais lointaine, de la péninsule ibérique. Vers le milieu du XVIII[e] siècle, le monde littéraire allemand entre en guerre ouverte contre la tyrannie parisienne. Il fallait des alliés. Lessing appelait l'Angleterre et Shakespeare. Un ami de Lessing découvrit la littérature espagnole. Mais la postérité, cette grande ingrate, ne lui en sut aucun gré. Ce n'est pas Dieze qui recueillit le fruit, ni la gloire de sa découverte.

Johann Andreas Dieze naquit à Leipzig en 1729, la même année que Lessing. Il vécut une vie d'érudit. En 1763, il fut désigné comme professeur extraordinaire de philosophie de l'Université de Gœttingen, puis « custos » de la bibliothèque académique et secrétaire de la Kœnigliche Deutsche Gesellschaft, la petite, savante et active Académie de Gœttingen. Grâce à la générosité du grand-duc, il put acheter de nombreux ouvrages espagnols pour le compte de la bibliothèque universitaire. Il en acheta d'autres pour son propre compte et se constitua une bibliothèque espagnole assez riche — versée ultérieurement à la bibliothèque de Berlin. — Il mourut le 24 septembre 1785, à Mayence, où il était le bibliothécaire de l'Université.

1. Bibliographie :
Versuch einer akademischen gelehrten Geschichte von der Georgia-Augusta-Universität. Gœttingen, 1765, p. 197.
Gœtt.-Anzeiger von gelehrten Sachen, 1770, t. II, p. 417.
Meusel Lexicon, t. II, p. 365-366.
All. Encycl. Ersch und Gruber, t. 25, Leipzig, 1834, p. 168-169.
Pitollet, *Contributions à l'étude de l'hispanisme de Lessing*, 1909 (thèse), *passim.*
J.-J.-A. Bertrand, *Cervantes et le romantisme allemand*, 1914 (thèse), p. 8 sq.

En 1769, après de longues recherches, il publia son livre principal : *Don Luis Joseph Velasquez, Geschichte der Spanischen Dichtkunst. Aus dem Spanischen übersetzt und mit Anmerkungen erläutert* (Gœttingen, Victorinus Bossiegel). En 1775-1776, Dieze traduisit le *Voyage en Espagne* de La Puente, avec commentaires et additions (Leipzig). Il publia une *Histoire d'Espagne et du Portugal* (dans l'*Histoire Universelle* de Guthrie). En 1781, il traduisait encore un ouvrage de A. de Ulloa sur l'Amérique (Leipzig). Sa correspondance avec G. E. Lessing ne nous est pas parvenue, car elle fut détruite par un incendie pendant le siège de Mayence, en 1793.

Dieze apparaît donc uniquement comme un traducteur. Son ouvrage le plus considérable, qui est le livre sur la littérature espagnole, est une traduction, la traduction d'un manuel espagnol : *Orígenes de la Poesia castellana*, de Don L. J. Velasquez, paru à Malaga (Aguilar, 1754, in-4°). Mais ce n'était là, dans la pensée de l'érudit allemand, qu'une première enquête : « Cette œuvre, dit-il [1], n'est que la préparation et l'introduction d'un autre ouvrage où je présenterai à mes compatriotes les écrits des auteurs cités dans cette histoire et les plus belles pages espagnoles dans leur forme originale avec une traduction et des remarques critiques sur leur valeur. » Le premier tome aurait donné des extraits des plus anciens poètes du *Cancionero general*. Dieze annonçait, dès 1768, que ce volume allait paraître prochainement. Il promettait de plus [2] un livre sur le théâtre espagnol, qui devait compléter abondamment les très insuffisantes assertions de Velasquez et en vue duquel Dieze recueillait des notes depuis longtemps. Cet ouvrage sur l'histoire du théâtre espagnol aurait en particulier insisté sur Lope de Vega, dont il aurait reproduit, soit des pièces entières, soit des extraits de pièces, et rectifié l'opinion courante sur cet écrivain. La *Jérusalem conquise* devait à son tour y être étudiée et analysée, et les meilleures pages traduites [3]. Enfin Dieze entassa des notes relatives à la littérature portugaise et à Camoëns,

1. J.-J.-A. Bertrand, *Cervantes et le romantisme allemand*, 1914, préface, p. 9.
2. *Ibid.*, p. 299, n., et p. 334, n.
3. *Ibid.*, p. 399, n.

en si grand nombre qu'elles eurent bientôt les dimensions d'un nouvel ouvrage; il résolut donc de publier une histoire de la poésie portugaise, qui donnerait non seulement la biographie des écrivains et tous renseignements utiles sur leur œuvre, mais aussi les plus belles pages de leurs œuvres, en traduction, accompagnées de commentaires critiques. Les matériaux en étaient prêts dès 1769. Il avait même projeté une traduction de la *Lusiade*, mais ne semble pas avoir donné suite à cette intention.

Dieze s'en tint du reste à ces projets. Des raisons que nous ignorons et qui tiennent sans doute toutes à son état de santé, l'empêchèrent de les réaliser.

Mais sa traduction de Velasquez a l'étendue et la valeur d'un travail original. Dieze y joignit une quantité considérable de notes, souvent plus longues que le texte lui-même. Ses notes ont un intérêt biographique et bibliographique et dénotent une information très ample. On a accusé Dieze de piller et démarquer la *Bibliotheca Vetus* et la *Bibliotheca Nova* de Nic. Antonio. Et de fait, il l'utilisa abondamment. Mais il en discernait les défauts les plus apparents. Et il les compléta par d'autres recherches. Malgré la difficulté qu'il y avait alors de se procurer des livres espagnols, Dieze connut un assez grand nombre d'ouvrages de critique : la traduction espagnole de Moreri par De Miravel y Casadevante (t. VII, art. Poesie), les *Observaciones sobre los principios elementales de la Historia* (1756), par le marquis de Llio, les *Orígenes de la lengua española*, par Don Gregorio Mayans y Siscar (1737), et les œuvres d'un assez grand nombre d'écrivains. Mais sa principale source espagnole resta le Nic. Antonio. Il eut recours aussi, plus souvent qu'il ne l'avoue, à des sources françaises. C'est ainsi qu'il utilise Herbelot : *Bibliothèque orientale* (Paris, 1697); Ancillon : *Mémoires concernant les vies et les ouvrages de plusieurs modernes célèbres dans la République des Lettres;* Goujet, *Bibliothèque française;* Baillet, *Journal des Sçavans*, etc. A part quelques études sommaires de Morhof (1682), de Bertram, de Lessing, très superficielles et peu originales, il n'y avait rien dans la littérature allemande sur la littérature espagnole.

Tous ces documents, disparates du reste et d'inégale valeur, Dieze les étudia soigneusement, mais sans aucun esprit critique. La science historique faisait ses premières armes. Dieze répète toutes les erreurs de ses auteurs. Il les répète de bonne foi. Ce n'est pas un grand esprit. Mais il a fait œuvre utile.

Son plan est celui même de Velasquez; le livre se divise en quatre parties :

1° Origines de la poésie espagnole (poésies latine, arabe, provençale, limousine, galicienne, portugaise, basque).

2° Poésie espagnole proprement dite, de ses débuts à nos jours;

3° Histoire des différents genres;

4° Ce qui n'a pu trouver place dans les autres chapitres, éditions, traductions, critiques, histoires littéraires.

Le plan est confus et contestable. Dieze le suit aveuglément. Ses notes sont un commentaire substantiel d'un texte sommaire et verbeux. Il ajoute même quelques noms, négligés par Velasquez. A la fin de l'ouvrage, quelques additions, « Zusätze », viennent compléter les notes du volume (ces Zusätze sont relatifs particulièrement à Camoëns et la poésie portugaise).

Les notes, comme les Zusätze, sont à peu près exclusivement des développements biographiques, des dates, des faits ou des références bibliographiques. Peu ou pas de commentaires proprement littéraires. Dièze n'a qu'un goût rudimentaire. Presque tous les poètes sont excellents et leur œuvre est excellente, ou belle, sans autre précision Pas d'analyse, ou de citations, qui devaient rentrer dans l'anthologie que Dieze préparait. Il se hasarda quelquefois à apprécier la langue. Mais presque jamais il ne se risqua à juger la valeur littéraire des grands poètes. Il se contenta de transcrire les jugements traditionnels. Notons, à titre d'exemples, quelques-unes de ses observations :

« La langue espagnole est aussi douce et aussi ravissante que la langue italienne » (p. 185, note).

« On doit reconnaître, pour être impartial, que Lope avait vraiment beaucoup de génie et qu'il est souvent original... Malgré les grandes fautes, généralement préméditées, qu'il

commet dans tous les genres, très différents, où il s'exerça, il a de réelles beautés, des traits originaux et inattendus, une imagination créatrice, qui ne se laissait entraver par aucune chaîne » (p. 240, note). Et sur Lope encore : « Je ne veux rien dire en plus des accusations portées à bon droit contre lui, encore moins prendre sa défense » (p. 329, note).

« *Don Quichotte* est un des plus excellents livres qui aient jamais été écrits... Quoique cet ouvrage ait été surtout destiné à ridiculiser le goût pour les livres chevaleresques et les aventures qui régnait alors dans sa nation, la satire qui s'y trouve ne s'en étend pas moins à tous les temps et à toutes les classes. Même les Don Quichottes du monde érudit y peuvent trouver beaucoup de choses qui les édifieront » (p. 325, note).

« Le poète (Camoëns) a traité son sujet d'une manière digne de son génie et, malgré divers défauts, son poème est une des épopées les plus excellentes que nous ayons... Le grand génie du poète apparaît partout... On ne doit pas s'arrêter aux critiques que font de lui les étrangers, la plupart ne l'ont pas lu dans le texte. »

Aucune appréciation personnelle sur Calderón, ni sur d'autres écrivains vigoureusement espagnols. Dieze n'est qu'un érudit. C'est à ce titre qu'il fut remarqué. Bertuch (*Magazin*, t. I. Dessau, 1781, p. IV sq., et *Teutscher Merkur*, 1774, I, p. 238) vante ses efforts. Bouterwek (*Geschichte der span. Beredsamkeit und Poesie*, III, p. IV, V, VI, 86 note, etc.) le cite souvent, le pille beaucoup, non sans le critiquer vivement. De nos jours, Dieze est oublié, c'est à qui déformera le plus son nom ou méconnaîtra le plus son œuvre. M. Pitollet, qui a tenté une première réhabilitation, l'appelle « le père de l'hispanisme scientifique en Allemagne ». Peut-être est-ce faire à Dieze trop d'honneur. Son œuvre est une compilation, une compilation indigeste et désordonnée, mais qui venait à son heure.

BOUTERWEK[1].

Friedrich Bouterwek naquit le 15 avril 1766, aux forges d'Oker, près de Goslar, dans le Harz. Il fit ses études universitaires à Brunswick et Göttingen. Nous le voyons, de 1784 à

1. Œuvres de Bouterwek. (Nous ne citons, de parti pris, que les ouvrages relatifs aux études hispaniques de Bouterwek):

Graf Donamar, Briefe geschrieben zur Zeit des Siebenjährigen Krieges, 1791-1793 — 2e édition, 1798-1800. 3 volumes; traduit en français par N. B. M. (Cramer et Monvel), Paris, 1798. 4 volumes.

Almusa..., nach hinterlassenen Papieren des Grafen Donamar, Brême-Francfort, 1801.

Ramiros Tagebuch, aus alten Papieren eines Freundes des Grafen Donamar, par Ferd. Adrianow (pseudonyme de F. Bouterwek), 1804.

Geschichte der Poesie und Beredsamkeit seit dem Ende des XIIIten Jahrhunderts. 12 vol. Gœttingue, chez J. F. Röwer. 1801-1819.

La littérature espagnole prend tout le tome III (1804); la littérature portugaise, le tome IV (1805). — Préfaces datées l'une de mars 1804, l'autre de mars 1805. Une réédition allemande a été publiée par Brinkmeier, en 1850.

Traduction française: *Histoire de la Littérature Espagnole*, traduite de l'allemand de M. Bouterwek par le traducteur des lettres de Jean Muller, 2 tomes. Paris, Renard-Michaud, 1812. L'auteur, qui cache son nom, est Mme A. Steck, — non Streck —, née Guichelin. Une préface abondante de 55 pages, de Ph. A. Stapfer. La traduction est exacte et attentive, mais les extraits abondants de F. Bouterwek ont pour la plupart été supprimés. Les quelques rares passages cités en note sont pour la plupart traduits.

Traduction anglaise, par Miss Thomasina Ross, 2 vol. in-8°, 1823 (fidèle et complète).

Analyse détaillée, avec nombreuses additions par Gomez de la Cortina et Hugalde y Mollinedo, Madrid, 1829. Un seul volume fut publié, contenant 166 pages de notes.

Traduction anglaise dans la collection European Library, de D. Bogue, 1847.

Aesthetik, Leipzig, Wandenhoeck et Ruprecht, 2 parties en un tome, 1806; 2e édition, 1815, 3e édition, 1824.

Neue Vesta, Kleine Schriften zur Philosophie des Lebens und zur Beförderung der häuslichen Humanität. Hrgg. von Fr. Bouterwek, chez G. Martini, 1803 à 1808, 10 vol. — La *Neue Vesta* publie, dans son 1er volume, p. 29-54, *das Ehescheidungstribunal*, intermède comique, qui est une traduction, faite par Bouterwek, de l'intermède de Cervantes: *El juez de los divorcios*, avec une Nachschrift.

Sur Bouterwek, on peut consulter les articles de:

Brunet, *Manuel du libraire*, 1842, I, p. 439.

Biographie universelle, de Michaud. Paris, 1843, tome V, p. 344, par D.-G. (Depping), article documenté, d'après la Notice sur Bouterwek, de Dœring, dans *Zeitgenossen*, fasc. 6.

A. Dantès, *Dictionnaire biographique et bibliographique*, Paris, 1875.

Grande Encyclopédie, t. VII, p. 867 (article signé L. Bélagou).

Allgemeine deutsche Biographie, Bode-Carlowitz, Leipzig, 1876, t. III, p. 214.

C. Pitollet, *Contributions à l'étude de l'hispanisme de G.-E. Lessing*, thèse 1909, en particulier p. 200.

K. Gœdeke, *Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung*, 1881, t. II, 1122, § 276-897, et III, p. 113 (la date de naissance est 1766, dans le t. II et 1765 dans le tome III).

K. Gœdeke, *ibid.*, réédition 1893, t. V, p. 467.

J. J. A. Bertrand, *Cervantes et le romantisme allemand*. Paris, 1914 (thèse), p. 354 sq.

E. Martinenche, *L'Espagne et le romantisme français* (Paris, Hachette, 1922), ouvrage paru depuis la composition du présent travail (p. 42 sq.).

1787, étudiant de droit à l'Université de Göttingen, étudiant travailleur, qui obtint même un prix pour un mémoire juridique. Il se destinait alors à la profession d'avocat. Mais le cœur était ailleurs. Bouterwek avait la vocation de l'enseignement. Il se tourne vers les études philosophiques. Il devient rapidement Privatdozent de philosophie à Göttingen même. Il lit des vers, il fait des vers; il lie connaissance avec quelques jeunes poètes du cercle, alors florissant, de Göttingen. « Mes folies littéraires, dit-il lui-même, atteignirent alors leur comble. » Il commit des extravagances, eut des fréquentations compromettantes. Ce qui ne l'empêchait pas de prêcher à l'Université la doctrine de Kant. Mais sa situation à Göttingen devenait difficile. Il essaya d'obtenir quelque chose à Hanovre et à Berlin. Malgré l'appui du poète Gleim, toutes ses démarches furent sans succès. En 1793, cependant, il était maître de philosophie à Helmstadt. En 1794, Bouterwek voyageait en Suisse, puis faisait des conférences à Darmstadt sur la philosophie de Kant. En 1796, il rentrait à Göttingen, et comme le vieux Feder prenait sa retraite, c'est Bouterwek, nommé entre temps Weimarischer Rat, qui fut appelé à prendre sa place, en 1797, comme « professeur extraordinaire ». En 1802, il était « ordentlicher Professor », il était Hofrat en 1805. Tout à ses cours et ses travaux littéraires, il vécut dès lors, sans interruption, à Göttingen, où il mourut le 9 août 1828.

Après une jeunesse un peu folle, c'est donc une vie de labeur et de recherche que celle de Bouterwek. Sa préoccupation permanente fut la philosophie, plus particulièrement l'esthétique. Ce fut d'abord un kantien convaincu, mais, curieux de voies nouvelles, il se convertit à une sorte de rationalisme scientifique, puis se laissa gagner au mysticisme et subit l'influence de Jacobi, sans aller toutefois aussi loin que la plupart des disciples de Jacobi.

Il écrivit beaucoup. Ce furent d'abord des romans, d'affreux romans à la mode, sentimentaux, et romanesques à souhait. Citons, plus spécialement, le *Graf Donamar* (1791-1793). Ce roman n'a guère d'intérêt pour un lecteur moderne. Mais toute une partie de l'action, qui est contemporaine de la guerre

de Sept ans, se passe en Espagne. C'est en Espagne que le principal personnage, Saint-Julien, est né et c'est en pleine aventure espagnole qu'il a vécu sa jeunesse. Ce roman fit des petits : *Ramiros Tagebuch*, aus alten Papieren eines Freundes des Grafen Donamar (1804), *Almusa*, Nouvelles et réflexions (1805), le tout tiré des papiers du comte Donamar.

Bouterwek publia ses *Gedichte* (Poèmes) en 1802. Il publia d'autres ouvrages, traités d'esthétique pour la plupart. En 1803, il traduisit, pour la revue *Neue Vesta* qu'il éditait, un intermède de Cervantes, *El juez de los divorcios* (*Das Ehescheidungstribunal*), suivi d'une notice verbeuse, digressive et agressive, mais déjà curieuse. Mais ce ne furent ni ses vers, ni ses romans, ni ses dissertations philosophiques qui fondèrent sa renommée. Bouterwek allait se faire un nom dans l'histoire de la littérature.

Vers 1796, un savant réputé de Göttingen, Eichhorn, conçut le projet de publier une vaste encyclopédie historique, exposant le développement des sciences et des arts, avant le XVIIIe siècle et pendant le XVIIIe siècle. Il groupa autour de cette entreprise toute une société de savants. L'œuvre devait s'appeler : *Geschichte der Künste und Wissenschaften seit der Wiederherstellung derselben bis an das Ende des achtzehnten Jahrhunderts*. Eichhorn en publia l'introduction, en deux volumes, en 1796 et 1799. Heeren écrivit l'histoire de la philologie ancienne, Buhle, celle de la philosophie, Meyer, celle de l'exégèse sacrée, Fischer celle de la physique, Kästner, celle des mathématiques. L'histoire des littératures modernes fut confiée à Bouterwek. Tandis que beaucoup de ses collègues n'achevèrent pas la part dont ils s'étaient chargés, Bouterwek, au prix d'un long effort, eut la joie de mener sa tâche à bout. Il y consacra plus de vingt ans de sa vie, mais il supporta légèrement cette tâche nouvelle, qui fut pour le philosophe inconstant, qu'il fut volontiers, une sorte de délassement. Son œuvre parut de 1801 à 1819 sous le titre : *Geschichte der Poesie und Beredsamkeit seit dem Ende des XIII^{en} Jahrhunderts*, 1801 à 1819, en 12 volumes.

Les volumes 1 et 2 sont réservés à la littérature italienne.

En 1804, pour la foire de Pâques, c'est le tour du tome troisième qui traite de la littérature espagnole : *Geschichte der spanischen Poesie und Beredsamkeit* (618 pages). Le tome IV paraît en 1805, sous le titre : *Geschichte der portugiesischen Poesie und Beredsamkeit* (412 pages). Dans le tome IV, préface commune à l'histoire de la littérature espagnole et de la littérature portugaise (p. 1 à 24).

L'histoire de la littérature espagnole est divisée en 3 livres : de la fin du XIIIe siècle au début du XVIe ; — du début du XVIe siècle à la deuxième moitié du XVIIe siècle, ce livre scindé lui-même en deux subdivisions ; — de la 2e moitié du XVIIe siècle à la fin du XVIIIe siècle.

La préface expose nettement le but de Bouterwek. Bouterwek n'est qu'un hispanologue d'occasion. Chargé d'étudier l'histoire littéraire de l'Europe, il a rencontré sur sa route la littérature espagnole. Est-ce un effet de la mode romantique ? Est-ce un goût spontané de notre esthéticien ? Bouterwek s'éprend de la poésie espagnole, il croit discerner des rapports secrets entre l'inspiration tout entière de cette poésie et le génie allemand. L'objet de son étude est d'intéresser le public allemand à cette belle littérature lointaine et mal connue. « L'âme allemande et l'imagination espagnole, dit-il (Préface, p. VIII), que ne pourrait produire leur union puissante ! » Le génie allemand, fécondé mystérieusement au souffle harmonieux de la belle poésie méridionale, deviendra peut-être capable de nouvelles créations originales. Nous reconnaissons ici une des plus chères illusions des romantiques allemands. Cependant, Bouterwek mettait en garde contre les excès, contre l'imitation servile (Nachstümpern) des formes espagnoles.

C'est dire que Bouterwek n'a pour l'Espagne qu'amour et sympathie. Sans doute, il hait quelques-uns des préjugés qui sont le fond même de la vie espagnole. Sans doute cette sympathie pour les choses d'Espagne n'est souvent qu'une concession à la critique des romantiques. Bouterwek regrette lui-même de savoir si peu de l'Espagne, de ne la connaître que par ses livres et de ne pouvoir juger plus sainement ses livres

faute de mieux la connaître. Mais, en somme, et sous réserve d'appréciations isolées, l'esprit de cette histoire est bienveillant. « *Somos hermanos,* » (Préface, p. IX), répète-t-il, après les Espagnols. La critique espagnole s'est laissé prendre à cette sympathie sans s'apercevoir, ou sans daigner réfléchir que cette amitié était tout simplement une machine dirigée contre la France.

Entreprendre une histoire générale de la littérature espagnole était pour un Allemand du début du XIXe siècle, chose ardue. Les livres manquaient, les textes eux-mêmes des plus grands écrivains et les ouvrages de biographie. Cependant, Bouterwek se trouvait dans des conditions moins défavorables. La bibliothèque de Göttingen renfermait, en ce qui concerne la littérature espagnole, et surtout la littérature classique, de véritables trésors. Bouterwek y trouva de nombreuses éditions anciennes, presque tout ce qui lui était nécessaire jusqu'au XVIIIe siècle. Par contre, les ouvrages modernes y manquaient. Bouterwek s'adressa aux bibliothèques allemandes des autres États, qui envoyèrent une part de leur bien. Des collègues s'évertuèrent à lui communiquer des extraits, dont il lui fallut bien se contenter. Dans l'ensemble, la documentation est, pour l'époque, considérable. Bouterwek connaît un certain nombre d'études générales, l'*Histoire des origines* de Velasquez, traduite et annotée par Dieze, dont il signale complaisamment les imperfections et les lacunes, Sarmiento, qu'il critique volontiers, mais pille sans scrupule, Nicolas Antonio, les *Orígenes de la lengua española*, de Gregorio Mayans y Siscar, les *Zusätze*, de Blankenburg, l'*Allgemeine Geschichte der Cultur und Litteratur*, de Eichhorn. Quand il passe à l'étude particulière des grands écrivains, son érudition devient moins étendue. Il a lu les biographies, consacrées à Cervantes, de Mayans y Siscar et de Vicente de los Rios et la critique de Blas Nasarre. Mais il ne sait de Lope de Vega, et surtout de Calderón, et de tant d'autres, que ce qu'en disent les brèves notices de recueils plus ou moins expurgés. Sa science est courte; sa curiosité, aisément satisfaite. Sa critique est insuffisante: il accueille, avec le même empressement, les légendes et tout le fatras d'anecdotes légué

par les compilateurs[1]. Il est malaisé, dans une étude d'ensemble sur toute une littérature, d'avoir des opinions personnelles, ou même seulement très étudiées. Bouterwek n'a d'autre objet que d'exposer des généralités généralement reconnues. Ne lui demandons ni profondeur, ni originalité. D'autres, dit-il, encouragés par ce premier essai, continueront la recherche.

Ce manuel de littérature s'adressait à un large public, ignorant de la poésie espagnole. A ce public il fallait non seulement des idées simples, mais précises, et des renseignements généraux, mais aussi, pour illustrer ces idées, de nombreux exemples, des extraits abondants et caractéristiques. Ce qui distingue les deux volumes sur la poésie espagnole et portugaise, c'est qu'ils sont quelque chose comme une chrestomathie. De nombreuses citations, des vers surtout, viennent, en note, compléter, corroborer, éclairer les jugements de notre critique. Le choix des extraits est habile et judicieux. Le goût de Bouterwek s'y trahit trop souvent, mais quel est le parfait recueil de morceaux choisis?

En somme, Bouterwek apparaît comme un professeur émérite. Professeur, il l'est jusqu'au bout des ongles, dans chaque geste, dans chaque expression, comme dans le dispositif général de son livre. Il s'astreint à une méthode rigoureuse, qui commande jusqu'à l'extrême détail. Cette méthode, il l'appelle pragmatiste. Pragmatiste veut dire positive, critique. Les caractères de cette méthode semblent être les suivants : ordre chronologique sévère, étude des influences de l'histoire politique et de la géographie sur le développement littéraire, étude de l'évolution littéraire et des influences des écrivains, — influences subies, influences exercées. — On reconnaît là la leçon de Herder. L'histoire littéraire avait encore bien des progrès à faire, mais les lois principales en étaient désormais fixées.

La méthode d'exposition est aussi nettement arrêtée; que ce soient Montemayor, Cervantes, Camoëns, le procédé est le

1. Notre intention n'est pas de discuter les appréciations de Bouterwek. Cet article s'adresse à des hispanisants, qui n'auront pas de peine à redresser les opinions du compilateur allemand. Nous nous contenterons d'exposer ses idées, laissant systématiquement de côté tous éléments proprement biographiques.

même : conter d'abord la biographie de l'auteur, puis étudier son œuvre, aux points de vue de l'invention (et à ce propos donner une analyse plus ou moins détaillée), de la composition et du style. Cependant, tous les poètes ne sont pas aussi minutieusement étudiés.

Toutes les parties de l'histoire littéraire de Bouterwek n'ont pas le même intérêt. Il nous suffira d'indiquer les directions générales de sa critique et ses jugements principaux.

L'Introduction reproduit sommairement les idées de Herder et de Dieze sur les origines des littératures espagnole et portugaise, sur les influences arabes et germaniques. Au passage, quelques notations d'une linguistique tout à fait élémentaire, quelques renseignements de métrique. Signalons que Bouterwek voit l'origine du romance (il dit : de la romance) dans les chants militaires des soldats romains.

Le Moyen-Age espagnol ne pouvait qu'être un peu maltraité. Bouterwek est un homme du XVIIIe siècle, ses sources espagnoles sont souvent toutes contaminées d'esprit philosophique.

Le *Poema del Cid* est une chronique, non un poème. Ce n'est pas une œuvre nationale. Cette chronique rimée mérite l'attention comme rareté philosophique. Un certain coloris poétique, inhérent au terroir et au sujet, de la bonhomie et quelque chose de chevaleresque dans le ton, quelques traits heureux dans la peinture des situations, voilà les seules qualités littéraires de ce « Poème ». Il est probable que Bouterwek n'en connaît qu'un extrait, publié par Sarmiento.

Les romances, que notre critique connaît mieux, d'après le *Cancionero* (Anvers, 1555), et dont les plus anciens, dit-il, remontent à la deuxième moitié du XIVe siècle, sont d'une inspiration proprement espagnole. L'Espagne, dans sa lutte contre les Arabes, ne sut plus faire de différence entre la poésie et la réalité. Le souvenir des héros de la « reconquista » inspira toute une légion de poètes anonymes, inspira le peuple lui-même. Le romance est une poésie vraiment populaire. Les littérateurs espagnols le traitent avec mépris. « L'Allemand, plus impartial, qui sait estimer la poésie naturelle à côté de la poésie savante, doit rendre justice aux vieilles

romances espagnoles. » Bouterwek, pour faire pièce peut-être à l'Alarcón allemand, admire, plus que tous, le romance d'Alarcón, qu'il analyse minutieusement. « Ce sont, dit-il, des productions naturelles, de nobles chants jaillis de cœurs tout fécondés de poésie, mais à peine conscients de leur inspiration. » Bouterwek se défend d'examiner leurs défauts. Il s'intéresse avant tout au romance historique. Il note le charme de l'intrigue, le pittoresque de la peinture, la poésie du détail. Ce que Bouterwek regrette le plus, c'est que tous ces romances soient anonymes et que la critique ne puisse distribuer de prix.

Chemin faisant, nous rencontrons l'Inquisition. Les philosophes français avaient stigmatisé violemment le tribunal mystérieux, et les Aufklärer allemands n'avaient pas été plus tendres. Mais, aux approches de la Révolution, des voix plus tolérantes se font entendre, en France d'abord, en Allemagne ensuite. Bouterwek est à la fois très dur et assez indulgent. « C'est un terrible tribunal », c'est « une honte pour la raison » c'est une « abominable tyrannie ». La religion a servi d'instrument, l'Inquisition a eu surtout des buts politiques. Mais, observe notre auteur, on a une tout à fait fausse idée des atrocités de l'Inquisition espagnole quand on croit qu'elle fut accueillie en Espagne avec les mêmes sentiments qu'elle inspire dans les autres pays. L'Inquisition fut admirée et respectée par la majorité des Espagnols. L'Espagne continua de s'amuser autour des bûchers. Les effets de cette effroyable oppression ne se firent sentir qu'après Philippe II. C'est le despotisme religieux et politique qui mina, puis ruina le génie poétique de l'Espagne.

Dans la deuxième partie du deuxième livre, Bouterwek traite longuement de Cervantes. Toutes ses œuvres, dit-il, sont marquées au coin du génie, mais sa création la plus riche et la plus forte est le *Don Quichotte*. La critique de Bouterwek a subi l'influence des jugements de Guillaume et Frédéric Schlegel, et de Tieck. « Ce n'est pas un livre qui nous fasse mourir de rire », mais une œuvre profonde et pleine de pensée. Le Chevalier de la Manche est le type éternel de tous les imaginatifs

(Phantasten) qui, entraînés par le plus splendide enthousiasme, sombrent dans la folie, parce que leur raison ne peut résister à la manie des grandeurs. Il y a, dans le roman, un conflit de la nature et de la raison avec la fausse nature et la déraison. Don Quichotte est un héros admirable : généreux, enthousiaste pour tout ce qui est beau et ce qui est grand, il n'est fou que d'une folie partielle et est, par ailleurs, toute sagesse et toute vérité. Sancho est, à l'opposé, cupide, plein de bon sens, égoïste, avisé, et pourtant son égoïsme cupide le rend plus aveugle et plus fou que son maître. En somme, et malgré des emprunts à Bertuch et surtout à Vicente de los Rios, Bouterwek adopte et adapte les solutions romantiques, il voit dans le *Don Quichotte* un symbole humain, une œuvre grave d'un génie universel.

Le drame espagnol, par contre, est absolument espagnol. C'est le public qui lui imposa son goût et les formes mêmes de son imagination. Cervantes fut victime de cette tyrannie populaire. Lope de Vega cependant fut un vrai miracle d'abondance et de naturel. Bouterwek définit et caractérise la *Comedia* : « Une comédie espagnole est, dit-il, de par son origine, une nouvelle dramatique. Sans doute, ce n'est pas un genre classique. Mais tel qu'il est, c'est un genre acceptable. C'est la comédie de cape et d'épée qui renferme tous les défauts et tous les charmes du théâtre espagnol. Ce qui en fait le plus vif intérêt, c'est la complication ingénieuse de l'intrigue. Ce qui en fait la valeur poétique, c'est le naturel irrésistible et l'exactitude de sa psychologie. » Mais Bouterwek se sent visiblement sur un terrain peu sûr. Il n'ose pas risquer de jugement trop aventuré et se contente de donner quelques analyses de pièces [1].

Bouterwek préfère Calderón. Lope, dit-il, est plus hardi [2], mais aussi plus grossier. Calderón a plus de distinction, distinction qui devient, dans la comédie historique, noblesse et grandeur. Sa comédie est une comédie d'intrigue, non de caractère, mais Calderón a mieux connu que Lope l'âme

1. Sur Lope de Vega, p. 360 sq.
2. Voir *ibid.*, p. 505.

féminine; la subtilité, l'élégance de sa langue, la vivacité du dialogue lui font un style particulier. Il semble n'avoir nul souci de la vraisemblance. Ses personnages sont les mêmes dans la plupart de ses comédies : deux dames, deux amoureux, un vieillard, deux soubrettes, des domestiques dont un bouffon. Tout l'intérêt repose sur les situations, sur les complications de la galanterie et du point d'honneur. Quant aux autos, ils sont vite expédiés : « Quelques-uns des autos de Calderón... sont la chose la plus ingénieuse et la plus grande qui ait été vue dans ce genre sur la scène espagnole. Mais la raison et la conscience morale sont si maltraitées par la superstition dans ces spectacles qu'il faut féliciter les nations à qui un destin ami refusa de pareilles distractions [1]. »

La fin du XVIIe siècle et le XVIIIe sont lestement exécutés. Un mot de conclusion résume les conclusions générales de Bouterwek sur la littérature espagnole :

1° La poésie espagnole est nationale, plus nationale qu'aucune autre littérature européenne, avec quelque chose d'oriental.

2° Toute une partie, très considérable, de la littérature espagnole se distingue par une élégance noble et une correction classique. Cervantes est un des meilleurs exemples de belle prose classique.

3° La littérature espagnole, très pauvre dans le domaine de l'épopée, est extraordinairement riche en romances et en pièces de théâtre. C'est avant tout une littérature dramatique.

4° Les Espagnols ont été seuls à découvrir la poésie du christianisme catholique [2]. Même si on n'admire pas leurs autos, il faut admirer la beauté de cette inspiration.

En somme, des banalités. Bouterwek accepte, au passage, quelques suggestions de Herder ou des romantiques, mais, nulle part, il ne partage l'enthousiasme de l'un pour l'épopée espagnole, la passion des autres pour Calderón. Sa critique est terne, verbeuse, en grisaille. Elle est toute en idées moyennes. Mais cette œuvre venait à son heure. Même les

1. Lope de Vega, p. 523 sq.
2. *Ibid.*, p. 613-618.

romantiques, privés de livres espagnols, furent très heureux d'avoir sous la main une telle masse de faits et de documents. C'est ce qui rendit si vite classique cette histoire de la littérature espagnole.

Le volume suivant, *Histoire de la poésie et de l'éloquence portugaises*, eut moins de portée et moins de vogue. Bouterwek en avoue l'imperfection. Tout lui manqua, les livres surtout, la compétence aussi, et le temps. Aussi y a-t-il des erreurs et des lacunes. La vie de Camoëns, par exemple, est le tissu de légendes traditionnelles qu'avaient contées Manoel de Faria y Sousa et Hermilly. Bouterwek attache beaucoup d'importance à la biographie du poète portugais [1]. Il analyse longuement la *Lusiade*. « Camoëns, dit-il, est avant tout un poète national, un poète portugais. Il a créé une épopée nouvelle, l'épopée de l'héroïsme national. Il faut le comprendre avec l'esprit de son temps. On lui a reproché l'emploi de la mythologie. Cet emploi n'est pas toujours heureux. L'étrangeté en est cependant voilée par le charme du poème. » Pour terminer, Bouterwek compare la *Lusiade* avec la *Divine Comédie* et la *Messiade*. Elle ressemble plutôt à la *Divine Comédie*, étrange comme elle, mais vraiment poétique, et pourtant gâtée comme la *Divine Comédie* par le pédantisme et le mauvais goût. Camoëns est tout patriotisme, héroïsme ardent, il est, comme l'Arioste, l'homme de son siècle et de son pays.

Les autres volumes sont consacrés aux littératures française, anglaise, allemande. Bouterwek ne devait plus revenir aux littératures du Midi qu'occasionnellement, en passant, en particulier dans son cours d'esthétique (*Aesthetik*, 1806 [2]).

Bouterwek eut une influence étendue. Il a fourni d'idées et de renseignements ses contemporains. Eschenburg (*Theorie der schönen Redekünste*) [3] renvoie à Bouterwek. Eichhorn (*Geschichte der schönen Redekünste*) [4] s'inspire dans toutes ses

1. Biographie IV, p. 142-151. — Analyse de la *Lusiade*, IV, p. 163 sq., accompagnée de nombreux extraits.

2. Voir 2ᵉ édition, 1815, II, 219 (sur la *Comedia*), 252-253 (sur *Don Quichotte*) et *passim*.

3. Berl.-Stutt., 1805, p. 231.

4. 1. Abt., 1807. Préface datée du 10 août 1808.

appréciations des jugements de son collègue. Il n'est pas sûr du tout que Guillaume Schlegel ait entendu pendant son séjour à Gœttingue des leçons de Bouterwek et que ce soit là l'origine de sa passion calderonienne. Bien au contraire, G. Schlegel a pris vivement à partie les premiers essais esthétiques de Bouterwek. Tieck le malmène, dans l'*Archiv der Zeit* (1796-1798); et vingt-neuf ans plus tard : « C'est, disait-il à Solger, une des figures les plus cocasses de notre monde littéraire. » Il note des erreurs de fait ou de date, des jugements contestables, mais reconnaît la science et la justesse de quelques pages [1]. F. Woff (*Studien zur Geschichte der spanischen und portugiesischen Nationallitteratur* [2]) déclare que « l'histoire de la littérature espagnole de Bouterwek nous apparaît comme le renouvellement de l'alliance intellectuelle de deux natures parentes, non seulement par la race, mais surtout par leur tempérament même ». Ticknor, qui n'est du reste pas difficile, vante de Bouterwek « les vues générales et philosophiques. » En France, la valeur de l'œuvre de Bouterwek fut bientôt reconnue. La partie relative à la littérature française ne fut traduite, par Loeve Veimars, qu'en 1826. Mais, dès 1812, paraissait une traduction française de l'histoire littéraire de l'Espagne. La traduction de Mme Steck est, dans l'ensemble, fidèle. Mais la plupart des extraits cités dans l'original ont disparu. Ce qui est reproduit est traduit presque toujours et le traducteur de l'espagnol est non Mme Steck, mais un « homme de lettres distingué qui possède les trois langues ». Les divisions intérieures des chapitres, nombreuses chez Bouterwek, ont été supprimées. De nombreuses notes, surtout les notes bibliographiques, sont absentes. Ces réserves faites, le public français eut tout de suite une idée précise et exacte de l'œuvre allemande. Le volume sur la littérature portugaise ne fut pas traduit.

C'est en somme une œuvre considérable que cette histoire des littératures espagnole et portugaise, considérable par la documentation, par l'étendue des connaissances et par l'in-

1. *Kritische Schriften*, II, 79 sq. (Der span. Dichter V. Espinel, 1827).
2. Berlin, 1859, p. 5.

fluence qu'elle exerça, considérable pour le temps. Elle est d'un érudit consciencieux, superficiel du reste et pédant. Elle renferme beaucoup d'idées, mais de deuxième main. Malgré quelques concessions au romantisme alors triomphant, Bouterwek fait preuve d'un goût archaïque et borné. Il n'a pas de personnalité et c'est son plus grand tort. Pas de personnalité, et par conséquent pas de style. C'est un bon professeur. Sa *Geschichte der Poesie und Beredsamkeit* est un manuel qui date, mais qui fit date.

J.-A. BERTRAND.

LE ROMANCIER BLASCO IBÁÑEZ

ET LA CITÉ DE VALENCE

Le roman le plus divers de Blasco Ibáñez, c'est assurément sa vie. La première péripétie remonte au temps où il avait seize ans: il échappa à sa famille; de Valence où elle résidait et où il avait grandi dans le populeux quartier du Marché, il se sauva à Madrid; telle fut sa manière de sortir de l'enfance pour entrer dans la virilité.

A Madrid, pour assurer le pain quotidien, il entra au service d'un romancier populaire, Fernández y González, dont la fécondité rappelait, avec moins de fantaisie, celle de notre Dumas père. Le jeune homme écrivait sous la dictée de l'intarissable feuilletoniste; il arriva pourtant que la verve de l'auteur se ralentit, puis s'arrêta; le scribe continua d'écrire, avec assez de précoce savoir-faire pour que le maître, réveillé de sa torpeur, s'appropriât l'improvisation.

Cette collaboration fut interrompue par l'emprisonnement de Blasco Ibáñez. L'arrivée de la police provoqua en lui un mouvement de fierté; il se crut traqué pour avoir la veille participé à un meeting. Hélas! il entrait dans les cachots « par voie de correction paternelle », comme disent les juristes, habiles à mettre des étiquettes fades sur les plus belles aventures.

La correction ne servit de rien; tout juste ramena-t-elle le transfuge de Madrid à Valence. Sur la terre natale il ne résista pas plus que dans la capitale à l'appel de sa destinée. Il se lança à corps perdu dans la politique. Quel était son parti? Le plus avancé, bien entendu, comme il convenait à l'ardeur de son tempérament. Républicain? oui certes, et républicain autonomiste ou fédéraliste, c'est-à-dire désireux de rendre à chaque

province espagnole une part d'indépendance et de restituer autour de sa chère cité ce petit État autonome qui avait existé autrefois sous le nom de royaume de Valence : tant il est vrai que les révolutionnaires les plus décidés trouvent presque toujours dans le passé un précédent à leurs audaces ! Mais, encore plus que républicain, il était *blasquiste*, c'est à-dire partisan de Blasco Ibáñez ; il s'était créé son parti à lui-même ; ses partisans étaient *blasquistes*, et *blasquiste* était le journal qu'il fonda sous ce beau titre : *Le Peuple*. Valence connut alors des luttes héroïques. *Blasquistes* et *sorianistes* (c'étaient les partisans de Rodrigo Soriano, l'adversaire de Blasco) en venaient aux mains à toute occasion ; des batailles rangées s'engagèrent où le revolver (le browning n'était pas encore en vogue) fit souvent entendre sa voix. Qui ne se souvient encore à Valence, malgré trente années écoulées, de cette expédition que Blasco Ibáñez, à la tête de ses partisans, dirigea un jour contre les postes d'octroi qu'il fit incendier jusqu'au dernier, affirmant ainsi à main armée le triomphe de ses idées sur la libre circulation ?

Ce furent des années de fièvre et de violence. La lutte s'exaltait jusqu'à prendre une grandeur épique, mais la misère du protagoniste était au point qu'à certains jours le pain manquait à la maison. Il en a fait fièrement l'aveu dans un discours prononcé le 20 mai 1921 devant ses compatriotes. « J'écrivais beaucoup en ce temps-là, s'est-il écrié, mais non pas des romans et des contes ; j'écrivais pour mon journal des articles de fond, qui non seulement ne me rapportaient rien, mais qui me conduisaient en prison toutes les semaines. »

Ni lui-même, qui avait englouti dans l'entreprise les quatre sous de son patrimoine, ni ses collaborateurs ne cédèrent aux coups de la destinée. « Je ne pouvais offrir aucun salaire aux protes, a-t-il raconté. Je rédigeais moi-même les télégrammes pour l'impression. Je restais au journal jusqu'à 4 heures du matin, car je ne pouvais exiger d'aucun rédacteur qu'il y restât aussi tard. Eh bien ! à 4 heures du matin, quand commençait à fonctionner la misérable presse que nous possédions au *Peuple* pour tirer le journal, quand j'étais fatigué

par toute une nuit consacrée à la rédaction du journal et à la réception de mes coreligionnaires, c'est alors que, épuisé, à la lueur de l'aube, je prenais quelques feuillets, une plume, et je me mettais à écrire des romans, *Fleur de maí* et *Terres maudites.* » Admirable puissance d'une imagination privilégiée! Ces œuvres, toutes imprégnées de soleil, débordantes de vie et d'humanité, sont écloses en pleine lutte parmi des alertes quotidiennes, dans l'humble salle de rédaction d'un journal révolutionnaire.

Il y a mieux : l'émouvante tragédie de *Terres maudites* a été ébauchée au fond d'une cachette, tandis que Blasco était traqué par tous les policiers de la région. C'était en 1897, pendant la guerre de Cuba. Un mandat ayant été lancé contre lui, il crut prudent de se réfugier en Italie, puisque d'ailleurs les communications sont fréquentes entre le Grao, qui est le port de Valence, et la péninsule d'en face. Pour échapper aux recherches jusqu'au jour de l'appareillage, le fugitif se cacha dans une auberge habituellement fréquentée par les pêcheurs. Ennuyé par une longue attente, il avisa quelques feuillets d'un méchant papier, et bien vite il y traça un conte, *La Vengeance morisque,* qui n'était rien de moins que l'aventure magnifiquement reprise dans *Terres maudites.* Survint le départ pour l'Italie. Au retour, Blasco subit l'emprisonnement, puis, par mesure administrative, le bannissement hors de Valence. Bientôt il fut élu pour la première fois député aux Cortès, et lorsque, sollicitant le renouvellement de son mandat, les hasards de la campagne électorale l'amenèrent au Grao, à son passage un gamin sortit de l'auberge et lui remettant des papiers jaunis : « Don Visent, voilà quelque chose que vous avez oublié chez nous. » Retrouvée, puis amplifiée, *La Vengeance morisque* parut bientôt en librairie sous la forme d'un roman qui allait fonder la réputation littéraire de l'auteur.

L'exil, les mandats parlementaires, quelques voyages, il n'en fallut pas davantage pour élargir l'horizon du jeune Valencien. La terre natale, les choses et les gens de la petite patrie qu'il a décrits exclusivement jusqu'à ce jour, ne sont plus seuls à l'intéresser. Il a dépeint la campagne valencienne dans *Terres*

maudites, la bourgeoisie de la grande cité levantine dans *Riz et Tartane*, les pêcheurs de la côte méditerranéenne dans *Fleur de mai*, le village lacustre de la Albufera dans la *Tragédie sur le lac*, les grandes plantations de la vallée du Jucar dans *Parmi les orangers* : il semblait avoir achevé le cycle. Madrid où ses occupations politiques le retiennent, la péninsule entière vont lui fournir une autre inspiration, animée du même souffle généreux, vivifiée par la même ardeur démocratique; et ce sera une nouvelle série de romans, *Arènes sanglantes*, *La Cathédrale, Le Chai*, etc. De Valencien, Blasco Ibáñez est devenu Espagnol.

Il n'allait pas en rester là. L'Espagne n'est pas seulement en Europe, elle est aussi dans l'Amérique du Sud, que ses explorateurs, ses missionnaires, ses soldats ont ouverte à la civilisation. Un irrésistible appel y attira Blasco Ibáñez. Il partait non en écrivain mais en « conquistador », pour défricher des terres vierges, pénétrer l'inextricable dédale de la forêt, continuer à sa manière l'entreprise des grands ancêtres. Des photographies répandues à profusion en Espagne le représentent, pendant cette période de sa vie, entouré d'Indiens au seuil de la hutte qui est devenue sa demeure, ou bien dans un paysage équatorial à cheval sur un roussin d'aspect sauvage et fièrement drapé dans le manteau des *gauchos*. De fait, il mit au monde, non pas des livres, mais deux villes, baptisées *Cervantes* et *Nouvelle-Valence*, qui attestèrent jusque dans la pampa l'incoercible vigueur de son énergie toujours jeune.

L'imagination de Blasco était trop naturellement épique, il avait trop le sentiment des grandeurs héroïques pour que sur cette terre, où s'est déroulée la seule guerre de races des temps modernes, il ne songeât point à évoquer les grandes figures du passé et les magnifiques espérances de l'avenir. En manière de prélude, il publia *l'Argentine et ses grandeurs*, œuvre monumentale tant par la richesse du sujet que par le luxe de l'édition, qui coûta plus de 150.000 francs. Bientôt il conçut toute une série de romans, — car cette imagination féconde procède toujours par série, tels notre Balzac et leur Pérez Galdós, — qui, sous un titre commun, *Le Roman de*

la Race, allaient réveiller les héros de la conquête du Nouveau Monde, Alonso de Ojeda, Vasco Núñez de Balboa, Hernán Cortés, Pizarro. Conception bien digne de celui qui l'avait formée, parce qu'elle mêlait l'histoire et la légende, la réalité et la poésie, le passé et l'avenir. Déjà les *Argonautes* inauguraient le cycle. D'Espagnol, Blasco Ibáñez était devenu Américain.

La métamorphose n'eut pas le temps de devenir définitive. *La Cité de l'Espérance*, *La Terre de tous*, *Les Murmures de la Forêt*, qui devaient suivre *Les Argonautes*, restèrent à l'état de projet. Nous sommes en 1914 : la grande guerre vient d'éclater. Blasco Ibáñez n'est pas homme à rester à l'écart. Il rentre en Europe et s'établit en France, d'abord à Paris, puis sur la Côte d'Azur. Il observe, il circule, il imagine. Sur le front, où il fait plusieurs visites, à l'arrière où il pénètre partout, aussi bien dans les milieux où l'on souffre que dans ceux où l'on s'amuse, il laisse toute liberté à son génie familier, si prompt à recevoir des impressions nouvelles et en à former des inspirations inédites. Un roman parut bientôt, *Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse*, où il mêle quelques réminiscences de la République Argentine aux réalités présentes de la guerre : œuvre forte et émouvante, à laquelle le traducteur français M. Hérelle a rendu le service de l'abréger. De ce moment date pour Blasco Ibáñez la renommée universelle. *Les Quatre Cavaliers*, traduits en français, en italien et en anglais, ont éveillé, surtout aux États-Unis, un immense écho de sympathie et d'admiration. Aussitôt, comme il sied en Amérique, le pays des grandes décisions et des grandes affaires, le succès a pris la forme d'une entreprise bien menée et fructueuse. L'auteur est promené de ville en ville, mêlant les conférences aux cortèges triomphaux. Il signe un traité qui prévoit pour chaque année la traduction d'un de ses romans, alternativement un roman inédit et un roman ancien. Il reçoit d'une Université enthousiaste le titre de « docteur *honoris causa* », et ses fanatiques ont divulgué un portrait où on le voit coiffé du bonnet symbolique et enveloppé dans la toge traditionnelle : amusant contraste avec la vision du tribun hirsute que les Valenciens

ont gardée dans les yeux. Lui-même, que les aventures n'ont jamais effrayé, se lance dans le négoce : le cinématographe, la maison d'édition « Prométhée » occupent désormais, avec d'appréciables profits, une part de son activité dévorante.

Nous sommes bien loin, à ce qu'il semble, du gamin qui par les rues de Valence traînait dans les ruisseaux une enfance rebelle. Il a oublié la cité natale, il a conquis la gloire, mais c'est une gloire qui s'est formée — plus qu'à Valence — dans le vaste monde. Tour à tour, il a été Espagnol, Américain, Européen. S'est-il détaché à jamais de la cité levantine, si belle au soleil levant sous ses coupoles vernissées que les yeux qui ont reçu cette caresse en gardent éternellement la douceur ?

Il revient à Valence au moment où sa gloire, se repliant sur elle-même, revient à son point de départ, comme le flot, largement répandu, se retire ensuite jusqu'à l'horizon d'où il a pris son élan. Valence ne reste pas seulement le lieu de ses exploits de jeunesse, de ces *mocedades* auprès desquelles celles du Cid, le héros valencien, paraissent à peine plus dignes de mémoire ; elle est encore, et elle demeurera, sa meilleure inspiratrice, celle qui lui a dicté ses romans les plus originaux. Aussi, lorsqu'il rentra en avril 1921 dans cette Espagne qu'il avait quittée depuis plus de six ans, lorsqu'il reprit contact avec les cercles littéraires de Madrid, dont les uns lui offrirent des banquets et les autres... des sourires, ses compatriotes valenciens ne permirent pas qu'il se confinât dans la capitale ; ils lui ménagèrent dans leur cité un retour grandiose.

Ce fut une fabuleuse entreprise. Le maire de Valence, une délégation de la municipalité, plusieurs Valenciens notables se rendirent à Madrid et en ramenèrent solennellement le romancier. Dans le wagon où il fit le voyage, on avait placé comme un autre palladium la glorieuse *Senyera*, l'étendard historique de Valence, qu'on avait extrait pour la circonstance de la poussière du Musée municipal. Le trajet, malgré ses haltes en musique, ses vivats, ses embrassades qui se multipliaient à mesure qu'on approchait de Valence, parut modeste

et insignifiant par comparaison avec l'arrivée. Jamais souverain entrant dans sa bonne ville n'entendit pareilles acclamations, ne s'avança sur une voie aussi triomphale. Les drapeaux, les oriflammes, les inscriptions, les allégories, de toutes les manières de pavoiser une cité, aucune ne fut négligée. Il y avait même un arc de triomphe dans la rue Peris y Valero, et sans doute il ne fut terminé que plusieurs jours après la date fixée, mais personne ne s'avisa dans le délire général qu'on en voyait surtout la carcasse et que celle-ci n'était point belle. A ces manifestations publiques, qu'un programme « officiel » avait réglées dans le détail, il se mêlait comme une fierté de famille et un doux attendrissement. Celui que les Valenciens acclamaient, ce n'était pas un étranger, c'était un de chez eux, un ami, presque un frère ou un fils, c'était *Visantet*, le « gars Vincent », qu'ils avaient vu grandir et avec lequel plus d'un avait échangé de cordiales bourrades. On oubliait son départ, sa vie lointaine, tant d'années durant lesquelles le contact avait été rompu ; on ne se souvenait plus que de sa gloire, qui rejaillissait sur tous et sur chacun. C'était vraiment le retour de l'Enfant Prodigue.

Il avait beaucoup changé. Sa barbe inculte, sa chevelure frisée et rebelle ont disparu. Il ne conserve plus qu'une moustache en brosse sous les narines, et, sur la tête, quelques longues mèches, artificieusement rangées. Il reste robuste, infatigable, mais sa vigueur semble maintenant disciplinée. Un équilibre exact des forces morales et physiques se révèle promptement à l'observateur. N'était la prunelle noire et je ne sais quelle vibration qui laisse deviner une exubérance contenue, on le prendrait pour un Yankee. De fait, l'Américain du Nord, voilà bien le type que ce Méridional exalté essaye de réaliser. Quelques Valenciens malicieux ont cru remarquer qu'il prononce maintenant le castillan avec un léger accent anglais.

Sous cette métamorphose, ses compatriotes l'ont vite reconnu. En un instant, sa grâce a été la plus forte, et la cité levantine est devenue à nouveau sa chose, sa propriété, tel le fief d'un grand féodal. Il avait été décidé avant son voyage

que la « place de la Reine » prendrait le nom de « place Blasco Ibáñez » ; au dernier moment des scrupules se firent jour ; pouvait-on déposséder en faveur du romancier la souveraine légitime du Royaume ? On songea à choisir pour le nouveau baptême quelque autre place, dont l'écriteau serait changé sans offenser personne, mais on voulut obtenir pour cette substitution l'assentiment du romancier. « Qu'importe, répondit-il magnifiquement, que vous donniez ou que vous refusiez mon nom à une place ? la ville entière est à moi. » Inventé ou vrai, il n'importe : le propos exprime une incontestable vérité.

Pendant huit jours pleins, depuis le dimanche matin 15 mai jusqu'au dimanche soir 22 mai, le programme des fêtes s'est déroulé avec une inflexible rigueur. L'imagination valencienne a prouvé une fois de plus sa richesse, car ce n'était pas une médiocre difficulté d'imaginer chaque jour des hommages inédits en faveur du romancier. Sans doute il n'y avait rien d'original dans l'inauguration d'une plaque commémorative sur le mur de la maison natale, ni même dans le feu d'artifice où des inscriptions multicolores résumaient la carrière de Blasco Ibáñez. Mais les trois journées culminantes ce furent celles où l'on mit en scène, dans leur cadre authentique, leur communiquant pour quelques heures une réalité sensible, trois des plus célèbres romans de l'écrivain. Il y eut la journée de *Mare Nostrum*, la journée de *La Barraca*, la journée de *Cañas y Barro*.

La journée de *Mare Nostrum* se déroula, comme de juste, sur le rivage méditerranéen, tantôt dans le Grao, faubourg maritime de Valence, où un groupe scolaire fut inauguré, tantôt dans un paquebot qui promena les invités au large et leur fit apprécier, sans aucune menace de mal de mer, un repas injustement qualifié « d'intime ». La journée consacrée à *La Barraca* (c'est le roman traduit en français sous le titre de *Terres maudites*, eut pour cadre une *barraca*, chaumière typique de la région valencienne, bâtie en terre et en chaume, dont les murs, fréquemment blanchis à la chaux, se détachent sous le toit pointu au bord des canaux d'irrigation. Hélas !

lorsqu'on se mit en quête d'une *barraca*, on eut quelque peine à en découvrir une : tant les progrès du confort moderne ont fait disparaître le logis traditionnel du Valencien devant les immeubles à cinq étages. Faute d'une *barraca*, la journée de la *Barraca* faillit être supprimée! En fin de compte, au Cabañal, bourgade de pêcheurs, dans *la barraca* d'André Gabardá Molina, surnommé le Pilote, on restitua un intérieur valencien à l'ancienne mode. Rien n'y manquait, ni les paysannes de la *huerta* dont l'opulente beauté se pare d'un gracieux costume, ni les beaux gars vêtus des *saragüells,* ou amples caleçons, dont le modèle vient des Arabes, ni les marchands d'*horchata*, sorte d'orgeat très parfumé qui est la boisson préférée des Valenciens. Et là, entre ces murs de pisé, sous ces costumes oubliés, Blasco vit se mouvoir, parler et bientôt disparaître les êtres créés par son imagination...

Puis, du rivage maritime, on se transporta le lendemain au rivage de la Albufera, grande lagune d'eau salée où un village lacustre, Le Palmar, sert d'asile aux pêcheurs et à quelques cultivateurs de riz. Ce fut la journée de *Cañas y Barro*, « Des roseaux et de la boue », roman qui a pris en français le titre de *La Tragédie sur le lac*. Jamais peut-être cérémonie ne fut si rigoureusement conforme à son titre, car, par l'effet d'une pluie torrentielle, les chemins, qui de Valencia conduisent à la Albufera, se remplirent d'une boue copieuse, épaisse à souhait, dont il semble bien que l'Espagne ait en Europe le monopole, depuis que par la fin de la guerre les bourbiers de Champagne et d'Artois ont cessé d'être entretenus. « Des roseaux », je ne sais, mais, « de la boue », je garantis qu'ils en ont eu à leur suffisance les fanatiques du romancier qui, sous l'averse, l'accompagnèrent au Palmar. Ils se séchèrent là-bas au feu odorant des branches de genévrier, de thym, de lentisque, que les pêcheurs coupent sur l'isthme entre la mer et le lac, et à la chaleur de ce foyer on prépara pour eux le plat indigène : l'anguille, accommodée en ragoût avec de l'ail et du piment — c'est l'*all y pebre* — ou bien grillée à la braise au bout d'une baguette, autour de laquelle on la dispose comme le serpent classique autour du caducée de Mercure. Et ce fut

un régal, car l'anguille reçoit des essences qui alimentent le feu, une saveur inimitable.

De ce triple pèlerinage — à la mer, à la chaumière valencienne, au lac de la Albufera — les sectateurs du romancier sont-ils revenus plus ardents dans le culte qu'ils lui rendent? Ils ont eu du moins l'occasion de satisfaire leur ferveur: ils l'ont entendu et applaudi. Car partout, à Valence et hors de Valence, Blasco Ibáñez a parlé, et on exagérerait à peine en écrivant que pendant huit jours, de l'aube jusqu'à minuit, il n'a pas cessé de discourir. Des sténographes étaient attachés à sa personne, et d'un crayon plus zélé que fidèle ils ont noté pour la postérité ses improvisations. Pas toutes cependant : il en fut d'un caractère intime, celle par exemple qu'il adressa à la colonie française de Valence, lorsque celle-ci vint en corps lui présenter, comme à un personnage souverain, de respectueuses félicitations; et c'était un beau geste bien français et plein de signification, que cet hommage rendu à un des Espagnols les plus dévoués à la cause des alliés. N'est-ce pas notre France qui, la première entre tous les pays étrangers, a reconnu le génie littéraire de Blasco Ibáñez? N'a-t-elle pas sur ce point devancé l'Espagne elle-même? Remercions nos compatriotes de Valence d'avoir si bien tenu dans la série de ces fêtes une place qui nous revenait et qu'il n'aurait pas été sans inconvénient de laisser inoccupée.

C'est peu de chose de lire dans les méchantes brochures où elles ont été imprimées, la collection des harangues de Blasco Ibáñez; il faut l'avoir entendu. C'était — il m'en souvient — vers 10 heures du soir, après une journée fort remplie, dans la grande salle du Conservatoire valencien de musique et de déclamation: une longue pièce rectangulaire, quelque peu délabrée, avec une étroite galerie sur trois côtés à hauteur d'étage. Un cercle littéraire et artistique, *l'Athénée*, faisait les frais de la soirée. Lorsque Blasco et son cortège arrivèrent, non pas seulement la salle et les couloirs d'accès, mais l'estrade étaient déjà si bien garnis que le héros même de la fête eut quelque peine à se caser. Deux messieurs fort corrects, l'un très jeune qui portait un veston, l'autre très

vieux qui portait une redingote, lui adressèrent tour à tour une harangue; et le jeune parla tout doucement, tandis que le vieux parut se fâcher très fort, mais cette opposition perdit toute importance par le fait que personne, dans l'attente d'un autre orateur, n'était d'humeur à les écouter! Enfin ils ont fini : il commence. Le voilà debout, non pas derrière, mais devant la table des orateurs, solide, râblé jusque dans le smoking dont il est habillé. Et brusquement un éclair nous éblouit : est-ce quelque Saint-Esprit qui le vient inspirer? C'est, plus simplement, un photographe qui a enflammé du magnésium. Une fumée âcre se répand : il n'en a cure. A travers le brouillard nous l'apercevons : il ouvre les bras, les lève vers le ciel comme pour une invocation préliminaire, et brusquement sa voix, cette admirable voix, pleine, riche, sonore, perce la brume, remplit la salle et nous apporte l'exquis plaisir d'une musique bien rythmée. Il ne s'attarde pas aux remerciements préliminaires : bien vite il s'élance vers des affirmations positives. « J'arrive des États-Unis, d'un pays où l'on n'a point l'habitude de parler pour ne rien dire. Formé à leur école, je veux vous apporter ce soir des faits que vous ignorez, des données qui vous manquent : je veux vous parler des États-Unis. » D'un coup de baguette, il nous transporte à Washington et à la Maison Blanche : « C'est là que vit l'homme qui gouverne 120 millions d'habitants. Il les gouverne non par droit de naissance, mais parce que ses concitoyens l'ont jugé le plus digne. Il s'habille comme tout le monde et il ne porte pas une triple rangée de broderies. Il est le fils de ses œuvres : c'est un avocat ou un professeur. » Oui, voilà bien ce qu'il a dit, et non pas les paroles d'une sténographie édulcorée. Mon voisin, un maraîcher de la *huerta*, inscrit au Casino Républicain, ne s'est pas trompé sur le sens de la harangue, à en juger par ses frénétiques applaudissements que la salle entière prolongeait, et j'ai compris, à voir son enthousiasme, pourquoi un petit groupe de Valenciens, resté irréductible, a boudé du début jusqu'à la fin des fêtes. Je sais bien : on avait dit et redit plusieurs semaines à l'avance que Blasco revenait à Valence affranchi de tout préjugé politique, — que sa gloire confirmée par les

suffrages du monde entier planait au-dessus des partis, — que la cité entière devait faire autour de lui l'union sacrée. Hélas! soit par le fait d'amis maladroits, soit parce que l'homme est invinciblement attiré par les querelles de la politique, il fallut bien vite en rabattre. Peut-être Blasco lui-même, lorsqu'il se retrouva à Valence, fut-il dominé malgré lui par je ne sais quelle nostalgique souvenir des luttes anciennes. Une complicité tacite s'établit entre l'acteur et les spectateurs de la fête, et elle n'avait pas uniquement pour objet l'établissement de la concorde. Combien de fois n'est-il pas déjà arrivé que, commencées en *l'honneur* de quelqu'un, des fêtes se soient terminées *contre* une personne ou une institution?

Les lampions sont éteints; les orateurs se sont tus. Que restera-t-il de ces huit jours d'apothéose? Les commerçants de Valence seront-ils seuls à s'en souvenir, pour les bonnes recettes que l'affluence des étrangers leur a procurées? Ou bien en conserverons-nous une idée plus exacte, plus complète, du talent de Blasco Ibáñez et des conditions dans lesquelles ce talent s'est développé?

Parmi les paroles innombrables qu'il a lancées au souffle du zéphyr printanier, il en est qui conservent leur prix. Le 20 mai, il a donné au Théâtre Principal une conférence sur ce sujet : « Comment on fait un roman ». Nous y a-t-il livré le secret de son art? Peu d'artistes se connaissent exactement eux-mêmes. Les confidences des auteurs, même posthumes, ont rarement cette sincérité absolue qui leur donnerait du prix Lorsqu'elles sont publiées en pleine force du talent, elles deviennent inévitablement suspectes, parce que l'auteur est supposé avoir pensé avant tout aux critiques qui le guettent, aux rivaux qui l'épient, à la vente qu'il doit assurer, aux traductions qu'il faut susciter; et si d'aventure elles constituent un numéro de choix parmi les attractions d'une semaine triomphale, alors nous les récusons avant même de les écouter. Considérons pourtant que Blasco Ibáñez possède au moral comme au physique une robuste santé qui lui permet la franchise là même où des tempéraments plus mièvres devraient

prendre des précautions. Il est robuste, résistant, taillé d'une seule pièce, capable de surmonter les inconvénients d'un accès de sincérité. Ecoutons-le avec plus de confiance que nous n'en accorderions à la plupart.

Ne nous attardons pas aux considérations historiques dont il a cru nécessaire d'orner son discours. « Le roman et la musique, s'est-il écrié, sont les deux conquêtes de la pensée moderne. » Et il a précisé son affirmation : « La musique n'a commencé à être la musique qu'avec les premiers vagissements des symphonistes allemands, puis avec Beethoven, enfin avec Wagner. » Ne rappelons pas à Blasco Ibáñez, qui le sait mieux que nous, qu'en Espagne même le XVIe siècle a produit une admirable école musicale, que le nom de Victoria domine. Renvoyons-le à la jeune école de « musicologues », ou de « musicographes », dont la science et le talent valent mieux que le vilain nom dont ils s'affublent. Et ne croyons pas davantage qu'il a prétendu nous donner un cours d'histoire littéraire lorsqu'il a d'abord présenté à nos yeux *l'âge du théâtre*, dominé par les noms de Shakespeare, Lope de Vega et Calderon, puis ultérieurement *l'âge du roman*, qui s'est ouvert par les nouvelles de Boccace. Renversons l'ordre, cher Maître, si, comme j'en suis certain, vous n'y voyez aucun inconvénient : laissons Shakespeare, Lope et Calderon à leur XVIIe siècle et renvoyons Boccace à son XIVe. Aussi bien il y aura toujours des professeurs et des critiques pour mettre à chaque écrivain des numéros et des étiquettes, tandis qu'il n'y aura jamais assez de romanciers pour nous livrer le secret de leur art.

Le secret de votre art ! Savez-vous que le fidèle à l'entrée du sanctuaire n'éprouve pas plus d'émotion que n'en éprouve votre admirateur lorsqu'il lit au détour d'un paragraphe, dans la sténographie de votre conférence, cette fière déclaration : « Je vais vous révéler quelques secrets de mon métier. » Vous n'avez garde de les révéler tous, et ceux mêmes que vous consentez à divulguer, gardent assez de mystères pour que, même après la divulgation, nous soyons encore bien empêchés de bâtir à notre tour des romans selon la formule. Y a-t-il

même une formule? Vous ne le pensez pas. Sans doute le roman ne saurait s'appliquer à reproduire purement et simplement la réalité; rien ne serait plus morne, plus interminable, moins instructif qu'une transcription littérale de la vie humaine. Au romancier il appartient de choisir, de résumer, de condenser en traits définitifs les ébauches successives de la vie quotidienne. Et ici apparaît le savoir-faire de l'écrivain; ici se montre la part du *métier*. Mais ce métier qui est un don de la nature, se perfectionne peut-être par la pratique: il ne s'acquiert d'aucun maître, et vous avez justement raillé cette Université américaine où l'on a été jusqu'à créer une chaire pour enseigner à écrire des romans et des nouvelles.

Que la *forme* du roman se soit actuellement fixée après un siècle de tâtonnements, Blasco Ibáñez le croit. Des excès ont été commis, dont les romanciers d'aujourd'hui ont fait leur profit. Le naturalisme avec ses outrances, la psychologie avec ses raffinements rebutent désormais le lecteur; on se bornera donc à retenir une volonté d'exactitude et un désir d'explication morale. Le roman de notre temps doit ressembler à ces montres qui sont enfermées entre deux verres: d'un côté les aiguilles courent, de l'autre les curieux peuvent examiner le mécanisme, mais il est clair que l'essentiel est de voir avancer les aiguilles. De même l'intrigue, avec sa marche rapide, retiendra surtout dans un roman l'attention du lecteur; l'explication psychologique vaudra dans la mesure où elle aidera à faire accepter des péripéties plus imprévues.

Quant à la *matière* du roman, elle ne saurait plus être en 1921 ce qu'elle était en 1914. Non que la grande guerre doive fournir de sujets l'auteur en mal d'écrire. Loin de là: le public acceptera à peu près tous les sujets à la condition expresse qu'ils n'aient aucun rapport avec la guerre, et les éditeurs qui sont les Cerbères du succès, ne laissent pas approcher de la presse à imprimer le radoteur attardé dans des vieilleries belliqueuses. Durant la Révolution, nos pères se plaisaient aux bergeries du chevalier Florian. Sans pousser aussi loin le goût de l'antithèse, nous voulons, après la paix rétablie, une littérature pacifique. Goûterons-nous encore ces interminables

variations sur l'adultère, qui remplissaient exclusivement nos romans avant la guerre ? A en croire Blasco Ibáñez, l'Espagne est seule à restreindre encore la peinture de la vie aux complications de l'amour coupable. « La plupart des romans que des jeunes viennent de publier, portent, déclare-t-il, des titres qu'on pourrait appeler impudiques et où il n'est question que de chair et d'amour, comme si dans la vie il n'y avait pas d'autres problèmes. » Cette guerre, dont le public ne veut plus entendre parler pour elle-même, a posé un grand nombre de ces problèmes dont la riche matière, dépassant l'individu et atteignant la société elle-même, s'offre à la curiosité du romancier. L'amour, ses turpitudes, ses capitulations, rendez-vous compte qu'il ravale la littérature, si vous la limitez ainsi à la mesure de collégiens vicieux. Peignez au contraire la société nouvelle, les bouleversements d'où elle est sortie, l'équilibre instable où elle se tient ; évoquez la grande-duchesse qui régit maintenant sur la Côte d'Azur une modeste boutique, ou bien le vendeur de contre-marques, qui est devenu avec ses six ou sept millions l'un des rois du charbon : voilà de quoi fournir au roman une matière digne de lui et de notre temps.

Blasco Ibáñez ne se vante pas d'avoir toujours pratiqué les préceptes qu'il énumère. Sur lui-même, sur son œuvre, il nous fournit des souvenirs plus que des jugements, et c'est une marque de sagesse. Il classe ses romans en quatre groupes : romans valenciens, romans espagnols, romans américains, romans de guerre, et tout de suite il abandonne trois de ces groupes pour s'attacher exclusivement au groupe valencien. Parlant à des Valenciens durant les fêtes que Valence lui offrait, il n'a pas cédé cependant à des raisons de pure courtoisie. Il n'y a rien de plus frais dans son œuvre, rien de plus spontané et de plus profond que ces six ou sept volumes, jaillis hors de lui-même comme par une impérieuse nécessité, et où s'expriment en traits définitifs la beauté de la terre natale, la souplesse astucieuse et la tragique vitalité du génie valencien. Que Valence se soit reconnue dans cette œuvre, que la grande cité levantine, après avoir produit au XVIe et au XVIIe siècle nombre d'écrivains illustres dont presque aucun ne l'a célé-

brée, ait réservé à Blasco des honneurs exceptionnels, rien de plus naturel; mais que la célébrité du romancier, de valencienne, soit devenue européenne, — que parmi ses romans ceux qui sont le plus étroitement localisés aient répandu au loin sa gloire, voilà sans doute le problème à expliquer.

Blasco Ibáñez nous fournit la plus simple des explications. C'est au hasard, à une rencontre fortuite qu'il doit la traduction de *La Barraca* en français et la diffusion qu'elle a prise sous son nouveau titre de *Terres maudites*. Voici l'anecdote, telle qu'il la raconte :

Un jour, M. Hérelle, qui est un traducteur français (il n'a traduit que Gabriel d'Annunzio et moi), eut l'idée d'aller à Saint-Sébastien à une course de taureaux. Il habitait alors Bayonne. Pour s'occuper, en attendant l'heure de la course, il alla dans une librairie et aperçut un livre mal imprimé, avec une couverture qui n'avait rien d'engageant — car je dois confesser que *La Barraca*, dont il s'est vendu des milliers et des milliers d'exemplaires et qui est traduite dans presque toutes les langues civilisées du monde, fut d'abord publiée à 1 franc, dans une très mauvaise impression, dont on tira 800 exemplaires. — M. Hérelle acheta un de ces exemplaires et se dit : Voilà un roman qui plairait beaucoup en France. Et il apprit que l'auteur était un député républicain de Valence, un homme à scandales... ; mais enfin l'œuvre lui plaisait et il m'écrivit.

Un jour donc je reçus une lettre signée d'un Français ; il m'écrivait : « Je désire traduire votre livre », mais comme je devais assister à un meeting, puis recevoir à la rédaction du *Peuple* mes amis politiques, peut-être aussi par l'effet d'une mauvaise éducation caractéristique des Espagnols, qui consiste à ne pas répondre aux lettres, je m'abstins de lui répondre. Il m'écrivit à nouveau, puis recommença plusieurs fois : je persistai à ne pas répondre. Une année se passa pour lui à m'écrire, jusqu'à ce qu'un jour (je me souviens que j'étais alors à la Malvarrosa) je lui écrivis : « Faites, Monsieur, ce qu'il vous plaira. » *La Barraca* fut alors publiée en français ; on se mit en France à la lire et c'est alors qu'on commença à Valence même à s'en occuper. Ce fut alors aussi que, par ricochet, *Le Libéral* de Madrid la publia en feuilletons. Ainsi commença ma carrière triomphale. »

L'anecdote est jolie. Retenons-en que le public français, guidé par M. Georges Hérelle et par *La Revue de Paris*, qui a publié la traduction, n'a pas seulement « découvert » le talent de Blasco Ibáñez : il lui a assuré jusque dans sa ville natale

une réputation lente à venir. Mais de cette prodigieuse aventure faut-il conclure, comme Blasco l'a fait, que le hasard est le maître souverain dans la naissance des réputations? Faut-il compter pour rien l'œuvre — déjà considérable — qu'il avait patiemment élaborée? Ce qui semble vrai, ce que l'histoire de Blasco Ibáñez confirme, c'est que la meilleure manière d'obtenir le succès est probablement de ne lui consentir aucun sacrifice, mais, la tâche étant accomplie au mieux des forces de chacun, de se tenir aux ordres de la Destinée et d'attendre, sans vouloir l'y contraindre, qu'elle se souvienne de nous.

Aujourd'hui la gloire est venue à Blasco Ibáñez. Bonne fille, elle s'est volontiers laissé faire par ce Valencien séduisant, et dans son optimisme il n'éprouve plus qu'un regret, celui d'avoir trop longtemps sacrifié aux jeux de la politique. « J'ai été député, s'est-il écrié, j'ai été homme politique, j'ai été agitateur. Mais il y a vingt, trente, quarante mille Espagnols, avocats, ingénieurs, etc., qui peuvent être députés aussi bien ou mieux que moi. Des romanciers, nous en avons moins. Il est plus malaisé d'écrire des romans. »

Voilà une constatation pleine de sagesse, comme nous ne sommes pas habitués à en écouter. N'avons-nous pas vu plutôt des écrivains en possession d'une juste renommée aller chercher dans la politique les satisfactions d'une popularité plus facile? Réjouissons-nous d'apprendre que Blasco Ibáñez, ayant trouvé la bonne voie, ne s'en laissera pas détourner. Il nous promet trois romans dont l'action se passera de nos jours, mais où nous n'en verrons pas moins revivre les grandes figures de la Valence ancienne : dans le cadre qui sera tour à tour emprunté à Avignon, à Peñíscola, à Valence et à Madrid, nous apercevrons l'étrange figure de l'antipape Pierre de Luna et le profil tourmenté des Borgias. N'étaient-ils pas Valenciens, eux aussi? Et à ce titre n'appartiennent-ils pas au maître romancier en qui s'incarnent aujourd'hui les grandes traditions littéraires de Valence?

Henri MÉRIMÉE.

BIBLIOGRAPHIE

Los trágicos griegos, con introducción de P. Girard, versión castellana de A. Millares. Biblioteca Calleja, Madrid, 1919, 434 pages, in-12.

Simple livre de vulgarisation où sont traduits les passages les plus connus de chacune des tragédies d'Eschyle et de Sophocle. Pour Euripide, le choix porte sur dix pièces parmi lesquelles on est surpris de ne trouver ni l'*Héraclès*, ni les *Troyennes*, ni l'*Ion*, ni l'*Iphigénie en Tauride*.

L'introduction expose quel a été le développement de la tragédie à Athènes et comment on y représentait les drames nouveaux. Tout cela est résumé très brièvement en une quinzaine de pages. Puis viennent les vies de chacun des trois tragiques. Pour Sophocle, on mentionne la découverte que fit Hunt en 1912 des quatre cents vers des *Limiers*. On aurait été reconnaissant à l'auteur d'en traduire quelques-uns, d'autant plus que le *Cyclope*, le seul drame satirique qui nous ait été conservé en entier, ne figure pas dans la traduction.

P. MASQUERAY.

Alfred Laumonier, *Catalogue des terres cuites du Musée Archéologique de Madrid (Bibliothèque de l'École de hautes études hispaniques*, fascicule II). Bordeaux, Feret; Paris, de Boccard et Alphonse Picard ; 1921, in-8°, XVI-253 pages et 134 planches. *Prix :* 25 francs.

Les Espagnols qui s'occupent d'archéologie, savants ou amateurs, manifestent un intérêt particulièrement vif pour les restes des civilisations qui se sont succédé sur le sol de leur pays. Si quelqu'un pouvait s'en étonner, ce ne serait certainement pas le maître dont les travaux ont donné aux études ibériques ce bel élan. Mais M. Pierre Paris connaît mieux qu'aucun autre toute la variété des richesses antiques que l'Espagne recèle dans ses musées et dans ses collections privées ; il a voulu qu'elles fussent mises à la portée du public aussi méthodiquement et intégralement que possible. La voie qu'ouvrirent sous sa direction Eugène Albertini et Gabriel Leroux a été suivie : le présent

ouvrage, qui forme la contre-partie du *Catalogue des Vases* de Leroux, prend place dans la *Bibliothèque de l'École de hautes études hispaniques* après l'*Inventaire des monuments sculptés du Conventus Emeritensis* de Raymond Lantier.

M. Alfred Laumonier n'a pas seulement décrit 1021 terres cuites qui appartiennent pour la plus grande partie au Musée archéologique de Madrid, quelques-unes à l'Académie de l'Histoire ; il a joint à son catalogue des reproductions photographiques de 751 pièces, dont l'une au moins est présentée sous deux aspects. C'est dire qu'il n'a pas cherché à restreindre une tâche qui exigeait autant de soin que de science.

Les figurines qu'il a étudiées proviennent presque toutes de collections particulières qui ont passé au Musée, entre 1869 et 1900, par voie d'achat ou de donation, et dont la plupart ont été formées au hasard de la rencontre et dans des conditions qui sont mal connues. On ne possède d'indications précises sur l'origine des objets que dans un petit nombre de cas ; encore arrive-t-il que ces indications mêmes soient sujettes à caution. Examinant à part chaque collection, M. Laumonier a pu, par comparaison avec des types connus et en s'aidant parfois d'observations techniques, contrôler et préciser les vagues données dont il disposait. Il a reconnu que ces collections forment des ensembles plus ou moins homogènes et fournissent en gros les principes d'un classement. Après un groupe proprement hellénique, dans lequel la collection Th. Stutzel tient la place principale, il nous présente un groupe originaire en majeure partie de la Cyrénaïque et de l'Egypte, avec les collections Asensi et Toda, en troisième lieu, le lot abondant, très panaché, mais à fond italiote, qui fut acheté au marquis de Salamanca, et, pour finir, les terres cuites d'Espagne.

Bien que la valeur en soit très inégale, ces figurines permettent de suivre l'évolution de la plastique grecque et romaine, avec plusieurs de ses variétés locales, depuis le VIIe siècle avant notre ère jusqu'aux temps de l'Empire. On y remarque quelques pièces très archaïques, tel ce bige (pl. VI) composé à peu de frais de deux grossiers avant-trains de chevaux et du buste de leur conducteur : ce mode de présentation des cavaliers et des chevaux attelés était encore en honneur dans la sculpture décorative au milieu du VIe siècle. Voici, de cent ans au moins plus récente, une jolie jeune femme d'Athènes (pl. I) qui a déjà abandonné les modes ioniennes ; elle s'avance d'un pas tranquille dont la souplesse s'arrête au torse. A peu près contemporaine, cette Europe, assise sur son taureau de façon assez précaire (pl. VII), n'en paraît point troublée. Une « tanagréenne », coquette et pensive (pl. II), songe peut-être à quelque vaillant guerrier, comme celui dont l'allure rappelle le célèbre Aristonautès de la stèle d'Athènes (pl. III). Telle plaque estampée conserve un reflet de la *Parthénos* de Phidias (pl. CXIV). Un Eros (pl. III) est modelé avec une délicatesse praxitélienne. Le souvenir des

types divins créés par les sculpteurs du IVe siècle rend précieuse une série de têtes minuscules du lot Stutzel. Puis viennent les thèmes hellénistiques : Amours mignons, Aphrodites dévêtues, Silènes rebondis, enfants, amants, danseuses, acteurs, baladins, grotesques, masques de tragédie et de comédie. Pour l'Espagne romaine, je citerai le redoutable gladiateur qui fut trouvé, dit on, dans le tombeau de Sentia Mapalia, mêlé aux bustes si artistement coiffés de cette belle Cordouane.

Peut-être les archéologues s'intéresseront-ils davantage à d'autres pièces, dont certaines, il faut l'avouer, sont de facture un peu rude. Ce sont celles que les dilettantes pouvaient mépriser, mais qui allaient au cœur du peuple, parce qu'il y reconnaissait ses divinités les plus proches. Telles sont ces innombrables déesses nourricières, patronnes des femmes et de toutes les fécondités naturelles, que l'on trouve partout et qui conservent souvent jusqu'à une époque avancée quelques-unes des gaucheries de l'archaïsme; telles encore, ces déesses du sol, figurées en buste, que nous appelons Déméter ou Perséphone, suivant que leur aspect est matronal ou juvénile. Le voile et le *calathos* dont elles sont fréquemment parées conviennent à l'une et à l'autre. Quelquefois une fleur s'épanouit au sommet de leurs cheveux (pl. XIX); Cette corolle prend les dimensions d'une corbeille dans certains bustes italiotes dont le réalisme moderne donne à penser que quelque modèle vivant s'est substitué ici à la divinité (pl. LXXXI). Le *calathos* de la tête d'Elche (pl. CXX, 2) est entouré d'une couronne de feuillage mêlée de fleurs et de fruits. Ailleurs (pl. LXXXII) des rameaux verdoyants grimpent aux épaules et encadrent le joli visage d'une *Korè* fraîche comme le printemps. Pareille image se passe de commentaire ; mais on comprendra mieux la tradition dont elle relève, si l'on se rappelle les peintures de vases où l'on voit un buste de déesse colossal posé sur le sol et celles qui mettent en scène de manière assez analogue la « résurrection » de Perséphone. Certains vases offrent des représentations de Dionysos conçues dans le même esprit : il y figure au côté d'une déesse chthonienne qui est quelquefois sa mère, Sémélé. On a retrouvé des bustes où le dieu nous apparaît avec un visage peint en rouge, couronné de lierre et de fleurs et coiffé du *calathos*, comme sur les masques Stutzel. Ces masques bachiques et plusieurs bustes féminins estampés sont munis de trous de suspension; ils servaient à des rites semblables et pouvaient être associés dans les mêmes cultes.

Une luxueuse publication de M. P. Perdrizet vient de mettre en lumière la série, insuffisamment connue jusqu'ici, des terres cuites d'Egypte. Elle est représentée au Musée de Madrid par la petite collection Toda. On y distingue deux groupes d'après la couleur de la terre. Dans le premier se rangent plusieurs statuettes d'Harpocrate et deux bustes d'Athéna, dont l'un trahit des influences orientales. Le second

groupe est formé principalement de ces figurines naturistes qui satisfaisaient aux besoins religieux élémentaires des populations du Delta et du Fayoum : dieu priapique accosté de deux palmiers ; femmes adipeuses et ventrues qui manifestent trop souvent leur rôle social par des postures non équivoques ; telle nourrice assise sur un panier à grain et coiffée du *calathos* n'est sans doute qu'un avatar populaire de la multiple Isis ; moins caractérisée, une autre déesse, accroupie et demi-nue, répète après bien des siècles le double geste de bénédiction des idoles minoennes.

En parcourant le catalogue de M. Laumonier, on peut faire des remarques aussi instructives à propos de statuettes cyrénéennes, carthaginoises, campaniennes ou hispaniques. Mais j'ai voulu signaler l'intérêt de ce livre, non l'épuiser. Il convient d'ajouter qu'un index analytique et un tableau géographique des provenances en rendent la consultation facile ; deux tables de concordance permettent de retrouver immédiatement la description qui correspond à chaque numéro d'inventaire du Musée ou à chaque photographie des planches.

R. VALLOIS.

H. Gavel, *Essai sur l'évolution de la prononciation du Castillan depuis le XIVe siècle, d'après les théories des Grammairiens et quelques autres sources*. Paris, E. Champion, 1920, 1 vol. in-8° de VII-551 pages.

Le gros volume que M. Gavel a publié il y a déjà deux ans, et qui lui a valu le titre de docteur devant l'Université de Toulouse, est un livre solide, attestant des recherches étendues, des connaissances précises, un esprit curieux, et le goût de ces études d'ordre phonétique. Il trahit cependant, çà et là, une certaine inexpérience. Je suis tenté de lui adresser quelques critiques qui porteront sur la disposition des matériaux mis en œuvre, bien plus encore que sur le fond même des questions. Ainsi je trouve tout d'abord que son Introduction, à la fois trop élémentaire et trop schématique, ne répond qu'imparfaitement au caractère du livre. Cette Introduction, qui prend une cinquantaine de pages, l'auteur du reste en a fait lui-même assez bon marché, car il déclare n'y avoir eu « aucune prétention à l'originalité », avoir simplement voulu donner à son étude « un point de départ plus précis ». En réalité, il s'est contenté d'y découper en un certain nombre de tableaux, avec force accolades, le *Manual* de M. Menéndez Pidal, et de donner à propos de chaque cas un ou deux exemples. Était-ce bien utile ? Ce sont là des choses qu'on fait pour son propre compte ou pour son instruction personnelle, pour mieux se graver certains détails dans l'esprit, mais on les garde ensuite par devers soi. Il y avait au contraire un point de départ tout indiqué pour ce livre,

et c'était l'énumération complète, mais rapide, des sons que possédait le castillan au XIV[e] siècle, vers le temps d'Alphonse XI ou de Pierre le Cruel ; il n'était pas interdit sans doute d'indiquer la correspondance de ces sons avec ceux du latin, mais il fallait le faire très brièvement, en note ou entre parenthèses, et surtout sans s'attarder à aucune de ces discussions qui, en réalité, sont en dehors du sujet. Il fallait supprimer les explications d'ailleurs obscures de la p. 7 sur la diphtongaison de *e, o ;* à plus forte raison les singulières hypothèses de la p. 17 sur l'évolution du groupe *ct:* tout cela est laborieux, de médiocre qualité, et constitue une entrée en matière qui n'est pas digne du reste.

Ce n'est point qu'il n'y ait encore certains reproches qu'on pourrait, même sans entrer dans le détail, adresser à l'ensemble de ce livre. On pourrait trouver notamment que l'auteur l'a un peu trop grossi en y faisant entrer la substance du *Manual de pronunciación española* de M. Navarro Tomás : ces emprunts sont systématiques et d'ailleurs très loyalement indiqués ; ils n'en sont pas moins un peu excessifs, et peut-être ont-ils aussi entraîné une défectuosité d'un autre genre. J'estime, en effet, que le plan suivi n'est pas le meilleur possible. A propos de chaque son, M. Gavel commence en général par indiquer minutieusement quel est aujourd'hui l'état de la langue : cela fait, il remonte dans le passé et trace l'historique des questions. D'après le titre même du livre on s'attendait à un ordre inverse ; mieux eût valu partir du XIV[e] siècle pour aboutir à l'époque actuelle, c'était le plan scientifique et celui qui aurait donné tout son relief à l'évolution. Puisque j'en suis aux critiques, je dirai encore qu'il y a parfois dans ce livre un abus de digressions, des raisonnements trop longs, un peu compliqués, et qui font perdre de vue la question précise dont il s'agit : exemples, la théorie de douze pages (p. 29-41) sur les liquescentes du chant grégorien, ou encore (p. 253 sq.) l'exposé de ce qu'étaient les consonnes à la finale en ancien français. Entre parenthèses, je ne suis pas absolument sûr qu'on dise *neuv hommes ;* si l'on a conservé *neuv heures* et *neuv ans*, il est certain d'autre part qu'on prononce *neuf années* et *neuf enfants*. Et puis au fond tout cela n'a qu'un rapport assez indirect avec la phonétique espagnole : s'il n'est jamais interdit d'aller chercher des points de comparaison dans les langues étrangères, encore faut-il le faire avec une certaine discrétion. La partie de la bibliographie relative aux travaux modernes est assez copieuse, assez complète, mais présente cependant quelques lacunes : ainsi je n'y vois pas figurer l'étude capitale et bien connue de F. Wulff, *Un chapitre de phonétique andalouse* (Lund, 1889) ; le travail de G. Baist, qui se trouve dans le *Grundriss* de Gröber, mérite toujours d'être consulté ; l'*Étude sur les pronoms* d'E. Staaff est bien mentionnée ici, mais non celle du même auteur sur l'*Ancien dialecte léonais* (Upsal, 1907) ;

absent aussi, à propos du judéo-espagnol de Salonique, l'article si suggestif que lui a consacré Lamouche, et qui se trouve dans les *Mélanges Chabaneau*. Enfin, je ne veux plus faire à M. Gavel qu'une toute petite chicane, c'est d'avoir, au cours de tout son livre (et dans des passages où il ne s'agit nullement de questions de graphie), employé indifféremment les termes *lettre*, *son*, *phonème*; dire à chaque instant la lettre *o*, la lettre *t*, etc, à propos du son que représentent ces caractères, est tout à fait inadmissible, et l'auteur le sait aussi bien que moi : pourquoi donc l'a-t-il fait?

Ceci posé, je suis bien à l'aise maintenant pour dire tout le bien que je pense du livre de M. Gavel, car ce livre est bon, je le répète, et les critiques que je viens de lui adresser ne touchent pas à la solidité du fond. Personne ne s'étonnera que 50 pages seulement aient été ici consacrées aux voyelles, tandis qu'il en a fallu 400 pour traiter des consonnes. Il n'y a rien que de naturel dans cette apparente disproportion : le vocalisme du castillan est en somme très simple (surtout si on laisse de côté certaines nuances dialectales) ; son consonantisme soulève au contraire des questions multiples, litigieuses, et toutes ont été traitées ici avec le soin et l'ampleur nécessaires. Peut-être même pourrait-on trouver que les détails donnés sur le *s* castillan (p. 311-393), sur ses graphies dans les manuscrits et les nuances de sa prononciation, sont un peu prolongés : ils sont intéressants, cependant, et même utiles, après tout. Pour le *b* et le *v*, il y aurait peut-être quelques réserves à faire : je ne sais si les graphies du ms. *Per Abbat* sont une preuve bien concluante d'une prononciation *v* au XIVe siècle ; l'autre argument, celui qui est donné p. 166 (changement en *f* à la finale) me paraît meilleur. Je ne crois pas non plus que l'auteur soit pleinement au courant de ce qui a été écrit sur l'ancienne confusion de *b* et *v* en latin vulgaire, et, en tout cas, au cours de cette discussion qui est assez longue, je ne vois pas suffisamment intervenir le gascon, avec lequel s'imposait ici une comparaison en règle, puisqu'à ce propos on a quelquefois proposé toute une théorie du prognathisme dans les races ibériques. A côté de cela, deux questions me semblent avoir été fort bien traitées, chacune constituant un vrai petit mémoire, et avec une abondance de détails dont on ne se plaindra pas, puisque ce sont en somme les points capitaux du consonantisme espagnol : d'abord les interdentales (p. 242-310), un peu plus loin la *jota* (p. 394-490) Sur ces questions vraiment essentielles, je crois que M. Gavel non seulement a abouti à des conclusions justes, mais a encore retracé d'une façon exacte les étapes de l'évolution : c'est à peine si on aurait çà et là, en y regardant de très près, quelques réserves à faire sur de menus détails. Je sais que, pour mener à bien ces discussions fort délicates, il a trouvé des points d'appui dans certains travaux antérieurs (ceux de Cuervo, de Ford, etc.).

N'importe, c'est quelque chose que d'avoir exposé l'ensemble de ces questions, d'avoir réuni laborieusement tous les témoignages des grammairiens qui vont de la fin du xve siècle au premier tiers du xviiie, et sont souvent perdus dans des impressions rares, difficiles à se procurer; de les avoir discutés enfin, et d'en avoir tiré les conclusions qu'ils paraissent comporter. Je comparerais volontiers cela, toute proportion gardée, à ce qu'a jadis réalisé Thurot pour la prononciation française. De sorte que si l'on veut désormais reprendre ces questions, il faudra connaître la thèse de M. Gavel, et c'est un arsenal où l'on devra puiser, fût-ce pour le contredire sur quelques points de détail ou perfectionner certaines théories. L'auteur est trop modeste lorsqu'il annonce dans sa préface que d'autres livres en cours de préparation viendront bientôt annuler le sien : je ne le pense pas, et, en tout cas, puisque c'est un peu le sort commun des travaux d'ordre scientifique, il est toujours honorable d'avoir apporté sa pierre à l'édifice.

E. BOURCIEZ.

Auguste Cour, *La dynastie marocaine des Beni Waṭṭas* (1420-1554). Constantine, 1920, 240 p. in-8°.

Ç'a été une excellente idée que de synthétiser ainsi les données que nous fournissent les historiens du Maroc, indigènes ou étrangers, anciens ou récents, sur les Beni Wattas. Et le fait que ceux-ci ont été les contemporains des Rois catholiques et de Charles-Quint, que le premier sultan de leur dynastie, Mohammed Ech-Cheikh, fut reconnu à Fez quelques années avant l'avènement d'Isabelle et mourut, en 1504, la même année qu'elle, donne à pareil exposé l'attrait tout particulier d'un synchronisme et d'une antithèse. Pendant que la sœur de Henri IV, secondée par son mari, réduit ses sujets sans exception à l'obéissance, opère dans son royaume la centralisation, crée la future Espagne et chasse les Maures de la péninsule, Ech-Cheikh se débat au milieu de difficultés que M. Cour a fort bien exposées en deux chapitres et résumées dans une Conclusion :

> Tout le Sud lui échappe. L'Est, vers Taza et Debdou, recherche l'indépendance. Le sultan conclut une trêve de vingt ans avec les Portugais, afin d'avoir les mains libres et de pouvoir pacifier l'intérieur de son royaume.
>
> Le parti religieux s'accommode mal de la trêve, ne la respecte pas. Le sultan crée des émirats à Tetouan, à Chefchaoun, dont les chefs vont faire la guerre sainte avec l'appui secret de la cour de Fez. Mais ces émirs, chérifs ou andalous, volontaires de la foi ou corsaires, ou associés de corsaires, ne tarderont pas à devenir aussi dangereux pour le sultan que pour ses ennemis chrétiens (p. 229).

On comprend, dans ces conditions, qu'il n'ait pu être d'un grand secours au roi de Grenade.

Le grand ennemi du sultan marocain, le grand danger, c'est alors, du reste, non l'Espagne, assez occupée avec les Maures de Grenade et des Alpujarras, mais le Portugal, extraordinairement entreprenant et dont la politique habile décompose le pays. Les conférences de Tordesillas (1494) avaient réglé entre l'Espagne et le Portugal les sphères d'influence :

L'Espagne put s'établir sur la côte méditerranéenne, à l'est de Badis; le Portugal eut pour partage les côtes du nord du royaume de Fez et de l'Atlantique...

A la mort du sultan Mohammed Ech-Cheikh, l'Espagne possédait au Maghreb... les ports de Melilla, Khasasa, et ne devait pas tarder à étendre son influence sur les côtes des royaumes de Tlemcen et de Tunis. Les Portugais occupaient Ceuta, Qçar Çghir, Tanger, Açila et leur arrière-pays, dans le royaume de Fez; dans la Tamesna, ils avaient ruiné Aufâ, le seul port de la province; dans la Doukkala, ils avaient fondé Mazagan qui menaçait Safi et Azemmour; dans le Sous, ils tenaient Fonti, Agadir, et ils envoyaient leurs émissaires jusque dans le Dra'â.

Les chrétiens tenaient ainsi à peu près les principaux ports, têtes de route du Maghreb occidental, sauf Badis et Salé...

Les Portugais et les Espagnols avaient établi dans leurs ports du Maroc des droits de douane... (p. 98-9).

L'orientation de l'Espagne était donc plutôt vers les rivages qu'elle occupe aujourd'hui. Là où le Portugal s'était imposé ou insinué, c'est la France qui, après une longue interruption, une prescription séculaire, s'est installée : elle ne peut oublier l'œuvre de ses prédécesseurs, dont elle retrouve des traces sur tant de points.

L'exposé de M. Cour a pour base : 1° le *Kitâb al Istiqça* d'As-Salaoui, publié en l'an 1312 de l'hégire et contrôlé à l'aide de ses propres sources; 2° Léon l'Africain, Diego de Torres et Marmol Carvajal, cités d'après des traductions françaises anciennes; 3° les chroniques du Portugal comme celles de Garcia de Resende, Osorio, Damiao de Goes, etc.; 4° les recueils de documents diplomatiques ou historiques; 5° d'autres ouvrages ou monographies consultés occasionnellement.

Outre l'attrait particulier que présente la période étudiée, il y a là un essai intéressant, en tant qu'il porte sur une période assez limitée pour que l'auteur ait pu espérer n'omettre aucune source importante ni même aucun fait saillant. Je crois qu'il eût cependant glané quelques indications dans d'autres chroniques, celle de Pulgar par exemple. Celui-ci parle (*Bibl. aut. Esp.*, t. LXX, p. 371) de la flotte qui fut envoyée par Ferdinand et Isabelle dans le détroit afin de couper les relations entre Maures d'Espagne et Maures d'Afrique, au moment où l'on s'apprêtait à assiéger Loja (1482). Plus loin (p. 410), il relate l'ambassade que le roi de Fez leur envoya, avec des chevaux

et des harnais pour le roi, des étoffes de soie et des harnais pour la reine, « e otras cosas de las que hay en esta tierra », pour leur demander de ne pas faire la guerre à ses sujets, ce qui lui fut accordé, à charge de réciprocité, et que « ni pasasen al Reyno de Granada gentes, ni caballos, ni mantenimientos »; et cela avant l'expédition au cours de laquelle furent prises Coín et Cartama (1485).

Voir le compte rendu publié sur cet ouvrage par M. Henri Basset, dans *Hespéris*, 1921, p. 492 (4e trim.).

G. CIROT

Documentos de asunto económico correspondientes al reinado de los Reyes Católicos (1475-1516). Fascículo I, preparado bajo la dirección de **D. Eduardo Ibarra y Rodríguez**. Publicaciones de la Academia Universitaria Católica. Tomo I. Madrid, tip. de la *Revista de Archivos*, 1917.

Il est dommage que ce premier fascicule soit resté comme un spécimen isolé de ce qui pouvait être fait dans le « laboratoire d'histoire de l'économie sociale en Espagne », où l'ancien professeur de l'Université de Saragosse, M. Eduardo Ibarra y Rodríguez, aujourd'hui professeur à l'Université Centrale, entraîne à la très sportive recherche des documents une jeunesse pleine de sève et de bonne volonté.

Ils n'ont donc pas eu d'émules, MM. Almada Rodríguez (D. Rodrigo), Foncillas Loscertales (D. José Ma), García Rives (D. Luis), García Rojo (D. Diosdado), Nogueira Rodríguez (D. Pedro) et Peña y Cámara (D. José Ma de la), dont les noms figurent glorieusement sur la couverture de cette brochure comme ceux des coauteurs à qui elle est due?

Il ne faut pas désespérer... Le maître a tracé le cadre divisé en dix sections : 1° Política monetaria ; 2° vías de communicación ; 3° política aduanera : exportación e importación ; 4° hacienda pública, impuestos ; 5° política industrial, política comercial ; 6° comercio marítimo con extranjeros ; 7° política agraria ; 8° asistencia pública, policía de las costumbres ; 9° policía urbana ; 10° varia.

C'est dans ces dix sections qu'a été réparti ce premier lot de documents, tiré pour une bonne part du *Cedulario* de Miguel Pérez de Almazán, conservé à la Real Academia de la Historia, et, pour une autre, de la collection Burriel qui se trouve à la Biblioteca nacional. Almazán, mort en 1514, premier secrétaire d'État, a rédigé et écrit, nous dit M. Ibarra, un nombre effrayant de documents. Il y a donc dans ce *Cartulario* une mine à exploiter, tout comme dans les papiers réunis par le P. Burriel dans les archives de Tolède en vue d'une *Historia eclesiástica de España*, restée à l'état de projet.

Un sommaire placé en tête de chaque document et reproduit à la table permet, avec plusieurs index, une consultation aisée et rapide.

Il n'y a peut-être pas là encore de quoi renouveler notre connaissance de la politique économique de Ferdinand et Isabelle, mais on y trouve des exemples concrets et parfois curieux des mesures prises par eux touchant la fuite de l'or, le commerce des céréales, la fraude dans la fabrication des étoffes, etc. Il en ett qui sont d'une actualité plaisante, tel l'*Arancel de los Mesones* à Tolède : l'hôtelier est tenu, sous peine d'amende, dont un tiers pour le plaignant, d'afficher le tarif légal, dont voici le chiffre, par nuit, pour la plus haute catégorie :

Un caballero, o escudero, que tomare una camara con su llave, dandoles todas las cosas de servicio de cama, y leña, y agua, y moza : diez maravedis...

Je corrige la ponctuation, mais je me demande si c'est bien à la *moza* qu'a droit le *caballero*, et non à la *mesa*, comme le voyageur à pied :

Un peón, dandole cama et mesa : dos maravedis...

Il est clair d'ailleurs que *mesa*, c'est le meuble, et non la nourriture.

G. CIROT.

Diálogo de la Vida de los pajes de Palacio, compuesto por Diego de Hermosilla, capellán del Emperador D. Carlos V. Año 1573. Edited with an introduction and notes by **Donald Mackensie**. Imp. y Lib. Viuda de Montero, Valladolid (Esp.) 1916. Publications of the University of Pennsylvania series in Romanic Languages and Literatures, nº 7.

Le regretté A. Rodríguez Villa avait, sans prétention aucune, publié une première fois ce texte en 1901. Il connaissait, ou du moins savait qu'il existait trois manuscrits : un à Paris, un à la Bibliothèque nationale de Madrid, un à l'Académie de l'Histoire. C'est de ce dernier, le plus mauvais, qu'il s'était servi, par la bonne raison qu'il l'avait sous la main dans ses heures obligées de service à la bibliothèque de cette Académie. L'excellent homme n'attachait pas tant d'importance aux vétilles de l'exactitude! Au moins, grâce à lui, n'avons-nous pas eu à attendre, pour connaître ce texte curieux, l'année 1916 [1], qui nous en a apporté une édition critique avec des notes, certes, bien utiles.

Le nouvel éditeur insiste sur ce fait que la date de 1543 marquée sur le titre du manuscrit de l'Académie est à corriger en 1573 ; la correction avait été indiquée déjà par Rodríguez Villa.

1. C'est d'ailleurs seulement en 1922 que l'exemplaire qui m'était adressé personnellement, par l'intermédiaire de notre ministère de l'Instruction publique, m'est parvenu.

La lettre autographe de Diego de Hermosilla à Ocampo signalée par M. Mackensie, d'après l'*Historiographie de Charles-Quint* de M. Morel-Fatio, a été analysée et publiée par moi dans le *Bull. hisp.*, 1914, p. 311-314.

G. CIROT.

La legislación social en la Recopilación de Indias, por **Carmelo Viñas Mey** *(Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos)*. Madrid, 1921, 19 pages.

Le sujet sommairement traité dans cet opuscule présente un très vif intérêt, et mériterait une étude approfondie et développée ; j'espère que M. V. M., auteur d'un travail sur *La protección a la infancia abandonada en las leyes de Indias*, nous la donnera un jour. A défaut d'un ouvrage détaillé, ce résumé consciencieux sera d'une utilité certaine. Mais, après l'avoir lu, on ne peut s'empêcher de penser à la boutade de Ganivet — si c'est une boutade — sur ces fameuses lois des Indes qu'on n'appliqua pas « por lo mismo, dit-il, que eran demasiado buenas » *(El porvenir de España*, Madrid, 1905, p. 101).

R. R.

El Inca Garcilasso de la Vega, by **Julia Fitzmaurice-Kelly**, M. A. Oxford University Press, Humphrey Milford, 1921, VI + 99 pages (Hispanic Notes and Monographs. The Hispanic Society of America).

Mme Julia Fitzmaurice-Kelly s'excuse presque, au début de cet agréable petit livre, d'avoir consacré une étude à un écrivain aussi peu important, dans l'histoire de la littérature espagnole, que l'auteur des *Comentarios Reales*. Je m'étonne au contraire qu'il n'ait pas davantage attiré l'attention des critiques ; c'est en effet une destinée bien curieuse que celle de ce métis, fils d'un *conquistador*, petit-fils par sa mère de l'Inca Huallpa Topac, et parent du grand poète son homonyme, qui, né au Pérou, passa en Espagne à vingt et un ans, en 1560, traduisit en castillan les *Dialoghi di Amore* de Léon Hébreu et composa une histoire de ses ancêtres les Incas, ainsi qu'un récit fantaisiste de l'expédition de Hernando de Soto en Floride. On lira avec plaisir le travail sans prétentions de Mme F.-K., et surtout les pages où elle nous raconte la vie de Garcilasso, son enfance, ses dernières années, qu'il passa dans sa retraite de Las Posadas, au milieu de ses souvenirs d'Amérique, vieillesse paisible et studieuse, un peu mélancolique aussi, car en Espagne il se sentait à demi étranger, et il avait la nostalgie du Pérou de son enfance. Cette partie biographique n'a qu'un défaut : c'est d'être un peu trop copieuse, et d'oc-

cuper près de la moitié du volume. Aussi l'étude de *La Florida del Ynca* et des *Comentarios Reales*, d'ailleurs intéressante et parfois ingénieuse, reste-t-elle naturellement sommaire. Assurément, vu les limites imposées à l'auteur, elle ne pouvait pas ne pas l'être; mais elle aurait pu l'être moins. Il faut regretter en particulier que Mme F.-K. n'ait pas traité plus en détail de la valeur historique des *Comentarios*, pour lesquels beaucoup d'américanistes manifestent le plus profond mépris, et qu'ils sont bien forcés d'utiliser.

Il est fâcheux que les notes soient rejetées à la fin du volume; ce système, adopté pour beaucoup d'autres excellentes collections, offre plus d'inconvénients que d'avantages.

Robert RICARD.

F. M. Esteves Pereira, *O descobrimento do Tibet pelo P. António de Andrade.* Coïmbra, 1921, 137 pages in-8°.

M. F. M. Esteves Pereira, actuellement lieutenant-colonel du génie dans l'armée portugaise et membre de l'Académie des sciences de Lisbonne, s'est acquis depuis longtemps la réputation d'un orientaliste d'une haute valeur par ses recherches et ses publications, qu'il serait trop long d'énumérer ici, dans le domaine de l'Abyssinie. Mais son activité scientifique ne s'est pas bornée là : les légendes et l'histoire de l'Inde (*Conversão da meretris Vâsavadattâ*, Coïmbra, 1922, in-8°; *Viagem nos Mares da India no século V;* Coïmbra, 1921, in-8°); les contes de l'ancienne Égypte (*O naufrago,* Coïmbra, 1901, in-4°); la littérature grecque et latine (*Nux, Elegia atribuida à Ovidio*, Coïmbra, 1914, in-8°; *O anel de Policrato*, Coïmbra, 1915, in-8°); les littératures modernes (*O Rei de Tule*, Lisbonne, 1914, in-8°; *A mofina Mendes de Gil Vicente*, Coïmbra, 1921, in-8°), ont successivement attiré son attention. Je ne veux pas non plus laisser de côté la magnifique réimpression du récit de la prise de Ceuta par Gomes Eannes de Azurara (*Crónica da tomada de Ceuta*, Lisbonne, 1915, grand in-8°), contribution au centenaire que la guerre mondiale, à laquelle le Portugal prit une part honorable, empêcha de célébrer avec toute son ampleur.

Aujourd'hui, M. F. M. Esteves Pereira nous donne une nouvelle édition de deux lettres du P. António de Andrade sur la découverte du Tibet et son évangélisation en 1624 : jusque-là on ne connaissait le pays que par ce que Marco-Polo, Oderic de Pordenone et Gouveia en avaient écrit d'après des renseignements oraux[1]. Cette édition, accompagnée d'une introduction et de notes dans lesquelles l'auteur

1. Il n'est pas inutile de rappeler qu'une bonne notice sur le Tibet parut dans les *Lettres édifiantes* (t. III, Paris, 1877, in-8°, p. 519-535), en tête d'une lettre du P. Desideri, datée de Lhassa, 18 avril 1716.

a donné une nouvelle preuve de sa vaste érudition, doit être regardée comme définitive. C'est une utile contribution à l'histoire qu'on écrira un jour de la merveilleuse activité des Portugais dans le domaine des explorations et des découvertes coloniales et l'on doit féliciter M. Esteves Pereira d'avoir apporté une nouvelle pierre à l'édifice de la grandeur de sa patrie.

René BASSET.

E. Juan García, *Pérez Bayer y Salamanca. Datos para la biobibliografía del hebraísta valenciano.* Salamanca, Est. tipogr. de Calatrava, 1918, 271 pages.

Travail très documenté, très consciencieux, dégagé de toute la rhétorique des éloges de jadis, et plein, par contre, de détails extrêmement curieux, parfois même amusants, par exemple à propos du concours où Bayer obtint la chaire d'hébreu à Salamanque (1746).

Malgré tout son mérite, il semble bien que l'un de ses deux concurrents au moins avait autant de savoir que lui, car M. García reproduit les textes des copies par eux remises[1]. Il est vrai qu'il n'y a pas que l'écrit à considérer en matière de concours : or Pérez Bayer était allé en Avignon apprendre la prononciation de l'hébreu. Mais, tout de même, M. García a joué là un bien mauvais tour au jury de cette agrégation. Il est vrai qu'après deux siècles sa constatation ne peut être que platonique. Mais comment le candidat évincé ne réclama-t-il point? N'avait-il à sa disposition aucune influence politique ou ministérielle? On ne s'était donc pas encore fait à l'idée que la décision d'un jury ne vaut que si personne ne s'avise de réclamer! Mais peut-être alors un jury n'aurait-il pas accepté si facilement qu'on réformât d'en haut sa décision. M. García devrait bien nous renseigner là-dessus. En tout cas, nous savons par lui que le jury comprenait quatre-vingt-trois membres. Combien savaient l'hébreu?

Quoi qu'il en soit, l'appui des jésuites, et cela marque des temps bien anciens, ne semble pas avoir été inutile à Pérez Bayer dans la circonstance. Une question d'amour-propre, tout au moins, était en jeu entre eux et les Pères de la Merci. Mais Bayer avait été recommandé aussi par Mayans y Siscar, son compatriote, qui écrivit une lettre dont M. Morel-Fatio a transcrit une partie dans le travail par lui consacré à cet érudit *(Bull. hisp.*, 1915, p. 117). Cette partie, M. García la reproduit, tout en regrettant de ne pas connaître le reste.

Le concurrent de Bayer, s'il ne réclama pas, eut cependant sa revanche; car, lorsque celui-ci demanda à être dispensé d'acquérir le

1. Entre autres compositions il y avait du Salluste à traduire en hébreu.

grade de docteur ou de *maestro* devant la Faculté de Théologie de Salamanque, les Pères de la Merci le prirent à ce tournant, et l'obligation lui fut imposée. Mais alors ce fut lui qui réclama. Il s'adressa au roi, Ferdinand VI, qui l'autorisa à prendre les grades acquis devant la *Facultad de Artes*. Les adversaires essayèrent d'ergoter; le *Claustro* finit par se conformer au décret. Bayer fut donc admis à la licence devant ladite Faculté, sans examen; et il en fut de même pour le *magisterio*, malgré les protestations d'une minorité de *claustrales* irréductibles, qui se refusèrent même à recevoir la *propina* traditionnelle... Mais il faut lire dans la monographie de M. García les détails de ces débats, analysés d'une façon claire, impartiale et piquante.

Faute de documentation suffisante, on ne nous dit point ce que fut l'enseignement du nouveau *maestro*; mais on nous le montre surveillant activement la restauration de la salle de la bibliothèque universitaire, restauration dont les plans furent fournis par le fameux Churriguera. Dès le mois de septembre 1749, Bayer est chargé par le roi d'une mission qui paraît avoir eu trait au concordat avec le pape; suppléé tour à tour par ses deux compétiteurs de jadis (le premier, celui qui l'avait talonné le plus près, mourut la même année), il était nommé chanoine à Barcelone et renonçait à sa chaire en novembre 1752. Depuis l'année 1750 il avait été employé concurremment avec le P. Burriel aux recherches que l'on sait avoir été entreprises dans des intentions qui servaient plus à la politique royale vis-à-vis de la papauté qu'à l'intérêt même de la science. Mais celle-ci y trouvait son compte. Bayer s'occupa tout particulièrement de la synagogue du *Tránsito*; il écrivit même, pour résoudre une difficulté de lecture, aux rabbins de Guemilouth Hassadim d'Amsterdam, se recommandant, un peu naïvement, de ses relations antérieurement avec les juifs d'Avignon: il ignorait sans doute que ce n'était pas là une référence bien imposante; aussi bien n'eut-il, à ce qu'il semble, aucune réponse. On trouvera dans le travail de M. García la bibliographie relative à ces recherches, ainsi que des détails sur la transcription de l'inscription hébraïque du tombeau de saint Ferdinand avec la traduction latine de Bayer, que Flórez paraît avoir mise à profit.

D'Italie, où il séjourna de 1754 à 1758, Bayer rapporta une collection variée, aujourd'hui à la Biblioteca Nacional. Il fut alors nommé chanoine et trésorier de Tolède, et en 1762 recevait l'ordre de dresser le catalogue des manuscrits latins, grecs et hébreux de la Bibliothèque de l'Escorial.

En 1767, Charles III lui confiait l'instruction de trois de ses fils, dont l'un, D. Gabriel, fit paraître en 1772 une traduction de Salluste: le maître n'y était évidemment pas étranger, pas plus qu'aux notes et

appendices. Voltaire en reçut un exemplaire, et l'Université de Salamanque un aussi.

Tout un chapitre est consacré au projet de réforme des *Colegios mayores* dont l'ancien professeur de Salamanque eut l'initiative et qui lui attira plus d'un désagrément. Je ne l'analyserai pas, me contentant de dire qu'il faut l'avoir lu pour se douter de l'état pitoyable des études dans la célèbre Université au temps où Bayer y étudia et y professa, au temps de Villarroel, qui y fut son collègue. Il y a des détails fantastiques, qu'avait déjà fait entrevoir Menéndez Pelayo.

En 1781, Bayer offrait un exemplaire de son *De Nummis hebraeo-samaritanis*, publié la même année par B. Monfort, à son ancienne Université, qui, complètement gagnée, fit, en reconnaissance, exécuter son portrait, placé aujourd'hui à l'entrée de l'édifice, bien en vue du public. M. García en donne une reproduction: la figure énergique et sévère du célèbre érudit ne manque pas d'allure.

En 1789, une autre offrande: un exemplaire de la 2e édition de la *Bibliotheca nova* (1783-1788)[1] et de la *Bibliotheca vetus* (1788) (on sait quelle est sa part dans la *Vetus*); et, l'année suivante, une dernière: les *Nummorum hebraeo-samaritanorum Vindiciae*, parues en 1790, réplique à l'Allemand Tyschen, qui avait critiqué ses conclusions relativement aux monnaies en question.

On le voit, Pérez Bayer a tenu toute sa vie à manifester envers son *Alma mater* une reconnaissance qu'elle n'avait pourtant méritée qu'à moitié: attitude élégante qui lui a valu cette étude, où son nom est associé à celui de Salamanque. Il avait eu l'occasion, en 1781, d'user de son influence pour faire cesser un scandale, l'arrestation du recteur en personne sur l'ordre du chancelier de la même Université: épisode curieux à coup sûr, qui déroute quelque peu nos idées actuelles touchant la majesté rectorale. Et cela pour une discussion purement académique sur les droits de Sanche IV et de Henri II, dont il ne fallait pas alors contester la légitimité! Le recteur, d'ailleurs, d'après ce que nous dit M. García, avait eu une attitude parfaitement correcte: le chancelier avait voulu faire du zèle.

Pérez Bayer, évidemment, méritait les honneurs d'une monographie; mais comme numismate, il n'intéresse qu'un bien petit groupe de savants. L'annotateur de la *Vetus* appelle davantage l'attention.

1. Comme le remarque M. C. Pitollet dans sa thèse (*Contribution à l'hispanisme de G. E. Lessing*, p. 66, note), il y a, dans le *Monitum ad lectorem* du t. I, une date, celle de la mort de Rafael Casalbon « 15 maii, an. 1787 ». Mais ce tome porte sur le titre et au *colofon* la date de MDCCLXXXIII. L'apparition du volume dut être retardée, et le *Monitum* inséré après coup: R. Beer, pas plus que Salvá, ne s'était trompé en retenant la date de 1783, que marque également M. García. Celui-ci du reste est d'accord avec M. Pitollet pour dire que Bayer ne prit pas part à la publication de la *Nova*: c'est sûr au moins pour le t. I, et la date 1783 explique pourquoi, puisque c'est celle de l'entrée de Bayer à la Bibliothèque royale.

C'est comme directeur de la *Biblioteca Real* (poste dans lequel il avait succédé à Juan de Santander en 1783) et qu'il occupa dix ans, qu'il eut à s'en occuper, ladite Bibliothèque ayant pris la charge de republier l'œuvre si précieuse d'Antonio. Il eut ainsi, M. García nous le rappelle, l'occasion de relever la stupide sortie du fameux Masson de Morvillers, fameux uniquement parce que les Espagnols ont attaché à ses paroles une importance que sa personnalité n'avait à aucun degré : seulement ces paroles étaient dans l'*Encyclopédie !*

Mais je crois que ce qu'il y a de plus intéressant dans cette étude sur *Pérez Bayer y Salamanca*, c'est Salamanque, son Université, ce qu'elle était au XVIII siècle : une université sans étudiants, ou presque, en dehors des religieux, tenus à une certaine discipline. On comprend qu'il soit alors devenu de mode d'envoyer les jeunes gens s'instruire dans les collèges en France, à Sorèze ou ailleurs, ou que la génération fin de XVIIIe siècle ait été une génération d'*afrancesados*. Cette expérience démontre assez bien la place que tient une université dans l'avenir d'une nation.

On comprend mieux aussi, on apprécie davantage l'effort de rénovation qui marque la 2e partie du XVIIIe siècle en Espagne, et qui eut pour objet de remédier à la routine et à la décadence de l'enseignement universitaire. Parmi les hommes de valeur qui ont collaboré à cette œuvre de salut, et qui sont l'honneur de l'Espagne d'alors, il n'est que juste de mettre celui du Valencien Francisco Pérez Bayer.

M. Morel-Fatio me signale un Éloge de Pérez Bayer publié à Valence, 1832, par D. José María Laulhé y Tisné, et contenant des renseignements importants ; également, dans l'*Inventaire de la Collection Tiran*, par G. Daumet (*Bull. hisp.*, 1918, p. 36), des lettres de Pérez Bayer au sujet des *Colegios mayores*.

G. CIROT.

Camille Pitollet, *V. Blasco Ibáñez. Ses romans et le roman de sa vie* (ouvrage orné de 50 illustrations). Paris, Calman-Lévy, 1921, 1 vol. de 327 pages, 8 francs.

Le contenu de l'ouvrage répond assez mal au titre, lequel est, par ailleurs, peu logique. Il semblerait que l'auteur dût nous parler, d'abord, de la vie de B. I., puis de ses romans. En fait, il en est bien ainsi, quoique le titre annonce un ordre inverse. Il est malaisé de donner une idée exacte des 13 chapitres dont se compose le volume. Peut-être pourrait-on dire que les 8 premiers sont consacrés à la vie de B. I., les autres à son œuvre. Mais le plan est moins net que je ne l'indique, et telle page du chap. V, par exemple, serait mieux à sa place dans le chap. I. Cette impression de confusion désordonnée est

la première qui se dégage de la lecture laborieuse et pénible de ces 327 pages, qui forment, selon le mot du critique littéraire de la *Grande Revue*, un vrai *fatras*. J'ai lu, pourtant, le livre jusqu'au bout : il n'est pas sans mérite, et, au prix de quelque effort, on y trouve des pages intéressantes. M. C. P a bien des défauts, connus de ceux qui le lisent, et que je dirai tout à l'heure ; mais il faut lui reconnaître une qualité : celle de la documentation. Il a rassemblé un grand nombre de faits, d'anecdotes, de chiffres, qui raviront le lecteur curieux de connaître sur le romancier valencien des détails difficiles à trouver ailleurs et parfois piquants jusqu'à l'indiscrétion ; tout ce qui a trait, notamment, au B.I. d'après 1909 et des années de guerre est peu connu. Et M. C. P. a eu raison de nous dire les titres que B. I. possède à la reconnaissance des Français.

Il est regrettable qu'après avoir pris tant de peine pour réunir ses matériaux, M. C. P. n'ait pas voulu mieux s'appliquer à les mettre en œuvre. L'esprit même qui l'anime ôte à son travail toute valeur critique. C'est un éloge continu de B. I., éloge que ne suffisent pas à tempérer de timides et brèves restrictions ; l'auteur devrait bien conserver quelques bribes de son indulgence pour ceux des Français qui ont eu le mérite d'écrire avant lui, et plus lisiblement, sur le sujet auquel il veut nous intéresser ; il a tort de les traiter si cavalièrement ; il a tort surtout de surcharger son exposé d'incidentes — par exemple p. 249 — où un lecteur averti verra une preuve d'irascibilité et l'indice d'une déception plutôt qu'un vrai argument critique. Et enfin, que ne se souvient-il de ce qu'il écrivait ici même en un temps où, comme il se plaît à le répéter, il s'occupait de B. I. ? Nul de ceux à qui il reproche aujourd'hui de ne pas être des idolâtres de B. I., n'a, que je sache, été aussi dur pour ce dernier que M. C. P. dans tel article paru dans le tome XI (p. 200-205) du *Bulletin hispanique*. En 1909, comme en 1905, il relevait « le tangible parallélisme, la manifeste analogie de procédé » entre Zola et B. I., la certitude du « déjà lu » que donnent les œuvres de ce dernier ; il parlait de son « talent vigoureux », mais aussi de son « erreur initiale », de son inaptitude à la peinture des caractères qu'il sacrifie à de « hâtives synthèses, rappelant le procédé schématique et l'artificielle méthode » de l'école naturaliste ; et ce qu'il a écrit sur la *Maja desnuda* (p. 201) et sur *Sangre y arena* (p. 203-205) est d'un ton aussi peu doux. Il est permis à M. C. P. de varier dans ses opinions, et nous ne voulons pas lui demander les motifs de son évolution ; mais il est bon qu'il sache qu'on a mauvaise grâce à se faire valoir aux dépens d'autrui.

Si, de l'ensemble, nous passions au détail, il y aurait beaucoup à reprendre dans son livre. On peut excuser de très nombreuses fautes d'impression de mots français dans un ouvrage imprimé en Espagne ;

on peut même excuser, chez un hispanisant, des hispanismes assez abondants — par exemple : *dédier* pour *consacrer*, employé p. 21, 51, 86, 240 ; « il aidait *à* ses reporters à rédiger... » (p. 157) ; « constater qu'à Munich l'interprétation... valait *ce qu'à* Madrid » etc... etc...— : il est plus difficile de se montrer indulgent pour les innombrables phrases lourdes, enchevêtrées, surchargées d'incidentes, de références, de détails superflus ; ce style déplorable va parfois jusqu'à l'incorrection : « il ne parle et ne songe qu'à ce qu'il fera » (p. 13); « l'élever d'un rang supérieur dans l'ordre (p. 93 n. 1) ». J'ai parlé des détails superflus ; je les crois la rançon d'une qualité que M. C. P. pousse jusqu'à la manie inquiétante ou amusante, suivant le cas ; M. C. P. est un *fichiste* acharné : entendez par là qu'il prend sur fiche n'importe quoi, et, le moment venu d'écrire, dès que se présente un nom propre, un mot intéressant, il ne sait pas résister au plaisir de « vider ses fiches » de leur contenu.

Pourquoi (p. 21), sous le prétexte que M. Blasco père est né à Téruel, nous citer (avec dates à l'appui, s'il vous plaît !) « les auteurs espagnols qui ont célébré les fameux amants ? Pourquoi nous faire une biographie en deux ou trois lignes de Moret (p. 70), d'Abdul-Hamid (!) (p. 92) ? En quoi cela nous intéresse-t-il que la Chambre des députés de Madrid ait été construite par Narciso Pascual en 1843-1850 (p. 105), ou que Maurice Bixio, le traducteur de *Misericordia*, ait été président du conseil d'administration de la Compagnie générale des voitures parisiennes et que, né en 1836, il soit mort en 1905 ?

Cette tendance va parfois jusqu'à une sorte de dogmatisme pédant et pesant. Deux pages entières, la p. 20 et une partie des p. 19 et 21, sont employées à expliquer qu'on doit dire *Blasco* ou *Blasco Ibáñez*, mais non *Ibáñez* tout court. En fait M. C. P. a raison ; mais pourquoi cette insistance ? Pour bien se convaincre lui-même qu'il ne doit plus écrire *Ibáñez* comme il le fit jadis ? S'il voulait faire une digression de cet ordre, il eût mieux valu pour lui et pour nous qu'il se demandât pourquoi d'honorables hispanisants préfèrent *Ibáñez* à *Blasco*, qu'ils trouvent moins significatif sans doute, de même que *Galdós* seul désigne mieux que *Pérez* seul le grand romancier espagnol.

Je reprocherai à M. C. P. d'avoir adopté pour ses citations une méthode défectueuse parfois, et, dans l'ensemble, hésitante. Il aurait dû insérer toujours la traduction dans le corps de l'ouvrage, — afin que le lecteur non spécialiste n'eût pas à interrompre la lecture du livre —, et indiquer en note le texte de quelques phrases qui méritent d'être lues dans l'original. Mais je ne puis entretenir plus longtemps les lecteurs de ces détails futiles ; je termine donc en regrettant encore que M. C. P. ne nous ait donné qu'un ouvrage de documentation confus, diffus et mal écrit, alors qu'en 327 pages, il pouvait

nous faire un récit à peu près complet, intéressant et animé de la vie de B. I., et nous présenter son œuvre en un tableau clair, dans une étude ample et pénétrante. Il lui reste la ressource de reprendre son livre sur de nouvelles bases et avec moins de hâte.

G. BOUSSAGOL.

P.-S. — Je n'ai rien dit des 50 illustrations qui ornent le volume. Ce sont de jolies photographies, bien venues, et une douzaine d'entre elles sont fort intéressantes. Mais elles sont placées dans un pêle-mêle où il est d'autant plus difficile de se retrouver que la table n'en a pas été dressée.

G. B.

Spanish humor in Story and Essay, a book of selections for class reading, chosen and edited with exercises, notes and vocabulary, by **S. Griswold Morley**. Boston, Ginn and C° (1921).

M. Sylvanus Griswold Morley, professeur à l'Université de Californie, nous donne là un recueil original : des pages humoristiques extraites des écrivains espagnols depuis 1836, c'est-à-dire de Bretón de los Herreros, R. de Mesonero Romanos, José Manuel Marroquín, J. María de Pereda, Narciso Campillo, A. Palacio Valdés, R. de Campoamor, Carlos Frontaura, Luis Taboada, Serafín et Joaquín Alvarez Quintero, Eusebio Blasco, Luis de Tapia, Julio Camba. Il s'agit d'un livre de classe, avec vocabulaire et exercices, pour la deuxième année d'espagnol ; mais l'esprit dans lequel (et avec lequel) le choix a été fait s'explique sans doute par le goût très prononcé des Anglo-Américains pour les « stories grave in form and funny only in the point, articles which amuse solely by the manner of their telling... » M. Griswold Morley note d'ailleurs la tendance satirique de l'humour espagnol :

Sheer merry wit bubbling for its own sake is as rare in Spanish literature as a well-watered grove in a Castilian landscape : it serves only to bring out the sternness of the rest. Nearly always there is present a bitter undercurrent, a desire to reach at somebody or something.

G. CIROT.

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

I. Articles de fond.

II. Variétés, Notes, Chronique.

III. Bibliographie.

A. G. Solalinde, *Calila y Dimna;* — F. J. Sánchez Cantón, *Don Juan Manuel, El conde Lucanor* (**G. Cirot**), p. 167. — J. Hernández Pinzón, *Vicente Yáñez Pinzón* (**R. Ricard**), p. 173. — J. Fitzmaurice-Kelly, *Fray Luis de León* (**M. Bataillon**), p. 174. — E. Prestage et P. de Azevedo, *Correspondencia diplomática de Francisco de Sousa Coutinho* (**G. Le Gentil**), p. 176. — Carlos Pereira, *La obra de España en América* (**R. Ricard**), p. 181. — R. Gras y Estera, *Zamora en tiempo de la guerra de la Independencia* (**H. Cavaillès**), p. 181. — *Antologia portuguesa : Paladinos da linguagem* (**G. Le Gentil**), p. 183. — R. Pérez de Ayala, *Belarmino y Apolonio* (**M. Bataillon**), p. 189. — Mis de Laurencín, *Los Almirantes de Aragón* (**G. Cirot**), p. 191 ; — *Hespéris* (**G. Cirot**), p. 291.

Analecta Montserratensia (**G. Cirot**), p. 270. — Visconde de Santarem, *Estudos de Cartographia antiga* (**P. Camena d'Almeida**), p. 281. — L. Pereira da Silva, *Las ediçoes facsimiladas do Sr. J. Bensaude* (**R. Ricard**), p. 274. — M. Gonçalves Cerejeira, *O Renascimento em Portugal : Clenardo* (**M. Bataillon**), p. 274. — J. Bécker, *La política española en las Indias* (**R. Ricard**), p. 276. — J. Marqués Merchán, *D. Bartolomé José Gallardo, noticia de su vida y escritos;* — M. Méndez Bejarano, *Vida y obras de D. José Mª Blanco y Crespo (Blanco White)* (**E. Mérimée**), p. 278. — G. Duhamel, *Vida de los Mártires*, traduction R. Calleja (**G. Boussagol**), p. 287. — J. Deleito y Piñuela, *Lecturas americanas* (**G. Boussagol**), p. 287. — A. Marvaud *L'action économique française en Espagne* (**G. Cirot**), p. 288.

Los trágicos griegos, introduction de P. Girard, *version castillane de* A. Millares (**P. Masqueray**), p. 378. — A. Laumonier, *Catalogue des terres cuites du Musée de Madrid* (**R. Vallois**), p. 378. — H. Gavel, *Essai sur l'évolution de la prononciation du castillan depuis le XIVe siècle* (**E. Bourciez**), p. 381. — Aug. Cour, *La dynastie marocaine des Beni-Wattas* (**G. Cirot**), p. 384. — Ed. Ibarra, *Documentos de asuntos económicos correspondientes al reinado de los Reyes Católicos* (**G. Cirot**), p. 386. — *Diálogo de la Vida de los pages de Palacio compuesto par* Diego de Hermosilla, *with introduction and notes by* Donald Mackensie (**G. Cirot**), p. 387. — Carmelo Viñas Mey, *La legislación social en la Recopilación de Indias* (**R. Ricard**), p. 388. — Julia Fitzmaurice-Kelly, *El Inca Garcilasso de la Vega* (**R. Ricard**), p. 388. — F. M. Esteves Pereira, *O descobrimento do Tibet pelo P. Antonio de Andrade* (**R. Basset**), p. 389. — E. Juan García, *Pérez Bayer y Salamanca* (**G. Cirot**), p. 390. — C. Pitollet, *V. Blasco Ibañez, ses romans et le roman de sa vie* (**G. Boussagol**), p. 393. — S. Griswold Morley, *Spanish humor in Story and Essay* (**G. Cirot**), p. 396.

Erratum : Tome XXIII, page 25, ligne 4 du bas : *Jovellanos*, lisez *Jovellanos;* page 214, ligne 17 du bas : *Colleccion,* lisez *Coleccion;* page 228, ligne 4 du bas: *D. Hurtado*, lisez *D. Diego Hurtado;* page 39, ligne 16 du haut : *Cordba*, lisez *Cordoba;* page 318, ligne 10 du haut : *d'Alphonse*, lisez *d'Antoine;* page 326, ligne 6 du haut : *achivos*, lisez *archivos;* page 328, ligne 11 du haut : *Batolomé Muntuner*, lisez *Bartolomé Muntaner;* page 323, ligne 22 du haut : *(Esnest) Lemeck*, lisez *(Ernest) Lemcke;* t. XXIV, page 70, ligne 8 du haut : *Reynaud*, lisez *Raynaud;* page 70, ligne 25 du haut : *von*, lisez *van;* ligne 29 du haut : *Voguë*, lisez *Vogüé;* page 71, ligne 18 du haut : *von*, lisez *van;* page 79, ligne 4 du haut : *Louis IV*, lisez *Louis XIV*.

5 octobre 1922.
